

P E T I T

PARNASSE FRANCOIS,

O U

RECUEIL DE MORCEAUX CHOISIS

DANS TOUS LES DIFFÉRENS GENRES DE POÉSIE FRANÇOISE;

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

K Hérissant
PAR M. DES CARRIÈRES.

A L O N D R E S.

CHEZ B. LAW, No. 5, STATIONERS-COURT; C. LAW, No. 14, AVE-MARIA-LANE; ET
D. BREMNER, SUCCESEUR DE M. ELMSLY, No. 37, STRAND.

MDCCXCVII.

Entered at Stationers Hall.

25

PARNAISSE FRANÇOIS

30

RECUEIL DE MORTUAIRES CHOISIS

PARA TOS LOS EFECTOS DE LA LEY DE 1901



В. А. М.

А. П. О. И. Д. Е. С.

CHAS. D. LAW, JR. & SONS, 100 N. W. 1st St., Miami, Fla.
D. H. HARRIS, 100 N. W. 1st St., Miami, Fla.

1990

1944

AVERTISSEMENT.

DE tout temps la lecture des Poëtes a été regardée comme d'un grand secours pour l'étude d'une Langue. C'est dans cette vue, que, sur la demande de plusieurs personnes respectables, on a entrepris de former un Recueil, qui contient, pour ainsi dire, la fleur de la Poësie Française. Il y a dans celui-ci des exemples de tous les genres de Poësie, depuis le Poëme Epique jusqu'au Madrigal & au Vaudeville. Comme il est destiné à l'usage de la Jeunesse, on a eu soin de retrancher ce qui pouvoit blesser la décence; mais on y a inséré des Descriptions poétiques, des Morceaux qui peuvent ouvrir les idées, élever l'âme, monter l'imagination, en un mot tout ce qui est fait pour intéresser les Jeunes Gens, & leur plaire.

Le format que l'on a adopté est celui qui pouvoit le mieux remplir le but que l'on se proposoit, — de renfermer beaucoup de matière en un petit volume: celui-ci contient près de quarante mille Vers. Il suffira de jeter les yeux sur la Table des pièces qu'il renferme, pour voir qu'il est aussi complet qu'on puisse le désirer. On a suivi, à peu près, l'ordre tracé par BOILLEAU dans son *Art Poétique*.

Comme les Fables appartiennent à tous les genres de Style & de Poësie, on a cru ne pouvoir mieux terminer ce Recueil, qu'en y joignant quelques-unes des plus jolies Fables de LA FONTAINE.

INTRODUCTION.

IL y a deux sortes de langage dans une même Langue; l'un qui s'appelle *Prose*, & l'autre qui s'appelle *Vers*. Le fonds de ces deux langages est le même, parce que ce sont les mêmes mots, & à peu près les mêmes constructions, dans l'un & dans l'autre. Tous les deux sont encore du ressort de la Poésie du Style & de celle des choses. Leur grande différence est dans la partie technique, c'est-à-dire, dans l'harmonie ou le concert des mots entre eux.

L'harmonie dans les mots est de deux sortes; l'une qui a des règles fixes, l'autre qui n'en a point. La première se trouve dans les *Vers*, l'autre dans la *Prose*. Celle-ci ne connoît d'autres lois que celles de l'oreille; c'est la nature seule qui mesure chez elle les mots, les sons, les phrases; tellement que la Prose nombreuse, quoique liée par une sorte d'harmonie, reste cependant toujours libre au milieu de ses chaînes.

Il n'en est pas de même dans les *Vers*; tout y est prescrit par des lois fixes, dont rien n'affranchit: la mesure est dressée; il faut la remplir avec précision, ni plus ni moins, la pensée finie ou non; la règle est formelle & de rigueur.

L'Art de faire des *Vers*, & de les mesurer selon les règles établies, forme la *Versification*.

Un *Vers* est une ligne dont toutes les syllables sont réglées: & elles le sont, soit pour la *Quantité*, qui les rend brèves ou longues; soit pour le *Nombre*, qui fait qu'il y en a plus ou moins; quelquefois même elles le sont pour l'un & pour l'autre. Les *Vers François* ne sont réglés que pour le nombre des syllables.

Les *Latins* nommèrent ainsi le *Vers*, parce qu'il ramène toujours les mêmes nombres, les mêmes cadences, les mêmes pieds.

Une *Mesure* est un espace qui contient un ou plusieurs temps. L'étendue du temps est d'une fixation arbitraire. Si un temps est l'espace dans lequel on prononce une *Syllabe* longue, un demi-temps fera pour la *Syllabe* brève. De ces temps & de ces demi-temps sont composées les *Mesures*; de ces mesures sont composés les *Vers*; & enfin de ceux-ci sont composés les *Poèmes*. *Pied* & *Mesure* sont ordinairement la même chose.

INTRODUCTION.

Les principales Mesures qui composent les Vers Grecs & les Vers Latins, sont de deux ou de trois syllabes. Celles de deux syllabes sont :—le Spondée, ou deux longues :—le Pyrrique, ou deux brèves :—l'Iambe, ou une brève & une longue :—le Trochée, ou une longue & une brève. Celles de trois Syllabes sont :—le Molosse, ou trois longues :—le Tribraque, ou trois brèves :—le Dactyle, ou une longue & deux brèves :—l'Anapeste, ou deux brèves & une longue.

Des différentes combinaisons de ces pieds se sont formées les différentes espèces de Vers ; & non-seulement le nombre de leurs pieds étoit fixé, mais encore le genre de pieds déterminé.

Dans l'origine il n'y avoit que le nombre de Syllabes qui fût décidé. Tout l'Art consistoit à en mettre de suite, d'abord un certain nombre, ensuite un autre nombre à peu près égal, & quand la strophe étoit finie, elle servoit de règle pour la suivante, supposé qu'elles dussent figurer ensemble.

En effet, on ne s'avisait pas tout d'un coup de faire des Vers ; ils ne vinrent qu'après le chant. Quelqu'un ayant chanté des paroles, & se trouvant satisfait du chant, voulut porter le même air sur d'autres paroles. Pour cela il fut obligé de régler les paroles de la seconde strophe sur celles de la première, afin qu'il y eût même quotité de syllabes, de lignes, & dans le même ordre. Voilà quel fut le premier degré de la Versification, qui se bornoit à compter les syllabes de toute une strophe, & à les distribuer en petites lignes qu'on appela Vers.

On observa ensuite que le chant s'adaptoit beaucoup mieux aux paroles, quand dans chaque strophe les brèves & les longues se trouvoient placées en même ordre, pour répondre exactement aux mêmes tenues des tons. En conséquence on donna une durée fixe à chaque syllabe, en la décidant brève ou longue ; après quoi on en forma des pieds, c'est-à-dire, de petits espaces tout mesurés, qui fussent au Vers ce que le Vers est à la Strophe, & de ces petites pièces ainsi taillées, & plus ou moins multipliées, on figura divers assortimens, d'où résultèrent les espèces de Vers des Grecs & des Latins.

Ces arrangemens n'ayant été pris d'abord que pour la Poësie lyrique, dont les strophes devoient être chantées sur le même air, ne furent point suivis si exactement dans les autres Vers. Les Poëtes se rapprochèrent de la première façon ; & en conservant la même longueur des Vers, & le même nombre des mesures, ils reprirent une partie de cette ancienne liberté, qui leur laissoit le choix des brèves & des longues. On leur permit de mettre à leur gré deux brèves à la place d'une longue, ou une longue à la place de deux brèves, dans la même mesure ; à condition néanmoins qu'ils seroient assreints de rigueur à certains pieds, à la fin du Vers, où la chute doit être préparée & faite avec soin.

INTRODUCTION.

C'est dans cette dernière forme à peu près qu'a été jetée la Versification des Langues Modernes, & sur-tout celle de la Langue Françoisé.

Nos Pères ayant senti que la base essentielle de toute Versification étoit une étendue divisée par mesures & par temps, convinrent d'abord de fixer cette étendue au nombre de douze temps, ou de dix, de huit, &c. Cette étendue une fois fixée, & tracée comme une sorte de canevas, il s'agissoit de la remplir de syllabes & de mots.

Les Latins & les Grecs ayant distingué dans chaque syllabe sa durée, qu'ils appelèrent Quantité, & le Son, qui fait qu'elle est douce ou dure, grave ou aiguë, maigre ou pleine, sonore ou sourde, voulurent que leurs Versificateurs, libres dans le choix des sons, fussent au moins liés par rapport à la durée, sur-tout dans les Vers lyriques, & dans les mesures finales des Vers de toute espèce ; & ils ne leur permirent de prendre quelque liberté dans les premiers pieds de certains Vers, qu'à de certaines conditions qui ne diminuoient que fort peu la servitude.

Les Législateurs de notre Versification ne jugèrent pas à propos de faire cette distinction de la durée & du son dans chaque syllabe ; soit qu'ils sentissent que peut-être la Langue ne se prêteroit point assez à la détermination des brèves & des longues, ou plutôt, qu'ils prévissent qu'un excellent Versificateur sauroit en tirer avantage. Ils crurent qu'il seroit beaucoup mieux de laisser à l'oreille seule & au goût, le choix de la durée, aussi bien que celui du son des syllabes : C'est-à-dire qu'ils rendirent à l'oreille presque tous les droits qu'elle avoit eus du temps de Pindare.

L'étendue des Vers une fois réglée par le nombre des temps, remplis chacun par une syllabe, quelle qu'elle fût, ils songèrent à l'agrément des finales. Comme ils ne pouvoient prendre celui des Vers Grecs ou Latins, qui consiste dans la Quantité déterminée des syllabes, ils se tournèrent du côté des Sons, qui leur parurent d'autant plus propres à ce dessein, que les Rimes pouvant s'entremêler & se concerter entre elles de différentes manières, & se varier non-seulement par les sons, mais encore par les syllabes masculines & par les féminines, elles pouvoient ramener à tout moment le contraste, au milieu même de la consonance.

De cette manière ils trouvèrent le moyen de réunir, autant que cela étoit possible, les beautés des Versifications Grecque & Latine, sans en avoir les inconvénients *.

En

* Au commencement du XVI siècle, lors du renouvellement des Lettres, nos Poëtes François n'étoient point encore assez en garde contre les abus de l'érudition, qui ne faisoit proprement que de naître chez eux, quelques-uns entreprirent de faire des vers mesurés à la manière des Grecs & des Latins ; mais ce nouveau genre de Versification eut peu de succès, même alors ; tant il étoit contraire au Génie de notre Langue, qui nous fournit, il est vrai, des brèves & des longues, mais non avec le pouvoir de les placer à notre gré. Telle est la construction de nos phrases, que l'ordre naturel y doit toujours être observé, en Vers

INTRODUCTION.

En effet, dans la Versification Française on a les mesures, le mouvement, la mélodie, aussi bien que les Latins. On a aussi bien qu'eux l'agrément des finales, & peut-être mieux qu'eux, parce qu'on les a variées par les Sons, & qu'elles ne le sont nullement par leurs pieds; Virgile a fait quinze mille Vers, qui finissent tous par un dactyle & un spondée.

Enfin, on a évité dans notre Poésie deux inconvénients, dont le premier est que souvent les Latins, forcés par leurs règles, mettent des longues où le sens demanderoit des brèves, & des brèves où il faudroit des longues: le second, que chez les Grecs & les Latins les mesures sont tellement remplies par les syllabes, qu'il n'y reste aucun vide, pour y placer les repos nécessaires dans tout discours, & qu'on marque par la ponctuation, repos qui doivent être ménagés encore plus dans la Versification, que les soupirs & les pauses dans le Chant musical. Les Latins & les Grecs étoient forcés d'omettre ces repos, ce qui gênoit la prononciation & faisoit tort au sens; ou s'ils ne les omettoient pas, ils troubloient la mesure & détruisoient le mouvement. Au lieu que dans la Versification Française, les repos ménagés par une oreille délicate, qui est toujours d'intelligence avec l'esprit, se trouvent placés dans la mesure même qu'ils précèdent ou qu'ils suivent. Bien loin de rompre le mouvement, ils servent à varier l'harmonie, en même temps qu'ils soulagent l'esprit. Si les repos sont trop longs, ils se placent au bout du Vers, & font une mesure complete, qui n'entame point le mouvement du Vers suivant. De sorte que par le choix & la combinaison des brèves & des longues, faite au gré de l'oreille, & par la distribution des repos selon que le sens l'exige, sans qu'ils fassent tort aux mesures, nos Vers ont un mouvement beaucoup plus régulier, & sont au moins aussi beaux & aussi harmonieux que ceux des Latins. Il est aisé de s'en convaincre à quiconque a l'oreille un peu instruite.

Mais pourquoi cette conséquence nous paroît-elle un paradoxe? Pourquoi ne sentons-nous point l'harmonie de nos Vers, comme nous sentons celle des Latins? Cela arrive peut-être parce que la nôtre est beaucoup plus fine que la leur. Il y a chez eux une sorte de mécanisme auquel l'oreille se fait & s'habitue: c'est non-seulement le même espace à parcourir, mais encore la même marche, le même retour de brèves &

Vers comme en Prose. On fait marcher le Nominatif avant le Verbe; il faut que Adjectif touche immédiatement le Substantif avant ou après, & lors même qu'en faveur de la netteté ou de l'énergie, nous faisons de légères inversions, elles ont aussi leurs règles, qui nous ôtent la liberté de les glisser où il nous plaît. Un Poète n'est donc pas maître d'arranger ses paroles comme bon lui semble, pour attraper la mesure dont il a besoin; & quand par hasard il auroit rencontré la mesure d'un Vers Saphique ou Alcaïque, ce n'est pas à dire qu'il pût en faire un second, ni à plus forte raison une Ode entière. " Parmi plus de mille Vers mesurés que j'ai eu la curiosité de lire, dit d'Olivet dans sa Prosodie Française, je n'en ai pas trouvé un seul de bon, ni même de supportable."

de

de longues, qu'on peut comparer à ces refrains dont le chant nous paroît, quand une fois nous le savons, plus naturel que celui de la plus touchante mélodie qui ne s'est fait entendre qu'une fois. Par exemple, quand nous avons entendu cinq ou six Vers Asclépiades galoppans sur les mêmes dactyles, nous savons si bien cette marche, que notre oreille prend les devants, & se frappe elle-même des sons brefs ou longs qu'elle a retenus; c'est cette habitude qui nous fait paroître si chantans les Vers Grecs ou Latins; & comme nous ne l'avons pas pour nos Vers François, qui peuvent revenir mille fois sans rapporter deux fois à l'oreille les mêmes sons ni la même quantité des syllabes, les plus beaux Vers François sont pour nous ce qu'est un bel air que nous entendons pour la première fois. Cela même, dira-t-on, prouve en faveur de la Versification Latine contre la Françoisse: point du tout. Cela prouve seulement contre l'usage où l'on est de ne former les oreilles de la Jeunesse qu'à l'harmonie Latine. Plus on répète de beaux Vers François, quand on les dit bien, plus on en sent le nombre & la cadence.

ABRE'GE' des Règles de la Versification Françoisse.

Ces Règles regardent, 1^o La Rime, 2^o La Structure des Vers, 3^o Leur Arrangement.

De la Rime.

LA Rime, qui fait une beauté dans les Vers François, est une convenance ou uniformité de son à la fin de différens mots. Chaque Vers doit finir par un mot qui ait cette convenance de son avec le dernier mot d'un autre Vers.

La Rime n'étant que pour l'oreille, & non pas pour les yeux, on doit plutôt en juger par le son que par l'orthographe. Ainsi quoique les syllabes finales de deux mots s'écrivent différemment, il suffit ordinairement qu'elles produisent le même son, pour qu'elles riment ensemble, comme *repos & maux*. Il y a cependant des sons parfaitement semblables, qui ne font pas une rime; *arrêt* ne rime pas avec *marais*: ainsi, outre l'oreille, il faut encore consulter l'usage.

Il y a deux sortes de Rimes; la Rime féminine & la Rime masculine, d'où les Vers sont appelés Masculins ou Féminins. La Rime féminine est celle qui finit ou par un *e* muet seulement, comme dans *ouvrage*; ou par un *e* muet suivi d'une *s*, comme dans *célestes*; ou par un *e* muet, suivi des lettres *nt*, comme dans *ouvrent*. La Rime masculine est celle qui est formée par toute autre terminaison que par un *e* muet, soit par une voyelle, comme dans *vanité*; soit par une consonne, comme dans *béros*. Dans la Rime masculine, c'est la dernière syllabe qui fait la Rime; & dans la Féminine, les deux dernières.

INTRODUCTION.

Dans les Rimes masculines, les dernières syllabes des deux Vers qui riment ensemble, doivent presque toujours se ressembler entièrement, comme *beureux, dangereux* : ces mots riment mal avec *fameux* : — *beauté, & enflammé* riment encore moins bien. Mais quand le son de la dernière syllabe est fort plein, comme *amour, retour* ; *univers, enfers* ; *loi, foi* ; on se contente de l'uniformité de son. On n'exige pas non plus tant d'exactitude quand les Rimes sont rares ; *soupir* rime avec *plaisir*, & *xébir* avec *desir*.

Les mots qui finissent par le son de l'*e* ouvert, ne riment pas bien avec ceux qui finissent par le son de l'*e* fermé ; *Jupiter* ne rime pas bien avec *vauter* ; ni *fiers* avec *foyers*, ni *cher* avec *approcher* ; ce sont de ces Rimes Normandes qu'on a reprochées avec raison à Racine, & que lui-même avoit dessein d'ôter de ses poésies.

Un mot ne peut point rimer avec lui-même, à moins qu'il ne soit pris dans une signification différente.

La Rime du simple avec son composé est proscrite, lorsque l'un & l'autre sont pris dans leur signification naturelle & non figurée ; ainsi *battre* ne peut rimer avec *combattre*, ni *ordre* avec *désordre*, &c. Mais elle est admise, lorsqu'elle a reçu par l'usage des significations assez différentes, comme *garde, regarde* ; *front, affront* ; *temps, printemps* ; *jours, toujours*.

La Rime est défectueuse, entre deux mots qui riment par deux *ll*, si elles sont mouillées dans l'un, & sèches dans l'autre ; *Ville* ne rime point du tout avec *famille* ; ni *rap-pelé* avec *émaille*.

Les Voyelles longues, soit qu'elles se trouvent dans la dernière syllabe des Vers masculins, ou dans la pénultième des Vers féminins, riment mal avec les brèves ; *inté-rêt* ne rime point avec *objet*, ni *fantôme* avec *homme* ; ni *conquête* avec *coquette* ; ni *trône* avec *abandonne* ; ni *taches* avec *lâches* ; c'est même par une sorte de licence que l'on fait rimer *préface* avec *grâce*.

Un Vers est défectueux quand les hémistiches ont ensemble quelque convenance de son, ou quand ils riment avec ceux des Vers qui précèdent ou qui suivent immédiatement.

Il n'en étoit pas ainsi autrefois ; on trouvoit alors des beautés infinies dans des absurdités que le bon goût a depuis proscrites. Les vieilles Rimes, en usage encore du temps de Cl. Marot, étoient : la *Kyrielle*, quand on répétoit un même Vers à la fin de chaque couplet : la *Batellée*, lorsque la fin d'un Vers rimoit avec le premier hémistiché du Vers suivant ; la *Annexée* & la *Fraternisée*, lorsque la dernière syllabe ou le dernier mot d'un Vers commençoit le Vers suivant : la *Enchaînée*, lorsqu'il y avoit une espèce de gradation : la *Couronnée*, lorsque le mot qui faisoit la fin du Vers étoit une partie du mot qui le précédoit immédiatement, comme *Colombelle, belle* : la *Empérière*, lorsqu'une syllabe se trouvoit répétée trois fois, comme *Benius Lecteurs, très-diligens gens, gens* — On trouvera, pag. 299, des exemples de ces vieilles Rimes.

De la

Dans

INTRODUCTION.

De la Structure des Vers.

La Structure des Vers François ne consiste que dans l'arrangement d'un certain nombre de pieds ou de syllabes, terminé par la Rime.

On compte ordinairement cinq espèces de Vers François : savoir,

Les Vers de douze syllabes, qu'on appelle encore Alexandrins, Héroïques, ou Grands Vers. Ce sont ceux qui ont le plus d'harmonie & de majesté ; aussi les emploie-t-on dans les Pièces sérieuses & de longue haleine :

Les Vers de dix syllabes, qu'on emploie pour des sujets moins sérieux :

Les Vers de huit syllabes, & ceux de sept, qu'on emploie sur-tout pour des Odes :

Les Vers de six syllabes, qu'on n'emploie guères que pour des Chansons :

Enfin ceux de cinq, de quatre, & même de trois syllabes, ne sont guères d'usage que pour la Poësie lyrique, & quelques petites pièces badines.

Les Vers de chacune de ces espèces, dont le dernier mot est terminé par un *e* muet, ont toujours une syllabe de plus, & sont appelés Féminins : ceux dont le dernier mot est terminé par toute autre voyelle, ou par une consonne, sont appelés masculins ; c'est d'après ceux-ci que se compte le nombre des syllabes du Vers.

La première règle pour la structure des Vers est que ceux de douze & de dix syllabes aient un repos, ou Césure ; ceux-ci après la quatrième syllabe, ceux-là après la sixième, de sorte que les Vers de douze syllabes se trouvent partagés en deux parties égales, & ceux de dix, en deux parties inégales. Chacune de ces parties s'appelle Hémistiche, c'est-à-dire, demi-Vers.

La Césure, pour être légitime, doit faire un repos conforme à celui que peut prendre un bon lecteur en lisant ou en parlant : ainsi on ne doit point couper les Vers entre l'adjectif & le substantif, ou le substantif & l'adjectif, si l'adjectif est seul, car la séparation de deux adjectifs, liés par la répétition de quelque particule, est élégante. Il ne faut pas non plus séparer l'article de son substantif, la préposition de son régime, ni le verbe auxiliaire de son participe quand ils se suivent immédiatement, ni le pronom de son verbe, ni le verbe de son régime, à moins que ce régime ne remplisse le second hémistiche tout entier. Enfin la Césure ne doit point appuyer sur l'*e* muet, ni sur les monosyllabes *que, je, me, te, se, ce, ne, &c.*

Les Vers n'ont ni grâce ni harmonie, quand ils enjambent les uns sur les autres ; c'est-à-dire, quand le sens demeure suspendu à la fin d'un Vers, & ne finit qu'au commencement du Vers suivant. Cette règle est essentielle dans les Vers d'un style noble & sérieux : on s'en dispense quelquefois dans les Vers d'un style familier, comme dans les Comédies, les Fables, les Epîtres. Mais l'harmonie, en quelque style que ce soit, ne seroit pas blessée, si le régime ou la dépendance du Vers s'étendoit jusqu'à la fin du Vers suivant, comme dans ceux-ci :

Mais

INTRODUCTION.

xi

*Mais admire avec moi le sort, dont la poursuite
Me fait courir alors au piège que j'évite.*

Quand dans le corps du Vers la dernière syllabe d'un mot est terminée par un *e* muet seul, & que le mot qui suit commence par une voyelle, ou par une *b* non aspirée, cette syllabe s'élide & se confond dans la prononciation avec la première du mot suivant, comme dans ce Vers :

Jeune & vaillant Héros dont la haute sagesse. Mais on doit absolument éviter la rencontre de toute autre voyelle. On ne pourroit jamais dire, par ex. *Dieu immense : vérité adorable* : il n'y a que la répétition de *Oui, oui*, qui soit reçue. Le *t* de la conjonction *et* ne se prononçant jamais, on ne peut pas mettre cette conjonction avant un mot qui commence par une voyelle.

Les mots qui ont une voyelle avant l'*e* muet final, tels que *vie, envie, &c.* ne peuvent pas entrer avec grâce dans le corps du Vers, à moins qu'ils ne soient suivis d'un mot qui commence par une voyelle, avec laquelle l'*e* muet se confonde; & s'il est suivi d'une *s* ou de *nt*, il ne peut se mettre qu'à la fin du Vers, comme dans ceux-ci :

*Aussitôt maint esprit fêtond en rêveries
Inventa le Blason, avec les Armoiries.*

On appelle Licence dans la Versification certains mots qui ne seroient pas reçus dans la Prose commune, & qu'il est permis aux Poètes d'employer : la plupart même de ces mots, sur-tout dans la haute Poésie, ont beaucoup plus de grâce & de noblesse que ceux dont on se fert ordinairement : par ex. *les humains, ou les mortels, pour les hommes; forçait, pour crime; glaiue, pour épée; les ondes, pour les eaux; l'Eternel, au lieu de Dieu, &c.* ainsi des autres que la lecture des bons auteurs apprendra.

De l'Arrangement des Vers entre eux.

L'Arrangement des Vers consiste dans la manière dont on les joint les uns aux autres, pour en faire une suite.

Si les Vers sont suivis, ou à *Rimes plates* (comme on les appelle encore), après deux Vers d'une même espèce, masculins par ex. on en fait deux d'une autre espèce, c'est-à-dire, féminins; ensuite deux autres masculins, & c'est ce qu'on appelle Rime suivie.

On appelle Vers à *Rimes croisées* ceux qui sont alternativement masculins & féminins; & Vers à *Rimes mêlées*, quand un Vers masculin, par ex. est suivi de deux Vers féminins.

Si les Vers sont mêlés, la même rime ne peut être employée que deux fois de suite, & ne peut revenir qu'après huit ou dix Vers. C'est dans les Stances sur-tout qu'il est nécessaire d'observer les règles des mélanges.

Une Stance est un certain nombre de Vers, après lesquels le sens doit être fini & complet. Dans une Ode elle s'appelle Strophe, & dans une Chanson, Couplet.

En

Mais

En distinguant les Stances par le nombre des Vers, il y en a communément de sept sortes, savoir : le Quatrain, qui est de quatre Vers ; le Sixain, qui est de six ; le Huitain qui est de huit ; le Dixain, qui est de dix ; & celles de cinq, de sept & de neuf Vers, qui sont moins du goût de notre Poësie que les quatre premières. Les Stances peuvent être composées de grands ou de petits Vers, ou des uns & des autres en même temps : il n'importe comme le Poëte en décide.

La première règle des Stances est que l'une n'enjambe pas sur l'autre ; la seconde, qu'une rime employée dans une Stance ne revienne pas dans la suivante ; la troisième enfin, de ne pas commencer & finir les Stances par des Vers de la même espèce.

Le Quatrain doit avoir un sens complet ; & les Rimes peuvent y être suivies, ou mêlées de façon que le premier & le dernier Vers riment ensemble, ou le second avec le quatrième.

Le Sixain peut se faire de deux manières ; la première, en ajoutant deux rimes de même espèce au commencement ou à la fin du Quatrain ; la seconde, en le composant de deux Tercets, mais dont le premier n'enjambe pas sur le second. Les deux premiers Vers y riment toujours ensemble ; le mélange des quatre autres est arbitraire.

Le Dixain n'est proprement qu'un Quatrain & un Sixain joints ensemble ; & ce qui en fait l'harmonie, ce sont deux repos, dont l'un doit être à la fin du quatrième Vers, & l'autre à la fin du septième.

Cette Introduction est, pour la plus grande partie, extraite du Cours de Belles-Lettres de Batteux : Ceux qui voudront connoître plus au long les Règles de la Versification Française, peuvent consulter le Traité qui se trouve à la fin de la Grammaire Française de Wailly.

PETIT PARNASSE FRANÇOIS.

L'ART POÉTIQUE,

PAR BOILEAU.

CHANT PREMIER.

Dans ce premier chant, l'Auteur donne des règles générales pour la Poësie. Une courte digression renferme l'histoire de la poësie Française, depuis Villon jusqu'à Malherbe.

C'EST en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur,
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur ;
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poëte :
Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd, & Pégase est rétif.

O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuse,
Couvrez du bel-esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer ;
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amores,
Et consultez long-temps votre esprit & vos forces.

La Nature fertile en esprits excellens,
Fait entre les auteurs partager les talens ;
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ;
L'autre d'un trait plaisant aiguïsser l'épigramme :
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;
Lacan chanter Phyllis, les bergers & les bois.

Mais souvent un esprit, qui se flatte & qui s'aime,
Méconnoît son génie, & s'ignore soi-même.
Ainsi tel autrefois qu'on vit, avec Faret,
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal-à-propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple Hébreu la fuite triomphante ;
Et poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Quelque sujet qu'on traite ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
La rime est une esclave, & ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue.

Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et loin de la gêner, la sert & l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle ;
Et pour la rattraper, le sens court après elle.
Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.

La plupart emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée :
Ils croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux,
Evitons ces excès. Laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens ; mais pour y parvenir,
Le chemin est glissant & pénible à tenir :
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.

Un auteur, quelquefois trop plein de son objet,
 Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
 S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
 Il me promène après de terrasse en terrasse.
 Ici s'offre un perron; là règne un corridor:
 Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
 Il compte des plafonds les ronds & les ovales,
Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.
 Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin;
 Et je me sauve à peine au travers du jardin.
 Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile;
 Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
 Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant:
 L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
 Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire.
 Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
 Un vers étoit trop faible, & vous le rendez dur.
 J'évite d'être long, & je deviens obscur.
 L'un n'est point trop fardé; mais la muse est trop nue:
 L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
 Voulez-vous du public mériter les amours?
 Sans cesse en écrivant variez vos discours.
 Un style trop égal & toujours uniforme,
 En vain brille à nos yeux: il faut qu'il nous endorme.
 On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
 Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
 Heureux qui dans ses vers fait d'une voix légère,
 Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
 Son livre aimé du ciel, & chéri des lecteurs,
 Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
 Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse:
 Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
 Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
 Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté:
 On ne vit plus en vers que pointes triviales;
 Le Parnasse parla le langage des halles:
 La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
 Apollon travesti devint un Tabarin.
 Cette contagion infecta les provinces,
 Du clerc & du bourgeois passa jusques aux princes:
 Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
 Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.

Mais de ce style enfin la cour désabusée,
 Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée;
 Distingua le naïf du plat & du bouffon,
 Et laissa la province admirer le Typhon.
 Que ce style jamais ne fouille votre ouvrage.
 Imitons de Marot l'élégant badinage;
 Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-neuf.
 Mais n'allez point aussi sur les pas de Brébeuf,
 Même en une Pharfale, entasser sur les rives
De morts & de mourans cent montagnes plaintives.
 Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
 Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
 N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire;
 Ayez pour la cadence une oreille sévère.
 Que toujours dans vos vers, le sens coupant les mots,
 Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
 Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
 Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
 Il est un heureux choix de mots harmonieux.
 Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
 Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
 Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.
 Durant les premiers ans du Parnasse François,
 Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
 La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
 Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de césure.
 Villon fut le premier, dans ces siècles grossiers,
 Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
 Marot bientôt après fit fleurir les Ballades,
 Tourna des Triolets, rima des Mascarades;
 A des refrains réglés asservit les Rondeaux,
 Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
 Ronsard qui le suivit, par une autre méthode,
 Régla tout, brouilla tout, fit un art à la mode,
 Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
 Mais sa muse, en François, parlant Grec & Latin,
 Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
 Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
 Ce poète orgueilleux trebuché de si haut,
 Rendit plus retenus Desportes & Bérault.
 Enfin Malherbe vint; & le premier en France,
 Fit sentir dans les vers une juste cadence:

D'un

D'un mot mis en sa place enseigne le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois ; & ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre ;
Et de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits, dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées :
Le jour de la raison ne le sauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette, ou plus pure :
Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Sur-tout, qu'en vos écrits la langue réverée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux,
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
L'aime mieux un ruisseau, qui sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement ; & sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse, & le repolissez :
Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;
Que jamais du sujet le discours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

Faites-vous des amis prompts à vous censurer.
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille & vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous loue.

Un flatteur aussitôt cherche à se récrier ;
Chaque vers qu'il entend, le fait extasier.
Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse ;
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse :
Il vous comble par-tout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés ;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés ;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase ;
Ici le sens le choque, & plus loin c'est la phrase ;
Votre construction semble un peu s'obscurcir ;
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir :
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers, un auteur intraitable,
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offense.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah ! Monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid ;
Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
Ainsi toujours constant à ne point se dédire ;

Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant à l'entendre il chérit la critique,
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique ;
Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flatter,
N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.
Aussitôt il vous quitte, & content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse ;
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs :
Et sans ceux que fournit la ville & la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans ;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

CHANT II.

Dans ce second chant, & dans le troisième, l'Auteur expose le détail de la poésie Française, & dans le quatrième & les cinq particuliers de chaque genre. Le second chant est employé à décrire l'Idylle ou l'Eglogue, l'Épique, l'Ode, le Sonnet, l'Épigramme, la Rondeau, la Ballade, le Madrigal, la Satire & le Vaudeville.

TELLE qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens :
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.
Son ton simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois,
Jette là, de dépit, la flûte & le hautbois ;
Et follement pompeux dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une Eglogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.

Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats & grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baissent la terre, & rampent tristement.
Or diroit que Ronsard, sur ses Pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses Idylles gothiques ;
Et changer sans respect de l'oreille & du son,
Lycidas en Pierrot, & Phylis en Toinon.

Entre ces deux excès la route est difficile :
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers ils pourront vous ap-

prendre,

Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers ;
Au combat de la flûte animer deux bergers ;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce ;
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un conseil la campagne & les bois.
Telle est de ce poème & la force & la grace.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive Églogue, en longs habits de deuil,
Sait les cheveux épars semer sur un cercueil.
Elle peint des amans la joie & la tristesse,
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

Je hais ces vains auteurs, dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide & glacée ;
Qui s'affligent par art, & fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases

vaines.

Ils ne savent jamais, que se charger de chaînes ;
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller les sens & la raison.
Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule,
Qu'amour dictoit les vers que soupieroit Tibulle ;
Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnoit de son art les charmantes leçons.

Il faut que le cœur seul parle dans l'Élégie.

L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
 Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
 Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
 Aux Athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
 Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière;
 Mène Achille tremblant aux bords du Simois,
 Ou fait sécher l'Escant sous le joug de Louïs.
 Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
 Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
 Elle peint les festins, les danses & les ris ;
 Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste, & par un doux caprice,
Quelquesfois le refuse, afin qu'on le ravisse.
 Son style impétueux souvent marche au hasard.
 Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique,

Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;
 Qui chantant d'un héros les progrès éclatans,
 Maigres historiens, suivront l'ordre des tems.
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue.
 Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue ;
 Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
 Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray.
 Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre,
 Voulant pousser à bout tous les rimeurs François,
 Inventà du Sonnet les rigoureuses lois ;
 Voulut, qu'en deux quatrains de mesure pareille,
 La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
 Et qu'ensuite, six vers artistement rangés,
 Fussent en deux tercets par le sens partagés.
 Sur-tout de ce poème il bannit la licence,
 Lui-même en mesura le nombre & la cadence :
 Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
 Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
 Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
 Un Sonnet sans défaut vaut seul un long poème.
 Mais en vain mille auteurs y pensent arriver ;
 Et cet heureux phénix est encore à trouver.

A peine dans Gombaut, Mainard & Malleville,
 En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
 Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,
 N'a fait, de chez Sercy, qu'un saut chez l'épicier :
 Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
 La mesure est toujours trop longue ou trop petite.

L'Epigramme plus libre, en son tour plus borné,
 N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
 Jadis de nos auteurs les pointes ignorées,
 Furent de l'Italie en nos vers attirées :
 Le vulgaire ébloui de leur faux agrément,
 A ce nouvel appas courut avidement.
 La faveur du public, excitant leur audace,
 Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.
 Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
 Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
 La Tragédie en fit ses plus chères délices.
 L'Élégie en orna ses douloureux caprices.
 Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
 Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer.
 On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,

Fidèles à la pointe, encor plus qu'à leurs belles.
 Chaque mot eut toujours deux visages divers.
 La prose la reçut aussi-bien que les vers.
 L'Avocat au Palais en hérissa son style,
 Et le Docteur en Chaire en sema l'Évangile.

La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
 La chassa pour jamais des discours sérieux ;
 Et dans tous ces écrits la déclarant infame,
 Par grâce, lui laissa l'entrée en l'Epigramme,
 Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
 Roulât sur la pensée, & non pas sur les mots.
 Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
 Toutefois à la cour les Turlupins résistèrent ;
 Insipides plaïsans, bouffons infortunés,
 D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
 Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine,
 Sur un mûr en passant ne joue & ne badine ;
 Et d'un sens détourné n'abuse avec succès ;
 Mais fuyez sur ce point un ridicule excès ;

Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguïser par la queue une Epigramme folle.

Tout poëme est brillant de sa propre beauté.

Le Rondeau, né gaulois, a la naïveté.

La Ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.

Le Madrigal plus simple, & plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse & l'amour.

L'ardeur de se montrer, & non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la Satire.

Lucile le premier osa la faire voir ;

Aux vices des Romains présenta le miroir ;

Vengea l'humble vertu de la richesse altière,

Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.

On ne fut plus ni fat ni sot impunément :

Et, malheur à tout nom qui propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure.

Perse en ses vers obscurs, mais ferrés & pressans
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens,

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,

Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole,

Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,

Etincellent pourtant de sublimes beautés :

Soit que sur un écrit arrivé de Caprée,

Il brise de Séjan la statue adorée ;

Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,

D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;

Où que poussant à bout la luxure latine,

Aux portefaix de Rome il vende Messaline :

Ses écrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.

De ces maîtres savans, disciple ingénieux,

Regnier seul parmi nous formé sur leurs modèles,

Dans son vieux style ençor a des grâces nouvelles ;

Heureux si ses discours craints du chaste lecteur,

Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'auteur ;

Et si du son hardi de ses rimes cyniques,

Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.

Le Latin dans les mots brave l'honnêteté ;

Mais le secteur François veut être respecté :

Du moindre sens impur la liberté l'outrage,

Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

Je veux dans la Satire un esprit de candeur ;
Et suis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poëme, en bons mots si fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville ;
Agréable indiscret, qui conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, & s'accroît en marchant ;
La liberté François en ses vers se déploie.

Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.

Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,

Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.

A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève,

Conduisent tristement le plaisant à la Grève.

Il faut, même en chansons, du bon sens & de l'art.

Mais pourtant on a vu le vin & le hasard

Inspirer quelquefois une muse grossière,

Et fournir sans génie un couplet à Linière.

Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,

Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.

Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette,

Au même instant prend droit de se croire poëte :

Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet :

Il met tous les matins fix impromptus au net.

Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,

Si bientôt imprimant ses sottes rêveries,

Il ne se fait graver au-devant du recueil,

Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.

CHANT III.

*Les règles de la Tragédie, de la Comédie, & du poëme
Epique, sont la matière du troisième chant.*

IL n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable,

Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs,

D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs ;

D'Oreste parricide exprima les alarmes ;

Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.

Vous donc, qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,

Voulez-

Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages ;
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés ?
Que dans tous vos discours la passion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre ame une pitié charmante ;
En vain vous étalez une scène savante :
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attédier
Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre rhétorique,
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire & de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action préparée,
Sans peine du sujet aplaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un auteur, qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne fait pas m'informer ;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclînât son nom,
Et dit, Je ſuis Oreste, ou bien Agamemnon,
Que d'aller par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.
Le ſujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Que le lieu de la scène y ſoit fixe & marqué.
Un rimeur, ſans péril, de-là les Pyrénées,
Sur la scène en un jour renferme des années.
Là ſouvent le héros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, eſt barbon au dernier.
Mais nous, que la raiſon à ſes règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action ſe ménage :
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.

Jamais au ſpectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas.
L'esprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expoſe ;
Les yeux en le voyant ſaiſiroient mieux la choſe ;

Mais il eſt des objets, que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Que le trouble toujours croiſſant de ſcène en ſcène,
A ſon comble arrivé, ſe débrouille ſans peine.
L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un ſujet d'intrigue enveloppé,
D'un ſecret tout-à-coup la vérité connue,
Change tout, donne à tout une face imprévue.

La Tragédie informe & groſſière en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des raiſins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile chanſtre un bouc étoit le prix.
Theſpis fut le premier qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuſe folie ;
Et d'acteurs mal-ornés chargeant un tombeau,
Amuſa les paſſans d'un ſpectacle nouveau.
Eſchyle dans les chœurs jeta les perſonnages ;
D'un maſque plus honnête habilla les viſages :
Sur les ais d'un théâtre en public exauſſé,
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chauſſé.
Sophocle enfin donnant l'eſſor à ſon génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéreſſa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expreſſion ;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latine.

Chez nos dévots aïeux, le théâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaſiſr ignoré.
De pèlerins, dit-on, une troupe groſſière
En public à Paris y monta la première ;
Et ſottement zélée en ſa ſimplicité,
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.
Le ſavoir, à la fin diſſipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévôte imprudence.
On chaſſa ces docteurs, prêchant ſans miſſion,
On vit renaître Hector, Andromaque, Iliſon.
Seulement, les Acteurs laiſſant le maſque antique,
Le violon tint lieu de chœur & de muſique.

Bientôt l'amour, fertile en tendres ſentimens,
S'empara du théâtre, ainſi que des romans.

De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux ;
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis & Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène :
Et que l'amour souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse & non une vertu.

Des héros de roman fuyez les petitesse :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesse.

Achille déplaîroit moins bouillant & moins prompt ;
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront :
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.
Que pour les Dieux Enée ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays, étudiez les mœurs.
Les climats sont souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner ainsi que dans Clélie,
L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie ;
Et sous des noms Romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus Dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse :
C'est assez qu'en courant la fiction amuse ;
Trop de rigueur alors seroit hors de saison :
Mais la scène demande une exacte raison ;
L'étroite bienfaisance y veut être gardée.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée ?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même.
Tout à l'humeur Gasconne en un auteur Gascon ;
Calprenède & Juba parlent du même ton.

La nature est en nous plus diverse & plus sage.
Chaque passion parle un différent langage.
La colère est superbe, & veut des mots altiers ;
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire, en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur, amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grand mots, dont alors l'acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.
Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat & d'ignorant :
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie ;
Que tantôt il s'élève, & tantôt s'humilie ;
Qu'en nobles sentimens il soit par-tout fécond,
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond :
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille :
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille :
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la Tragédie agit, marche & s'explique.

D'un air plus grand encor la poésie Epique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, Vénus est la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre ;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots ;
C'est Neptune en courroux, qui gourmande les flots.

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse ;
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaie en mille inventions ;

Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Enée & ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés ;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire & commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Illion :
Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie :
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des Syrtés les arrache ;
C'est-là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur ;
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur :
Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus
Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses Saints & ses Prophètes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des poètes ;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Bélzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.
L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés,
Que pénitence à faire, & tourmens mérités :
Et de vos fictions le mélange coupable,
Même à ses vérités donne l'air de la fable.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le Diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire.
Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès :
Je ne veux point ici lui faire son procès :
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison ;
Et si Renaud, Argant, Tancrède & sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre & païen ;
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oser de la Fable employer la figure ;
De chasser les Tritons de l'empire des eaux ;
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux ;
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
Ainsi que le berger, ne passe le monarque ;
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence ;
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance ;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main :
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur :
Mais pour nous, bannissons une vaine terreur ;
Et fabuleux chrétiens, n'allons point dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.

La Fable offre à l'esprit mille agrémens divers :
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers.
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Paris, Hector, Enée,
O le plaisant projet d'un poète ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !
D'un seul nom quelquefois le son dur, ou bizarre,
Rend un poème entier, ou burlesque ou barbare.

Voulez-vous long-temps plaire, & jamais ne lasser,
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique ;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;
Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs ;
Qu'il soit tel que César, Alexandre, ou Louis ;
Non, tel que Polynice, & son perfide frère.
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'offrez pas un sujet d'incidens trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Soyez vif & pressé dans vos narrations :
Soyez riche & pompeux dans vos descriptions ;

C'est

C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance :
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitiez pas ce fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres ;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient :
Sur de trop vains objets, c'est arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.

Que le début soit simple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.
O ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
*Je chante les combats, & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Aufonie,
Le premier abonda les champs de Lavonie.*
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu ;
Et pour donner beaucoup ne nous promet que
peu.

Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles ;
De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrens ;
Et déjà les Césars dans l'Elysée errans.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage :
Que tout y fasse aux yeux une riante image.
On peut être à-la-fois & pompeux & plaissant ;
Et je hais un sublime ennuyeux & pesant.
J'aime mieux Arioste, & ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids & mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire af-
front,

Si les Grâces jamais leur déridaient le front.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or :

Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce :
Par-tout il divertit, & jamais il ne lasse :
Une heureuse chaleur anime ses discours :
Il ne s'égare point en de trop longs détours :
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique :
Tout sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément :
Chaque vers, chaque mot court à l'événement :
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère ;
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Un poème excellent, où tout marche & se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des soins ; & ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poète sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enfant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque.
Sa muse dérégée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts & par bonds ;
Et son feu, dépourvu de sens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser :
Lui-même applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie :
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention ;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphans ses ouvrages au jour,
Leur tas au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers & la poussière.
Laissons-les donc entr'eux s'exprimer en repos ;
Et sans nous égarer suivons notre propos.

Des succès fortunés du spectacle tragique,
Dans Athènes naquit la Comédie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaisans,
Distilla le venin de ses traits méprisans.
Aux accès insolens d'une bouffonne joie,
La sagesse, l'esprit, l'honneur surent en proie.

On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué :
Et Socrate par lui, dans un *choeur de mûles*
D'un vil amas de peuple attirer les huées,
Enfin de la licence on arrêta le cours :
Le magistrat, des lois emprunta le secours,
Et rendant par édit les poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms & les visages.

Le théâtre perdit son antique fureur.

La Comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel & sans venin fut instruire & reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir.
L'avare des premiers rit sur tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle ;
Et mille fois un fat, finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, & d'un esprit profond,

De tant de cœurs cachés a pénétré le fond ;
Qui fait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse pourra les étaler,
Et les faire à nos yeux, vivre, agir & parler.
Présentez-en par-tout les images naïves.

Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différens traits.
Un geste la découvre, un rien la fait paroître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Le temps qui change tout, change aussi nos humeurs,

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,

Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure, & fou dans les plaisirs.

L'âge viril plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage ;
Contre les coups du sort songe à se maintenir ;
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse ;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé ;
Toujours plaint le présent, & vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en
vieillard.

Etudiez la cour, & connoissez la ville :

L'un & l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix ;
Si moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eut point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'auteur du *Misanthrope*.

Le comique, ennemi des soupirs & des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs :
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
De mots sales & bas charmer la populace.

Il faut que ses acteurs badinent noblement :
Que son accud bien formé se dénoue aisément ;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vide ;
Que son style humble & doux se relève à propos :
Que ses discours par-tout fertiles en bons-mots,
Soient pleins de passions finement maniées ;
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.

Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter.
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un père dans Térence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence :
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.

Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;
C'est un amant, un fils, un père véritable.

J'aime sur le théâtre un agréable auteur,
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plait par la raison seule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

CHANT IV.

Dans le quatrième chant, l'Auteur revient aux préceptes généraux. Il s'attache à former les poètes, & leur donne d'utiles instructions sur la connoissance & l'usage des divers talens, sur le choix qu'ils doivent faire d'un censeur éclairé, sur leurs mœurs, sur leur conduite particulière. Il explique ensuite, par forme de digression, l'histoire de la Poésie, son origine, son progrès, sa perfection & sa décadence.

DANS Florence jadis vivoit un médecin,
Savant hableur, dit-on, & célèbre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misère.
Là le fils orphelin lui redemande un père ;
Ici le frère pleure un frère empoisonné ;
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné ;
Le rhume à son aspect se change en pleurésie ;
Et par lui la migraine est bientôt phrénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté,
Le mène en sa maison de superbe structure.
C'étoit un riche abbé, fou de l'Architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art :
Déjà de bâtimens parle comme Mansard.
D'un salon qu'on élève, il condamne la face ;
Au vestibule obscur il marque une autre place ;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, & mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve & se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,

Notre assassin renonce à son art inhumain ;
Et désormais la règle & l'équerre à la main,
Laisant de Gallien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.

Son exemple est pour nous un précepte excellent.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, & poète vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différens :
On peut avec honneur remplir les seconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.
Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur.

On ne lit guères plus Rampale & Ménardière,
Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morlière.
Un fou du moins fait rire, & peut nous égayer :
Mais un froid écrivain ne fait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs,
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits, prompts à crier, Mer-
veille !

Tel écrit récité se soutint à l'oreille,
Qui dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On fait de cent auteurs l'aventure tragique :
Et Gombaut tant loué garde encor la boutique.

Ecoutez tout le monde, assidu consultant ;
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue :
Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et souple à la raison, corrigez sans murmure ;

Mais

Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil ignorant,
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnemens :
Son esprit se complait dans ses faux jugemens ;
Et sa foible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre ; & si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

Faites choix d'un censeur solide & salutaire,
Que la raison conduise, & le savoir éclaire :
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible, & qu'on se veut cacher.
Lui seul éclairera vos doutes ridicules,

De votre esprit tremblant levera les scrupules.
C'est lui qui vous dira, par quel transport heureux
Quelquefois dans la course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer, qui juge sottement.
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile,
Par-tout joigne au plaisant le solide & l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.

Que votre âme & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,

N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur en vers insames déserteurs,
Trahisant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs tendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits,
Qui bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène :
Traitent d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimène.

L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir, & m'étaler ses charmes,
Je condamne sa faute, en partageant ses larmes.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatouillant les sens ;
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme.
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Fuyez sur-tout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes phrénésies ;
Un sublime écrivain n'en peut être infecté ;
C'est un vice qui fuit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale,

Contre lui chez les Grands incessamment cabale ;
Et sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égalier à lui, cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, soyez homme de foi.
C'est peu d'être agréable & charmant dans un livre,
Il faut savoir encor & converser & vivre.

Travaillez pour la gloire, & qu'un fordid gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
Je fais qu'un noble esprit peut, sans honte & sans crime,

Tirer de son travail un tribut légitime :
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés,
Qui dégoûtés de gloire, & d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire ;
Et font d'un art divin, un métier mercenaire.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix ;
Eût instruit les humains, eût enseigné des loix ;
Tous les hommes suivoient la grossière nature,
Dispersés dans les bois, couroient à la pâture ;
La force tenoit lieu de droit & d'équité :
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ;

Rassembla les humains dans les forêts épars ;
 Rasforma les cités de murs & de remparts ;
 De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
 Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
 Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
 De-là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
 Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de

Thrace,

Les tigres amollis dépouilloient leur audace ;
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
 Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
 L'harmonie, en naissant, produisit ces miracles.
 Depuis le ciel en vers fit parler les oracles :
 Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
 Apollon par des vers exhala sa fureur.
 Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
 Homère aux grands exploits anima les courages.
 Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
 Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
 En mille écrits fameux la sagesse tracée,
 Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ;
 Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,
 Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
 Pour tant d'heureux bienfaits, les Muses révérees
 Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées :
 Et leur art attirant le culte des mortels,
 A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
 Mais enfin l'indigence amenant la bassesse,
 Le Parnasse oublia sa première noblesse.
 Un vil amour du gain infectant les esprits,
 De mensonges grossiers souilla tous les écrits ;
 Et par-tout enfantant mille ouvrages frivoles,
 Trafiqua du discours, & vendit les paroles.

Ne vous flétrifiez point par un vice si bas.
 Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
 Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse :
 Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
 Aux plus savans auteurs, comme aux plus grands

guerriers,

Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.
 Mais, quoi ? dans la disette une muse affamée,
 Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.

Un auteur, qui pressé d'un besoin importun,
 Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
 Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.
 Horace a bu son souf, quand il voit les Ménades ;
 Et libre du souci qui trouble Colletet,
 N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce
 Rarement parmi nous afflige le Parnasse :
 Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux arts
 D'un astre favorable éprouvent les regards ;
 Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
 Fait par-tout au mérite ignorer l'indigence ?

Muses, dictiez sa gloire à tous vos nourrissons :
 Son nom vaut mieux pour eux, que toutes vos le-

çons.

Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
 Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace :
 Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
 De ses héros sur lui forme tous les tableaux :
 Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
 Benserade en tous lieux amuse les ruelles :
 Que Segrais dans l'éplogue en charme les forêts :
 Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
 Mais quel heureux auteur, dans une autre Enéide,
 Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
 Quelle savante lyre au bruit de ses exploits,
 Fera marcher encor les rochers & les bois :
 Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
 Soi-même se noyant pour sortir du naufrage :
 Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,
 Dans ces affreux assauts du soleil éclairés ?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
 Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle ;
 Déjà Dole & Salins sous le joug ont ployé,
 Besançon fume encore sur son roc foudroyé.
 Où sont ces grands guerriers, dont les fatales li-

gues

Devoient à ce torrent opposer tant de digues ?
 Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
 Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter ?
 Que de remparts détruits ! Que de villes forcées !
 Que de moissons de gloire en courant amassées !

Auteurs,

Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports,

Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette & la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux ;
Vous offrir ces leçons, que ma muse au Parnasse,
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais aussi pardonnez, si plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer, que savant à bien faire.

LE LUTRIN
POÈME HÉROÏ-COMIQUE.

PAR BOILEAU.

ARGUMENT.

Le Trésorier remplit la première dignité du Chapitre dont il est ici parlé, & il officie avec toutes les marques de l'Épiscopat. Le Chantre remplit la seconde dignité. Il y avoit autrefois dans le chœur, devant la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit presque tout entier. Il le fit ôter. Le Trésorier voulut le remettre. De-là il arriva une dispute, qui fait le sujet de ce Poème.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats, & ce Prélat terrible,
Qui par ses longs travaux & sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le chœur.

C'est en vain que le Chantre abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre.
Ce Prélat sur le banc de son rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.

Muse, redis-moi donc, quelle ardeur de vengeance,
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux célèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?

Et toi, fameux héros, dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarrassa l'Eglise,
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir son antique Chapelle.
Ses chanoines vermeils, & brillans de santé,
S'engraïssioient d'une longue & sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisoient chanter matines,
Veilloient à bien dîner, & laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu :
Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire.

Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ses fidèles Normands.
Elle y voit aborder, le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse ;
Et par-tout des plaideurs les escadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule, à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille.
Elle seule la brave, elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.

La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance :
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

« Quoi, dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
« J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les Chapitres ?

" Diviser Cordeliers, Carmes & Célestins !
 " J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins !
 " Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
 " Nourrira dans son sein une paix éternelle !
 " Suis-je donc la Discorde : & parmi les mortels,
 " Qui voudra désormais encenser mes autels ? "

A ces mots d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
 Elle prend d'un vieux chantre & la taille & la forme ;
 Elle peint de bourgeois son visage guerrier,
 Et s'en va de ce pas trouver le Trésorier.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée ;
 S'élève un lit de plume à grands frais amassée :
 Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
 En défendent l'entrée à la clarté du jour :
 Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
 Règne sur le duvet une heureuse indolence.
 C'est-là que le Prélat muni d'un déjeuner,
 Dormant d'un léger somme attendoit le dîner.
 La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
 Son menton sur son sein descend à double étage,
 Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
 Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Le Déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
 Admire un si bel ordre, & reconnoît l'Eglise ;
 Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
 Au Prélat sommeillant elle adresse ces mots :

" Tu dors, Prélat, tu dors, & là-haut à ta place,
 " Le Chantre aux yeux du chœur étale son audace,
 " Chante les *Oremus*, fait des processions,
 " Et répand à grands flots les bénédictions.
 " Tu dors ? Attends-tu donc, que sans bulle & sans
 " titre

" Il te ravisse encor le rochet & la mitre ?
 " Sors de ce lit oisieux qui te tient attaché,
 " Et renonce au repos, ou bien à l'évêché. "

Elle dit, & du vent de sa bouche profane,
 Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
 Le Prélat se réveille, & plein d'émotion
 Lui donne toutefois la bénédiction.
 Tel qu'on voit un taureau, qu'une guêpe en furie
 A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie,

Le superbe animal, agité de tourmens,
 Exhale sa douleur en longs mugissemens :
 Tel le fougueux Prélat, que ce songe épouvante,
 Querelle en se levant & laquais & servante ;
 Et d'un juste courroux ranimant sa vigueur,
 Même avant le dîner, parle d'aller au chœur.
 Le prudent Gilotin, son aumônier fidelle,
 En vain par ses conseils sagement le rappelle,
 Lui montre le péril, que midi va sonner,
 Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
 Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
 Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office ?
 De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
 Est-ce pour travailler que vous êtes Prélat ?
 A quoi bon ce dégoût & ce zèle inutile ?
 Est-il donc pour jeûner quatre-temps, ou vigile ?
 Reprenez vos esprits, & souvenez-vous bien,
 Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Ainsi dit Gilotin, & ce ministre sage,
 Sur table, au même instant, fait servir le potage.
 Le Prélat voit la soupe, & plein d'un saint respect
 Demeure quelque temps muet à cet aspect.
 Il cède, il dîne enfin : mais toujours plus farouche,
 Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
 Gilotin en gémît, & sortant de fureur,
 Chez tous ses partisans va semer la terreur.
 On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
 Comme l'on voit marcher les bataillons de grues,
 Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
 De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les
 bords.

A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
 Le Prélat radouci veut se lever de table :
 La couleur lui renaît, sa voix change de ton :
 Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
 Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
 D'un vin pur & vermeil il fait remplir sa coupe :
 Il l'avale d'un trait ; & chacun l'imitant,
 La cruche au large ventre est vide en un instant.
 Si-tôt que du nectar la troupe est abreuvée,
 On dessert ; & soudain la nappe étant levée,

Le Prélat, d'une voix conforme à son malheur,
 Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :
 Illustres compagnons de mes longues fatigues ;
 Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligues,
 Et par qui maître enfin d'un Chapitre insensé,
 Seul à *Magnificat* je me vois encensé :
 Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'ou-
 trage ;

Que le Chantre à vos yeux détruise votre ouvrage ;
 Usurpe tous mes droits, & s'égalant à moi,
 Donne à votre lutrin & le ton & la loi ?
 Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge,
 Une Divinité me l'a fait voir en songe,
 L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux,
 A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.
 Oui pour mieux m'égorger, il prend mes propres
 armes.

Le Prélat à ces mots verse un torrent de larmes :
 Il veut, mais vainement, poursuivre son discours ;
 Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
 Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
 Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire :
 Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
 Arrive dans la chambre un bâton à la main.
 Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges :
 Il fait de tous les temps les différens usages ;
 Et son rare savoir, de simple marguillier,
 L'éleva par degrés au rang de chevecier.
 A l'aspect du Prélat qui tombe en défaillance,
 Il devine son mal, il se ride, il s'avance,
 Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :

Laisse au Chantre, dit-il, la tristesse & les pleurs,
 Prélat, & pour sauver tes droits & ton empire,
 Ecoute seulement ce que le Ciel m'inspire.
 Vers cet endroit du chœur, où le Chantre orgueilleux
 Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilieux ;
 Sur ce rang d'aia ferrés qui forment la clôture,
 Fut jadis un Lutrin d'inégale structure,
 Dont les flancs élargis, de leur vaste contour
 Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
 Derrière ce Lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
 A peine sur son banc on discernoit le Chantre :

Tandis qu'à l'autre banc, le Prélat radieux,
 Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
 Mais un démon fatal à cette ample machine,
 Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
 Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin,
 Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
 J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie,
 Il fallut l'emporter dans notre sacristie ;
 Où depuis trente hivers sans gloire enseveli,
 Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
 Entends-moi donc, Prélat. Dès que l'ombre tran-
 quille

Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
 Il faut que trois de nous sans tumulte & sans bruit,
 Partent à la faveur de la naissante nuit ;
 Et du Lutrin rompu réunissant la masse,
 Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
 Si le Chantre demain ose le renverser,
 Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.
 Pour soutenir tes droits que le Ciel autorise,
 Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Eglise.
 C'est par-là qu'un Prélat signale sa vigueur.
 Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur.
 Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage :
 Mais dans Paris, plaidons : c'est-là notre partage.
 Tes bénédictions dans le trouble croissant,
 Tu pourras les répandre & par vingt & par cent :
 Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême,
 Les répandre à ses yeux, & le bénir lui-même.

Ce discours aussi-tôt frappe tous les esprits ;
 Et le Prélat charmé l'approuve par des cris.
 Il veut que sur le champ dans la troupe on choi-
 sisse

Les trois que Dieu destine à ce pieux office ;
 Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
 Le sort, dit le Prélat, vous servira de loi :
 Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
 Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
 Aussi-tôt trente noms, sur le papier tracés,
 Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
 Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
 Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice.

Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
 Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
 Cependant le Prélat, l'œil au ciel, la main nue
 Bénit trois fois les noms, & trois fois les remue.
 Il tourne le bonnet : l'enfant tire, & Brontin
 Est le premier des noms qu'apporte le destin.
 Le Prélat en conçoit un favorable augure,
 Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
 On se tait, & bientôt on voit paroître au jour
 Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.
 Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
 Est l'unique souci d'Anne sa perruquière.
 Ils s'adorent l'un l'autre, & ce couple charmant
 S'unit long-temps, dit-on, avant le sacrement.
 Mais depuis trois mois, à leur saint assemblage
 L'Official a joint le nom de mariage.
 Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
 Et son courage est peint sur son visage altier.
 Un des noms reste encore, & le Prélat par grâce
 Une dernière fois les brouille & les ressaie.
 Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
 Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
 Boirude sacristain, cher appui de ton maître,
 Lorsqu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître ?
 On dit que ton front jaune, & ton teint sans couleur
 Perdit en ce moment son antique pâleur ;
 Et que ton corps goutteux, plein d'un ardeur guer-
 rière,
 Pour sauter au plancher, fit deux pas en arrière.
 Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
 Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
 Aussi-tôt on se lève ; & l'assemblée en foule,
 Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
 Le Prélat resté seul calme un peu son dépit,
 Et jusques au souper se couche & s'assoupit.

C H A N T II.

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
 Ce monstre composé de bouches & d'oreilles,
 Qui sans cesse volant de climats en climats,
 Dit par-tout ce qu'il sait, & ce qu'il ne sait pas :

La Renommée enfin, cette prompte courrière,
 Va d'un mortel effroi glacer la Perruquière ;
 Lui dit que son époux, d'un faux zèle conduit,
 Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.
 A ce triste récit, tremblante, désolée,
 Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée ;
 Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer :
 Oses-tu bien encor, traître, dissimuler,
 Dit-elle ? Et ni la foi que ta main m'a donnée,
 Ni nos embrassemens qu'a suivis l'hyménée,
 Ni ton épouse enfin toute prête à périr,
 Ne sauroient donc t'ôter cette ardeur de courir :
 Perfide, si du moins, à ton devoir fidelle,
 Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle ;
 L'espoir d'un juste gain, consolant ma langueur,
 Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
 Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise,
 Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église ?
 Où vas-tu, cher époux ? Est-ce que tu me fuis ?
 Veux-tu donc me livrer aux plus affreux ennuis ?
 Quoi ! d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes ?
 Au nom de notre hymen jadis si plein de charmes,
 Si mon cœur, de tout temps facile à tes desirs,
 Ne diffèra jamais d'un moment tes plaisirs ;
 Si, pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
 Je n'exigeai de toi ni sermens ni promesses,
 Enfin si dans mon cœur toi seul eus toujours part,
 Diffère au moins d'un jour ce funeste départ.
 En achevant ces mots, cette amante enflammée
 Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.
 Son époux s'en émeut, & son cœur éperdu
 Entre deux passions demeure suspendu ;
 Mais enfin rappelant son audace première :
 Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce & fière,
 Je ne veux point nier les solides bienfaits,
 Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits :
 Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire,
 Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
 Mais ne présume pas, qu'en te donnant ma foi,
 L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
 Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
 Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre :

Et toi-même donnant un frein à tes desirs,
Raffermiss ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin ? C'est le Ciel qui m'appelle.
Une Eglise, un Prélat m'engage en sa querelle :
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs ;
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.

Il la quitte à ces mots. Son amante effarée
Demeure le teint pâle, & la vue égarée :
La force l'abandonne, & sa bouche trois fois
Voulant le rappeler ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant son visage ;
Seule pour s'enfermer vole au cinquième étage ;
Mais d'un bouge prochain, accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon, la rattrape, & la fuit.

Lqs ombres cependant, sur la ville épandues,
Du faite des maisons descendent dans les rues :
Le souper hors du chœur chasse les chapelains,
Et de chantes buvans les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui favoit tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude :
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux ?
Quoi ? Le Pardon sonnait te retrouve en ces lieux ?
Où donc est ce grand cœur, dont tantôt l'âlegresse
Sembloit du jour trop long accuser la paresse ?
Marche, & suis-nous du moins où l'honneur nous at-
tend.

Le Perruquier honteux rougit en l'écoutant :
Aussi-tôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde cognée :
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois.
Il sort au même instant ; il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un & l'autre s'apprête.

Leur cœur semble allumé d'un aile tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, & les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible Déesse,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse.
C'est-là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les Plaisirs nonchalans folâtrant à l'entour.
L'un pâitrit dans un coin l'embonpoint des chanoi-
nes,

L'autre broie en riant le vermillon des moines ;
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir plus que jamais en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble.
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper,
Lui conte du Prélat l'entreprise nouvelle.
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte Chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'aurore un Lutrin doit paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, & d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :
" O Nuit, que m'as-tu dit ? quel démon sur la terre,
" Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
" Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux tems,
" Où les rois s'honoroiient du nom de fainéans,
" S'endormoient sur le trône, & me servant sans
honte,
" Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire
ou d'un Comte ?
" Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour ;
" On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
" Seulement

" Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines,
 " Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
 " Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
 " Promenoient dans Paris le monarque indolent.
 " Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
 " A placé sur leur trône un Prince infatigable :
 " Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix.
 " Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
 " Rien ne peut arrêter sa vigilante audace,
 " L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
 " J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
 " En vain deux fois la paix a voulu l'endormir;
 " Loin de moi son courage entraîné par la Gloire,
 " Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
 " Je me fatiguerois, à te tracer le cours
 " Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
 " Je croyois, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
 " Que l'Eglise du moins m'assuroit un asyle.
 " Mais en vain j'espérois y régner sans effroi :
 " Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
 " Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie.
 " J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie.
 " Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux :
 " Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
 " Cîteaux dormoit encore, & la Sainte-Chapelle
 " Conservoit du vieux temps l'oïfiveté fidelle.
 " Et voici qu'un lutrin prêt à tout renverser,
 " D'un séjour si chéri vient encor me chasser.
 " O toi, de mon repos compagne aimable & sombre,
 " A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
 " Ah ! Nuit, si tant de fois... La Mollesse oppressée,
 " Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
 " Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
 " Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

CHANT III.

Mais la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses
 Couvre des Bourguignons les campagnes
 vineuses,

Revole vers Paris, & hâtant son retour,
 Déjà de Mont-Lhéry voit la fameuse tour.
 Ses murs dont le sommet se dérobo à la vue,
 Sur la cime d'un roc, s'allongent dans la nue,
 Et présentant de loin leur objet ennuyeux,
 Du passant qui le fuit, semble suivre les yeux.
 Mille oiseaux effrayans, mille corbeaux funèbres,
 De ces murs désertés habitent les ténèbres,
 Là depuis trente hivers un hibou retiré
 Trouvoit contre le jour un refuge assuré.
 Des désastres fameux ce messager fidelle
 Sait toujours des malheurs la première nouvelle ;
 Et tout prêt d'en semer le présage odieux,
 Il attendoit la Nuit dans ces sauvages lieux.
 Aux cris, qu'à son abord, vers le ciel il envoie,
 Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.
 La plaintive Procné de douleur en frémit ;
 Et dans les bois prochains Philomèle en gémit.
 Suis-moi, lui dit la Nuit. L'oiseau plein d'algèresse,
 Reconnoît à ce ton la voix de sa maîtresse.
 Il la fuit ; & tous deux d'un cours précipité,
 De Paris à l'instant abordent la cité :
 Là s'élançant d'un vol, que le vent favorise,
 Ils montent au sommet de la fatale Eglise.
 La Nuit baisse la vue, & du haut du clocher
 Observe les guerriers, les regarde marcher.
 Elle voit le barbier, qui d'une main légère
 Tient un verre de vin qui rit dans la fougère,
 Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
 Célébrer, en buvant, Gilotin & Bacchus.
 " Ils triomphent, dit-elle, & leur âme abusée
 " Se promet dans mon ombre une victoire aisée.
 " Mais allons, il est temps qu'ils connoissent la Nuit
 A ces mots regardant le hibou qui la fuit,
 Elle perce les murs de la voûte sacrée,
 Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée,
 Et dans le ventre creux du pupitre fatal,
 Va placer de ce pas le sinistre animal.

Mais les trois champions pleins de vin & d'audace,
 Du Palais cependant passent la grande place :
 Et suivant de Bacchus les auspices sacrés,
 De l'auguste Chapelle ils montent les degrés.

Ils atteignoient déjà le superbe portique,
Où Ribou le libraire au fond de sa boutique,
Sous vingt fidelles clefs, garde & tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut ;
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, & tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,

Il fait sortir un feu qui pétille en fortant ;
Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.
Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
Le temple à sa faveur est ouvert par Boirude.
Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
C'est-là que du Lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le barbier, qui tient les momens précieux :
Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il, le temps est cher : portons-le dans le temple :
C'est-là qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !
Que du pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est ému, le sacristain pâlit,
Le Perruquier commence à regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine,
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
L'oiseau sort en courroux, & d'un cri menaçant
Achève d'étonner le barbier frémissant :
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus,
Ils regagnent la nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoiblissent :
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent ;
Et bientôt au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe & s'enfuit.

Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'asyle,
D'écoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un préfet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un brelan défendu :
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'asyle est déserté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.

La Discorde qui voit leur honteuse disgrâce,
Dans les airs cependant, tonne, éclate, menace ;
Et malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride son front, alonge son visage,
Sur un bâton nouveau laisse courber son corps,
Dont la Chicane semble animer les ressorts ;
Prend un cierge en sa main, & d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée,

“ Lâches, où fuyez-vous ? quelle peur vous abat ?
“ Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat.
“ Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?

“ Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace ?
“ Que feriez-vous, hélas ! si quelque exploit nouveau

“ Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau ;

“ S'il falloit sans amis, briguant une audience,

“ D'un magistrat glacé soutenir la présence,

“ Ou d'un nouveau procès hardi sollicitateur,

“ Aborder sans argent un clerk de rapporteur ?

“ Croyez-moi, mes enfans, je vous parle à bon titre,

“ J'ai moi seul autrefois plaidé tout un Chapitre ;

“ Et le Barreau n'a point de monstres si hagards,

“ Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.

“ Tous les jours sans trembler j'assiégeois leurs passages.

“ L'Eglise étoit alors fertile en grands courages.

“ Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,

“ Eût plaidé le Prélat & le Chantre avec lui.

“ Le monde, de qui l'âge avance les ruines,

“ Ne peut plus enfanter de ces âmes divines ;

“ Mais

" Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,

" De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.

" Songez quel déshonneur va fouiller votre gloire,

" Quand le Chantre demain entendra sa victoire.

" Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,

" Au seul nom de hibou, vous sourire en parlant.

" Votre âme, à ce penser, de colère murmure :

" Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.

" Méritez les lauriers qui vous sont réservés,

" Et ressouvenez-vous quel Prélat vous servez.

" Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle.

" Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.

" Que le Prélat, surpris d'un changement si prompt,

" Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront."

En achevant ces mots, la Déesse guerrière

De son pied trace en l'air un sillon de lumière ;

Rend aux trois champions leur intrépidité,

Et les laisse tous pleins de sa divinité.

C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre,

Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut & l'Ebre,

Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés

Furent presque à tes yeux ouverts & renversés ;

Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,

Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,

Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,

Et força la victoire à te suivre avec eux.

La colère à l'instant succédant à la crainte,

Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.

Ils rentrent. L'oiseau sort. L'escadron raffermi

Rit du honteux départ d'un si foible ennemi.

Aussitôt dans le chœur la machine emportée,

Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.

Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,

Sont à coups de maillet unis & rapprochés,

Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent,

Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,

Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

Que fais-tu, Chantre, hélas ! dans ce triste moment ?

Tu dors d'un profond somme ; & ton cœur sans
alarmes

Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes.

O ! que si quelque bruit, par un heureux réveil,

T'annonçoit du Lutrin le funeste appareil,

Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,

Tu viendrais en apôtre expirer dans ta place ;

Et martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,

Offrir ton corps aux clous & ta tête au marteau,

Mais déjà sur ton banc la machine enclavée

Est durant ton sommeil à ta honte élevée.

Le Sacristain acheve en deux coups de rabot :

Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT IV.

LES cloches dans les airs de leurs voix argen-
tines

Appeloient à grand bruit les chantres à matines ;

Quand leur chef agité d'un sommeil effrayant,

Encor tout en sueur se réveille en criant.

Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,

Tous ses valets tremblans quittent la plume oi-
seuse.

Le vigilant Girot court à lui le premier ;

C'est d'un maître si saint le plus digne officier.

La porte dans le chœur à sa garde est commise :

Valet souple au logis, fier huissier à l'église.

Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil ;

Quoi ? voulez-vous au chœur prévenir le soleil ?

Ah ! dormez, & laissez à ces chantres vulgaires,

Le soin d'aller si tôt mériter leurs salaires.

Ami, lui dit le Chantre encor pâle d'horreur,

N'insulte point, de grâce, à ma juste terreur.

Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,

Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.

Pour la seconde fois un sommeil gracieux

Avoit sous ses pavots appesanti mes yeux ;

Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,

J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée :

Là, triomphant aux yeux des chantres impuissans,

Je bénissois le peuple & j'avalais l'encens ;

Lorsque du fond caché de notre sacristie,

Une épaisse nuée à longs flots est sortie,

Qui

Qui s'ouvrant à mes yeux dans son bleuâtre éclat,
M'a fait voir un serpent conduit par le Prêlat.
Du corps de ce dragon plein de soufre & de nitre,
Une tête sortoit en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
Surpassoit en grosseur nos plus épais lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance :
Contre moi sur mon banc je le vois qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain ; & fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble & d'horreur.

Le Chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
Girof en vain l'assure, & riant de sa peur,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur.
Le défolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire :
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire ;
Et saisit, en pleurant, ce rochet, qu'autrefois
Le Prêlat trop jaloux lui rognait de trois doigts.
Aussi-tôt d'un bonnet ornant sa tête grise,
Déjà l'aumusse en main il marche vers l'église ;
Et hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le chœur.

O toi, qui sur ces bords qu'une eau dormante
mouille,
Vis combattre autrefois le rat & la grenouille :
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau :
Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le dépit, la colère, la rage,
Que le Chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.
D'abord pâle & muet, de colère immobile,
A force de douleur il demeura tranquille ;
Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots :
La voilà donc, Girof, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un songe, hélas ! trop véritable.

Je le vois, ce dragon, tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prêlat, que t'ai je fait ? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton âme ingénieuse !
Quoi ? même dans ton lit, cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas ?
O ciel ! quoi ? sur mon banc une honteuse masse
Déformais me va faire un cachot de ma place ?
Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu ?
Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office ;
Et sans laisser le Ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus,
Sortons. Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile ;
Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot où sa main l'a placé.
Non, s'il n'est abattu, je ne saurois plus vivre.
A moi, Girof, je veux que mon bras m'en délivre,
Périssions, s'il le faut : mais de ses ais brisés,
Entrainons, en mourant, les restes divisés.

A ces mots d'une main par la rage affermie,
Il saisissoit déjà la machine ennemie,
Lorsqu'en ce lieu sacré, par un heureux hasard,
Entrent Jean le choriste, & le sonneur Girard,
Deux Manceaux renommés, en qui l'expérience
Pour les procès est jointe à la vaste science.
L'un & l'autre aussitôt prend part à son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt,
Du Lutrin, disent-ils, abattons la machine,
Mais ne nous chargeons pas tout seuls de sa ruine ;
Et que tantôt aux yeux du Chapitre assemblé,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.

Ces mots des mains du Chantre arrachent le pupitre :

J'y consens, leur dit-il, assemblons le Chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlemens,
Vous-mêmes appeler les chanoines dormans.
Partez. Mais ce discours les surprend & les glace.
Nous ? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle au-
dace,

Nous allons, dit Othard, la nuit nous engager ?
De notre complaisance osez-vous l'exiger ?
Hé, Seigneur ! quand nos cris pourroient, du fond
des rues,

De leurs appartemens percer les avenues,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
De leur repos sacré ministres assidus,
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles ;
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont su les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher ?
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire ?

Ah ! je vois bien où tend tout ce discours trom-
peur,

Reprend le chaud vieillard : le Prélat vous fait peur :
Je vous ai vu cent fois sous sa main bénissante,
Courber servilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, sous lui fléchissez les genoux,
Je saurai réveiller les chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidelle,
Prenons du saint jeudi la bruyante crécelle.
Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée
Par les mains de Girot la crécelle est tirée.
Ils sortent à l'instant, & par d'heureux efforts
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand'Salle ;
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le démon du tumulte & du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent :
Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'église brûle une seconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funèbres,
Pense être au Jeudi Saint, croit que l'on dit ténèbres ;
Et déjà tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point diné.

Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse ;
Aucun ne laisse encor la plume enchantresse.

Pour les en arracher Girot s'inquiétant
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence,
Ils courent au Chapitre ; & chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente !
A peine ils sont assis, que d'une voix dolente,
Le Chantre désolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appétit, & naître la douleur.
Le seul chanoine Evrard, d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui répond :
Quand le premier rompant ce silence profond,
Alain touffe & se lève ; Alain ce savant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la Somme,
Qui possède Abéli, qui sait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main Janséniste.
Mes yeux en sont témoin : j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le Prélat le chapelain Garnier.
Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire,
Par ce ministre adroit tente de le séduire.
Sans doute il aura lu dans son saint Augustin,
Qu'autrefois saint Louis érigea ce Lutrin.
Il va vous inonder des torrens de sa plume.
Il faut pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque auteur signalé.
Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé.
Etudions enfin, il en est temps encore ;
Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moëlleux Abéli.

Ce conseil imprévu de nouveau les étonne :
Sur-tout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.

Moi ! dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aïlle pour un Lutrin me troubler le cerveau ?
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre :
Va maigrir, si tu veux, & sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je fais ce qu'un fermier nous doit rendre par an :

Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque.
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaïsser ;
Mon bras seul, sans latin, saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?

J'abats ce qui me nuit par-tout où je le trouve.
C'est-là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts ?
Du reste déjeûnons, Messieurs, & buvons frais.

Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablir l'appétit, réchauffe le courage :
Mais le Chantre sur-tout en paroît rassuré.

Oui, dit-il, le pupitre a déjà trop duré.
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence.
Et qu'au retour tantôt un ample déjeûner
Long-temps nous tienne à table, & s'unisse au dîner.

Aussi-tôt il se lève, & la troupe fidèle
Par ces mots attirans sent redoubler son zèle.
Ils marchent droit au chœur d'un pas audacieux,
Et bientôt le Lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte,
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils saient le pivot, qui se défend en vain :
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate & tombe.
Tel sur les monts glacés des farouches Gérons
Tombe un chêne battu des voisins aquilons ;
Ou tel abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.

La masse est emportée, & ses ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le Chantre cachés.

C H A N T V.

L'Aurore cependant, d'un juste effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Les visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.

Chez Sidrac aussi-tôt Brontin d'un pied fidèle
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,
Et sur un bois détruit bâtit mille procès.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge ;
Et chez le Trésorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévu de l'horrible insolence,
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté,
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il se peigne, il s'apprete.
L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête,
Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux :
Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.
Il fort demi-paré. Mais déjà sur sa porte
Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts pour le servir, à désertir le chœur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont, dit-il, écrits chez la Sibylle :
Son ancre n'est pas loin : allons la consulter
Et substituons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au Barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt dans le temple, entend, non sans frémir,
De l'autre redouté les soupiraux gémir.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse Grand'-Salle,

Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux, des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs & de pratiques,
Hurle tous les matins une Sibylle étiquée :
On l'appelle Chicane, & ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, & la triste Famine,
Les Chagrins dévorans, & l'infame Ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.

Sans cesse feuilletant les lois & la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume ;
Et dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.

Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour.
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu, c'est un lion superbe ;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des Rois
Fit régler le cahos des ténébreuses lois ;
Ses griffes vainement par Puffort accourcies,
Se ralongent déjà, toujours d'encre noircies ;
Et ses ruses perçant & digues & remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Le vieillard humblement l'aborde & la salue ;
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vue :
Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile, & les lois sans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'autonne ;

Si dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels,
Daigne encor me connoître en ma saison dernière :
D'un Prélat qui t'implore exauce la prière.
Un rival orgueilleux, de sa gloire offensé,
A détruit le Lutrin par nos mains redressé.
Epuise en sa faveur ta science fatale,
Du Digeste & du Code ouvre-nous le dédale,
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
Qui dans ses propres lois embarrasse Thémis.

La Sibylle, à ces mots, déjà hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême :
Et pleine du démon qui la vient opprimer,
Par ces mots étonnans tâche à le repousser ;
" Chantres, ne craignez plus une audace insensée.

" Je vois, je vois au chœur la masse replacée ;

" Mais il faut des combats : tel est l'arrêt du sort ;
" Et sur-tout, évitez un dangereux accord."
Là bornant son discours, encor toute écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente :
Et dans leurs cœurs, brûlans de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire, & la peur de céder.
Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête :
Sous leurs pas diligens le chemin disparoît,
Et le pilier loin d'eux déjà baisse & décroît.

Loin du bruit cependant les chanoines à table,
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée ;
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée
Semant par-tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Contre l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève, enflammé de muscat & de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas déserté :
Lui-même est au Barreau par le nombre emporté ;
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrés & le perron antique,
Où sans cesse étalant bons & méchans écrits,
Barbin vend aux passans des auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prélat & sa troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.
L'un & l'autre rival s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage ;
Une égale sureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris,
Auprès d'une génisse au front large & superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà, le front baissé, se menacent des yeux.

CHANT

CHANT VI.

Andis que tout conspire à la guerre sacrée,
La Piété sincère, aux Alpes retirée,
Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris:
Elle quitte à l'instant sa retraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine;
L'Espérance au front gai l'appuie & la conduit;
Et la bourse à la main, la Charité la suit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace sainte,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte:
"Vierge, effroi des méchants, appui de mes autels,

"Qui la balance en main, règle tous les mortels,
"Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires,
"Que pousser des soupirs, & pleurer mes misères?
"Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes loix,
"L'Hypocrisie ait pris & mon nom & ma voix:
"Que sous ce nom sacré par-tout ses mains avarès
"Cherchent à me ravir croffes, mitres, thiares?
"Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux
"Ravager mes Etats usurpés à tes yeux?
"Dans les temps orageux de mon naissant empire,
"Au sortir du baptême on couroit au martyre.
"Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi.
"Le fidelle attentif aux règles de sa loi,
"Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
"Aux honneurs appelé, n'y montoit que par force.
"Ces cœurs que les bourreaux ne faisoient point
"frémir,

"A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir:
"Et sans peur des travaux, sur mes traces divines,
"Courroient chercher le Ciel au travers des épines.
"Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des mortels
"De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
"Le calme dangereux succédant aux orages,
"Une lâche tiédeur, s'empara des courages;
"De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit;
"Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit.
"Le Moine secoua le cilice & la haire:
"Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire:
"Le Prélat, par la brigade aux honneurs parvenu,
"Ne fut plus qu'abuser d'un ample revenu;

"Et pour toutes vertus fit au dos d'un carrosse,
"A côté d'une mitre armurier sa croffe.
"L'Ambition par-tout chassa l'Humilité;
"Dans la crasse du froc logea la Vanité.
"Alors de tous les cœurs l'union fut détruite:
"Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite,
"Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux,
"Traîna tous mes sujets au pied des tribunaux.
"En vain à ses fureurs j'opposai mes prières,
"L'insolente à mes yeux marcha sous mes bannières.
"Pour comble de misère, un tas de faux docteurs
"Vint flatter les péchés de discours imposteurs;
"Infectant les esprits d'exécrables maximes,
"Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
"Une servile peur tint lieu de charité. ["mess
"Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté;
"Et chacun à mes pieds conservant sa malice,
"N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.
"Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
"Je vins chercher le calme au séjour des frimats,
"Sur ces monts entourés d'une éternelle glace,
"Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place.
"Mais jusques dans la nuit de mes sacrés déserts
"Le bruit de mes malheurs fait retenir les airs.
"Aujourd'hui même encore, une voix trop fidelle
"M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle.
"J'apprends que dans ce temple où le plus saint
"des Rois,

"Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
"Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
"L'implacable Discorde & l'infame Mollesse,
"Foulant aux pieds les loix, l'honneur & le devoir,
"Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
"Souffriras-tu, ma sœur, une action si noire?
"Quoi? ce temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
"Où jadis des humains j'attirois tous les vœux,
"Sera de leurs combats le théâtre honteux?
"Non, non; il faut enfin que ma vengeance éclate.
"Assez & trop long-temps l'impunité les flatte,
"Prends ton glaive, & fondant sur ces audacieux,
"Vien aux yeux des mortels justifier les Cieux."
Ainsi parle à sa sœur cette vierge enflammée.
La Grâce est dans ses yeux d'un feu pur allumée.

Thémis sans différer lui promet son secours,
La flatte, la rassure, & lui tient ce discours :

" Chère & divine sœur, dont les mains secourables,
" Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,
" Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
" Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs ?
" En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie :
" D'un ciment éternel ton Eglise est bâtie :
" Et jamais de l'enfer les noirs frémissemens
" N'en sauroient ébranler les fermes fondemens.
" Au milieu des combats, des troubles, des que-
" relles,
" Ton nom encor chéri vit au sein des fidelles.
" Crois-moi, dans ce lieu même où l'on veut t'op-
" primer,
" Le trouble qui t'étonne, est facile à calmer,
" Et pour y rappeler la paix tant désirée,
" Je vais t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.
" Prête-moi donc l'oreille, & retiens tes soupirs.
" Vers ce temple fameux, si cher à tes desirs,
" Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
" Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
" Est un vaste séjour des mortels révééré,
" Et de cliens soumis à toute heure entouré.
" Là sous le faix pompeux de ma pourpre hono-
" rable,
" Veille aux soins de ma gloire un homme incom-
" parable,
" Ariste, dont le Ciel & Louis ont fait choix,
" Pour régler ma balance, & dispenser mes loix.
" Par lui dans le Barreau sur mon trône affermie,
" Je vois hurler en vain la Chicane ennemie :
" Par lui la vérité ne craint plus l'impoiteur,
" Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.
" Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
" Tu le connois assez, Ariste est ton ouvrage.
" C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans :
" Son mérite sans tache est un de tes présens.
" Tes divines leçons avec le lait sucées,
" Allumèrent l'ardeur de ses nobles pensées.
" Aussi son cœur pour toi brûlant d'un si beau feu,
" N'en fit point dans le monde un lâche défaveu ;

" Et son zèle hardi, toujours prêt à paroître,
" N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloître ;
" Va le trouver, ma sœur : à ton auguste nom,
" Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
" Ton visage est connu de sa noble famille,
" Tout y garde tes loix, enfans, sœur, femme, fille.
" Tes yeux d'un seul regard sauront le pénétrer ;
" Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer."
Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaitre la joie en son âme calmée.
Elle court chez Ariste, & s'offrant à ses yeux :
" Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
" Tu signales pour moi ton zèle & ton courage,
" Si la Discorde impie à ta porte m'outrage ?
" Deux puissans ennemis par elle envenimés,
" Dans ces murs autrefois si saints, si renommés,
" A mes sacrés autels font un profane insulte,
" Remplissent tout d'effroi, de trouble & de tumulte.
" De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'hor-
" reur :
" Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur."
Elle sort à ces mots. Le héros en prière
Demeure tout couvert de feux & de lumière.
De la céleste fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même instant le Chantre & le Prêlat.
Muse, c'est à ce coup, que mon esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels soins, par quels nobles tra-
vaux,
Un mortel fut fléchir ces superbes rivaux.
Mais, plutôt, toi, qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge.
Seul tu peux révéler par quel art tout-puissant
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obéissant.
Tu fais par quel conseil rassemblant le Chapitre,
Lui-même, de sa main, reporta le pupitre ;
Et comment le Prélat, de ses respects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'instant.
Parle-donc : c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me suffit pour moi d'avoir su par mes veilles,
Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction,
Et fait d'un vain pupitre un second Iliop.

LA HENRIADE.

PAR VOLTAIRE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III, réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros effuie une tempête. Il relâche dans une île, où un Vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion, & son avènement au trône. Description de l'Angleterre & de son Gouvernement.

JE chante le Héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre & pardonner,
Confondit & Maienne, & la Ligue & l'ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur & le père.

Descends du haut des cieux, auguste Vérité,
Répands sur mes écrits ta force & ta clarté:
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis, comment la discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes;
Viens, parle: & s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix;
Si sa main délicate orna ta tête altière;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière;
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher;
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

Valois régnait encor, & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes:
Les lois étaient sans force, & les droits confondus;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient des diadèmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier:
Il devint lâche Roi d'intrépide guerrier.
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Espernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthar-
giques.

Des Guises cependant le rapide bonheur;
Sur son abaissement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples déchaînés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur Prince, & servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut.
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guer-
rière,

A son Prince aveuglé vint rendre la lumière:
Il ranima sa force, il conduisit ses pas,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent;
Rome s'en alarma, les Espagnols tremblèrent;
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la Ligue & Maienne,
Et le peuple & l'Eglise; & du haut de ses tours,
Des soldats de l'Espagne appelant le secours.

Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins ;
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable &
pure, (*S. Cloud.*)

Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est com-
mis :

En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.

Le père des Bourbons, du sein des immortels,
Louis, fixait sur lui ses regards paternels ;
Il présageait en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignait ses erreurs, il aimait son audace ;
De sa couronne un jour il devait l'honorer ;
Il voulait plus encor, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême,
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même :
Louis du haut des cieux lui prêtait son appui ;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui ;
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les hasards ;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :

Vous voyez à quel point le destin m'humilie ;
Mon injure est la vôtre ; & la Ligue ennemie,
Levant contre son Prince un front séditieux,
Nous enfond dans sa rage, & nous poursuit tous deux :

Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils savent que les lois, le mérite, & le sang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang ;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la Religion, terrible en son courroux,
Le fatal anathème est lancé contre vous.

Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre.
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger :
Des Anglais en secret gagnez l'illustre Reine.
Je fais qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londres est de tout temps l'émule de Paris ;
Mais après les affronts, dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux ;
Et quiconque me venge, est Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère
De mes secrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix
Peut seul à mon malheur intéresser les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée
Y parle en ma défense, & m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit, & le Héros, qui jaloux de sa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juste douleur.
Il regretta ces temps si chers à son grand cœur,
Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé faisait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins ;
Il suspendit les coups qui portaient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il fonda son courage.

Les soldats étonnés ignorent son dessein ;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent, prêt à fonder sur elle,
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne ;
Mornay, son confident, mais jamais son flatteur,
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui signalant toujours son zèle & sa prudence,
Servit également son église & la France ;
Censeur des courtisans, mais à la Cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.

A travers deux rochers, ou la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux port ;
Les matelots ardents s'empresrent sur le bord,
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des
ondes,

Étaient prêts à voler sur les plaines profondes :
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du Zéphyre abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre.
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
L'air siffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit ;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues ;
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, & l'abyme des flots,
Montrent par-tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie ;
Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands des-
seins,

Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant sur les flots aux Aquilons mutins,
Le destin de la terre, & celui des Romains,
Désiant à la fois, & Pompée & Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment, le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers ;
Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde,
Forme, élève, & détruit les empires du monde,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots :
Là, conduit par le ciel, aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la Cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude ;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines :
Tranquille, il attendait, qu'au gré de ses souhaits
La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse ;
Il fit dans son désert descendre la Sagesse ;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des Destins.

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre,
Le Prince à ces repas était accoutumé :
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable ;
Henri doutait encore, & demandait aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vint déciller ses yeux.

De tout temps, disait il, la vérité sacrée,
Chez les faibles humains, fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,

En eût été servi, s'il avoit voulu l'être.

De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance ;

Je l'ai vu sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours :
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être :
On le verra périr, ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable ; & tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La vérité repose aux pieds de l'Eternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris ;
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse,
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,
Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs, & combattre l'amour.

Enfin, quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des Ligueurs, & sur-tout de vous-même ;
Lorsqu'en un siège horrible, & célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos états finiront les misères ;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères ;
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son âme.
Il se crut transporté dans ces temps bienheureux,
Où le Dieu des humains conversait avec eux ;
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;
Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux ;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché :
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.

Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince, & parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent,
Le soleil reparut, les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon ;
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit long-temps le malheur & du peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins ;
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux seconds leurs plaines sont cou-

vertes,

Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vais-
seaux :

Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux.

Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.

Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, & le temple de Mars.

Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Divisés d'intérêts, réunis par la Loi ;

Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,

Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !

Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste & politique,

Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique.

Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix ?

Quel exemple pour vous, Monarques de la terre !

Une femme a fermé les portes de la guerre ;

Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,

D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immense,

Où la liberté seule entretient l'abondance.

Du vainqueur des Anglais il aperçoit la Tour.

Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.

Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine,

Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine

Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont

épris,

Mais que le vrai héros regarde avec mépris.

Il parle ; sa franchise est sa seule éloquence :

Il expose en secret les besoins de la France,

Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,

Dans ses soumissions découvre sa grandeur.

Quoi, vous servez Valois ? dit la Reine surprise :

C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise ?

Quoi ! de ses ennemis devenu protecteur,

Henri vient me prier pour son persécuteur ?

Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,

De vos longs différends l'univers parle encore ;

Et je vous vois armer en faveur de Valois,

Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois !

Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines ;

Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes :

Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,

Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi !

Mais il employa trop l'artifice & la feinte ;

Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte.

J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger ;

Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.

Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre,

Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,

Couronner vos vertus, en défendant nos droits,

Et venger avec moi la querelle des Rois.

Elisabeth alors avec impatience,

Demande le récit des troubles de la France,

Veut savoir quels ressorts & quel enchaînement

Ont produit dans Paris un si grand changement

Déjà, dit-elle au Roi, la prompte renommée

De ces revers sanglans m'a souvent informée ;

Mais sa bouche indiscrete en sa légèreté,

Prodigue le mensonge avec la vérité.

J'ai rejeté toujours ses récits peu fidèles.

Vous donc, témoin fameux de ces longues querel-

les, Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,

Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.

Daignez développer ce changement extrême.

Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.

Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits,

Songez que votre vie est la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire

Rappelle de ces temps la malheureuse histoire !

Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,

Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !

Pourquoi demandez-vous, que ma bouche raconte

Des Princes de mon sang les fureurs & la honte ?

Mon cœur frémit encor à ce seul souvenir :

Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.

Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse

Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse ;

Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,

Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

C H A N T II.

HENRI LE GRAND raconte à la Reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthelemi.

REINE, l'excès des maux où la France est livrée, Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.

C'est la Religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'erreur ;
Si dans les différends, où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge :
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi, qui, de l'Etat embrassant la défense,
Laisai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir ;
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique ;
Qui veut le fer en main convertir les mortels ;
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi !
Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule.
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple, & savez ce qu'il ose,
Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soumission.

Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
Etoffa dès long-temps ce mal en sa naissance.
L'orage en vos états à peine était formé ;
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé :
Vous régniez, Londres est libre, & vos loix florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes. [tes
Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis :
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue ;
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue ;
Peu de son cœur profond ont sondé les replis,
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion,
Semaient la jalousie & la division :
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, & la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis ;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse ;
Infidelle à sa secte, & superstitieuse ;
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise.
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise :
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas :
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous
sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands
hommes.

Déjà François Second, par un fort imprévu,
Avait rejoint son père au tombeau descendu ;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles plus jeune encor avait le nom de Roi.
Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.

D'abord

D'abord sa politique, assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance ;
Sa main de la discorde allumant le flambeau,
Signala par le sang son empire nouveau :
Elle arma le courroux de deux sectes rivales :
Dreux qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorenci, près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière :
Guise auprès d'Orléans mourut assassiné :
Mon père malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui servant toujours la Reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit & de maître & de père ;
Son camp fut mon berceau : là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Montequiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé déjà mourant, tomba sous ta furie :
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie :
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.

Le Ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
Coligny, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur ;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, & mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage.
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros :
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune ;

Chéri dans son parti, dans l'autre respecté ;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, savant dans les retraites ;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses
défaites,

Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles ;
La Cour de ses faveurs nous offrit les attraits ;
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu ! Dieu vengeur que j'at-
teste,

Que de sang arrosa son olive funeste !
Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
Du crime à leurs sujets applanir les chemins !

Coligny dans son cœur à son Prince fidelle,
Aimait toujours la France en combattant contre
elle ;

Il hérit, il prévint l'heureuse occasion,
Qui semblait de l'Etat assurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance :
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance ;
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas,
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-temps des tendresses de mère,
Assura Coligny d'une amitié sincère,
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas ! nous espérions en jouir plus long-temps.

Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présents ;
Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à crain-
dre :

Plus ils se défiaient, plus le Roi savait feindre :
Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avoit formé son fils,

Façonnait

Façonait aux forfaits ce cœur jeune & facile :
 Et le malheureux Prince, à ses leçons docile,
 Par son penchant séroce à les suivre excité,
 Dans sa coupable école avait trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible mystère,
 Il me donna sa sœur, il m'appela son frère.
 O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud
 fatal !

Hymen qui de nos maux fut le premier signal !
 Tes flambeaux que du Ciel alluma la colère,
 Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
 Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas
 A Médisis encor imputer son trépas :
 J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
 Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
 Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
 Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée
 Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.
 Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
 C'étoit à la faveur des ombres de la nuit :
 De ce mois malheureux l'inégale courrière,
 Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière :
 Coligny languissait dans les bras du repos,
 Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
 Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités.
 Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
 Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
 Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
 Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
 Criant à haute voix, " Qu'on n'épargne personne ;
 " C'est Dieu, c'est Médisis, c'est le Roi qui l'or-
 " donne."

Il entend retentir le nom de Coligny.
 Il aperçoit de loin le jeune Teligny,
 Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
 L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
 Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
 Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.

Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
 Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
 Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
 Avec toute sa gloire & toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
 Du falon qui l'enferme allait briser la porte ;
 Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux,
 Avec cet œil serein, ce front majestueux,
 Tel que dans les combats, maître de son courage,
 Tranquille il arrêta ou pressait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
 Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
 Une force inconnue a suspendu leur rage.
 Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
 Et de mon sang glacé fouillez ces cheveux blancs,
 Que le sort des combats respecta quarante ans ;
 Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne ;
 Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne...
 J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour
 vous...

Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
 L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
 L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses lar-
 mes ;

Et de ses assassins ce grand homme entouré,
 Semblait un Roi puissant par son peuple adoré.
 Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
 Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime ;
 Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
 Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
 A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
 Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
 Aurait cru faire un crime, & trahir Médisis,
 Si du moindre remords il se sentait surpris.
 A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
 Coligny l'attendait d'un visage intrépide ;
 Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
 Lui plonge son épée en détournant les yeux,
 De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
 Ne fit trembler son bras, & glaçât son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
 On l'insulte, on l'outrage encor après sa mort.

Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis ;
Conquête digne d'elle, & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères sanglans ;
Guise était à leur tête, & bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poigard à la main,
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, & marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris ;
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.

Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encor à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix de Prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécration encens.

O combien de héros indignement périrent !
Renel & Pardaillan chez les morts descendirent ;
Et vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
Dignes de plus de vie & d'un autre dessein,

Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marillac & Soubise au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & respirans à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne ;

Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête ;
Ses cruels Favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Étaient de ces héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !

Le Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfans ;
Un seul lit enfermait & les fils & le père.
Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées :
Il fait quand il lui plaît veiller sur nos années ;
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;

Un invisible bras, armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers déroba son enfance ;
Son père, à son côté, sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant ;
Et du peuple & du Roi trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faisois-je en ces affreux momens !
Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du Louvre, & loin du bruit
des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.

O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques ;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi se levèrent ;
Je touchai au moment qui terminait mon sort ;
Je présentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de
leurs Maîtres

Parlât encore pour moi dans le cœur de ces traîtres ;

Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit....
Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie,

Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal ;

Tout imita Paris ; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi :
Par cent mille assassins son courroux fut servi ;
Et des fleuves français les eaux ensanglantées,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

CHANT III.

*Le Héros continue l'histoire des guerres civiles de France.
Mort funeste de Charles IX. Règne d'Henri III. Son
caractère. Celui du fameux Duc de Guise, connu sous
le nom de Balafre, Bataille de Contras. Meurtre du
Duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit.
Maïenne est le Chef de la Ligue. D'Aumale en est le
Héros. Réconciliation d'Henri III, & d'Henri Roi de
Navarre. Secours que promet la Reine Elisabeth. Sa
réponse à Henri de Bourbon.*

QUAND l'arrêt des destins eut durant quelques
jours,

A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouffés manquèrent de victimes ;
Le peuple dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats.
Aisément sa pitié succède à sa furie ;
Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du Roi la funeste culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
Qui jusques sur le trône épouvante les Rois.
Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ;
Une langueur mortelle en abrégé le cours :
Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtement voulut épouvanter
Quiconque a l'avenir oserait l'imiter.

Je le vis expirant. Cette image effrayante,
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang à gros bouillons de son corps élançé,
Vengeait le sang Français par ses ordres versé :
Il se sentait frappé d'une main invisible ;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi si jeune & si tôt moissonné ;
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France,
D'un Empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de son tré-
pas,

L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le sanglant héritage.

La Pologne en ce temps avait d'un commun
choix

Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom plus redouté que les plus puissans Prin-
ces,

Avait gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fa-
meux ;

Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.

Qu'il ne s'attende point que je le justifie :

Je lui peux immoler mon repos & ma vie,

Tout, hors la vérité que je préfère à lui.

Je le plains, je le blâme, & je suis son appui.

Sa gloire avait passé comme une ombre légère.

Ce changement est grand, mais il est ordinaire.

On a vu plus d'un Roi, par un triste retour,

Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour.

Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai cou-
rage.

Valois reçut des Cieux des vertus en partage.

Il est vaillant, mais faible, & moins Roi que soldat,

Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.

Les honteux favoris flattant son indolence,

De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconfi-
ance :

Au fond de son palais avec lui renfermés,

Perdus aux cris douloureux des peuples opprimés,

Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes ;
Des trésors de la France ils dissipaient les restes,
Et le peuple accablé, poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe, & payait leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressait l'état du fardeau des subsides,
On vit paraître Guise ; & le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu fait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vain-
queurs.

Nul ne fut mieux que lui le grand art de séduire ;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne fut mieux cacher, sous des dehors trom-
peurs,

Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux :
Il savait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence ;
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait ;
Terrible & sans retour alors qu'il offensait ;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, & même par ses vices,
Connaissant le péril, & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Ci-
toyen.

Quand il eut quelque temps essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son Roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les
grands,
Engraissé de carnage & fertile en tyrans.

La France dans son sein vit alors deux Monarques :
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques

L'autre inspirant par-tout l'espérance ou l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son ivresse.

Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
Mais du jour importun ses regards éblouis,
Ne distinguèrent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête ;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & se rejetant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restais encor, & tout près de périr,
Il n'avait plus que moi, qui pût le secourir :
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense :
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
Je courais le sauver ou me perdre avec lui.

Mais Guise trop habile, & trop savant à nuire,
L'un par l'autre, en secret, songeait à nous détruire.

Que dis-je ? il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui pouvait le sauver.
De la Religion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé ;
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des sectes étrangères ;
Me peignait ennemi de l'Eglise & de Dieu :
" Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu ;
" Il fuit d'Elisabeth les dangereux exemples ;
" Sur vos Temples détruits il va fonder ses Temples ;

" Vous verrez dans Paris ses prêches criminels."

Tout le peuple à ces mots trembla pour ses Autels ;

Jusqu'au palais du Roi l'alarme en est portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.

Hélas ! le Roi trop faible obéit sans murmure :
Et lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la ligue soumis,
S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis,
De soldats malgré lui couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.

Je plains sa faiblesse, & sans rien ménager,
Je cours le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées :
Joyeuse avec ardeur venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du Roi.
Guise dont la prudence égalait le courage,
Disperfait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hasards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.
Vous savez sa défaite, & sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.

Non, je ne reçois point vos modestes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguste Princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse & son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre.
Et peut-être je suis digne de les entendre. [dre,
Elle dit. Le Héros à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.

De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse, & lui donnaient des loix,

Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; & si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée,
Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,

Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;

Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leur bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,

Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieilliss dans les combats,
Accoutumés au sang, & couverts de blessures,
Leur fer & leurs mousquets composaient leurs parures.

Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,

Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux ;
Comme eux, de mille morts affr. ntant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.

Je vis nos ennemis vaincus & renversés,
Sous nps coups expirans, devant nous dispersés,
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste & tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas,
Des courtisans Français, tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire :
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;

Je l'aperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle, & déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des haüfers du zéphyre & des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le temps,

Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès !
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,

Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abyme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrâce ;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise, aigrißant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.
Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire !
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui toujours insultant à ce Prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
Il voulut d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus temps ; la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes ;
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes :
Mille remparts naissans qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.

Guise tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage ;

De la sédition gouvernait les ressorts,
 Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps,
 Tout le peuple au palais courait avec furie :
 Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie ;
 Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
 Il parut satisfait de l'avoir fait trembler,
 Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
 Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
 Enfin Guise attenda, quel que fût son projet,
 Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.
 Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre,
 A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
 Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
 Vit qu'il n'était plus temps d'offenser à demi ;
 Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
 S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
 Enfin maître absolu d'un peuple révolté,
 Le cœur plein d'espérance & de témérité,
 Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
 Adoré des Français, secondé de ses frères,
 Ce sujet orgueilleux crut ramener ces temps,
 Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
 Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
 Sous un froc odieux cachaient leur diadème,
 Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans,
 Abandonnaient l'Empire aux mains de leurs Tyrans.

Valois, qui cependant différait sa vengeance,
 Tenait alors dans Blois les Etats de la France.
 Peut-être on vous a dit, quels furent ces Etats ;
 On proposa des lois qu'on n'exécuta pas ;
 De mille Députés l'éloquence stérile
 Y fit de nos abus un détail inutile ;
 Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
 Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
 De son Prince offensé vint braver la présence,
 S'assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
 Crut dans ses Députés voir autant de sujets.
 Déjà leur troupe indigne, à son Tyran vendue,
 Allait mettre en ses mains la puissance absolue ;
 Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
 Valois voulut enfin se venger & régner.

Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
 Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère ;
 Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
 Pour un assassinat assez de fermeté.
 Son destin l'aveuglait, son heure était venue.
 Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue ;
 De cent coups de poignard indignement percé
 Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
 Et ce front, que Valois craignait encore peut-être,
 Tout pâle & tout sanglant semblait braver son
 Maître.

C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
 De vices, de vertus assemblage éclatant.
 Le Roi, dont il ravit l'autorité suprême,
 Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.
 Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
 Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
 Les vieillards défolés, les femmes éperdues,
 Vont du malheureux Guise embrasser les statues,
 Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
 L'Eglise à soutenir, & son père à venger.
 De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,
 Maienne, à la vengeance anime leur colère ;
 Et plus par intérêt que par ressentiment,
 Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Maienne dès long-temps nourri dans les alarmes,
 Sous le superbe Guise avait porté les armes ;
 Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
 Le sceptre de la ligue a passé dans ses mains.
 Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,
 Le console aisément de la perte d'un frère ;
 Il servait à regret, & Maienne aujourd'hui
 Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
 Maienne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
 Il fait, par une heureuse & sage politique,
 Réunir sous ses lois mille esprits différens,
 Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
 Il connaît leurs talens, il fait en faire usage.
 Souvent du malheur même il tire un avantage.
 Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
 Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dange-
 reux.

Voilà
 Autan
 Autan
 Répa
 D'Au
 Il a ju
 Maie
 Et l'a
 Cep
 Ce vo
 C's Ro
 Ce Ro
 Philip
 Soutie
 Et Ro
 Rome
 Celui q
 Met au
 Des de
 Tous l
 Enfin,
 Valois
 Il m'a
 Des ma
 Un dan
 Je n'ai
 Mon de
 Et Roi,
 Je suis
 Votre se
 Venez
 Alors un
 Je ne me
 Verser p
 Sa disgr
 Il gémit
 Valois a
 Et souve
 Tels é
 Des Ang
 Déjà du
 Je vois

Voilà

Voilà quel est Maïenne, & quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible.
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Maïenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'âme de la Ligue, & l'autre en est le bras.

Cependant des Flamans l'oppresser politique,
Ce voisin dangereux, ce tyran Catholique,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce Roi votre ennemi, mais plus enor le mien,
Philippe, de Maïenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;
Et Rome, qui devoit étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux.
Celui qui des Chrétiens se dit encor le père,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin, Roi sans sujets, poursuivi sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, & ne s'est point trompé :
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé ;
Un danger si pressant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère :
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je suis venu vers lui, sans traité, sans otage :
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage :
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits :
Je ne me flatte point d'avoir pu dans son âme
Verser par mon exemple une si belle flamme ;
Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu :
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait besoin d'un destin si contraire ;
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.
Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours :
Déjà du haut des murs de la ville rebelle,
Le voix de la victoire en son camp le rappelle.

Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas
Fendre le sein des mers, & chercher les combats.
Effex est à leur tête, Effex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence ;
Et qui ne croyait pas, qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Henri ne l'attend point; ce Chef que rien n'arrête,

Impatient de vaincre à son départ s'apprête :
Allez, lui dit la Reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots ;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent
suivre :

A vos soins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir ;
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups !
L'Espagne sert Maïenne, & Rome est contre vous :
Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand-
homme

Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des Nations venger la liberté ;
De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.

Philippe de son père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins poli-
tique,

Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit dompter l'univers.

Sixte au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'âme encore plus fière.
Le Pasteur de Montalte est le rival des Rois ;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des
lois ;

Sous le pompeux éclat d'un triple diadème,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent ; mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues ;
Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intri-
gues.

Voilà

Voilà les ennemis que vous devez braver.
 Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever.
 L'un, combattant en vain l'Anglais & les orages,
 Fit voir à l'Océan sa fuite & ses naufrages,
 Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint ;
 L'autre se tait dans Rome, & m'estime & me craint.

Suivez donc à leurs yeux, votre noble entreprise,
 Si Maienne est dompté, Rome sera soumise :
 Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs ;
 Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
 Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
 C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa foudre.

CHANT IV.

D'AUMALE était prêt de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Discorde console Maienne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des Magistrats qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,

Et pesant à loisir de si grands intérêts,
 Ils épuisaient tous deux la science profonde
 De combattre, de vaincre, & de régir le monde,
 La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans,
 Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
 Du destin des combats craignait l'incertitude.
 A ses desseins flottans il fallait un appui ;
 Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
 Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent ;
 Des portes de Paris leurs légions sortirent :

Le superbe d'Aumale, & Nemours & Brissac,
 Le farouche saint-Paul, la Châtre, Canillac,
 D'un coupable parti défenseurs intrépides,
 Epouvantaient Valois de leurs succès rapides ;
 Et ce Roi trop souvent sujet au repentir,
 Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.

Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
 Un frère de Joyeuse osa long-temps paraître.
 Ce fut lui que Paris vit passer tout-à-tour
 Du siècle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour :

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
 Il prit, quitta, reprit la cuirasse & la haire ;
 Du pied des saintes Autels arrosés de ses pleurs,
 Il courut de la Ligue animer les fureurs,
 Et plongea dans le sang de la France éplorée,
 La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.

Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
 Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
 Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
 Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale,
 Vous né du sang Lorrain, si fécond en Héros,
 Vous ennemi des Rois, des lois & du repos.
 La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne.
 Avec eux sans relâche il fond dans la campagne :
 Tantôt dans le silence, & tantôt à grand bruit,
 A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
 Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
 Du sang des assiégeans son bras couvrait la terre.
 Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
 D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre & les flots,
 Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
 D'un vol précipité fendant les vastes nues,
 Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
 Dans les bois, sur les prés déchirent les troupeaux,
 Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
 Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Déjà plein d'espérance, & de gloire enivré,
 Aux tentes de Valois il avait pénétré.
 La nuit & la surprise augmentaient les alarmes :
 Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes ;

Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
 Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
 L'étoile du matin commençait à paraître :
 Mornay, qui précédait le retour de son Maître,
 Voyait déjà les tours du superbe Paris ;
 D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris :
 Il court, il aperçoit dans un désordre extrême,
 Les soldats de Valois, & ceux de Bourbon même :
 " Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous nous attendiez ?
 " Henri va vous défendre, Il vient, & vous fuyez.

" Vous fuyez, compagnons ! Au son de sa parole,
 Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
 Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
 Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
 Au seul nom de Henri les Français se rallient :
 La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient :
 Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
 Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
 Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :
 Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête ;
 Il combat, on le fuit, il change les destins ; [mains.
 La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses
 Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent ;
 La victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
 Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
 S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.

C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives,
 Des siens épouvantés les troupes fugitives ;
 Sa voix pour le moment les rappelle aux combats ;
 La voix du grand Henri précipite leurs pas :
 De son front menaçant la terreur les renverse ;
 Leur chef les réunit, la crainte les disperse ;
 D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné,
 Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
 Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
 Tombe & roule un rocher qui menaçoit les nues.
 Mais que dis-je ? Il s'arrête, il montre aux as-
 siégeans,

Il montre encore ce front redouté si long-temps.
 Des siens qui l'entraînaient foudroyé il se dégage ;
 Honteux de vivre encor il revole au carnage ;

Il arrête un moment son vainqueur étonné,
 Mais d'ennemis bientôt il est environné.
 La mort allait punir son audace fatale.
 La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale.
 La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
 Elle s'élève en l'air & vole à son secours.
 Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable,
 Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
 Qui commande au trépas, qu'accompagne l'hor-
 reur,

Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
 O fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
 Pour la première fois tu parus secourable,
 Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort
 De cette même main ministre de la mort,
 De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
 Qui jamais jusques-là n'épargna ses victimes.
 Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
 Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
 Elle applique à ses maux une main salutaire,
 Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
 Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
 De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
 Tel souvent un Tyran, dans sa pitié cruelle,
 Suspend d'un malheureux la sentence mortelle :
 A ses crimes secrets il fait servir son bras,
 Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.

Henri fait profiter de ce grand avantage,
 Dont le fort des combats honora son courage.
 Des momens dans la guerre il connaît tout le prix.
 Il presse au même instant ses ennemis surpris :
 Il veut que les affauts succèdent aux batailles ;
 Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
 Valois plein d'espérance, & fort d'un tel appui,
 Donne aux soldats l'exemple, & le reçoit de lui ;
 Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
 La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
 Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux ;
 Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
 Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
 A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.

Que.

Que peut faire Maïenne en ce péril pressant ?
 Maïenne a pour soldats un peuple gémissant :
 Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
 Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
 Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir ;
 Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
 On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre ;

Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre ;
 Tant le faible vulgaire avec légèreté,
 Fait succéder la peur à la témérité !

Maïenne en frémissant voit leur troupe éperdue,

Cent desseins partageaient son âme irrésolue,
 Quand soudain la Discorde aborde ce Héros,
 Fait siffler ses serpens, & lui parle en ces mots.

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
 Toi qu'unite avec moi le soin de ta vengeance,
 Toi nourri sous mes yeux, & formé sous mes loix,
 Entens ta protectrice, & reconnais ma voix.
 Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage,
 Dont un faible malheur a glacé le courage ;
 Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains ;

Tu les verras bientôt secondant nos desseins,
 De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
 Combattre avec audace, & mourir avec joie.

La Discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair,
 Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
 Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes.
 Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes ;
 Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
 Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté ;
 Les épis renversés sur la terre languissent ;
 Le Ciel s'en obscurcit, les astres en pâlisent ;
 Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
 Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
 Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels ;
 Rome, jadis son temple & l'effroi des mortels ;

Rome, dont le destin dans la paix, dans la guerre,
 Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
 Par le sort des combats on la vit autrefois,
 Sur leurs trônés sanglans enchaîner tous les Rois ;
 L'univers fléchissait sous son aigle terrible :
 Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible,
 On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs
 Gouverner les esprits, & commander aux cœurs ;
 Ses avis sont ses lois, ses décrets sont ses armes.

Près de ce Capitole où régnaient tant d'alarmes,
 Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
 Un Pontife est assis au trône des Césars.
 Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
 Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
 Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
 Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.

Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
 Tantôt persécutée, & tantôt triomphante :
 Là, son premier Apôtre avec la vérité
 Conduisit la candeur & la simplicité.
 Ses successeurs heureux quelque temps l'imitèrent,
 D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
 Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
 La pauvreté soutint leur austère vertu ;
 Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire,
 Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
 Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :

Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs :
 Rome, depuis ce temps puissante & profanée,
 Aux conseils des méchans se vit abandonnée ;
 La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement,
 De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
 Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire
 Placèrent sans rougir l'inceste & l'adultère ;
 Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
 Sous ces Tyrans sacrés regretta ses faux Dieux.
 On écouta depuis de plus sages maximes :
 On fut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes ;
 De l'Eglise & du peuple on régla mieux les droits.
 Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois.

Sous

Sous l'orgueil imposant du triple diadème
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte alors était Roi de l'Eglise & de Rome :
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il suffit d'être faux, austère & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices ;
Il fut cacher quinze ans ses vertus & ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont naquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis paraît simple & tranquille ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse :
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ;
Avec un ris malin la flatte, la caresse ;
Puis prenant tout à coup un ton plein de tristesse ;
Je ne suis plus, dit-elle, en ces temps bienheu-
reux,

Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux ;
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes lois, les lois de son Eglise.
Je parlais, & soudain les Rois humiliés,
Du trône en frémissant descendaient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix soufflait les guerres ;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres ;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.

Cet heureux temps n'est plus. Le Sénat de la
France

Eteint presque en mes mains les foudres que je
lance ;

Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein
d'horreur,

Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
C'est lui, qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre ;
Que le Prince & l'Etat retombent dans nos fers.
Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome, & des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble Religion se cache en des déserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Et pendant que son nom profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands ;
Souffrir est son destin, bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ses autels adorer la fortune.

Son âme pour Henri brûlait d'un saint amour ;
Cette fille des Cieux fait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses autels le culte légitime,
Adopter pour son fils ce Héros magnanime :
Elle l'en croyait digne, & ses ardens soupirs
Hâtaient cet heureux temps trop lent pour ses desirs.
Soudain la Politique & la Discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs ;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,

Prennent

Prennent ses vêtemens respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

D'un air insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique.
C'est là que s'assembloient ces sages révérends,
Des vérités du Ciel interprètes sacrés,
Qui des peuples Chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conservant jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une Mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en secret la voix lui fut vendue ;
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité.
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
" L'Eglise fait les Rois, les absout, les châtie ;
" En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa loi ;
" Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre Roi.
" Sermens jadis sacrés nous brisons votre chaîne.

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.
Soudain elle s'envole, & d'Eglise en Eglise
Annonce aux factieux cette grande entreprise ;
Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de FRAN-

ÇOIS,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;
Elle appelle à grand cris tous ces spectres austères,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la Religion reconnaissez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous ap-
pelle.

Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,

Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
Il est temps de sortir de l'ombre de vos Tem-
ples :

Allez d'un zèle saint répandre les exemples :
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la famille sacrée,
Du ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
Que dis-je ? où sont ces temps, où sont ces jours
propères,

Où j'ai vu les Français massacrés par leurs frères ?
C'était vous, Prêtres saints, qui conduisiez leurs
bras ;

Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le sang ; que le sang coule encore.
Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.

Le monstre au même instant donne à tous le si-
gnal ;

Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche solennelle :
L'étendard de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte associer les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Maïenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, & tout haut l'autorise ;
Il fait combien le peuple avec soumission
Confond le fanatisme & la Religion ;
Il connaît ce grand art, aux Princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit ;
Le sage s'en indigne, & le soldat en rit ;

Mais le peuple excité, jusques aux Cieux envoie
Des cris d'emportemens, d'espérance & de joie :
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'Ange des mers sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La Discorde a choisi seize séditeux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur Reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle.
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.

Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse ;
Et jusques sous le Dais par le peuple portés,
Maïenne en frémissant les voit à ses côtés ;
Des jeux de la discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend compli-

ces.
Ainsi lorsque les vents, foudreux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'éève en bouillonnant sur la face des ondes ;
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens,
Qui changent les cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte & de sédition,
Thémis résistait seule à la contagion ;
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance ;
Son Temple était sans tache, & la simple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchait sa sûreté.
Il était dans ce Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable ;
Qui des lois de son Prince, & l'organe & l'appui,
Marchait d'un pas égal entre son peuple & lui ;
Dans l'équité des Rois sa juste confiance
Ouvrait porte à leurs pieds les plaintes de la
France ;

Le seul bien de l'Etat fait son ambition,
Il hait la tyrannie & la rebellion :
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage,
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honneur, & la fait réprimer.

Des tyrans de la Ligue une affreuse cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte :
Buffi les conduisait, ce vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguste assemblée
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
" Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
" Plébéïens, qui pensez être tuteurs des Rois,
" Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
" Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vé-

nales,
" Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
" Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.
" Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
" Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos
ancêtres.
" Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé ;
" Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé.
" Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans
doute ;
" Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on re-

doute.
" Jugez au nom du peuple, & tenez au Sénat,
" Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
" Imitiez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance ;
Le Sénat répondit par un noble silence.

Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fièrement, sur leur siège immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
Buffi plein de fureur, & non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi....
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
Ce Chef d'un Parlement juste autant qu'intré-

pide ;

F

II

Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuses mains.

Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence ;
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Baëul,
Potier, cet homme juste, & vous, jeune Longueil,
Vous, en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançaient les années ;
Tout le Sénat enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené
Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat ;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
Qui sont ces Magistrats, que la main d'un bour-

reau,
Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brissot, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms, toujours fameux, vivront dans la mé-

moire ;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec
gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile ;
Dans ces murs tout sanglans, des peuples malheu-

reux,
Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.

CHANT V.

*Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite
Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi.
Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme,
qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux
Esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentiment
de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.*

C EPENDANT s'avançaient ces machines mor-
telles,

Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs rem-
parts.

Les Seize & leur courroux, Maienne & sa pru-
dence,

D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours :
La victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome éclataient en menaces ;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers :
Les foudres impuissans se perdaient dans les airs ;
Et du vieux Castellan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée ;
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié ;
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque temps changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux temps,
Pardonnez si ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur
vous,

Votre amour pour vos Rois les a réparés tous. 1

L'Eglise

L'Eglise a de tout temps produit des solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solennels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attrait du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intri-
gues :

Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.
Ceux qui de Dominique on embrassé la vie,
Ont vu long-temps leur secte en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout à coup dans les palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet ordre respecté florissait dans la France,
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément dans la retraite avait dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage,
Esprit faible, & crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints autels,
Il fatiguait les Cieux de ses vœux criminels.
On dit, que tout souillé de cendre & de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière :

Dieu qui venges l'Eglise, & punis les Tyrans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans ?
Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriser le meurtre, & bénir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprou-
ver ;

Contre tes ennemis daigne enfin t'élever :

Détourne loin de nous la mort & la misère ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.
Viens, des Cieux enflammés abaisse la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur :
Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée ;
Que les Chefs, les soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feuille éparée au gré des vents ;
Et que sauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs can-
tiques.

La Discorde attentive en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux Enfers.
Elle amène à l'instant de ces Royaumes sombres,
Le plus cruel Tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le Fanatisme est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Armon,
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quant à Moloc, leur Dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps,
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il criait aux Païens
Frappez, exterminatez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut sou-
mise,

Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise ;
Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londres il a formé la secte turbulente,
Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solennels, où des Juifs malheureux

Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,

Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtaît dans ses déguisemens,

Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens :

Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,

Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.

L'audace & l'artifice en firent les apprêts.

Il emprunte de Guise & la taille & les traits,

De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître

Le Tyran de l'Etat, & le Roi de son Maître ;

Et qui toujours puissant même après son trépas,

Trainait encor la France à l'horreur des combats :

D'un casque redoutable il a chargé sa tête :

Un glaive est dans sa main, au meurtre toujours prête,

Son flanc même est percé des coups dont autrefois

Ce Héros factieux fut massacré dans Blois ;

Et la voix de son sang qui coule en abondance,

Semble accuser Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,

Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,

Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.

La superstition, la cabale inquiète,

Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,

Veillaient tous à sa porte, & l'ouvrent à l'instant.

Il entre ; & d'une voix majestueuse & fière,

Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière ;

Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,

Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuissans,

Au Dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes ;

Il exige de toi les dons que tu demandes.

Si Judith autrefois pour sauver son pays

N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris,

Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,

Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.

Voilà les saints exploits que tu dois imiter.

Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.

Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.

Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,

Délivrant les Français de leur indigne Roi,

Venge Paris & Rome, & l'univers & moi.

Par un assassinat Valois trancha ma vie,

Il faut d'un même coup punir sa perfidie :

Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi :

Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.

Tout devient légitime à qui venge l'Eglise :

Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.

Que dis-je ? il le commande ; il t'instruit par ma voix,

Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois.

Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,

Joindre le Navarrois au tyran de la France :

Et si de ces deux Rois tes citoyens sauvés,

Te pouvaient ! mais les temps ne sont pas arrivés.

Bourbon doit vivre encor ; le Dieu qu'il persécute

Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.

Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,

Et reçois ce présent qu'il te tait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,

Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée ;

Dans la main de Clément il met ce don fatal ;

Il fuit, & se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé, le jeune solitaire

Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.

Il baise avec respect ce funeste présent,

Il implore à genoux le bras du Tout-puissant ;

Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,

D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !

Clément goûtait alors un paisible bonheur :

Il était animé de cette confiance

Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence :

Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;

Ses sacrilèges vœux au Ciel sont adressés ;

Son front de la vertu porte l'empreinte austère,

Et son fer parricide est caché sous sa haine.

Il marche ; ses amis instruits de son dessein,

Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,

Remplis

Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,

Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révévés ;
Le nomment à grand cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.

C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baïsaient en pleurant les traces de leurs pas.

Le fanatique aveugle, & le Chrétien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs.

Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs :
Du vrai zèle & du faux, vains juges que nous sommes,

Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.

Maïenne, dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer,
De ce crime odieux son prudent artifice

Songe à cueillir le fruit sans en être complice :

Il laisse avec adresse aux plus séditieux

Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide

Aux portes de Paris conduisait le perfide,

Des Seize en même temps le sacrilège effort

Pour cet événement interrogeait le sort,

Jadis de Médicis l'audace curieuse

Chercha de ces secrets la science odieuse,

Approfondit long-temps cet art furnaturel,

Si souvent chimérique, & toujours criminel.

Tout suivit son exemple, & le peuple imbécile,

Des vices de la Cour imitateur servile,

Apris du merveilleux, amant des nouveautés,

Abandonnait en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit sous une voûte obscure,

Le silence a conduit leur assemblée impure.

A la pâle lueur d'un magique flambeau,

S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :

C'est là que des deux Rois on plaça les images,

Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.

Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel,

A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.

Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées,

Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ;

Appareil menaçant de leur mystère affreux.

Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux,

Qui pros crits sur la terre, & citoyens du monde,

Portent de mers en mers leur misère profonde,

Et d'un antique amas de superstitions

Ont rempli dès long-temps toutes les Nations.

D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,

Commencent à grands cris ce sacrifice impie.

Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;

De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;

Avec plus de terreur, & plus encor de rage,

De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image,

Et pensent que la mort fidèle à leur courroux,

Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreux joint cependant la prière au blâphème :

Il invoque l'abyme, & les Cieux, & Dieu même,

Tous ces impurs esprits qui toulent l'univers,

Et le feu de la foudre, & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice

Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,

Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,

Le simulacre affreux du Prêtre Samuel.

Ainsi contre Juda du haut de Samarie,

Des Prophètes menteurs tonnait la bouche impie,

Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateius,

Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.

Aux magiques accens que sa bouche prononce,

Les Seize osent du Ciel attendre la réponse ;

A dévoiler leur sort ils pensent le forcer :

Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.

Il interrompt pour eux les lois de la nature ;

De ces antres muets sort un triste murmure ;

Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
 Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
 Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
 Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire;
 Des lauriers couronnaient son front noble & ferein,
 Et le sceptre des Rois éclatait dans sa main.
 L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre;
 L'autel couvert de feux tombe, & fuit sous la terre;
 Et les Seize éperdus, l'Hébreux saisi d'horreur,
 Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
 Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
 Dieu du haut de son trône avait compté ses jours,
 Il avait join de lui retiré son secours;
 La mort impatiente attendait sa victime,
 Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.
 Clément au camp Royal a marché sans effroi.
 Il arrive; il demande à parler à son Roi;
 Il dit, que dans ces lieux amené par Dieu même,
 Il y vient rétablir les droits du Diadème,
 Et révéler au Roi des secrets importants.
 On l'interroge, on doute, on l'observe long-temps;
 On craint sous cet habit un funeste mystère.
 Il subit sans alarme un examen sévère;
 Il satisfait à tout avec simplicité;
 Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
 La garde aux yeux du Roi se fait enfin paraître,

L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.
 D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux;
 Il observé à loisir la place de ses coups;
 Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
 Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
 S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois;
 Permettez avant tout, que mon cœur le bénisse
 Des biens que va sur vous répandre sa justice.
 Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
 Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
 Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
 Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
 Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
 Rassemble vos sujets, & confond les Ligueurs.

Dieu qui bravant toujours les puissans & les sages,
 Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
 Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit,
 Rempli de sa lumière, & par sa bouche instruit,
 J'ai volé vers mon Prince, & vous rends cette lettre,
 Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement.
 Il bénissait les Cieux d'un si prompt changement;
 Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
 Récompenser ton zèle & payer ton service?
 En lui disant ces mots, il lui tendait les bras;
 Le monstre au même instant tire son coutelas,
 L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
 Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie;
 Mille bras sont levés pour punir l'assassin:
 Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain;
 Fier de son parricide, & quitte envers la France,
 Il attend à genoux la mort pour récompense:
 De la France & de Rome il croit être l'appui;
 Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
 Et demandant à Dieu la palme du martyre,
 Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.

Aveuglement terrible, affreuse illusion!
 Digne à la fois d'horreur & de compassion,
 Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
 Que ces lâches Docteurs ennemis de leur maître,
 Dont la voix répandant un funeste poison,
 D'un faible solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchait à son heure dernière;
 Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière;
 Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,
 Par leurs desseins divers en secrets partagés,
 D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
 Exprimaient des douleurs, ou sincères, ou feintes,
 Quelques-uns que flattait l'espoir du changement,
 Du danger de leur Roi s'affaiglaient faiblement;
 Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
 Pleuraient au lieu du Roi leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
 Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
 Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés sensibles
 Sont aisément émus dans ces momens horribles.

Henri ne se souvint que de son amitié ;
 En vain son intérêt combattait sa pitié ;
 Ce Héros vertueux se cachait à lui-même,
 Que la mort de son Roi lui donne un diadème.

Vais tourna sur lui, par un dernier effort,
 Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort,
 Et touchant de sa main ses mains victorieuses :
 Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses ;
 L'univers indigné doit plaindre votre Roi :
 Vous, Bourbon, combattez, réglez, & vengez-moi :
 Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages,
 Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;
 Mon trône vous attend, mon trône vous est dû ;
 Jouissez de ce bien par vos mains défendu : [ne ;
 Mais songez que la foudre en tout temps l'environ-
 Craigne en y montant ce Dieu qui vous le donne.
 Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
 Rétablir de vos mains son culte & son autel !
 Adieu, réglez heureux ; qu'un plus puissant génie,
 Du fer des assassins défende votre vie.
 Vous connaissez la ligue, & vous voyez ses coups,
 Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
 Peut-être un jour viendra qu'une main plus bar-
 bare . . .

Juste Ciel ! épargnez une vertu si rare :
 Permettez ? A ces mots l'impitoyable mort
 Vient fondre sur sa tête & termine son sort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
 Aux transports odieux de sa coupable joie ;
 De ce cri de victoire ils remplissent les airs :
 Les travaux sont cessés, les Temples sont ouverts ;
 De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes :
 Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes.
 Bourbon, n'est à leurs yeux qu'un Héros sans appui,
 Qui n'a plus que sa gloire & sa valeur pour lui.
 Pourra-t-il résister à la Ligue affermie,
 A l'Eglise en courroux, à l'Espagne ennemie,
 Aux traits du Vatican si craints, si dangereux,
 A l'or du nouveau monde encor plus puissant qu'eux.
 Déjà quelques guerriers, funestes politiques,
 Plus mauvais citoyens que zélés Catholiques,

D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
 Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin :
 Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidèle,
 Pour la cause des Rois redouble encor son zèle.
 Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
 Que long-temps la victoire a conduits sur ses pas,
 De la France incertaine ont reconnu le Maître ;
 Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
 Ces braves Chevaliers, les Givris, les Daumonts,
 Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
 Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre :
 Moins faits pour disputer, que formés pour la
 guerre.

Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
 C'est l'honneur qui leur parle, ils marchent à sa voix.
 Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courage
 Des Héros de mon sang me rendra l'héritage ;
 Les Pairs & l'huile sainte, & le sacre des Rois,
 Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits,
 C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers Maî-
 Recevoir les sermens de vos braves ancêtres. [tres
 Le champ de la victoire est le temple où vos mains
 Doivent aux Nations donner leurs Souverains.
 C'est ainsi qu'il s'explique ; & bientôt il s'apprête
 A mériter son trône en marchant à leur tête.

C H A N T VI;

*Après la mort de Henri III, les Etats de la Ligue s'as-
 semblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils
 sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un
 assaut à la ville ; l'assemblée des Etats se sépare : ceux
 qui la composaient vont combattre sur les remparts : des-
 cription de ce combat, Apparition de saint Louis à
 Henri IV.*

C'EST un usage antique & sacré parmi nous,
 Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
 Et que du sang des Rois si chers à la patrie,
 Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,

Le peuple au même instant entre en ses premiers droits,

Il peut choisir un Maître, il peut changer ses lois ;

Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance ;

Ainsi de nos aïeux les augustes décrets,

Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,

Ose de ces Etats ordonner l'assemblée,

Et croit avoir acquis par un assassinat

Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.

Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,

Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.

Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs desseins,

Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints ;

Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être ;

Et qu'enfin quel qu'il soit, le Français veut un Maître.

Bientôt à ce Conseil accourent à grand bruit

Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,

Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,

L'Ambassadeur de Rome, & celui d'Ibérie.

Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix

Ils allaient insulter aux mânes de nos Rois.

Le luxe toujours né des misères publiques,

Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.

Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,

De nos antiques Pairs augustes successeurs,

Qui près des Rois assis, nés Juges de la France,

Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'appal-

La de nos Parlemens les sages Députés, [rence.

Ne défendirent point nos faibles libertés :

On n'y vit point des Lis l'appareil ordinaire :

Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.

Là le Légat de Rome est d'un siège honoré ;

Près de lui pour Maïenne un Dais est préparé :

Sous ce Dais on lisait ces mots épouvantables :

" Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables

" Osent tout entreprendre, & ne rien épargner,

" Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'assemble, & déjà les partis, les cabales,

Font retentir ses lieux de leurs voix infernales.

Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.

L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,

S'adresse au Légat seul, & devant lui déclare,

Qu'il est temps que les Lis rampent sous la Thi-

Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal, { are ;

Ce monument affreux du pouvoir monachal,

Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre ;

Qui venge les autels, & qui les déshonore ;

Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,

Egorge les mortels avec un fer sacré ;

Comme si nous vivions dans ces temps déplorables,

Où la terre adorait des Dieux impitoyables,

Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,

Se vantaient d'appaïser par le sang des humains,

Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,

À l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie.

Mais un parti puissant d'une commune voix,

Plaçait déjà Maïenne au trône de nos Rois.

Ce rang manquait encor à sa vaste puissance ;

Et de ces vœux hardis l'orgueilleuse espérance

Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,

De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier se lève, & demande audience ;

La rigide vertu faisait son éloquence.

Dans ce temps malheureux par le crime infecté,

Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.

Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,

De leurs emportemens réprimer la licence,

Et conservant sur eux sa vieille autorité,

Leur montrer la justice avec impunité.

Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse,

On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse.

Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,

Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,

On n'entend que le bruit de la proue écumante,

Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.

Tel paraissait Potier dictant ses justes loix,

Et la confusion se taisait à sa voix.

" Vous

" Vous destinez, dit-il, Maïenne au rang suprême :

" Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.

" Maïenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,

" Et je le choisirais si je pouvais choisir.

" Mais nous avons nos lois, & ce Héros insigne,

" S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne.

Comme il disait ces mots, Maïenne entre soudain,

Avec tout l'appareil qui suit un Souverain,

Potier le voit entrer sans changer de visage :

" Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,

" Je vous estime assez pour oser contre vous,

" Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.

" En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.

" La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître

" Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,

" Pour soutenir leur trône, & non pour l'usurper.

" Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre ;

" Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre ;

" S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.

" Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :

" Périr avec Valois votre juste colère ;

" Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.

" Le Ciel, ce juste Ciel, qui vous chérit tous deux,

" Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.

" Mais j'entends le murmure, & la clameur publique.

" J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :

" Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,

" Qui le fer à la main Malheureux, arrêtez :

" Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage

" Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?

" Le fils de Saint Louis, parjure à ses sermens,

" Vient-il de nos autels briser les fondemens ?

" Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire ;

" Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire.

" Il fait dans toute secte honorer les vertus,

" Respecter votre culte, & même vos abus.

" Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,

" Le soin que vous prenez de condamner les hommes.

" Comme un Roi, comme un père, il vient vous gouverner :

" Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.

" Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il l'être ?

" Quel droit vous a rendus Juges de votre maître ?

" Infidèles Pasteurs, indignes Citoyens !

" Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens,

" Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,

" Marchaient sans murmurer sous un Maître idolâtre,

" Expiraient sans se plaindre, & sur les échafauds,

" Sanglans, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux !

" Eux seuls étaient Chrétiens, je n'en connais point d'autres.

" Ils mouraient pour leurs Rois, vous massacrez les vôtres.

" Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,

" S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous.

A ce hardi discours aucun n'osait répondre ;
Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre ;

Ils repoussaient en vain, de leur cœur irrité,

Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.

Le dépit & la crainte agitaient leurs pensées,

Quand soudain mille voix jusqu'aux Ciel élançées,

Font par-tout retentir, avec un bruit confus :

Aux armes, Citoyens, ou nous sommes perdus.

Les nuages épais que formait la poussière,

Du soleil dans les champs dérobaient la lumière.

Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur,

De la mort qui les suit était l'avant-coureur.

Tels

Tels des antres du Nord échappés sur la terre,
Précédés par les vents, & suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui lasse du repos, & de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, & marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces momens salutaires,

A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans ;
Ses mains ne chargeaient point ces rives désolées,
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,
Par qui malgré l'injure & des temps & du sort,
La vanité des grands triomphe de la mort.

Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des Etats consternés le Conseil se sépare :
Mais comme au même instant court au haut des remparts,

Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.

Paris n'était point tel en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense Cité superbes avenues,
Où nos Palais dorés se perdent dans les nues
Étaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.

Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des ramparts.

Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages,

S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.

Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, & la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de souffre épanchus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :

Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,

D'un œil ferme & stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais nécessaire.

Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître, & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts :

Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés, ils marchent, ils s'avancent ;

D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.

Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.

Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses Lis les enseignes flottantes.

Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils semblaient respecter leur vainqueur & leur Roi.

Ils cédaient : mais Maienne à l'instant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime,

Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'osaient soutenir les regards.

Sur le mur avec eux la Discorde cruelle

Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.

Le soldat à son gré sur ce funeste mur,

Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :

Un farouche silence, enfant de la fureur,

A ces bruyans éclats succède avec horreur.

D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,

Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.

On saisit, on reprend, par un contraire effort,

Le rempart teint de sang, théâtre de la mort.

Dans ses fatales mains la victoire incertaine

Tient encor près des Lis l'étendard de Lorraine :

Les assiégeans surpris, sont par-tout renversés,

Cent fois victorieux, & cent fois terrassés ;

Parais à l'Océan poussé par les orages,

Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages.

Jamais le Roi, jamais son illustre rival,

N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal :

Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,

Maître de son esprit, maître de son courage,

Se pose, ordonne, agit, voit tout en même temps,

Conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Effex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Effex monte à la brèche où combattait d'Aumale ?
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur
égale,

Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-
Dieux.

Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux,
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançant, combattaient, frappaient, mouraient
ensemble.

Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle ?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle ?
Long-temps Bourbon, Maienne, Effex, & son rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.

Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :

Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage ;

Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus,

Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.

Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,

Menacer des vallons les Nymphes consternées,

Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,

Soutiennent quelque temps son choc impétueux :

Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,

Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante ;

Déracine en passant ces chênes orgueilleux,

Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les Cieux ;

Détache les rochers du penchant des montagnes,

Et poursuit les troupeaux fuyans dans les cam-

pagnes :

Tel Bourbon descendait à pas précipités,

Du haut des murs fumans qu'il avait emportés :

Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.

Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Maïenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point, son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, & sa valeur l'emporte ;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, maître des élémens,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Étalaien sur son front des beautés immortelles ;
Ses yeux semblaient remplis de tendresse & d'hor-
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur ! [reur :
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois, tes aïeux, l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets, & régner sur des morts.
Arrête. . . . A ces accens plus forts que le ton-
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre, [nerre,
Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaise & qui gronde :
O fatal habitant de l'invisible monde !
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je suis cet heureux Roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père :
Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime.
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même ;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence & non de ta valeur.

C'est Dieu qui t'en instruit, & c'est Dieu qui m'envoie.

Le Héros à ces mots verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son âme est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faite cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innom-
brable,

Etrangers & Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir sur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste & tranquille :
Français, s'écria-t-il, & toi fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ?
Alors, ainsi que l'astre, auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous ;
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le cœur plein du saint Roi, plein du Dieu qui l'in-
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois [spire.
Au pied d'un chêne assis dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faite du pouvoir [têtes,
Ces Ministres, ces Grands, qui tonnent sur nos
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt son amour.

Bientôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vu l'œil du jour.

CHANT

CHANT VII.

SAINT LOUIS transporte Henri IV en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le Palais des Destins, sa Postérité, & les Grands-Hommes que la France doit produire.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps

Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure:
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs:
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui;
Elle est inébranlable, & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle:
Approchez vers mon fils, venez, couple fidelle.
Le sommeil l'entendit de ces antres secrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence;
Les songes fortunés, enfans de l'espérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant son diadème,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même:
Règne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon fils;
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis:
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire;
Des présens de Louis le moindre est son empire.
C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.

Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,

Des humaines vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit:
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.

Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins:
Vole au sein de Dieu même, & remplis tes destins.

L'un & l'autre à ces mots, dans un char de lumière,
Des Cieux en un moment traversent la carrière.

Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pôle à l'autre, & diviser les airs:

Et telle s'éleva cette nue embrasée,
Qui déroband aux yeux le maître d'Elisée,
Dans un céleste char, de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étouffé.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,

Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.

De lui partent sans fin des torrens de lumière,

Il donne en se montrant la vie à la matière,

Et dispense les jours, les saisons & les ans,

A des mondes divers autour de lui flottans.

Ces astres asservis à la loi qui les presse,

S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse;

Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,

Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.

Au-delà de leur cours, & loin dans cet espace,

Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,

Sont des Soleils sans nombre, & des mondes sans fin;

Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.

Par delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside.

C'est là que le Héros suit son céleste guide;

C'est là que sont formés tous ces esprits divers,

Qui remplissent les corps & peuplent l'univers.

Là sont après la mort nos âmes replongées,

De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Être infini qu'on sert & qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore :
Du haut de l'Empyrée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.
La mort auprès de lui, fille affreuse du temps,
De ce triste Univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois, les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre encore aveugles sectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées ;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète ;
Le Bonze, avec des yeux sombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.
Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les ab-
fout.

Henri n'approcha point vers le Trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
"Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
"Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
"Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
"Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
"Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
"Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avaient pu connaî-
tre ?
"Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver
tous.
"Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous ;

"Il grave en tous les cœurs la Loi de la Nature,
"Seule à jamais la même, & seule toujours pure.
"Sur cette Loi, sans doute, il juge les Païens ;
"Et si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens.

Tandis que du Héros la raison confondue,
Portait sur ce mystère une indiscrète vue,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit ;
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit ;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la Terre.
Le chœur des immortels se tut pour l'écouter ;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
*À ta faible raison garde-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;
Il confond l'injuste, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux quand son Soleil t'éclaire.*
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique Chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-haut, comme lui bienfai-
sans.

Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, & la confusion
Y semblent établir leur domination.

Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvanta-
bles !

Quels torrens de fumée ! & quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces cli-
mats ?

Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes
O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme, [pas !
Creusé par là Justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts
Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers.

Là gît la sombre envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche ;

Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans ;
Triste amante des morts, elle hait les vivans :
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît & s'admire ;
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyrân qui cède au crime, & détruit les vertus ;
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur) ;

Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces Tyrans effrénés,
A l'aspect de Henri paraissent consternés ;
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de son âme à la vertu nourrie :
Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?

Le Héros au milieu de ces Esprits immondes,
S'avancait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
L'assassin de Valois ! Ce monstre devant moi !
Mon père, il tient encor ce couteau parricide,
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide ;
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints Autels ;
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue,
Ici dans les tourmens l'Enfer les défavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus sévères lois
Poursuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.

La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.

Voyez comme à sa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tyrans ;

Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois sainteans,
Sur un Trône avili fantômes impuissans.

Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres :
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des lois avarés corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,
L'ineffimable prix des vertus de nos pères.

Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ?

Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans ; vous, amis des vertus,
Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?

Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie ;
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas ! trop libre, avait daigné ravir,
Le pouvoir malheureux de lui désobéir !

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs cri-

mes,
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances,
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans,
Mais ici c'est un père, il punit ses enfans ;
Il adoucit les traifs de sa main vengeresse,
Il ne fait point punir des momens de faiblesse,

Des-plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Il dit ; & dans l'instant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des Enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vue
Sent couler dans son âme une joie inconnue ;
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs.
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
Ce pur enfant des Cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ;
Ils desirer sans cesse, & sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.

Là règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges ;

Là sont les vrais Héros, là vivent les vrais sages ;
Là sur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lis.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères ;
Le sage Louis douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cèdre & leur donne des lois.
Ce Roi, qu'à nos aïeux donna le Ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice ;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre fidelle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle ;
Tendre ami de son maître, & qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours ! ô mœurs ! ô temps d'éternelle mémoire !
Le peuple était heureux, le Roi couvert de gloire ;
De ses aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis.

Plus loin sont ces guerriers prodigés de leur vie,
Qu'enflamme leur devoir, & non pas leur furie ;

La Trimouille, Clisson, Montmorenci, de Foix,
Guesclin, le destructeur & le vengeur des Rois,
Le vertueux Baïard, & vous brave Amazone,
La honte des Anglais, & le soutien du trône.

Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux :
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère :
Mais, enfans de l'Eglise, ils ont chéri leur mère :
Leur cœur simple & docile aimait la vérité :
Leur culte était le mien, pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le Palais des Destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le temps, d'une aile prompte, & d'un vol insens-
sible,

Fuit, & revient sans cesse à ce palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux, destinés aux humains ;
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu fait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
Et souvent aux Destins pense donner des loix.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vain-
queur

Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux
temps,

Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !

Que

Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?
Elle entre à tout moment, & s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des siècles à venir ces vivantes images,
Rassembled tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.

Approchons-nous ; le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît, c'est ton auguste fils,
Il soutiendra long-temps la gloire de nos Lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère,
Mais il n'égallera ni son fils ni son père.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,

Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine,
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats ;
Il les prend pour des Rois... Vous ne vous trompez pas ;

Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique,
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami :
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage ;
Des Princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux hais du peuple, & tous deux admirés ;

Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,

Toi dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger :
Semblable à ce Héros, confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.

Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous !
Quels honneurs, quels respects ! jamais Roi dans la France,

N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses ;

De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la Nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amène les beaux arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards,
Les Muses à jamais y fixent leur empire ;
La toile est animée, & le marbre respire.
Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'Univers, & lisent dans les Cieux ;
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la Nature entière ?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'ensuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous savez vaincre, & chanter vos conquêtes :
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;

Un peuple de Héros va naître en ces climats :
 Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
 A travers mille feux je vois Condé paraître,
 Tour-à-tour la terreur & l'appui de son maître ;
 Turenne, de Condé le généreux rival,
 Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.
 Catinat réunit, par un rare assemblage,
 Les talens du guerrier & les vertus du sage.
 Vauban, sur un rempart, un compas à la main,
 Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
 Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
 Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
 Arbitre de la paix que la victoire amène,
 Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène:
 Quel est ce jeune Prince, en qui la majesté
 Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
 D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
 Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
 La mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
 Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
 O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
 Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
 Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux hu-
 mains

Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains ?
 Hélas ! que n'eût point fait cette âme vertueuse ?
 La France sous son règne eût été trop heureuse ;
 Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
 Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits,
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
 O combien les Français vont répandre de larmes,
 Quand sous la même tombe ils verront réunis
 Et l'époux & la femme, & la mère & le fils.

Un faible rejeton fort entre les ruines
 De cet arbre fécond coupé dans les racines.
 Les enfans de Louis descendus au tombeau,
 Ont laissé dans la France un Monarque au berceau,
 De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance.
 O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,

Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
 Tout Souverain qu'il est, instruis-le à se connaître:
 Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est
 maître ;

Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux :
 Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour
 eux.

France, reprends sous lui ta majesté première ;
 Perce la triste nuit, qui couvrait ta lumière ;
 Que les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
 De leurs utiles mains viennent te couronner.
 L'Océan se demande en ses grottes profondes,
 Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes :
 Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,
 Le commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.
 Maintiens l'ordre & la paix, sans chercher la vis-
 toire.

Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire ;
 Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
 Un Héros, que de loin poursuit la calomnie,
 Facile & non pas faible, ardent, plein de génie,
 Trop ami des plaisirs, & trop des nouveautés,
 Remuant l'Univers du sein des voluptés.
 Par des ressorts nouveaux sa politique habile
 Tient l'Europe en suspens, divisée, & tranquille.
 Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
 Né pour tous les emplois, il a tous les talens, [tre :
 Ceux d'un Chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un mai-
 Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
 L'étendard de la France apparut dans les airs ;
 Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
 De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
 O mon père ! quel est ce spectacle nouveau ?
 Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau.
 Adorons du Très-Haut la sagesse cachée ;
 Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
 L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois :
 C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.

Philippe

Philippe....A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître :
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O Rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes Fils !
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques ?
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipsèrent.
L'Aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du Soleil :
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres :
Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inspiraient le respect & la crainte ;
Dieu remplissait son front de sa Majesté sainte.
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel,
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

C H A N T VIII.

*Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne
au secours de Maienne & des Ligueurs. Bataille
d'Ivry, dans laquelle Maienne est défait, & d'Eg-
mont tué, Valeur & clémence de Henri le Grand.*

DES Etats dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine, [Roi.
Et n'osant dégrader ni couronner Maienne,

Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

Ce Lieutenant sans Chef, ce Roi sans diadème,
Toujours dans son parti garde un pouvoir su-
prême.

Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa que-
relle ;

Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, & Saint-Paul, & Briffac :
Ils viennent : la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant semblaient porter
leurs pas,

Affaiblis par leur sang versé dans les combats ;
Mais ces mêmes combats, leur sang & leurs blessu-
res,

Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Maienne ils viennent se ranger :
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thes-
salie,

Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers, & menaçant les Cieux,
Ivre du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir,
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou
mourir.

D'Aumale le premier se lève à ces paroles ;
Il court, il voit de loin les lances Espagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours.
Demandé si long-temps, & différé toujours :
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit. Maienne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révévés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes

Ces

Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
 Défaient dans les-champs les rayons du Soleil.
 Tout le peuple au devant court en foule avec joie ;
 Ils bénissent le Chef que Madrid leur envoie :
 C'était le jeune Egmont, ce guerrier obstiné,
 Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;
 Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie :
 Son père qu'aveugla l'amour de la patrie,
 Mourut sur l'échafaud, pour soutenir les droits
 Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
 Le fils, courtisan lâche, & guerrier téméraire,
 Baïsa long-temps la main qui fit périr son père,
 Servit par politique aux maux de son pays,
 Persecuta Bruxelles, & secourut Paris.
 Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
 Comme un Dieu tutélaire au secours de Maienne ;
 Et Maienne avec lui crut aux tentes du Roi
 Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
 Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
 Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace !
 Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
 Où semblaient attachés les destins de l'Etat !
 Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure,
 Est un champ fortuné, l'amour de la Nature :
 La guerre avait long-temps respecté les trésors
 Dont Flore & les Zéphyras embellissaient ces bords.
 Au milieu des horreurs des discordes civiles,
 Les Bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles ;
 Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
 Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
 Et sous leurs toits de chaumes, à l'abri des alarmes,
 N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
 Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux,
 La désolation par-tout marche avant eux.
 De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
 Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
 Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
 Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,

Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
 S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix,
 Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
 Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
 Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
 Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,

Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
 Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
 Appelle les dangers, & respire la guerre.

On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
 Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
 D'Aumont qui sous cinq Rois avait porté les armes ;

Biron dont le seul nom répandait les alarmes ;
 Et son fils jeune encor, ardent, impétueux,
 Qui depuis mais alors il était vertueux.
 Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
 Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime ;
 Turenne, qui depuis, de la jeune Bouillon
 Mérita dans Sedan la puissance & le nom ;
 Puissance malheureuse & trop mal conservée,
 Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
 Effex avec éclat paraît au milieu d'eux,
 Tel que dans nos jardins un palmier sourcilieux,
 A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
 Paraît s'enorgueillir de fatigue étrangère.
 Son casque étincelait des feux les plus brillans,
 Qu'étaient à l'envi l'or & les diamans,
 Dont chers & précieux, dont sa fière Maîtresse
 Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
 Ambitieux Effex, vous étiez à la fois,
 L'amour de votre Reine, & le soutien des Rois.
 Plus loin sont la Trimouille, & Clermont, & Feu-
 quières,
 Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdignières ;

D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
 Tous ces Héros en foule attendaient le signal,

Et rangés près du Roi, lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Maïenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
Soit que de son parti connoissant l'injustice,
Il ne crût point le Ciel à ses armes propice ;
Soit que l'âme, en effet, ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens.
Ce Héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux, que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Maïenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueil-
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux, [leux,
Levant les crips mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe ;
Tel paraissait Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux, & brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;
Il croit que son destin commande à la victoire :
Hélas, il ne fait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence,
" Vous êtes né Français, & je suis votre Roi,
" Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi ;
" Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
" Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête,
" Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,

Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élançant dans les airs :
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni, le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le Démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme, & le fer.
On se mêle, on combat ; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La Nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, & se fait un chemin.
Le grand Mornay le suit, toujours calme & serein,
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie :
Tel qu'on seignait jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre & des Cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;
Ou tel que du vrai Dieu les Ministres terribles,
Ces puissances des Cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'âme d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le dessein ;
Aux Chefs des Légions il les porte soudain ;
L'Officier les reçoit ; sa troupe impatiente
Régle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps ;
Un seul esprit préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte ;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui por-
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains [te :
De se souiller du sang des malheureux humains.

De

De son Roi seulement son bras est occupé ;
 Pour sa défense seule il a tiré l'épée
 Et son rare courage, ennemi des combats,
 Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomptée,
 Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
 D'Ailly portait par-tout la crainte & le trépas,
 D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
 Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
 Reprend malgré son âge une force nouvelle.
 Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans,
 C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans,
 Qui dans cette journée illustre & meurtrière,
 Commence des combats la fatale carrière ;
 D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas ;
 Favori des amours, il sortait de leurs bras ;
 Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
 Avidé de la gloire, il volait aux alarmes.
 Ce jour sa jeune épouse en accusant le Ciel,
 En détestant la Ligue & ce combat mortel,
 Arma son tendre amant, & d'une main tremblante
 Arracha tristement sa cuirasse pesante,
 Et couvrit en pleurant d'un casque précieux,
 Ce front si plein de grâce, & si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
 Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
 A travers les blessés, les morts & les mourans ;
 De leurs courriers foudroyés tous deux pressant les
 flancs,

Tous deux sur l'herbe unie, & de sang colorée,
 S'élançant loin des rangs d'une course assurée.
 Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
 D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
 La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
 Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues,
 Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
 Se heurtent dans les airs, & volent sur les vents ;
 De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;
 La foudre en est formée, & les mortels frémissent.
 Mais loin de leurs courriers, par un subit effort,
 Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.

Déjà brille en leurs mains le fatal cimetière.
 La Discorde accourut, le Démon de la guerre,
 La mort pâle & sanglante étaient à ses côtés :
 Malheureux, suspendez vos coups précipités !
 Mais un destin funeste enflamme leur courage ;
 Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un pas-
 sage.

Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas,
 Le fer qui les couvrait, brille & vole en éclats.
 Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
 Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
 Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
 Pare encor quelques coups & repousse la mort ;
 Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
 Respectait son rival, admirait sa vaillance.
 Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
 Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
 Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
 Son casque auprès de lui roule sur la poussière ;
 D'Ailly voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
 Il le voit, il l'embrasse : hélas, c'était son fils.
 Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
 Tournait contre son sein ses parricides armes ;
 On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur :
 Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur,
 Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
 Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
 Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
 Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
 Là, soit que le Soleil rendit le jour au monde,
 Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde,
 Sa voix faisait redire aux échos attendris,
 Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
 Du Héros expirant la jeune & tendre amante,
 Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
 Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords ;
 Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
 Elle voit son époux, elle tombe éperdue,
 Le voile de la mort se répand sur sa vue ;
 Est-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
 Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;

Elle r'ouvre les yeux, sa bouche pressée encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore ;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant,
Elle regarde, soupire, & meurt en l'embrassant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères !

Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés ?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversés ?
C'est le jeune Biron ; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez. . . . lâches, où courez-vous ?
Vous fuir ! vous compagnons de Maïenne & de
Guise ;

Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Eglise !
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Aussitôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime, en marchant, du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce foudroyant torrent ;
Il voit à ces côtés Parabère expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière ;
Nelle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière :
Percé de coups lui-même il est près de périr. . . .
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir ;
Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon fut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il aimait, non en Roi, non en Maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Crois le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.

Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes âmes,
Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas !
Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, & son vol plus rapide.
Biron qu'environnait les ombres de la mort,
A l'aspect de son Roi fait un dernier effort ;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout pâlît ;
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas :
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidèle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ses sons trop connus d'Aumale est excité :
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le Héros, sur lui seul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent ;
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des Cieux, dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;
Il est comme un rocher, qui menaçant les airs,
Rompt la course des vents & repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage ?
O vous, Mânes sanglants du plus vaillant des
Rois,

Eclairez mon esprit, & parlez par ma voix.

Il voit voler vers lui sa Noblesse fidelle;
Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.

Long-temps cet étranger trompé par son courage,
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage:
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens, Bourbon, cria-t-il, viens augmenter ta gloire;
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air.
L'Arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur ap-
pui,

Qu'ils défendent sa cause, & combattent pour lui;
Que la Nature entière, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
Le Roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
Ainsi que le danger son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ
d'honneur

Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain:
Le fer étincelant se plonge dans son sein. [rent,
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulè-
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent,
Et son âme en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les Chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.

Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, & demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Maïenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encore de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune & les Cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Maïenne.
Quittez, lui dit son Chef, une fureur si vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte & son malheur:
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligue en marchant ramassez les débris;
De Coligny vaincu surpassez le courage.
D'Aumale, en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter;
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.

Maïenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

Henri victorieux voyait de tous côtés.
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment:
Vint voir comme il saurait user de sa victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.

Ses soldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il ; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Maienne & moi reconnaissez un Maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi :
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de
haine ;

Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne ;
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
Le généreux vainqueur fait cesser le carnage ;
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête, & console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie ;
Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aile légère,
Plus prompte que le temps vole au-delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre, & remplit l'univers :
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte, ou les merveilles,

Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tressaillit d'âgresse ;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de tristesse.
O malheureux Paris, infidèles Ligueurs !
O Citoyens trompés ! & vous, Prêtres trompeurs !
De quels cris douloureux vos Temples retentirent !
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hélas ! Maienne encor vient flatter vos esprits.
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer ;
En cachant sa disgrâce, il croit la réparer.
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle ;
Mais malgré tant de soins, la Vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les
cœurs.

La Discorde en frémit, & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui. [hui
Elle dit, & soudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va porter l'Amour.

CHANT IX.

Description du Temple de l'Amour : La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque temps auprès de Madame d'ESTREZ, si célèbre sous le nom de LA BELLE GABRIELLE. Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son armée.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'élève un vieux Palais respecté par les temps :
La Nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains ;
Un éternel repos, des jours purs & sereins ;
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance ;
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs ;
Les voix de mille amans, les chants de leurs mai-

trisses,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, de front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs ;
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
Dans son Temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple sacré les grâces demi-nues,
Actordent à leurs voix leurs danses ingénues.

La molle volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le fourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée ;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide ;
La haine & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre & si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre ;
Donne avec un souris, ou la paix, ou la guerre ;
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes ;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
La Discorde soudain, conduite par la rage,
Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, & les yeux enflammés :
Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terri-
bles ?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?

Ah !

Ah ! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la Nature,
Viens; vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une victoire, & mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre, & pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans efforts Hercule aux pieds d'Om-
phale.

Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
Fuyant devant Auguste, & te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'Empire du Monde?
Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers;
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien.
Viens, ma cause est la tienne, & ton règne est le
mien.

Ainsi parlait ce monstre, & la voûte tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées;
Il fend des vâstes Cieux les voûtes azurées;
Et précédé des jeux, des graces, des plaisirs,
Il vole aux champs Français sur l'aile des zéphyrs.
Dans sa course, d'abord, il découvre avec joie,
Le faible Ximois, & les champs où fut Troie.

Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés,
Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite & Virgile;
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vauchuse,
Asyle encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Pétrarque soupira ses vers & ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure.

Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe en passant les plaisirs & les graces
Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laisait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérets,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déjà les Aquilons à ses ordres fidèles,
Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs ailes;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
La Nature en gémit, & reconnaît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide:
L'Amour en ce moment allume son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.

Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres,
Sait cet astre ennemi brillant parmi les ombres.

Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardents de la terre exhalés ;
Ces feux dont la vapeur maligne & passagère,
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille & solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son père,
Qui fidelle à ses Rois, vieilli dans les hasards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
D'Estrée était son nom ; la main de la Nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas ; [tre.
Moins touchante & moins belle, à Tarpe on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le Maître,
Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entra dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre ;
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois ;
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Maïenne.
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un desir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle ;
Que n'espéroit-il point, aidé de tant d'appas !
Au devant du Monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature.

L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des
vents,

Tantôt couvre sa gorge, & ses trésors naissans ;
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche & triste austérité,
Qui fait fuir les amours & même la beauté ;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Il fait plus ; à l'Amour tout miracle est possible ;
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter ;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchante-
resse ;

Les amans fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir ;
Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent ;
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs
chants.

Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, & pousse des soupirs ;
Son cœur est étonné de ces nouveaux desirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites ;
Près de lui, la Bergère, oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée ?
Par un charme indomptable elle était attirée ;
Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'Amour.

Quelque-

Quelque temps de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle ;
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui ;
Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.

Loin de lui cependant tous ses Chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, & restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours : hélas ! qui l'eût pu
croire,

Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire ?
On le cherchait en vain ; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.

Mais le Génie heureux, qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence.
Il descendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre ;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérends,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés ;
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'Ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay ; c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire ;
Ainsi qu'elle guida chez des peuples Païens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami que Philosophe austère.
Mornay fut l'art discret de reprendre & de plaire :
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours ;
Les solides vertus furent ses seuls amours ;
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un crystal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay, conduit par la sagesse,
Part, & vole en ces lieux, où la douce mollesse

Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux s'êtrir sa gloire ;
Les plaisirs, qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses momens & remplissaient ses jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère,
A côté de Mornay la Sagesse sévère ;
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur ;
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur :
Mais Mornay méprisait sa colère & ses charmes,
Touscestrais-impuissans s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux ;
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asyle du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas ;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes,
Les yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui sont les plaisirs des amans :
Ils sentaient cette ivresse & ces saisissemens, [spire,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour in-
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les solâtres plaisirs, dans le sein du repos,
Les amours enfantins désarmaient ce Héros :
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.

La discorde de loin insulte à sa faiblesse ;
Elle exprime en grondant sa barbare algèresse ;
Sa fière activité ménage ces instans.
Elle court de la Ligue irriter les serpens :
Et tandis que Bourbon se repose & sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.
Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit ;
Il voit Mornay paraître : il le voit, & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence,
Le sage en l'abordant garde un morne silence ;
Mais ce silence même, & ses regards baissés,
Se font entendre au Prince, & s'expliquent assez.

Sur ce visage austère où régnait la tristesse,
 Henri lut aisément sa honte & sa faiblesse.
 Rarement de sa faute on aime le témoin.
 Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
 Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère :
 Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
 Viens, le cœur de ton Prince est digne encor de toi ;
 Je t'ai vu, c'en est fait, & tu me rends à moi :
 Je reprends ma vertu que l'Amour m'a ravie :
 De ce honteux repos fuyons l'ignominie :
 Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
 Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
 Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
 Partons, bravons l'Amour dans les bras de la gloire ;
 Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
 Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut son Maître :
 C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
 Vous de la France entière auguste défenseur, [cœur ;
 Vous, vainqueur de vous-même, & Roi de votre
 L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
 Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Il dit : le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
 Quelle douleur, ô Ciel, attendrit ses adieux !
 Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
 En condamnant ses pleurs, il en versait encore.
 Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
 Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
 Il part : en ce moment d'Estrée évanouie,
 Reste sans mouvement, sans couleur, & sans vie.
 D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
 L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs :
 Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
 N'enlève à son empire une Nymphé si belle,
 N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
 Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
 Il la prend dans ses bras ; & bientôt cette amappe
 Rouvre à sa douce voix sa paupière mourante,
 Lui nomme son amant, le redemande en vain,
 Le cherche encor des yeux, & les ferme soudain.
 L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
 Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle ;

D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
 Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.
 Mornay toujours sévère, & toujours inflexible,
 Entraînait cependant son Maître trop sensible.
 La force & la vertu leur montrant le chemin,
 La gloire les conduit les lauriers à la main ;
 Et l'Amour indigné, que le devoir surmonte,
 Va cacher loin d'Anet sa colère & sa honte.

CHANT X.

*Retour du Roi à son Armée : il recommence le Siège.
 Combat singulier du Vicomte de Turenne, & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville.
 Le Roi nourrit lui-même les habitants qu'il assiège. Le
 Ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient
 l'éclaircir. Paris lui ouvre ses portes, & la guerre
 est finie.*

CES moments dangereux, perdus dans la mollesse,
 Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
 A de nouveaux exploits Maienne est préparé.
 D'un espoir renaissant le peuple est enivré.
 Leur espoir les trompait ; Bourbon que rien n'arrête,
 Accourt impatient d'achever sa conquête ;
 Paris épouvanté revêt ses étendards.
 Le Héros reparut aux pieds de ses remparts,
 De ces mêmes remparts, où fume encor la foudre,
 Et qu'à réduire en cendre il ne peut se résoudre ;
 Quand l'Ange de la France apaisant son courroux,
 Retint son bras vainqueur, & suspendit ses coups.
 Déjà le camp du Roi jette des cris de joie ;
 D'un oeil d'impatience il dévorait sa proie.
 Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés :
 Près du prudent Maienne étoient tous rassemblés.
 Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
 Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
 Nous n'avons point encore appris à nous cacher,
 L'ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher ;
 C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
 Je connais des Français la fougue impétueuse ;

L'ombre

L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles :
J'attends tout de nous seuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous suivez, vos Chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots ; les Ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.
Eh bien, poursuivait-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre.
Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte ;
Il s'avance : un Héraut, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire :
D'Aumale vous attend ; ennemis, paraissez.

Tous les Chefs à ces mots d'un beau zèle poussés,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage.
Tous briguaient près du Roi cet illustre avantage ;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence ;
Combats pour ton Pays, pour ton Prince & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne sera point trompée,
Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux :
J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit ; le Roi l'embrasse, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent ;
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste & de la voix excitait sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevait un nuage,
Qui semblait apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des Enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs :
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprentent.
Voilà qu'au même instant, du haut des Cieux ouverte,
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière ;
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
Des fillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix désirée ;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race insolente.

A l'aspect de ce glaive interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés ;
La terreur les enchaîne ; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainsi de son autel, teint du sang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philistins,
Lorsque du Dieu des Dieux en son Temple apportée
A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée.

Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer, & les Cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier :
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable ;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand ;
Leur arme est une épée, & sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un & l'autre s'avance.

Q Dieu !

O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Descends, juge sa cause, & combats avec moi ;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice ;
J'attends peu de moi-même, & tout de ta justice.
D'Aumale répondit ; j'attends tout de mon bras ;
C'est de nous que dépend le destin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
Tranquille au haut du ciel il me laisse à moi-même :
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ;
L'autre d'un pas léger se détourne & l'évite.
Tantôt plus rapprochés il semblent se saisir,
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;
On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante,
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encore par des chemins divers,
De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire.
Voyait à tout moment leur chute & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne est plus adroit, & moins impétueux ;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur ;
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse ;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.

Il tombe, & de l'Enfer tous les monstres frémissent ;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
" De la Ligue à jamais le trône est renversé ;
" Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain ;
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche :
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche ;
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant ;
Il regarde Paris, & meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Maïenne ;
Tu le vis, tu frémis, & ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des soldats, dans les murs de Paris,
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré ;
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte :
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'hor-
Bientôt de ce silence augmente la terreur. [reux,
Les cris des assiégés jusqu'au Ciel s'élevèrent ;
Les Chefs & les soldats près du Roi s'assemblèrent,
Ils demandaient l'affaut ; mais l'auguste Louis,
Protecteur des Français, protecteur de son fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainsi des Elémens le moteur invincible
Contient les Aquilons suspendus dans les airs,
Et pose la barrière où se brisent les mers :
Il fonde les Cités, les disperse en ruines,
Et les cœurs des humains sont dans ses mains divines,
Henri de qui le Ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.

Hai de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace !
Pouvant les emporter, il les fait investir ;
Il laisse à leurs fureurs le temps du repentir.
Il crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,
La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zèle, hélas ! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.

Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse ;
Et fiers de ses bontés, oubliant la valeur,
Ils défiaient leur Maître, ils bravaient leur vainqueur ;
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déjà la mort, qui marchait après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux :
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie ;
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'était plus ces jeux, ces festins & ces fêtes,
Où de myrte & de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.

Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux couchés sur la pousière,
Se disputaient encore, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels,
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les Cieux :
Aux autres ils montraient d'un coup d'œil prophé-
Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique, [tique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas ! ces vains appâts, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux à tromper trop faciles ;
Par les Prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contents, ils mouraient à leurs pieds ;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la ville était remplie ;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, & la guerre, & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Beligues,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques ;
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée, à sa tremblante mère ;

De la cruelle faim le besoin consumant
 Semble étouffer en eux tout autre sentiment ;
 Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
 Était l'unique but de leur recherche affreuse.
 Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur.
 Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, (grand Dieu ! faut-il à la mémoire
 Conserver le récit de cette horrible histoire ?)
 Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains
 Un reste d'alimens arraché de ses mains.
 Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
 Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle :
 Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
 De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
 Son enfance, sa voix, sa misère & ses charmes,
 A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
 Elle tourne sur lui son visage effrayé,
 Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
 Trois fois le fer échappe à sa main défaillante :
 La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,
 Détestant son hymen & sa fécondité ;
 Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
 Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie ;
 Les tyrans, ou la faim l'auraient bientôt ravie :
 Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,
 Errant & malheureux, pleurer sur ses débris ;
 Meurs avant de sentir mes maux & ta misère ;
 Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère ;
 Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
 Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
 En achevant ces mots, furieuse, égarée,
 Dans les flancs de son fils sa main désespérée
 Enfoncé en frémissant le parricide acier ;
 Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
 Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
 Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim les farouches soldats,
 Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
 Leur transport est semblable à la cruelle joie
 Des ours & des lions, qui fondent sur leur proie.
 A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur ;
 Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !

Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
 Une femme égarée, & de sang dégoûtante. [mains,
 Oui, c'est mon propre fils ; oui, monstres inhu-
 C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains :
 Que la mère & le fils vous servent de pâture :
 Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature ?
 Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous !
 Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
 Ce discours insensé, que sa rage prononce,
 Est suivi d'un poignard, qu'en son cœur elle enfonce,
 De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agités,
 Ces monstres confondus courent épouvantés.
 Ils n'osent regarder cette maison funeste ;
 Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;
 Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort,
 Levait les mains au Ciel, & demandait la mort.
 Jusqu'aux tentes du Roi mille bruits en coururent ;
 Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent ;
 Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :
 O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
 Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
 Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
 Je puis lever vers toi mes innocentes mains ;
 Tu le fais, je tendais les bras à ces mutins ; [mes.
 Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs cri-
 Que Maienne à son gré s'immole ces victimes ;
 Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands,
 A la nécessité, l'excuse des Tyrans ;
 De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;
 Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
 Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
 Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
 Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
 Dussé-je en le sauvant perdre mon Diadème,
 Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
 Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis ;
 Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
 Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
 " Henri de ses sujets ennemi généreux,
 " Aima mieux les sauver que de régner sur eux.
 Il dit, & dans l'instant il veut que son armée
 Approche sans éclat de la ville affamée ;

Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans ;
Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes sombres
Les Mages à leur gré faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelait les Enfers, & les Mânes errans.
Queleste de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur semblaient incroyables,
Il voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels ;
Est-ce là ce Tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image ;
C'est un Roi bienfaisant, le modèle des Rois ;
Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense ;
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés ;
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.
De leurs cœurs attendris tel était le langage :
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'élève, & retombe toujours !
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
" Combattans sans courage, & Chrétiens sans vertu,
" A quel indigne appât vous laissez-vous séduire ?
" Ne connaissez-vous plus les palmes du martyr ?
" Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
" Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?

" Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la
Couronne,
" Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous
pardonne.
" Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
" De ses propres bienfaits songeons à le punir.
" Sauvons nos Temples saints de son culte hérétique.
C'est ainsi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ;
Et déjà quelques-uns reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis qui du plus haut de la voûte divine
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopterait son fils.
Aussitôt de son cœur il chassa les alarmes ;
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes ;
Et la douce espérance, & l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers,
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face ;
Des Puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire est tombé, tout peuple aux fers des Tyrans.

Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence ;
Quelquefois sa bonté favorable aux humains,
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :
Père de l'Univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les Peuples & les Rois,
Vois le peuple Français à son Prince rebelle ;
S'il viole tes lois, c'est pour t'être fidelle.
Aveuglé par son zèle il te défobéit,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre :
Avec tant de vertu n'as-tu formé son cœur,
Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître ;
Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un Maître ;
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets ;
Rends les sujets au Prince, & le Prince aux sujets,
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'affurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlèrent :
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le Roi qui dans le Ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.
Soudain la vérité, si long-temps attendue,
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du Roi, descend du haut des Cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent ;
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.

Il avoue, avec foi, que la Religion
Est au-dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se foumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.

Louis dans ce moment, qui comble ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime,
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix ;
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes ;
Les Prêtres sont muets ; les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai Roi, son Vainqueur, & son Père.

Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit :
A reconnaître un Roi Maïenne fut réduit ;
Et foumettant enfin son cœur & ses Provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes.

S I N,

V I N

V E R - V E R T

PAR GRESSET.

C H A N T . I.

VOUS, près de qui les Graces solitaires
 Brillent sans fard, & règnent sans fierté ;
 Vous, dont l'esprit né pour la vérité,
 Sait allier à des vertus autrères
 Le goût, les ris, l'aimable liberté ;
 Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
 D'un noble Oiseau la touchante disgrâce,
 Soyez ma Muse, échauffez mes accens,
 Et prêtez-moi ces sons intéressans,
 Ces tendres sons que forma votre lyre,
 Lorsque Sultane, au printemps de ses jours,
 Fut enlevée à vos tristes amours,
 Et descendit au ténébreux Empire.
 De mon Héros les illustres malheurs
 Peuvent aussi se promettre vos pleurs,
 Sur sa vertu par le sort traversée,
 Sur son voyage & ses longues erreurs,
 On auroit pu faire une autre Odyssée,
 Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs :
 On auroit pu, des Fables surannées,
 Ressusciter les Diabes & les Dieux,
 Des faits d'un mois, occuper une année,
 Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
 Psalmodier la cause infortunée
 D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée,
 Non moins dévot, plus malheureux que lui ;
 Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
 Les Muses sont des Abeilles volages,
 Leur goût voltige, il suit les longs ouvrages,
 Et ne prenant que la fleur d'un sujet,
 Vole bientôt sur un nouvel objet.
 Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes :
 Puissent vos lois se lire dans mes rimes !

Si, trop sincère, en traçant ces portraits,
 J'ai dévoilé les mystères secrets,
 L'art des parloirs, la science des grilles,
 Les graves riens, les mystiques vétilles ;
 Votre enjouement me passera ces traits ;
 Votre raison, exempte de foiblesses,
 Sait vous sauver ces fades politesses ;
 Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
 L'illusion n'eut jamais de pouvoir :
 Vous savez trop qu'un front que l'art déguise,
 Plait moins au Ciel qu'une aimable franchise.
 Si la vertu se montrait aux mortels,
 Ce ne seroit, ni par l'art des grimaces,
 Ni sous des traits farouches & cruels ;
 Mais sous votre air, ou sous celui des Graces,
 Qu'elle viendroit mériter nos autels.

Dans maint Auteur de science profonde,
 J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;
 Très-rarement en devient-on meilleur :
 Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
 Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,
 Et conserver, paisibles casaniers,
 Notre vertu dans nos propres foyers,
 Que parcourir bords lointains & barbares :
 Sans quoi le cœur, victime des dangers,
 Revient chargé de vices étrangers.

L'affreux destin du Héros que je chante,
 En éternise une preuve touchante :
 Tous les échos des parloirs de Nevers,
 Si l'on en doute, attesteront mes Vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
 Vivoit n'a guère un Perroquet fameux,
 A qui son art & son cœur généreux,
 Ses vertus même & ses graces badines,
 Auroient dû faire un fort moins rigoureux,
 Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
 V E R - V E R T (c'étoit le nom du personnage)
 Transplanté là, de l'Indien rivage,
 Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
 Au fudist Cloître enfermé pour son bien.
 Il étoit beau, brillant, lesté & volage,
 Aimable & franc, comme on l'est au bel âge,

Né tendre & vif, mais encore innocent ;
 Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
 Par son caquet digne d'être en couvent.

Pas n'est besoin, je pense, de décrire
 Les soins des Sœurs ; des Nonnes, c'est tout dire,
 Et chaque Mère, après son Directeur,
 N'aimoit rien tant ; même dans plus d'un cœur,
 Ainsi l'écrivit un Choniqueur sincère,
 Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Père.
 Il partageoit, dans ce paisible lieu,
 Tous les sirops dont le cher Père en Dieu,
 Grace aux bienfaits des Nonnettes sucrées,
 Réconfortoit ses entrailles sacrées.
 Objet permis à leur oisif amour,
 V E R - V E R T étoit l'âme de ce séjour ;
 Exceptez-en quelques vieilles dévotes,
 Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
 Il étoit cher à toute la maison.
 N'étant encor dans l'âge de raison,
 Libre, il pouvoit & tout dire & tout faire ;
 Il étoit sûr de charmer & de plaire.
 Les bonnes Sœurs égayaient les travaux,
 Il becquetoit & guimpes & bandeaux ;
 Il n'étoit point d'agréable partie,
 S'il n'y venoit briller, caracoler,
 Pillonner, siffler, rossignoler ;
 Il badinoit, mais avec modestie,
 Avec cet air timide & tout prudent,
 Qu'une Novice à même en badinant.
 Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
 Il répondoit à tout avec justesse :
 Tel autrefois César, en même-temps,
 Dictoit à quatre, en styles différens.
 Admis par-tout, si l'on en croit l'Histoire,
 L'Amant chéri mangeoit au Réfectoire ;
 Là, tout s'offroit à ses friands desirs ;
 Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
 Pour occuper son ventre infatigable,
 Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
 Mille bonbons, mille exquises douceurs
 Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.
 Les petits soins, les attentions fines,

Sont nés, dit-on, chez les Visitationes ;
 L'heureux V E R - V E R T l'éprouvoit chaque jour.
 Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
 Tout s'occupoit du beau Pensionnaire,
 Ses jours couloient dans un noble loisir.
 Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire ;
 Là, de cellule il avoit à choisir ;
 Heureuse encor, trop heureuse la Mère
 Dont il daignoit, au retour de la nuit,
 Par sa présence honorer le réquit ;
 Très-rarement les antiques Discrettes
 Logeoient l'Oiseau ; des Novices proprettes
 L'alcove simple étoit plus de son goût ;
 Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
 Quand chaque soir le jeune anachorète
 Avoit fixé sa nocturne retraite,
 Jusqu'au lever de l'Astre de Vénus
 Il reposoit sur la boîte aux Agnus :
 A son réveil, de la fraîche Nonnette,
 Libre témoin il voyoit la Toilette.
 Je dis Toilette, & je le dis tout bas ;
 Oui, quelque part, j'ai lu qu'il ne faut pas
 Aux fronts voilés des miroirs moins fidelles
 Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles ;
 Ainsi qu'il est pour le Monde & les Cours,
 Un art, un goût de modes & d'atours,
 Il est aussi des modes pour le Voile ;
 Il est un art de donner d'heureux tours
 A l'étamine, à la plus simple toile.
 Souvent l'essaim des solâtres amours,
 Essaim qui sait franchir grilles & tours,
 Donne aux bandeaux une grâce piquante,
 Un air galant à la guimpe flottante ;
 Enfin, avant de paroître au parloir,
 On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
 Ceci soit dit, entre nous, en silence ;
 Sans autre écart revenons au Héros.
 Dans ce séjour de l'oisive indolence,
 V E R - V E R T vivoit sans ennui, sans travaux,
 Dans tous les cœurs il régnoit sans partage.
 Pour lui Sœur Thècle oublioit les moineaux ;
 Quatre serins en étoient morts de rage,

Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissaient d'envie & de langueur.

Qui l'aurait dit ! en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs ;
Qu'un temps viendrait, temps de crime & d'alarmes,
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs !
Arrête, Muse, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.

C H A N T II.

ON juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquoit du don de la parole
L'Oiseau disert ; hormis dans les repas,
Tel qu'une Nonne, il ne déparloit pas !
Bien il est vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du siècle a rendu trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
VER-VERT étoit un Perroquet dévot,
Une belle âme innocemment guidée ;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot.
Mais en revanche il savoit des Cantiques,
Des *Oremus*, des Colloques mystiques ;
Il disoit bien son *Benedicite*,
Et notre *Mère*, & votre *Charité* ;
Il savoit même un peu de Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque.
Il avoit eu dans ce docte manoir,
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il étoit là maintes filles savantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noël's anciens & nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Elève égala ses Régentes ;
De leur ton même adroit imitateur,

Il exprimait la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des Sœurs, colombes gémissantes ;
Finalement, VER-VERT savoit par cœur
Tout ce que fait une Mère de Chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître ;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes
Du Perroquet des bienheureuses Nonnes ;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir :
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oiseau : d'abord, aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantins ;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophyte
N'étoit encor que le moindre mérite ;
On oubloit ses attrait's enchanteurs,
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentilleses,
Que lui dictoient les plus jeunes Professes,
L'illustre Oiseau commençoit son récit ;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit :
Eloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout son Auditoire ;
Quel Orateur en pourroit dire autant ?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire ;
Lui, cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement.
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, & tels propos de filles

Que par hasard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos,
Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un Abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.

Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime ! O honte ! O cruel souvenir !
Fatal voyage aux yeux de l'avenir !
Que ne peut-on en dérober l'histoire ?
Ah qu'un grand nom est un bien dangereux !
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire ;
Trop de talents, trop de succès flatteurs
Trainent souvent la ruine des mœurs.

Ton nom, VER-VERT, tes prouesses brillantes
Ne furent point bornés à ces climats ;
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on fait, la Visitation
A son bercail de Révérendes Mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation,
A tout savoir ne font pas les dernières ;
Parquoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disoit du Perroquet vanté,
Desir leur vint d'en voir la vérité.
Desir de fille est un feu qui dévore,
Desir de Nonne est cent fois pis encore.
Déjà les cœurs s'envolent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers,
Pour un Oiseau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernais à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiseau plein d'attraits,
Soit, pour un temps, amené par la Loire ;
Et que, conduit au rivage Nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.

La lettre part. Quand viendra la réponse ?
Dans douze jours : quel siècle jusques-là !
Lettre sur lettre part, & nouvelle semonce :
On ne dort plus ; Sœur Cécile en mOURRA.

Or, à Nevers arrive enfin l'Epître :
Grave sujet ; on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord :
Perdre VER-VERT ! O ciel, plutôt la mort !
Dans ces Tombeaux, sous ces Tours isolées,
Que ferons-nous, si ce cher-Oiseau sort ?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, & las de son loisir
S'ouvroit encore à l'innocent plaisir :
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe étroitement enclosée,
A qui, d'ailleurs, tout autre oiseau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
L'avis, pourtant, des Mères assistantes,
De ce Sénat antiques Présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le Pupile charmant,
Pour quinze jours ; car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes ;
Ainsi jugea l'Etat embéguiné.

Après ce Bill des Miledys de l'Ordre,
Dans la Commune arrive grand désordre.
Quel sacrifice ! Y peut-on consentir ?
Est-il donc vrai ? dit la Sœur Seraphine ;
Quoi, nous vivons, & VER-VERT va partir !
D'une autre part, la Mère Sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix ;
Tout est en deuil. Je ne sai quel présage,
D'un noir crayon leur trace ce voyage ;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur,
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets ! L'instant funeste arrive ;
Ja, tout est prêt sur la fatale rive ;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle :
Ja, chaque Sœur gémit en Tourterelle,

Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
 Que de baisers au sortir de ces lieux
 Reçut VER-VERT ! Quelles tendres alarmes !
 On se l'arrache, on le baigne de larmes :
 Plus il est prêt de quitter ce séjour,
 Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes.
 Enfin, pourtant, il a passé le Tour :
 Du Monastère, avec lui, fuit l'Amour.
 Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle,
 Reviens charmant, reviens toujours fidelle ;
 Que les Zéphirs te portent sur les flots,
 Tandis qu'ici dans un triste repos,
 Je languirai forcément exilée,
 Sombre, inconnue, & jamais consolée ;
 Pars, cher VER-VERT, & dans ton heureux cours
 Sois pris par-tout pour l'ainé des Amours.
 Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine,
 Qui, pour distraire & charmer sa langueur,
 Entre deux draps avoit à la fourdine,
 Très-souvent fait l'Oraison dans Racine ;
 Et qui, sans doute, auroit de très-grand cœur,
 Loin du Couvent, suivi l'Oiseau parleur.
 Mais c'en est fait, on embarque le Drôle,
 Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
 Jusqu'à présent modeste en sa parole :
 Puisse son cœur, constamment défendu,
 Au Cloître, un jour, rapporter sa vertu !
 Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole,
 Du bruit des eaux les airs ont retenti,
 Un bon vent souffle, on part, on est parti.

C H A N T III.

LA même Nef, légère & vagabonde,
 Qui voiturait le saint Oiseau sur l'onde,
 Portait aussi deux Nymphes, trois Dragons,
 Une Nourrice, un Moine, deux Gascons.
 Pour un Enfant qui sort du Monastère,
 C'étoit échoir en dignes compagnons ;
 Aussi VER-VERT, ignorant leurs façons,
 Se trouva là comme en terre étrangère ;

Nouvelle langue & nouvelles leçons.
 L'Oiseau surpris n'entendoit point leur style ;
 Ce n'étoit plus paroles d'Evangile,
 Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
 Ces traits de Bible & d'Oraisons mentales
 Qu'il entendoit chez nos douces Vestales ;
 Mais de gros mots, & non des plus chrétiens ;
 Car les Dragons, race assez peu dévote,
 Ne parloient là que langue de gargotte :
 Charmant au mieux les ennuis du chemin,
 Ils ne fêtoient que le patron du vin ;
 Puis les Gascons & les trois Petronnelles
 Y concertoient sur des tons de ruelles ;
 De leur côté les Bateliers juroient,
 Rimoient en Dieu, blasphémoient & sauroient.
 Leur voix stylée aux tons mâles & sermes,
 Articuloit sans rien perdre des termes.
 Dans le fracas, confus, embarrassé,
 VER-VERT gardoit un silence forcé ;
 Triste, timide, il n'osoit se produire,
 Et ne savoit que penser & que dire.

Pendant la route on voulut par faveur
 Faire causer le Perroquet rêveur ;
 Frère Lubin, d'un ton peu Monastique,
 Interrogea le beau mélancolique ;
 L'Oiseau bénin prend son air de douceur,
 Et vous poussant un soupir méthodique,
 D'un ton pédant répond : *Ave, ma Sœur :*
 A cet *Ave*, jugez si l'on dut rire ;
 Tous en *chorus* bernent le pauvre sire.
 Ainsi berné, le Novice interdit,
 Comprit en foi qu'il n'avoit pas bien dit,
 Et qu'il feroit mal mené des commères,
 S'il ne parloit la langue des confrères :
 Son cœur né fier, & qui jusqu'à ce temps
 Avoit été nourri d'un doux encens,
 Ne put garder sa modeste constance
 Dans cet assaut de mépris, flétrissans ;
 A cet instant, on perdant patience,
 VER-VERT perdit sa première innocence ;
 Dès-lors ingrat, en foi-même il maudit
 Les chères Sœurs, ses premières maîtresses.

Qui

Qui n'avoient pas su mettre en son esprit
 Du beau François les brillantes finesſes,
 Les ſons nerveux & les délicateſſes.
 A les apprendre il met donc tous ſes ſoins,
 Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
 D'abord l'Oiſeau, comme il n'étoit pas bête,
 Pour faire place à de nouveaux diſcours,
 Vit qu'il devoit oublier pour toujours
 Tous les gaudés qui farciſſoient ſa tête;
 Ils furent tous oubliés en deux jours,
 Tant il trouva la langue à la dragonne
 Plus du bel air que les termes de Nonnie.
 En moins de rien l'éloquent animal,
 Hélas ! jeuneſſe apprend trop bien le mal !
 L'animal, diſ-je, éloquent & docile,
 En moins de rien fut rudement habile.
 Bien vite il fut jurer & maugréer
 Mieux qu'un vieux diâble au fond d'un bénitier :
 Il démentit les célèbres maximes
 Où nous liſons qu'on ne vient aux grands crimes
 Que par degrés : il fut un ſcélérat
 Profès d'abord, & ſans noviciat.
 Trop bien ſut-il graver en ſa mémoire
 Tout l'alphabet des Bateliers de Loire ;
 Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
 Lâchoit un *mor*... V E R - V E R T faiſoit l'écho :
 Lors applaudi par la bande ſuſdite,
 Fier & content de ſon petit mérite,
 Il n'aima plus que le honteux honneur
 De ſavoir plaire au monde ſuborneur ;
 Et dégradant ſon généreux organe,
 Il ne fut plus qu'un orateur profane :
 Faut-il qu'ainſi l'exemple ſéducteur,
 Du Ciel au diâble emporte un jeune cœur !
 Pendant ces jours, durant ces triftes ſcènes,
 Que faiſiez-vous dans vos Cloîtres déſerts,
 Châſtes Iris du Couvent de Nevers ?
 Sans doute, hélas ! vous faiſiez des neuvaines
 Pour le retour du plus grand des ingrats,
 Pour un volage indigne de vos peines,
 Et qui, ſoumis à de nouvelles chaînes,
 De vos amours ne faiſoit plus de cas.

Sans doute, alors, l'accès du Monaftere
 Etoit d'ennuis triſtement obſcédé ;
 La grille étoit dans un deuil ſolitaire,
 Et le ſilence étoit preſque gardé.
 Cefſez vos vœux, V E R - V E R T n'en eſt plus digne ;
 V E R - V E R T n'eſt plus cet Oiſeau révérend,
 Ce Perroquet d'une humeur ſi bénigne,
 Ce cœur ſi pur, cet eſprit ſi ſervent ;
 Vous le dirai-je ? il n'eſt plus qu'un brigand,
 Lâche apoſtat, blaſphémateur inſigne ;
 Les vents légers, & les Nymphes des eaux
 Ont moiſſonné le fruit de vos travaux.
 Ne vantez point ſa ſcience infinie :
 Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
 N'y penſez plus : l'infâme a, ſans pudeur,
 Proſtitué ſes talens & ſon cœur.

Déjà pourtant on approche de Nantes,
 Où languiſſoient nos Sœurs impatientes :
 Pour leurs deſirs le jour trop tard naiſſoit,
 Des Cieux trop tôt le jour diſparoiſſoit.
 Dans ces ennuis, l'eſpérance flatteuſe,
 A nous tromper toujours ingénieuſe,
 Leur promettoit un eſprit cultivé,
 Un Perroquet noblement élevé,
 Une voix tendre, honnête, édiſante,
 Des ſentimens, un mérite achevé ;
 Mais, ô douleur ! O vaine & fauſſe attente !

La Nef arrive, & l'équipage en fort.
 Une Tourière étoit aſſiſe au port.
 Dès le départ de la première lettre,
 Là, chaque jour, elle venoit ſe mettre ;
 Ses yeux errans ſur le lointain des flots,
 Sembloient hâter le vaiſſeau du Héros.
 En débarquant auprès de la Béguine,
 L'Oiſeau madré la connut à la mine,
 A ſon œil prude, ouvert en tapinois,
 A ſa grand'coiffe, à ſa fine étamine,
 A ſes gants blancs, à ſa mourante voix,
 Et, mieux encore, à ſa petite Croix :
 Il en frémit, & même il eſt croyable
 Qu'en militaire il la donnoit au diable ;
 Trop mieux aimant ſuivre quelque dragon,

Dont

Dont il savoit le bachique jargon,
 Qu'aller apprendre encor les Litanies,
 La Révérence & les Cérémonies :
 Mais force fut au Grivois dépité
 D'être conduit au gîte détesté.
 Malgré ses cris, la Tourière l'emporte :
 Il la mordoit, dit-on, de bonne forte,
 Chemin faisant ; les uns disent au cou ;
 D'autres au bras : on ne fait pas bien où ;
 D'ailleurs, qu'importe ? A la fin, non sans peine,
 Dans le Couvent la Béate l'emmène ;
 Elle l'annonce. Avec grande rumeur
 Le bruit en court. Aux premières nouvelles
 La cloche sonne. On étoit lors au Chœur :
 On quitte tout, on court, on a des ailes :
 C'est lui ma Sœur, il est au grand Parloir.
 On vole en foule, on grille de le voir ;
 Les vieilles même, au marcher Symétrique,
 Des ans tardifs ont oublié le poids :
 Tout rajeunit ; & la Mère Angélique
 Courut alors pour la première fois.

C H A N T I V .

ON voit enfin, on ne peut se repaître
 Affez les yeux des beautés de l'Oiseau :
 C'étoit raison, car le fripon pour être
 Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau :
 Cet œil guerrier, & cet air Petit-Maitre
 Lui prêtoient même un agrément nouveau.
 Faut-il, grand Dieu, que sur le front d'un traître,
 Brillent ainsi les plus tendres attraits !
 Que ne peut-on distinguer & connoître
 Les cœurs pervers à de difformes traits ?
 Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
 Toutes les Sœurs parlent toutes ensemble ;
 En entendant cet essaim bourdonner :
 On eût à peine entendu Dieu tonner.
 Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
 Sans daigner dire un mot de piété,
 Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme :

Premier grief ; cet air trop effronté
 Fut un scandale à la Communauté.
 En second lieu, quand la Mère Prieure,
 D'un air auguste, en fille intérieure,
 Voulut parler à l'Oiseau libertin,
 Pour premiers mots, & pour toute réponse,
 Nonchalamment, & d'un air de dédain,
 Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
 Mon Garç répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu ! Que les Nonnes sont folles !
 L'histoire dit qu'il avoit, en chemin,
 D'un de la troupe entendu ces paroles.
 A ce début, la Sœur Saint Augustin,
 D'un air sacré, voulant le faire taire,
 Et lui disant : Fi donc, mon très-cher Frère !
 Le très-cher Frère, indocile & mutin,
 Vous la rima très-richement en tin.
 Vive Jesus ? il est forcier, ma Mère,
 Reprend la Sœur ; Juste Dieu ! Quel coquin !
 Quoi ! C'est donc là ce Perroquet divin ?
 Ici VER-VERT, en vrai gibier de Grève,
 L'apostropha d'un *La peste te crève*.
 Chacune vint pour brider le caquet
 Du Grenadier, chacune eut son paquet ;
 Turlupinant les jeunes précieuses,
 Il imitoit leur courroux babillard ;
 Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
 Il basoüoit leur sermon naiflard.
 Ce fut bien pis, quand d'un ton de Corsaire,
 Las, excédé de leurs fades propos,
 Bouffi de rage, écumant de colère,
 Il entonna tous les horribles mots
 Qu'il avoit su rapporter des bateaux ;
 Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
 Faisant passer tout l'enfer en revue,
 Les B. les F. voltigeoient sur son bec.
 Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu ! . . . mor ! . . . mille pipes de diables !
 Toute la grille, à ces mots effroyables,
 Tremble d'horreur ; les Nonnettes sans voix
 Font, en fuyant, mille signes de Croix :
 Toutes pensant être à la fin du monde,

Courant

Courent en poste aux caves du Couvent ;
 Et sur son nez la Mère Cunégonde
 Se laissant choir, perd sa dernière dent.
 Ouvrant à peine un sépulcral organe ;
 Père Eternel ! dit la Sœur Bibiane,
 Miséricorde ! Ah ! Qui nous a donné
 Cet Antechrist, ce démon incarné ?
 Mon doux Sauveur ! En quelle conscience
 Peut-il ainsi jurer comme un damné ?
 Est-ce donc là l'esprit & la science
 De ce VER-VERT si chéri, si prôné ?
 Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
 O Dieu d'amour, reprend la Sœur-Ecoute,
 Quelles horreurs ! Chez nos Sœurs de Nevers,
 Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
 Quoi ! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse ?
 Quel hérétique ! O divine sagesse !
 Qu'il n'entre point ; avec ce Lucifer,
 En garnison nous aurions tout l'enfer.

Conclusion. VER-VERT est mis en cage ;
 On se résout, sans tarder davantage,
 A renvoyer le parleur scandaleux :
 Le pèlerin ne demandoit pas mieux.
 Il est pros crit, déclaré détestable,
 Abominable, atteint & convaincu
 D'avoir tenté d'entamer la vertu
 Des saintes Sœurs : toutes de l'exécration
 Signent l'Arrêt en pleurant le coupable ;
 Car, quel malheur qu'il fût si dépravé,
 N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
 Et qu'il portât sous un si beau plumage,
 La fière humeur d'un escroc achevé,
 L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé !
 Il part enfin, porté par la Tournière ;
 Mais sans la mordre en retournant au port.
 Une cabane emporte le compère,
 Et, sans regret, il fuit ce triste bôrd.

De ses malheurs telle fut l'Illade.
 Quel désespoir ! Lorsqu'enfin de retour,
 Il vint donner pareille sérénade,
 Pareil scandale en son premier séjour.
 Que résoudront nos Sœurs inconsolables ?

Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
 En manteaux longs, en voiles redoublés,
 Au Discrettoire entrent neuf Vénérables ;
 Figurez-vous neuf siècles assemblés.
 Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
 Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
 En plein parquet enchaîné dans sa cage,
 VER-VERT paroît sans gloire & sans appui.
 On est aux voix ; déjà deux des Sybilles,
 En billets noirs ont crayonné sa mort ;
 Deux autres Sœurs, un peu moins imbécilles,
 Veulent, qu'en proie à son malheureux sort,
 On le renvoie au rivage profane
 Qui le vit naître avec le noir Brachmane :
 Mais, de concert, les cinq dernières voix
 Du châtement déterminent le choix.
 On le condamne à deux mois d'abstinence,
 Trois de retraite, & quatre de silence ;
 Jardin, toilette, alcoves & biseuits,
 Pendant ce temps lui seront interdits.
 Ce n'est pas tout ; pour comble de misère,
 On lui choisit pour garde, pour géolière,
 Pour entretien, l'Aleçon du Couvent,
 Une Converse, infante douairière ;
 Singe voilé, squelette octogénaire,
 Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
 Malgré les soins de l'Argus inflexible,
 Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs,
 Venant le plaindre avec un air sensible,
 De son exil suspendoient les rigueurs.
 Sœur Rosalie, au retour de Matines,
 Plus d'une fois lui porta des prâlines ;
 Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
 Tous les bonbons ne font que chicotin.
 Couvert de honte, instruit par l'infortune,
 Ou las de voir sa compagne importune,
 L'Oiseau contrit se reconnut enfin :
 Il oublia les Dragons & le Moine ;
 Et pleinement remis à l'unisson
 Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
 Il redevint plus dévot qu'un Chanoine.
 Quand on fut sûr de sa conversion,

Le vieux Divan déformant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'âlégresse,
Tous ses instans donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.

Que dis-je ? Hélas ! O plaisirs infidelles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs ;
Caffé parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable & liberté plénière,
Tout exprimait de charmantes ardeurs ;
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;
Mais de nos Sœurs, ô largesse indiscrette !
Du sein des maux d'une longue diette,
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre, & brûlé de liqueurs,

VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées,
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son âme errante & son dernier soupir ;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Elisée, & les sacrés bosquets,
Le mène au rang des héros Perroquets ;
Près de celui dont l'Amant de Corine
A pleuré l'ombre, & chanté la doctrine.

Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté ! La Sœur Dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature :
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs & par la broderie ;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres,

Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau,
Qui couvre encore le Mausole nouveau ;
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs ;
En les lisant on sent naître ses pleurs.

*Novices, qui venez causer dans ces bocages
A l'insçu de nos graves Sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages,
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre :
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs ;
Ci gît VER-VERT, Ci gissent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'Oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les Nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la Métempsychose,
De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet
Transportera son âme & son caquet.

F I N.

LES

QUATRE PARTIES

DU JOUR.

PAR LE C. DE BERNIS.

JE chante le Palais des Heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douces demeures
Qu'éclaire le char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours sem-
blable,
Mobile, incertain & constant,
Le Temps, d'une aîle infatigable
Parcourt ce Palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile,
L'Amour, en faveur des amans,
Annonce un jour pur & tranquille,
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette journée,
Les Saisons offrent leurs couleurs ;
Flore, de jasmin couronnée,
Prépare une moisson de fleurs.
Beaux jours, naîsez ; & vous Délie,
Digne élève d'Anacréon,
Lisez ces vers, que la Folie
Fit pour amuser la Raison.

LE MATIN.

Des nuits l'inégale courrière
S'éloigne & pâlit à nos yeux ;
Chaque astre, au bout de sa carrière,
Semble se perdre dans les Cieux.
Des bords habités par le More,
Déjà les Heures de retour
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du Palais du Jour.

Quelle fraîcheur ! l'air qu'on res-
pire,
Est le souffle délicieux
De la volupté qui soupire.
Au sein du plus jeune des Dieux.
Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau ;
L'Amour cent fois la rend heureuse,
Sans quitter le même rameau.
Triton sur la mer applanie
Promène sa conquête d'azur ;
Et la nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des Faunes qui se jouent,
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes Naiades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.
Le flambeau du jour se rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux ;
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquens des mar-
teaux.
Le règne du travail commence.
Monté sur le trône des airs,
Eclaire ton empire immense,
Soleil, annonce l'abondance
Et les plaisirs à l'Univers.

LE MIDI.

Ce grand astre, dont la lumière
Enflamme la voûte des Cieux,
Semble au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs :
L'Olympe, la Terre & les Mers,
Remplis de sa clarté féconde ;
Et jusques au fond des Enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputoit l'Univers.

Toute la Nature, en silence,
Attend que le Dieu de Délos
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des Géants horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve & d'Etna ;
Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les Cyclopes à demi-nus
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'Inde & de la Tonne,
Couronné de feuillages verts,
Jouit des dons que les Hivers
Offrent en tribut à l'Automne ;
Déjà le Champagne glacé
Dans le verre éclate & bouillonne ;
Déjà Silène terrassé
Au Dieu des Songes s'abandonne ;
Bacchus s'enivre, Amour l'ordonne ;
Et dans le vin qu'ils ont versé,
Bacchus voit tomber sa couronne,
Amour son flambeau renversé.

LE SOIR.

Ce Dieu qui brûloit les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux ;
Il fuit, & son char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déjà par sa voix avertis
Ses coursiers vigoureux s'agitent ;
Leurs crins se dressent, ils s'irritent,
Et doublent leurs pas ralentis ;
Ils volent & se précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amaranthe,
Les Nymphes sortent des forêts ;
Un air plus doux, un vent plus frais
Raniment les roses mourantes ;

Et descendant du haut des monts,
Les Bergères plus vigilantes,
Rassistent leurs brebis bêlantes
Qui s'égaroient dans les vallons.

LA NUIT.

Les ombres du haut des montagnes,
Se répandent sur les côtes :
On voit fumer dans les campagnes,
Les toits rustiques des hameaux.
Sous la cabane solitaire
De Philémon & de Baucis,
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les Dieux sont assis.
Errant sur des tapis de mousse
Le verd qui réfléchit le jour,
Remplit d'une lumière douce
Tous les arbustes d'alentour.
Le front tout couronné d'étoiles,
La Nuit s'avance lentement,
Et l'obscurité de ses voiles
Brûle l'azur du firmament.
Les Songes traînent en silence
Son char parfumé de saphirs ;
L'Amour dans les airs se balance
Sur l'aile humide des zéphirs.
O toi ! si long-temps redoutée,
Déesse paisible des airs,
O Lune ! embellis l'Univers,
Et de ta lumière argentée
Blanchis la surface des Mers.

LES
QUATRE SAISONS.

POÈME.

PAR LE C. DE BERNIS.

LE PRINTEMPS.

CHANT I.

J'AI chanté les heures du jour ;
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'Année.
Flore, que ta main fortunée
Présente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scythie,
Vertumne, vainqueur des Hivers,
Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfans d'Orythie.
En vain leurs affreux sifflemens
Nous déclarent encore la guerre ;
En vain dans leurs soulèvemens,
Ils ébranlent les fondemens
De la prison qui les resserre ;
Le Printemps a sauvé la terre
De leurs cruels emportemens.

Le fils d'Eole & de l'Aurore,
Zéphire enfin est de retour ;
Ses transports ont réveillé Flore,
Et les fleurs qui n'osent éclore,
S'ouvrent aux feux de leur amour.
La Nuit cède au Jour son empire ;
L'Hiver s'enfuit au fond du Nord ;
Et la Nature qui respire,
Sort des ténèbres de la mort.
Inmobile au centre du monde,

Le Soleil que nous revoyons,
Orne sa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde,
Déjà des lacs les plus profonds,
Ses feux ont fondu la surface :
On voit tomber du haut des monts
Des monceaux de neige & de glace
Qui fertilisent les vallons ;
Les rochers découvrent leur cime,
Dodone lève un front sublime
Que respectent les Aquilons ;
Et de l'Hiver tendre victime,
Cérès, du sein de nos sillons,
Sourit au Dieu qui la ranime.

Dans sa cabane confiné,
Le berger, au pied des montagnes,
Célèbre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes.
Tout renaît, tout brille à ses yeux ;
Les arbres se courbent en voûte ;
L'onde plus pure dans sa route
Réfléchit l'image des cieux.
Content, il se lève, il s'écrie ;
Et tandis que la bergerie
Se réveille & s'ouvre à sa voix,
Le troupeau marchant sous ses loix
Bondit déjà dans la prairie.

Arbres dépouillés si long-temps,
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éblouissantes,
Parez le trône du Printemps.
Elevez vos pampres superbes
Sur le faite de ces ormeaux,
Vignes, étendez vos rameaux ;
Jasmins, sortez du sein des herbes,
Montez, ombragez ces berceaux ;
Et vous, aimables arbrisseaux,
Lilas, croissez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air se parfume & s'épure ;
Que l'onde jaillisse & murmure ;
Que rien ne trouble un si beau jour ;

Que.

Que les bois, les fleurs, la verdure
Fasse de toute la Nature
Un temple digne de l'Amour.
Sur un nuage de rosée
Vénus descend du haut des cieux,
Et la terre fertilisée,
S'enivre du nectar des Dieux.
Au retour de cette immortelle,
Tout germe, s'enflamme & s'unit;
De l'Univers qui rajeunit,
L'hymen heureux se renouvelle.
L'air s'embrase de nouveaux feux;
Les bois confondent leurs feuillages;
Les mers embrassent leurs rivages;
Et le Soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus! qui peut résister
A la douceur de ton empire?
O Vénus! qui peut éviter
Le piège où ta voix nous attire?
Au sein des rochers les plus durs,
Ta chaleur, active & puissante,
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour par des routes certaines,
Pénètre dans tous les ressorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps;
Il fend les airs, nage dans l'onde,
Et la terre, qu'il rend féconde,
Dans ses bras aime à respirer;
Ce Dieu charmant enseigne au
Le secret de se réparer. [monde
Sortez, indolens Sybarites,
Du cercle étroit de vos plaisirs;
Osez étendre les limites
Où se renferment vos desirs.
Abandonnez les faux spectacles
Qu'admirent la Ville & la Cour,
Pour jouir en paix des miracles
De la Nature & de l'Amour.
Venez, sous nos berceaux rustiques,

Délaisser vos cœurs languissants,
Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos sens.
Renaîsez avec la Nature,
Et dans ses dons multipliés,
Goûtez, sans trouble & sans me-
Des plaisirs purs & variés. [sure
L'oiseau qu'une superbe cage
Captivoit sous un toit doré,
A supporté son esclavage
Tant que les frimats ont duré;
Mais après leur règne funeste,
Le Bélier, propice aux amours,
Vient d'ouvrir l'empire céleste
A la Déesse des beaux jours.
L'oiseau captif qui voit renaître
Les fleurs du jardin de son maître,
Qui sous des myrtes amoureux,
Entend la musique champêtre
Des autres oiseaux plus heureux;
Resserré dans un palais vaste,
Brûle de traverser les airs,
Et regrette, au milieu du faste,
L'ombre des bois & des déserts.
Ces beaux vases de porcelaine
Sont-ils remplis de la même eau,
Dont il boiroit dans ce ruisseau
Qui fait fleurir toute la plaine?
L'aiguillon de la liberté,
L'aspect riant de la campagne,
L'Amour enfin qui l'a flatté
De lui donner une compagne,
Tout l'irrite contre ses fers;
Tout le détrompe & le détache
Des faux biens qui lui sont offerts:
Sa prison s'ouvre, il s'en arrache,
L'Amour le rend à l'Univers.
Le lac, les vernis, la dorure
Ont assez ébloui mes yeux;
J'aime mieux la simple parure
De ce côteau délicieux. [tonnes;
Mon Louvre est sous ces belles

Un bois est le temple où j'écris;
Des arbres en font les colonnes,
Et des feuillages les lambris.
Les arts, ces esclaves serviles
De nos desirs effeminés,
Transportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés.
Nos yeux, qu'un vain charme fascine,
Sont plus surpris que satisfaits;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la Nature a faits.
Pourquoi, dans nos maisons champêtres,
Emprisonner ces clairs ruisseaux,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A subir le joug des berceaux?
Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatans:
Pourquoi contraindre la Nature?
Laissons respirer le Printemps.
Quelle étonnante barbarie
D'affervir la variété
Au cordeau de la symétrie;
De polir la rusticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la simplicité
De cette riante prairie?
Le plaisir, qui change & varie
Adore la diversité.
O toi! Commentateur suprême,
Qui définis la volupté,
Qui fais du plaisir un système,
Et de l'amour un froid traité;
Calculateur infatigable,
Dont la méthode insupportable
Dessèche en nous le sentiment,
Laisse reposer un moment
Ton syllogisme inattaquable,
Et ton invincible argument;
Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raisonnement.
Vénus

Vénus & Flore nous-rappellent,
Gardons la raison pour l'hiver ;
Respirons le baume de l'air,
Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugiffans
Poursuivre Io dans les prairies ;
Voyons ces troupeaux bondiffans
Donner, par leurs jeux innocens,
Aux bergères des rêveries,
Aux bergers des desirs pressans.

Ocyroé, dans les campagnes,
Enflamme, par ses fiers regards,
Le coursier, amant des hasards ;
Elle l'enleve à ses compagnes,
Et s'élançant, les crins épars,
Tous deux, au sommet des mon-
tagnes,

Offrent leur hymen au Dieu Mars.
Plus loin, dans ces forêts sauvages,
Les lions rugissent d'amour,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer alentour ;
Le fier dragon & le reptile,
L'insatiable crocodile,
L'oiseau que révère Memphis,
Le dromadaire des Sophis,
Les monstres craintifs ou féroces
Qui peuplent le sein de Thétis,
Tous forment des nœuds assortis,
Et l'Amour préside à leurs noces.
Régnez sur les flots applanis,
Alcyons, déployez vos ailes ;
Les vents respecteront vos nids,
Et les flots vous seront fidèles.

Vous, qui, dans l'humide séjour,
Cachez vos brillans coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour ;
Formez de nouveaux mariages,
Et que les perles soient les gages
Que l'Hymen présente à l'Amour.
Déjà sous l'épine fleurie
Philomèle exerce sa voix ;

Progné voltige autour des toits ;
L'oiseau de Vénus se marie,
Et la touterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois.
Le castor, amant des rivages,
Trace le plan de sa maison ;
Les abeilles, encor plus sages,
Dans le creux des rochers sauva-
Elèvent l'utile cloison [ges,
Qui sépare leurs héritages.

Le vermisséau, sous le gazon,
Lui-même devient architecte,
Et les ouvrages de l'insecte
Etonnent la fière raison.
Le monde à nos yeux va renaître ;
Et tous les êtres dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.

Image d'un jeune arbrisseau,
Inconcevable vermisséau,
Soyez à jamais un problème ;
Tout entier dans chaque rameau,
Renaissiez semblable & nouveau ;
Et par une faveur suprême,
Trompez la mort sous le ciseau
Qui vous sépare de vous-même.

O ! que l'homme si dédaigneux,
Lui qui foule d'un pied superbe
Des insectes cachés sous l'herbe,
Perdroit de son faste orgueilleux,
S'il savoit, quand il les écrase,
Que moins gênés dans leurs desirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour
embrase,

Sont toujours neufs pour les plaisirs !
Telles sont les vives images
Que le Printemps offre à nos yeux ;
Les Saisons ressembloient aux âges ;
Dans leurs rapports mystérieux,
La main invisible des Dieux
Cache des conseils pour les sages.
Le Printemps couronné de fleurs,

Pare-l'Amour qui le careffe ;
L'été mûrit par ses chaleurs
Les dons brillans de la jeunesse :
L'Automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore ;
L'Hiver à l'instant les dévore ;
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès & de Flore.
Ainsi l'on peut toujours saisir
Les momens heureux qui s'envo-
lent :

Fuyons les dangers du loisir ;
Le travail ajoute au plaisir,
Et l'un & l'autre nous consolent.
Aujourd'hui les fleurs des buissons
Parfument le sein des bergères ;
Avec des fleurs & des chansons
Achetons leurs faveurs légères.
L'été s'approche, jouissons.
Ces nuages chargés de neige,
Qu'au midi d'un jour radieux
Les Aquilons séditieux
Souffloient du fond de la Norwège,
N'assiégent plus l'astre des Cieux.
Le Soleil pénètre la terre,
Et pompe jusque dans ses flancs
Les esprits, les germes brillans
Dont va se former le tonnerre.
Déjà l'étoile de Vénus
Annonce les belles soirées ;
Déjà les Faunes revenus
Cherchent les Nymphes égarées ;
Zéphire, d'un souffle épuré,
Ride la surface de l'onde :
La Nuit, de son trône azuré,
Répand ses pavots sur le monde,
Et son char, d'Amours entouré,
Roule dans une paix profonde.

L'ÉTÉ.

CHANT II.

Soleil, c'est aujourd'hui ta fête;
 L'Été, chargé de blonds épis,
 Etale ses riches habits,
 Et fait rayonner sur sa tête
 L'or, les saphirs & les rubis.
 Lève-toi, répands la lumière;
 Brille, triomphe à tous les yeux;
 Poursuis la nuit dans sa carrière,
 Et chasse du trône des cieux
 Sa pâle & tremblante courrière.
 Sur le sommet inhabité
 Des montagnes les plus sauvages,
 Déjà les disciples des Mages
 Chantent le retour de l'Été.
 Abattu, triste & fontaîne,
 Dans les jardins qu'il embellit,
 Le Printemps soupire & pâlit;
 En voyant l'éclat de son frère.
 Clytie, ouvrez vos feuillages d'or;
 L'amant dont vous pleurez l'absence,
 Vient ranimer, par sa présence,
 Les feux dont vous brûlez encor.
 Malheureux sang de Montézume,
 Filles du Soleil, accourez, [lume;
 C'est pour vous que son feu s'al-
 Sa vue adoucit l'amertume
 Des larmes que vous dévorez.
 Votre âme orgueilleuse respire
 Devant le Roi du firmament;
 Sa gloire, que la terre admire,
 Vous console, pour un moment,
 De la chute de votre empire.
 Il paroît, l'Olympe rougit,
 Le front des montagnes se dore;
 Le Lion céleste rugit,
 En voyant l'astre qu'il adore.

Il paroît; ses rayons épars
 Couvrent la face des campagnes;
 Le premier feu de ses regards,
 Attire au plus haut des montagnes
 La froide vapeur des brouillards.
 A l'instant la terre embrasée,
 Par son éclat vif & charmant,
 Donne le feu du diamant
 A chaque goutte de rosée.
 Fidelle amante du Soleil,
 De fleurs, de perles couronnée,
 La Nature sort du sommeil;
 Comme une épouse fortunée,
 Dont l'amour hâte le réveil.
 Vers l'astre bienfaisant du monde
 Elle étend ses bras amoureux;
 Il brille, & l'ardeur de ses feux
 La rend plus belle & plus féconde.
 Tandis qu'au sommet d'une tour
 Le paon fait reluire au grand jour
 L'azur de ses plumes nouvelles,
 L'oiseau de la mère d'Amour
 Épure l'argent de ses ailes.
 Tout brûle des feux de l'Été.
 Le froid serpent, caché sous l'herbe,
 S'éveille, & dresse avec fierté
 La crête de son front superbe;
 Son corps, en replis ondoyans,
 Roule, circule, s'entrelace;
 Ses yeux, pleins d'ardeur & d'audace,
 S'arment de regards foudroyans;
 Bientôt levant sa tête altière
 Vers l'astre qui l'a ranimé,
 Il s'élance de la poussière
 Et fait briller à la lumière
 Son aiguillon envenimé.
 Foibles mortels, que le jour blesse,
 Éveillez-vous, ouvrez les yeux;
 Le Soleil, embrasant les cieux,
 S'indigne de votre mollesse.

Que devient l'homme quand il
 dort?

Emporté sur l'aile des songes,
 Il vole au pays des mensonges,
 Il touche aux rives de la mort.
 Envisage ce globe immense,
 Image du Dieu qui l'a fait;
 La flamme nourrit sa substance,
 Ses feux répandent l'abondance;
 Chaque rayon est un bienfait.
 Au sein des plus profonds abymes,
 Il enfante ces purs métaux,
 Tristes auteurs de tous les maux,
 Pères féconds de tous les crimes;
 Mais qui, sagement répandus
 Sur les besoins de la patrie,
 Forment les liens étendus
 Du commerce & de l'industrie,
 Satisfont à tous les desirs,
 Et tels que des sources fécondes,
 Vont ranimer dans les deux mondes
 Les arts, la gloire & les plaisirs.
 O Soleil! âme universelle,
 Toi, dont les regards amoureux
 Eclairent ces astres nombreux
 Dont l'azur des cieux étincelle;
 O toi, qui suspends dans les airs
 Ces torrents, ces mers vagabondes,
 Qui, par mille canaux divers,
 Portent la fraîcheur de leurs ondes
 Dans les veines de l'univers;
 De l'Été, qui vient de renaître,
 Mûris les fertiles moissons,
 Et reçois les foibles chansons
 Que t'offre ma Muse champêtre.
 Déjà de tes rayons puissans
 Les campagnes sont pénétrées;
 Eoie, des blés jaunissans,
 Agite les ondes dorées.
 O Cérès! presse ton retour:
 Sur nos plaines le Dieu du jour
 Répand la chaleur & la vie.
 Proserpine a quitté la cour
 Du sombre époux qui l'a ravie:

Le même char qui l'entraîne
A travers la flamme & la cendre,
A tes yeux charmés va descendre
Du sommet brillant de l'Etna.
Elle paroît; ton cœur palpite,
Tes pas volent devant tes pas;
Quand tu l'appelles dans tes bras,
L'amour vers toi la précipite;
Un mutuel enchantement
Vous enivre de mêmes charmes;
Trop court, mais trop heureux
moment

Où le plaisir verse des larmes!
Pour un cœur noble & généreux,
Qu'il est doux, en quittant Cerbère,
De retrouver le monde heureux
Par les seuls bienfaits de sa mère!
Belle Proserpine, à tes yeux
Déjà la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux;
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets;
Plus loin, leurs meules entassées
Elèvent un trône à Cérés.
Sur l'arbre fécond de Pyrame,
Le ver à soie ourdit sa trame,
Qui pare les Dieux & les Rois;
Les fraises parfument les bois,
L'épine enfante la groseille,
Mille fruits naissent à la fois;
Et prêt à remplir sa corbeille,
La Nymphé hésite sur le choix.
Partout l'abondance circule;
L'homme n'est heureux que l'Été:
L'infatigable pauvreté
Écrite l'ardente canicule
Qui fait frémir la volupté.
Dans un salon pavé de marbre
Respire-t-on un air plus frais,
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
Cher aux Déeses des forêts?

La Driade, en robe légère,
Brave sous un chapeau de fleurs,
L'aiguillon ardent des chaleurs;
Et Pallas, coiffée en bergère,
Pour égayer le moissonneur,
Danse à midi sur la fougère.
Le travail, joint à la gaieté,
Souffre & surmonte toutes choses:
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.
Voyez l'intrépide chasseur,
Qui sur cette côte brûlante,
A l'aide d'un chien précurseur,
Arrête la perdrix tremblante.
De joie & d'espoir animé,
Il prend, il arme son tonnerre:
L'oiseau part, un trait enflammé
Le fait retomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines:
Le plaisir, la gloire & l'espoir
Font supporter toutes les peines.
Mais déjà plus vif & plus clair,
Le Soleil dévore & consume
La rosée éparse dans l'air;
Et le feu du ciel qui s'allume,
Étincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux;
Et dans leurs lits plus resserrées,
Les Nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avid voyageur,
Qui, dans les fables de l'Afrique,
Égaré sous un ciel vengeur,
S'expose aux fureurs du Tropique.
La terre rougit sous ses pieds;
Des torrens de feu se répandent;
Et par le Soleil foudroyés,
Les monts & les rochers se fendent.
Les arbres à demi couchés, [dure,
Sans fruits, sans sève, & sans ver-

Couvrent de leurs bras desséchés
Le sein brûlant de la Nature.
Quel fort! quels horribles mo-
Il entend les rugissemens: [mens
Des lions que la soif dévore;
Immobile d'accablement,
Il cherche en vain du firmament
Le secours que la terre implore:
Assis sur un sable enflammé,
A la rigueur d'un ciel barbare,
Il reproche à son cœur avare
Les maux dont il est consumé.
Pour nous, que le Soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux,
Laissons voyager l'avarice;
Sur le gazon reposons-nous,
Tandis que l'ardente Escrevisse
Embrase le ciel en courroux.
Ainsi qu'à la céleste troupe,
Pendant le règne des chaleurs,
Hébé nous verse à pleine coupe
Le jus des fruits, l'esprit des fleurs,
La neige avec art préparée,
Aiguille nos sens émoussés;
On diroit que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borté.
Un doux loisir est nécessaire;
L'esprit de soin débarrassé,
On passe le jour sans rien faire,
Un tel jour est bientôt passé.
Du midi l'ardeur violente
N'est pas un supplice pour nous:
Si la chaleur est accablante,
Tous les remèdes en sont doux.
Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir sur les monts voisins:
Junon vient déclarer la guerre
Au Dieu protecteur des raisins.
Les portes du ciel s'obscurcissent,
L'air siffle, les antres mugissent;
Mais bientôt les vents sont calmés;
Et les tempêtes dissipées,

Sur les montagnes escarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris, sur un trône de nues,
Fait briller son arc lumineux ;
Déjà les Nymphes revenues
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déjà pressé par sa rivale,
Le Roi des astres moins ardent,
Se précipite à l'occident
Sur un char de nacre & d'opale.
L'extrémité de ses rayons
Eclaire au loin la mer profonde ;
Et tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde,
Armé de feux étincelans,
Il ouvre à ses courriers brûlans
Les barrières de l'autre monde.
O ! qu'il est doux de respirer
Cet air frais, ces pures haleines
D'un vent qui du fond des fontaines
S'échappe, & n'osant murmurer,
Vole sur l'aile du mystère !
Amour il est temps de régner ;
Vénus se promène à Cythère,
Et les Graces vont se baigner.

L'AUTOMNE.

CHANT III.

QUELS parfums remplissent
les airs ?
Où porter mes regards avides ?
Des tapis plus frais & plus verts
Renaissent dans nos champs arides :
La Nature efface ses rides,
Tous ses trésors nous sont ouverts ;
Et le jardin des Hespérides
Est l'image de l'Univers.
C'en est fait, la Vierge céleste,

En découvrant son front vermeil,
Adoucit, d'un regard modeste,
L'ardeur brûlante du Soleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu cesses de blesser nos yeux ;
Vertumne ramène Pomone ;
Et mille fruits délicieux
Brillent sur le sein de l'Automne.

O Sœur aimable du Printemps !
Tu viens acquitter ses promesses ;
Si tes biens sont moins éclatans,
Tu n'as point de fausses richesses :
Loin de toi le fard de Vénus,
Et le clinquant de l'imposture ;
Ta main dépouille la nature
De ses ornemens superflus :
L'air négligé de ta parure
Te donne une beauté de plus :
Les fruits, plus nombreux que les
feuilles,

Couronnent tes arbres chéris ;
Et tous les biens que tu recueilles,
Ont moins d'éclat & plus de prix.
Le règne fortuné d'Astrée
Se renouvelle dans ta cour ;
Tu pèses la nuit & le jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux,
Qui font la richesse du monde,
Le ciel, de la terre amoureux,
Se peint dans le miroir de l'onde.

La Paix, reine de l'Univers,
Eteuffe la voix des trompettes ;
Un jour plus doux luit sur nos têtes.
Nos travaux, mêlés de concerts,
Ressembtent aux plus belles fêtes :
La Nature reprend ses droits ;
Les Dieux descendent des mon-
tagnes ;
La gloire habite les campagnes ;
Les Muses rêvent dans les bois ;
Et lasse d'accorder les Rois,

Thémis, assise au pied d'un chêne,
Juge les chansons de Philène,
Et donne aux bergères des lois.
Les fiers amans de la fortune
Ont quitté la chaîne importune
De la faveur & du devoir ;
L'art, l'industrie & le savoir
Sortent des villes dépeuplées,
Et l'abondance vient revoir
Ses richesses accumulées.
Ton règne paisible & charmant
Fait oublier celui de Floré ;
Automne, la terre t'adore,
Et l'Univers est ton amant.
Belle encor au déclin de l'âge,
Toi seule, ô divine Saison !
Utile, douce, aimable & sage,
As mérité le double hommage
Du plaisir & de la raison.

O que les Muses sont dociles
Dans ces vergers délicieux !
Mes vers inspirés par les Dieux,
Naissent plus doux & plus faciles :
L'art de la rime n'est qu'un jeu ;
L'expression suit la pensée,
Et mon âme au Ciel élançée
Vole sur des ailes de feu.
Dans cette aimable solitude,
L'esprit captif sort de prison ;
Le plaisir abrège l'étude ;
Tous deux étendent la raison.
Erreur que l'orgueil déifie,
Préjugé, tyran des mortels,
Cédez à la Philosophie
Qui vient de briser vos autels.
Cieux inconnus au télescope,
Et vous, atomes échappés
A l'œil perçant du microscope,
Vos mystères développés
Brillent aux yeux de Calliope.
La Vérité, fille du Temps,
Déchire le voile des Fables ;

Je vois des mondes innombrables,
Et j'aperçois des habitans.
Malgré ses volcans homicides,
Le feu lui-même est habité ;
L'air, dans ses ondes si fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses Tritons & ses Néréides,
La lumière, dont les couleurs
Forment la parure du monde,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.
La Nature anime les marbres,
L'air, le feu, la terre & les eaux ;
Les fruits qui font plier les arbres,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit, rien n'est inutile ;
Et la reine des animaux
Unit par différens anneaux
L'homme superbe & le reptile.
Fiers amans de la liberté,
Les êtres, l'un de l'autre esclaves,
Ignorent leur captivité,
Et méconnoissent leurs entraves.
Tout cède à la commune loi :
Terre orgueilleuse & téméraire,
Apprends que l'astre qui t'éclaire
Se doit au monde comme à toi,
Obéis, remplis ta carrière,
Adore la source première
Des beaux jours qui te sont donnés ;
Reçois & répands la lumière
Sur d'autres globes fortunés.
Ainsi mon esprit se dégage
Des erreurs du peuple & des grands ;
Malgré la vanité des rangs,
Tous les êtres sont pour le sage
Moins inégaux que différens.
Ainsi ma Muse s'abandonne
A son caprice renaissant ;
Et tandis qu'un Dieu caressant
D'un double myrte la couronne,
Le Soleil moins éblouissant,

Abrège les jours de l'Automne,
Pomone, avant que de périr,
Semble redoubler ses caresses ;
Les arbres chargés de richesses
Se courbent pour nous les offrir.
Lasse de ramper sur nos treilles,
La vigne élève ses rameaux,
Et suspend ses grappes vermeilles
Au front superbe des ormeaux.
Ces fruits si funestes aux Perses,
Et si délicieux pour nous,
Confondans leurs couleurs diverses,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces sont couvertes
De coins dorés & de pavis ;
Mille grenades entr'ouvertes
Sèment la terre de rubis ;
Orange douce & parfumée,
Limons & poncirs fastueux,
Et vous, cédrats voluptueux,
Couronnez l'Automne charmée ;
Raifins brillans, dont la fraîcheur
Etanche la soif qui nous presse ;
Pommes, dont l'aimable rougeur
Ressemble au teint de la jeunesse,
Tombez & renaîsez sans cesse
Sur le chemin du voyageur.
L'Amour que l'Automne rappelle,
Descend du ciel dans nos vergers,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez, Naiades timides ;
Le fruit sur la terre tombé,
Brille, s'élève en pyramides,
Et remplit le trésor d'Hébé.
Nymphes, enlevez vos corbailles,
Allez offrir au Dieu des eaux
Le pourpre qui couvre nos treilles,
L'ambre qui couvre nos côteaux.
Un second Printemps vient d'é-
clorre ;
Le ciel répand des rayons d'or,

L'amarante & le tricolor
Rappellent le règne de Flora,
Et la campagne brille en cor
Des douces couleurs de l'aurore.
Vesper commence à rayonner,
Io mugit dans les villages,
Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.
Le Soleil tombe & s'affoiblit ;
Montons sur ces rochers sauvages ;
Allons revpir ces paysages
Que l'ombre du soir embellit.
Ici, des champs où la culture
Étale ses heureux travaux ;
Une source brillante & pure,
Qui par la fraîcheur de ses eaux,
Rajeunit la sombre verdure
Des prés, des bois & des côteaux ;
Là, des jardins & des berceaux
Où règnent l'art & l'imposture ;
Des tours, des flèches, des cré-
neaux,
Des donjons d'antique structure ;
Sur le chemin de ces hameaux,
De longues chaînes de troupeaux ;
Un pont détruit, une mesure ;
Plus loin, des villes, des châteaux,
Couverts d'une vapeur obscure,
Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,
Le Ciel allumant ses flambeaux,
Tout l'horizon que l'œil mesure,
Offrent aux yeux de la peinture
Des contrastes toujours nouveaux,
Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris & la nature.
Mais la nuit, au trône des cieus,
Disparant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images ;
La Sœur aimable du Soleil
Se lève sur l'onde apaisée,
Et répand de son char vermeil

Le jour tendre de l'Elyfée ;
 Elle embellit les régions
 Qu'abandonne l'astre du monde ;
 Elle éclaire les Alcyons
 Qui planent sur la mer profonde ;
 La vague tremblante de l'onde
 Brise & dissipe les rayons
 De sa lumière vagabonde.
 Sur les mers, d'écume blanchies,
 Neptune marche avec sa cour ;
 Et de nos flottes enrichies
 Eole presse le retour.
 Conduits par les mains des Sirènes,
 On voit de loin nos pavillons
 Tracer d'innombrables fillons
 Sur le sein des humides plaines.
 Tandis que l'Océan charmé
 Contemple son vaste rivage,
 Le Nord tout-à-coup enflammé
 Devient le spectacle du sage,
 Et l'effroi du peuple alarmé.
 Une lumière étincelante
 Embrase le voile des airs ;
 Avant-courrière des hivers,
 Quelle autre Aurore plus brillante
 S'élève au milieu des éclairs ?
 Les Dieux ont-ils, dans leurs ba-
 Pés le sort des Nations ? [lances,
 Ému par nos divisions,
 Le Ciel fait-il briller ses lances ?
 Ses feux & ses rayons épars,
 Ses colonnes, ses pyramides
 N'offrent à des regards timides
 Que les jeux sanglants du Dieu
 Mars.

Voilà les nombreuses armées,
 Voilà les combats éclatans,
 Qui de nos guerres rallumées
 Furent les présages constants.
 La frayeur naîsoit du prestige ;
 Mais nos yeux, bientôt satisfaits,
 Verront renaître le prodige

Sans en redouter les effets.
 Brillez, Aurore boréale,
 De la Nuit éclairez la cour ;
 En vous voyant, le beau Céphale
 Croit voir l'objet de son amour ;
 Et l'hirondelle matinale
 S'étonne d'annoncer le jour.
 Palès rappelle dans la plaine
 Et les bergers & les troupeaux ;
 Vulcain rallume ses fourneaux,
 Et la troupe du vieux Silène
 S'éveille au pied de nos côteaui.
 Au bruit des meutes de Diane,
 Les Bacchantes ouvrent les yeux ;
 Trompé par la clarté des cieui,
 Bacchus sort des bras d'Ariane ;
 Ce Dieu de pampres couronné,
 Ouvre la scène des vendanges ;
 Il brille, il marche environné [ges,
 D'Amours qui chantent ses louan-
 On voit danser devant son char
 Les Satyres & les Driades ;
 Un Faune enivré de Nectar,
 Remplit la coupe des Ménades ;
 Les jeux qui le suivent toujours,
 Répandent des fleurs sur ses traces ;
 Ses tigres conduits par les Graces,
 Sont caressés par les Amours.
 Momus, Terpsichore, Thalie,
 Egyptes, Centaures, Sylvains
 Viennent annoncer aux humains
 L'heureux retour de la folie.
 Le Soleil voit, en se levant,
 La marche du vainqueur du Gange ;
 Et porté sur l'aile du vent,
 L'Amour annonce la vendange.
 Pan, dans le creux de ce rocher,
 Foule les présens de l'Automne ;
 A ses yeux, la jeune Erigone
 Folâtre & n'ose s'approcher.
 Le nectar tombe par cascade,
 L'onde & le vin sont confondus.

Et l'urne de chaque Naiade
 Devient la tonne de Bacchus.
 Les flots de la liqueur sacrée
 Couvrent la campagne altérée ;
 Tout boit, tout s'enivre, tout rit,
 Et de la joie immodérée
 Jamais la source ne tarit.
 Le myrte, aux amours favorable,
 A dérobé moins de plaisirs,
 Que cet arbruste vénérable
 N'a vu couronner de desirs.
 Sous les pampres de cette vigne,
 Un amant n'est jamais trahi ;
 Plus il jouit, plus il est digne
 Du bonheur dont il a joui.
 Bacchus rajeunit tous les âges,
 Ses charmes ramènent toujours
 La folie au temple des Sages
 La raison au sein des Amours,
 La fin du règne de Bacchus
 Annonce ces combats aimables,
 Où les Satyres sont vaincus
 Par les Nymphes infatigables.
 Jours fortunés, mais peu durables,
 Bientôt le brutal Africus,
 S'éveille aux cris épouvantables
 De la maîtresse de Glaucus.
 Les hirondelles assemblées,
 S'élançant du faite des tours,
 Au fond des grottes reculées
 Vont s'endormir jusqu'aux beaux
 jours.
 Entassés comme des nuages,
 Mille oiseaux traversent la mer,
 Le retour de l'affreux Hiver
 S'annonce par leurs cris sauvages.
 Le fer tranchant va déchirer
 Le sein des plaines découvertes ;
 Et Vertumne enpleurant nos pertes,
 Nous apprend à les réparer.
 Eole menace le monde ;
 Borée en sa prison rugit ;

La mer qui s'enfle, écume & gronde,
Et son rivage au loin mugit.
Les Oréades taciturnes
Cherchent les antres des déserts ;
Et les Hyades, dans les airs,
Ont renversé leurs froides urnes.
Vents, triomphez en liberté,
Allez dépouiller la nature
Des vains titres de sa fierté :
Que sert un reste de parure,
Quand on a perdu la beauté ?
Dispersez ces feuilles séchées,
Dévorez ces plantes couchées,
Qui n'osent regarder les cieux.
Et toi, les délices du monde,
Toi, qui plaisois à tous les yeux,
Saison si belle & si féconde,
Automne, reçois mes adieux.

L'HIVER.

CHANT IV.

LES vents ravagent nos prairies,
Tout meurt dans nos champs
désolés ;

Et de nos humbles bergeries
Les fondemens sont ébranlés :
Déjà les Graces immortelles
Rettent dans nos froides maisons ;
L'Amour vient réchauffer ses ailes
Au feu mourant de nos tisons :
Content de régir nos villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laisse à ses frères volages
L'empire bruyant des Cités.
Foibles esclaves de Cythère,
Fuyez nos plaisirs innocens ;
Dérobez-vous aux traits perçans

Que lance le noir Sagittaire.
Le règne de l'art imposteur
Commence où la nature expire ;
Volez dans ce monde enchanteur,
Où le luxe tient son empire.
La nouvelle Persépolis
Vous ouvre ses portes dorées ;
Chassez de vos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées ;
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la cour ignorées.

Pour nous que la paix & les ris
Enchaînent sous ces toits rustiques
Autour de nos foyers gothiques,
Nous allons oublier Paris
Et vos plaisirs Asiatiques.
Croyez qu'au fond de nos châteaux,
La joie invente aussi des fêtes ;
Malgré les torrens du Verseau,
Le souffle glacé des tempêtes
Epargne les myrtes nouveaux
Dont les plaisirs parent nos têtes.
Ce n'est pas à la cour des Rois
Qu'habite la paisible Astrée :
Il faut que l'âme quelquefois
Au sein du tumulte enivrée,
Revienne, dans le fond des bois,
Trouver sa raison égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de son âme !
Le cœur qui cherche à s'ignorer,
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir & s'estimer ?
On n'évite point ce qu'on aime :
Qui n'ose vivre avec soi-même,
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi désertier nos campagnes,
Quand les sauvages Aquilons
Chassent, du sommet des mon-
tagnes,

La pauvreté dans nos vallons ?
L'aspect des misères humaines

Est plus touchant qu'il n'est af-
freux :

Craint-on de voir les malheureux,
Quand on veut soulager leurs peines ?
Le front du riche s'obscurcit,
Et l'aspect du malheur le blesse :
Dans le séjour de la mollesse
Le cœur se ferme & s'endurcit
Trop fière de ses avantages,
La Ville détourne les yeux
Du sombre tableau des Villages,
Dont les toits, couverts de feu-
illages

S'ouvrent aux injures des cieux.
Tranquille sous un dais superbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point dans nos hameaux
La pauvreté disputer l'herbe
Aux plus féroces animaux.
Auprès d'un foyer magnifique
On bénit le farouche Hiver,
Qui dans un salon pacifique
Respecte la douceur de l'air.
On croit que la misanthropie
Aigrit les maux qu'on ne sent pas ;
Ainsi le luxe, dans ses bras,
Engourdit notre âme assoupie.
Honteux d'aimer, fier d'être ingrats,
Dans des intrigues puériles,
Nous épuisons nos cœurs stériles ;
Moins sensibles que délicats,
Le dégoût nous rend difficiles ;
Impatients & bientôt las
Nous trainons nos jours inutiles,
Nous rêvons, nous ne vivons pas.
Loin de moi le triste système
De censurer d'heureux loisirs :
C'est en faveur du plaisir même,
Que je condamne nos plaisirs.
Il n'est point d'Hiver pour le Sage ;
La terre qu'Eole ravage,
Plait encor dans sa nudité ;

Les monts, entourés d'un nuage,
 Imposent par leur majesté;
 L'aspect de Neptune irrité,
 Frappant en fureur son rivage,
 Répand sur tout son paysage
 L'âme, la vie & la fierté;
 Et la campagne plus sauvage
 Ne perd pas toute sa beauté.
 Malgré l'effroyable peinture
 Du désordre des éléments,
 L'Hiver lui-même a des momens;
 Les ruines de la Nature
 Plaissent encore à ses amans.
 Nos hameaux auroient plus de
 charmes,
 S'ils étoient moins inhabités,
 Et s'ils n'arrosioient de leurs larmes
 Les biens qu'absorbent les Cités.
 La terre, en esclave servile,
 S'épuisera-t-elle à jamais
 En faveur d'une ingrate Ville
 Qui change en tribut nos bienfaits?
 Enrichis des biens qu'ils moisson-
 nent,
 Si nos Laboureurs, qui frissonnent
 Sous leurs toits de chaume cou-
 verts,
 Jouissoient, du moins les hivers,
 De l'abondance qu'ils nous don-
 nent;
 Si le fleuve de nos trésors, [nent;
 Long-temps égaré dans sa course,
 Remontoit enfin à sa source,
 Pour enrichir ses premiers bords;
 Alors la misère effrayante,
 Dont la main foible & suppliante
 Implore un secours refusé,
 Béniroit l'image riante
 De notre luxe humanisé.
 Le cours de nos destins prospères,
 En répandant notre bonheur
 Sur l'héritage de nos pères,
 Sauveroit la vie & l'honneur

Aux esclaves involontaires,
 Que le fer sanglant du vainqueur,
 Ou que la bassesse du cœur
 Rendit jadis nos tributaires.
 Tout malheureux est avili:
 Chassez l'indigence importune,
 Et le Village est ennobli;
 La gloire y suivra la fortune;
 L'y vois son culte rétabli.
 Ranimons les arts de Cybelle;
 Forçons la paresse rebelle
 A surmonter la pauvreté;
 En rendant la terre plus belle;
 Augmentons sa fécondité.
 Déjà sur la neige endurcie,
 L'Hiver commence ses travaux:
 Déjà la tête des ormeaux
 Tombe sous les dents de la scie.
 Le bruit redoublé des marteaux
 Retentit au pied des montagnes,
 Et le plus grossier des métaux
 Devient le trésor des campagnes.
 Le fer recourbé de Cérès
 S'aiguise sur la meule agile;
 La chasse dispose ses rets;
 La fournaise épure l'argile;
 Vulcain change en verre fragile
 La fougère de nos forêts.
 Les jeux & les travaux s'allient;
 Pour former nos simples tapis,
 La paille & le junc se marient;
 Nos vœux, nos besoins, qui varient,
 Réveillent les arts assoupis.
 L'ennui, ce tyran domestique,
 Dans nos hameaux est ignoré:
 Ici, le pasteur désœuvré
 Façonne son sceptre rustique;
 Ici, le chanvre préparé
 Tourne autour du fuseau gothique;
 Et sur un banc mal assuré,
 La Bergère la plus antique
 Chante la mort du Balafre,

D'une voix plaintive & tragique,
 O! que ces objets innocens
 Ont de droits sur l'âme d'un Sage!
 La campagne la plus sauvage,
 Porte le calme dans nos sens.
 Les Loix de la Philosophie
 Naissent du principe du goût;
 Ce qu'on aime, on le déifie,
 Et l'on peut être heureux par-tout,
 Le charme seul de l'habitude
 Me fait vanter la solitude.
 Jadis l'Hiver, loin de Paris,
 Effrayoit ma folle jeunesse;
 Je croyois dans nos champs stérilisés,
 Voir les rides de la vieillesse.
 Ces bois blanchis par les frimats,
 Où j'entretiens ma rêverie;
 Ce fleuve dont l'onde chérie
 Ranime nos sombres climats,
 Qui, pour embrasser la prairie
 Ouvre, étend & courbe ses bras;
 Ces lieux pour moi remplis d'appas,
 Etoient jadis la Sibérie.
 Jusque dans l'ombre des déserts,
 Le bruit séduisant des théâtres
 Venoit étouffer les concerts
 De nos villageoises folâtres.
 Le luxe, environné des arts,
 Roi d'une ville singulière,
 Changeoit le village en chaumière,
 Et présentoit à mes regards
 Nos bons & naïfs Campagnards,
 Marqués au crayon de Modière.
 Je regrettois la liberté
 D'un spectacle aimable & fantasque,
 Où l'on prodigue sous le masque
 Le mensonge & la vérité;
 L'asyle élégant & champêtre
 Où deux amans sont renfermés,
 Moins par le plaisir d'être aimés,
 Que par l'orgueil de le paroître;
 Ces longs soupers où l'on redit

Toute

Toute l'histoire de la veille ;
 Où l'enjoûment se refroidit,
 Si la satire ne l'éveille ;
 Où le vaudeville fatal
 Est modulé par les Orphées ;
 Où le vin, versé par les Fées,
 Coule dans l'or & le crystal :
 Enfin, le tumulte & l'orgie,
 Vénus & ses temples ouverts,
 L'image des arts réfléchie
 Sur les glaces de nos desserts :
 Tout au séjour de la licence
 Appeloit mon cœur égaré ;
 La Ville avoit défiguré
 L'heureux séjour de l'innocence.
 Aujourd'hui que l'âge a mûri
 Les conseils de l'expérience,
 Que mon cœur enfin s'est guéri
 Des fougues de l'impatience,
 L'Hiver n'est plus si rigoureux ;
 Le désert remplace la Ville :
 Où je crois vivre plus tranquille,
 Là je m'estime plus heureux.
 Nos donjons, nos tours délabrées,
 Monumens antiques des Goths,
 Sont moins affreux que les magots
 Dont nos maisons sont décorées :
 Sans aimer la grossièreté
 De nos aïeux encor barbares,
 Leur aimable naïveté
 M'attache à leurs travaux bizarres.
 Le Chevalier, le Paladin
 Viennent remplir mes rêveries,
 Et je lis dans leurs armoiries
 Les guerres du grand Saladin :
 Leurs tournois, leurs galanteries,
 Empreints sur un marbre grossier,
 Revivent dans ces galeries
 Où l'Amour, tout couvert d'acier,
 Au lieu de guirlandes fleuries,
 Orne sa tête de laurier.
 Un amas de lances rompues

Est le trésor de ce château ;
 Les haches d'armes, les massues,
 Les arcs s'élèvent en monceau.
 Dans cette tour mal réparée,
 Quel objet frappe mes regards ?
 De fer la muraille entourée,
 Des pigeons perchés sur des darts ;
 La colombe de Cythérée
 Y boit dans le casque de Mars.

Par-tout le flambeau de l'Histoire

Eclaire à mes yeux le passé.
 J'apprends au livre de Mémoire,
 Livre utile & presque effacé,
 Que l'homme a toujours mal placé
 Le temple où réside la gloire.
 Le tableau de l'antiquité
 Séduit par sa douce imposture ;
 Mais aux yeux de la vérité,
 Le vieux temps n'est beau qu'en

peinture.
 Le chalumeau des Troubadours,
 Le luth du bon Roi de Navarre
 N'égalent pas l'humble guitare
 Des moindres Chantres de nos jours.
 Ami de nos aïeux célèbres,
 Je ne veux point ressusciter
 Leurs siècles couverts de ténèbres,
 Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
 Quelle âme inhumaine & grossière,
 De notre ignorance première
 Regrette les temps révolus ?
 L'erreur est un malheur de plus :
 Moins notre esprit a de lumière,
 Moins il éclaire nos vertus.
 Dois-je imputer à la culture
 Ces ronces, ces chardons épars,
 Qui dévorent la nourriture
 Des blés naissans de toutes parts ?
 Loin de moi semblable imposture ;
 Les Arts fécondent la Nature,
 Nos vices corrompent les Arts.

Telles sont les sages pensées
 Dont j'aime à nourrir ma raison,
 Tandis que les neiges pressées
 Couvrent le toit de ma maison.
 Seul & souvent heureux de l'être,
 Je me fais un utile jeu
 De voir consumer par le feu
 Le tronc vénérable d'un hêtre.
 Cet arbre sembloit, au printemps,
 Régner sur tout le paysage ;
 La mousse & la rouille des temps
 Déceloient seuls son grand âge ;
 Ses rameaux, penchés alentour,
 Formoient un temple pour les

Graces ;
 A son pied l'on voyoit les traces
 Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
 Cent ans il repoussa la guerre
 Des Aquilons impétueux ;
 Inébranlable & fastueux,
 Il fouloit le sein de la terre ;
 Son front brûlé par le tonnerre
 En étoit plus majestueux.
 Quels Dieux ont causé sa ruine ?
 Un Bûcheron foible & courbé
 A frappé l'arbre en sa racine,
 Le roi des forêts est tombé.

Aidé d'une sombre lanterne,
 Le soir je dirige mes pas
 Vers l'antique & vaste caverne
 Où le Nestor de ces climats
 Rassemble, police & gouverne
 Tous les Bergers de ses Etats.
 Dans cette grotte mal taillée,
 La Sœur aimable de l'Amour
 Appelle sur la fin du jour
 Nos Bergères à la veillée.
 L'Amant d'Io, débarrassé
 Du soin de fillonner la plaine,
 Y réchauffe de son haleine
 Philémon que l'âge a glacé,
 Lisette & le jeune Philène.

Des arbres, en cercle arrondis,
 Forment le rustique théâtre
 Où la Villageoise & le Pâtre
 S'aiment comme on s'aimoit jadis.
 Une lampe à triple lumière,
 Que l'air agite & fait pencher,
 Découvre à l'assemblée entière
 La profondeur de ce rocher.
 C'est-là que les longues soirées
 S'écoulent comme des momens ;
 Nos fêtes, dans ces lieux charmans,
 Naissent sans être préparées.
 La Romance, le Fablio
 Nous content leurs douces for-
 Ici les fâstes de Cléo [nettes :
 Sont des recueils de chansonnettes :
 Ici l'on tient la cour d'Amour,
 Si redoutable aux infidèles,
 Où l'on couronne tour-à-tour
 Les plus galans & les plus belles ;
 Où les ingrats & les cruelles
 Sont condamnés le même jour :
 Ici l'accusé doit répondre ;
 Le Juge ordonne, on obéit ;
 Chaque amante a droit de confondre
 Le perfide qui la trahit.
 Un soir, dans ce Sénat champêtre,
 Eglé, bergère de vingt ans,
 Nous dit qu'elle sauroit peut-être
 Une histoire de son printemps.
 Alors toute la troupe émue
 Se rapproche pour écouter ;
 Le seul Myfis baissoit la vue :
 Eglé commença de conter.
 Une Bergère assez jolie
 Donna son chien à son vainqueur ;
 Quand elle eut fait cette folie,
 Il fallut bien donner son cœur :
 En aimant on se croit aimée,
 Comment ne l'eût-elle pas cru ?
 Le pouvoir qui l'avoit charmée,
 A chaque instant s'étoit accru :

Plus la faiblesse étoit extrême,
 Plus l'amant devint imposteur :
 Hélas ! comment croire menteur
 Un Berger qui dit : je vous aime.
 Un cœur sincère ne craint rien ;
 Mais cette assurance est fatale :
 La Bergère aperçut son chien
 Sur les genoux de sa rivale.
 Le voile alors se déchira :
 Tout fut changé dans la nature ;
 L'Amour, le temps, rien ne pourra
 Guérir sa profonde blessure :
 Je la connois, elle en mourra.
 A ces mots Eglé fond en larmes,
 Et Myfis tombe à ses genoux :
 Quoi ! dit-il, j'ai bravé vos charmes
 Mon cœur s'est éloigné de vous !
 Le supplice est égal au crime ;
 J'étois aimé, je suis haï ;
 Je vivrai, je mourrai victime
 De mon amour que j'ai trahi...
 Mon cher Myfis, Eglé t'adore,
 Jamais tu ne fus condamné ;
 Si ma fierté t'accuse encore,
 Mon cœur t'a déjà pardonné.
 Elle dit : sa voix affoiblie
 Expire, & Myfis à ses pieds,
 Les yeux dans les larmes noyés,
 Déteste un crime qu'elle oublie.
 Alors un murmure flatteur
 Célèbre ce retour si rare : [teur,
 Les maux dont l'Amour est l'au-
 Deviennent, quand il les prépare,
 La source de notre bonheur.
 Ainsi la plus sombre journée
 Peut s'écouler dans le plaisir :
 L'art d'adoucir sa destinée,
 Est l'art d'occuper son loisir.
 Le Sauvage de la Norwége,
 Cet automate fainéant,
 Voisin des montagnes de neige
 Qui le séparent du néant,

Dans les plus tristes solitudes,
 Croiroit voir l'île des Amours ;
 Les nuits que nous trouvons si
 rudes,
 Seroient pour lui les plus beaux
 Jouissons de nos avantages, [jours.
 Quittons en foule nos Villages ;
 Le vent se lève à l'Orient,
 Et le Ciel, vainqueur des orages,
 Nous montre un visage riant.
 L'Hiver plus vif & moins à craindre
 A levé son voile odieux ;
 La terre cesse d'être à plaindre,
 Quand le Soleil brille à ses yeux.
 Déjà les neiges des montagnes
 Resplendent de tous côtés,
 La robe blanche des campagnes
 Étale ses plis argentés ;
 La goutte d'eau, que l'air épure,
 Se change en perle en se formant ;
 L'Hiver, dans toute sa parure,
 Nous montre sa riche ceinture ;
 Et des chaînes de diamant
 Semblent resserrer la Nature.
 Fleuve, dont le cours inégal
 Arrose nos plaines fécondes,
 Sous une voute de cristal
 Borée emprisonne tes ondes :
 Nos Villageoises vagabondes
 Osent parcourir ton canal.
 Et toi, montagne infortunée,
 Séjour éternel des Hivers,
 Où la nature abandonnée
 Règne sur des tombeaux ouverts ;
 Dans tes cavernes effroyables,
 Dans tes abîmes si profonds,
 Habités par d'affreux dragons
 Que la faim rend impitoyables,
 Courons, tandis que le jour luit,
 Attaquer les monstres sauvages,
 Qui, dans les ombres de la nuit,
 Exercent leurs cruels ravages.

Bravons

Bravons ces lions dévorans,
 Ces ours, destructeurs de la terre;
 Que la chasse, ainsi que la guerre,
 Nous arme contre nos tyrans:
 Défendons nos hameaux tranquilles,
 Sauvons nos Bergers & nos biens;
 Et que nos plaisirs soient utiles
 Au repos de nos Citoyens.
 La santé, de fleurs couronnée,
 Naîtra de ces légers travaux;
 Et nous verrons, avec l'année,
 Eclorre des plaisirs nouveaux.
 Bientôt cette chaleur puissante
 Qui ressuscite l'Univers,
 Bientôt la sève renaissante
 Fondra la glace des Hivers.
 Ces esprits qui peuplent l'Averne,
 Ces vents enfans par le Nord,
 S'endormiront dans la caverne
 Où règnent Borée & la Mort.
 La beauté, la force, la vie
 Rendront à la terre ravie
 Et ses trésors & ses couleurs;
 La peine, du plaisir suivie,
 Se reposera sur les fleurs.

" Délices de la double Cime,
 " Toi, dont les vers mélodieux
 " Rendirent Euterpe sublime,
 " Et ses hameaux dignes des Dieux;
 " Virgile, reçois mon hommage;
 " Ma Muse, au pied de ton autel,
 " Dépose, en tremblant, un ouvrage
 " Que ton nom peut rendre immortel.

F I N.

LES SAISONS,

POÈME,

PAR SAINT-LAMBERT.

LE PRINTEMPS.

ARGUMENT.

Exposition du Poëme. Invocation. Dédicace du Printemps. Tableau de la nature dans nos climats au moment de l'équinoxe. Les premiers beaux jours ramènent les oiseaux; les vents s'appaisent, & la navigation n'est plus dangereuse. Premiers effets du Printemps sur les animaux & sur l'homme. Il donne plus de vie & d'activité. Naissance des fleurs. Pluie de Mai. Tableau de la campagne après cette pluie. L'espérance est un sentiment attaché au retour du Printemps; on l'éprouve moins dans les jardins parés. La variété, attribut du Printemps, qu'on ne trouve pas dans les jardins symétriques. Jardin, à la fois utile & agréable. Le Printemps rend la santé. Tableau d'une belle matinée en de dans la convalescence. La campagne dans sa beauté, & le Printemps dans sa perfection. Foule de sensations délicieuses. Elles suffisoient au bonheur de l'homme. La guerre vient souvent au Printemps opposer ses barreaux aux charmes de la Nature. L'empire de l'Amour sur les animaux & sur l'homme. Plusieurs des productions de la terre approchent de leur maturité.

JE chante les Saisons, & la marche seconde
 De l'astre bienfaisant qui les dispense au monde.
 Il prodigue au Printemps la grâce & la beauté;
 Du trésor des moissons il enrichit l'Été;
 L'Automne les enlève aux campagnes fertiles,
 Et l'Hiver en tribut les reçoit dans nos villes.

O toi

O toi, qui de l'espace as peuplé les déserts,
 Qui de soleils sans nombre éclairas l'univers,
 Et qui conduis la course éternelle & rapide
 Des mondes emportés dans les plaines du vide,
 Arbitre des destins, maître des élémens,
 Toi, dont la volonte créa l'ordre & le temps,
 Ton amour paternel veille sur notre asyle:
 Il épanche ses dons sur ce globe fertile:
 Mais l'homme a négligé les présens de tes mains.
 Je viens de leur richesse avertir les humains,
 Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
 Leur apprendre à connoître, à sentir la Nature.
 Esprit universel que l'homme ose implorer,
 Accepte mon hommage, & daigne m'inspirer.
 Et toi, qui m'as choisi pour embellir ma vie,
 Doux repos de mon cœur, aimable & tendre amie,
 Toi, qui fais de nos champs admirer les beautés,
 Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
 Aux arts dont tu jouis, au monde où tu fais plaisir.
 Le Printemps te rappelle au vallon solitaire;
 Heureux; si près de toi je chante à son retour
 Ses dons & ses plaisirs, la campagne & l'Amour?
 L'homme s'éveille encore à la voix des tempêtes;
 Mais le vent du midi qui mugit sur nos têtes,
 Des brûlans Africains traverfa les déserts;
 Il enleva des feux qu'il répand dans les airs;
 Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos rivages.
 Il agite, balance & presse les nuages,
 Qui fondent, en tombant, les frimats entassés
 Sur les côteaui blanchis, & sur les champs glacés.
 J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées
 En torrens orageux rouler dans les vallées,
 Les sieuves déchaînés fortir de leurs canaux,
 Et les glaçons rompus dispersés sur les eaux.
 Neptune a soulevé ses plaines turbulentes;
 La mer tombe & bondit sur ses rives tremblantes;
 Elle remonte & gronde, & ses coups redoublés
 Font retentir l'abyme & les monts ébranlés.
 Sous un ciel ténébreux Borée & le Zéphire
 Des campagnes de l'air se disputent l'empire;
 Et des champs dévastés les tristes habitans,
 Les yeux levés au ciel, demandent le Printemps:

Mais les sombres vapeurs, qui retardoient l'aurore,
 S'entr'ouvrent aux rayons du soleil qui les dore;
 L'astre victorieux perce le voile obscur,
 Qui nous cachoit son disque & le céleste azur;
 Il se peint sur les mers; il enflamme les nues;
 Les groupes variés de ces eaux suspendues,
 Emportés par les vents, entassés dans les cieui,
 Y forment au hasard un chaos radieux.

A peine ce beau jour succède à l'ombre humide,
 Le berger vigilant, l'agriculteur avide,
 De la nature oisive observent le réveil,
 Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.
 L'un voit en fourrant ces prés, ce pâturage,
 Où bondiront encor les troupeaux du village;
 Et l'autre en méditant contemple ces guérets
 Où sa main déposa les trésors de Cérés.
 Déjà Progné revient, & cherche à reconnoître
 Le toit qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naître:
 Le peuple ailé des bois s'essayant dans les airs,
 D'un vol timide encor rasant les champs déserts,
 Se ranime, s'égaie, & d'une aile hardie
 Il s'élance en chantant vers l'astre de la vie.

Ce retour des oiseaux apprend au nautonnier
 Qu'aux promesses d'Eole il peut se confier.
 Vous, qu'aux portes du jour la fortune rappelle,
 Partez, allez braver l'élément infidelle;
 L'océan solitaire attendoit vos vaisseaux.
 Des flots moins élevés retombent sur les flots;
 Le soleil du Printemps calme les vents & l'onde.
 Volez des champs d'Olinde aux rives de Golconde;
 Cueillez dans l'Yemen ce fruit délicieux
 Dont les sels irritans, les sucis spiritueux,
 Des chaînes du sommeil délivrent la pensée.
 Du brûlant équateur à la zone glacée,
 Chez le Nègre indolent, au farouche Iroquois,
 Allez porter nos arts, nos plaisirs & nos lois;
 Policez le barbare, éclairez le sauvage;
 Et ne leur portez plus la mort ou l'esclavage,
 Brillant astre du jour, de climats en climats,
 Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimats;
 Tu conduis le zéphir dans les airs qu'il épure;
 Tu traces sur le globe un cercle de verdure;

Et

Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Cette aimable couleur, de contrée en contrée,
S'étend aux monts voisins de l'onde hyperborée.

Des tapis d'émeraude ont bordé les ruisseaux :
Ils couvrent les vallons, le sommet des côteaux,
Et les monts odorans où la brebis charmée
Goûte du serpolet la sève ranimée.
Les fucs & les esprits du nouvel aiment
Lui rendent la gaieté, l'âme & le mouvement :
Je la vois qui bondit sous la garde fidelle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle.
La naïve bergère, assise au coin d'un bois,
Chante & roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.

Tandis que mes regards erroient sur ces cam-
pagnes,

Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Ce verd. sombre & foncé des humbles végétaux
Doit bientôt revêtir les chênes, les ormeaux,
Et dans peu la forêt reprendra sa parure.

Quels chants vont éclater sous son toit de verdure !
Déjà le rossignol fait retentir les bois ;
Il fait précipiter & ralentir sa voix ;
Ses accens variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grâce une juste cadence.
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encor quand le chant a cessé.

Enfin dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive ;
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvrant, pour s'échapper, l'écorce des rameaux,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève & le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille est caché dans les bois ;
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
La couleur qui rassemble & l'ombre & la lumière,
Ce vêtement nouveau de la nature entière,
Réjouit à la fois & repose mes yeux,

Que fatigue au Printemps l'éclat nouveau des cieux.

O vallons ! ô coteaux ! champs heureux & fertiles !
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos
O de quels mouvemens je me sens agité, [aïe !]

Quand je reviens à vous du sein de la cité !
Je sens renaître en moi le plaisir, l'espérance,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence,
Que le monde frivole où j'étois entraîné,
Et son luxe & ses arts ne m'avoient point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre ;
C'est là qu'on est heureux sans trop penser à l'être ;

Je ne jouis pas seul. Le retour du Printemps
Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs.
Les entends-tu, Doris, bénir leur destinée,
Et saluer en chœur l'aurore de l'année ?

Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur,
Eclater dans les yeux du jeune agriculteur ?
Content de voir finir les jours de l'indolence,
Il veut par le travail mériter l'abondance ;
Il se plaît dans sa peine ; il craint la pauvreté ;
Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie
Traîne les longs momens d'une inutile vie,
Il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte, & cède en mugissant ;
Et le soc enfoncé dans un terrain docile,
Sous ses robustes mains ouvre un fillon facile.
Il va semer ces grains si chers aux animaux
Compagnons éternels de ses nobles travaux :
La herse, en les couvrant sous la glèbe amollie,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.

S'il a vu dans ses champs l'ivraie ou les chardons
Opprimer le froment, usurper les sillons,
Il appelle au travail sa compagne fidelle.

Elle assemble aussi-tôt ses enfans autour d'elle ;
L'ainé le fer en main a devancé ses pas ;
Le plus jeune sourit emporté dans ses bras ;
Et tous avant l'aurore ils vont loin du village
Dégager le froment étouffé sous l'herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle, & l'imite au hasard ;
Et le fer que conduit sa main mal assurée,
Blesse la jeune plante à Cérès consacrée ;
Il voit autour de lui ses frères empressés
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Tous de leurs vains travaux relèvent l'importance ;

L

Chacun

Chacun dans ce moment croit fortir de l'enfance.
La mère d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaîté,
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature. [temps]

Mais les momens sont chers; les beautés du Printemps
Succèdent l'une à l'autre, & brillent peu d'instans :
Jouïssons, le temps vole, & Flore nous appelle.

Le soleil entouré d'une splendeur nouvelle,
Poursuit sa route oblique au signe des Gémeaux,
Conduit par la Pléiade, il sort du sein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et semble avec plaisir prolonger sa carrière;
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs;
Il nuance, varie, anime ses couleurs,
Déjà sur le rempart qui défend la prairie
La rose est en bouton, l'aubépine est fleurie;
Déjà la marguerite étale ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés :
L'odorant primevère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle, & sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux !
Qui dort, s'éveille, chante à l'ombre des berceaux,
Et ravi des beautés qu'il voit dans la campagne,
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne.
Eglé va consulter dans le ruisseau voisin
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein :
Ces trésors du Printemps semés sur la verdure,
Sont pour elle un tribut qu'il doit à sa parure.

Naïssiez, brillantes fleurs, sur ces vastes guérets;
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts;
Réjouissez les sens, & parez la jeunesse;
En donnant les plaisirs, promettez la richesse.
Tempère, astre du jour, le feu de tes rayons;
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages,
Et que la douce ondée arrose nos rivages.

Ah, Doris ! c'est alors qu'il faut voir le Printemps;
Hâtons-nous, quittons tout : les vieillards, les enfans,
Pour voir tomber des cieus la vapeur printannière,
Sont déjà rassemblés au seuil de leur chaumière.
Hélas ! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs

Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
Ne flétrît dans les prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retint caché l'épi qui va paroître :
Mais ils ont vu pâlir le disque du Soleil.

Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
Paroît environné d'une vapeur légère
Qui monte dans les cieus, s'étend sur l'hémisphère,
Et sans troubler les airs, répand l'obscurité.
Le feuillage du saule est à peine agité,
Et les foibles roseaux ne courbent point leurs têtes.
On n'entend point ces bruits précurseurs des tem-
pêtes ;

Les troupeaux sans effroi s'écartent des hameaux,
L'oiseau dans les vergers chante sous les rameaux.

La nue enfin s'abaisse, & sur les champs paisibles
Distille sa rosée en gouttes insensibles :

Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés,
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés ;
A peine je l'entends dans le bois solitaire
Tomber de feuille en feuille, & couler sur la terre,
Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
Le Soleil au couchant dore enfin nos rivages;
Il sème de rubis le contour des nuages.

La campagne étincelle ; un cercle radieux
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieus.
Les nuages légers où brilloit la lumière
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos, suspend le mouvement ;
Et le bruit foible & doux du zéphyre & de l'onde
Se fait entendre seul dans ce calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur ;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur ;
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance ;
Et des songes flatteurs, enfans de l'espérance,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.

Mais quels brillans tableaux étonnent son réveil,
Quel éclat ! quels parfums ! quels changemens ra-
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides : [pides !]
Les arbuttes des champs, tous les arbres féconds
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazon.

Et

Et leur tige à travers la blancheur la plus pure
Laisse de son feuillage échapper la verdure. [tent

O que l'homme est heureux ! qu'il doit être con-
Des beautés qu'il découvre & des biens qu'il attend !

L'espérance, Doris, descend sur ces campagnes,
Entre dans ces vergers, vole sur ces montagnes :

L'espérance revient, au retour du Printemps,
Intéresser notre âme aux spectacles des champs ;

De raisins & d'épis sa tête est couronnée ;

Elle montre de loin les bienfaits de l'année,

Promet à tout mortel le prix de ses travaux,

Le plaisir au jeune homme, au vieillard le repos.

Je viens la retrouver dans ce vallon champêtre,

Elle m'y fait jouir des biens encore à naître ;

En vain je la cherchois dans ces tristes jardins

Où des vases brillans furchargent cent gradins,

Où languit enchaîné dans sa prison de verre

Le stérile habitant d'une rive étrangère.

Qu'attendre, qu'espérer d'un théâtre de fleurs ?

La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs,

Le narcisse courbé sur sa tige flottante,

Et qui semble chercher son image inconstante,

L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,

Des regrets d'Apollon fragile monument,

Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.

Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile.

Au pied de ces tilleuls, sous ces vastes ormeaux,

Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux,

J'ai regretté ces champs où Bacchus & Pomone

M'annonçoient au Printemps les bienfaits de l'Aut-
tomne ;

Dans ces murs, ces lambris, dont je suis entouré,

Mon esprit inquiet se trouve resserré :

Ils bornent à la fois l'espérance & la vue ;

J'y regrette des champs la sauvagerie étendue,

Les ruisseaux & les bois, les détours des vallons,

Des rochers suspendus à la cime des monts,

Les lointains azurés. La nature féconde

Varie à chaque instant le théâtre du monde ;

Et nous, dans nos enclos stérilement ornés,

Nous la bornons sans cesse à nos desseins bornés :

Là j'admire un moment l'ordre, la symétrie,

Et ce plaisir d'un jour est l'ennui de la vie.

Oh ! que j'aime bien mieux ce modeste jardin

Où l'art, en se cachant, fécondait le terrain,

Où, parmi tous les biens, le luxe & la parure

Sembloient un don de plus, un jeu de la nature !

Raimond le gouvernoit ; roi de ses plants nombreux,

Content de son empire, il y vivoit heureux.

Six arpens composoient son modique héritage :

Les flancs d'une colline en repoussaient l'orage,

Et recourbés en arc, embrassoient un vallon

Où mûrissoit la figue à côté du melon.

Là sur un sable d'or une onde pure & vive

Poursuivoit librement sa course fugitive,

Distribuoit la sève aux plants du potager,

Baignoit en murmurant les arbres du verger,

Et formoit un bassin dont la perche dorée

Troubloit, en se jouant, la surface azurée.

Le saule, ami des eaux, l'entouroit d'un lambris.

Les regards du soleil, le ruisseau, les abris,

Fécondoient à l'envi ce lieu simple & champêtre ;

Sa richesse étonnoit l'œil même de son maître.

Raimond y recevoit le tribut des cités,

Et ses mets abondans n'étoient point achetés.

Mais le fils du vieillard, sa plus chère espérance,

Lindor, dans l'âge heureux qui succède à l'enfance,

Sans la connoître encor cherchant la volupté,

Un jour vit dans les champs une jeune beauté

De guirlandes de fleurs composer sa coiffure.

Auprès d'elle un vieillard assis sur la verdure,

D'un vallon parfumé respiroit les odeurs,

Et la jeune beauté lui présentait des fleurs.

Lindor aime. Bientôt de retour chez son père,

Il trouve leur enclos trop simple, trop austère ;

Il y manque des fleurs. Autour de son jardin

Il élève d'abord le myrte & le jasmin ;

Aux plants du potager la jonquille est mêlée :

Sur les bords d'un sentier monte la giroflée ;

La fraise auprès des eaux fleurit avec l'oeillet.

Lindor cueille des fleurs qu'il assemble en bouquet,

Et les porte à Glicère, à la beauté qu'il aime ;

Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même :

Il veut les rendre alors plus rians & plus beaux.

Il fait monter, tomber & serpenter les eaux ;
 Il les fait disparaître. Il fait l'art de surprendre
 Par des plants, des aspects qu'on ne doit point at-
 Dans ce jardin fécond l'odorat est flatté, [tendre.
 Les yeux sont satisfaits, & le goût est tenté ; [cère.
 Tout plaît aux sens, au cœur, & tout charme Gli-
 Lindor apprend enfin que lui-même a su plaire.

Ils craignirent bientôt des témoins indiscrets ;
 Il fallut des berceaux, des asyles secrets.
 On vit le chèvrefeuille & le pampre flexible
 Composant de concert une alcove paisible
 Sous leurs rameaux unis, sous leurs fleurs en festons,
 Dérober au grand jour des fleurs & des gazons.

Ce terrain plus riant, plus riche & plus fertile,
 Ne présentait le beau qu'à côté de l'utile.
 Raimond dans son jardin travailloit plus gaîment,
 Glicère y va combler les vœux de son amant ;
 Au père de Lindor elle a conduit son père.

Sous des berceaux fleuris, asyles du mystère,
 Les vieillards enchantés unirent leurs enfans.
 Cet hymen, ces beaux lieux, ces charmes du prin-
 temps,

Leur rendoient l'espérance & de jeunes pensées ;
 Leur sang se rallumoit dans leurs veines glacées,
 Et portoit dans leurs yeux le feu de la santé.

Charme de la jeunesse, âme de la beauté,
 Compagne du travail & de la tempérance,
 Santé, premier des biens, trésor de l'indigence,
 Soutien de nos vertus, source de nos desirs,
 Toi, sans qui la nature offre en vain les plaisirs,
 Tu reviens consoler, dans la saison nouvelle,
 Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appelle.

Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin,
 Un art souvent funeste, & toujours incertain,
 Alloit détruire en moi la nature affoiblie ;
 Le retour du Printemps me rendit à la vie :
 Je me sentis renaître ; & bientôt, sans effort,
 Soulevé sur ce lit d'où s'écartoit la mort, [mes
 J'embrassai ces amis dont les soins pleins de char-
 Suspendoient mes douleurs, dissipèrent mes alarmes.
 Je revis mes vergers, ces ruisseaux, ces forêts,
 Que j'avois craint long-temps de perdre pour jamais.

Oh ! que l'âme jouît dans la convalescence !
 Je ne pouvois rien voir avec indifférence ;
 Mes yeux étoient frappés d'un papillon nouveau ;
 Cet insecte, disois-je, est sorti du tombeau ;
 De sa cendre féconde il tire un nouvel être ;
 La nature à tous deux nous permit de renaître.
 Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thym,
 Si je voyois l'abeille enlever son butin ;
 Elle revient, disois-je, errer sur ce rivage,
 Après avoir languï dans un long esclavage ;
 Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers,
 Et reprendre ma place en ce vaste univers.

J'allois me pénétrer des rayons de l'aurore ;
 J'allois jouir du jour avant qu'il pût éclore :
 J'étois pressé de voir, pressé de me livrer
 Au plaisir de sentir, de vivre & d'admirer.
 Je tressaillois, Doris, au moment où ma vue
 Pénétrant par degrés dans la sombre étendue,
 Démêloit les couleurs, & distinguoit les lieux.
 Les objets confondus s'arrangeoient sous mes yeux ;
 D'abord des monts altiers la surface éclairée
 Se présentait de loin, de vapeurs entourée ;
 Un faisceau de rayons, détaché du soleil,
 Couloit rapidement sur l'horizon vermeil,
 Et l'astre lumineux s'élançant des montagnes,
 Jetoit ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
 O toi qui m'as rendu la pensée & les sens,
 Marche, éclaire le monde, & prodigue au Printemps
 Des charmes, des plaisirs dont je jouïs encore.

Enchanté du moment qui succède à l'aurore,
 De l'orient en feu j'admirois les beautés,
 L'émail des gazons frais, les ruisseaux argentés,
 Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
 Que dépose la nuit sur les vallons humides.
 Les vents qui murmuroient dans les arbres voisins,
 M'apportant les parfums des champs & des jardins,
 Mes sens étoient charmés, & mon âme ravie
 Croyoit sentir la sève & respirer la vie.

J'entendis tout-à-coup un mélange de voix
 Résonner dans la plaine, éclater dans les bois ;
 Le berger ranimoit les chalumeaux antiques ;
 La pauvreté contente entonnoit des cantiques ;

La bête brebis, le taureau mugissant,
Vers les monts émaillés couroient en bondissant.
Cependant les oiseaux errans dans les bocages,
Remplissoient de chants gais les voûtes des ombrages;

L'insecte, en bourdonnant, murmuroit son plaisir.

Ces sons qu'à mon oreille apportoit le zéphyr,
Les campagnes, les cieus, la nature embellie,
Tout me félicitoit du retour à la vie;
Et moi, je renaissais pour voir un monde heureux:
Ma voix mêloit ses chants aux chants harmonieux
Qui célébroient l'aurore & la saison nouvelle.

Oh! combien ces concerts, la joie universelle,
Augmentoient à mes yeux les charmes du Printemps!

J'associais mon cœur à tous les cœurs contents;
Je m'égalais, Doris, à cet Être suprême,
Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime:
Il jouit dans nos cœurs, c'est là sa volupté;
Il jette dans l'espace un regard de bonté,
Et parcourt d'un coup d'œil ces campagnes profondes
Pour y voir le plaisir animer tous les mondes. [des,

Ah! c'est ici, Doris, qu'il doit fixer les yeux.
Vois, admire, jouis... O jours délicieux!
Le Printemps dans sa gloire embellit tous les êtres;
Animaux, végétaux, tout dans ces lieux champêtres
Arrive en ce moment au jour de sa beauté.
Déjà près du Cancer le Soleil est monté;
Ce ciel tranquille & pur que blanchit la lumière,
En réfléchit l'éclat sur la nature entière.

Tandis que ce grand astre aux deux tiers de son tour
Est encor loin des mers où s'éteindra le jour,
Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage,
Et du tertre émaillé que ce vieux chêne ombrage,
Regarde ces côteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampres couronnés.
Vois dans ces champs, ces bois, la Nature affranchie
Se livrer noblement à sa noble énergie,
Répandre autour de toi ses bienfaits au hasard,
Et son luxe échapper aux entraves de l'art.
Contemple cette plaine & riante & féconde,
Qui semble un autre Eden & le jardin du monde.

Là Bacchus a cédé la campagne à Cérès;
Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets.
Vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée,
Verser sur les sillons une pluie argentée,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphyrs,
Et le bluet flottant qui sème ses saphirs:
Ici les églantiers ont dessiné la route
D'un ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte;
Plus loin l'astre du jour, les champs & les coteaux,
Ont pris du mouvement, & tremblent dans ces eaux
Dont le reflet brillant se peint sur la verdure.
Mais aujourd'hui, Doris, est-il dans la nature
Des cantons, un seul lieu, sans grâce & sans beauté?
Est-il dans ces beaux jours un jour sans volupté?

Et c'est dans ces momens que les rois de la terre
Evoquent des enfers le démon de la guerre!
C'est lorsque le Printemps, précédé des zéphyrs,
Des monts chargés de fleurs appelle les plaisirs,
Que la voix des tyrans nous appelle au carnage!
Leurs esclaves cruels, ministres de leur rage,
Sur des bords consacrés aux transports les plus doux,
Vont lancer le tonnerre, & tomber sous ses coups.
Là le jeune guerrier s'éclipse à son aurore;
Il rougit de son sang la fleur qui vient d'éclorre,
Et tourne ses regards vers l'aimable séjour
Où le rappelle en vain l'objet de son amour;
Les regrets dont sa mort sera bientôt suivie
Ajoutent dans son cœur au regret de la vie.
Là périt un héros, le modèle & l'appui
D'enfans infortunés qui n'espéroient qu'en lui:
Peut-être que dans l'état que défendit leur père,
Ils souffriront un jour l'opprobre & la misère:
Il meurt en prononçant le nom de ses enfans.

La peur, l'aveugle rage errent dans tous les rangs;
La Discorde implacable entassant ses victimes,
Y foudroie au hasard des guerriers magnanimes,
Des lâches au combat par la crainte entraînés,
D'utiles citoyens, des brigands effrénés.
Satellites des rois, assassins mercenaires,
Immolez, s'il le faut, ces monstres sanguinaires
Dévoués comme vous aux fureurs des tyrans;
Mais respectez du moins des mortels innocens.

Pourquoi poursuivre, hélas ! ce citoyen champêtre
A travers les moissons que ses mains ont fait naître ?
Quel horrible plaisir enivre ces vainqueurs ?
Au cri de la nature a-t-il fermé les cœurs ?

Sur les toits des hameaux qu'il embrase avec joie,
L'un fuit d'un œil content le feu qui se déploie ;
L'autre, le front poudreux, le bras ensanglanté,
Profanant le plaisir, outrageant la beauté,
Vient d'arracher la fille à sa mère tremblante,
Et massacre l'amant aux yeux de son amante.
Ceux-ci vont dépouiller dans le champ des combats
Leurs compagnons mourans qui leur tendent les bras.

O féroces humains ! ô honte ! ô barbarie !
Mais un roi juste & sage a calmé leur furie.
Des peuples éclairés & polis par les arts
Ne vont plus s'égorger sous les drapeaux de Mars.
Le Printemps ne voit plus les flambeaux de la guerre
Ravager les beautés qu'il prodigue à la terre.

Amour, c'est pour toi seul qu'il orne l'univers ;
Viens remplir de tes feux l'air, la terre & les mers.
Des grâces, des plaisirs, source aimable & féconde,
Principe de la vie, âme & ressort du monde,
Enflamme, réunis les êtres dispersés ;
Rends heureux l'univers ; qu'il aime, & c'est assez.
Par l'extès des plaisirs fais sentir ta puissance ;
La Nature est enfin digne de ta présence ;
Jeune, riante & belle, elle attend tes faveurs ;
Ton trône est préparé sous des berceaux de fleurs ;
Des chants multipliés dans les airs se confondent,
Et volent des coteaux aux vallons qui répondent.
Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir,
S'approcher, s'éviter, se combattre & s'unir :
Ils semblent inspirés par une âme nouvelle,
Et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.

Le courrier indocile, inquiet, agité,
Echappé en bondissant au frein qui l'a dompté ;
Du haut de la colline il porte au loin la vue ;
Il cherche un seul objet dans la vaste étendue.

La génisse mugit de vallons en vallons,
Et le taureau fougueux fuit ses pas vagabonds.
Par les sons étouffés d'un lugubre murmure,

Il révèle aux échos le tourment qu'il endure.

La bergère effrayée entend les loups cruels
Annoncer en hurlant leurs plaisirs mutuels.

Amour, tu fais dompter l'instinct le plus sauvage,
Le tyran des déserts entouré de carnage,
Dans les sables brûlans, au fond des antres sourds,
Exprime en rugissant ses féroces amours :
A ses horribles feux sa compagne sensible,
Lui répond par un cri lamentable & terrible ;
Leur long rugissement retentit dans les airs,
Et trouble dans la nuit le calme des déserts :
Enfin le couple affreux s'unit dans l'ombre obscure,
Et semble en jouissant menacer la Nature.

Le tigre à tes faveurs a long-temps résisté ;
Il sembloit à regret sentir la volupté ;
Au plus doux des plaisirs mêlant sa barbarie,
Il caresse en grondant son amante en furie.

Dans les champs, dans les airs, sur le toit des ha-
meaux,

Des sentimens plus doux animent ces oiseaux ;
Je les vois s'empressez autour de leurs amantes,
Et les yeux enflammés, les ailes frémissantes,
Par des soins, par des chants demander du retour,
Inspirer le plaisir, & mériter l'amour.

Sur ce dôme azuré la colombe amoureuse
A son amant chéri se montre dédaigneuse ;
Il cherche à se parer des couleurs de son sein,
Et change, en s'agitant, leur émail incertain :
Le dédain l'éloignoit, un coup d'œil le rappelle.

L'aigle entouré des feux dont l'Olympe étincelle,
Suit, atteint son amante, & jouit dans les cieus.
Le moineau téméraire, ardent, impétueux,
Vole à l'objet qu'il aime : il presse, il sollicite ;
D'un moment de rigueur il s'indigne, il s'irrite ;
Le délai le consume, & l'instant des plaisirs
N'est pour lui qu'un passage à de nouveaux desirs.

Le cygne a déployé ses ailes argentées ;
Et sillonnant les eaux mollement agitées,
Aux yeux de son amante étalant sa beauté,
Navigue avec orgueil, flotte avec majesté.

Voyez sous ces rameaux ces tendres tourterelles
Nourrir de cent baisers leurs ardeurs mutuelles,

Et

Et par des sons touchans, un murmure enflammé,
Exhaler le plaisir d'aimer & d'être aimé:
Se voir est leur bonheur, & l'amour est leur vie.

Des chants de son amant Philomèle ravie
L'écoute, s'attendrit, & cède à ses desirs;
Il a chanté pour plaire, il chante ses plaisirs.

Sur la feuille naissante un insecte invisible
Poursuit avec ardeur un être imperceptible.
Des atomes vivans s'unissent dans les airs,
Tandis que la baleine & les monstres des mers
Bondissent pesamment sous leurs voutes profondes,
Et de longs mouvemens troublent le sein des ondes.
Tout s'unit, tout s'enflamme, ou cherche à s'en-
flammer.

Tout desirer & jouir; l'homme seul fait aimer:
Il est souvent des sens l'esclave involontaire;
Mais à son cœur sensible un cœur est nécessaire.

L'amour dans ces oiseaux meurt avec le Prin-
temps; [temps;

L'amour chez les humains règne dans tous les
Il suspend tous nos goûts; à nos goûts il s'allie;
Il embellit l'aurore & le soir de la vie.

D'un sentiment confus dès l'enfance agité,
L'homme a connu l'amour même avant la beauté.
Du vieillard, la beauté reçoit encor l'hommage;
Il vient, en rougissant, vanter son esclavage;
Et des ans auprès d'elle oubliant le fardeau,
Semer de quelques fleurs le bord de son tombeau:

Mais c'est dans les beaux jours de l'ardente jeu-
nesse,

Que l'amour fait sentir sa fougue & son ivresse;
Sur-tout dans ces momens où les feux du Printemps
Secondent ceux de l'âge & la force des sens;
Des charmes les plus doux l'image retracée
Revient à chaque instant occuper la pensée;
Les sens n'ont qu'un objet, le cœur qu'un sentiment,
Le besoin du plaisir est alors un tourment.

Amour, charmant amour, la campagne est ton
temple;

Là les feux d'un ciel pur, le penchant & l'exemple,
Le doux esprit des fleurs, le souffle du zéphyr,

Les concerts amoureux, tout dispose au plaisir;
Tout le chante, le sent, l'inspire & le partage.
Les vergers, les hameaux, le chaume & le treillage,
Les bosquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un asyle où l'amour est heureux.

Ces chaînes de l'amour, ces ardeurs mutuelles,
Vont donner la naissance à des races nouvelles.
J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux
A leur postérité préparer des berceaux:
Sur les germes naissans la mère est établie,
Et le feu de son sein les dispose à la vie:
Ils vont briser leurs fers, ils vont jouir du jour.

Ce moment à la terre annonce un autre amour;
Il a ses voluptés, ses transports, son ivresse.
Sentiment vif & pur, généreuse tendresse,
Protégez, conservez les êtres animés;
Nés pour aimer un jour, qu'ils soient d'abord aimés.
Le plus grand des plaisirs leur donna la naissance;
Qu'un souvenir si doux attache à leur enfance:
D'un être foible encor qu'un autre soit l'appui;
Qu'il prodigue des soins qu'on prodigua pour lui.
A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.
O jeunesse des bois! sortez de vos berceaux,
Mêlez-vous dans les airs aux peuples des oiseaux;
Parcourez la campagne, errez sous la verdure,
Jouissez de vos biens, possédez la nature:
Tous ses fruits sont à vous; le flambeau de l'été
Avance les momens de leur maturité,
Et déjà le trésor des richesses champêtres
Offre des alimens à la foule des êtres.

LES SAISONS.

L'ÉTÉ.

ARGUMENT.

Le Soleil & la chaleur font éclore une multitude d'êtres nouveaux qui animent les éléments. Caractère de grandeur & d'opulence que l'Été donne à la Nature. Elle est moins variée qu'au Printemps; elle ne doit être vue qu'en grand. Riche & vaste paysage fait pour être vu pendant l'Été; ses effets sur l'âme.—Eloge de l'Agriculture. Combien il est facile de rendre heureux les laboureurs; leurs mœurs. L'Été dans sa force. Puissance & majesté de la Nature sous la zone torride; la chute du Nil; une forêt. Paysages tels qu'on les desirerait pendant la chaleur, & leurs effets sur les sens & sur l'âme. Tondaison. Fenaïson & gaité des travaux champêtres. Un gentilhomme que la guerre avoit ruiné prend une femme. Maturité des blés. La Moisson; actions de grâces après la moisson, &c.

O Toi dont l'Eternel a tracé la carrière,
 Toi qui fais végéter & sentir la matière,
 Qui mesures le temps, & dispenses le jour,
 Roi des mondes errans qui composent ta cour,
 Du Dieu qui te conduit noble & brillante image,
 Les Saisons, leurs présens, nos biens sont ton ou-
 Tu disposas la terre à la fécondité, [vrage !
 Quand tu la revêtis de grâce & de beauté.
 Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte,
 Et des traits plus ardens répandus sur ta route
 De l'équateur au pôle ont pénétré les airs,
 Le centre de la terre, & l'abyme des mers :
 A des êtres sans nombre ils donnent la naissance.

Tout se meut, s'organise, & sent son existence :

La matière est vivante; & des champs enflammés
 Le sable & le limon semblent s'être animés.
 Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles,
 S'élançant à la fois de leurs prisons fragiles.
 Ici, le faon léger se joue avec l'agneau ;
 Là, le jeune courfier bondit près du chevreau ;
 Sur les bords opposés de ces feuilles légères,
 Résident des tribus l'une à l'autre étrangères ;
 Les calices des fleurs, les fruits sont habités ;
 Dans les humbles gazons s'élèvent des cités ;
 Et des eaux de la nue une goutte insensible
 Renferme un peuple atome, une foule invisible.

Comme un flot dispaçoit sous le flot qui le suit,
 Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
 Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix féconde
 Les appelle à leur tour sur la scène du monde :
 Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le temps,
 Ils ont à tes desseins servi quelques instans.

Mais si l'Été brûlant a prodigué la vie
 A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie ;
 Il augmente, il achève, il mûrit les trésors
 Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.
 Quel aspect imposant il donne à la Nature !
 Il ne la flétrit pas, il change sa parure ;
 Sans doute elle a perdu de sa variété ;
 Mais simple avec grandeur, belle avec majesté,
 Elle a pour ornement sa superbe opulence :
 Nos biens sont sa beauté, sa grâce est l'abondance.

Déjà l'œil dans nos champs compte moins de cou-
 L'Été dans le parterre a relégué les fleurs. [leurs,
 Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
 Cet émail, ces beautés, que le Printemps varie ;
 Je porte mes regards sur de vastes guérets ;
 Je parcours d'un coup d'œil les champs & les forêts,
 Un océan de blés, une mer de verdure.

Dans un espace immense il faut voir la Nature,
 Loin des rians jardins, loin des plants cultivés ;
 J'irai sur l'Apennin, sur ses monts élevés,
 D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste
 De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine. [chaîne,
 Un fleuve y serpentait, & ses flots divisés
 Baignoient, par cent canaux, les champs fertilisés.

Je

Je le voyois briller à travers les campagnes,
 Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,
 S'approcher, s'éloigner, & d'un cours incertain
 Se perdre & s'enfoncer dans un sombre lointain.
 Mes regards étonnés de ces riches spectacles,
 Commandoient à l'espace, & voloient sans obstacles
 Jusqu'aux fonds azurés où la voûte des airs
 S'unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
 Je voyois les moissons, du Soleil éclairées,
 Ondoyer mollement sur les plaines dorées ;
 Des forêts s'élever sur les monts écartés ;
 Des arbres couronner les bourgs & les cités ;
 Des prés déjà blanchis, & des pampres fertiles,
 Du peuple des hameaux entourer les ayles ;
 Le globe des Saisons dans les flots radieux
 Précipitant ses traits lancés du haut des cieus ;
 Le fleuve étincelant & la mer argentée
 Renvoyoient sur les monts leur lumière empruntée.
 C'étoit dans ces momens où l'excès des chaleurs
 Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.
 Il sembloit qu'à moi seul la Nature en silence,
 Etalât sa richesse & sa magnificence.

Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
 Ces monts & ces forêts, ces mers, ces champs fé-
 de ce tout varié la confuse harmonie, [conds,
 Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
 Occupoient ma pensée, & portoient dans mon cœur
 Un plaisir réfléchi, le calme & le bonheur.

J'admirois tes bienfaits, divine Agriculture ;
 Tu fais multiplier les dons de la Nature ;
 Toi seule à l'enrichir forces les élémens ;
 Elle doit à tes soins ses plus beaux ornemens ;
 Sans toi, ces végétaux que tu fais reproduire,
 Périront en naissant, ou naissent pour se nuire.
 Tu tiras les humains du centre des forêts ;
 Fixés auprès des champs qu'ils cultivoient en paix,
 Ils purent prononcer le saint nom de Patrie,
 Et connoître les mœurs, ornement de la vie.
 Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
 Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
 L'homme ravit la laine à la brebis paisible ;
 Le taureau lui soumit son front large & terrible ;

La génisse apporta son nectar argenté,
 Aliment pur & doux, source de la santé.

L'Agriculture alors nourrit un peuple immense,
 Et des champs aux cités fit passer l'abondance.
 La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur,
 Fut le partage heureux du peuple agriculteur ;
 Et lui seul, enrichi des trésors nécessaires,
 Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
 Sénat d'un peuple roi qui mit le monde aux fers,
 Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers,
 Cérès avec Bellone a formé ton génie.
 Des hameaux dispersés sur les monts d'Aufonie,
 Des vallons consacrés par les pas des Catons,
 Du champ des Régulus, du toit des Scipions,
 S'élançoit au printemps ton aigle déchaînée,
 Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
 Au retour des combats tes vertueux guerriers,
 Au temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
 Les arbres émondés par le fer des Emiles,
 Les champs sollicités par les mains des Camilles,
 De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs,
 Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.

Peuple qui des rochers de la Scandinavie,
 Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie,
 Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros ;
 Mais tu fais respecter l'habitant des hameaux,
 Et du vil publicain, du noble tyranne,
 Il n'a point à nourrir le faste asiatique ;
 Il prend place au conseil près du trône des rois,
 Sait penser, obéir, suivre & donner des lois.

Hélas ! le malheureux qui rend nos champs fer-
 Est immolé sans cesse aux habitans des villes ; [tiles,
 Et dédaignant ses soins, son état, ses vertus,
 Nous honorons ici les talens superflus,
 Un vain faste, des noms, un frivole art de plaire !

O toi, par qui fleurit l'art le plus nécessaire,
 Ami de l'innocence, honnête agriculteur,
 Qu'il est facile & doux de faire ton bonheur !

Ah ! s'il n'a point à craindre une injuste puissance,
 Un tyran subalterne, ou l'avidie finance ;
 Si la loi le protège, il est heureux sans frais ;
 Auprès de la Nature, il sent tous ses bienfaits :

Le luxe ne vient point lui montrer ses misères :
 Content de ses plaisirs, de l'état de ses pères,
 Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui,
 Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.
 Vous le rendrez heureux, volupté douce & pure,
 Attachée à l'hymen, aux noeuds de la Nature ;
 L'épouse qu'il choisit partage ses travaux,
 De l'ami de son cœur elle adoucit les maux.
 Ses enfans sont sa joie, ils seront sa richesse ;
 Il verra leurs enfans appuyer sa vieillesse,
 Et sur son front ridé, rappelant la gaité,
 Prêter encor un charme à sa caducité.

Qu'il revient avec joie à son humble chaumière ;
 Dès que l'astre du jour a fini sa carrière !
 Qu'il trouve de faveur aux mets simples & sains
 Qu'avec soin son épouse apprête de ses mains !
 La paix, la complaisance & le doux badinage,
 Aimables compagnons de son heureux ménage,
 Entourent avec lui la table du festin.
 Réveillé par l'amour, inspiré par le vin,
 Il chante ses plaisirs & le Dieu qui les donne ;
 Il verse à ses enfans le doux jus de l'Automne ;
 Sa fille en souriant répète ses chansons.

Mais voici le moment où l'astre des Saisons
 Arrive du Cancer au Lion de Némée :
 Il revêt de splendeur la Nature enflammée :
 Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs
 Couvre les champs, les monts, les forêts & les mers.
 Tout reçoit, réfléchit la clarté qu'il dispense ;
 Tout brille, confondu dans sa lumière immense ;
 La campagne gémit sous ses rayons brûlans ;
 De la terre entr'ouverte ils pénètrent les flancs.
 Du sommet des rochers, sur les arides plaines
 Déjà n'arrive plus le tribut des fontaines ;
 Le fleuve se resserre, & l'habitant des eaux
 Cherche l'abri d'un antre, ou l'ombre des roseaux.
 Par des feux dévorans la sève est consumée,
 Elle ne soutient plus la plante inanimée ;
 Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit,
 Dans le limon poudreux tombe & s'enfvelit.
 Le coursier sans vigueur, & la tête penchée,
 Jette un triste regard sur l'herbe desséchée ;

Le pasteur écarté sous des arbres touffus,
 La tête sur la mousse & les bras étendus,
 S'endort environné de ses brebis fidelles,
 Et des chiens haletans qui veillent autour d'elles,
 La chaleur a vaincu les esprits & les corps ;
 L'âme est sans volonté, les muscles sans ressorts ;
 L'homme, les animaux, la campagne épuisée,
 Vainement à la nuit demandent la rosée.
 Sous un ciel sans nuage on voit de longs éclairs,
 Serpenter sur les monts & filonner les airs.
 La nuit marche à grands pas, & de son char d'ébène
 Jette un voile léger que l'œil perce sans peine :
 Son empire est douteux ; son règne est d'un moment ;
 L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament ;
 Des feux du jour passé l'horizon brille encore :
 Les vents & la fraîcheur n'annoncent plus l'aurore ;
 La chaleur qui s'étend sur un monde en repos,
 A suspendu les jeux, les chants & les travaux :
 Tout est morne, brûlant, tranquille ; & la lumière
 Est seule en mouvement dans la nature entière.

Oh ! si l'astre puissant des Saisons & des Jours
 Opprime les climats éloignés de son cours,
 S'il devient si terrible aux zones tempérées ;
 Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
 Que le tropique embrasse, où le flambeau des cieux
 Parcourt à l'équateur son cercle radieux ?

C'est là que la Nature & plus riche & plus belle
 Signale avec orgueil sa vigueur éternelle :
 C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlans des airs
 Elle oppose les lacs, les fleuves & les mers ;
 Et le vent d'orient y portant la rosée,
 Répare & rafraîchit la campagne embrasée.

Le mélange fécond & des feux & des eaux
 Y fait naître, y nourrit de puissans végétaux.
 Tyrans majestueux, enfans de la Nature,
 Jamais l'affreux Hiver n'attente à leur verdure ;
 Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
 Ou de leur cime altière ils menacent les cieux :
 A cent peuples errans les cocotiers fertiles
 Offrent des alimens, des boissons, des asyles.
 Les fleurs du cannellier, l'odorant ananas,
 L'arbruste de Tidor, embaument ces climats.

La Nature en ces lieux paisible souveraine
Partage à ses sujets son superbe domaine ;
Et là, changeant l'année & doublant les saisons,
Leur prodigue deux fois les fruits & les moissons.
Elle élève pour eux des forêts étendues
Qui couronnent le globe & supportent les nues.

Cet être qui de loin semble un mont animé,
Ce colosse effrayant si puissamment armé,
L'éléphant y repose ; heureux sous ces ombrages,
Il voit se succéder les races & les âges.

Le lion plus terrible, à l'ombre des forêts,
Dans un antre sanglant médite ses forfaits ;
Ou, les crins hérissés & la gueule écumante,
De rivage en rivage il répand l'épouvante.

Au bord du vaste fleuve à Brama consacré,
Toujours ivre de sang, & de sang altéré,
Sans faim & sans besoins multipliant ses crimes,
Le tigre, en se jouant, déchire ses victimes.

Là, des monstres affreux, d'énormes animaux,
Souverains tour-à-tour de la terre & des eaux,
Sur les deux élémens font craindre leur puissance.

Par ses cris menaçans le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.

Là, l'horrible serpent de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux, en sifflant se déploie,
Et s'élançant en orbe, il engloutit sa proie.

Plus funestes encor dans ces climats brûlans,
Souvent des tourbillons d'insectes dévorans,
Partent du fond des bois, des marais & des ondes ;
Emporté par les vents sur des plaines fécondes,
Le nuage animé dépouille les forêts,
Les vergers de Pomone & les champs de Cérès.

Sur les bords du Niger, où la jeune Africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène,
Dans les champs de Lima, de Bengale & d'Ormus,
Quand la nuit tient sur eux ses voiles suspendus,
Des insectes sans nombre exhalent la lumière ;
De feux errans sans cesse ils couvrent la bruyère,
Et dans l'ombre des bois ces phosphores vivans
Brillent sur les rameaux balancés par les vents.

Le Soleil en roulant sur ce brûlant espace,
Du globe qu'il attire élevant la surface,

Fait monter jusqu'aux cieux les Andes & l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimats ;
Des tourbillons de feu, de cendre & de fumée
Sortent en rugissant de leur cime enflammée ;
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux,
Source de l'industrie, aliment de nos maux :
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle ;
Dans les flancs des rochers la nature immortelle
Epure avec lenteur les feux du diamant :
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrens qu'ont nourris les orages ;
A travers les rochers & les forêts sauvages,
Les empires puissans, les cités, les déserts,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers ;
L'Orellanne & l'Indus, le Gange & le Zaïre
Repoussent l'Océan qui gronde & se retire.

C'est là qu'en s'élevant de ces gouffres profonds,
S'étendent jusqu'aux cieux les Trombes, les Tiphons ;
Ces fleuves suspendus, ces colonnes liquides,
En effleurant les mers suivent les vents rapides.

Dans ces mêmes climats, aux bords de l'Océan,
Repose sur les monts le terrible ouragan ;
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
Et part environné du tumulte & des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errans ;
Il tourne autour du globe & roule des torrens :
Les cités, les forêts qu'il brise à son passage,
Couvrent de leurs débris la zone qu'il ravage ;
Il soulève les monts, bouleverse les mers,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
Dans ces champs enflammés de la vaste Lybie,
Solitude sans eaux, sans verdure & sans vie,
Où des sources de feux, un fleuve étincelant
Tombe du haut des cieux sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît, tout végète ou respire,
Y combat la nature, y détruit son empire.
Sur cet espace aride, immense & sans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatans la stérile étendue.

Hélas ! ce ciel d'airain, ce soleil irrité,
Annonce à nos climats la même aridité ;

Tout

Tout languit, tout périt : Sirius en furie
A dévoré la fève ; il menace la vie.

Oh ! que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds
Où j'ai vu des torrens rouler du haut des monts,
A travers les rochers & la sombre verdure !
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure
Où des monts de Luna qui portent son canal,
Tombe le Nil immense en voûte de crystal !
Je verrois rejaillir ses eaux précipitées,
Le soleil enflammer leurs masses argentées,
Et sous un ciel ferein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élançée,
Rafraîchiroient de loin mes sens & ma pensée ;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverois en paix les feux de l'équateur.

Et vous, forêt sacrée, espaces frais & sombres,
Séjour majestueux du silence & des ombres,
Temples où le Druide égaroit nos aïeux,
Sanctuaire où Dodoné alloit chercher ses dieux ;
Qu'il m'est doux d'échapper sous vos vastes ombrages
A la zone de feu qui brûle ces rivages !
Vous pénétrez mes sens d'une agréable horreur ;
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur ;
Je ne sais quoi de grand s'imprime à mes pensées.
Ce dôme ténébreux, ces ombres entassées,
Ce tranquille désert, ce calme universel,
Leur donne un caractère & grave & solennel.
Tout semble autour de moi plein de l'Etre suprême.
Là, je viens sous ses yeux m'interroger moi-même ;
Là, contre les erreurs d'un monde corrompu
Je munis ma raison, j'affermis ma vertu.
Je t'adresse mes vœux, ô bienfaiteur des mondes !
Viens parler à mon cœur sous ces voûtes profondes ;
Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité,
Le respect pour les lois, & sur-tout la bonté.
Puisse-je, loin des cours, du vice & des orages
Aimer, faire le bien, & chanter tes ouvrages ;
Et libre, exempt d'erreurs, & du monde oublié,
Cultiver les beaux arts, les champs & l'amitié.
Mais souvent le zéphyr agite la verdure ;
Le feuillage frémit, se soulève & murmure ;

Je crois voir s'animer les chênes, les ormeaux ;
Ces arbres sont pour moi des compagnons nouveaux.

Je crois rentrer alors dans le monde sensible,
Et le sombre désert n'a plus rien de terrible ;
Il n'est qu'une retraite, un paisible séjour,
Où ne pénètre point le tumulte & le jour.

Si je veux habiter de plus rians asyles,
J'irai dans ces vergers, peuplés d'arbres fertiles ;
Le long de ce coteau qui dérobe un vallon
Au souffle de Borée, au vol de l'Aquilon :
Une eau calme & limpide y descend des collines,
Et des plants de Pomone abreuve les racines ;
Ce vent foible & léger qui vole sur les eaux,
Et qui suit dans les bois la course des ruisseaux,
Me frappe à l'instant même où j'entre sous l'om-
Il m'apporte le frais & l'odeur du feuillage. [brage ;
La prune suspendue à ces rameaux féconds,
Les grappes d'incarnat qui courbent ces buissons,
Ces rubis émaillés qu'arrondit la Nature,
Sur ces arbres touffus sortans de la verdure,
M'offrent, pour tempérer mon sang trop allumé,
Leur chair délicieuse & leur jus parfumé.

Là, le béliet docile à la voix qui le guide,
Se plonge, en frissonnant, dans le crystal liquide :
Au signal du berger, le dogue menaçant,
Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
S'assemblent sous un chêne à l'ombre du feuillage ;
Le groupe en demi-cercle assis sur le gazon,
Bientôt à la brebis va ravir sa toison.
Elle arrive auprès d'eux, & semble être alarmée,
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La bergère, en flattant l'animal simple & doux,
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux ;
Et la brebis rendue à sa douceur timide,
Livré, sans murmurer, sa laine encor humide.
On médit, en riant, des seigneurs du canton ;
De l'histoire du jour on passe aux Fils-Aimon.
Les enfans du hameau folâtroient dans la plaine ;
L'un monte le béliet délivré de sa laine ;
L'autre veut effrayer, caché dans les roseaux,

Ses jeunes compagnons se jouans dans les eaux ;
Leurs cris, la cornemuse & le chant des bergères,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.

Un jour, sous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces pasteurs, partageant leur gaité,
J'abordai le fermier, qui, de l'ombre d'un hêtre,
Observoit, comme moi, cette scène champêtre.
Qu'il est dans votre état d'agréables momens !
Lui dis-je ; & tous nos arts, nos vains amusemens
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la simplicité des jeux de la campagne ?
Non, dit-il ; j'ai connu vos plaisirs si vantés ;
Ils sont trop peu sentis, ils sont trop achetés ;
Je leur ai comparé les plaisirs du village ;
J'y vis, je suis content, & bénis mon partage.
Jeune, & né d'un sang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le sang dont j'étois né :
Mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées
Par ce luxe sans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les succès de mon roi,
Je me vis sans fortune ainsi que sans emploi.
Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage :
Moi, plein du sentiment des forces de mon âge,
Des grands, des importans redoutant les hauteurs,
Leurs souris dédaigneux, leurs coups d'œil pro-
J'allai dans un château, retraite vénérée [tecteurs,
D'un guerrier vertueux l'honneur de la contrée.
Je l'abordai sans crainte, & parlant sans détour,
J'eus des fermiers, lui dis-je, & viens l'être à mon
Je viens redemander au travail, à la terre, [tour ;
Mes biens, qu'ont dissipé ma folie & la guerre ;
Je vous demande à vivre, & veux le mériter.
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
Et vos champs par mes soins deviendront plus fer-
tiles.

Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs,
M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs ;
Et depuis ce moment, la joie & l'abondance
Ont habité ma ferme, & sont ma récompense.
Ici, loin des Phrynés, de l'intrigue & des grands,
J'emploie avec honneur mes jours indépendans.

Je nourris dans mon cœur le mépris des richesses,
L'orgueil qui sied au pauvre, & l'horreur des bas-
ses.

J'apprends dans le travail à vaincre la douleur ;
Dans la guerre ou la paix, soldat ou laboureur,
Je pense en citoyen, & je sers ma patrie ;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie,
Je fais la rendre utile au fond de ces hameaux,
Où la tendre amitié me lie à mes égaux ;
Nous portons constamment sa forte & douce chaîne,
Unis dans le plaisir, compagnons dans la peine,
Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler :
Mais ici le travail n'est jamais solitaire.
Dans les murs des cités l'artisan sédentaire,
Emprisonné dans l'ombre, & sans société,
A son triste atelier sent mourir sa gaité :
Il n'a point son ami, qui, par un doux sourire,
Le ranime en son cœur au moment qu'elle expire.

Voyez-vous ces beautés au visage vermeil,
Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil,
Ces vieillards, ces enfans, que le travail rassemble ?
Eh bien ! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.
Mais montez sur mes pas, au sommet du coteau,
Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.

Il ne me trompoit pas : sur la plaine brûlante,
Des fauneurs promenoient la faux étincelante ;
La sueur inondoit leurs membres palpitans :
Fatigués, harassés, ils paroissoient contents.
Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage,
Je les vis, en riant, se rendre sous l'ombrage.
Nous ne connoissons pas les charmes d'un festin
Qu'ont seuls affaïsonné le travail & la faim.
Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévorait tour-à-tour la framboise odorante,
La fraise, le lait frais, le cidre & le pain bis,
Placés sur le gazon qui servoit de tapis !
Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village.
Quand on eut consumé les fruits & le laitage,
Le cidre pétillant réveilla les cerveaux,
Et fit naître les chants, le rire & les bons mots.
La folie & l'amour régnoient dans l'assemblée ;

Les jeux & les baisers voloient sous la feuillée ;
 Et par des traits piquans, mais sans malignité,
 La raillerie encor augmentoit la gaité.
 Colinette, en pressant une mûre nouvelle,
 Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle ;
 On en rit, il s'éveille, & d'un air ingénu
 Il cherche de ces ris le fujet inconnu. [fêtes !

Heureux peuple des champs ! vos travaux sont des
 Mais le globe enflammé qui roule sur vos têtes
 A noirci les épis courbés sur les sillons.
 La cigale a donné le signal des moissons.
 O Dieu puissant & bon ! père de la nature !
 Achève tes bienfaits. Que la nielle impure,
 Les insectes, l'orage, & les vents ennemis,
 Respectent les présens que tu nous a promis.

De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore
 Déployant dans les cieux les couleurs de l'aurore,
 Y couronne les champs, où le ruisseau vermeil
 Voit jouer dans ses flots les rayons du soleil.
 Un reste de nuage errant sur les campagnes
 Va se perdre en fumée au sommet des montagnes.
 Un vent frais & léger y parcourt les guérets,
 Et roule en vagues d'or les moissons de Cérès.
 On y sent ce parfum, cette odeur végétale,
 Que la terre échauffée après l'orage exhale.
 Le berger au berger répète ses chansons ;
 L'heureux agriculteur, si près de ses moissons,
 Se rappelle ses soins, ses travaux, sa prudence,
 Admire ses guérets, sourit à l'abondance ;
 Il est content de lui, ne se repent de rien,
 Et se dit, comme un Dieu, ce que j'ai fait est bien.

Lise, le lendemain, au lever de l'aurore,
 Coupe le tendre osier, le jeune Sycomore,
 Et forme ces liens qui doivent enchaîner
 Les trésors que Cérès se prépare à donner.
 Palémon, plein de joie, armé de sa faucille,
 Vers ses sillons dorés a conduit sa famille.
 De la riche Cérès les trésors vont s'ouvrir.
 Voici l'heureux moment où l'homme va jouir.
 Déjà des moissonneurs la troupe partagée
 Attaque les sillons sur deux files rangée ;
 Un sentiment profond, par & délicieux

Règne dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux.

Lise, auprès de Lucas plus ardente à l'ouvrage,
 A bientôt devancé les filles du village ;
 Et, nouveau laboureur, dans ce noble métier,
 Lucas, aux yeux de Lise, est fier de s'essayer ;
 Ici, Dolon sourit, agacé par Thémire ;
 Là, Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire,
 Palémon, en secret, ordonne aux moissonneurs
 D'augmenter le tribut qu'on destine aux glaneurs.
 Ces beaux jours ont banni l'envie & la misère.

Le pauvre donne au pauvre, & le riche est son frère,
 Mais Lise & son amant ont vu naître le jour
 Où le ministre saint doit bénir leur amour ;
 Ils vont sanctifier la flamme la plus pure,
 Et jurer de s'aimer, sans craindre le parjure.
 On leur dit les devoirs imposés aux époux ;
 Assurés de les suivre & de les aimer tous,
 Ils semblent étonnés de s'entendre prescrire
 Ces aimables vertus que l'amour leur inspire.
 A peine ces amans, par des vœux solennels,
 Sont unis l'un à l'autre aux pieds de nos autels,
 Que le sage pasteur rappelle à l'assemblée
 Les trésors, les plaisirs dont la terre est comblée.

Grand Dieu ! tu nous donnas les fruits & les moissons,

Et l'amour & l'hymen, les premiers de tes dons.
 Le feu, l'air & les eaux, à tes ordres dociles,
 Ont rendu, de concert, nos campagnes fertiles.
 Tu daignas seconder le travail de nos mains.
 L'homme est cher à son Dieu ; ce père des humains
 Nous admet, les premiers, à ces festins champêtres,
 Où sa voix paternelle invite tous les êtres.
 De sa vaste bonté tout ressent les effets ;
 Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.
 Jouir, c'est l'honorer : jouissons, il l'ordonne ;
 Affections le pauvre aux trésors qu'il nous donne,
 Et reprenons gaiement un travail vertueux,
 Qui nous rendit toujours meilleurs & plus heureux.

Après des chants de joie & de reconnaissance,
 Le peuple se recueille. Il s'écoule en silence,
 Et suit Lise & Lucas, qui, se donnant la main,

Du

Du
Un
Palé
Tou
Et l
L'œ
Béni
Dam
Plac
De c
Chac
Et vo
S'élè
Le
Impo
On li
Un co
Et da
Jouiss
Bacch
Ne fit
Majs
Au b
Et Da
Palém
Enviro
Il est

Tableau
l'Aut
écolier
temps
ment a

Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protège l'entrée :
Palémon les attend sous son ombre sacrée.
Tous deux, avec respect, tombent à ses genoux,
Et lui, levant les mains sur les jeunes époux,
L'œil humide de pleurs, d'une voix attendrie,
Bénit, au nom du ciel, le saint nœud qui les lie.
Damon conduit la troupe au fallon du festin,
Placé dans un bocage, au fond de son jardin.
De convives pressés la table est entourée.
Chacun jette un regard sur la plaine dorée,
Et voit avec plaisir ses épis ramassés,
S'élever sur la plaine en gerbes entassés.

Le ministre sacré, le seigneur du village,
Imposoient à la joie, & la rendoient plus sage.
On lisoit dans les yeux une douce gaité,
Un contentement pur, l'amour, la volupté ;
Et dans son calme heureux la troupe recueillie
Jouïssoit sans transports, badinoit sans folie.
Bacchus, dont le nectar anima les esprits,
Ne fit point retentir le tumulte & les cris,
Mais du plaisir d'aimer il augmenta les charmes.
Au bord de la paupière on vit briller les larmes ;
Et Damon tour-à-tour recevoit dans ses bras
Palémon & sa fille, & la mère & Lucas ;
Environné, pressé de ses vassaux qu'il aime,
Il est content de tous, & sur-tout de lui-même.

LES SAISONS.

L'AUTOMNE.

ARGUMENT.

Tableau général des présents & des plaisirs que promet l'Automne. Invitation aux magistrats & aux jeunes écoliers de se rendre à la campagne, & d'y passer le temps des vacances. Calme de la nature au commencement de cette saison ; ses effets sur les animaux & sur

l'homme ; la chasse, la pêche ; le mouvement sont les remèdes contre la mélancolie à laquelle cette saison dispose. Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne. Second moment de l'Automne ; les vendanges, les vents, les pluies ; peinture des glaciers sur le sommet des grandes montagnes, & l'origine des fleuves & des ruisseaux. Les engrais des terres, le dernier des travaux champêtres. Les engrais inventés par les Anglois. Il est nécessaire que le gouvernement protège & soulage les cultivateurs. Dernier moment de l'Automne ; il attriste l'âme. Les vapeurs. Langueur de tous les êtres. Les oiseaux se rassemblent. Leur départ. L'homme se retire dans les villes.

O VOUS qu'ont enrichi les trésors de Cérès,
Préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits.

Redoublez vos présents, terre heureuse & féconde,
Récompensez encor la main qui vous seconde.
Et toi, riant Automne, accorde à nos desirs
Ce qu'on attend de toi, des biens & des plaisirs.
Il vient, environné de paisibles nuages,
Qui flottent dans les airs, sans former des orages,
Il voit, du haut des cieux, le pourpre des raisins,
Et l'ambre & l'incarnat des fruits de nos jardins ;
De coteaux en coteaux la vendange annoncée,
Rappelle le tumulte & la joie insensée.
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court, le thyrsé en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
Célébrez avec moi les charmes de l'Automne ;
L'année, à son déclin, recouvre sa beauté.
L'Automne a des couleurs qui manquoient à l'Été,
Dans ces champs variés, l'or, le pourpre & l'opale
Sur un fond vert encor brillent par intervalle,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons,
D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts,
L'arbre de Cérasonie au gazon des prairies
Oppose l'incarnat de ses branches flétries,
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux,
Ces champs & ces vergers présentent à vos yeux !

Voyez, par les zéphirs la pomme balancée,
 Echapper mollement à la branche affaîsée ;
 Le poirier, en buisson, courbé sous son trésor,
 Sur le gazon jauni rouler des globes d'or,
 Et de ces lambris verts attachés au treillage
 La pêche succulente entraîner le branchage.
 Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncé les fleurs,
 Et que l'Été brûlant mûrit par ses chaleurs !
 Jouissez, ô mortels ! & par des cris de joie
 Rendez grâces au ciel des biens qu'il vous envoie :
 Que la danse & les chants, les jeux & les amours,
 Signalent à la fois les derniers des beaux jours.
 Jouissez, hâtez-vous, la fanfare éclatante
 Au peuple des forêts va porter l'épouvante,
 Le cor fait retentir ses accens belliqueux ;
 Et Diane a donné le signal de ses jeux.

Oh ! qui peut sans regret, s'enfermer dans les villes ?
 Malheureux, qui jamais n'habitez nos asyles,
 Condamnés, dès l'enfance, à l'ombre des cités,
 Hélas ! vos vains honneurs, vos tristes dignités,
 La folle ambition, la fortune infidelle,
 Vous écartent du port où ma voix vous appelle :
 La campagne & mes chants ne sont pas faits pour
 vous.

Il faut avoir nos mœurs pour partager nos goûts ;
 L'esclave de la cour, le flatteur de ses maîtres,
 Ne sent ni les vertus, ni les plaisirs champêtres.
 Les Vizirs, les Sultans sont-ils faits pour goûter
 Ces innocens plaisirs qu'ils voudroient nous ôter ?

Ministres de Thémis, ou plutôt ses victimes,
 Vos yeux sont fatigués du spectacle des crimes ;
 Venez jouir aux champs du tableau des vertus.
 Suspendez un moment vos travaux assidus ;
 Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres.
 Vos plants, chargés de fruits, redemandent leurs
 maîtres ;

L'opulent espalier vous montre ses rameaux,
 Et Bacchus vous appelle au penchant des coteaux.

Et vous, de vos parens jeune & chère espérance,
 Vous, à peine échappés aux périls de l'enfance,
 Vous, martyrs de l'école & de ses faux docteurs,
 Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs ;

Et venez dans nos champs, sans pédant & sans livre,
 Connoître le plaisir, & commencer à vivre.
 Ici, tout vous invite à des jeux innocens ;
 Ici, vous jouirez des plus beaux de vos ans.
 Esclave, qu'on déchaîne au retour de l'Automne,
 Prenez part un moment aux plaisirs qu'il nous donne.

L'homme respire enfin sous un ciel tempéré :
 Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré.
 Le soleil est voilé ; mais son disque invisible
 Porte un jour tendre & doux sur le monde paisible.
 Quel calme sur les eaux, dans les bois dans les airs !
 Quel silence étendu règne sur l'univers !
 L'Alcyon s'est fixé sur des roseaux tranquilles,
 On rase, en se jouant, les ondes immobiles.
 Le peuple des hameaux, des champs & des forêts,
 Moins ému, moins bruyant, semble jouir en paix :
 Sa volupté moins vive est encor douce & pure.

Moi, je partage ici la paix de la nature ;
 Dans ces heureux vallons, sur ces riches coteaux,
 J'ai senti le plaisir, je jouis du repos.
 Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
 Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes ;
 Puisse au bonheur si pur que je goûte aujourd'hui
 Ne succéder jamais le tourment de l'ennui !

Ah ! nous étions heureux par la seule espérance,
 Puissions-nous l'être encor au sein de l'abondance !
 L'homme a tout recueilli, n'a plus à désirer,
 Et le cœur satisfait a cessé d'espérer ;
 Le flatteur avient n'embellit plus la vie.
 Peut-être, en ce moment, la nature affoiblie,
 Du soleil abaissé les rayons languissans,
 Ne pourront ranimer nos esprits & nos sens.

Sortons de la langueur par un mâle exercice ;
 A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse ;
 Opposons la fatigue à l'ennui du repos.

Aux habitans des airs, des forêts & des eaux,
 L'Automne le commande, allons livrer la guerre.
 Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre
 Tantôt dans le taillis je vais, au point du jour,
 Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour ;
 Et tantôt, parcourant les buissons des campagnes,
 Je cherche la perdrix qu'appellent ses compagnes.

Mon

Mon chien bondit, s'écarte, & suit avec ardeur
L'oiseau, dont les zéphirs vont lui porter l'odeur :
Il l'approche, il le voit ; transporté, mais docile,
Il me regarde alors, & demeure immobile ;
J'avance, l'oiseau part, le plomb que l'œil conduit,
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit ;
Il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes,
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.

Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre alongée obscurcit les vallons,
Je descends dans un pré, vers un golfe paisible
Qu'environne un ombrage au jour inaccessible.
Là, je vois le pêcheur, sur les flots ébranlés,
Lançant d'un bras nerveux ses filets rassemblés,
Entourer d'un long cercle un peuple trop avide,
Qu'attira vers la rive une amorce perfide.

Les filets, en tombant, l'un de l'autre écartés,
Réunis lentement sous les flots argentés,
Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes
Et ramènent vers moi les habitans des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le sable humide, & bondit à mes pieds.

J'enlève quelquefois à l'eau pure & bruyante,
La truite suspendue à la ligne tremblante. [seaux.

Souvent, dans ma jeunesse, aux rives des ruis-
J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux ;
Avec quel mouvement d'espérance & de joie,
Vers la fin d'un beau jour, j'allois chercher ma proie !
Aujourd'hui même encor, sous les rameaux naissans,
De l'oiseau de la nuit j'imité les accens ;
Bientôt de la forêt j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée ;
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité ;
D'un transport vif & doux mon cœur est agité,
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides,
Qu'insecta de ses fucs l'arbrisseau des Druïdes.
O doux emploi des jours ! agréables momens !...

Mais l'Automne offre encor d'autres amusemens,
Où le courage & l'art mènent à la victoire.
Diane, dans ses jeux, se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts ;

La Discorde, Bellone, ou le Dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre ?
De la vaste forêt l'espace en est rempli.
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli ;
Au monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et des chiens dévorans en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là, le coursier fougueux lève sa tête altière ;
D'un œil impatient il parcourt la bruyère ;
Il voudrait de la course avancer les instans ;
Mais on part, il s'élance, & des sons éclatans
Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante & s'enfuit ;
Il voit dans chaque objet la mort qui le poursuit,
Sa route sur le sable est à peine tracée ;
Il devance, en courant, la vue & la pensée ;
L'œil le suit, & le cherche aux lieux qu'il a quittés.

Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Et fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs & des longs hurlemens,
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite ;
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute & s'élance, & s'élève par bonds ;
Il voudrait ou confondre, ou dérober sa trace,
Se détacher du sable, & voler dans l'espace.
Hélas ! il change en vain sa route & ses retours ;
Dans le taillis obscur il fait de longs détours
Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire,
Où, couvert de leur sang, consumé de desirs,
Pour prix de son courage, il obtint les plaisirs.
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine,
Pour présenter sa trace à la meute incertaine ;
Mais le chasseur la guide, & prévient son erreur ;
Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur ;
Son armure l'accable, & sa tête est penchée.
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée ;

Il entend de plus près des cris plus menaçans,
Et fait, pour fuir encor, des efforts impuissans ;
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
Il chancelle, il s'arrête, il se sert de ses armes ;
L'excès du désespoir le soutient un instant ;
Il tombe, se relève, & meurt en combattant.
La fanfare au chasseur annonce sa victoire.

Vous, nés pour les vertus, les travaux & la gloire,
Venez, jeunes guerriers, noble sang des héros,
Echapper dans nos bois aux dangers du repos ;
Développez en vous la force & le courage,
Préludez aux combats dont nos jeux font l'image,
Bravez la faim, la soif, l'inclémence des airs,
Combattez, foudroyez les tyrans des déserts :
Ils pourroient aux humains disputer la nature,
Et nos riches moissons deviendroient leur pâture.
Frappez ces loups cruels qui brisent sous leurs dents
Des agneaux déchirés les membres palpitans ;
Percez le sanglier, qui court, avant l'aurore,
Renverser les sillons où le blé vient d'éclorre ;
Signalez, par ces coups, votre âge & vos loisirs ;
Servez l'état enfin même dans vos plaisirs.
N'imitiez pas ces grands, ces nobles inutiles,
Qu'énervent la mollesse & le luxe des villes ;
Voyez-les s'avilir, & prétendre aux honneurs,
Esclaves des Phrynés dont ils ont pris les mœurs,
De frivoles devoirs fatigués sans les suivre,
Accablés du soin d'être, & du travail de vivre.

O funeste loisir, ô poids affreux du temps !
Vous n'êtes point connus du citoyen des champs.
Il fait du jour qui passe employer la durée ;
Au sommeil, au repos, sa nuit est consacrée ;
Sans entraves, sans maître, & libre de choisir
Les momens du travail, les momens du plaisir,
Il dispose à son gré tout le cours de sa vie,

Heureux qui loin du monde, utile à sa patrie,
Y fait naître des biens, en respecte les lois ;
Et, dérochant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Habite le donjon qu'habitoient ses ancêtres !
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,

Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'envie & le temps si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur, pour amis ses égaux,
La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux ;
Il peut trouver du moins, dans le cours de sa vie,
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.

Il ne s'égare point dans ses vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès ;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes.
Elever ses troupeaux, embellir son jardin ;
Plutôt que l'agrandir, féconder son terrain ;
Par sa seule industrie augmenter sa richesse :
Voilà tous les projets que forme sa sagesse.
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours,
Par un chemin facile, & qu'il suivra toujours.

La Chine & le Japon, l'aiguille & la peinture
N'ornent point les lambris d'une vaine parure ;
On y voit les portraits de ses sages aïeux.
Ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux ;
Et regarde souvent ces images si chères,
Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
Peut-il avoir besoin que le luxe & les arts
De leur pompe frivole amusent ses regards ?
N'a-t-il pas des ruisseaux, son verger, la prairie,
Des beautés, des couleurs que chaque instant varie,
L'opale & l'incarnat d'un matin radieux,
Et le pourpre & l'azur du couchant nébuleux,
Où son œil cherche en vain la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence ?
Mais il jouit encor de plus riens tableaux.
Il voit l'homme ingénu, ses plaisirs, ses travaux ;
Le respect pour les dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'esclave & du maître,
L'amour & l'amitié dans leur simplicité,
Le mélange des mœurs & de la volupté ;
Il voit le vrai bonheur, & le trouve en lui-même.

Son cœur, toujours content de l'épouse qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en est pas consumé ;
Il oppose aux destins le plaisir d'être aimé. [cères,
C'est aux champs que l'hymen unit des cœurs sin-
Et n'est point profané par des feux adultères ;

Là, l'époux, accablé sous le fardeau des ans,
 Presse encor sa moitié dans ses bras languissans ;
 Là, règnent la pudeur, la concorde, l'estime,
 Et l'amour, entouré des vertus qu'il anime.
 Eh ! quel plaisir encor pour ces époux heureux
 D'élever dans leur sein les gages de leurs feux ;
 De voir à leur instinct succéder la pensée ;
 De préserver d'erreur leur raison commencée ;
 De guider leurs penchans, d'épurer, de former
 Ces cœurs, que la nature instruit à les aimer !
 Leur père est à la fois leur maître & leur modèle,
 Il leur peint des vieux temps la probité fidèle.
 Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
 Et lorsque les vertus conduisoient aux honneurs,
 Vos aïeux, leur dit-il, au prince, à la patrie,
 Immoloient leur repos, leur fortune & leur vie ;
 Ils vivoient à la cour, sans nuire, & sans flatter :
 Avant que d'obtenir, ils vouloient mériter ;
 Sans s'abaisser alors à de vils artifices,
 Ils nommoient des aïeux, & citoient des services.

Il vante, en leur présence, un mortel généreux,
 Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit au malheureux ;
 Le jeune enfant s'essaie aux vertus qu'il admire,
 Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.

Souvent, dans un salon propre & non fastueux,
 Il admet à sa table un ami vertueux ;
 L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
 D'un nectar étranger la sève parfumée
 Ne flattent point chez lui le goût des conviés.
 Le rapport des esprits que l'estime a liés,
 L'enjouement sans folie, & l'amour sans foiblesse,
 De l'amour paternel la sainte & douce ivresse,
 Des sermens de s'aimer que le cœur a dictés,
 De ces sobres festins voilà les voluptés.

O vous ! ô mes amis ! en qui j'ai vu renaître
 Des mœurs de nos aïeux la majesté champêtre,
 Ch*** couple heureux, respectables époux,
 J'ai chanté les vertus que j'admirois en vous.

Mais le sombre horizon se refuse à l'aurore,
 Et rend douteux long-temps le jour qui vient d'é-

clorre,
 Des nuages épais, sur les champs descendus,

Entourent de la nuit les objets confondus ;
 Immobiles sur l'onde, & fixés sur la plaine,
 Ils dérobent l'espace à la vue incertaine
 Du triste voyageur, dans sa route égaré,
 Et qui suit au hasard un sentier ignoré.
 L'astre du jour pâlit, répand des clartés sombres ;
 Son disque sans rayons se montre dans les ombres ;
 Ce voile nébuleux ajoute à sa grandeur.
 Mais le soleil l'entr'ouvre, il reprend sa splendeur ;
 Il argente les cieus, dont les vapeurs légères
 Promènent sur les champs leurs ombres passagères.

L'Aquilon les emporte au sommet du Taurus ;
 Il en couvre l'Atlas, les Alpes, l'Immaüs ;
 Sans cesse il entretient, par des vapeurs nouvelles,
 De leurs sommets glacés les neiges éternelles.
 Là, des rochers rompus, renversés par le temps,
 Semblent être lancés par les mains des Titans ;
 Dans l'Olympe azuré les uns portent leurs cimes ;
 D'autres sont suspendus sur le bord des abîmes.
 Sur ces monts hérissés, monument du chaos,
 Règne un repos profond, le calme des tombeaux ;
 Nul son n'est entendu sur leurs fronts solitaires ;
 Tandis que le fracas des torrens, des tonnerres,
 Interrompt à leurs pieds le silence des airs.
 Les frimats répandus sur ces tristes déserts
 Y présentent aux yeux d'informes pyramides ;
 Une mer immobile, & des vagues solides.
 Ces masses de cristal, ces abîmes sans fonds ;
 Ces marbres, ces rochers entassés sur ces monts ;
 Ce désordre effrayant, ces aspects formidables
 Conservent à jamais leurs horreurs immuables :
 La nature & le temps semblent les respecter.
 Là, les êtres vivans tremblent de s'arrêter ;
 Et l'astre dont les feux animent la matière,
 Sans y porter la vie, y répand la lumière.

Fleuves majestueux, ce sont là vos berceaux,
 Et l'urne intarissable où vous puisez vos eaux.
 Vous les versez d'abord dans de sombres vallées ;
 Vous frappez à grand bruit des rives désolées,
 Où le marbre ébranlé se détachant des monts,
 Tombe, roule, & bondit dans vos flots vagabonds ;
 Plus tranquilles enfin, sur une plaine immense

Vous

Vous portez la fraîcheur, la vie & l'abondance.

Des nuages légers, dans l'air moins élevés,
Effleurant des coteaux les sommets cultivés,
Déposés sur le sable & le limon fertile,
Pénètrent les rochers, s'arrêtent sur l'argile;
Et s'échappant de l'ancre où distilloient leurs eaux,
Formant, en bouillonnant, les sources des ruisseaux;

Ils serpentent d'abord sur des plaines fécondes;
Ils vont confondre au loin leur murmure & leurs ondes,

S'ouvrant, en s'unissant, un plus vaste canal,
Et roulant sur l'arène un paisible cristal.

Ainsi, du sein des mers, une mer de nuages
S'exhale, se répand, & part de leurs rivages,
Du liquide fécond pénètre l'univers,
Et par mille canaux retourne au sein des mers.

Ces voiles suspendus, qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne, & l'astre qui l'éclaire,
Préparent les mortels au retour des frimats.
Si le soleil encor se montre à nos climats,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance;
La nature, à grands pas, marche à sa décadence.

Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raisin de rubis émaillé;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée.
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des dieux, jus brillant & vermeil,
Doux extrait de la sève & des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment.

Bacchus, dieu des festins, père de l'enjouement,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore,
Les pampres enlevés au portes de l'aurore,
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos,
Ta liqueur inspira les Muses, les héros,
Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.

C'est toi, qui des Gaulois enflammois le courage,
Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous leurs toits fumans écraser les Romains.
Il vouloit de tes dons enrichir sa patrie;

Et le front couronné des pampres d'Hespérie,
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
Les vallons répétoient ses cris & ses chansons,
Et les thyrses guidoient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaieté brillante,
Le clarin des festins, & le sel des bons mots,
L'art d'écarter les soins & d'oublier les maux.

Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance.
Il s'y déploie en ordre, & le travail commence;
Le vieillard, que conduit l'espérance du vin nouveau,
Arrive, le premier, au penchant du coteau.
Déjà l'heureux Lindor & Lisette charmée,
Tranchent au même sep la grappe parfumée,
Et chantent leurs amours, & le dieu des raisins.
Une troupe à ces chants répond des monts voisins;
Le bruyant tambourin, le sifre & la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.

Le rire, les concerts, les cris du vendangeur
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance, & les grappes vermeilles
S'élèvent en monceaux dans de vastes corbeilles;
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblans,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents;
Une foule d'enfans autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant & pur dans la cuve est lancé,
Que d'avidés buveurs y plongent la fougère,
Où monte, en pétillant, une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour,

Le peuple se rassemble, il hâte son retour,
Il arrive, ô Bacchus! en chantant tes louanges;
Il danse autour du char qui porte les vendanges;
Ce char est couronné de fleurs & de rameaux,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée;
Ils sont tous contents d'eux, du fort, & des humains.
Des rivaux réunis un verre arme les mains;
Bacchus a suspendu la haine & la vengeance,
Il fait régner l'amour, il répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés;

Tous

Tous deux laissent tomber des mots embarrassés ;
Dans leurs yeux entr'ouverts, brûlent d'humides
flammes ;

Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes,
Et, pleins des sentimens qu'ils voudroient exprimer,
Tous deux, en bégayant, se jurent de s'aimer.

Alain, jusqu'à ce jour, amant tendre & timide
Puisse dans le nectar une audace intrépide ;
Alison qu'il poursuit, lui résiste en fuyant ;
Elle hésite, chancelle, & tombe en souriant.
Grégoire à Mathurine alloit porter son verre ;
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre ;
Il a vu les lambris & le toit s'ébranler :
La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler ;
Il tombe, il la renverse, & la cruche brisée
Se disperse en éclats sur la terre arrosée.

On se lève en tumulte, on part, & les buveurs
Font retentir au loin leurs chants & leurs clameurs.
Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes.

Il vient de l'Occident, il vole sur leurs têtes ;
Et passe, en rugissant, de vallons en vallons.
Tranquille, en ce moment, au bruit des Aquilons,
Le sage laboureur ne craint plus leurs ravages ;
Il a mis ses trésors à couvert des orages ;
Des gerbes de Cérès il chargea ses greniers ;
Les tonneaux de Bacchus vont remplir ses celliers ;
Il a fait plus. Déjà la glèbe retournée
Cache sous le sillon l'espoir de l'autre année,
Et même sur les champs, épuisés par leurs dons,
Il déposa l'engrais qui les rendra féconds.

Apprenez, ô mortels, qu'il est un art facile
D'obtenir des moissons du champ le plus stérile,
Il est, il est un art de choisir les engrais.
Qu'au vertueux TOWNSHEND a révélé Cérès.
Triptolème nouveau, je viens te rendre hommage,
Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage ;
Ami du bienfaiteur, sans pouvoir l'imiter,
J'aspire à ses vertus, & j'aime à les chanter.

Dans les champs d'Albion, sur un sable infertile,
C'est toi, qui le premier, fis répandre l'argile,
Fécondas l'un par l'autre, & du mélange heureux
Vis naître les moissons sur un fonds sablonneux.

Au sol, qu'une huile épaisse avoit rendu solide
C'est toi qui le premier mêlas le sable aride :
Par ses angles tranchans le limon divisé,
Laissa sortir le blé du champ fertilisé.
C'est toi qui le premier instruisis ta patrie
A revêtir les monts des dons de la prairie ;
A contraindre les champs depuis peu moissonnés,
D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
Ton peuple industrieux, que l'état encourage,
Des secrets de ton art apprit à faire usage ;
La Tamise, en tournant, de vallons en vallons,
Admire tes coteaux ; & des riches moissons
Qu'on vit, sous les consuls, border les flots du Tibre,
Cérès, avec plaisir, couronne un fleuve libre.

Hélas ! dans nos climats, le peuple des hameaux,
Rendu stupide enfin par l'excès de ses maux,
Ne fait point par son art seconder la nature.
L'habitude & l'instinct dirigeant sa culture,
Il n'invente jamais, & tremble d'imiter.
Pour cesser d'être pauvre il n'ose rien tenter ;
Il traîne avec effort sa vie infortunée,
Et pense qu'aux douleurs les dieux l'ont condamnée.
Allez, peuples des champs, faire entendre vos voix
Jusque dans cet asyle où résident vos rois ;
Allez au pied du trône exposer vos misères :
Des enfans malheureux se plaignent à leurs pères.

Opprimés, diroient-ils, dans tes vastes états,
O toi ! nous gémissons, nous ne murmurons pas ;
Ton peuple est accablé sous un joug qu'il adore,
Et fait, dans ses malheurs, que son roi les ignore.
En traçant ces sillons qu'arrosent nos sueurs,
Nous aimons la patrie, & formons ses vengeurs ;
Ils iront de leur sang t'acheter la victoire,
Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,
Nous avons conservé le dépôt des vertus ;
Et le ciel qui nous livre à l'horrible indigence,
Pour nous en consoler nous laissa l'innocence.
Nos devoirs sont encor nos plaisirs les plus doux ;
Ces noms si saints, si chers, & de père, & d'époux,
Ne sont point au hameau de vains noms, mais des
chaînes.

Hélas !

Hélas ! ces doux liens, qui seuls charmoient nos peines,

Ne sont plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs ;

A nos tristes enfans nous léguons nos malheurs :

Nous pleurons auprès d'eux de les avoir fait naître.

C'est au nom de la loi, c'est au nom d'un bon maître

Qu'on vient à ces enfans arracher les secours

Dont l'amour paternel soutient leurs foibles jours.

De l'homme agriculteur, sans force & sans défense,

Des brigands effrénés dévorent la substance.

Nous respectons les lois, victimes des abus.

Avec joie, à l'état nous offrons nos tributs,

Bes cœurs des malheureux sont rarement avarés ;

Mais faut-il immoler à des monstres barbares

Le sang de nos enfans, le prix de nos travaux ?

Faut-il seuls de l'état supporter les fardeaux ?

Ou, loin des lieux chéris qu'ont habité nos pères,

Aller porter nos pleurs aux rives étrangères ?

Ah ! les rois sont humains, ils veulent être aimés ;

S'ils soupçonnoient les maux des peuples opprimés,

Ils vendroient les venger des oppresseurs avides,

Et dérober le pauvre aux rigueurs des subides.

C'est alors qu'on verroit l'habitant des hameaux

Reprendre avec ardeur ses soins & ses travaux ;

Et son aveugle instinct deviendrait du génie.

Il couvrirait de biens le sol de sa prairie ;

Le peuple agriculteur, plus riche & plus nombreux,

Rendrait heureux son prince, en s'avouant heureux.

Hélas ! l'homme est forcé de se donner des chaînes ;

C'est un poids qu'il ajoute au fardeau de ses peines ;

Il est né pour souffrir. Mais peut-il aujourd'hui

Résister aux malheurs prêts à fondre sur lui ?

Le soleil retiré vers l'humide Amalthée,

Jette un dernier regard sur la terre attristée :

Tout est changé pour nous. Ce théâtre inconstant

Où l'homme passe un jour, & jouit un instant,

Cette terre, autrefois si belle & si fertile,

De moment en moment devient pauvre & stérile.

Je ne les verrai plus ces émaux éclatans,

La pompe de l'été, les grâces du printemps ;

Ces nuances du vert, des bois & des prairies ;

Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.

Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens ;

A travers leurs rameaux j'entends des sifflemens :

Doux Zéphir, qui, le soir, caressoit la verdure,

Quel son, quel triste bruit succède à ton murmure !

Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès ;

Ils semblent dans leur course entraîner les forêts ;

Les arbres, ébranlés, de leurs cimes penchées

Font voler sur les champs les feuilles desséchées.

Les rayons du soleil, sans force & sans chaleur,

Ne perçant plus des airs la sombre profondeur,

Eole étend sur nous la nuit & les nuages.

L'ombre succède à l'ombre, & l'orage aux orages.

L'homme a perdu sa joie & son activité.

Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaité ;

Ils ne reçoivent plus du Dieu de la lumière

Ce feu qui fait sentir à vivre la matière.

La campagne épuisée a livré ses présens,

Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.

Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,

Je sens à mes besoins échapper la Nature.

Ce concert monotone & des eaux & des vents,

Suspendant ma pensée & tous mes sentimens,

Sur elle-même enfin mon âme se replie,

Et tombe, par degrés, dans la mélancolie.

Ces vallons sans troupeaux, ces forêts sans concerts,

Ces champs décolorés, ce deuil de l'univers

Rappellent à mon cœur des pertes plus sensibles.

Je crois me retrouver à ces momens horribles

Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas

Menagoit à mes yeux, ou frappoit dans mes bras.

De Ch** expirant je vois encor l'image ;

Je le vois à ses maux opposer son courage,

Penser, sentir, aimer, au bord du monument,

Et jouir de la vie à son dernier moment.

Objet de mes regrets, ami fidèle & tendre,

J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre.

Malheur à qui les dieux accordent de longs jours !

Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,

Il voit, dans le tombeau, ses amis disparaître,

Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.

Il voit, autour de lui, tout périr, tout changer ;

A la race nouvelle il se trouve étranger ;
Et, lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie.
Oui, dans l'âge avancé lorsque l'homme apprécie
Ce songe d'un moment qu'il appelle la vie,
Quand le voile est tombé, quand le fardeau des ans
Les langueurs de l'automne ont accablé nos sens,
Tandis qu'autour de nous la nature mourante,
Inspire les regrets, imprime l'épouvante ;
Quel appui, quel secours pourroit dans ces momens
Ou rassurer notre âme, ou calmer ses tourmens ?

Voyez-vous ces oiseaux s'élancer des vallées ?
Les aîrs sont obscurcis par leurs troupes ailées ;
Il s'assemblent en foule au retour des frimats.
Ils erroient, dispersés, lorsque dans nos climats
Ils jouissoient en paix des dons de la Nature.
Contens, ils vivoient seuls. La faim & la froidure,
La crainte & la douleur les ont unis entr'eux.

A côté l'un de l'autre, ils sont moins malheureux ;
C'est le sort des humains rassemblés dans les villes.

Partons, retirons-nous, dans ces communs asyles ;
C'est là qu'un peuple aimable, au sein d'un doux
Sait goûter, ou du moins espérer le plaisir. [loisir,
C'est l'abri que le ciel présente à nos misères ;
L'homme foible & sensible y pleure avec ses frères.

O divine amitié ! nœuds sacrés & puissans,
Doux rapport des esprits, des goûts, des sentimens,
Plaisirs purs & profonds, délices de la vie,
Vous charmez les langueurs de mon âme affoiblie.
J'ai des amis constans, éclairés, vertueux ;
Avec eux je puis tout, & ne puis rien sans eux ;
Ils arment ma raison de leurs conseils utiles ;
Leur main vers la vertu conduit mes pas débiles ;
Et mon esprit, semblable aux foibles arbrisseaux,
S'élève, en embrassant ces superbes ormeaux.
Ah ! je pourrai, dans peu, les voir, & les entendre ;
Dans mon cœur attendri leurs cœurs vont se ré-
pandre,

J'oublierai mes douleurs ; & leurs doux entretiens
Me rendant, par degrés, le sentiment des biens,
S'il en est que le ciel me refuse à moi-même,
J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.

Plaisirs de mes amis, vous remplirez mon cœur !
Oui, je verrai, B***, ta gloire & ton bonheur ;
J'entendrai célébrer ta vertu bienfaisante,
Ton âme toujours pure & toujours indulgente,
Ta valeur, ta raison, ta noble fermeté,
Ton cœur, ami de l'ordre, & juste avec bonté.
Je verrai la compagne à tes destins unie
Embellir ton bonheur, seconder ton génie.
Je verrai pour tous deux croître de jour en jour
Du public éclairé le respect & l'amour.
Vos succès, vos plaisirs, votre union charmante,
Ce spectacle si doux de la vertu contente,
Me tiendront lieu de tout ; &, sans les regretter,
Je perdrai les plaisirs que l'hiver va m'ôter.

LES SAISONS.

L' H I V E R.

ARGUMENT.

Tempêtes & déluge qu'amène ordinairement le solstice d'hiver. Sentimens de frayeur qu'inspire le désordre des élémens. Réflexions sur l'ordre général de l'univers. Gelée. L'Hiver sous le cercle polaire, dans nos climats. Givre, Neiges, Glaces, & leurs effets dans les pays de montagnes. Etat de la Nature dont souffrent tous les êtres sensibles. Ses rigueurs inspirent à l'homme une tristesse profonde. L'homme a reçu le génie de l'invention, qui ne peut être excité que par des besoins. Il doit aux rigueurs de la Nature l'état social. Naissance de la Société. Ses progrès. Les arts & les sciences naissent tous de quelque besoin. Les beaux arts, l'élégance des mœurs, naissent du besoin de plaire & de s'aimer. Plaisir que donne la Société dans sa perfection. La plupart de ces plaisirs ne sont point nécessaires au bonheur, même pendant l'Hiver. Tableau de la vie champêtre

champêtre dans cette saison. La vie heureuse d'un grand seigneur avancé en âge, & retiré dans ses terres, où il excite l'industrie & fait du bien.

QUEL bruit s'est élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers & du fond des vallées ?
Pourquoi ces sons affreux, ces longs rugissemens,
Ce tumulte confus, ce choc des élémens ?
Les fougueux Aquilons déchaînés sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promènent les tempêtes ;
Ils grondent dans les bois & les vallons déserts ;
Rapides tourbillons, ils tournent sur les mers,
Ils élèvent des monts sur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés brisent les vastes ondes,
Et des bornes d'Alcide aux rives de Thulé,
Balancent l'Océan sur le globe ébranlé.
Ces vents du haut des cieus précipitent les nues,
Les champs ont disparu sous des mers inconnues,
Sur les eaux qui toiboient le ciel verse des eaux,
Les torrens sont pressés par des torrens nouveaux.
Les fleuves en fureur ont franchi leurs rivages ;
Jusqu'au penchant des monts ils portent leurs ravages ;
Et des ponts abattus, des hameaux renversés,
Ils roulent dans leur sein les débris dispersés.
Quelques arbres épars dans d'immenses vallées,
Elevant sur les eaux leurs tiges dépouillées,
Offrent de vains appuis à des infortunés,
Luttans contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes & ces vents qui se livrent la guerre,
Jusqu'en ses fondemens ont fait trembler la terre ;
Le monde est menacé du retour du chaos ;
Et l'humide élément, vainqueur de ses rivaux,
Vainqueur du Dieu du jour, dans la nature entière
Semble éteindre aujourd'hui la vie & la lumière.
O terrible ouragan ! suspendez vos fureurs :
O campagne ! ô Nature ! ô théâtre d'horreurs !
Quoi ! d'un père adoré l'univers est l'ouvrage !
Il chérit ses enfans, & voilà leur partage !
Le soleil sans paroître avoit fini son tour,
Et la nuit succédoit aux ténèbres du jour ;

J'entendois les combats de Neptune & d'Eole ;
J'étois seul, éloigné de l'ami qui console,
Et d'un peuple léger, qui du moins un moment
Dissipe de nos maux le triste sentiment ;
Je me trouvois alors dans ma retraite obscure
Abandonné de tous, en proie à la nature ;
L'image des débris du monde dévasté,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté,
Les ténèbres, les vents, augmentoient ma tristesse ;
Je cherchois un appui qui soutint ma foiblesse,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,
Et rendît l'espérance à ce monde alarmé ;
A travers ce chaos, dans ce désordre extrême,
Mon cœur épouvanté cherchoit l'Etre suprême.

Cependant au milieu de ces grands mouvemens,
L'Eternel imposa le calme aux élémens.
L'orage avoit tari le vaste sein des nues ;
Déjà se divisoient leurs ondes suspendues ;
Et l'astre de la nuit, d'étoiles entouré,
Montoit sur l'horizon, d'un jour pâle éclairé ;
Les nuages légers, fuyans dans l'air humide,
Sembloient entraîner tout dans leur ombre rapide ;
On voyoit les forêts & les monts s'ébranler,
Et dans l'air incertain les astres osciller ;
Ce bruit sourd qui précède & qui suit les orages,
Expiroit dans les bois & le long des rivages ;
Je sentis se calmer le trouble de mon cœur ;
Mon esprit s'élevait jusques à son Auteur ;
Je suivais la Nature en ses métamorphoses,
Et cherchant les rapports des effets & des causes,
Je vis, ou je crus voir l'ordre de l'univers.

Ces orages, disois-je, & ces tristes hivers ;
Nos maux & nos plaisirs, nos travaux & nos fêtes ;
Les frimats, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes,
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés.
Ils naissent de leur cause, aux jours déterminés,
Et par ces changemens la Sagesse infinie
Dans l'univers immense entretient l'harmonie.
Les vents qui sur ces mers tourmentoient ces vaisseaux,
Sur un rivage aride ont apporté les eaux ;

Les esprits sulfureux, les sels, l'huile éthérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Elémens de la sève, y vont rendre féconds
Les champs couverts de chaume, usés par les moi-
Hiver, cruel Hiver, ton retour salutaire, [sons.
A de nouveaux présens a disposé la terre :
Tandis que sur ces bords tu répands les frimats,
Le globe des Saisons va sur d'autres climats
Renouveler la vie, & varier l'année.

Soleil, marche, & poursuis ta carrière ordonnée ;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie & les beaux jours.
Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,

Que doivent partager tous les peuples du monde ?
C'est ainsi que d'un Dieu méditant les desseins,
Admirant ce grand tout, ouvrage de ses mains,
J'instruisois ma raison à subir sans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la Nature.
Les airs étoient sereins ; des soleils radieux
Semoient de leurs traits d'or le bleu sombre des
Mais Borée apporta ces frimats invisibles, [cieux :
Ces atomes perçans, ces dards imperceptibles
Que lui-même entassa sous le pôle étoilé,
Près des monts de cristal qui couronnent Thulé,
Là le terrible Hiver établit son empire.

Dans ces lieux désolés où la Nature expire,
Habitent le désordre & l'uniformité.
Au bord de l'horizon le soleil arrêté,
Y poursuit sans chaleur sa paisible carrière,
Roule six mois entiers autour de l'hémisphère,
Descend, se précipite, & six mois éclipsé,
Laisse régner la nuit sur l'horizon glacé.
Le pôle lance alors des feux rouges & sombres,
Et leur triste lueur qui lutte avec les ombres,
De ces climats affreux éclaire les horreurs.
L'Hiver en ce moment s'y livre à ses fureurs ;
Il subjugué Neptune ; il couvre de ses chaînes
Cette mer ténébreuse où les vastes baleines
Se montrant en automne aux yeux des matelots,
Sembloient de longs écueils élevés sur les flots.
Il envoie au midi la peur & les orages,
La famine & les vents, la mort & les ravages.

D'un froid âpre & funeste il pénètre nos sens.
Le soleil lance en vain quelques traits impuissans ;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure.
Des chaînes de cristal ont chargé la Nature.
On n'entend plus le soir la course des ruisseaux,
La cascade muette a suspendu ses eaux ;
Le berger qui la voit au lever de l'aurore,
L'observe en l'écoutant, & croit l'entendre encore,
Les glaçons réunis sur les vastes étangs,
Riennerment sous un mur leurs tristes habitans.
Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide ;
Il voudroit s'élancer de sa voûte solide,
Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.

De givres, de glaçons, ce bois est couronné ;
Ils brillent suspendus à la branche stérile,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
Mais de nouveaux frimats rassemblés dans les airs
Pèsent sans mouvement sur les côtes déserts,
Et la voûte des cieux qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Le fermier qui parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs ne les reconnoît plus.
Une vaste blancheur sur le monde étendue
Est la seule couleur qu'il présente à la vue ;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme, & les bienfaits des dieux.

Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes gla-
L'Hiver a suspendu les neiges entassées ; [cées,
Et lorsqu'aux champs de l'air luttent les aquilons,
Quand les feux du soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout-à-coup des Alpes ébranlées,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées,
Où l'homme a conservé ses vertus & ses droits,
Où paisible & guerrier, libre & soumis aux lois,
L'habitant fortuné de la sage Helvétie
Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie.

Là j'ai vu deux époux, ou plutôt deux amans ;
Leurs cœurs s'étoient donné leurs premiers senti-
mens ; [tile,
Quelques champs étendus aux pieds d'un mont fer-
Un verger, un bois sombre, entouroient leur asyle ;
La même volonté sembloit les animer.

Modérés, bienfaisans, satisfaits de s'aimer,
Souvent sous l'humble toit qu'habitoit l'indigence,
Le couple fortuné conduisit l'abondance.

La tendresse contente ajoute à la bonté.

Un jour où le soleil prodiguant sa clarté,
D'émeraude & d'azur, de rubis & d'opale,
Semoit des monts glacés la pente orientale,
Et rendoit l'espérance à l'homme, aux animaux,
Impatient d'agir, lassé d'un long repos,
Pour suivre le chamois errant dans la montagne,
Le jeune & tendre époux s'arrache à sa compagne ;
Une terreur secrète attrista ses adieux.

Mais avant qu'Hespérus eût brillé dans les cieus,
Il retourne à pas lents, & courbé sous sa proie,
Son fils à sa rencontre accourt ivre de joie ;
Le père l'aperçoit, & lui tendant la main,
Le soutient sur la glace, & poursuit son chemin.
Déjà de sa cabane il découvroit l'entrée,
C'est là qu'il va revoir une épouse adorée ;
Il croit jouir bientôt de ses embrassemens.

Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondemens ;
Et des glaçons, flottans sur sa croupe ébranlée,
La masse tombe, roule & comble la vallée ;
Jusqu'aux voûtes des cieus leur chute a retenti ;
Du couple vertueux l'asyle est englouti.

Hélas ! sous ces glaçons l'épouse ensevelie,
Aux jours de son bonheur va donc perdre la vie !

Les yeux levés au ciel, & les bras étendus,
L'époux foible, mourant, répète : Elle n'est plus.
Son fils, pâle, tremblant, aux genoux de son père,
Et les baignant de pleurs, lui demande sa mère.
Ils tombent languissans sur les sillons glacés,
Et des bras l'un de l'autre entourés & pressés,
Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents & pénibles.

Aussi-tôt des voisins généreux & sensibles
Viennent les enlever à ces scènes d'horreur.
Le père entre leurs bras s'agit avec fureur ;
Il s'élance & s'arrache à leur pitié cruelle.
Ah ! courons, mes amis ; je l'entends qui m'appelle ;
Qu'y cours. Il dit, il vole, & la bêche à la main,
Dans ces monts de cristal se traçant un chemin,

Il croit ouvrir leur masse étendue & profonde,
Un seul de ses voisins l'embrasse & le seconde ;
Son délire du moins adoucit ses douleurs.
Courbé sur les glaçons qu'il baigne de ses pleurs,
A la clarté du jour & dans la nuit obscure,
Combattant le sommeil, la faim & la froidure,
Le malheureux époux, fatigué, harassé,
Poursuit un mois entier son ouvrage insensé.

Mais il revoit enfin la vérité funeste ;
Et mesurant des yeux le travail qui lui reste,
Désolé, sans espoir, avide de la mort,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort ;
Il regarde son fils, & se soumet à vivre.
Je n'ai pu, disoit-il, la sauver ni la suivre ;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours.

Le soleil cependant éclairoit la contrée.
Bientôt des vents du sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entassés,
Et du sein moins profond des frimats affaîssés
L'époux infortuné voit sortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageoit sa cabane,
Saïsi dans ce moment de joie & de terreur,
Il reprend son travail, le quitte avec horreur,
Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée,
Il lui semble revoir son épouse accablée,
Son sein livide & froid, ses traits défigurés,
Ou sous les murs sanglans ses membres déchirés,
Il étoit poursuivi par cette affreuse image :
Un bruit lugubre & sourd interrompt son ouvrage ;
Il entend sous la glace une voix & des cris,
Il entend... c'est son nom & le nom de son fils ;
Il prête, en frissonnant, une oreille attentive,
Ciel ! ô ciel ! seroit-ce elle ? est-ce une ombre
plaintive ?

Seroit-il retombé dans son égarement ?
Il le craint ; mais son fils, son fils en ce moment
A reconnu sa voix, & s'écrie : ô ma mère !
Hors d'eux-mêmes, tremblans, & le fils & le père,
Frappent sur les glaçons à coups précipités ;
Et bientôt des frimats les restes écartés,
Leur laissent voir du toit les solives puissantes,

Qui

Qui n'ont point succombé sous leurs charges pesantes. [voix ;

La porte sur ses gonds tourne & s'ouvre à leur
Chère épouse... elle vit .. c'est elle.... je la vois.
Elle s'élance à lui, foible, pâle, égarée ;
Et tombant dans ses bras, dont elle est entourée,
Baïse son front chéri, qu'elle inonde de pleurs.
Cher ami.... cher époux... que j'ai plaint tes dou-
leurs !

Hélas ! sous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
Je disois : il perd tout ; le voilà seul au monde.
Il ne pouvoit répondre, & tous deux en pleurant,
Dans leurs bras tour-à-tour serroient le jeune en-
fant.

J'ai vu ces deux époux ; les soins, la complaisance
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance.
Ils vivent l'un par l'autre, ils existent pour eux.
Le jour succède au jour, & les voit plus heureux.

Cependant l'Hiver règne, & l'astre de la vie
Dissimulant sa force à la terre engourdie,
Les végétaux mourans sous la neige enfermés,
N'offrent plus la pâture aux êtres animés,
Des champs & des forêts l'hôte le plus timide
S'est armé, dans sa faim, d'une audace intrépide ;
Et courant au hameau, semble avoir oublié
Et les pièges mortels, & l'homme sans pitié :
Hélas ! l'homme ou la faim lui vont ôter la vie.

L'hôte informe & cruel de la sombre Hercinie
S'instruit à triompher des horreurs des saisons.
Il marche d'un pas lent, hérissé de glaçons ;
Ou dans un antre obscur fièrement impassible,
Il oppose au besoin son courage inflexible.

Les tyrans des forêts, par la faim dévorés,
Impatients du meurtre, & de sang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois & les montagnes,
Et courant en fureur à travers les campagnes,
Ils osent s'élancer sur l'homme épouvanté.
Ce roi de l'univers, sa grâce & sa fierté,
Ce front où de son rang la noblesse est empreinte,
Ne leur inspire plus le respect & la crainte.
Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
Des ossemens poudreux, ou d'horribles lambeaux :

On entend quelquefois des cris lents & funèbres,
Des hurlemens affreux rouler dans les ténèbres,
Et se mêler dans l'air aux tristes sifflemens
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents,
Ces funestes concerts que les monts réfléchissent,
Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.

Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé,
L'ingrat qui blesse un cœur dont il étoit aimé,
Le perfide assassin, le monstre sanguinaire
Qui plonge le couteau dans le sein de son frère,
Croit voir en ce moment les spectres des Enfers,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts :
Leurs longs gémissemens, leurs clameurs lamenta-
bles, [pables.

Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs cou-
Ah ! si l'ami des lois, le juste est sans remords,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
Il souffre, il voit souffrir. Sur tout ce qui respire,
La douleur & la mort étendent leur empire.

O toi qui fis nos sens, toi qui formas nos cœurs,
Ou rends-moi moins sensible, ou suspends tes ri-
guez : [condem

Dieu qui disposas tout, Dieu dont les mains fé-
Ont tiré du néant les soleils & les mondes,
Ne pouvois-tu de l'homme écarter les douleurs ?
Glacé par les frimats, brûlé par les chaleurs,
Jeté par la Nature à travers les orages,
Sur des bords ennemis, dans des déserts sauvages,
Abandonné sans force au choc des élémens,
Le martyr de ses sens & de ses sentimens,
De chagrins en chagrins conduit par l'espérance,
Il passe dans les pleurs son moment d'existence,
Et se traîne accablé sous le poids de ses maux,
Sur un monde en ruine à travers les tombeaux.

Mais c'est trop oublier les bontés de mon Maître,
Et les plaisirs sans nombre attachés à mon être.
Talens, amour des arts, agréables instincts,
Palais où le bon goût préside à nos festins,
Cercles brillans & gais où la raison s'éclaire,
Où l'esprit s'embellit par le désir de plaire,
Doux besoin du plaisir, aimable volupté,
Sentiment animé par la société,

Tendre lien des cœurs, amitié sainte & pure,
Peut-être expiez-vous les torts de la Nature.

Aimons, vivons ensemble, adorons notre Auteur.

Il a mis dans nos seins le génie inventeur,
Et de ce noble instinct l'activité féconde
Asservit à nos vœux les airs, la terre & l'onde ;
Mais ce génie enfin devoit être excité :
L'homme, sans ses besoins, n'eût jamais inventé.
Tourmenté par les vents, le froid & les orages,
Un jour il assembla des joncs & des feuillages ;
Les chênes recourbés s'unirent en berceaux,
Et la hutte parut sous son toit de roseaux.

Pour calmer de la faim la fureur effrénée,
Souvent il arrachoit une herbe empoisonnée ;
Et pour ne craindre plus la faim ou les poisons,
Il planta les jardins, fit naître les moissons.

L'homme avant ces deux arts, errant à l'aventure,
Alloit aux animaux disputer la pâture ;
Le lion furieux & le tigre affamé
Triomphoient aisément d'un rival désarmé ;
Souvent il échappoit ; mais couvert de morsures,
Il portoit en tremblant ses mains sur ses blessures ;
Il fuyoit au hasard ; ses cris longs & perçans
Remplissoient des forêts les antres gémissans ;
Les insectes de l'air, la ronce ensanglantée,
Aigrissoient les douleurs de la plaie irritée,
Et bientôt épuisé, rampant avec effort,
D'un son de voix horrible il invoquoit la mort.

On vit alors la fronde en cercle balancée,
La pierre inévitable aux monstres fut lancée ;
La massue écrasa les tyrans des forêts ;
Et l'arc, en s'étendant, les perça de ses traits.

La rigueur des hivers, à l'homme encor sauvage,
Du feu tombé des cieux apprit à faire usage.
Sans doute il vit un jour des cyprès embrasés ;
La foudre serpentoit sur leurs rameaux brisés ;
Ce prodige étonna l'homme foible & stupide :
Il observa le feu dans sa course rapide,
Et le vit dans les bois s'étendre ou s'arrêter ;
Il apprit à l'éteindre, à le ressusciter :
Il asservit enfin l'élément indocile,
Qui devint dans ses mains un instrument utile.

Aux rives d'Aréthuse, aux bords des Lestrigons,
Un jour dans leurs forêts les peuples vagabonds,
Effrayés d'un bruit sourd & semblable au tonnerre,
Qui grondoit sous les eaux, & rouloit sous la terre,
Virent au même instant le soleil se voiler,
Les plaines se mouvoir, les arbres s'ébranler,
La mer en bouillonnant s'élever jusqu'aux nues,
Et les vents balancer ses vagues suspendues.
L'Etna tonne ; il s'entr'ouvre, & de ses flancs bri-
Il vomit à grand bruit des torrens embrasés. [ses,
Les éclairs jaillissoient de sa cime tremblante ;
Il lançoit des rochers, une cendre brûlante.
Atteints par ces rochers, par les flots enflammés,
Déchirés & sanglans, à demi consumés,
Les humains, les troupeaux, les animaux sauvages,
Fuyant, se rencontrant sous les mêmes ombrages,
Rapprochés par la peur, égarés, éperdus,
Remplissoient les déserts de leurs cris confondus.

Le ciel se calme enfin ; la nature est tranquille,
Et chaque être animé reconnoît son asyle.
Dans les torrens de souffre, & qui fumoient encor,
L'homme voit éclater l'argent, le fer & l'or ;
Il apprend que le feu peut les rendre fluides.
Bientôt dans tous les arts ses progrès sont rapides.
Le Bronte industrieux allume ses fourneaux,
Sous les monts du Lipare, aux antres de Lemnos,
Le métal enflammé coule, étincelle, écume,
Et le pesant marteau retentit sur l'enclume.

Déjà l'acier tranchant sous ses coups redoublés
Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés ;
Les marbres divisés ont crié sous la scie ;
La bêche ouvre des champs la surface endurcie ;
Et le coursier d'Enna, regrettant ses forêts,
Traîne le soc rampant à travers les guérets.

L'homme jouit alors des trésors de la terre ;
Il ne se borna plus au triste nécessaire,
Et se trouva des goûts & des besoins nouveaux.
Il fallut rapprocher les arts & les travaux.
Des bords de l'Océan, des forêts enflammées,
Sortirent les cités par les arts animées ;
Et la voile, en cédant au mouvement des airs,
Emporta le vaisseau qui sillonna les mers.

L'homme

L'homme bravant l'orage & les flots infidèles,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.

Jadis dans les forêts les sauvages humains
Souvent l'un contre l'autre avoient armé leurs mains;
Sur le sable rougi du sang de l'innocence,
Le sang étoit encor versé par la vengeance;
La crainte les soumit au frein sacré des lois.
On arma de faisceaux des consuls ou des rois.
Leur pouvoir eut long-temps des bornes salutaires:
Du bonheur des humains sages dépositaires,
Monarques bienfaisans, citoyens couronnés,
Ils inspiroient des mœurs aux peuples fortunés.

L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance;

Mais à ses mœurs encor il manquoit l'élégance,
Il manquoit les beaux arts. Le plus vif des desirs,
Ce besoin qui conduit au plus doux des plaisirs,
L'Amour donna l'effort aux talens, au génie:
Il mesura le chant, fit naître l'harmonie.
L'homme à peine arraché des antres & des bois,
Aux sons des instrumens fut marier sa voix;
L'art donné par l'Amour servit à l'Amour même:
Le chant des premiers airs exprima: Je vous aime.

L'unisson de la voix, celui des instrumens,
Portoit dans tous les nerfs de doux frémissemens;
Remué par ces sons, s'agitant en cadence,
L'homme fut étonné de connoître la danse;
Elle animoit ses jeux, augmentoit sa gaité,
Et dispoit encor l'âme à la volupté:

Mais il est d'autres arts que l'Amour a fait naître.

Tendre Dibutadis, c'est lui qui fut ton maître,
Et dans ta main tremblante il plaça le crayon
Qui traça sur un mur l'ombre de Polémon.

A peine des beaux arts on entrevit l'aurore,
L'homme en offrit l'hommage au sexe qu'il adore;
Ce sexe en fut l'arbitre. Apollon enchanté
Fit recevoir les lois que dictoit la beauté.
On vit naître le goût, les grâces, la décence:
Dans les arts & les mœurs on connut l'élégance.
D'un peuple délicat sur le choix des plaisirs,
Un luxe ingénieux amusant les loisirs,
Le besoin de jouir, de plaire & d'être aimable,

Répandit sur la vie un charme inexprimable.

Voyez dans ces palais, au jour de cent flambeaux,

Dont les feux répétés tremblent dans les cristaux,
Vainqueur du sombre Hiver, à l'abri des tempêtes,
L'homme ordonner des jeux, & disposer des fêtes.
Sur ses riches lambris l'opulence & les arts
Semblent se disputer de fixer vos regards.
Ici par les Vanlo la Nature exprimée
Respire, pense, agit, sur la toile animée:
Là l'aiguille savante égala les pinceaux,
La volupté choisit le sujet des tableaux.

Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé, chez Alcine:
L'or & l'émail des fleurs, les perles & l'hermine,
De la foule élégante ornent les vêtemens.
L'incarnat des rubis, le feu des diamans,
Répandent un jour doux sur les charmes des belles,
Et les yeux avertis vont se fixer sur elles.
Le desir de tout vaincre, & l'espoir du succès,
Brillent modestement dans leurs yeux satisfaits.
Le feu de leurs regards s'anime avec la danse.
L'Amour, sans se montrer, fait sentir sa présence;
Et plein d'un sentiment vif & délicieux,
Chacun sent le plaisir qu'il voit dans tous les yeux.

Entrez dans ces salons où de bruyans Protées
Echangent en riant leurs formes empruntées;
Où la nuit, le tumulte & les masques trompeurs,
Font naître à chaque instant d'agréables erreurs:
Là le maintien décent, la froide retenue,
N'imposent point la gêne à la joie ingénue;
Là les sexes, les rangs, les âges confondus,
Suivent en se jouant la Folie & Momus.

O doux amusement d'une aimable jeunesse!
Dans les jours de frimats vous charmiez la tristesse,
Lorsque j'étois encor à la fleur de mes ans.
Mais j'oppose aujourd'hui les arts & les talens
Aux langueurs des hivers, au déclin de mon âge;
Et je goûte un bonheur aussi doux & plus sage;
Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.

J'entendrai Cornélie, Alvarès & Burrhus;
L'âme dans ces héros se choisit des modèles,
Et s'essaye avec eux à des vertus nouvelles.

Là tous nos sentimens font purs & généreux ;
 Là mon cœur attendri s'attache aux malheureux ;
 Je voudrois m'élancer au secours de Zopire.
 Que j'ai versé de pleurs sur la mort de Zaïre !
 Mais ces pleurs étoient doux ; le plaisir d'admirer,
 Autant que la pitié me forçoit à pleurer.
 O spectacles-divins, écoles respectables
 Du véritable honneur, des vertus véritables !
 Théâtre, où, pour instruire & les grands & les rois,
 L'auguste vérité fait entendre sa voix,
 Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?
 Oui, d'aimables censeurs de l'humaine folie
 Vont sur une autre scène amuser mon loisir,
 Et déguiser encor leurs leçons en plaisir.
 Ils nous ont délivrés des gothiques usages,
 Des antiques travers, du vernis des vieux âges ;
 Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
 Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.
 Mais ne peut-on jouir sans songer à s'instruire ?
 Les Muses, les Amours, unis pour me séduire,
 M'enlèvent à l'instant dans un monde enchanté,
 Où tout vante, respire & peint la volupté.
 Melpomène est ici plus tendre que terrible ;
 C'est au plaisir d'aimer qu'elle me rend sensible.
 Quels sons harmonieux ! quels tableaux ravissans !
 Tous les arts à la fois séduisent tous mes sens ;
 Les chants & les beaux vers ont charmé mon oreille ;
 Mes regards sont conduits de merveille en mer-
 veille.

Je descends de l'Olympe au bord des vastes mers ;
 J'ai vu les champs de Mars & la nuit des Enfers ;
 Je leur vois succéder de rians paysages,
 Où de jeunes beautés dansent sous les ombrages ;
 Leurs pas pleins de mollesse irritent mes desirs ;
 Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaisirs.
 Ici les spectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
 Sont encore à mes yeux un spectacle agréable.

C'est vous, sexe enchanteur, à qui ce peuple
 heureux
 Doit ces jeux si brillans, ces théâtres pompeux.
 Lorsque le Grand Louis suspendoit ses conquêtes,
 Tous les arts concouroient à vous donner des fêtes ;

Les talens rassemblés célébroient dans sa cour
 Ses victoires, ses goûts, vos charmes & l'Amour.
 Des mœurs & des plaisirs arbitres éclairées,
 Vous avez en tout temps illustré nos contrées.
 Vous changiez en héros nos stupides aïeux :
 C'étoit pour mériter un regard de vos yeux,
 Qu'ils couroient ou défendre ou venger l'innocence ;
 Un mot de votre bouche étoit leur récompense.
 Le vaillant paladin vous consacroit son bras ;
 C'est vous qu'il invoquoit au milieu des combats :
 Il vous rendoit un culte ; & ces honneurs suprêmes
 Vous élevoient encor au-dessus de vous-mêmes.
 Illustres par vos choix, & non par vos rigueurs,
 Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs ;
 Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles ;
 Aux charmes des beaux arts vous les rendiez sensi-
 On vit la courtoisie habiter les châteaux ; [bles,
 L'esprit fut introduit dans les jeux des héros ;
 Apollon célébroit les guerriers & les belles :
 Le paladin chantoit & combattoit pour elles.

Régnez, sexe charmant, réglez sur l'univers.
 C'est sur-tout au François à respecter vos fers ;
 Qu'il doive encor sa gloire au desir de vous plaire.
 Conservez, ranimez son brillant caractère,
 Cet amour pour la gloire & pour la liberté,
 L'art d'embellir la vie & la société,
 Et ce mélange heureux de souplesse & d'audace,
 De force & de gaieté, de grandeur & de grace.

Mais quoi ! pour triompher de l'ennui des hivers,
 Faut-il donc tous les arts, les bals & les concerts ?
 Oh ! si je puis revoir mes campagnes chéries,
 M'égarer un moment dans les plaines flétries,
 Chercher dans les vallons la trace des beautés
 Qu'ils offroient au Printemps à mes yeux enchantés ;
 Me retrouver encor auprès de la Nature,
 Espérer les zéphyrs, & prévoir la verdure !
 Là, sous un toit modeste, aux Muses consacré,
 Et de chantes divins, de sages entouré,
 Je jouirois en paix des charmes de l'étude.

Heureux l'ami des arts, qui dans la solitude
 Sait goûter tour à tour l'Arioste & Milton,
 Et revient s'éclairer entre Locke & Newton !

Heureux

Heureux qui fait jouir, & qui cherche à connoître !

Muses, guides de l'homme, ornement de son
 Vous qui lui découvrez d'utiles vérités, [être,
 Et le rendez sensible aux grâces, aux beautés ;
 Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre,
 Je voulois tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
 Giel ! avec quel transport, quel plaisir vif & pur,
 J'appris à distinguer sur le céleste azur,
 Ces globes dont Newton mesura la carrière,
 Et que l'astre du jour dore de sa lumière.
 De ces brillans soleils qui couvrent de leurs feux
 Des mondes ignorés suspendus autour d'eux,
 Mon esprit s'élançoit dans l'étendue obscure ;
 Je voyois sous mes pas s'agrandir la Nature ;
 J'ajoutois chaque instant un monde à l'univers ;
 Et franchissant encor l'immensité des airs,
 Revenu sur la terre, à ce point invifible
 Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible,
 J'observois les ressorts, les mœurs des animaux ;
 Je savois dans leur rang placer les végétaux ;
 J'étois ravi de voir à travers un méandre
 La sève en circulant s'élever & descendre ;
 J'appris pourquoi les mers, bravant la pesanteur,
 Vont deux fois en-un jour du pôle à l'équateur ;
 Je cherchois dans les airs les causes du tonnerre ;
 J'aurois voulu percer le centre de la terre,
 Voir sous la main du temps les marbres s'y former,
 Et sous les monts tremblans les métaux s'enflammer.
 Mais c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à
 connoître.

Je cherche à pénétrer les secrets de son être,
 A retrouver en lui ces principes des mœurs
 Qu'ont altéré le temps, nos lois & nos erreurs :
 J'ouvre, dans ce dessein, les fastes de l'histoire.
 Ces monumens confus de misère & de gloire
 Me montrent des états l'un par l'autre abattus,
 Le choc des nations, & trop peu de vertus.
 Je vois dans Ecbatane, ou sur les bords du Tibre,
 Sous le joug des tyrans, où chez un peuple libre,
 L'homme moins protégé qu'enchaîné par les lois.
 Le jouet des tribuns, ou l'esclave des rois :
 La fraude le subjugué, ou la force l'opprime.

Noble amour des humains, fanatisme sublime
 Qu'Athènes respira dans les lois de Solon,
 Seul démon de Socrate, âme du grand Caton,
 Vertu des Antonins, bonté vaste & féconde,
 Inspirez, conduisez les arbitres du monde ;
 Et que le temps rapide amène à nos neveux,
 Non des siècles brillans, mais des siècles heureux.
 Que les Muses, les Arts & la Philosophie
 Passent d'un peuple à l'autre, & consolent la vie.
 Vérité, juste effroi des mortels corrompus,
 Puissans par les erreurs, & grands par les abus,
 Achève, il en est temps, de percer le nuage,
 Qui te dérobe au peuple, & te déguise au sage.
 En vain l'aveugle orgueil & l'envie en fureur
 Défendent contre toi l'ignorance & l'erreur ;
 Ils n'éclipseront pas le jour qui vient d'éclorre
 Et dont l'Europe entière a vu briller l'aurore.

Souvent les voyageurs m'entraînent sur leurs pas.
 J'erre avec Magellan de climats en climats ;
 Ou les voiles d'Anson m'emportent sur les ondes.
 Je compare les lois & les mœurs des deux mondes.
 J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alisés
 Déposent la fraîcheur sur les champs embrasés,
 Où l'Art n'a point encor subjugué la Nature.
 L'homme y recueille en paix des moissons sans cul-
 Les forêts à sa faim offrent des alimens ; [ture ;
 Le froid n'offense point son corps sans vêtemens ;
 La nuit dans un hamac qu'il suspend au branchage,
 Le jour errant sans soins, ou couché sous l'ombrage,
 Il est triste, indolent, sans mœurs & sans bonté ;
 Son âme s'endurcit dans sa stupidité :
 Nul besoin n'éveillant sa sombre léthargie,
 Ainsi que sans lumière elle est sans énergie.

Je vole avec Bernier vers les portes du jour ;
 J'ai passé du Bengale aux champs de Visapour ;
 Je vois Agra, Delly, nourrir un peuple immense,
 Mais qu'opprime en tout temps une injuste puis-
 Là, d'un trône usurpé méprisables soutiens, [sance.
 Défenseurs des tyrans contre les citoyens,
 Les Nobles, les Omras dépouillent leur patrie,
 Qu'enrichissent en vain son sol & l'industrie.
 Tel est le sort de l'Inde & de ces beaux climats

Où jamais les hivers n'ont porté les frimats :
Un sol riche, un ciel pur, & l'or, sont leur partage.
Le nôtre est la raison, l'horreur de l'esclavage,
Un cœur ami des lois & des vertus de Mars.

Mais je reviens encor dans le temple des Arts :
Le sanctuaire s'ouvre, & j'aperçois Virgile :
Il s'avance appuyé sur le chantre d'Achille.
L'un, sublime, touchant, naïf, impétueux ;
L'autre, sage, élégant, tendre & majestueux ;
Je crois sentir en moi le feu qui les inspire.

Déjà dans cette erreur j'allois prendre la lyre,
Lorsque j'entends la voix du vieillard de Téos.
Le front paré de fleurs & de pampres nouveaux,
Il rit, verse du vin, & chante sa maîtresse ;
Il me fait partager sa joie & son ivresse.
Ovide me transporte au palais du soleil ;
Et tranquille habitant de l'Olympe vermeil, [mide.
J'échappe aux vents glacés, au froid de l'air hu-
sous les berceaux d'Eden, dans les jardins d'Armide,
Je me sens ranimé par de douces chaleurs ;
J'y soule les gazons, j'y marche sur les fleurs ;
Et du pinceau des arts l'imposture agréable
Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.

Du plus grand de nos rois le chantre harmonieux
Rempliroit seul mes jours d'instans délicieux.
Vainqueur des deux-rivaux qui régnoient sur la scène,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène ;
De la crédule histoire il montre les erreurs ;
Il peint de tous les temps les esprits & les mœurs.
Que n'a-t-il point tenté dans sa carrière immense ?
Lui seul réunit tout, la force, l'abondance,
Le goût, le sentiment, les grâces, la gaieté.
Le premier de son siècle, il l'eût encor été
Au siècle de Léon, d'Auguste & d'Alexandre.
Je ne puis plus, hélas ! ni le voir, ni l'entendre.
Perdu pour ses amis, il vit pour l'univers ;
Nous pleurons son absence en répétant ses vers.
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime ;
A ce grand homme encor je devrai mes plaisirs.
Mais tandis que l'étude occupe mes loisirs,
Lorsque je goûte en paix mon bonheur solitaire,

Il le faut avouer, du stupide vulgaire
Les plaisirs de l'esprit sont encor ignorés :
Tout mortel est sensible, & peu sont éclairés :
Sages cultivateurs, dans vos humbles asyles,
Vos hivers sont remplis, vos loirs sont utiles.
Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps.
Il faut des soins légers & des travaux constans, [bles
Plus agir que penser. Nos jours toujours sembla-
Coulent dans des esprits simples, inaltérables :
Votre esprit est tranquille ; il fait de mois en mois
Attendre la Nature, en écouter la voix.

Du grenier affaissé la gerbe descendue
Sur l'argile applanie est déjà répandue ;
Sous vos coups mesurés les épis écrasés
Laisent sortir le grain de ses liens brisés ;
Bientôt dans la cité vous irez le conduire.
Des nouvelles du temps vous pourrez vous instruire ;
Et le jour de la fête, aux pieds du grand ormeau,
Charmer de vos récits le peuple du hameau.

Vous allez renverser sous leurs rameaux antiques
Les chênes dévoués à vos dieux domestiques ;
Vous délivrez un champ de grès embarrassé,
Ou l'entourez de pieux & d'un large fossé.
A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée ;
Un facile travail, de doux amusemens,
De la longue veillée abrègent les momens :
Tantôt la serpe en main vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître ;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés,
Entourent vos foyers de cercles redoublés.

Là préside un Nestor, l'oracle du village ;
Il prédit au canton le beau temps & l'orage :
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique Férie on raconte une histoire ;
L'orateur, qui la croit, l'atteste & la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paroît vers le grand bois ;
Le

Le jour de la tempête on entendit sa voix :
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante ;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante ;
Le silence & la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.

Mais pendant ces récits la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse.
A peine la musette & l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,
Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance.
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard :
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Ils célèbrent en vers la beauté du village ;
La muse & la bergère ont le même langage :
Dolon cueille un baiser sur les lèvres d'Iris ;
Le baiser est donné, mais il paroît surpris ;
Au larcin de l'amant les témoins applaudissent,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent ;
O mortels innocens ! que votre sort est doux !

Un seul mortel peut-être est plus heureux que vous.
Riche pour l'indigent, & pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime.
Ses trésors sont le prix des travaux assidus ;
Son estime & son cœur sont le prix des vertus ;
D'un canton qu'il adore il est souvent l'arbitre :
Le bon sens est son code, & l'équité son titre.
Auprès de ses foyers, asyles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts ;
Il les mène à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entr'eux une paix éternelle.

Je l'ai vu ce mortel, si grand dans son bonheur,
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur.
De ses doux entretiens mon âme étoit ravie ;
Ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.

L'étude & les plaisirs, la guerre & les amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours ;
Mais dans ces temps d'erreur, de folie & d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la noblesse
Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,
Doit au peuple son temps & l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les momens de la guerre,

Et quand Louis vainqueur eut défarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables soins d'un seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée & tranquille,
Me donnoient un bonheur plus pur & plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive les vertus :
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des
De l'usage insensé, du fard de l'imposture, [abus,
Etre ami de soi-même, amant de la Nature.
J'étois content ; mais seul dans cet heureux séjour,
Il manquoit à mon cœur les charmes de l'Amour.
Je cherchais je choisis une sage compagne,
Qui prit avec les goûts les mœurs de la campagne ;
Nous élevions un fils pour l'état & pour nous.

J'avois tous les plaisirs d'un père & d'un époux ;
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse,
Où l'homme qui vieillit sent déjà sa foiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse & mon fils :
De tout ce que j'aimois cette éternelle absence
Abattit mon courage, accabla ma constance.
Le jour sur leur tombeau j'allois verser des pleurs,
Et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étoient chers ; mais mon âme affoi-
Tombant dans les langueurs de la mélancolie, [blie
Je ne voyois plus rien à craindre, à désirer,
Et je perdois enfin la douceur de pleurer.

Un jour où j'errois seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile,
J'entendis près de moi des accens douloureux.
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux,
Je courus à sa voix ; ses plaintes redoublèrent :
Je lui tendis les bras, & nos larmes coulèrent.
Sans connoître nos maux, nous mêlions nos dou-
Et je lui faisois gré de me rendre des pleurs. [lents,
Hélas ! l'infortuné, sans force, sans courage,
Se traînoit avec peine, & quittoit son village,
Où la faim consumoit son père & ses enfans.
Je calmai sa douleur par de faibles présens,
Et j'allai consoler ses enfans & son père.
De leur toit délabré j'écartai la misère ;
Je sentis auprès d'eux mes regards s'adoucir,

Et reconnus en moi la trace du plaisir.

Al'aride fougère, aux chardons inutiles,
Cérès avoit livré ses champs les plus fertiles;
Le pauvre nourri d'herbe, & vêtu de lambeaux,
Vainement au fermier demandoit des travaux.

Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeler ici l'industrie & l'aïfance.
Charmé de mes desseins, j'entrevis le bonheur,
Et déjà le chagrin pesoit moins sur mon cœur.

Le pauvre féconda la terre abandonnée.
Je payai ses momens. Du prix de sa journée
Il meubla sa cabane & vêtit ses enfans; [champs.
Ils vivoient des moissons qui couronnoient mes

Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage;
C'est l'effet du travail, en tout temps, à tout âge.
On vit dans mon château la veuve & l'orphelin
Rouler sur les fuseaux ou la laine ou le lin;
Les vieillards par des soins, par des travaux faciles,
Pouvoient jouir encor du plaisir d'être utiles;
On paya les impôts sans se croire opprimé;
Tout fut riche & content, & moi je suis aimé.

O mon ami ! l'amour, les sens & la jeunesse,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse;
Mais protéger le foible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand, qui m'étoit inconnu.
Ah ! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur,
Qui veille, rit & chante, & me doit son bonheur;
Quand je me dis le soir, sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire;
Mon cœur s'épanouit. J'éprouve en ce moment
Une céleste joie, un saint ravissement;
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle.
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidelle;
On en jouit toujours, & dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du temps, vous le voyez, j'ai senti les outrages;
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages;
Mon corps est affaîssi sous le fardeau des ans;
Mais sans glacer mon cœur, l'âge affoiblit mes sens;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse.

De cœurs contents de moi j'entoure ma vieillesse;
Je m'occupe, je pense, & j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Ainsi dans tous les temps jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage:
Oui, l'Arbitre éternel des êtres & des temps
Réserve des plaisirs à nos derniers instans. [pense,

O Dieu ! par qui je suis, je sens, j'aime & je
Reçois l'hommage pur de ma reconnoissance;
Que nos voix, notre encens, s'élèvent jusqu'à toi,
Qu'ils volent sur la terre au trône de son roi.

Du vide, du chaos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie & les mondes,
Et quand ta main puissante eut semé dans les cieus
Les globes éclairés, les soleils radieux,

Aux êtres animés tu donnas l'existence,
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance;
Tu répandis la vie & la fécondité
Sur les mondes errans dans ton immensité;

Ta main sur leur surface étendit les campagnes,
Creusa le sein des eaux, éleva les montagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux & les êtres vivans.

Le temps, suivi des jours, des saisons, des années,
Ramenà tes faveurs, l'une à l'autre enchainées.
Tu nous donnas la terre, & l'ordre d'en jouir.

Tu nous donnas des sens, un cœur & le plaisir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le soutien, le charme de la vie. [mains,
Grand Dieu, c'est dans ces champs embellis par tes
Que ta voix paternelle appelle les humains;
Ta bonté s'y déploie avec magnificence.

C'est là que l'abondance amène l'abondance.
J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés;
Là j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés;
Et philosophe heureux, homme content de l'être,
Je viens de ces présens rendre grâce à mon maître.

F I N.

ÉPIQUE

ÉPITRE

SUR L'AUTOMNE,

PAR BERNARD.

A Brèges ta course,
Amant de Thétis;
Soleil, amortis
Tes feux dans leur source,
L'excès des chaleurs
A brûlé nos plaines,
A séché nos fleurs,
Tari nos fontaines;
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphyr sans haleines,
Flore sans couleurs.
La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit & se couronne
Du Pampre nouveau;
Et du vin qui coule
S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Qu'on voit dans la plaine
Soutenir à peine
Leurs pas incertains.
Viens, mon cher Ariste;
Fuis l'empire vain
D'une raison triste.
Est-ce au Dieu du vin
Qu'un sage résiste?
Sois sage, mais boi.
Vois le Dieu du Pinde,
Esclave avec toi,
Du vainqueur de l'Inde
Suivre de la loi.

Il veut qu'on allie,
Sur un même ton,
Maxime & faillie,
Pétrone & Caton,
Sageffe & folie.
Ainsi verra-t-on
Épicure à table,
Au banquet aimable
D'un nouveau Platon.
J'y veux, pour convive,
L'enfant de Cypris;
Au milieu des ris,
Sa chaleur plus vive
Plaît à mes esprits.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille;
Par un tendre effort,
Qu'Amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.
Austère Chrysispe,
Vas-tu follement
Poser un principe
Contre un sentiment?
Pourquoi, d'un moment
Que le Ciel nous donne,
Nous faire un tourment?
La Nature ordonne;
Mon cœur obéit;
Sénèque raisonne;
Horace jouit.
Écoute l'emblème
Dont il nous instruit.
D'une ardeur extrême
Le temps nous poursuit,
Détruit par lui-même
Par lui reproduit;
Plus léger qu'Eole,
Il naît & s'envole,
Renaît & s'ensuit.
Enivrons Saturne;
Ce vieillard plus doux,
Égayant pour nous

Son front taciturne,
Perdra son courroux
Au fond de cette Urne;
Devenu plus lent
Ce Dieu turbulent
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silène
Le pas nonchalant.
Sous l'ombre propice
De ce bois sacré,
Pour le sacrifice
L'autel est paré.
Ce lieu solitaire
Est le sanctuaire,
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les soins, les contraintes,
Et les vains desirs,
Tyrans des plaisirs.
Déjà sous la tonne,
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Les Nymphes accourent,
Les Faunes m'entourent;
Le vin va couler,
L'encens va brûler;
La victime est prête,
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête?
Thémire, avec moi,
Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.

ÉPITRE

SUR L'HIVER.

PAR BERNARD.

DE l'Urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux,
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse;
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux;
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle;
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons,
Ce tribut fidèle
Qui se renouvelle
Avec nos desirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Au tyran des aïrs,
Flore & ses compagnes
Ont fui ces déserts.

Si quelqu'une y reste,
Son fein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La Nymphé modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.

Quand d'un vol agilé,
L'Amour & les Jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène
Suivant Melpomene
Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux,
Qu'on juge au parterre.

Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'âme
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
Je vais de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder.
Sous un double empire,
Je fais accorder
Le thyrse & la lyre:
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer & rire.

Quel sort plus heureux?
Buveur, amoureux,

Sans soin, sans attente,
Je n'ai qu'à salir
Un riant loisir:
Pour l'heure présente,
Toujours un plaisir;
Pour l'heure suivante
Toujours un desir.

Coulez mes journées,
Par un nœud si beau
Toujours enchainées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans,
Les compte & les marque
Aux fastes du temps;
Je l'attends sans crainte:
Par sa rude atteinte

Je serai vaincu,
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son Epître.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre,
De tes vins divers
Je serai l'arbitre;
Sois-le de mes vers.
Je te les adresse;
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre & sans choix;
En de folles rimes,
On lit quelquefois
De sages maximes.

LE PRINTEMPS.

PAR BERNARD.

SUR l'herbage tendre
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs;
Et l'Aurore arrose,
De ses tendres pleurs,
De la jeune rose
Les vives couleurs,
Déjà Philomèle
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle
A ses sons touchans.
Sur un lit de mousse,
Les Amours, au frais,
Aiguissent des traits
Qu'avec peine émouffe
La froide raison,
Qui croit qu'elle règne,
Quand elle dédaigne
La belle saison.
Nos berceaux se couvrent
Du souple jasmin;
Nos yeux y découvrent
Le riant chemin
Par où le mystère,
Servant nos desirs,
Nous mène à Cythère
Chercher des plaisirs.
Oui, de la Nature
La vive peinture
N'est pas sans dessein.
Tant de fleurs nouvelles,
Qui de tant de Belles
Vont orner le fein;
Le tendre ramage

Des jeunes oiseaux;
Le doux bruit des eaux;
Tout offre l'image
D'un aimable Dieu;
Tout lui rend hommage.

Dans un si beau lieu,
Tout y peint son feu:
Hélas! quel dommage
Qu'il dure si peu!
Il pénètre l'âme,
Ce feu trop subtil.....
Mais pourquoi faut-il
Que de cette flamme
Qui peint le Printemps,
Tout en même temps,
Trace à notre vue
La légèreté

Souvent imprévue
Chez la volupté?
L'onde fugitive,
A l'âme attentive,
Peint à petit bruit
L'ardeur passagère,
Dont l'éclat séduit
Plus d'une Bergère
Que l'amour conduit.

L'haleine légère
Du Zéphyr badin,
Qui, dans ce jardin,
Vole autour de Flore;
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore,
Le frivole éclat;
De l'oiseau volage
Les accords légers
Peignent du bel âge
Les feux passagers.

Tout ce qui respire,
Nous dit en ce temps
L'amoureux empire
Est un vrai printemps:
Il plaît, il enchante;

On l'aime, on le chante;
Soins trop superflus!
Vaut-il ce qu'il coûte?
A peine on le goûte,
Qu'il n'est déjà plus.

LE HAMEAU,

PAR BERNARD.

RIEN n'est si beau
Que mon hameau.
Quelle image!
Quel paysage,
Fait pour Vateau!
Mon hermitage
Est un berceau,
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage,
C'est un Ormeau,
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau.
C'est un ruisseau,
Dont l'onde pure
Peint sa bordure
D'un vert nouveau.
Mais c'est Sylvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des Dieux.
Là, chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir,
Qu'un autre efface.

C'est à l'entour
De ce domaine,
Que je promène,
Au point du jour,
Ma souveraine.

Si l'aube en pleurs
A fait éclore
Moissons de fleurs;
Ma jeune Flore
A des couleurs,
Qui près des leurs
Brillent encore.

Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce Méandre,
Une onde claire
S'offre aussitôt.
L'air est si chaud!
Tous deux que faire?
Assis auprès,
Comus après
Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais.

Gaîté nouvelle,
Quand le vin frais
Coule à longs traits;
Toujours la Belle
Donne ou reçoit
Fuit ou m'appelle,
Rit, aime ou boit.

Le chant succède,
Et ses accens
Sont l'intermède
Des autres sens.
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomèle
Qui, si bien qu'elle,
Ne chante pas.

Telle est la chaîne
De nos desirs,

Nés sans soupirs,
Comblés sans peine,
Et qui ramène
De nos plaisirs,
L'heure certaine.

O vrai bonheur,
Si le temps laisse,
Durer sans cesse
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle
Jointe à l'humeur
D'être fidelle!

Qu'à pleines mains
Le ciel prodigue
Comble & fatigue
D'autres humains:
Moi, sans envie,
Je chanterai
Avec Sylvie;
Je jouirai,
Et je dirai,
Toute la vie,
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

Et comme une nue
S'élève & s'enfuit:
Le jour la poursuit,
Et par sa présence
Chasse le silence,
Enfant de la nuit.

L'amoureux Satyre,
Au malin sourire,
Déjà dans les bois
Conte son martyre;
Mais sourde à sa voix,
La Nymphé timide
Fuit d'un pas rapide,
Sur le front brûlé
De ce Dieu hâlé
Règne la licence,
L'ardeur, les desirs
Et l'intempérance,
Filles des plaisirs.

Mais déjà l'Aurore,
Du feu de ses yeux
Embellit & dore
Les portes des cieus;
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs
Qu'elle fait éclore.

Le Dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébène.
Dans les airs portés,
Les aimables songes,
Suivis des mensonges,
Sont à ses côtés;
Près de lui voltige
L'amour qui s'afflige
De voir la clarté.

Le grand jour rend sage;
Sans obscurité,
Plus de badinage,
Plus de liberté.

DESCRIPTION

POËTIQUE

DU MATIN,

PAR BERNIS.

LE feu des étoiles
Commence à palir;
La nuit dans ses voiles
Court s'enfouir;
L'ombre diminue,

Sur un lit de roses
Fraichement écloses,
Flore du grand jour
Attend le retour.
Le jeune Zéphire
A ses pieds soupire,
Et le Dieu badin,
Volant autour d'elle,
Du bout de son aile
Découvre son sein.

L'abeille agissante,
Fidelle au travail,
De la fleur naissante
Enlève l'émail :

Tandis que moins sage,

Le papillon vain

Parcourt en volage,

La rose & le thym.

Tant que la fleurète,

Habile coquette,

Se cache à ses yeux ;

Amant languoureux,

Près d'elle il s'arrête,

Et dans sa conquête

Voit mille plaisirs ;

Mais si l'insidelle

La rend moins cruelle,

Adieu les soupirs ;

Plus de complaisance :

Dans la jouissance

Il perd ses desirs.

Avec sa constance,

Tandis qu'à pas lents

Le Bouvier rustique

Traîne dans les champs

Sa charrue antique ;

Au bord des ruisseaux

Où naît la fougère,

La jeune bergère

Conduit ses troupeaux.

Une clarté pure

Eclaire ces lieux ;

Et dans sa parure,

La simple Nature

Vient frapper nos yeux.

Philomèle éveille,

Par ses doux concerts,

Echo qui sommeille

Au fond des déserts.

En prenant sa route

Au plus haut des cieux,

Phébus glorieux

Pousse sous leur voûte

Son char radieux.

LE MOIS DE MAI ;

STANCES,

PAR

Mlle DES HOULIÈRES.

Le plus beau des mois

Remplit notre attente.

La terre est riante ;

Déjà dans les bois,

Le Rossignol chante ;

Déjà les moutons

Paissent les herbettes,

Et font mille bonds

Au son des musettes.

Cent objets aimés,

Dont la mort trop dure

Borna l'aventure,

En fleurs transformés

Parent la verdure.

Un frais éclatant,

Sur leur teint demeure,

Qu'un Zéphir galant

Anime à toute heure.

Le naissant gazon

Dans les bois, à l'ombre

D'un bocage sombre,

Offre à la raison,

Des périls sans nombre.

Le maître des cœurs,

Qui veille sans cesse,

Cache sous les fleurs

Le trait qui nous blesse.

Mais à quoi vous sert,

Pour nous mieux sur-

prendre,

Amour de nous tendre

Sur le gazon verd

Un piège si tendre ?

Quel est le berger,

Qui daigne nous mettre

Dans l'affreux danger

De lui trop permettre ?

En vain tous les jours

La Nature appelle

La saison nouvelle

A votre secours :

Ah, que vous sert-elle !

Les seuls animaux ;

Tout fier que vous êtes,

Sont dans nos hameaux

Vos seules conquêtes.

Les brillans appas,

Qui dans le bel âge

Sont notre partage,

Ne nous valent pas

Un seul tendre hommage ;

Quitte ton carquois,

Enfant plein de charmes,

A de vains emplois

Refuse tes armes.

Pour l'anéantir,

Replonge le monde

Dans la nuit profonde,

D'où l'a fait sortir

Ton ardeur féconde.

Ici, comme ailleurs,

Que rien ne s'augmente,

Et de nos malheurs

Que tout se ressente.

Mais pourquoi crier ?

Quel dépit m'anime ?

Eh! quoi donc, sans crime,

L'univers entier

Seroit ta victime ?

Oui, ce n'est qu'à nous,

Foibles que nous sommes,

Qu'on doit les dégoûts

Qu'ont pour nous les

hommes.

Lorsque la pudeur,

Sans qui la tendresse

Détruit la sagesse,

Cachoit au vainqueur

Un peu de foiblesse ;

Cent & cent autels

S'érigeoient aux belles,

Et sur les mortels

Tu régnois par elle.

CHOIX

D'IDYLLES, D'EGLOGUES, &c.

TABLEAU DE LA VIE CHAMPÊTRE,^A

EGLOGUE, PAR RACAN.

TIRCIS, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus d'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers : [pète ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tem-
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des palais de nos Rois, que le toit des Bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs !
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses desirs !

Il laboure le champ que labouroit son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés :
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire,
Son fertile domaine est son petit Empire,
Sa cabane est son Louvre & son Fontainebleau :
Ses champs & ses jardins sont autant de Provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des Princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur plier sous le faix des panniers :
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, & les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave & ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau :
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés :
Il tient par les moissons registre des années ;
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents & des ondes chenues,
Ce que Nature avare a caché de trésors :
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits ;
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure & des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude,
De ces palais dorés où tout le monde accourt :
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'ensuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos, & finit mon tourment ;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

CLIMÈNE,

EGLOGUE. PAR SEGRAIS.

TIRCIS étoit touché des attraits de Climène,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine :
Ce Berger accablé de son mortel ennui
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui.
Errant à la merci de ses inquiétudes
Sa douleur l'entraînoit aux noires solitudes ;
Et des tendres accens de sa mourante voix,
Il faisoit retentir les rochers & les bois.

Climène, disoit-il, ô trop belle Climène,
Vous surpassez autant les Nymphes de la Seine,
Que ces chênes hautains, & si verts & si beaux,
Des humides marais surpassez les roseaux.
Votre divin esprit, votre beauté divine
Du plus pur sang des Dieux marquent votre origine.
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'eut jamais tant que vous d'éclat ni de pouvoir.
Où vous portez les yeux, les forêts reverdissent ;
Où vous disparoissez, toutes choses languissent ;
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos
pas....

Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous.
Mais Iris m'assuroit d'un empire plus doux ;
Et je me sens si las de votre tyrannie,

Que j'ai presque regret à la fièvre Uranie.
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux ;
Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'onde ;
Qu'elle soit brune encore, & que vous soyez blonde.
Pan a soin des brebis, Pan a soin des Pasteurs,
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le fais, il aime ma musette :
De mes rustiques airs aucun il ne rejette ;
Et la chaste Pallas, race du Roi des Dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux...
Sous ces feuillages verts venez, venez m'entendre ;
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
Que n'eût point fait Iris pour en apprendre autant ?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant !
Si vous vouliez venir, ô miracle des Belles,
Je vous enseignerois un nid de tourterelles ;
Je veux vous les donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidelles comme moi.

Climène, il ne faut point mépriser nos bocages ;
Les Dieux ont autrefois aimé nos pâturages,
Et leurs divines mains, aux rivages des eaux,
Ont porté la houlette, & conduit les troupeaux.
L'aimable Dêité qu'on adore à Cythère,
Du Berger Adonis se faisoit la Bergère ;
Hélène aimait Pâris, & Pâris fut Berger.

AMIRE,

EGLOGUE. Par la même.

TANDIS que je vais voir mon adorable Amire,
Garde bien mes troupeaux, mon fidelle Tityre.
L'Astre heureux & brillant de la mère d'Amour,
De l'Aurora vermeille annonce le retour.
Il est temps de partir. Adieu, mon cher Tityre :
Garde bien mes troupeaux, je vole vers Amire.
Soit quand je reviendrai le ciel en courroux,
S'il me donne en allant un temps serein & doux :
Pourvu qu'enfin j'arrive, & qu'au moins je la voie,
Que je meure aussitôt, je mourrai plein de joie.

Que

Que fait-elle à présent ? de quoi s'entretient-elle ?
 Où dois-je en arrivant rencontrer cette belle ?
 Sera-ce sous ces pins aux rameaux toujours verts,
 Où j'ai gravé nos noms en cent chiffres divers ?
 Sera-ce aux bords fleuris de la claire fontaine,
 Où je lui découvris mon amoureuse peine ? ...
 Enfant, maître des Dieux, qui d'une aile légère
 Tant de fois en un jour voles vers ma Bergère,
 Dis-lui combien loin d'elle on souffre de tourment.
 Va, dis-lui mon retour, puis reviens promptement,
 (Si pourtant on le peut quand on s'éloigne d'elle)
 M'apprendre comme elle a reçu cette nouvelle.
 O Dieux ! que de plaisir, si quand j'arriverai
 Elle me voit plutôt que je ne la verrai ;
 Et du haut du coteau qui découvre ma route,
 En s'écriant : C'est lui, c'est lui-même, sans doute :
 Pour descendre en la rive elle ne fait qu'un pas,
 Vient jusqu'à moi peut-être, & me tendant les bras ?

Inutiles pensées ! ou peut-être mensonges ?
 Un amant sans dormir se forge bien des songes.
 Que loin de sa Bergère on sent durer les jours,
 Et qu'auprès d'elle aussi les plus longs semblent courts ?
 Assis tous deux à l'ombre, au pied de ce grand
 Où par son jugement ma musette champêtre
 Sur nos jeunes Bergers la guirlande gagna,
 Lorsqu'un si grand dépit Alcandre en témoigna ;
 Chante, me dira-t-elle, & ne cesse de dire
 La chanson que tu fis pour ta fidelle Amire.
 Ton chant me charme plus que celui des oiseaux :
 J'aime moins que ta voix le doux bruit des ruisseaux.
 O les discours charmans ! ô les divines choses,
 Qu'un jour disoit Amire en la saison des roses !
 Doux Zéphirs qui régniez alors en ces beaux lieux,
 N'en portâtes-vous rien aux oreilles des Dieux !

C É L I M È N E.

E G L O G U E.

PAR M^{de} DES HOULIÈRES.

A SSISE au bord de la Seine,
 Sur le penchant d'un coteau,
 La Bergère Célimène.
 Laisse paître son troupeau.
 Il descend dans la prairie,
 Sans qu'elle daigne songer
 Que le loup pourra manger
 Sa bêtise la plus chérie.

Le souvenir d'un Berger,
 Que la fortune cruelle
 Force à vivre éloigné d'elle
 Dans un climat étranger,
 Cause sa douleur mortelle
 Qui lui fait tout négliger.
 Tantôt cédant à la force
 De ses amoureux transports,
 Elle grave sur l'écorce
 Des arbrisseaux de ces bords :
 Puisse durer, puisse croître
 L'ardeur de mon jeune amant,
 Comme seront sur ce hêtre
 Ces marques de mon tourment !
 Tantôt mêlant sur le sable
 Le nom d'Achante & le sien,
 Elle trouve insupportable
 Qu'un Zéphir impitoyable
 En passant n'en laisse rien.

Quelle cruelle aventure,
 Dit-elle avec un soupir,
 Si ce que fait le Zéphir
 M'est un véritable augure,
 Que de si tendres amours
 Ne dureront pas toujours !
 Je briserois la musette
 Que me laissa l'imposteur ;
 Et du fer de ma houlette
 Je me percerois le cœur.
 A ces mots elle repasse
 Dans son esprit alarmé,
 L'air, les traits, l'esprit, la grâce
 De ce Berger trop aimé.
 Les oiseaux de ce bocage
 Se taisent pour écouter
 Ce qu'ils l'entendent chanter
 Du beau Berger qui l'engage :
 Ils voudroient le répéter,

Mais

Mais leur plus tendre ramage
Ne le sauroit imiter.
Jamais cette triste amante,
Ne voit sur l'herbe naissante
Folâtrer d'heureux amans,
Qu'elle ne se représente
Combien l'absence d'Achante
Lui vole de doux momens.
Jamais des Bergers ne viennent
De ces bords délicieux,

Où les destins le retiennent ;
Que son amour curieux
Ne s'informe si ces lieux
Ont des Nymphes assez belles
Pour faire des infidelles.
Enfin mille fois le jour
Elle veut, elle appréhende
Tout ce que craint & demande
Le plus violent amour.
Qu'on doit plaindre une Bergère

Si facile à s'alarmer !
Pourquoi du plaisir d'aimer
Faut-il se faire une affaire ?
Quels Bergers en font autant,
Dans l'ingrat siècle où nous som-
mes ?
Achante qu'elle aime tant,
Est peut-être un inconstant,
Comme tous les autres hommes.

LES MOUTONS,

IDYLLE. *Par la même.*

HÉLAS, petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous païssez dans nos champs sans souci,
sans alarmes,

Aussitôt aimés qu'amoureux.

On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles desirs :
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature,
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs.

L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.

Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.

Innocens animaux, n'en soyez point jaloux ;
Ce n'est pas un grand avantage.

Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,

Est tout l'effet qu'elle produit.

Toujours impuissante & sévère,

Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien,
Sous la garde de votre chien,

Vous devez beaucoup moins redouter la colère

Des loups cruels & ravissans,

Que sous l'autorité d'une telle chimère

Nous ne devons craindre nos sens.

Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté ?

Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes

Dans une heureuse obscurité,

Que d'avoir, sans tranquillité,

Des richesses, de la naissance,

De l'esprit & de la beauté ?

Ces prétendus trésors dont on fait vanité

Valent moins que votre indolence.

Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :

Par eux plus d'un remords nous ronge.

Nous voulons les rendre éternels,

Sans songer qu'eux & nous passerons comme un songe,

Il n'est dans ce vaste Univers

Rien d'assuré, rien de solide,

Des choses d'ici-bas la fortune décide

Selon ses caprices divers.

Tout l'effort de notre prudence

Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.

Païssez, moutons, païssez, sans règle & sans science ;

Malgré la trompeuse apparence,

Vous êtes plus heureux & plus sages que nous.

L E S

LES FLEURS,

IDYLLE. *Par la même.*

QUE votre éclat est peu durable,
Charmant Fleurs, honneur de nos
jardins !
Souvent un jour commence & finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah ! consolez-vous-en, Jonquilles, Tubéreuses,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses ;
Les médifans, ni les jaloux,
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le Printemps fait naître entre Zéphire & vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse :
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque pleins d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paroître.
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas ;
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits, [tre.
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais !
Un redoutable instant nous détruit sans réserve ;
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous rentrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature ;
Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
Avec le lâche & le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,

Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas ! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux ?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs ;
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins ;
Et nous ne vous portons envie,
Que par où nous devons vous envier le moins.

LES OISEAUX,

IDYLLE. *Par la même.*

L'Air n'est plus obscurci par des brouillards épais,
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides palais
L'Hiver ne retient plus les Naiades captives.
Les Bergers accordant leur musette à leurs voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits ;
Mille & mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois.
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses.
Quel Dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces
lieux ?
Quel Dieu les embellit ? le plus petit des Dieux
Fait seul tant de métamorphoses.
Il fournit au Printemps tout ce qu'il a d'appas :
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses.
Il est l'âme de l'univers ;
Comme il triomphe des Hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un

D'un cœur indifférent il bannit les froids.

L'indifférence est pour les cœurs,

Cé que l'Hiver est pour la terre.

Que nous servent, hélas, de si douces leçons ?

Tous les ans la Nature en vain les renouvelle,

Loin de la croire, à peine nous naissons,

Qu'on nous apprend à combattre contre elle.

Nous aimons mieux par un bizarre choix,

Ingrats esclaves que nous sommes,

Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,

Que d'obéir à nos premières loix.

Que votre sort est différent du nôtre,

Petits oiseaux, qui me charmez !

Voulez-vous aimer, vous aimez :

Un lieu vous déplaît-il, vous passez dans un autre :

On ne connoît chez-vous ni vertus, ni défauts ;

Vous paroissez toujours sous le même plumage ;

Et jamais dans les bois on n'a vu les Corbeaux

Des Rossignols emprunter le ramage.

Il n'est de sincère langage,

Il n'est de liberté que chez les animaux.

L'usage, le devoir, l'austère bienfiance,

Tout exige de nous des droits dont je me plains ;

Et tout enfin du cœur des perfides humains

Ne laisse voir que l'apparence.

Contre nos trahisons la Nature en courroux,

Ne nous donne plus rien sans peine.

Nous cultivons les vergers & la plaine,

Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.

Les filets qu'on vous tend font la seule infortune

Que vous avez à redouter :

Cette crainte nous est commune,

Sur notre liberté chacun veut attenter :

Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.

Hélas, pauvres petits oiseaux,

Des ruses du chasseur songez à vous défendre !

Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.

LE RUISSEAU,

IDYLLE. *Par la même.*

Ruisseau, nous paroissions avoir un même sort :
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.

Mais, hélas, que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course & la nôtre !

Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle,

Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.

La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.

Près de la fin de votre course,

Vous êtes plus fort & plus beau

Que vous n'êtes à votre source ;

Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.

Si de ces paisibles Bocages

La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,

Votre bienfait ne se perd pas :

Par de délicieux ombrages,

Ils embellissent vos rivages.

Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,

Coule votre onde toujours pure.

Mille & mille poissons dans votre sein nourris,

Ne vous attirent point de chagrins, de mépris :

Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?

Hélas, votre sort est si doux !

Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous

A nous plaindre de la Nature.

De tant de passions que nourrit notre cœur,

Apprenez qu'il n'en est pas une

Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,

Le repentir, ou l'infortune.

Elles déchirent nuit & jour

Les cœurs dont elles sont maîtresses ;

Mais de ces fatales faiblesses

La plus à craindre, c'est l'amour ;

Ses douceurs même sont cruelles.

Elles sont cependant l'objet de tous les vœux,

Tous

Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles ;
 Mais des plus forts liens le temps use les nœuds,
 Et le cœur le plus amoureux,
 Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
 Ruisseau, que vous êtes heureux !
 Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
 Lorsque les ordres absolus
 De l'Etre indépendant qui gouverne le monde,
 Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde ;
 Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
 A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose,
 Dans votre sein il cherche à s'abîmer :
 Vous & lui jusqu'à la mer
 Vous n'êtes qu'une même chose.
 De toutes sortes d'unions
 Que notre vie est éloignée !
 De trahisons, d'horreurs & de dissensions,
 Elle est toujours accompagnée.
 Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille & doux,
 Pour être mieux traité que nous ?
 Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
 Ces prérogatives, ces droits,
 Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères :
 C'est lui seul qui nous dit que par un juste choix
 Le Ciel mit, en formant les hommes,
 Les autres êtres sous leurs loix.
 A ne nous point flatter nous sommes
 Leurs tyrans plutôt que leurs Rois.
 Pourquoi vous mettre à la torture ?
 Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?
 Et pourquoi renverser l'ordre de la Nature,
 En vous forçant à jaillir dans les airs ?
 Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
 Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir ;
 Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir ?
 Que ne régnerons-nous sur nous-mêmes ?
 Mais, hélas ! de ses sens esclave malheureux,
 L'homme ose se dire le maître
 Des animaux, qui sont peut-être
 Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux ;
 Et dont la faiblesse a fait naître
 Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.

Mais que fais-je ! où va me conduire
 La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons ?
 Ai-je quelque espoir de détruire
 Des erreurs où nous nous plaisons ?
 Non, pour l'orgueil & pour les injustices
 Le cœur humain semble être fait.
 Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
 On n'en peut souffrir le portrait.
 Hélas, on n'a plus rien à craindre !
 Les vices n'ont plus de censeurs ;
 Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs :
 Savoir vivre, c'est savoir seindre.
 Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
 Qu'on trouve encore de la franchise ;
 On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
 La bizarre Nature a mise,
 Aucun défaut ne s'y déguise ;
 Aux rois comme aux bergers vous les reprochez
 tous :
 Aussi ne consulte-t-on guère
 De vos tranquilles eaux le fidèle cristal.
 On évite de même un ami trop sincère,
 Ce déplorable goût est le goût général.
 Les leçons font rougir, personne ne les souffre ;
 Le fourbe veut paroître homme de probité ;
 Enfin dans cet horrible gouffre
 De misère & de vanité,
 Je me perds ; & plus j'envisage
 La faiblesse de l'homme & sa malignité,
 Et moins de la Divinité
 En lui je reconnois l'image.
 Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous, reportez
 Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ;
 Tandis que pour remplir la dure destinée
 Où nous sommes assujettis,
 Nous irons reporter la vie infortunée
 Que le hasard nous a donnée,
 Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

LA SOLITUDE,

IDYLLE. *Par la même.*

CCHARMANTE & paisible retraite,
 Que de votre douceur je connois bien le prix !
 Et que je conçois de mépris
 Pour les vains embarras dont je me suis défaite !
 Que sous ces chênes verts je passe d'heureux jours !
 Dans ces lieux écartés que la Nature est belle !
 Rien ne la défigure ; Elle y garde toujours
 La même autorité, qu'avant qu'on eût contre elle
 Imaginé des Loix l'inutile secours.
 Ici le Cerf, l'Agneau, le Paon, la Tourterelle,
 Pour la possession d'un champ ou d'un verger,
 N'ont point ensemble de querelle :
 Nul bien ne leur est étranger ;
 Nul exerce sur l'autre un pouvoir tyrannique ;
 Ils ne se doivent point de respects ni de soins ;
 Ce n'est que par les nœuds de l'amour qu'ils sont
 joints,
 Et d'eux éclatans pas un d'eux ne se pique.
 Hélas ! pourquoi faut-il qu'à ces sauvages lieux
 Soient réservés des biens si doux, si précieux ?
 Pourquoi n'y voit-on point d'avare, de parjure ?
 N'est-ce point qu'entre vous, tranquilles animaux,
 Tous les biens sont communs, tous les rangs sont
 égaux,
 Et que vous ne suivez que la seule Nature ?
 Elle est sage chez vous qui n'êtes point contrainsts
 Par une loi bizarre & dure.
 Quelle erreur a pu faire appeler les humains,
 Le chef-d'œuvre accompli de ses savantes mains ?
 Que pour se détromper de ses fausses chimères,
 Qui nous rendent si fiers, si vains,
 On vienne méditer dans ces lieux solitaires.
 Avec étonnement j'y voi
 Que le plus petit des reptiles,
 Cent fois plus habile que moi,

Trouve pour tous ses maux des remèdes utiles.
 Qui de nous, dans le temps de la prospérité,
 A l'active Fourmi ressemble ?
 A voir sa prévoyance, il semble
 Qu'elle ait de l'avenir percé l'obscurité ;
 Et qu'étant au dessus de la foiblesse humaine,
 Elle ne fasse point de cas
 De tout ce qu'étaie d'appas
 La volupté qui nous entraîne.
 Quels états sont mieux policés
 Que l'est une ruche d'Abeilles ?
 C'est là que les abus ne se sont point glissés,
 Et que les volontés en tout temps sont pareilles.
 De leur roi qui les aime elles font le soutien,
 On sent leur aiguillon dès qu'on cherche à lui nuire ;
 Pour les châtier il n'a rien :
 Il n'est roi que pour les conduire,
 Et que pour leur faire du bien.
 En vain notre orgueil nous engage
 A ravaler l'instinct qui dans chaque saison,
 A la honte de la raison,
 Pour tous les animaux est un guide si sage.
 Ah ! n'avons-nous pas du nous dire mille fois,
 En les voyant être heureux sans richesses
 Habiles sans étude, équitables sans lois,
 Qu'ils possèdent seuls la sagesse ?
 Il n'en est presque point dont l'homme n'ait reçu
 Des leçons qui l'ont fait rougir de sa foiblesse ;
 Et quoiqu'il s'applaudisse, il doit à leur adresse
 Plus d'un Art que sans eux il n'aurait jamais su.
 Innocens animaux, quelle reconnoissance
 Avons-nous de tant de bienfaits ?
 Des présens de la terre, hélas ! peu satisfaits,
 Nous vous sacrifions à notre intempérance.
 Quelle inhumanité, quelle lâche fureur !
 Il n'est point d'animal dont l'homme n'adoucisse
 La brutale & farouche humeur ;
 Et de l'homme il n'est point d'animal qui s'échiffe
 Le cruel & superbe cœur.
 De quel droit, de quel front, est-ce que l'on compare
 Ceux à qui la Nature a fait un cœur barbare,
 Aux Ours, aux Sangliers, aux Loups ?

Ils sont moins barbares que nous.
 Font-ils éprouver leur colère,
 Que lorsque d'un chasseur avide & téméraire
 Le fer ennemi les atteint;
 Ou que lorsque la faim les presse & les contraint
 De chercher à la satisfaire?
 Vaste & sombre forêt, leur séjour ordinaire,
 N'est-ce en vous traversant que leur rage qu'on
 craint?
 Hélas; combien de fois cette nuit infidelle
 Que vous offrez contre l'ardeur
 Dont au milieu du jour le Soleil étincelle,
 A-t-elle été fatale à la jeune pudeur?
 Hélas, combien de fois complice
 Et de meurtres & de larcins,
 A-t-elle dérobé de brigands, d'assassins,
 Et d'autres scélérats aux yeux de la Justice?
 Combien avez-vous vu de fois
 Le frère armé contre le frère,
 Faire taire du sang la forte & tendre voix,
 Et dans l'héritage d'un père,
 Par le crime acquérir de légitimes droits?
 Parlez, forêt, jadis une de vos semblables,
 Daigna plus d'une fois répondre à des mortels:
 Quelles fureurs aussi coupables
 Pouvons-nous reprocher à vos hôtes cruels?
 Si quelquefois entre eux une rage soudaine
 Les porte à s'arracher le jour;
 Ce n'est point l'intérêt, l'ambition, la haine
 Qui les anime; c'est l'amour.
 Lui seul leur fait troubler votre sacré silence;
 Amoureux, rivaux & jaloux,
 Leur cœur ne peut souffrir la moindre préférence,
 La mort leur semble un sort plus doux.
 D'une si belle excuse au dur siècle où nous sommes,
 On ne peut déguiser les maux que nous faisons.
 Non, des meurtres sanglans, des noirs trahisons,
 L'amour ne fournit plus aux hommes
 Les violens conseils, ni les tendres raisons.

V E R S

ALLEGORIQUES.

Par la même.

DANS ces prés fleuris
 Qu'arrose la Seine,
 Cherchez qui vous mène,
 Mes chères Brebis.
 J'ai fait pour vous rendre
 Le destlin plus doux,
 Ce qu'on peut attendre
 D'une amitié tendre;
 Mais son long courroux
 Détruit, empoisonne,
 Tous mes soins pour vous;
 Et vous abandonne
 Aux fureurs des loups.
 Seriez-vous leur proie,
 Aimable troupeau!
 Vous de ce hameau
 L'honneur & la joie,
 Vous qui gras & beau
 Me donniez sans cesse,
 Sur l'herbette épaisse,
 Un plaisir nouveau.
 Que je vous regrette!
 Mais il faut céder;
 Sans chien, sans houlette
 Puis-je vous garder?
 L'injuste Fortune
 Me les a ravis.
 En vain j'importune
 Le Ciel par mes cris;
 Il rit de mes craintes,
 Et sourd à mes plaintes,
 Houlette ni chien,
 Il ne me rend rien,

Puissiez-vous contentes,
 Et sans mon secours,
 Passer d'heureux jours,
 Brebis innocentes,
 Brebis mes amours.
 Que Pan vous défende;
 Hélas! il le sait,
 Je ne lui demande
 Que ce seul bienfait.
 Oui, Brebis chéries,
 Qu'avec tant de soin
 J'ai toujours nourries,
 Je prends à témoin
 Ces bois, ces prairies,
 Que si les faveurs
 Du Dieu des pasteurs
 Vous gardent d'outrages,
 Et vous font avoir
 Du matin au soir
 De gras pâturages,
 J'en conserverai
 Tant que je vivrai
 La douce mémoire,
 Et que mes chansons,
 En mille façons,
 Porteront sa gloire,
 Du rivage heureux,
 Où, vif & pompeux,
 L'astre qui mesure
 Les nuits & les jours,
 Commencant son cours,
 Rend à la Nature
 Toute sa parure,
 Jusqu'en ces climats
 Où, sans doute las
 D'éclairer le monde,
 Il va chez Thétis,
 Rallumer dans l'onde
 Ses feux amortis.

I R I S,
EGLOGUE.

PAR Mlle DES HOULIÈRES.

ERREZ, mes chers moutons, errez à l'aventure ;
J'ai perdu mon berger, ma houlette & mon chien.
S'il plaît aux Dieux, je n'aimerai plus rien
Qui soit sujet aux lois de la Nature.

Mon cœur, toujours brisé par de cruels ennuis,
Ne cherche plus que la retraite.

Païssez, mes chers moutons, sans chien & sans hou-
Je ne puis vous garder dans l'état où je suis : [lette,

Partez ; laissez-moi seule, innocens animaux,
Mêler encor mes pleurs à l'onde fugitive ;
Non, n'attendez plus rien de ma raison captive ;
Elle succombe enfin sous le poids de mes maux.

Ne vous reposez plus sur l'amitié sincère
Qu'ont toujours eu pour moi les bergers d'alentour.
Je n'éprouve que trop qu'ils ont perdu le jour.
Qu'il en est peu de pareil caractère !

J'entends vos bêlemens ; ils ne font que trop doux.
Que je vous plains ! que je vous aime !

Mais, quand je ne puis rien dans mes maux pour
moi-même,

Hélas ! que pourrai-je pour vous ?

Puissiez-vous, chers moutons, dans les gras pâturages
Vivre dans une heureuse & douce oisiveté !
Puisse Pan, attentif à votre sûreté,
Vous garantir des maux, des loups, & des orages !

Ainsi l'aimable Iris, sur les bords d'un ruisseau,
Livrée à sa douleur mortelle,
Eloignoit à regret pour jamais d'auprès d'elle
Son triste & fidelle troupeau.

E L E G I E,

PAR SAINT AULAIRE.

O U fuyez-vous plaisirs ? Où fuyez-vous amours ?
De mon printemps compagnons si fidèles,
Vous sembliez à mes pas attachés pour toujours,
Commencez-vous à déployer vos ailes,

Pour m'enlever votre secours,

Lorsque le reste de mes jours

Est menacé d'ennuis & de langueurs mortelles ?

J'oppose en vain l'abri de mille cheveux blonds

Aux redoutables aigillons

Du long hiver qui cause nos alarmes :

Je ne saurois vous rassurer,

Et vous me privez des doux charmes,

Qui contre les assauts que l'âge vient livrer,

Pourroit être mes seules armes.

Hélas ! dans cette autre saison,

Où la sagesse & la raison,

A vos projets se montroient si contraires,

Dans le temps rigoureux de vos divisions,

Préfèrai-je jamais leurs avis salutaires,

A vos douces illusions ?

Mais de cette vieille querelle,

Il faut perdre le souvenir ;

Vos intérêts communs doivent vous réunir,

Pour soutenir ensemble une guerre nouvelle.

Plaisirs, amours, ah ! daignez revenir,

C'est la raison qui vous rappelle ;

Lasse déjà de sa tranquillité,

Dans ses propres états bannie,

Elle craint plus sa propre autorité,

Que votre douce tyrannie,

Et consent avec vous de voir la volupté,

Quelquefois même la folie.

Mais rien ne vous réconcilie.

Entre elle & vous il n'est point de traité.

C'est en vain qu'elle s'humilie ;

Soit que la raison gronde, ou que la raison prie,
Les volages amours n'ont jamais écouté.

Déjà cette troupe indocile,
Loin de moi commence à voler.
Aidez-nous à les rappeler,
O Muse légère & facile

Qui sur le coteau d'Hélicon
Vintes offrir au vieil Anacréon
Cet art charmant, cet art utile,
Qui fait rendre douce & tranquille
La plus incommode saison ;

Vous, qui, de tant de fleurs sur le Parnasse écloses,
Orniez à ses côtés les grâces & les ris,
Et qui cachiez ses cheveux gris
Sous tant de couronnes de roses ;

Vous, qui, malgré la pesanteur des ans,
Aux belles danses de la Grèce
Donniez à ses pas chancelans,
Et la cadence & l'alégresse ;

Vous, qui, pour réparer l'absence des amours,
Vintes offrir cette charmante lire,
Et gracieusement fourir
A l'Anacréon de nos jours.

LA SAGESSE COMMUNE,

PAP LA FARE.

[Permette,

NON, non, je ne viens point sur les bords du
Phébus, te demander ta poétique ivresse ;
Sur d'autres va tenter tes savantes fureurs ;
La vérité n'a point besoin de tes faveurs :
Il me faut cet éclat, cette lumière pure,
Qui fait sentir le vrai ; ton feu le défigure.
Minerve, inspire-moi, j'oserai te chanter,
Il y va de ta gloire, & tu dois m'écouter. [ture
Où suis-je ? Quels jardins ? En ces lieux la na-
A-t-elle pris pour moi sa plus belle parure ?
Jamais un ciel si beau n'éclaira l'univers :
Que ce Zéphire est doux ! que ces coteaux sont
Qu'il m'as-tu transporté, séduisante Sagesse ? [verts !

Que dis-je ? c'est ici le tranquille séjour,
Où de sages heureux tu composas ta cour.
Tu m'avois donc trompé, ridicule Stoïque ;
Charmé d'une vertu sauvage & chimérique,
Tu disois que toujours insensible à nos vœux,
La Sagesse fuyoit sur des rochers affreux ;
Tu nous la dépeignois triste, sèche, & cruelle :
Tu la connoissois mal ; vois combien elle est belle !
Un ris majestueux, mais mêlé de douceur,
Permet à ses beaux yeux une douce langueur ;
Ainsi souvent les ris, ennuyés à Cythère,
Pour la suivre en ces lieux, abandonnent leur mède.
Qu'as-tu donc de sauvage ? & pourquoi les mortels,
Déesse, laissent-ils sans encens tes autels ?
Toujours à leurs besoins sensible, favorable,
Tu tends à ces ingrats une main secourable ;
Tu leur permets encor les craintes, les desirs.
Tu fais que c'est par eux qu'on arrive aux plaisirs.
O ! toi, que les humains doivent seule implorer,
Sagesse, vois leurs cœurs, & viens t'en emparer.
Qu'avec toi le plaisir incessamment habite,
Déesse, l'univers par moi t'en sollicite.
Tu le peux, tu n'es point cette triste raison,
Dont un mortel heureux craint le fatal poison.
Non, non, ce n'est point toi, qui veux nous faire
entendre,
Que faits pour le plaisir nous n'en devons point
prendre.

Sensible à nos desirs, tu fais nous servir mieux ;
Tu fais, & de tes dons c'est le plus précieux,
Qu'une douce folie en tout temps nous possède,
Que pour nous épuisée, une autre lui succède.

LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE. PAR GRESSET.

PRécieux jours, dont fut orné
La jeunesse de l'Univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos Vers ?

P

Votre

Votre douceur charmante & pure,
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une Automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel Printemps.

Tout l'Univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient Bergers;
Les noms de Sujet & de Maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feu-
illages;
L'ombre des saules, leurs lambris;
Les Temples étoient des bocages;
Les Autels, des gazons fleuris.

[Terre,
Les Dieux descendoient sur la
Que ne souilloient aucuns forfaits;
Dieux moins connus par le Ton-
nerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces an-
vices, Crimes tumultueux; [nées,
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison;
Aux lumières de la Nature
Les Bergers bernoient leur raison.

Dans leur République champêtre
Régnoit l'ordre: image des Dieux,
L'homme étoit ce qu'il devoit être,
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'Aréopages,
Ni de Capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais
Sages,
Puisqu'ils étoient les vrais heureux?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués & paisibles
La Culture fit tout leur soin.

La tendre & touchante Harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains desirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'Intérêt au sein de la terre,
N'avoit point ravi les métaux;
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux,

Les Pasteurs, dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tom-
beau,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'at-
traits,
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La Mort qui pour nous a des ailes,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts,
Une Amante étoit la conquête,
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu Berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeste,
Ses yeux n'étoient point entourés.

La Bergère aimable & fidelle
Ne se piquoit point de savoir;
Elle ne savoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux,
La jonquille & la violette
Étoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis;
De leur toison commode & pure
Elle se filoit des habits.

O Règne heureux de la Nature,
Quel Dieu nous rendra tes beaux
Justice, Egalité, Droiture, [jours?
Que n'avez-vous régné toujours?

Ne peins-je point une chimère?
Ce charmant Siècle a-t-il été?
D'un Auteur témoin oculaire,
En fait-on la réalité?

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Par-tout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier Berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable;
N'envions rien à nos aïeux;
En tout temps l'homme fut cou-
pable;
En tout temps il fut malheureux.

IMITATION

DE LA PREMIÈRE ODE D'HORACE,

Mænas atavis.

A MONSIEUR COLBERT,

PAR M^{de} DES HOULIERES.

ILLUSTRE protecteur des Filles de Mémoire,
 Ministre vigilant, dont les soins précieux,
 De l'auguste Louis éternisent la gloire;
 Colbert, dont les travaux, des ans victorieux,
 De miracles divers enrichiront l'Histoire;
 Vous, par qui l'on voit à la fois
 Les beaux Arts rétablis, le Commerce, les Loix;
 Vous, dont la sage prévoyance,
 Au milieu de la guerre, entretient l'abondance
 Dans les vastes Etats du plus vaillant des Rois:
 Pour connoître des cœurs quelle est la différence,
 Quittez pour un moment vos pénibles emplois.
 Couvert d'une noble poussière
 On voit un jeune audacieux,
 Triomphant d'une Cour entière,
 D'un superbe tournoi sortir victorieux:
 Par les louanges qu'on lui donne,
 Il se croit au dessus des plus fameux guerriers;
 Et le laurier qui le couronne,
 Est à son gré le plus beau des lauriers.
 L'espoir de parvenir aux dignités suprêmes
 Rend esclave de la faveur:
 Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur;
 Son repos, & ses amis mêmes,
 Sont des biens qu'il immole au soin de sa grandeur.
 En cultivant les champs, le laboureur avare
 D'une riche moisson flatte tous ses desirs;
 Les autres passions, où la raison s'égare,
 N'excitent dans son cœur ni douleurs ni plaisirs.
 A peine échappé du naufrage,
 Le nocher hasardeux remonte sur la mer:
 Durant les périls de l'orage,
 Effrayé de se voir en proie au flot amer,
 Il regrette l'heureux rivage;
 Mais dès-lors que de son trident
 Neptune a par trois fois frappé l'onde irritée,

On voit le pilote imprudent,
 Sans aucun souvenir des écueils ni du vent,
 Emporté par l'espoir dont son âme est flattée,
 S'exposer comme auparavant.
 Gouverne qui voudra cet immense Univers;
 Tout est indifférent dans la fureur Bachiques:
 A l'ombrage des pampres verts,
 Le buveur dégagé de mille soins divers,
 Au culte de Bacchus sans réserve s'applique;
 Et bravant du bon sens le pouvoir tyrannique,
 Il met sa raison dans les fers.
 Les affreux & sanglans combats,
 Qui coûtent tant de pleurs aux amantes, aux mères,
 Pour les guerriers ont des appas:
 Et la gloire & l'honneur, ces fatales chimères,
 Leur font avec plaisir affronter le trépas.
 Pour les sombres forêts le diligent chasseur
 De Mars & de l'Amour néglige les conquêtes:
 Il met le suprême bonheur
 A forcer d'innocentes bêtes;
 Soit que l'astre des Cieux dans son rapide tour
 Répande aux mortels sa lumière,
 Soit que l'inégale courrière
 Répare la perte du jour,
 Jamais son âme forcée
 D'un tranquille sommeil ne goûte les douceurs;
 La poursuite d'un cerf lui fait de l'hyménée
 Mépriser toutes les faveurs.
 Colbert, il seroit impossible
 De conter des humains les caprices divers:
 Pour moi, de qui le cœur ne s'est trouvé sensible
 Qu'à l'innocent plaisir de bien faire des vers,
 Seule au bord des ruisseaux je chante sur ma lyre
 Ou le Dieu des Guerriers, ou le Dieu des Amans,
 Et ne changerois pas pour le plus vaste empire
 Ces doux amusemens.
 Colbert, si vous daignez m'entendre,
 Si pour quelques momens mes chants peuvent suffire
 Les chagrins que traîne après soi [pendre
 Cette profonde politique,
 Où le bien de l'Etat sans cesse vous applique,
 Quel sort plus glorieux pour moi?

O D E

sur la DOULEUR, & sur la MORT,

Par la même.

QUEL spectacle offre à ma vue
L'état où vous paroissez ?
Ah, que mon âme est émue,
Et que vous m'attendrissez !
Mais d'où vient ce dur silence ;
Pourquoi porter la constance
Jusqu'à ne point soupirez ?
Vieime d'un fol usage,
Vous croyez que le vrai sage
Doit souffrir sans murmurer ?

On règne sur la Nature
Avec assez de succès,
Quand on fait que le murmure
Ne va point jusqu'à l'excès.
Je ris de ce fier Stoïque,
Qui dans les tourmens se pique
D'avoir un visage égal ;
Qui, tandis qu'il en soupire,
A l'audace de nous dire :
La douleur n'est point un mal.

Je sens que de la machine
Les invisibles ressorts,
Bien que l'âme soit divine,
L'unissent avec le corps.
A-t-elle quelque amertume ?
Le corps s'abat, se consume,
Et partage son ennui :
Aux douleurs est-il en proie ?
L'âme ne sent plus de joie,
Et s'affoiblit avec lui.

Tels, dans les transports qu'inspire
Cette agréable saison,
Où le cœur à son empire
Assujettit la raison :

Tels, dis-je, dans la jeunesse,
Pleins d'une vive tendresse,
On voit deux parfaits amans,
Que la sympathie assemble,
Faire & partager ensemble
Leurs plaisirs & leurs tourmens.

Damon, dans tout ce qu'on nomme
Vulgairement un malheur,
On s'abuse, il n'est pour l'homme
De vrai mal que la douleur.
L'exil, l'obscur naissance,
La servile dépendance,
Le mépris, l'oppression,
La pauvreté qu'on déteste,
Le trépas, & tout le reste
Sont des maux d'opinion.

Dans l'heureux siècle où sans guide
On laissoit aller les mœurs,
L'homme n'étoit point avide
De richesses ni d'honneurs :
Il vivoit de fruits sauvages,
Dormoit sous les frais ombrages,
Buvoit dans un clair ruisseau ;
Sans bien, sans rang, sans envie,
Comme il entroit dans la vie,
Il entroit dans le tombeau.

Ce penchant pour les délices,
Qui nous suit jusqu'au cercueil,
Est ainsi que tous les vices,
L'ouvrage de notre orgueil.
Dans une douce retraite
Qu'avec plaisir il s'est faite,
Le sage est heureux sans bien ;
De quoi pourroit-il se plaindre,
Lui qui ne voit rien à craindre,
Et qui ne désire rien ?

Que sur lui la foudre gronde,
Que les fougueux Aquilons
Sous sa nef ouvrent de l'onde
Les gouffres les plus profonds :

Qu'un tranchant acier s'apprête
A faire tomber sa tête,
Rien ne le peut émouvoir :
Il est toujours impassible,
Sous quelque forme terrible
Que la mort se fasse voir.

Mais qu'intépide il affronte,
Tant qu'il voudra, cet instant,
Qui n'est rien, & qu'à leur honte,
Tous les hommes craignent tant.
Une douleur qui ne cède
Au temps non plus qu'au remède,
Triomphe de son repos :
Il soupire en ce rencontre,
Et malgré sa force il montre
L'homme à travers le Héros.

Vous qui marchez sur ses traces,
Vous que les Cieux ennemis,
A de si longues disgrâces
Ont injustement soumis,
Quittez ces dures contraintes ;
Adoucissez par des plaintes
De vos maux la cruauté :
Songez qu'insensible aux vôtres,
On vous croira pour les autres
Peu de sensibilité.

Pour le divorce qu'amènent
Ces contrastes douloureux,
Où les éléments reprennent
Tout ce qu'on a reçu d'eux,
Réservez ce front tranquille :
C'est-là qu'il est inutile
De se plaindre de ses maux ;
C'est-là que l'orgueil succombe,
C'est-là que le masque tombe
Qui couvroit tous nos défauts.

Oui, soyez alors plus ferme
Que ces vulgaires humains,
Qui près de leur dernier terme
De vaines terreurs sont pleins.

En sage que rien n'offense,
Livrez-vous sans résistance
A d'inévitables traits ;
Et d'une démarche égale,
Passez cette onde fatale
Qu'on ne repasse jamais.

Tout ce qu'on a vu de sages
Aux plus renommés climats,
Ont cherché dans tous les âges
Ce que c'est que le trépas.
En vain ces esprits sublimes
Sondent de profonds abîmes
Pour nous en entretenir ;
Pas un seul dans leur grand nombre
N'a pu percer la nuit sombre
Qui nous cache l'avenir.

Plein d'une austère sagesse,
L'un fait de savans efforts,
Pour établir que sans cesse
Les âmes changent de corps.
L'autre, osant donner atteinte
A la salutaire crainte
Qu'on a du divin courroux,
Nous assure que la vie
De rien ne sera suivie,
Et que tout meurt avec nous.

Le plus fort de ces grands maîtres
Se sert de tout son esprit,
A soutenir que des êtres
La seule forme périt ;
Que le corps se décompose,
Qu'il se fait de chaque chose
Des arrangemens divers ;
Et que toujours la matière
Infinie, active, entière
Circule dans l'Univers.

D'autres croient qu'au Tartare
Et qu'aux champs Elysiens
Un juste arrêt nous prépare
De grands maux, ou de grands biens.

Mais quand notre âme éclairée
Ne seroit pas assurée
Que c'est-là le bon parti ;
L'amour-propre seroit suivre
Une loi qui nous délivre
Du sort d'être anéanti.

D'autres... Mais à quoi m'engage
Le soin de vous consoler ?
Il est un certain langage
Que je ne dois point parler.
Par une aveugle manie,
On borne notre génie
A suivre un triste devoir ;
On veut qu'aux erreurs sujettes,
La Nature nous ait faites
Pour plaire, & non pour savoir.

O D E

Tirée du PSEAUME XIX.

PAR J. B. ROUSSEAU.

LES cieux instruisent la terre
A révéler leur auteur :
Tout ce que leur globe enferme,
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !
De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un lan-
Obscur & mystérieux : [gagé
Son adorable structure
Est la voix de la Nature
Qui se fait entendre aux yeux :

Dans une éclatante voute
Il a placé, de ses mains,
Ce soleil, qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière,
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'univers, à sa présence,
Sembloit sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit :
Et par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime & se nourrit.

O que tes œuvres sont belles !
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits !
Que ceux qui te sont fidèles,
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inspire la joie ;
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphans :
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.
Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant ; inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or ;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur ?
Prête moi tes feux propices :
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas ;
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens ;
Si tu détruis leur ouvrage
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grace ;
Et de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Est le Dieu qui m'a sauvé.

O D E

Tirée du PSEAUME L.

Par le même.

LE Roi des cieux & de la terre
Descend au milieu des éclairs :
Sa voix comme un bruyant ton-
nerre,
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels, c'est vous qu'il
appelle :
Il tient la balance éternelle,
Qui doit peser tous les humains.
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses lois augustes,
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvés ;
Et de ces serviteurs utiles
Séparez les âmes serviles,
Dont le zèle oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles
A cru satisfaire à la Loi.

Allez, saintes intelligences,
Exécuter ses volontés :
Tandis qu'à servir ses vengeances
Les cieux & la terre invités,
Par des prodiges innombrables
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu,
Qui fera connoître aux coupables
Le Juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce Juge sévère,
Hommes charnels, écoutez tous :
Quand je viendrai dans ma colère
Lancer mes jugemens sur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que sur mes autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez :
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par-là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes & vos troupeaux ?
Dieu boit-il le sang des génisses ?
Mange-t-il la chair des taureaux ?
Ignorez-vous que son empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la terre & dans les mers ;
Et que son souffle seul inspire
L'âme à tout ce vaste univers ?

Offrez, à l'exemple des Anges,
A ce Dieu votre unique appui,
Un sacrifice de louanges,
Le seul qui soit digne de lui.

Chantez d'une voix ferme & sûre,
De cet auteur de la Nature
Les bienfaits toujours renaissans ;
Mais fachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit de l'homme profane :
Oses-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu dont la loi te condamne
Chanter le pouvoir éternel ?
Toi, qui courant à ta ruine,
Fus toujours sourd à ma doctrine ;
Et malgré mes secours puissans,
Rejetant toute discipline,
N'as pris conseil que de tes sens.

Si tu voyois un adultère,
C'étoit lui que tu consultois :
Tu respirois le caractère
Du voleur que tu fréquentois :
Ta bouche abondoit en malice ;
Et ton cœur pétri d'artifice,
Contre ton frère encouragé,
S'applaudissoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi :
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensoit comme toi.
Mais apprends, homme détestable,
Que ma justice formidable
Ne se laisse point prévenir,
Et n'en est pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, âmes grossières !
Commencez par régler vos mœurs,
Moins de faste dans vos prières,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une âme légitimée,
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

O D E

Tirée du PSEAUME XLIX.

Par le même.

QU'AUX accens de ma voix la terre se réveille ;
 Rois, Soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille:
 Que l'univers se taise, & m'écoute parler.
 Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
 L'Esprit-Saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
 Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
 Ivre de ses grandeurs & de son opulence,
 L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
 Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable,
 Où la mort saisira ce fortuné coupable,
 Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
 Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
 Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
 Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
 Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
 Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
 Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
 Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
 Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
 Le riche & l'indigent, l'imprudent & le sage,
 Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avidés étrangers, transportés d'âlegresse,
 Engloutissent déjà toute cette richesse,
 Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis :
 Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?
 Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
 Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
 Et de leurs vains succès écoutant les paroles,
 Ont de ces vérités perdu le souvenir :
 Pareils aux animaux farouches & stupides,
 Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
 Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
 Mais toujours leur raison fourmise & complaisante,
 Au devant de leurs yeux met un voile imposteur :
 Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
 Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
 Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
 Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
 Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
 Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,
 Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
 Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
 Quelques élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes :
 Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
 Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
 Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;
 Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

O E

Tirée du PSEAUME LXXII.

Par le même.

O Dieu, qui par un choix propice

Daignâtes élire entre tous,
Un homme qui fût parmi nous
L'oracle de votre justice :
Inspirez à ce jeune Roi,
Avec l'amour de votre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité,
Qui de la fausse vraisemblance
Sait discerner la vérité.

Que par des jugemens sévères
Sa voix assure l'innocent :
Que de son peuple gémissant
Sa main soulage les misères.
Que jamais le mensonge obscur
Des pas de l'homme libre & pur
N'ose à ses yeux souiller la trace ;
Et que le vice fastueux
Ne soit point assis à la place
Du mérite humble & vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes
La paix & tous les dons des cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroser nos campagnes.
Son règne à ses peuples chéris
Sera ce qu'aux champs déflouris
Est l'eau que le ciel leur envoie ;
Et tant que luira le Soleil,
L'homme plein d'une sainte joie
Le bénira dès son réveil.

Son trône deviendra l'asyle
De l'orphelin persécuté :

Son équitable austérité
Soutiendra le foible pupile.
Le pauvre, sous ce défenseur,
Ne craindra plus que l'oppressé
Lui ravisse son héritage ;
Et le champ qu'il aura semé,
Ne deviendra plus le partage
De l'usurpateur affamé.

Ses dons versés avec justice,
Du pâle calomniateur
Ni du servile adulateur
Ne nourriront point l'avarice ;
Pour eux son front sera glacé.
Le zèle désintéressé,
Seul digne de sa confiance,
Fera renaître pour jamais
Les délices & l'abondance,
Inséparables de la paix.

Alors sa juste renommée,
Répandue au-delà des mers,
Jusqu'aux deux bouts de l'univers
Avec éclat sera semée.
Ses ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ses pieds :
Et des plus éloignés rivages,
Les rois, frappés de sa grandeur,
Viendront par de riches hommages
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle
Que doivent suivre tous les rois ;
C'est de la sainteté des lois
Le protecteur le plus fidèle.
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du siècle enivré,
N'ose paroître en sa présence ;
Mais l'humble ressent son appui ;
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années
Le temps respectera le cours ;
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées.
Ses vaisseaux, par les vents poussés,
Vogueront des climats glacés
Aux bords de l'ardente Lybie.
La mer enrichira ses ports ;
Et pour lui l'heureuse Arabie
Épuisera tous ses trésors.

Tel qu'on voit la tête chenue
D'un chêne, autrefois arbrisseau,
Egaler le plus haut rameau
Du cèdre caché dans la nue :
Tel croissant toujours en grandeur,
Il égalera la splendeur
Du potentat le plus superbe ;
Et ses redoutables fujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides marais.

Qu'il vive, & que dans leur mémoire
Les rois lui dressent des autels ;
Que les cœurs de tous les mortels
Soient les monumens de sa gloire.
Et vous, ô Maître des humains,
Qui de vos bienfaisantes mains
Formez les monarques célèbres,
Montrez-vous à tout l'univers ;
Et daignez chasser les ténèbres
Dont nos foibles yeux sont couverts.

ODE

O D E

Tirée du PSEAUME xci.

Par le même.

CELUI qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomptable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause ;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul asyle,
Par ses secours tout-puissans,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans.
En vain leur fureur m'assiège,
Sa justice rompt le piège
De ces chasseurs obstinés :
Elle confond leur adresse
Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi, que ces cœurs féroces
Comblent de crainte & d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que la vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur.
Que son aile tutélaire
Contre leur âpre colère
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exempts ;

Soit que le jour sur la terre
Vienné éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses horreurs.

Quels effroyables abymes
S'entr'ouvrent autour de moi ?
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi ?
Quel épouvantable image
De morts, de sang, de carnage,
Frappe mes regards tremblans ?
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Des corps pâles & sanglans ?

Mon cœur, sois en assurance ;
Dieu se souvient de ta foi ;
Les fîeux de sa vengeance
N'approcheront pas de toi.
Le juste est invulnérable :
De son bonheur immuable
Les Anges sont les garans ;
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës,
Il chemine en liberté.
Nul obstacle ne l'arrête ;
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon & de l'aspic :
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foiblesses
Troublent ses jours triomphans,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfans.

A celui qui m'est fidelle,
Dit la sagesse éternelle,
J'assurerai mes secours :
Je raffermirai sa voie,
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
Je viendrai toujours à lui ;
Je serai dans ses traverses
Son inséparable appui :
Je le comblerai d'années
Paissibles & fortunées,
Je bénirai ses desseins ;
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes Saints.

O D E

Tirée du PSEAUME cxx.

Par le même.

DANS ces jours destinés aux
Où mes ennemis en fureur
Aiguisoient contre moi les armes
De l'imposture & de l'erreur :
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon seul recours :
J'implorai sa toute-puissance,
Et sa main vint à mon secours.
O Dieu, qui punis les outrages,
Que reçoit l'humble vérité,
Venge-toi ; détruis les ouvrages
De ces lèvres d'iniquité ;
Et confonds cet homme parjure,
Dont la bouche, non moins impure,
Publie avec légèreté
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel

Quel rempart, quelle autre barrière
Pourra défendre l'innocent,
Contre la fraude meurtrière
De l'impie adroit & puissant ?
Sa langue aux feintes préparée
Ressemble à la flèche acérée
Qui part & frappe en un moment :
C'est un feu léger dès l'entrée,
Que suit un long embrasement.

Hélas ! dans quel climat sauvage
Ai-je si long-temps habité ?
Quel exil ! quel affreux rivage !
Quels asyles d'impiété !
Cédar, où la fourbe & l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Se déchaînèrent si long-temps,
A quels maux ont livré ma vie
Tes sacrilèges habitans !

J'ignorois la trame invisible
De leurs pernicieux forfaits :
Je vivois tranquille & paisible
Chez les ennemis de la paix ;
Et lorsqu'exempt d'inquiétude,
Je faisois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flatter ;
Leur détestable ingratitude
S'armoit pour me persécuter.

O D E

Tirée du PSEAUME CXLIV.

Par le même.

BENI soit le Dieu des armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats.

De sa clémence inépuisable
Le secours prompt & favorable
A fini mes oppressions :
En lui j'ai trouvé mon asyle,
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je, vile créature !
Qui suis-je, Seigneur ! Et pour quoi
Le Souverain de la Nature
S'abaisse-t-il jusqu'à moi ?
L'homme en sa course passagère
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le Soleil fait dissiper :
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;
Et ses jours passent comme une
ombre
Que l'œil suit, & voit échapper.

Mais quoi ? les périls qui m'obsè-
dent
Ne sont point encore passés :
De nouveaux ennemis succèdent
A mes ennemis terrassés. [clame :
Grand Dieu ! c'est toi que je ré-
lève ton bras, lance ta flamme
Abaisse la hauteur des cieux ;
Et viens sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée,
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adresse ma voix ;
Toi, dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des Rois ;
Toi de qui les secours propices
M'ont toujours garanti d'effroi :
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge
Dont les flots vont me submerger.

Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger.
Venge-toi d'un peuple infidèle,
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,
Et dont la main vouée au crime
Ne connoît rien de légitime
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore
Epruvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît & s'élève sous leurs yeux :
Leurs filles couronnent leurs têtes,
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont
pleines ;
Leurs celliers regorgent de fruits ;
Leurs troupeaux tout chargés de
laines
Sont incessamment reproduits :
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la terre embrasée,
Rafraîchit son sein altéré ;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes
Nul bruit n'interrompt leur som-
meil :
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil.
C'est ainsi qu'ils passent leur âge ;
Heureux, disent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur !
Qu'ils restent dans leur rêverie :
Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le Seigneur !

O D E

A la FORTUNE.

Par le même.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple dans ton moindre ou-
Adorant la prospérité, [vrage
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même,
Pour le vice que tu chéris :
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque superbe titre
Que ces héros soient revêtus ;
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahissons, fureurs, cruautés :
Etrange vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés !

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les Héros parfaits ;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits :

Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire,
Que le sort remporte pour eux ;
Et que devant ses yeux Stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière [mains
Qui dans mon sang trempe ses
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un Héros farouche
Né pour le malheur des humains ?

Quelstrait me présentent vosfastes,
Impitoyables conquérans ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans ;
Des murs que la flâme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple au fer abandonné ;
Des mères pâles & sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits !
Est-ce donc le malheur des hommes,
Qui fait la vertu des grands Rois ?
Leur gloire féconde en ruines,
Sans le meurtre & sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister ?
Images des Dieux sur la terre
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur : [armes
Quel vainqueur ne doit qu'à ses

Ses triomphes & son bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'Histoire
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le Héros solide,
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui :
Qui prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits ;
Qui fuit la basse flatterie ;
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clytus :
Vous verrez un roi respectable
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels ;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels & sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir :
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine & de Lépide
Remplissoit l'univers d'horreurs ;
Il n'eut point eu le nom d'Auguste,
Sans cet empire heureux & juste

Qui fit oublier ses fureurs. [nimes,
Montrez-nous, guerriers magna-
Votre vertu dans tout son jour ;
Voyon

Voyons comment vos cœurs su-
blimes

Du sort soutiendront le retour :
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Vos gloire nous éblouit ;
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant,
Celui qui dompte la fortune,
Mérite seul le nom de grand :
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus ;
Et sa grande âme ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente & légère
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers :
Le bonheur peut avoir son terme ;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une sœur Déesse
D'Enée a résolu la mort ;
Ton secours, puissante Sagesse,
Triomphe des Dieux & du sort :
Par toi, Rome, après son naufrage,
Jusque dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers ;
Et suivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ses disgrâces
Changer ses Cyprès en lauriers.

O D E

A L'abbé COURTIN.

Par le même.

ABBÉ' chéri des neufs Sœurs,
Qui dans ta philosophie
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie :
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dicté mon caprice :
Que fais-tu dans ces déserts
Qu'enferme ton Bénéfice ?

Vas-tu dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Ensanglanter le retour
De quelque lièvre timide ?
Où chez tes moines tondus,
A t'ennuyer assidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui dans ton trésor perdus
Se retrouvent sur leurs vitres ?

Mais non, je te connois mieux :
Tu fais trop bien que le sage
De son loisir studieux
Doit faire un plus noble usage ;
Et justement enchanté
De la belle antiquité
Chercher dans son sein fertile
La solide volupté,
Le vrai, l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton esprit
Bannis l'erreur générale,
Qui jadis en maint écrit
Plaça la saine morale,

On abuse de son nom ;
Le chantre d'Agamemnon
Sut nous tracer dans son livre
Mieux que Chrysispe & Zénon,
Quel chemin nous devons suivre.

Homère adoucit mes mœurs
Par ses riantes images ;
Sénèque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages,
En vain d'un ton de Rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême ;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère ;
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère :
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le Zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme :
Pardon ; mais, en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant
Le commerce communique
Je ne fais quoi de mordant,
De farouche & de cynique.
Le plaisant avertin
D'un fou du pays latin,

Qui se travaille & se gêne,
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogène !

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup-garou revêtu
Des habits de la sagesse ;
Plus légère que le vent,
Elle fuit d'un faux savant
La sombre mélancolie,
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton
Chez les Romains tant prônée,
Étoit souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux & blasards,
Sont souillés de quelque opprobre :
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots ;
Leur âme est vraiment loyale :
Mais jadis les grands pivots
De la Ligue anti-royale,
Les Linéestres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupaient peu des écrits
D'Anacréon & d'Horace.

Crois-moi, fais de leurs chansons
Ta plus importante étude ;
A leurs aimables leçons
Consacre ta solitude :
Et par Sonning rappelé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilli borde la Seine,
Revlens au vin d'Auvillé
Mêler les eaux d'Hippocrène.

ODE

A L'abbé de CHAULIEU.

Par le même.

TANT qu'a duré l'influence
D'un astre propice & doux.
Malgré moi de ton absence
J'ai supporté les dégoûts.

Je disois : je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès & de Pomone
Au tumulte des cités.

Ainsi l'amant de Glycère
Epris d'un repos obscur,
Cherchoit l'ombre solitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Proclis
De Flore aux douces haleines
Dessèche les dons chéris :

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs
Et dans ton jardin aride
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi, suis plutôt l'exemple
De tes amis Casaniers,
Et reviens goûter au Temple
L'ombre de tes marronniers.

Dans ce fallon pacifique
Où président les neuf Sœurs,
Un loisir philosophique
T'offre encor d'autres douceurs.

Là nous trouverons sans peine
Avec toi le verre en main,
L'homme après qui Diogène
Courut si long-temps en vain :

Et dans la douce allégresse
Dont tu fais nous abreuver,
Nous puiserons la sagesse
Qu'il chercha sans la trouver.

ODE

Au Marquis de LA FARE.

Par le même.

DANS la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer ;
Toi, qui dans les sentiers d'Horace
Marches sans jamais t'égarer :
Qui par les leçons d'Aristippe,
De la sagesse de Chrysippe
As su corriger l'âpreté ; [strée,
Et telle qu'aux beaux jours d'A-
Nous montrer la vertu parée
Des attraites de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée
Osa dérober dans les cieux,
La raison à l'homme apportée
Le rend presque semblable aux
Dieux ;

Se pourroit-il, sage La Fare,
Qu'un présent si noble & si rare
De nos maux devint l'instrument ?
Et qu'une lumière divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement ?

Lorsqu'a

Lorsqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde son secours,
Les Lestrigons & le Cyclope
Ont beau s'armer contre ses jours;
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé;
Par elle il brave les caresses
Des Sirenes enchanteresses,
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conserve,
C'est le symbolique tableau.
Chaque mortel a sa Minerve
Qui doit lui servir de flambeau.
Mais cette Déesse propice
Marchoit toujours devant Ulysse,
Lui servant de guide ou d'appui:
Au lieu que par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa fuite,
Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos passions.
C'est un sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant qui se loue
A tous les fous de l'univers,
Qui s'habillant du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages,
Pour autoriser leurs travers.

C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir:
Qui par cent nouveaux stratagèmes
Nous masquant sans cesse à nous-
mêmes,

Parmi les vices nous endort;
Du furieux fait un Achille,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'Athée un esprit fort.

Mais vous, mortels, qui dans le
monde

Croyant tenir les premiers rangs,
Plaiguez l'ignorance profonde
De tant de peuples différens;
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché sous sa hutte,
Au seul instinct presque réduit;
Parlez: Quel est le moins barbare,
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit?

La Nature en trésors fertile
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble & sans ennui;
Et si son climat lui refuse [abusé,
Quelques biens dont l'Europe
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique
Du Nord il brave la rigueur;
Et notre luxe Asiatique
N'a point énérvé sa vigueur:
Il ne regrette point la perte
De ces arts, dont la découverte
A l'homme a coûté tant de soins;
Et qui, devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos misères
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude
D'un Philosophe pointilleux,
Qui nageant dans l'incertitude

Vante son savoir merveilleux:
Il ne veut d'autre connoissance
Que ce que la Toute-puissance
A bien voulu nous donner;
Et fait qu'elle créa les sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainsi d'une erreur dangereuse
Il n'ave point le poison;
Et notre clarté ténébreuse
N'a point offusqué sa raison:
Il ne se tend point en lui-même
Le piège d'un adroit système,
Pour se cacher la vérité:
Le crime à ses yeux paroît crime,
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux,
Des nations hyperborées
Plaiguez l'aveuglement affreux:
Vous, qui dans la vaine noblesse,
Dans les honneurs, dans la mollesse
Fixez la gloire & les plaisirs;
Vous, de qui l'infame avarice
Promène au gré de son caprice
Les insatiables desirs.

Qui, c'est toi, monstre détestable,
Superbe tyran des humains,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins;
Pour apaiser sa soif ardente,
La terre en trésors abondante
Feroit germer l'or sous ses pas;
Il brûle d'un feu sans remède,
Moins riche de ce qu'il possède,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah!

Ah ! si d'une pauvreté dure
 Nous cherchons à nous affranchir,
 Rapprochons-nous de la Nature
 Qui seule peut nous enrichir.
 Forçons de funestes obstacles ;
 Réserveons pour nos tabernacles
 Cet or, ces rubis, ces métaux ;
 Ou dans le sein des mers avides
 Jetons ces richesses perfides,
 L'unique élément de nos maux.

Ce sont là les vrais sacrifices
 Par qui nous pouvons étouffer
 Les semences de tous les vices,
 Qu'on voit ici bas triompher.
 Otez l'intérêt de la terre ;
 Vous en exilerez la guerre,
 L'honneur rentrera dans ses droits :
 Et plus justes que nous ne sommes,
 Nous verrons régner chez les hom-
 mes
 Les mœurs à la place des lois.

Sur-tout réprimons les saillies
 De notre curiosité,
 Source de toutes nos folies,
 Mère de notre vanité. [bres,
 Nous errons dans d'épaisses om-
 Où souvent nos lumières sombres
 Ne servent qu'à nous éblouir ;
 Soyons ce que nous devons être ;
 Et ne perdons point à connoître,
 Des jours destinés à jouir.

O D E

AU PRINCE EUGENE

DE SAVOYE.

Après la paix de Passarovits ;
 en 1718.

Par le même.

EST-CE une illusion soudaine
 Qui trompe mes regards sur-
 pris ? [vaine

Est-ce un songe, dont l'ombre
 Trouble mes timides esprits ?
 Quelle est cette déesse énorme,
 Ou plutôt ce monstre difforme,
 Tout couvert d'oreilles & d'yeux,
 Dont la voix ressemble au tonnerre,
 Et qui des pieds touchant la terre
 Cache sa tête dans les cieux ?

C'est l'inconstante Renommée,
 Qui sans cesse les yeux ouverts,
 Fait sa revue accoutumée
 Dans tous les coins de l'univers.
 Toujours vaine, toujours errante,
 Et messagère indifférente
 Des vérités & de l'erreur,
 Sa voix en merveilles féconde,
 Va chez tous les peuples du monde
 Semer le bruit & la terreur.

Quelle est cette troupe sans nom-
 bre

D'amans autour d'elle affidus,
 Qui viennent en foule, à son ombre
 Rendre leurs hommages perdus ?
 La Vanité qui les enivre,
 Sans relâche s'obstine à suivre

L'éclat dont elle les séduit :
 Mais bientôt leur âme orgueilleuse
 Voit sa lumière frauduleuse
 Changée en éternelle nuit.

O toi, qui sans lui rendre hommage
 Et sans redouter son pouvoir,
 Sus toujours de cette volage
 Fixer les soins & le devoir !
 Héros, des héros le modèle,
 Etoit-ce pour cette infidèle
 Qu'on t'a vu, cherchant les hasards,
 Braver mille morts toujours prêts,
 Et dans les feux & les tempêtes
 Défier la fureur de Mars.

Non, non, ses lueurs passagères
 N'ont jamais ébloui tes sens :
 A des Dées moins légères
 Ta main prodigue son encens.
 Ami de la gloire solide,
 Mais de la vérité rigide
 Encor plus vivement épris,
 Sous ces drapeaux seuls tu te
 ranges ;
 Et ce ne sont point les louanges,
 C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole
 De tous ces héros imposteurs,
 Dont la fausse gloire s'envole
 Avec la voix de leurs flatteurs.
 Tu fais que l'équité sévère
 A cent fois du haut de leur sphère
 Précipité ces vains guerriers ;
 Et qu'elle est l'unique Déesse
 Dont l'incorruptible sagesse
 Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
 Fuit sans jamais être arrêté,
 Le temps, cette image mobile

De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit :
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A mesure qu'il le produit.

Mais la Déesse de Mémoire,
Favorable aux noms éclatans,
Soulève l'équitable Histoire
Contre l'iniquité du Temps ;
Et dans le registre des Ages
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

C'est-là que sa main immortelle,
Mieux que la Déesse aux cent voix,
Saura dans un tableau fidelle
Immortaliser tes exploits.
L'avenir faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques,
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles
Par les fictions ennoblis,
Dans l'ordre des choses possibles
Par-là se verront rétablis.
Chez nos neveux moins incrédules,
Les vrais Césars, les faux Hercules
Seront mis en même degré ;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire
Et qu'on admire sans le croire,
Sera cru, sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise,
Ils concevront sans être émus,
Les faits du petit-fils d'Acrise,
Et tous les travaux de Cadmus.
Ni le monstre du Labyrinthe,
Ni la triple chimère éteinte,
N'étonneront plus la raison ;
Et l'esprit avouera sans honte,
Tout ce que la Grèce raconte
Des merveilles du fils d'Eson.

Mais ici ma lyre impuissante
N'ose seconder mes efforts :
Une voix foible & menaçante
Tout-à-coup glace mes transports.
Arrête, insensé, me dit-elle ;
Ne va point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel ;
Arrête : & dans ta folle audace,
Crains de reconnoître la trace
Du sang dont fume ton autel.

Le terrible Dieu de la Guerre,
Bellone, & la fière Atropos,
N'ont que trop effrayé la terre
Des triomphes de ton héros.
Ces Dieux, ta patrie elle-même,
Rendront à sa valeur suprême
D'assez authentiques tributs :
Admirateur plus légitime,
Garde tes vers & ton estime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres & de débris,
Qu'une vertu pure & céleste
Tire son véritable prix.
Un héros, qui de la victoire
Emprunte son unique gloire,
N'est héros que quelques momens ;
Et pour l'être toute sa vie,

Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables
Etonnent les plus fiers vainqueurs ;
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel & sauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'acquiert qu'un bonheur crimi-
nel :

[l'être,
Un vainqueur qui fait toujours
Dans les cœurs dont il se rend maître
S'élève un trophée éternel. [tre

C'est par cette illustre conquête,
Mieux encor que par ses travaux
Que ton Prince élève sa tête
Au-dessus de tous ses rivaux.
Grand par tout ce que l'on admire,
Mais encor plus, j'ose le dire
Par cette héroïque bonté,
Et par cet abord plein de grâce,
Qui des premiers âges retrace
L'adorable simplicité.

Il fait qu'en ce vaste intervalle
Où les destins nous ont placés,
D'une fierté qui les ravale
Les mortels sont toujours blessés :
Que la grandeur fière & hautaine
N'attire souvent que leur haine,
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux ;
Et que tandis qu'elle subsiste,
Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les Dieux même, éternels arbitres
Du sort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes & nos autels.

C'est

C'est leur puissance qu'on implore;
Mais c'est leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux hu-
mains;

Et sans cette bonté fertile,
Leur foudre souvent inutile
Gronderoit en vain dans leurs
mains.

Prince, suis toujours les exemples
De ces Dieux dont tu tiens le jour;
Avant de mériter nos temples,
Ils ont mérité notre amour.
Tu le fais, l'aveugle Fortune
Peut faire d'une âme commune
Un héros par-tout admiré:
La seule vertu profitable,
Généreuse, tendre, équitable,
Peut faire un héros adoré.

Ce Potentat toujours auguste,
Maître de tant de Potentats,
Dont la main si ferme & si juste
Conduit tant de vastes états,
Deviendra la gloire des Princes,
Lorsqu'en ses nombreuses provinces
Rassemblant les plaisirs épars,
Sous la féconde Providence
Tu feras fleurir l'abondance
Les délices & les beaux arts.

Seconde les heureux auspices
D'un Monarque si renommé:
Déjà par tes secours propices
Janus voit son temple fermé.
Puisse ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modèle & de loi;
Et ton intégrité profonde
Être à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi.

O D E

Au Roi de la Grande-Bretagne,

GEORGE I.

Par le même.

TANDIS que l'Europe étonnée
Voit ses peuples les plus puis-
sans

Traîner dans les besoins pressans
Une importune destinée;
Grand Roi, loin de ton peuple
heureux,

Quel Dieu propice & généreux,
Détournant ces tristes nuages,
Semble pour lui seul désormais
Réserver tous les avantages
De la victoire & de la paix?

Quelle inconcevable puissance
Fait fleurir sa gloire au-dehors?
Quel amas d'immenses trésors
Dans son sein nourrit l'abondance?
La Tamise, reine des eaux,
Voit ses innombrables vaisseaux
Porter sa loi dans les deux mondes,
Et forcer jusqu'au Dieu des mers
D'enrichir ces rives fécondes
Des tributs de tout l'univers.

De cette pompeuse largesse
Ici tout partage le prix;
A l'aspect de ces murs chéris
La pauvreté devient richesse:
Dieux! quel déluge d'habitans
Y brave depuis si long-temps
L'indigence ailleurs si commune!
Quel prodige eneor une fois
Semble y faire de la Fortune
L'exécutrice de ses lois!

Peuples, vous devez le connoître:
Ce comble de félicité
N'est du qu'à la sage équité [tre:
Du meilleur Roi qu'on ait vu nai-
De vos biens comme de vos maux,
Les gouvernemens inégaux
Ont toujours été la semence:
Vos Rois sont dans la main des
Dieux,

Les instrumens de la clémence
Ou de la colère des Cieux.

Oui, grand Prince, j'ose le dire,
Tes sujets, de biens si comblés,
Languiroient peut-être accablés
Sous le joug de tout autre Empire:
Le Ciel jaloux de leur grandeur
Pour en assurer la splendeur,
Leur devoit un maître équitable,
Qui préférât leurs libertés
A la justice incontestable
De ses droits les plus respectés.

Mais, grand Roi, de ces droits su-
Le sacrifice généreux [blimes
T'assure d'autres droits sur eux,
Bien plus forts & plus légitimes:
Les faveurs qu'ils tiennent de Toi,
Sont des ressources de leur foi
Toujours prêtes pour ta défense,
Qui leur font chérir leur devoir,
Et qui n'augmentent leur puissance
Que pour affermir ton pouvoir.

Un Roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui, content de commander,
Ne veut régner que par la crainte,
En vain fier de ses hauts projets
Croît en abaissant ses sujets
Relever son pouvoir suprême:
Entouré d'esclaves soumis

Tôt ou tard il devient lui-même
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage & plus habile
Est celui qui par ses faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un trône durable & tranquille :
Qui ne connoît point d'autres biens
Que ceux que ses vrais citoyens
De sa bonté peuvent attendre ;
Et qui, prompt à les discerner,
N'ouvre les mains que pour répan-
dre,
Et ne reçoit que pour donner ?

Noble & généreuse industrie
Des Antonins & des Titus,
Source de toutes les vertus
D'un vrai père de la patrie !
Hélas ! par ce titre fameux
Peu de Princes ont pu comme eux
S'affranchir de la main des Parques ;
Mais ce nom si rare, grand Roi,
Qui jamais d'entre les Monarques,
S'en rendit plus digne que Toi ?

Qui jamais vit le diadème
Armer contre ses ennemis
Un vengeur aux lois plus soumis
Et plus détaché de soi-même ?
La sûreté de tes Etats
Peut bien contre quelques ingrats
Changer ta clémence en justice ;
Mais ce mouvement étranger
Redevient clémence propice,
Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'est cette clémence auguste
Qui souvent de l'autorité
Etablit mieux la sûreté
Que la vengeance la plus juste :
Ainsi le plus grand des Romains,

De ses ennemis inhumains
Confondant les noirs artifices,
Trouva l'art de se faire aimer
De ceux que l'horreur des supplices
N'avoient encore pu désarmer.

Que peut contre toi l'impuissance
De quelques foibles mécontents,
Qui sur l'infortuné des temps
Fondent leur dernière espérance :
Lorsque contre leurs vains souhaits
Tu réunis par des bienfaits
La cour, les villes, les provinces ;
Et lorsqu'aidés de ton soutien
Les plus grands Rois, les plus
grands Princes
Trouvent leur repos dans le tien ?

Jusqu'à toi toujours désunie,
L'Europe par tes soins heureux
Voit ses chefs les plus généreux
Inspirés du même génie :
Ils ont vu par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi
La crainte heureusement déçue,
Et déracinée à jamais
La haine si souvent reçue
En survivance de la paix.

Poursuis, Monarque magnanime ;
Achève de leur inspirer
Le désir de persévérer
Dans cette concorde unanime :
Commande à ta propre valeur
D'éteindre en toi cette chaleur
Qu'allume ton goût pour la gloire ;
Et donne au repos des humains
Tous les lauriers que la victoire
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous, peuples, à sa puissance
Associés par tant de droits,

Songez que de toutes vos lois
La plus sainte est l'obéissance :
Craignez le zèle séducteur
Qui sous le prétexte flatteur
D'une liberté plus durable,
Plonge souvent, sans le vouloir,
Dans le chaos inséparable
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athènes, l'honneur de la Grèce,
Et, comme vous, reine des mers,
Eût toujours rempli l'univers
De sa gloire & de sa sagesse :
Mais son peuple, trop peu soumis,
Ne put dans les termes permis
Contenir sa puissance extrême ;
Et trahi par la vanité,
Trouva dans sa liberté même
La perte de sa liberté.

O D E

Le Devoir & le Sort des
GRANDS HOMMES.

Par le même.

NOUS honorons du nom de
Sage
Celui qui content de son sort,
Et loin des vents & de l'orage
Goûtant les délices du port,
Sait au milieu de l'abondance
Dans une noble indépendance
Trouver la gloire & le repos ;
Mais cette sagesse tranquille,
Vertu dans un mortel stérile,
N'est point vertu dans un Héros.

Pour

Pour jouir d'une paix chérie
Les Cieux ne nous l'ont point
prêté;

Il est comptable à sa patrie
Des dons qu'il tient de leur bonté:
Cette influence souveraine [chaîne
N'est pour lui qu'une illustre
Qui l'attache au bonheur d'autrui;
Tous les brillans qui l'embellissent,
Tous les talens qui l'ennoblissent,
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il fait, & c'est un avantage
Petit connu de ses vains rivaux,
Que son véritable partage
Sont les veilles & les travaux;
Que sur tous les êtres du monde
Des Dieux la sagesse profonde
Etend ses regards généreux;
Et qu'éclos de leurs mains fertiles,
Les uns naissent pour être utiles,
Les autres pour n'être qu'heureux.

Ainsi, victime préparée
Pour le bonheur du genre humain,
Victime non moins consacrée
À l'empire du Souverain,
Soit sur la mer, soit sur la terre,
Soit dans la paix, soit dans la
guerre,
D'une foi mâle revêtu,
Son Prince dont il est l'organe,
Sa propre vertu le condamne
À s'immoler à sa vertu.

La dépendance est le salaire
Des présens que nous font les Cieux:
Un Roi parle; il faut pour lui
plaire

Quitter sa patrie & ses Dieux:
Héros guerriers, Héros paisibles,
Il faut à ses lois invincibles

Asservir vos talens vainqueurs;
Partez, volez, âmes viriles,
Courez lui soumettre les villes,
Allez lui conquérir les cœurs.

Toutefois si de votre zèle
Vous voulez recevoir le prix,
Revenez; l'absence infidèle
Enfante peu de favoris;
Les récompenses les plus dues
Sont souvent des dettes perdues
Pour qui tarde à les répéter;
Et sur l'absent qui les mérite
Le présent qui les sollicite,
Est toujours sûr de l'emporter.

Le mérite oublié du maître,
Et souvent même dédaigné,
Ne se fait jamais bien connoître
Dans un point de vue éloigné:
En vain sous d'illustres auspices
Produiroit-il de ses services.
Le témoignage glorieux;
Sa présence est le seul langage
Qui puisse en assurer le gage;
Les Rois ont le cœur dans les yeux.

C'est à ces astres vénérables
D'illuminer ses actions;
C'est de leurs rayons favorables
Qu'il doit tirer tous ses rayons:
Bientôt leur céleste influence
Va le combler d'une affluence
De biens, de gloire & de splendeurs;
Et l'éclairant d'un nouveau lustre,
Porter sa destinée illustre [deurs.
Au plus haut sommet des gran-

Installé dans le rang sublime
Où l'ont placé leurs justes lois,
Il peut d'un pouvoir légitime
Exercer les plus vastes droits:

Il peut pour foudroyer le vice,
De la Force & de la Justice
Réunir le double soutien:
Il peut enfin, fidèle oracle,
Faire trouver sans nul obstacle
Le bonheur public dans le sien.

Mais si jamais un noir orage
Long-temps suspendu dans son
Fait sur lui crever le nuage [court,
Élevé durant ses beaux jours;
C'est alors que libre de crainte
Le dépit que masquoit la feinte,
Se change en mortelles fureurs;
Et que l'envie empoisonnée,
Par l'impunité déchainée,
Dépouille toutes ses terreurs.

Sa gloire aussitôt obscurcie,
Vaine ombre d'un jour éclipsé,
Disparoît, souillée & noircie
Par le mensonge intéressé;
Canal impur qui dans leurs courses
Infectant les plus belles sources,
Change en erreur la vérité,
L'industrie en extravagance,
La grandeur d'âme en arrogance,
Et le zèle en témérité.

Tout fuit, tout cherche un nou-
veau maître;
Ses complaisans les plus flatteurs
Sont les premiers qu'on voit pa-
roître
Entre ses prudens déserteurs:
En vain ses qualités suprêmes
Forcent les témoignages mêmes
À l'équité le moins soumis;
En vain par ses bontés célèbres
Cent noms sont sortis des ténèbres:
Les malheureux n'ont point
d'amis,

O vous,

O vous, que la bonne fortune
Maintient à l'abri des revers,
De la terre charge importune,
Peuple inutile à l'Univers,
Au sein de la béatitude,
Bornez-vous, fixez votre étude
Au choix des plaisirs les plus doux;
Et dans l'oïse nonchalance
De votre paisible opulence
Ne songez qu'à vivre pour vous :

Tandis que le zèle héroïque,
Esclave de sa dignité,
A la félicité publique
Consacrera sa liberté;
Ou perdu dans la foule obscure,
Et d'une vie ingrate & dure
Traînant les fouds épineux,
Verra sans murmure & sans peine
De la prospérité hautaine
Briller le faste dédaigneux.

O D E

Contre L'ESPRIT.

PAR CHAULIEU.

SOURCE intarissable d'erreur,
Poison qui corrompt la droiture
Des sentimens de la nature,
Charme des mortels insensés,
Esprit, je viens ici détruire
Les autels que l'on t'a dressés.

Et toi, fatale Poësie,
C'est lui sous un nom spécieux,
Qui nomma langage des Dieux

Les accès de ta frénésie;
Lui dont tu pris l'autorité
D'aller consacrer le mensonge,
Et de traiter de vérité,
La vaine illusion d'un songe.

Encore, si telle qu'autrefois
Suivant pas à pas la Nature,
Dans une naïve peinture,
Tu chantois les prés & les bois;
Si comme au siècle de Catulle,
Simple dans tes expressions,
Et de Virgile & de Tibulle
Tu soupairois les passions.

Mais non, de quelque rime rare,
De pointes, de raffinemens,
Tu cherches les vains ornemens,
Dont une coquette se pare;
Et suivant les égaremens,
D'une Muse trop peu sensée,
Tu négliges les sentimens
Pour faire briller la pensée.

Tel ne chantoit au bord des flots
Du Mincius, l'heureux Tityre,
Mais simplement faisoit redire
Le nom d'Amarille aux échos;
Et les Naiades attentives, [seaux,
Quittoient leurs joncs & leurs ro-
Pour venir danser sur ses rives,
Au doux son de ses chalumeaux.

Esprit, tu séduis, on t'admire,
Mais rarement on t'aimera;
Ce qui sûrement touchera,
C'est ce que le cœur fera dire;
C'est ce langage de nos cœurs,
Qui saisit l'âme, qui l'agite;
Mais de faire couler nos pleurs,
Tu n'auras jamais le mérite.

De toi naissent tous les caprices,
Par où Vénus soutient sa cour,
Et cet attirail d'artifices
Dont tu sophistiques l'amour:
Les pigeons & les tourterelles,
Savent se plaire & se charmer;
Fut-il quelque Ovide pour elles
Qui fit jamais un art d'aimer?

C'est dans ce livre détestable,
Que paroît ta corruption,
Qui d'une douce passion,
A fait un art abominable;
Art dont nous vint en sa fureur,
Le monstre de coquetterie,
Et ce métier faux & trompeur
Qu'on appelle galanterie.

Finissons, insensiblement
Je sens un charme qui m'entraîne,
Et j'oublierai toute ma haine
Si j'écris encor un moment.
Esprit, que je hais & qu'on aime,
Avec douleur je m'appergois,
Pour écrire contre toi-même
Qu'on ne peut se passer de toi.

O D E

SUR L'AMOUR de la PATRIE.

PAR GRESSET.

DANS cet asyle solitaire
Suis-moi, viens charmer ma
langueur,
Muse, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur:
Aux ris, aux jeux quand tout con-
spire,

Pardonne

Pardonne si je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets :
Plus sensible que Philomèle,
Je viens soupirer avec elle
Dans le silence des Forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour,
En vain Cérès long-temps captive
Ouvre son sein au Dieu du jour ;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chère patrie
Rappelle mon âme attendrie
Sur des bords plus beaux à mes

[yeux,
Loin du séjour que je regrette
J'ai déjà vu quatre printemps,
Une inquiétude secrète
En a marqué tous les instans ;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement :
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigrisse le sentiment !

Mais que dis-je ? forçant l'obsta-
Qui me sépare de ces lieux, [cle
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux :
Pourquoi m'en serais-je une peine ?
La douce erreur qui me ramène
Vers les objets de mes soupirs,
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste [firs.
D'un bien qui manque à mes de-

Soit instinct, soit reconnaissance,
L'homme par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret :

Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées
Savent plaire à leurs habitans ;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages,
Vous les y verrez moins contens.

Sans ce penchant qui nous do-
Par un invisible ressort, [mine
Le laboureur en sa chaumine
Vivroit-il content de son sort ?
Hélas ! aux foyers de ses pères,
Triste héritier de leurs misères,
Que pourroit-il trouver d'attraits ?
Si la naissance & l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude
Plus charmante que les palais.

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curiosité ; [erre,
Mais sous quelque beau Ciel qu'on
Il est toujours une autre terre
Dont le Ciel nous paroît plus beau ;
Loin que sa tendresse varie,
Cette estime de la patrie
Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil,
Là son dernier soupirs s'adresse,
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés :
D'une région étrangère
La terre seroit moins légère
A ses mânes abandonnés.

Ainsi, par le jaloux Auguste,
Banni de ton climat natal,

Ovide, quand la Parque injuste
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât sur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fût jointe aux cendres des Ro-
[mains.

Heureux qui des mers Atlanti-
Au toit paternel revenu, [ques,
Consacre à ses Dieux Domestiques
Un repos enfin obtenu ;
Plus heureux le Mortel sensible
Qui reste, Citoyen paisible,
Où la Nature l'a placé,
Jusqu'à ce que sa dernière heure
Ouvre la dernière demeure,
Où ses aïeux l'ont devancé.

Ceux qu'un destin fixe & tranquille
Retient sous leur propre lambris,
Possèdent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix ;
Peut-être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur âme ignore ces douceurs ;
Il ne faudroit qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la Patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypso plus propice
Lui promet l'immortalité :
Peu touché d'une île charmante,
A Pluton, malgré son Amante,
De ses jours il soumet le fil,
Aimant mieux, dans sa Cour dé-
ferte,
Descendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces

A ces traits qui peut méconnoître
L'amour généreux & puissant [tre
Dont le séjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naissant ?
Ce noble amour dans la disgrâce,
Nous arme d'une utile audace
Contre le sort & le danger :
A ta fuite il prêta ses ailes,
Toi qui, par des routes nouvelles,
Volas loin d'un Ciel étranger.

Cet amour, source de merveilles
Ame des vertus & des arts,
Soutient l'Homère dans les veilles,
Et l'Achille dans les hasards ;
Il a produit ces faits sublimes,
Ces sacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus,
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décius intrépide,
Et le dévouement d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie
Traîna ces Stoïques errans,
Qui, méconnoissant la patrie,
Firent gloire d'en vivre absens ?
Du nom de Citoyens du monde
En vain leur secte vagabonde
Crut se faire un titre immortel ;
L'erreur adora ces faux Sages,
La raison juste en ses hommages,
N'encensa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en réclame :
Je ne connois point pour vertu
Un goût, par qui je vois de l'âme
Le plus cher instinct combattu :
S'il faut t'immoler la Nature,
Je t'abhorre, Sagesse dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
Insensé le Mortel sauvage
Qui, pour avoir le nom de sage,
Ose cesser d'avoir un cœur.

Bords de la Somme, aimables
plaines,
Dont m'éloigne un destin jaloux,
Que ne puis-je briser les chaînes
Qui me retiennent loin de vous !
Que ne puis-je, exempt de con-
trainte,
Echapper de ce labyrinthe
Par un industrieux essor,
Et jouir enfin sans alarmes
D'un séjour où règnent les charmes
Et les vertus de l'âge d'or.

O D E

SUR L'INGRATITUDE.

Par le même.

QUELLE furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir
venin ?

Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein :
L'insensible Oubli, l'Insolence,
Les sourdes Haines, en silence,
Entourent ce monstre effronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs :
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus ?
Trop long-temps tu fus épargnée ;
Sur toi, de ma Muse indignée,
Je veux lancer les premiers traits ;
Heureux, même en fouillant mes
rimes,

Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès,

Naissions-nous injustes & traîtres ?
L'homme est ingrat dès le berceau :
Jeune, fait-il aimer ses Maîtres ?
Leurs bienfaits lui sont en fardeau :
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Présumptueux dans tout état ;
Vieux enfin, rendez-lui service ;
Selon lui, c'est une justice,
Il vit superbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on suit,
Pourquoi garder l'Ingratitude,
Vice sans douceur & sans fruit ?
Reconnoissance officieuse,
Pour garder ta loi précieuse,
En coûte-t-il tant à nos cœurs ?
Es-tu de ces vertus sévères,
Qui, par des règles trop austères,
Tyrannissent leurs sectateurs ?

Sans doute il est une autre cause
De ce lâche oubli des bienfaits :
L'amour-propre en secret s'oppose
A de reconnoissans effets ;
Par un ambitieux délire,
Croyant lui-même se suffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnoissance
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l'Amitié :
Il rampe, adulateur servile ;
Vous pensez à ses vœux faciles,

Que

O D E

SUR LA MÉDIOCRITÉ.

Par le même.

SOUVERAINE de mes pensées,
 Tes Loix sont-elles effacées ?
 Toi qui seule régnois sur les premiers Mortels,
 Dans cette race misérable,
 Sur cette terre déplorable,
 Heureuse Liberté, n'as-tu donc plus d'Autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
 Les cœurs, esclaves volontaires,
 Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens ;
 Là je vois des chaînes dorées,
 Là d'indignes, là de sacrées,
 Par-tout je vois des fers & de tristes liens.

N'est-il plus un cœur vraiment libre,
 Qui, gardant un juste équilibre,
 Vive, maître de soi, sans asservir ses jours ?
 S'il en est, montre-moi ce Sage,
 Lui seul obtiendra mon hommage,
 Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.

Tu m'exauces, Nymphé ingénue :
 Dans une contrée inconnue,
 Sur des ailes de feu je me sens enlevé ;
 Quel Ciel pur ! quel paisible empire !
 Chante toi-même, prends ma lyre,
 Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuse,
 Où la fortune impérieuse
 Porte & brise à son gré de superbes vaisseaux ;
 Il est un port sûr & tranquille,
 Qui maintient dans un doux asyle
 Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages
 D'où l'œil, spectateur des naufrages,
 S'applaudit en secret de sa sécurité ;

Dans un Temple simple & rustique,
 De la Nature ouvrage antique,
 Ce climat voit régner la Médiocrité.

Là, conduite par la Sagesse,
 Tu te fixas, humble Déesse,
 Loin des Palais bruyans du fastueux Plutus :
 Là, sous tes loix & sous ton culte,
 Tu rassemblas, loin du tumulte,
 Le Vrai, les Plaisirs purs, les sincères Vertus.

Séduits par d'aveugles idoles,
 Du bonheur fantômes frivoles,
 Le Vulgaire & les Grands ne te suivirent pas :
 Tu n'eus pour sujets que ces Sages
 Qui doivent l'estime des âges
 A la Sagesse, acquise en marchant sur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites
 Ces nobles & tendres Poètes,
 Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillans,
 Si le fracas de la Fortune,
 Ou si l'Indigence importune
 Eût troublé leur silence, ou caché leurs talens.

Mais en vain tu fuyois la Gloire :
 La Renommée & la Victoire
 Vinrent dans tes déserts se choisir des Héros,
 Mieux formés par tes loix Stoïques
 Aux vertus, aux faits héroïques,
 Que parmi la mollesse & l'orgueil des faïsseaux.

Pour Mars tu formois loin des villes
 Les Fabriques & les Camilles,
 Et ces sages Vainqueurs, Philosophes guerriers,
 Qui, du char de la Dictature,
 Descendant à l'Agriculture,
 Sur tes secrets Autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, Dêité paisible,
 Le Mortel sagement sensible
 Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs !

Pat

Par sa douce mélancolie,
Sauvé de l'humaine Folie,
Dans la Vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms ;
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le Pin des monts altiers, que l'Ormeau des vallons.

Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-delà de leur foible horizon :
Quelques bruits que la foule en sème,
Il est satisfait de lui-même,
S'il a su mériter l'aveu de la Raison.

Il rit du Sort, quand les conquêtes
Promènent de têtes en têtes
Les Couronnes du Nord, ou celles du Midi :
Rien n'altère sa paix profonde,
Et les derniers instans du monde
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi.

Amitié, charmante Immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidelle
Peu d'amis, mais constans, vertueux comme lui :
Tu ne crains point que le Caprice,
Que l'Intérêt les défunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'Ennui.

Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant les sombres heures,
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris ;
Ecartant ces songes funèbres
Qui, parmi l'effroi des ténèbres,
Vont réveiller les Grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime,
Que le modeste Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon ;

Plus libre dans un fort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne fut l'être
Sur le Trône éclatant des aïeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques,
Par ces plaisirs philosophiques,
Que tu fais, cher R***, remplir d'utiles jours ;
Dans ce Tivoli solitaire,
Où le Cher de son onde claire,
Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidelle à ce sage système,
Là, dans l'étude de toi-même,
Chaque soleil te voit occuper tes loisirs :
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaisirs ;

O D E

A VIRGILE,

SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE.

Par le même.

SUSPENS tes flots, heureuse Loire,
Dans ces vallons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire,
Et des coteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula sous de si beaux Cieux ;

Ingénieuses Rêveries,
Songes rians, sages Loirs,
Venez sous ces ombres chéries,
Vous suffirez à mes desirs ;
Plaisirs brillans, troublez les Villes ;
Plaisirs champêtres & tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

R

Mais

Mais pourquoi ce triste silence ?
 Ces lieux charmans font-ils dé-
 Quelle fatale violence [serts ?
 En éloigne les doux concerts ?
 Sur ces gazon & sous ces hêtres,
 D'une troupe d'Amans cham-
 pêtres.
 Que n'entends-je les libres airs !

Quel son me frappe ? Une voix
 tendre
 Sort de ces bocages secrets ;
 On soupire ; pour mieux entendre
 Entrons sous ces ombrages frais :
 J'y vois une Nymphé affligée,
 Sa beauté languit négligée,
 Et sa Couronne est un Cyprés.

Seuls confidens de sa retraite,
 Les Amours consolent ses maux ;
 L'un lui présente la houlette,
 L'autre assemble des chalumeaux :
 Foibles secours ! Rien ne la touche,
 Des pleurs coulent ; sa belle bouche
 M'en apprend la cause en ces mots.

D'Euterpe tu reçois les larmes ;
 Je vais quitter ces beaux vergers ;
 Aux champs François perdant mes
 charmes,
 Je suis sur des bords étrangers :
 Tu n'entends point dans ces
 prairies
 Les chants vantés des Bergeries,
 C'est qu'il n'est plus de vrais Ber-
 gers.

Dès qu'une frivole harmonie
 Asservissant mes libres sons,
 Eut de la moderne Ausonie
 Banni mes premières chançons :
 De ces plaines dégénérées,

France, je viens dans tes contrées ;
 J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor sut calmer ma peine
 Par ses airs naïfs & touchans ;
 Galantes Nymphes de Touraine,
 Il charmoit vos aimables champs :
 Mourant il laissa sa musette
 Au jeune amant de Timarète
 Dont l'Orne admira les doux
 chants.

Mais quand le paisible Elysée
 Posséda Racan & Segrais,
 Lorsque leur flûte fut brisée,
 L'Idylle perdit ses attraits :
 A peine la Muse fleurie
 D'un nouveau Berger * de Neustrie
 En sauva-t-elle quelques traits ?

* Fontenelle.

Bientôt Flore vit disparaître
 Cette heureuse naïveté,
 Qui de mon empire champêtre
 Faisoit la première beauté :
 N'entendant plus aucun Tityre,
 N'ayant rien d'aimable à redire,
 L'Echo se tut épouvanté.

La Bergère outrant sa parure,
 N'eut plus que de faux agrémens,
 Le Berger quittant la Nature,
 N'eut plus que de faux sentimens :
 Et ce qu'on appelle l'Eglogue,
 Ne fut plus qu'un froid Dialogue
 D'Acteurs dérobés aux Romains.

Leur voix contrainte ou douce-
 Mit les Dryades aux abois,
 Leur guitare trop langoureuse
 Endormit les oiseaux des bois ;
 Les Amours en prirent la fuite,

Et vinrent pleurer à ma fuite
 La perte des premiers hautbois.

Tendres Muses de cet Empire,
 O ! si sortant de chez les morts,
 Virgile, pour qui je soupire,
 Ranimoit sa voix sur vos bords ;
 S'il quittoit sa langue étrangère,
 Parlant la vôtre pour vous plaire,
 Vous trouveriez mes vrais accords.

A ces mots la Déesse agile
 Fuit à travers des bois naissans . . .
 Viens donc, parois, heureux Vir-
 gile,
 De vingt siècles reçois l'encens :
 Chez les Nymphes de ce rivage,
 Berger François, gagne un suffrage
 Qui manque encore à tes accens.

Sous quelque langue qu'elle
 chante,
 Ta Muse aura ton air charmant ;
 Telle qu'une beauté touchante
 Qui plaît sous tout habillement ;
 Tout lui sied bien, rien ne l'efface,
 Pour elle une nouvelle grâce
 Naît d'un nouvel ajustement.

Viens sur les Tyrfis de Mantoue
 Réformer ceux de ce séjour :
 Rends-nous ce goût qu'Euterpe
 avoue ;
 Guidé par toi, l'Enfant Amour
 Ne viendra plus dans nos monta-
 gnes [gnes,
 Parler aux Nymphes des campa-
 Comme il parle aux Nymphes de
 Cour.

Affranchis l'Eglogue captive,
 Tire-la des chaînes de l'Art ;
 Quelle soit tendre, mais naïve,
 Belle

Belle sans soin, vive sans fard ;
Que dans des routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.

En industrieuse Bergère
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais sur une toile légère,
Sans des coloris indiscrets ;
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.

La Nature sur chaque image,
Doit guider les traits du pinceau ;
Tout doit y peindre un paysage,
Des jeux, des fêtes sous l'or-
meau :
L'œil est choqué, s'il voit reluire
Les Palais, l'Or & le Porphyre
Où l'on ne doit voir qu'un ha-
meau.

Il veut des Grottes, des Fontaines,
Des Pampres, des Sillons dorés,
Des Prés fleuris, de vertes
Plaines,
Des Bois, des Lointains azurés :
Sur ce mélange de spectacles,
Ses regards volent sans obstacles,
Agréablement égarés.

Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus
beaux

Que ces ondes que l'art captive
Dans un Dédale de canaux,
Et qu'avec faste & violence
Une Sirène au Ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette scène toute inculte,
Mais, par-là, plus charmante aux
yeux,
On aime à voir loin du tumulte.

Un peuple de Bergers heureux ;
Le cœur, sur l'aile de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la Ville,
Vient être Berger avec eux.

Là, ses passions en silence
Laissent parler la Vérité,
A la suite de l'Innocence,
Là voltige la Liberté :
Là, rapproché de la Nature,
Il voit briller la Vertu pure
Sous l'habit de la Volupté.

Oui, la Vertu vit solitaire
Chez les Bergers ses favoris,
Fuyant le faste & l'art austère,
Elle y badine avec les Ris :
Farouche Vertu du Portique,
De ton mérite sophistique
Pourrions-nous être encore épris ?

Aux vrais biens, par un doux
mensonge,
L'Eglogue rend ainsi les cœurs :
La raison fait que c'est un songe,
Mais elle en fait les douceurs :
Elle a besoin de ces fantômes ;
Presque tous les plaisirs des hom-
mes

Ne sont que de douces erreurs.

P R É C I S
DE L'ECCLÉSIASTE.

PAR VOLTAIRE.

DANS ma bouillante jeu-
nesse,
J'ai cherché la volupté ;

J'ai savouré son ivresse ;
De mon bonheur dégoûté,
Dans sa coupe enchanteresse
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur & la richesse
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras, la tristesse,
L'ennui, la satiété,
Ont averti ma vieillesse,
Que tout étoit vanité.

J'ai voulu de la science
Pénétrer l'obscurité.
O nature ! abyme immense,
Tu me laisses sans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance,
Le savoir est vanité.

De quoi m'aura servi ma su-
prême puissance,
Qui ne dit rien aux sens, qui ne
dit rien au cœur ?
Brillante opinion, fantôme de bon-
heur, [issance,
Dont jamais en effet on n'a jou-

J'ai cherché ce bonheur, qui
fuyoit de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux
bords de cent fontaines,
Je le redemandois aux voix de
mes syrènes :

Il n'étoit point dans moi, je ne le
trouvois pas.

J'accablai mon esprit de trop de
nourriture ;
A prévenir mon goût j'épuisai
tous mes soins ;
Mais mon goût s'émouffoit en fuy-
ant la nature :
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de
vrais besoins.

Je me suis fait une étude
De connoître les mortels ;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la secrète habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé ;
Le serviteur inutile
Etoit le plus caressé ;
Le juste fut traversé,
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour,
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime & te quitte en un jour ;
Et dans l'instant qu'il t'outrage
On le trahit à son tour.

J'entends siffler par-tout les serpens de l'envie :
Je vois par ses complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuse vie :
Il s'écrie en mourant : Nul ne m'a consolé.

Le travail, la vertu, pleurent sans récompense ;
La calomnie insulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la stupide insolence
Ne fait pas seulement s'il est des malheureux.

Il l'est pourtant lui-même ; un éternel orage
Promène de son cœur les desirs inquiets ;
Il hait son héritier, qui le hait davantage ;
Il vit dans la contrainte, & meurt dans les regrets.

Dans leur course vagabonde
Les mortels sont entraînés ;
Frères vaisseaux que sur l'onde
Battent les vents mutins,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage destinés.

D'espérances mensongères
Nous vivons préoccupés ;
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés ;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils seront frappés.

Rien de nouveau sur la terre ;
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout est confondu ;
Et le vice & la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

Le sage & l'imprudent, & le foible, & le fort,
Tous sont précipités dans les mêmes abîmes ;
Le cœur juste & sans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous sont également les vains jouets du sort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux qui déchire son flanc :
Le tombeau réunit la race bienfaisante,
Et les brigands cruels enivrés de son sang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez : c'en est fait, tout sentiment s'é-
teint ;
Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint ;
La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas !
Cependant on la désire.
Plus de plaisirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne veut pas
Un moucheron qui respire.

O mortel infortuné !
Soit que ton âme jouisse
Du moment qui t'est donné,
Soit que la mort le finisse,
L'un & l'autre est un supplice ;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant est préférable
A nos funestes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens & des vrais maux,
A notre espoir périssable
Qu'engloutissent les tombeaux.

Quel homme a jamais su par sa propre lumière
Si lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre âme avec nos sens se dissout toute entière,
Si nous vivrons encore, ou si tout est détruit ?

Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence ;
Ils sont ainsi que nous les objets de ses soins ;
Il borna leur instinct & notre intelligence ;
Ils ont les mêmes sens & les mêmes besoins.

Ils naissent comme nous ; ils expirent de même.
Que deviendra leur âme au jour de leur trépas ?
Que deviendra la nôtre à ce moment suprême ?
Humains, foibles humains, vous ne le savez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ses travaux insensés.
Les biens dont l'Inde se pare,
Avec fureur amassés,
Sont vainement entassés
Dans les trésors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçoit la terre entière ;
Il tombe dans sa carrière ;
Et ce géant sourcilleux,
Ce front qui touchoit aux cieux,
Est caché dans la poussière.

La beauté dans son printemps
Brille pompeuse & chérie ;
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le soir livide & flétrie,
En horreur à ses amans.

Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe ;
Mon oreille bientôt fera sourde aux concerts.
La chaleur de mon sang va se tourner en glace :
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du mont Liban la sève nourrissante,
Ne pourra plus flatter mes languissans dégoûts ;
Courbé, traînant à peine une marche pesante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchanta mes beaux jours.
O charme de la vie ! ô précieuse ivresse !
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

Du temps qui périt sans cesse,
Saisissons donc les momens :
Possédons avec sagesse,
Goûtons sans emportemens,
Les biens qu'à notre jeunesse
Donnent les cieux indulgens.

Que les plaisirs de la table,
Les entretiens amusans,
Prolongent pour nous le temps ;
Et qu'une compagne aimable
M'inspire un amour durable,
Sans trop régner sur mes sens.

Mortel, voilà ton partage
Par les destins accordé ;
Sur ces biens, sur leur usage
Ton vrai bonheur est fondé ;
Qu'ils soient possédés du sage,
Sans qu'il en soit possédé.

Usez, n'abusez point, ne soyez point en proie
Aux désirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie ;
Votre bruit m'importune, & le rire est trompeur.

Dieu nous donna des biens, il
veut qu'on en jouisse ;
Mais n'oubliez jamais leur cause
& leur auteur ;
Et lorsque vous goûtez sa divine
faveur, [sa justice.
O mortels ! gardez-vous d'oublier

Aimez ces biens pour lui, ne
l'aimez point pour eux :
Ne pensez qu'à ses lois ; car
c'est-là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heu-
reux ou malheureux,
Etranger sur la terre, adorez vo-
tre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop austère :
La sagesse atrabilaire
Nous irrite & n'instruit pas.
C'est à la vertu de plaire ;
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la faiblesse
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que son sort vous intéresse.
Hélas ! malgré la sagesse,
Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit son espoir avorté,
Et la vertu la plus pure
A ses temps d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec
magnificence ;
Même aux moins vertueux ne les
refusez pas :

Ne vous informez point de leur
reconnaissance :
Il est grand, il est beau de faire
des ingrats.

Laissez parler les cours, & crier
le vulgaire :
Leur langue est indiscrette, &
leurs yeux sont jaloux ;
De leurs suffrages faux dédaignez
le salaire.

Dieu vous voit, il suffit ; qu'il
règne seul sur vous.

L'homme est un vil atome, un
point dans l'étendue :
Cependant du plus haut des pa-
lais éternels,
Dieu sur notre néant daigne abaif-
ser sa vue :
C'est lui seul qu'il faut craindre,
& non pas les mortels.

O D E

SUR LE FANATISME.

Par la même.

CHarmante & sublime Emilie,
Amante de la Vérité,
Ta solide Philosophie
T'a prouvé la Divinité.
Ton âme éclairée & profonde,
Franchissant les bornes du monde,
S'élance au sein de son auteur :
Tu parois son plus bel ouvrage,
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de faiblesse & d'erreur.

Mais si les traits de l'Athéisme
Sont repoussés par ta raison,
De la coupe du Fanatisme
Ta main renverse le poison :
Tu fers la justice éternelle,
Sans l'acreté de ce faux zèle
De tant de dévots malfaisans ;
Tel qu'un sujet sincère & juste
Sait approcher d'un trône auguste
Sans les vices des courtisans.

Ce Fanatisme sacrilège
Est sorti du sein des autels :
Il les profane, il les afflige ;
Il en écarte les mortels.
O Religion bienfaisante !
Ce farouche ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc ;
Mère tendre, mère adorable,
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang ?

On a vu souvent des Athées
Estimables dans leurs erreurs ;
Leurs opinions infectées
N'avoient point corrompu leurs
mœurs.

Spinoza fut toujours fidelle
A la loi pure & naturelle
Du Dieu qu'il avoit combattu ;
Et ce Desbarreaux qu'on outrage,
S'il n'eut pas les clartés du sage
En eut le cœur & la vertu.

Je sentirois quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux,
Qui nieroit l'utile existence
De l'astre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton être suprême,
Grand Dieu ! c'est un moindre
blasphème
Et moins digne de ton courroux,

Que

Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs infatiable,
Jaloux, injuste comme nous,

Lorsqu'un dévôt atrabilaire,
Nourri de superstition,
A, par cette affreuse chimère,
Corrompu sa religion ;
Le voilà stupide & farouche,
Le fiel découle de sa bouche,
Le fanatisme arme son bras ;
Et dans sa piété profonde
Sa rage immoleroit le monde
A son Dieu qu'il ne connoît pas.

Ce sénat proscrit dans la France,
Cette infame Inquisition,
Ce tribunal, où l'ignorance
Traîne si souvent la raison ;
Ces Midas en mitre, en soutane,
Au philosophe de Toscane
Sans rougir ont donné des fers :
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, sage Galilée,
Le système de l'univers.

Ecoutez ce signal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris,
Regardez ce carnage horrible,
Entendez ces lugubres cris :
Le frère est teint du sang du frère ;
Le fils assassine son père ;
La femme égorge son époux :
Leurs bras sont armés par des prêtres. . . .
O ciel ! sont-ce là les ancêtres
De ce peuple léger & doux ?

Jansénistes & Molinistes,
Vous qui combattez aujourd'hui,
Avec les raisons des sophistes,
Leurs traits, leur bile & leur ennuï ;

Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces temps de vertige & d'horreur ;
Craignez ce zèle qui vous presse ;
On ne sent pas dans son ivresse
Jusqu'où peut aller sa fureur.

Malheureux, voulez-vous enten-
La loi de la Religion ? [dre
Dans Marseille il falloit l'apprendre
Au sein de la contagion ;
Lorsque la tombe étoit ouverte ;
Lorsque la Provence couverte
Par les semences du trépas,
Pleurant ses villes désolées,
Et ses campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres états :

Belzuns, ce pasteur vénérable,
Sauvoit son peuple périssant ;
Langeron, guerrier secourable,
Bravoit un trépas renaissant :
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la mollesse & les scandales,
Occupoient votre oisiveté,
De la dispute ridicule
Et sur Quesnel, & sur la Bulle,
Qu'oubliera la postérité.

Pour instruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité ?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour nous montrer la vérité ?
Un ignorant, qui de son frère
Soulage en secret la misère,
Est mon exemple & mon docteur ;
Et l'esprit hautain, qui dispute,
Qui condamne, qui persécute,
N'est qu'un détestable imposteur.

O D E

SUR LA PAIX DE 1736.

Par le même.

L'ET NA renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs ;
Il vomit le feu sur la terre ;
Il dévore ses habitans.
Fuyez, Dryades gémissantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abymes toujours ouverts,
Ces torrens de flamme & de souffre,
Echappés du sein de ce gouffre
Qui touche aux voûtes des Enfers.

Plus terrible dans ses ravages,
Plus fier dans ses débordemens,
Le Pô renverse ses rivages
Cachés sous ses flots écumans :
Avec lui marche la ruine,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les désolations ;
Et dans les fanges de Ferrare,
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordemens de l'onc^e,
Et ces combats des élémens,
Et ces secousses qui du monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémisphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, sont moins
sinistres,
Que l'ambition des Ministres,
Et que les discordes des Rois.

De l'Inde aux bornes de la France,
Le Soleil, en son vaste tour,

Ne

Ne voit qu'une famille immense,
Que devoit gouverner l'Amour.
Mortels, vous êtes tous des frères :
Jetez ces armes mercenaires ;
Que cherchez-vous dans les combats ? [dence ?
Quels biens poursuit votre impru-
En aurez-vous la jouissance
Dans la triste nuit du trépas ?

Encor si pour votre patrie
Vous saviez vous sacrifier !
Mais non, vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cause inique
De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connoissent pas ;
Et vous n'êtes dans vos misères,
Que des assassins mercenaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

Tels sont ces oiseaux de rapine,
Et ces animaux malfaisans,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs ;
Aux sons d'un instrument sauvage,
Animés, ardents, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, sans intérêt, sans gloire,
Saisir une folle victoire,
Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe, ô triste Italie,
Que tu plains ta fécondité !
Sous tes débris ensevelie,
Que tu déplores ta beauté !
Je vois tes moissons dévorées
Par les nations conjurées
Qui te flattoient de te venger.
Foible, désolée, expirante,
Tu combats, d'une main trem-
blante, [ger.
Pour le choix d'un maître étran-

Que toujours armés pour la
guerre,
Nos Rois soient les dieux de la paix ;
Que leurs mains portent le ton-
nerre,
Sans se plaire à lancer ses traits.
Nous chérissions un berger sage,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux sous ses lois ;
Malheur au pasteur sanguinaire,
Qui les expose en téméraire
A la dent du tyran des bois.

Eh ! que m'importe la victoire
D'un Roi qui me perce le flanc ;
D'un Roi dont j'achète la gloire
De ma fortune & de mon sang ?
Quoi ! dans l'horreur de l'indigence
Dans les langueurs, dans la souff-
rance,

Mes jours seront-ils plus sereins,
Quand on m'apprendra que nos
Princes,
Aux frontières de nos provinces,
Nagent dans le sang des Germains ?

Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les arts & les jeux,
Colbert, ton heureuse industrie
Sera plus chère à nos neveux,
Que la vigilance inflexible
De Louvois, dont la main terrible
Embrasoit le Palatinat ;
Et qui sous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Vouloit anéantir l'état.

Que Louis, jusqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de Grand :
Mais que ce nom s'accorde au sage ;
Qu'on le refuse au conquérant.
C'est dans la paix que je l'admire ;

C'est dans la paix que son empire
Florissoit sous ses justes lois,
Quand son peuple aimable & fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des Rois.

O D E A LA VÉRITÉ.

Par le même.

Vérité, c'est toi que j'implore ;
Soutiens ma voix, dicte mes
vers :

C'est toi qu'on craint & qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers.
Tes yeux veillent sur la justice ;
Sous tes pieds tombe l'artifice
Par la main du temps abattu.
Témoin sacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace & la vertu.

Qu'un autre en sa fougue hau-
taine,
Insultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Césars ;
Qu'en adoptant l'erreur commune,
Il n'impute qu'à la Fortune
Les succès des plus grands guer-
riers ;
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence satirique
Pense avoir flétri les lauriers.

Illustres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux,

Avez

Avez renversé par la guerre
D'autres brigands moins courageux,
Je vous hais, mais je vous admire:
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a sur nos esprits;
Ce sont les tyrans sans courage,
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur & du mépris.

Koulikan ravage l'Asie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit sur sa vie;
Qu'il expire sous mille bras.
Que le brave immole le brave:
Le guerrier qui frappa Gustave,
Ailleurs eût rampé sous ses lois:
Et dans ces fameuses journées,
Au droit du glaive destinées,
Tout soldat est égal aux Rois.

Mais que ce fourbe sanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire,
Entouré d'esclaves hardis,
Entre les bras de sa maîtresse,
Plongé dans la flatteuse ivresse
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérobant sa tête,
Envoie en cent lieux la tempête,
Les fers, la discorde & la mort:

Que Borgia sous la tiare
Levant un front incestueux,
Immole à sa fureur avare
Tant de citoyens vertueux:
Et que la sanglante Italie,
Tremble, se taise & s'humilie
Aux pieds de ce tyran sacré:
O terre! ô peuples qu'il offense!
Criez au ciel, criez vengeance,
Armez l'univers conjuré.

O vous tous qui prétendez être
Méchants avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître:
Qu'est-ce donc que la Vérité?
S'il est un magistrat injuste,
Il entendra la voix auguste
Qui contre lui va prononcer;
Il verra sa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidelle,
Que le temps ne peut effacer.

Quel est parmi nous le barbare?
Ce n'est point le brave officier,
Qui de Champagne ou de Navarre,
Dirige le courage altier;
C'est un pédant morne & tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité
Mieux que les Maupeoux vénérables,
Le droit de juger ses semblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, âme atroce, âme dure,
Qui veux, dans tes graves fureurs,
Qu'on arrache par la torture
La Vérité du fond des cœurs.
Torture! usage abominable,
Qui sauve un robuste coupable,
Et qui perd le foible innocent;
Du faite éternel de son temple,
La vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémissant.

Vérité! porte à la mémoire;
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle & fatale histoire
Du supplice affreux des Calas.
Mais dis qu'un monarque propice
En foudroyant cette injustice,
A vengé tes droits violés:
Et vous, de Thémis interprètes,

Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la Justice, & tremblez.

Qu'il est beau, généreux d'Ar-
gence,
Qu'il est digne de ton grand cœur,
De venger la foible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Resserre sa pitié prudente;
Son cœur glacé n'ose s'ouvrir,
Son zèle est réduit à tout craindre:
Il est cent amis pour nous plaindre,
Et pas un pour nous secourir.

Quel est ce guerrier intrépide?
Aux assauts je le vois voler:
A la cour je le vois timide:
Qui fait mourir, n'ose parler.
La Germanie & l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baisser les yeux:
Mais un mot, un seul mot l'accable;
Et ce combattant formidable
N'est qu'un esclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques
De ce ministre des combats,
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête & le bras;
Qui pense & parle avec courage,
Qu'il de la fortune volage
Dédaigne les dons passagers:
Qui foule aux pieds la calomnie;
Et qui fait mépriser l'envie,
Comme il méprisait les dangers.

LES ROIS.

O D E

PAR LE C. DE BERNIS.

TOI qui vis tomber les colonies
Des Etats les plus florissans ;
Toi qui vis briser les Couronnes
Des Souverains les plus puissans ;
O Terre, ô féconde Cybèle,
Tu caches dans ton sein fidelle
Les fastes des siècles divers :
Ouvre à ma Muse qui t'appelle,
Les archives de l'Univers.

Montre-moi, sous leurs pyramides,
Ces Rois dans la tombe ignorés ;
Ces Rois fastueux & timides,
Jadis sur le trône adorés :
Leur nom n'a duré qu'une aurore ;
En vain le marbre couvre encore
Les vains débris de leur cercueil :
Le temps à chaque instant dévore
Le monument de leur orgueil.

Tu vis sortir de tes entrailles
Ces Héros, tyrans des humains,
Dont le Dieu sanglant des batailles
Armoit les sacrilèges mains.
Que les émules d'Alexandre
Bravent sur des palais en cendre
Et la fortune & ses revers :
Bientôt tu les verras descendre
Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je fais qu'Achille, que Thersite
Etoient soumis au même sort ;
Qu'un même bras nous précipite

Dans les ténèbres de la mort ;
Mais l'île infame de Caprée
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan ;
Et la terre encore éplorée
Encense l'urne de Trajan.

Princes, dont la cendre repose
Au pied des plus riches autels,
Souvent, malgré l'apothéose,
Vous êtes l'horreur des mortels ;
En vain dans vos palais nourrie,
La folle & basse Flatterie
Chante vos hymnes en tout lieu ;
Le temps détruit l'idolâtrie,
Et brise l'autel & le Dieu.

Rois, laissez aux peuples fau-
vages
Le droit injuste du plus fort ;
La crainte arrache nos hommages,
L'amour les obtient sans effort.
Serrez moins le nœud qui nous lie ;
Notre orgueil à regret se plie
Au joug rigoureux du pouvoir :
L'amour plus noble multiplie
Nos soins que borne le devoir.

Dans vos serails impénétrables,
Sultans, esclaves couronnés,
Vous traînez des jours déplorables,
Des jours de trouble environnés.
Pour rendre la terre féconde
Le Soleil fort du sein de l'onde,
Et s'ouvre un chemin vers les
cieux.

O Rois, rendez heureux le monde
En vous offrant à tous les yeux.

LES POÈTES LYRIQUES,

O D E

Par le même.

A-T-ON vu l'Aigle, au vol
rapide,
Quitter le vaste champ de l'air,
Pour raser d'une aile timide
Les bords arides de la mer ?
Non, plus hardi dans sa carrière,
Jusqu'au séjour de la lumière
Il perce d'un vol assuré ;
Et là, devenu plus tranquille,
Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les Poètes célèbres,
Ainsi les esprits créateurs [bres
Laisseront ramper dans les ténè-
Le peuple orgueilleux des Auteurs.
Ennemis des routes connues,
Ils volent au dessus des nues,
Ils s'ouvrent le palais des Dieux ;
Aussi promptes que la pensée,
Leurs Muses, rivales d'Alcée,
Vont se reposer dans les cieux.

Pindare, ce peintre sublime,
Marche sans ordre & sans dessein ;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime,
C'est un Dieu caché dans son sein.
Aux Champs de Mars, ce fier
Tyrtée

Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor, le seul Horace
Réunit la force, la grace,
Et chante Bellone & l'Amour.

Qu'entends-

Qu'entends-je ? Les sons de la Lyre

Font taire les cistres Gaulois ;
La raison règle le délire,
Et l'enthousiasme a des lois.
J'apperçois le sage Malherbe
Assis sur le trône superbe
De Stésichore & de Linus.
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie
Le luth de la tendre Vénus.

Rousseau paroît, Thèbes respire
Aux nouveaux accens d'Amphion ;
Neptune au fond de son empire,
S'émue à la voix d'Arion.
David renaît : l'Olympe s'ouvre ;
Dieu sur un trône se découvre
Au peuple dont il est l'appui.
Que tout s'abaisse & se confonde ;
Les cieux, les âges & le monde
S'évanouissent devant lui.

Du maître immortel de la Lyre
Tels sont les sublimes portraits :
Qu'il seroit grand, si la satire
Avait moins aiguë ses traits ;
Si plus souvent la douce ivresse
Du fameux vieillard de la Grèce
Déruido son front sérieux ;
Et si la main de la Nature
Effaçoit l'empreinte trop dure
De ses efforts laborieux.

La Mothe a peu senti la flamme
Dont brûloient ces chantes divers ;
Les vains éclairs de l'épigramme
Brillent trop souvent dans ses vers ;
Plus philosophe que poète,
Il touche une Lyre muette,
La Raison lui parle, il écrit :
On trouve en ses strophes sensées

Moins d'images que de pensées,
Et moins de talent que d'esprit.

Foible disciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,
Le Français chérit la guitare
Que Sapho montoit pour Phaon.
Souvent la charmante Dione
Répète Thétis, Hésione,
Tancrède, Iffé, les Elémens ;
Et le Dieu de la Poésie
Chante l'hymne de Marthésie
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la Folie,
La Chanson naquit parmi nous :
Souple, légère, elle se plie
Au ton des sages & des fous.
Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la Lyre immortelle
Pour le tambourin d'Erato :
Homère est moins lu que Chapelle ;
Et, si nous admirons Apelle,
Nous aimons Ténier & Vateau.

Heureux qui peut, comme Voltaire,
Chanter les Belles & les Dieux,
Voler de l'Olympe à Cythère,
De Paphos remonter aux Cieux !
Né pour les arts, il les éclaire ;
Et, maître du talent de plaire,
Il règne sur tous les esprits :
L'oiseau qui porte le tonnerre,
Vient se délasser sur la terre,
Avec les Cygnes de Cypris.

Ma Muse a chanté les Orphées,
Ma plume a décrit leurs travaux :
Un sage, assis sur leurs trophées,
Peut seul instruire leurs rivaux.
Esprit brillant, vaste génie,

Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du Berger :
C'est à lui d'ouvrir la barrière,
Et d'applanir une carrière
Dont l'éclat couvre le danger.

L'AMOUR & LES NYMPHES ;

Ode Anacréontique,

Par le même.

Après d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux.

Les Naiades sans défiance
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille !
Dit l'une, d'un ton indiscret :
L'Amour qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant & doux :
Les Nymphes bientôt moins timides,
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Nais & Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiscrettes Immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, Dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos :
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne saurois les éteindre.

L'AMOUR PAPILLON ;

Ode Anacréontique.

Par le même.

JUPITER outré de colère
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythère
Changea son fils en papillon.

D'abord, en ailes azurées
On vit diminuer ses bras,
Ses dards, en des pattes dorées :
Il veut se plaindre & ne peut pas.

L'arc à la main, ce Dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs ;
Mais toujours le plaisir pour guide,
Il vole encore de fleurs en fleurs.

Enfin touché de sa disgrâce,
Jupin lui dit : consolez-vous,
Amour, j'excuse votre audace ;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change ; ses flèches cruelles
Reprennent leur premier état ;
Mais il conserve encor des ailes,
Pour marque de son attentat.

Depuis, l'Amour aussi volage
Que le Papillon inconstant,
En un instant brûle & s'engage,
Et se dégage en un instant.

LA ROSE ;

Ode Anacréontique,

PAR BERNARD.

TENDRE fruit des pleurs de
l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphir,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas ! diffère encore,
Diffère un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui doit subir la même loi :
Rose, tu dois briller comme elle,
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Viens la parer de tes couleurs ;
Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône & ton tombeau ;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos ;
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

LES SOUHAITS ;

Ode imitée d'Anacréon,

PAR LA MOTHE.

QUE ne suis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Climène choisit,
Qui sur le sein de cette belle
Passe le seul jour qu'elle vit !

Que ne suis-je le doux Zéphire
Qui flatte & rafraîchit son teint,
Et qui pour ses charmes soupire,
Aux yeux de Flore qui s'en plaint !

Que ne suis-je l'oiseau si tendre,
Dont Climène aime tant la voix,
Que même elle oublie à l'entendre,
Le danger d'être trop tard au bois !

Que ne suis-je cette onde claire
Qui contre la chaleur du jour,
Dans son sein reçoit ma bergère
Qu'elle croit la mère d'Amour !

Dieux ! si j'étois cette fontaine
Que bientôt mes flots enflammés....
Pardonnez, je voudrois, Climène,
Être tout ce que vous aimez.

STANCES

STANCES, PAR MALHERBE:

LA Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend point nos rois.

De murmurer contr'elle, & perdre patience,
Il est mal à propos:
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

QUATRAIN, *Par le même.*

LA fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse,
Quelque chemin qu'il tienne il trouve des combats;
Mais des conditions où l'on vit ici-bas,
Certes, celle d'aimer est la plus malheureuse.

A UN PRINCE, PAR GODEAU:

QUE votre piété soit sincère & solide,
Ne faites point un art de la dévotion,
Et qu'il les mouvemens la prudence préside:
Chacun doit être saint dans sa condition.

Ne demandez à Dieu ni gloire ni richesse,
Ni ces biens dont l'éclat rend le peuple étonné;
Mais pour bien gouverner demandez la sagesse,
Avec un don si saint tout vous sera donné.

Ecoutez & lisez la céleste parole
Que dans les livres saints il nous donne pour loi:
La politique humaine auprès d'elle est frivole,
Et forme plus souvent un tyran qu'un bon roi,

STANCE, PAR MAINARD.

TOUTES les pompeuses maisons,
Des Princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons
Pleines d'illustres misérables.

PORTRAIT DE L'AMITIE, PAR PERAULT:

J'AI le visage long, & la mine naïve,
Je suis sans finesse & sans art:
Mon teint est fort uni, la couleur assez vive,
Et je ne mets point de fard.

Mon abord est civil; j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs;
Mais quoique je sois belle, agréable & charmante,
Je règne sur bien peu de cœurs.

On me proteste assez, & presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois;
Mais que j'en connois peu dans le siècle où nous
Dont le cœur réponde à ma voix! [sommes,

Ceux que je fais aimer d'une flamme fidelle,
Me font l'objet de tous leurs soins;
Et quoique je vieillisse, ils me trouvent fort belle,
Et ne m'en estiment pas moins.

On m'accuse pourtant d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prospérité;
Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
Qu'au milieu de l'adversité.

L'AMOUR, *Par le même.*

L'AMOUR est un enfant aussi vieux que le monde,
Il est le plus petit & le plus grand des Dieux:
De ses feux il remplit le Ciel, la Terre & l'Onde,
Et toutefois Iris le loge dans ses yeux.

EPITRE

BURLESQUE,

Par SCARRON.

S Arazin,
 Mon voisin,
 Cher ami,
 Qu'à demi
 Je ne voi,
 Dont, ma foi,
 J'ai dépit
 Un petit,
 N'es-tu pas
 Barrabas ?
 Bufiris ?
 Phalaris ?
 Ganelon,
 Le félon ?
 De savoir
 Mon manoir
 Peu distant,
 Et pourtant
 De ne pas
 De ton pas,
 Ou de ceux
 De tes deux
 Chevaux gris
 Mal nourris,
 Y venir
 Réjouir,
 Par tes dits
 Ebaudis,
 Un pauvre
 Très-maigret,
 Au cou tors,
 Dont le corps
 Tout tortu,

Tout bossu,
 Suranné,
 Décharné
 Est réduit
 Jour & nuit
 A souffrir,
 Sans guérir,
 Des tourmens
 Véhémens.
 Si Dieu veut,
 Qui tout peut,
 Dès demain
 Mal saint Main
 Sur ta peau
 Bien & beau
 S'étendra,
 Et sera
 Tout ton cuir
 Convertir
 En farcin ;
 Lors mal sain
 Et pourri,
 Bien marri.
 Tu feras,
 Et verras
 Si j'ai tort
 D'être fort
 En émoi
 Contre toi ;
 Mais pourtant
 Repentant
 Si tu viens,
 Et te tiens
 Un moment
 Seulement
 Avec nous,
 Mon courroux
 Finira,
 Et cætera.

E P I T R E

SUR LA RIME, &c.

PAR DU CERCEAU.

J E vous redemande mes Vers,
 Et vous m'en envoyez des
 vôtres ;
 J'y gagne plus que je n'y perds,
 Ils valent les miens & bien d'au-
 tres ;
 Mais, à vous parler franchement,
 C'est toujours répondre en Nor-
 mand.
 Pardonnez ce petit reproche
 A mon juste ressentiment :
 Un Poète ordinairement
 A toujours quelque trait en poche,
 Que son courroux malin décoche,
 Sans songer sur qui, ni comment,
 Dès qu'il voit devant lui qu'on
 cloche :
 Or pour ne point vous le mâcher,
 Vous êtes né sous un clocher
 Où pour sauver une anicroche
 La langue est sujette à clocher.
 Vous êtes fort heureux en rime,
 Et je conviens que du Royer
 Rime fort bien avec Boyer ;
 Mais un savant maître d'escrime,
 Pour ne rien devoir qu'à son art,
 Auroit évité, ce me semble, [sard
 Ces deux beaux noms que le ha-
 A fait si bien rimer ensemble.
 Passe encor que pour une fois
 Par nécessité l'on les mette ;
 Mais le rimeur est aux abois
 Qui dans douze Vers les répète.
 Corrigez votre plaidoyer :
 Corrigez, mon cher, & pour cause ;

Quand la rime aux règles s'oppose,
 Il vaut mieux, sans tant tournoyer,
 Baïssier le ton, & parler prose.

Je conviens qu'à ce défaut près
 Vos Vers ont d'assez jolis traits ;
 Mais ce petit défaut les gêne,
 Outre qu'ils sont trop sans ap-
 prêts,

Et semblent faits fort à la hâte.

Excusez ma sincérité ;

Je crains votre facilité.

Elle vous flatte, elle vous tente,

Mais c'est un dangereux écueil ;

Parce qu'un terme se présente,

Il ne faut pas lui faire accueil.

Quand de son travail on est chiche,

On ne sauroit aller bien loin,

La rime n'est jamais trop riche,

Et demande beaucoup de soin.

Entre cent choisissez-en une,

Et ne la mettez que par choix ;

Dès que la rime est trop commune,

Le rimeur perd bien de ses droits,

Et sur le Parnasse François

Ne fait jamais grande fortune.

Marot & ses contemporains,

Gens sur cela sans indulgence,

N'avoient rien de cette indigence

De tous nos Poètes forains.

Chez eux de bonne intelligence

La rime avec le sens s'agence,

Le tour est libre & dégagé ;

Et dans leurs Vers l'air négligé

Ne tient rien de la négligence.

La facilité vous plaît fort ;

Cultivez-là, j'en suis d'accord.

Mais loin de la prendre pour guide,

Tenez-lui toujours bien la bride.

J'insiste beaucoup sur ce point ;

Aussi c'est la grande maxime,

Dans nos Vers conduisons la rime,
Et qu'elle ne nous mène point.
Quand rime sur rime on entasse,
On perd souvent bien du papier ;
Quatre vers tissus avec grâce,
Et bien polis sur le métier,
Valent mieux qu'un poëme entier.

Ma Critique est un peu sévère,
Mais elle vous est nécessaire,
Et vous devez en faire cas ;
C'est un flambeau qui vous éclaire
Et sert à diriger vos pas :
Je vous flatterois pour vous plaire
Et ne vous critiquerois pas,
Si vous ne pouviez fort bien faire.

LA VALISE DU POÈTE,

Ou Caprice, au voyage de Lucienne,
proche de Marly ;

Par le même.

LORSQUE je pars pour la
campagne,
Je fais toujours de grands projets ;
Poëtes sont assez sujets
À bâtir châteaux en Espagne,
Et bâtissent à peu de frais.

Pour moi d'abord je me figure,
Que quand je verrai des forêts,
Des collines, de la verdure,
Et que j'entendrai le murmure
Des ruisseaux, qui dans les guérets
Vont promener leur onde pure,
Les Vers ne tariront jamais.
Pourrai-je voir une fontaine
Entre des cailloux ruisselet,
Sans m'imaginer que ma veine
S'en va tout de même couler ?

Cherchant des routes inconnues,
J'irai me perdre dans les bois,
L'Echo doit répondre à ma voix,
Et la renvoyer dans les nues :
Sans qu'il soit besoin d'implorer
Apollon ni ses neuf Compagnes,
Dans les bois & dans les campa-

gnes,
La moindre fleur va m'inspirer.
Ainsi je garnis ma valise
De plumes, d'encre, & de papier ;
Fort peu de livres, & de mise,
Que j'ai grand soin de bien trier.
Chacun a son goût, mais Horace
Par droit, ou par entêtement,
Tient chez moi la première place.

Peut-être les rangs au Parnasse,
Se trouvent réglés autrement ;
Mais quoi qu'on dise, & quoi qu'on
fasse,

Je lui donne, sans compliment,
Le premier lieu dans mon bagage,
Et sur cela point de langage ;
Je prétends qu'il ait son étui ;
C'est mon compagnon de voyage,
Et je ne marche qu'avec lui.
Quand je lui donne compagnie,
Térence en date est le premier ;
Avec ces deux, sans m'ennuyer,
Je passerois toute ma vie.

Mais à ces mots j'entends crier :
Hé quoi donc, l'élégant Catulle,
Le fier & pompeux Juvénal,
Le tendre & délicat Tibulle,
Propertius, Ovide & Martial,
Sont-ils gens à traiter si mal ?
Si je comprends votre visée,
On laissera pour la prise
Virgile qui n'eut point d'égal ;
Oh ! sachez que sur le Permesse
Votre Horace avec sa finesse
N'est tout au plus que son vassal ;

Apollon apprendra la chose,
Le crime est grand & capital,
Et je vais sur le champ, pour cause,
En dresser mon procès-verbal.

Je crains quiconque verbalise,
Et n'aime point les différends :
Le grand Phébus peut à sa guise,
Et sans que je m'en formalise,
Sur l'Hélicon régler les rangs ;
Mais à même droit je prétends
Les régler, moi, dans ma valise,
Apollon n'a que voir dedans.

Que s'il falloit entrer en compte,
Et plaider à son tribunal,
Peut-être votre Juvénal

N'en sortiroit-il qu'à sa honte.
On fait que c'est un vieux bourru
Dont l'âpre & bouillante colère,
Quand une fois il est fêru,
Ne feroit pas grâce à son père.
Avec son ton aigre & mordant,
Ses bruyans éclats de paroles,
Son air magistral & pédant,
Ses emphases, ses hyperboles,
Si l'on m'en croit, mon avis est
Qu'on l'envoie établir son siège
Aux Sauromates, s'il lui plaît,
Ou, s'il l'aime mieux, au Collège :
Car pour parler net sur ce point,
Dans ma valise on n'en veut point ;
C'est sa faute aussi, qu'y ferai-je ?

Pour Ovide, autrement Nason,
Qu'on le préconise & le loue,
J'avourai que l'on a raison ;
Mais il faut aussi qu'on m'avoue,
Qu'il cherche un peu trop à briller.
Pour moi j'ai la tête blessée,
Lorsque je lui vois tortiller
En cent façons une pensée.
A force de la ressasser, [mousse,
La pointe, au bout du temps s'é-
Et l'esprit vient à se lasser :

Il ne faut pas toujours qu'on pousse
Jusques où l'on pourroit pousser.
Sa fécondité qu'on admire,
Irrite ma mauvaise humeur,
Et j'enrage contre un Auteur,
Qui ne me laisse rien à dire.
Horace & lui sont excellens ;
Mais je leur trouve des talens
De nature bien différente.

Selon les âges & les temps [mente,
Leur crédit tombe, ou bien aug-
J'étois pour Ovide à quinze ans,
Mais je suis pour Horace à trente.

Et Martial est-il un sot ?

Non, ses traits même ont de quoi
plaire ;

Mais il court après un bon mot.

Horace attend tout au contraire,

Que le bon mot vienne s'offrir ;

Et sans qu'il s'en fasse une affaire,

Il fait l'attraper sans courir. [gile,

Quant au grand & fameux Vir-

Qu'on ne sauroit trop ménager,

Quoiqu'il pût m'être fort utile,

Je ne le fais point voyager.

De crainte de quelque danger,

Et je le garde pour la ville.

Enfin, pour finir sur cela,

Catulle, Tibulle, & Properce,

Et gens de ce calibre-là,

Sont tous d'un assez bon commerce :

Comme quelquefois je les prends,

Quelquefois aussi je m'en passe ;

Mais en tous lieux, comme en

tous temps,

Je veux toujours avoir Horace,

Vous mettez long-temps à partir,

Dira quelque cervelle sage ;

Mais j'oubliais d'en avertir,

Tout ceci se dit en voyage.

Supposons donc, comme certain,

Que déjà je suis en chemin.

Je me vois en campagne rase,

Dominant sur tout l'horizon,

Je pique des deux mon grison,

Et crois voler sur un Pégase,

Comme un autre Bellérophon.

Un Berger me semble un Satyre ;

Un coteau, couvert de gazon,

De loin me semble un Hélicon ;

Enfin, je vis, & je respire

Comme un homme hors de prison.

O Paris ! ô Ville superbe !

O qu'il m'est doux de te quitter !

J'aime bien mieux marcher sur

l'herbe,

Que sur ton pavé me crotter,

Lors qu'un vilain courtaut me

pousse,

Et me jette vers le ruisseau ;

Qu'un carosse qui m'éclabousse,

Charge de mouches mon manteau :

Du bruit, de la cérémonie,

Point de repos ni nuit, ni jour,

Voilà le train que va la vie

Dans ton admirable séjour. [être,

O qu'heureux, selon moi, doit

Qui peut quelquefois s'en bannir !

S'entend néanmoins s'il est maître,

Quand il lui plaît d'y revenir.

Dieu nous en fasse à tous la grâce,

J'en dis, *Amen*, & je poursuis.

J'arrive enfin comme je puis.

Le premier jour on se délasse,

Le lendemain le tems se passe

A reconnoître le pays.

Avant que d'entamer l'étude

On cherche encore à marchander,

Il faut toujours quelque prélude,

Et du temps pour échafauder.

Allons pourtant, prenons courage,

Et mettons la main à l'ouvrage.

Mais lorsque je veux avancer,

Quel démon vient me traverser ?

J'éprouve un travail que j'ignore,

Et ne puis qu'à peine tracer

Un Vers froid qui me déshonore,

Et qui ne fait que grimacer.

Cent fois il me faut effacer,

Je corrige, j'efface encore,

Et toujours à recommencer.

Cependant mon feu s'évapore ;

Je sens ma veine se glacer.

Apollon, le Dieu que j'adore,

Devant moi semble s'éclipser.

Muses, en vain je vous implore ;

En vain je viens vous encenser,

Vous me traitez de Turc-à-More,

Et ne daignez plus m'exaucer.

Brillantes fleurs, charmantes

plaines,

Je ne trouve en vous nul secours ;

Vous coulez devant moi, fontaines,

Sans m'animer par votre cours :

J'ai beau vous apprendre mes

peines,

Echos, pour moi vous êtes sourds.

En cet état que puis-je faire ?

Mais quand j'y pense je suis bon

De m'amuser à ce jargon,

Dans ce lieu doux & solitaire,

Où j'ai tous les biens à foison ;

Au lieu de vivre en volontaire,

Et me rouler sur le gazon.

La réflexion est fort bonne,

J'aime, pour moi, quand on rai-

Que suis-je venu faire ici ? [sonne.

Rimer en Poète transi ?

Non certes, Dieu me le pardonne ;

Mais bien délasser ma personne,

Vivant sans soin & sans souci.

N'est-ce pas assez d'une année

A se tarabuster l'esprit,

Et souffrir en âme damnée

En forgeant un mauvais écrit ?

Faites-le bon, viendra-t-on dire ;

C'est

C'est fort bien dit, quand on le peut;

Bien ou mal, il nous faut écrire,
Et ne le fait pas bien qui veut.

En est-on mieux pour le bien faire,
Et n'en coûte-t-il rien pour plaire?

Produire est un enfantement,
Qui ne va jamais sans tourment :

La racine est toujours amère,
Quoique le fruit au goût soit bon ;

Et l'enfant le plus beau, dit-on,
Coûte bien des maux à sa mère.

Enfin, pour finir ce propos,
De quelque air qu'on prenne la chose,

Il nous faut toujours du repos :

Prenons-en donc, & parlons prose.
Le monde est méchant & pervers,

Malheur à qui lui donne prise ;
En prose, hélas ! les plus grands

Clercs
Disent souvent mainte sottise,

Comment n'en dire pas en vers ?
Le beau ragoût qu'un misantrope,

Tel qu'un Poète morfondu,
Qui dans son chagrin s'enveloppe,

Tandis que son esprit galope
Après un vers qu'il a perdu.

Quand on est en pays barbare,
Sans douceur, sans société,

Passé qu'on ait l'esprit bizarre,
Et que d'écrire on soit tenté.

Mais qu'en ces lieux, mais qu'à
Lucienne,

L'envie ou la fureur me vienne
De vivre en Poète crotté,

Je paroîtrois bien dégoûté.
Comment avoir cette manie,

Dans un lieu si beau, si charmant !
Où trouve-t-on plus d'agrément,

Une plus saine compagnie,
Moins de faste, moins d'embarras,

De façon, de cérémonie,
Et quels biens n'y trouve-t-on pas !

Que dire de ces paysages
Où l'œil se plaît à s'égarer ?

Non, les Peintres dans leurs ouvra-
vres,

Ne nous présentent point d'images,
Qu'on puisse bien leur comparer.

Je crois, pour moi, que la nature
S'est fait elle-même un plaisir

De nous travailler à loisir
Une si rianté peinture.

C'est elle qui de son pinceau
Nous a tracé dans ces prairies,

Ce que renferment de plus beau
Les campagnes les plus fleuries,

Et nous en a fait un tableau.
Tout y paroît grand & nouveau :

La scène y change, & se varie ;
A l'opposite d'un Château,

C'est une simple bergerie :

Vous voyez dans un même temps
Mille objets, & tous différens,

Que sa main habile apparie :
Elle les confond à nos yeux,

Et fait briller son industrie,
Dans un désordre qui vaut mieux

Que la plus belle symétrie.
Que j'aime à voir couler ces eaux,

Qui trouvant diverses barrières,
Entrent dans différens canaux,

Et font de nouvelles rivières !
Mais, ô Dieux ! qu'est-ce que

je vois,
Que de prodiges à la fois,

Quelle merveilleuse structure ! *
Je me trompe, ou l'art envieux

Sembloit vouloir en ces beaux lieux,
Le disputer à la nature.

N'est-ce point un enchantement,
Qui m'impose agréablement ?

L'onde s'élève par étage,

Montant par cent tuyaux divers,
Et se faisant avec courage

Un nouveau chemin dans les airs,
S'empresse d'aller rendre hommage

Au plus grand Roi de l'Univers.
Ici du haut d'une éminence,

Je la vois se précipiter,
Puis se répandre & serpenter

Dans ce charmant lieu de plai-
sance,

Où LOUIS trouve tant d'attraits :
Là redoublant sa violence,

Elle entre en des conduits secrets,
D'où vers le Ciel elle s'élance

Avec pompe & magnificence,
Et contribuant quelquefois

Au plaisir du meilleur des Rois
Elle en fait à toute la France.

Muse, en voilà plus qu'il ne faut,
Vous prenez votre vol trop haut,

Ce seroit être téméraire,
De pousser les choses plus loin ;

D'autres s'il faut le sauront faire,
De votre art on n'a pas besoin,

Et vous feriez mieux de vous taire,
L'avis me semble salutaire ;

Laissons donc à d'autres ce soin.
Peut-être que c'est la paresse,

Qui par surprise & par adresse
Me fait cette belle Oraison.

Je me rends pourtant, & je cesse ;
Car il faut que je le confesse,

Pour cette fois, elle a raison,

* La Machine de Marly.

EPI TRE

Sur la décadence du bon goût,

Par le même.

DEPUIS un temps, mon silence en fait foi,
Dans vos cantons n'oserois plus écrire,
Grand Magistrat, si demandez, pourquoi ?
Tout bonnement je m'en vais vous le dire.

A maint écrit qu'à Paris on admire
Ou peu s'en faut, ne puis comprendre rien.
Le style en est très-beau, je le vois bien ;
Mais tel qu'il est, si n'y puis rien entendre,
N'ai-je pas lieu d'appréhender qu'au mien
Paris aussi ne puisse rien comprendre ?
Grand mal m'en veux, & ne suis peu touché
D'avoir l'esprit si dur & si bouché ;
Car j'ai beau faire, & hausser mes lunettes,
Et Prose & Vers tout est si haut perché,
Qu'également je m'y trouve empêché,
Et c'est toujours pour moi lettres secrètes,
Gdutte n'y vois. Oh ! que tout a changé
Pour le langage ; & que dans la grand-Ville,
Depuis le temps que j'en suis délogé,
On s'est rendu terriblement habile !

Un point pourtant sur cela m'a surpris,
Vous le dirai-je ? Excusez ma franchise,
C'est vous, Seigneur, qui causez ma surprise.
Tout ce qui part de vous est d'un grand prix,
Et peut servir de règle & de modèle ;
C'est vérité dont personne n'appelle.
Jugez par-là de mon étonnement,
Lorsqu'en discours sortis de votre bouche,
A nous forains transmis fidèlement,
J'ai trouvé tout énoncé clairement,
Rien de forcé, rien d'obscur, rien de louche.
Est-ce donc là, d'abord me suis-je dit,
Ce Magistrat dont par toute la France
On prise tant le merveilleux esprit,
On vante tant la force & l'éloquence ?
Je le croyois un oracle du temps,

Et cependant il parle & je l'entends.

Je vous le dis, Seigneur, c'est grand dommage ;
Cette clarté qui fut une vertu
Au temps passé, n'est plus du bel usage,
Et ne voudrois en donner un fêtu :
On la souffroit jadis dans le langage,
Quand on parloit afin d'être entendu ;
Mais aujourd'hui que l'on devient plus sage,
Adieu vous dis, son crédit est perdu.

On a raison, tout étoit confondu
Dans ces temps-là. Le peuple, la canaille,
Mettoit le nez dans les meilleurs écrits,
En décidoit souvent vaille que vaille :
Chose indécente, & que nos beaux esprits
N'ont du souffrir : ils ont mis si bon ordre
A cet énorme & vicieux abus,
Que leurs écrits sont autant de Rébus,
Enigmes même, & n'est aisé d'y mordre,
Qui le pourroit ? Ils ne se montrent plus
Qu'enveloppés de nuages confus :
Impunément ils bravent les orages,
Toujours guindés dans le plus haut des airs ;
De temps en temps du fond de ces nuages
On voit sortir des flammes, des éclairs,
Un peu de bruit & beaucoup de fumée ;
Puis un essaim, soi-disant renommée,
Veut qu'on admire, & nous en fait la loi.
On obéit, on crie à la merveille ;
Je crie aussi, sans trop savoir pourquoi ;
Mais si m'allois faire tirer l'oreille,
Bientôt aurois la grand-bande sur moi.
Par quoi, de peur qu'on n'aille s'y méprendre,
Je le déclare en tant qu'il est besoin,
Et s'il le faut, vous en prenez à témoin,
J'admire tout, mais sans y rien comprendre.
Pour ces Messieurs plus ne puis ni ne dois ;
Car de vouloir que je les puisse entendre,
C'en seroit trop, Seigneur, & je les crois
Trop gens d'honneur pour vouloir le prétendre ;
Tous au contraire, entr'eux-mêmes, tout bas
Sont convenus qu'ils ne s'entendroient pas.

Voilà, Seigneur, touchant le beau langage

Sur le Parnasse un grand remû-ménage :
Or il s'agit de prendre son parti.
Avisez-y, vous êtes bon & sage ;
Mais n'en voudrez avoir le démenti,
Je le vois bien, & tiendrez toujours ferme
Pour le vieux goût : qu'entends-je par ce terme ?
J'entends celui d'Horace & Cicéron ;
Encor faut-il en conserver le germe,
Et lui laisser au moins quelque Patron.
Vous risquez moins que bien d'autres à l'être ;
Comme en cet art vous êtes un grand Maître,
Peut-être à vous le pardonnera-t-on.
A nous chétifs, reconnés en province,
Suivre convient l'usage qui prévaut ;
Pour résister notre crédit est mince,
Et quant à moi, qui crains un peu la pince,
Bon gré malgré c'est un faire le faut.
Ma coutume est, de peur qu'on ne me fronde,
D'être toujours le premier à crier,
Comme Sosie, *Ami de tout le monde*.
Sur ce pied-là ne me suis fait prier.
J'ai donc voulu, suivant le nouveau Code,
Qu'on établit maints & maints beaux esprits.
Penser, écrire, & parler à leur modé,
Or écoutez comment je m'y suis pris.

En premier lieu j'ai fait plier bagage,
Non toutefois sans violens remors,
Au grand Virgile, Horace, & leurs conforsts.
Tels ont cédé sans murmure à l'orage ;
D'autres ont fait un peu plus les mutins,
Mais beaucoup moins les Grecs que les Latins.
Juvénal, chef de la mutinerie,
M'a regardé d'abord du haut en bas,
Et me quittant aussi-tôt en furie
A pris sa course *ultra Sauromatas*.
Vous faites bien, m'a dit tout bas Horace,
Nous gâterions le bon goût aujourd'hui,
Et j'en ferois autant à votre place.
Perse vouloit s'en aller avec lui :
L'ai retenu par la manche, & pour cause,
Les Orateurs, & tous les gens de prose,
Grands chicaneurs, ont voulu marchander ;

Et Cicéron, pour la cause publique,
Comme autrefois, toujours prêt à plaider,
A débuté par une Philippique.
J'étois perdu si l'avois écouté ;
Mais l'ai d'abord dès l'exorde arrêté,
Disant à tous ; Messieurs, point de réplique,
J'en suis honteux, mais l'arrêt est porté.
En vous gardant l'on eût mieux fait peut-être
Et resteriez, si j'en étois le maître ;
Mais comme suis de l'avis des plus forts,
Voici la porte, & voilà la fenêtre,
Pouvez opter, mais vous irez dehors.
Plus indigné que confus de l'outrage
O temps ! ô mœurs ! s'écrioit Cicéron ;
Bref, du vieux temps dans ce commun naufrage
Ne se sauva que Perse & Lycophron.
Or ces Messieurs ayant tous pris la fuite,
Vous jugez bien que justesse, raison,
Clarté, bon sens, craignant même poursuite,
A petit bruit sortirent à leur suite,
Nul ne resta, tout vida la maison.

Ce fut, Seigneur, une belle décharge ;
Auparavant j'étois comme en prison :
Mais eux partis je me vis bien au large.
Comment ! Tandis qu'ai suivi leurs leçons,
Cent fois par jour j'étois à la torture ;
Pour faire un Vers c'étoit plus de façons,
Heureux le mot qui passoit sans rature.
Tantôt le tour paroïssoit trop guindé,
Tantôt la phrase embarrassée, obscure ;
L'un ne vouloit d'un terme hasardé,
L'autre trouvoit l'expression trop dure :
Toujours la Règle & l'Equerre à la main,
Il me falloit suivre jusqu'à la fin
Le plan tracé, sous peine de censure ;
M'en écarter n'étoit guères permis,
Même en donnant mieux que n'avois promis.
Juste en ce point, il falloit l'être encore
Dans l'hyperbole & dans la métaphore.
Pour tel écart qui seroit encensé,
Au temps présent, sous nom de noble audace,
Me suis souvent vu rudement tancé.

Rien

Rien n'étoit beau, s'il n'étoit à sa place :
 Les ornemens, ainsi que de raifon,
 Etoient de mise, & l'on pouvoit sans doute
 Cueillir des fleurs, quand c'étoit la saison ;
 Mais il falloit les trouver sur sa route :
 Un synonyme en habit retourné,
 Quoiqu'éclatant, n'étoit pas pardonné :
 La plus pompeuse & brillante épithète,
 On la rayoit, quand elle étoit muette :
 Pour un seul terme, ou froid ou négligé,
 C'étoit pitié, l'on m'eût dévisagé :
 Rien ne passoit s'il n'étoit de calibre ;
 Que vous dirai-je enfin ? J'étois à bout.
 Or désormais ai secoué le joug,
 Et je puis dire à présent, je suis libre.
 Aussi bien-tôt verrez *ma plume en l'air*
 Suivre le vol de l'Auteur noble & rare,
 Qui déclamant pour le Roi de Navarre,
 A chaque trait élançoit un éclair.
 Je vais d'abord pour enrichir mes rimes,
 Faire un amas de brillans synonymes ;
 Et, par cet art aujourd'hui si commun,
 Dire en vingt mots, ce qu'on peut dire en un.
 Tout paroîtra, jusqu'aux moindres sornettes,
 Enluminé de nobles épithètes ;
 Et dans la foule égaré, confondu,
 L'objet qui plus devoit frapper la vue,
 Enveloppé de cette épaisse nue,
 Se trouvera presque comme perdu.
 En bel esprit, qui creuse & subtilise,
 Je veux me faire un patois à ma guise ;
 Et sans toucher aux termes établis,
 Que malgré nous maintient un vieil usage,
 Sous mêmes mots autrement assortis
 Faire trouver tout un autre langage.
 Pour me former un style tout nouveau,
 Un style auquel nul autre ne ressemble,
 J'accouplerai, d'un bizarre pinceau,
 Traits qui jamais ne se sont vus ensemble,
 Mon art sur-tout brillera dans le tour,
 J'aurai grand soin qu'au langage il réponde ;
 Tout sera neuf, tout viendra par détour :
 Ne salût-il, dans ma verve seconde,

Que vous donner seulement le bon jour,
 J'amènerai cela du bout du monde.
 De suivre un ordre, & se tracer un plan,
 D'avoir un but, & tendre à quelque chose,
 C'est être esclave & se faire un tyran :
 Pour rien n'en veux, & quoique je propose,
 J'en avortis, & qu'on l'entende bien,
 C'est sans m'affreindre & m'engager à rien.
 Je veux errer, maître de la campagne,
 Trainant par-tout mes Lecteurs ébahis,
 Tantôt en France, & tantôt en Espagne ;
 Qui me suivra verra bien du pays,
 J'irai bon train, & me suive qui m'aime ;
 Pas ne réponds pourtant qu'en me suivant
 On ne se perde ! Hélas ! le plus souvent
 Dans mes écarts je me perdrai moi-même.

L'ouvrage fait, il faudra consulter,
 Ainsi qu'en doit user tout homme sage,
 Si même encor s'en toière l'usage.
 Mais en ce point ne prétends imiter
 Ce que faisoit cet Auteur que l'on vante,
 Qui pour se rendre intelligible en tout,
 Sur ses écrits consultoit sa servante.
 Tout au rebours je veux gens de haut goût,
 Esprits perçans, déliés & sublimes,
 Devinans tout ; puis leur lisant mes rimes
 Je leur crirai : Dites par votre foi,
 M'entendez-vous, gens de bien, dites-moi ?
 Moins ils pourront comprendre à mon ouvrage,
 Plus le croirai dès-lors de bon aloi,
 Et sur cela ne veux d'autre suffrage.
 Vous blâmez le parti que je prends ;
 Mais quoi, Seigneur, que voulez-vous qu'on fasse ?
 Il se faut bien accommoder au temps,
 J'aime la paix, je crains les différends,
 Et ne veux point me brouiller au Parnasse,
 Mais après tout, que diront nos neveux !
 Ce qu'ils diront ? Ce sont de beaux morveux
 Pour nous reprendre ; ils n'oseroient sans doute ;
 Et puis d'ailleurs, si ces petits esprits,
 Veulent jamais gloser sur nos écrits,
 Quinaults seront, car ils n'y verront goutte.

MON

M O N

A P O L O G I E

Sur ce que je m'amuse quelquefois à faire des
Vers, & à en faire dans le style de Marot.

Par le même.

QUI fit des Vers, des vers encore fera,
C'est le moulin qui moulut & moudra.
Contre l'étoile il n'est dépit qui tienne,
Et je me câbre en vain contre la mienne :
Malgré mes soins ma Muse prend l'essor,
J'ai fait des Vers, & j'en refais encor.
Que de leçons, & même à juste titre,
Ai-je effuyé pourtant sur ce chapitre !
Aigres Censeurs me l'ont tant reproché,
Tant vrais amis m'ont sur cela prêché !
Hé quoi ! toujours des Vers ? êtes-vous sage ?
Ah ! Renoncez à ce vain badinage ;
Occupez-vous, grave & solide Auteur,
D'un plus utile & plus noble labeur ;
Et, pour charmer nos cœurs & nos oreilles,
Tournez ailleurs vos talens & vos veilles.
Combien de fois touché de repentir
Me suis-je cru prêt à me convertir !
Honteux, confus de mes rimes passées,
Rimes souvent par mes pleurs effacées,
J'avois juré cent fois d'un cœur contrit,
De ne tracer Vers ni grand, ni petit ;
Juré cent fois, je l'avoue à ma honte :
J'eus beau jurer, Apollon n'en tint compte ;
Tyran cruel, il rit de nos sermens,
Comme l'amour rit de ceux des amans.
Je me trouvai pénitent infidelle
En vrai relaps rembarqué de plus belle ;
D'un nouveau feu je me sentis brûler,
Et malgré moi je vis des Vers couler,
Dans cet état de contrainte cruelle,
Plaiguez-moi, vous, dont j'honore le zèle,

Sages amis, j'écoute vos leçons ;
Mais j'en reviens toujours à mes chansons.
Pour vous, Censeurs, qui de mes foibles rimes
Osez par-tout me faire autant de crimes,
Et qui croyez dans votre esprit bouché,
Que faire un Vers ce soit faire un péché ;
Exorcisez le Démon qui m'obsède,
Ou par pitié souffrez que je lui cède ;
Et condamnez avec moins de rigueur,
Des rimes dont je suis à peine auteur,
Et qu'une aveugle & bizarre manie
Malgré moi presque arrache à mon génie.
Mais quoi ! rimer ainsi que je l'ai fait
Est-ce après tout un si grave forfait ?
Vous écrivez ce qu'il vous plaît en prose,
N'osé-je en Vers faire la même chose ?
Un sentiment par lui-même estimé
Est-il mauvais quand il devient rimé ?
Et dans des Vers d'ailleurs pleins d'innocence,
L'ordre, le tour, met-il quelque indécence ?
Censeurs malins, & peut-être jaloux,
Si dans mes Vers j'offense autre que vous ;
Si la vertu, si l'austère sagesse,
Y trouve rien qui l'effleure, ou la blesse,
Si, froid Auteur, j'ennuie en mes écrits,
Condamnez-moi, j'ai tort, & j'y souscris.
Mais quand, suivant une injuste maxime,
Précisément sur ce point : que je rime,
Vous prétendrez me faire mon procès,
Vous le ferez sans fruit & sans succès.
Or rimez donc, dit un ami fidèle,
Mais quel Auteur prenez-vous pour modèle ?
C'est une honte, y pensez-vous ? Marot,
Homme verveux, & digne du garot,
Et dont jadis la Muse évaporée
A grande peine échappa la bourrée.
Défaites-vous de ce style badin ;
Et laissant là Marot avec dédain,
D'un vol léger élevez-vous à l'Ode,
Pièce si noble & si fort à la mode,
Et dont le chant hardi, mélodieux,
Charme les Rois, & touche jusqu'aux Dieux.

Qui

Qui parle ainsi certes ne connoît guères
 De l'Hélicon les lois & les mystères.
 Esclaves nés du Dieu capricieux,
 Dont le pouvoir règle tout en ces lieux,
 Nous n'avons point de choix dans son Empire,
 Et nous chantons selon qu'il nous inspire.
 Sans consulter sur cela nos souhaits,
 Ce Dieu dispense à son gré ses bienfaits :
 Donne à chacun, en le faisant Poète,
 A l'un la lyre, à l'autre la trompette ;
 A celui-ci chauffe le brodequin,
 Elève l'autre au Cothurne divin ;
 Accorde à tel la force & l'énergie,
 Réduit tel autre à la tendre Elégie ;
 Dans la Satyre il rend l'un fans égal,
 Et borne l'autre au simple Madrigal.
 De tous ces dons Marot n'eut en partage
 Qu'un élégant & naïf badinage ;
 Et s'il est rien que j'en aie hérité,
 C'est un vernis de sa naïveté.
 Sans m'égarer dans des routes sublimes,
 De ce vernis je colore mes rimes ;
 Et de ce simple & naïf coloris,
 Mes petits Vers ont tiré tout leur prix.
 Par ce secours emprunté si ma Muse
 Ne charme pas, pour le moins elle amuse ;
 Et par le vrai qu'elle joint au plaissant,
 Quelquefois même instruit en amusant.
 Je m'en tiens-là, fans toucher à la Lyre,
 Qu'au Dieu des Vers il plût de m'interdire.
 Pour ses chéris il réserve ce don :
 Laissons chanter sur ce sublime ton
 Et qui ? La Mothe, & tel autre génie
 Qui de la Lyre a conçu l'harmonie ;
 Et n'allons pas, Poètes croassans,
 De leurs concerts troubler les doux accens.
 De nos François, je ne saurois m'en taire,
 C'est la folie & l'écueil ordinaire.
 Dès qu'en un genre un Auteur réussit,
 D'imitateurs un nuage grossit :
 Vous les voyez bientôt, quoi qu'il en coûte,

En vrais moutons suivre la même route,
 Entrer en lice, & courant au hasard,
 Le disputer presque aux Maîtres de l'art.
 Depuis le temps, La Mothe, que ta plume
 Sut nous donner d'Odes un beau volume,
 Combien d'Auteurs, s'attribuant tes droits,
 Au ton de l'Ode ont ajusté leurs voix !
 Plus d'autres Vers, ils ne riment qu'en Odes ;
 Et désormais, comme autant de Pagodes,
 A ce seul point fixés également,
 Ils n'ont plus tous qu'un même mouvement.
 Je ris de voir leurs Muses pulmoniques,
 Impudemment, pour Odes Pindariques,
 Nous fredonner, sur des tons presque usés,
 Des Madrigaux en strophes divisés.
 Que dans son vol le Poète s'égare ;
 Tout est permis en invoquant Pindare,
 Qui des enfers se plaint qu'à tout propos
 Un froid rimeur vient troubler son repos.

Ce n'est donc plus qu'en Odes qu'on soupire,
 Qu'on rit, qu'on pleure, & même qu'on respire :
 De ce Démon tout paroît obsédé,
 Et le Parnasse est d'Odes inondé.
 Irois-je encor, me perdant dans la nue,
 De ces Messieurs augmenter la cohue ?
 Non, j'aime mieux, avec moins de fracas,
 Me contenter d'un étage plus bas.

Quant à Marot, il me plaît, je l'avoue,
 Pour bon Poète en tous lieux on le loue ;
 Je le voudrois encore homme de bien,
 Et me déplaît qu'il fût un peu vaurien.
 Vous l'imitiez tel qu'il est : Je l'imites,
 Dans son style, oui, mais non dans sa conduite :
 Et n'a-t-il pas, ce style, quoique vieux ;
 Je ne sais quoi de fin, de gracieux ?
 Depuis long-temps Marot plaît, on le goûte ;
 Si je fais mal en marchant sur sa route,
 Je suis, hélas ! par un pareil endroit,
 Bien plus coupable encor que l'on ne croit.
 Tant que je puis avec la même audace
 J'ose imiter Virgile, Homère, Horace,

Grecs

Grecs & Romains ; Auteurs qui dans leur temps
Vécurent tous Païens & mécréans.
Si je l'ai fait sans en être blâmable ;
Pourquoi Marot me rend-t-il plus coupable ?
Un hérétique est-il pis qu'un Païen ?
Marot, du moins, Marot étoit Chrétien.
Qu'on le condamne, & que l'on se récrie,
Et sur l'Erreur & sur l'Idolâtrie ;
J'en fais de même, & ma foi, ni mes mœurs
Ne prendront rien jamais de ces Auteurs.
Mais pour cet art, cette noble finesse,
Prisée en France, à Rome & dans la Grèce,
Que je voudrois pouvoir dans mes écrits
Suivre de loin ces merveilleux Esprits ;
Et recueillant des beautés chez eux nées,
Mais dans leurs Vers trop souvent profanées,
Sur de meilleurs & plus dignes sujets
D'un pinceau chaste en répandre les traits !
Telle au Printemps voit-on la sage abeille,
En voltigeant sur la rose vermeille,
Laisser l'épine, & du suc de la fleur
Tirer pour nous un miel plein de douceur.
Sur ces leçons que l'abeille lui donne
A petit bruit ma Muse se façonne,
Et d'un Auteur, dont elle prend le ton,
N'imite rien que ce qu'il a de bon.
Qu'il soit méchant, scélérat, hypocrite,
De ses talens sans risque l'on profite ;
Et n'y pût-on réussir qu'à demi,
Toujours autant de pris sur l'ennemi,
Désormais donc sur Marot qu'on se taise,
Je n'en prends point de teinture mauvaise :
Qu'on me le laisse avec soin écrémer,
Et que sans trouble on me souffre rimer.
J'y suis fort sobre, & quoi que l'on en dise,
Je n'en fais pas métier & marchandise.
A ces petits, mais doux amusemens,
Ce que j'ai mis quelquefois de momens,
Qu'on le rassemble en heures & journées,
Ne fera pas trois mois sur dix années.
Ce peu de tems n'est point un temps perdu,
L'esprit ne peut être toujours tendu.

L'un se repose, un autre se promène :
Fais-je pis qu'eux en exerçant ma veine ?
Las d'un travail plus noble, ou plus Chrétien,
Je fais des Vers quand d'autres ne font rien.
Changeant de grain la terre se repose :
En travaillant je fais la même chose ;
Et changement de travail, ou d'emploi,
Fut de tout temps un vrai repos pour moi.
Personne enfin n'est parfait dans la vie,
J'aime à rimer quand il m'en prend envie.
De maints défauts, dont je suis dominé,
Pour mon malheur c'est le plus obstiné :
Défaut fâcheux, mais qui, bien qu'on en gronde,
Ne déplaît pas pourtant à tout le monde ;
Je me suis vu pour tels vers dénigré,
Dont en bon lieu l'on m'a su quelque gré ;
Si j'ose même ici pour ma défense,
Sur ce point-là dire ce que je pense,
Tel me censure & me damne tout haut,
Qui dans le cœur m'absout sur ce défaut.

NECESSITÉ
DE LA CRITIQUE,

OU

LE GRAND PRÉVÔT

DU PARNASSE ;

Par le même.

ON gronde contre la satire,
Et Cotin dit qu'on a raison.
Mais quoi que Cotin puisse dire,
Dans l'étrange démangeaison
Qu'en notre siècle on a d'écrire,
Il nous faut ce contrepoison.
Écrire en Vers, écrire en Prose,
Au temps passé c'étoit un art ;
Au temps présent c'est autre chose.
Tant bien que mal, à tout hasard,

Rime

Rime qui veut, qui veut compose,
Se dit habile, ou le suppose,
Entre au Chorus, ou chante à part,
Est pour un tiers ou pour un quart,
Fournit le Texte, ou fait la Glose,
Et tout le monde en veut sa part.

Dites-nous, Muses, d'où peut
naître

Cette heureuse fécondité ; [tre ?
Est-on savant quand on veut l'être ?
Cela n'a pas toujours été.

Il en couloit à nos ancêtres,
Ce ne fut pas pour eux un jeu ;
Ce qui couloit à ces grands Maîtres

Pourquoi nous coute-t-il si peu ?

Vanité sotte, qui présume,
Par un aveugle & fol orgueil,
De son esprit & de sa plume
Voilà d'abord le grand écueil.

Item, le Temple de Mémoire
Est un très-dangereux appas :
Mais en griffonnant pour la gloire,
L'encre toujours ne coule pas ;
Et quelquefois avient le cas
Que l'on casse son écritoire.

Item, soit à bon titre, ou non,
On dit, mes œuvres, mon Libraire,
Et l'on voit en gros caractère
Afficher son livre & son nom.

Item, chacun a sa folie ;

Item, aujourd'hui tout est bon,
Et tout ouvrage se publie.

Ce qu'un homme a rêvé la nuit,
Ce qu'il a dit à sa servante,
Ce qu'il fait entre sept & huit,
Qu'on l'imprime & le mette en

vente,

L'ouvrage trouve son débit ;
Et quelquefois, sans qu'il s'en

vante,

L'Auteur y gagne un bon habit.

Item, quand on ne fait mieux
faire,

On forge, on ment dans un Ecrit.

Item, on ne sauroit se taire,
Et nous avons tous trop d'esprit.

Autre grand Item, il faut vivre :

Voilà comment se fait un livre.

De-là nous viennent à foison
Maigres livrets de toute sorte.

Ils n'ont ni rime ni raison ;

Cela se vend toujours, qu'importe ?

Tous les sujets sont presque usés,

Et tous les titres épuisés :

Jusques à des contes de Fées,

Dont on a fait long-temps trophées :

Le désordre croît tous les jours ;

Je crie, & j'appelle au secours.

Quand viendra-t-il quelque Cri-
tique

Pour réformer un tel abus,

Et purger notre République

De tant d'Ecrivains de bibus ?

A l'aspect d'un Censeur farouche,

Qui fait faire valoir ses droits,

Un pauvre Auteur craindra la
touche,

Et devant que d'ouvrir la bouche,

Y pensera plus d'une fois.

Je touche une fâcheuse corde

Et crois déjà de tous côtés,

Entendre à ce funeste exorde

Nombre d'Auteurs épouvantés,

Crier tout haut, miséricorde.

Soit fait, Messieurs, j'en suis d'ac-
cord ;

Mais quand le public en furie

Contre vous & vos œuvres crie

Miséricorde encor plus fort,

Que lui répondre, je vous prie ?

C'est un mal, je ne dis pas non ;

Qu'un Censeur rigide & sévère :

Qui le prend sur le plus haut ton,

Qu'on hait, & pourtant qu'on ré-
vère :

Mais si c'est un mal, c'est souvent

Un mal pour nous bien nécessaire ;

Un Critique au pays savant,

Fait le métier de Commissaire.

Bornons-nous, sans aller plus

A la seule gent Poétique, [loin,

Plus que tout autre elle a besoin

De Commissaire & de Critique.

Les Poètes sont insolens,

Et souvent les plus misérables

Se trouvent les plus intraitables.

Fiers de leurs prétendus talents

Ils prendront le pas au Parnasse,

Et sur Virgile & sur Horace,

S'il n'est des Censeurs vigilans

Pour chasser ces passe-volans,

Et marquer à chacun sa place.

D'abord ces petits avortons

Viennent se couler à tâtons :

Ils sont soumis, humbles, dociles,

Souples à prendre des leçons

Des Horaces & des Virgiles ;

Et devant ces Auteurs habiles

Sont muets comme des poissons.

Mais quand enfin cette vermine

Sur le Parnasse a pris racine,

Elle s'ameute & forme un corps

Qui se révolte & se mutine.

Dès qu'une fois elle domine,

Adieu Virgile & ses conforis :

Dans quelque coin on les confine,

Et si Phébus faisoit la mine,

Lui-même on le mettroit dehors.

Comment Ronsard & sa Pleiade,

Dont un temps le règne a duré,

Dans leur grotesque mascarade

Nous l'avoient-ils défiguré !

Crasseux, déguenillé, maussade,

Plus bigarré qu'un Arlequin ;

Affublé d'un vieux casaquin,

Fait

Fait à peu près à la Françoisé,
Mais d'étoffe antique & Gauloise,
Sans goût, sans air, le tout enfin
Brodé de Grec & de Latin.
C'étoit dans ce bel équipage
Qu'Apollon, noir comme un lutin,
Se faisoit par-tout rendre hom-
mage :

Mais, après un long esclavage,
Enfin Malherbe en eut pitié,
Et l'ayant pris en amitié,
Lui débarbouilla le visage,
Et le remit sur le bon pié ;
Renvoyant à la friperie
Ses haillons & sa broderie.

Alors dans le sacré Vallon
On décria la vieille mode ;
Et Malherbe sous Apollon
Fit publier un nouveau Code,
Défendant ces vieux passemens,
Qu'avec de grands empressemens
On alloit chercher pièce à pièce,
Au Latium & dans la Grèce.
Ronsard en fut triste & marri,
Perdant beaucoup à ce décri ;
Il en pleura même, & de rage
Il se souffleta le visage,
Et s'alla cacher dans un trou,
En se souffletant tout son fou.
Les Muses n'en firent que rire,
Et demandoient, par quel hasard
Ronsard si vanté pour bien dire,
Donnoit des soufflets à Ronsard.

Cependant tout changea de face,
Sur l'Hélicon & le Parnasse ;
C'étoit un air de propreté,
Plein de grandeur & de noblesse ;
Rien de fade, ni d'affecté
N'en altéroit la dignité ;
Le bon goût & la politesse
Brilloient dans la simplicité.
Laisant la frivole parure

Aux fades Héros de Romans,
On emprunta de la Nature
Ses plus superbes ornemens.
Vous eussiez vu les jours de fêtes
Phébus, & les neuf doctes Sœurs,
N'employer, pour orner leurs
têtes,

Que des lauriers mêlés de fleurs.

Mais cette mode trop unie
Ennuya bientôt nos François ;
Au mépris des nouvelles lois
Ils revinrent à leur génie,
Et réclamèrent tous leurs droits.

Nous aimons trop la bigarrure,
Je ne puis le dire assez haut ;
Voilà notre premier défaut,
Et c'est depuis long-tems qu'il dure.
Il durera, j'en suis garant,

Quoique le bon sens en murmure ;
Si l'on le quitte, on le reprend,
Même en dépit de la censure :

On veut du rare & du nouveau,
Le tout sans règle & sans mesure :

On outre, on lasse le pinceau ;
Mais à charger trop le tableau
On vient à gâter la peinture ;
Et voulant le portrait trop beau,
On fait grimacer la figure.

Soit Poètes, soit Orateurs, [teurs.
C'est là qu'en font bien des Au-

Nous nous mettons à la torture
Pour alambiquer un Ecrit ;
Nous voulons par-tout de l'esprit,
Du brillant, de l'enluminure.

C'est un abus, ne forçons rien,
Laissons travailler la Nature,
Et sans effort nous ferons bien.

Il en coûte pour l'ordinaire,
Par cet entêtement fatal,
Plus à certains pour faire mal,
Qu'il n'en coûteroit pour bien
faire.

Me voilà dans un fort beau
champ : [nuie,

Mais je prêche, & peut-être en-
Comme bien d'autres en prêchant ;
Je finis donc, & je m'essuie :
Bel exemple, sans me flatter,
Si l'on vouloit en profiter !

Or durant cette maladie
Dont l'Hélicon fut infecté,
On bannit la simplicité
Sous Malherbe tant applaudie.
Pointes, équivoques, dans peu,
Et jeux de mots vinrent en jeu ;
On vit l'assemblage grotesque
Du sérieux & du burlesque ;
Le Phébus, le galimatias,
Parurent avec assurance ;
Et comme si l'on n'étoit pas

Assez fou, quand on veut, en
On fut avec avidité [France,
Chercher jusques dans l'Italie
Des secours, dont par charité
Elle assista notre folie.

Apollon se tuoit en vain
De faire mainte remontrance :
Nos gens suivoient toujours leur
train,

Et tout alloit en décadence.
Mais quand ce Dieu plein de
prudence

Eut pris Boileau pour son Prêdôt,
Combien d'Auteurs firent le saut
On voyoit détalier en bande
Tous ces Messieurs de contrebande ;
Chapelain couvert de lauriers
Sauta lui-même des premiers,
Et perdit, dit-on, dans la crotte,
Et sa perruque & sa calotte.

Il crioit, prêt à trébucher,
Sauvez l'honneur de la Pucelle ;
Mais Boileau, plus dur qu'un ro-
cher ;

T

N'eut

N'eut pitié, ni de lui, ni d'elle.
 Pradon voulant parlementer
 Fit d'abord de la résistance,
 Et parut quelque tems lutter :
 Même en Poëte d'importance,
 Il appela de la sentence ;
 Mais il fallut toujours sauter,
 Et l'on n'a point jugé l'instance.
 Sous le manteau de Régulus
 On eût épargné sa personne ;
 Mais le pauvre homme n'avoit plus
 Que le juste-au-corps d'Antigone.
 Quinault par la foule emporté,
 Quinault même fit la culbute ;
 Mais un appel interjeté
 Le vengea bien-tôt de sa chute.
 On vit les Muses en rumeur
 A l'envi prendre en main sa cause.
 Quelques gens de mauvaise humeur
 Vouloient pousser plus loin la
 chose,
 Insistant qu'on fit au plutôt
 Le procès au pauvre Prévôt.
 Mais hélas ! qu'un Prévôt s'é-
 chappe,
 Le cas est digne de pardon ;
 Il n'est pas infailible, non,
 Plus ne prétendrait, fût-il Pape.
 Cependant les plus emportés,
 Dans cette émeute générale,
 Etoient les Rimeurs maltraités.
 Les Cotins chefs de la cabale
 Murmuroient & criaient tout haut,
 Voyez-moi ce Prévôt de balle,
 Il n'a pas épargné Quinault.
 Mais Phébus d'une œillade fière,
 Les rejetant avec mépris,
 Leur dit d'un ton ferme & sévère :
 Paix, canaille de beaux esprits,
 Qui n'avez fait ici que braire,
 Si sur Quinault on s'est mépris,
 J'y veillerai, c'est mon affaire.

Quant à vous, perdez tout espoir,
 Et ne me rompez pas la tête ;
 Mon Prévôt a fait son devoir.
 Ainsi se calma la tempête,
 Et Quinault s'étant présenté,
 Dans les griefs fut écouté.
 On déclara, vu la requête,
 Bien appelé comme d'abus,
 Et le Prévôt resta camus.
 Il fut même sur le Parnasse
 Reglé sans contestation,
 Qu'auprès d'Orphée & d'Amphion
 Il iroit reprendre sa place ;
 Et puis Phébus d'un air humain,
 Lui mit sa propre lyre en main,
 Non que la sienne fût usée ;
 Mais par un noble & fier dédain
 De la voir à tort méprisée,
 En tombant il l'avoit brisée ;
 On en fit recueillir soudain
 Tous les morceaux jusques au
 moindre ;
 Mais on les recueillit en vain
 Et l'on ne pût les bien rejoindre.
 Tel fut le destin de Quinault,
 Seul de tous où le Commissaire,
 A son égard un peu Corsaire,
 Se soit trouvé pris en défaut.
 Pourtant en paya-t-il l'amende,
 Et de mainte Muse en courroux
 Essuya verte réprimande,
 On a dit même quelques coups.
 Dans tout le reste irréprochable,
 Faisant sa charge avec hauteur,
 A tout mauvais & sot Auteur
 Il fut Prévôt inexorable.
 Sur les grands chemins d'Hélicon,
 Dont il fit presque un Montfaucon,
 On voyoit de loin les squelettes
 De cent misérables Poètes ;
 Exemple dont le seul aspect
 Tenoit les Rimeurs en respect.

Il est bien vrai qu'en sa vieillesse
 Il laissa tout à l'abandon,
 Et fit sa charge avec mollesse ;
 Quand on est vieux, on devient
 bon.
 Un reste de terreur empreinte
 Retenoit pourtant les esprits,
 Et l'on ne pensoit qu'avec crainte
 Au sort de tant d'Auteurs proscrits.
 Dans cette vieillesse impuissante
 Son ombre encore menaçante
 Arrêtoit les plus résolus ;
 Mais cette ombre fière & glaçante,
 Cette ombre même, hélas ! n'est
 plus.
 Dans cette espèce d'interrègne
 Tout dégénère & dépérit,
 Et faute d'un Prévôt qu'on craigne,
 Chacun sur pied de bel-esprit
 Arbore déjà son Enseigne.
 Les Cotins bravant les lardons,
 De tous côtés semblent renaître ;
 Et comme en un tems de pardons,
 On voit hardiment reparoître
 Les Pelletiers & les Pradons.
 Apollon, c'est vous que j'appelle,
 De ce mal arrêtez le cours.
 Le prix de la gloire immortelle
 Est en proie aux joueurs de vieille ;
 Et la plus brillante des Cours,
 Votre Cour autrefois si belle,
 Devient un grenier de Gabelle,
 Et s'encanaille tous les jours.
 Déjà qui veut sur le Parnasse
 S'établit comme en son foyer.
 Tel croit tout charmer qui crosse ;
 Tel en chantant semble aboyer.
 Tel peignant sans art & sans grâce,
 A peine est digne de broyer. [fasse,
 Tel fait des Vers qui, quoiqu'il
 Semblent tous faits par contumace.
 Tel pour tout titre ose employer

Des

É P Î T R E

A Clément MAROT, (& en Style Marotique,)

PAR J. B. ROUSSEAU.

AMI Marot, l'honneur de mon pupitre,
 Mon premier maître, acceptez cette Epître
 Que vous écrit un humble nourrisson,
 Qui sur Parnasse a pris votre écousson ;
 Et qui jadis en maint genre d'écriture
 Vint chez vous seul étudier la rime.
 Par vous en France, Epîtres, Triolets,
 Rondeaux, Chansons, Ballades, Virelais,
 Gente Epigramme, & plaisante Satire
 Ont pris naissance, en sorte qu'on peut dire :
 De Prométhée hommes sont émanés,
 Et de Marot joyeux contes sont nés.
 Pourquoi sitôt qu'en mon adolescence
 J'eus avec vous commencé connoissance,
 Mon odorat par vos Vers éveillé,
 Des autres Vers plus ne fut chatouillé,
 Et n'eus repos, jeunesse est téméraire,
 Que ne m'eussiez adopté pour confrère.
 Bien est-il vrai que par le temps mûri,
 D'autres leçons mon esprit s'est nourri :
 Ecrits divers ont exercé ma plume ;
 Mais c'est tout un, soit raison soit coutume,
 Mon nom par vous est encore connu :
 Dont bien & mal m'est ensemble venu.
 Bien, par trouver l'art de m'être fait lire,
 Mal, par avoir des sots excité l'ire,
 L'ire des sots & des esprits malins ;
 Car qui dit sots, dit à malice enclins :
 Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
 Onc ne verrez sot qui soit honnête homme :
 Je le soutiens : justice & vérité
 N'habitent point en cerveau mal monté.
 Du vieux Zénon l'antique confrairie
 Disoit tout vice être issu d'Anerie :
 Non que toujours sottise de son chef
 Forme dessein de vous porter méchef :

Maja

Des Vers qu'il prit à la tirasse,
 Savant dans l'art de giboyer.
 Confondu parmi cette crasse,
 Corneille pour garder sa place
 En est réduit à guerroyer ;
 Et Racine rencontre en face,
 Tantôt le Clerc, tantôt Boyer.
 Quel dépit pour le grand Horace,
 D'avoir à soutenir l'audace
 D'un fat qui vient le coudoyer !
 Le mal plus loin va se répandre,
 Si l'on n'y met ordre au plutôt ;
 Muses, songez à vous défendre ;
 Au spécifique, un bon Prévôt :
 Un bon Prévôt, mais où le prendre ?

Je pourrais, s'il m'étoit permis
 En nommer un digne de l'être ;
 Par ses soins en honneur remis,
 Et plus grand qu'il n'étoit peut-être,
 Homère assez le fait connoître.
 Il a tous les talens qu'il faut
 Pour un emploi si nécessaire ;
 Je ne lui vois qu'un seul défaut :
 C'est que ce métier salutaire,
 De blâmer ce qui doit déplaire,
 De reprendre & n'épargner rien,
 Ce métier qu'il ferait si bien,
 Il ne voudra jamais le faire.
 Attaqué par maint trait félon
 Jamais contre le noir frelon
 Il n'employa ses nobles veilles ;
 Et comme le Roi des abeilles
 Il fut toujours sans aiguillon.

A son défaut cherchez quelqu'autre
 Qui plus hardi, qui moins humain,
 Pour votre gloire & pour la nôtre
 Ose à l'œuvre mettre la main.
 Du Parnasse arbitre suprême,
 Si vous prizez mon zèle extrême,
 Faites-le voir en m'exauçant.
 Hélas ! peut-être en vous pressant
 Fais-je des vœux contre moi-même.

Mais folle erreur, d'ignorance complice,
 Fait même effet, & supplée à malice.
 Bien le savez, Clément, mon ami cher,
 Sette ignorance & jugement léger
 Vous ont jadis, on le voit par vos œuvres,
 Fait avaler anguilles & couleuvres :
 Des novateurs complice vous nommant ;
 Qu votre honneur en public diffamant,
 Soit par blasons plus mordans que vipère,
 Soit par mensonge, en vous faisant le père
 De tous ces Vers bâtarde & supposés,
 Dont les parens sont toujours déguisés.
 Et moi chétif, de vos suivans le moindre,
 Combien de fois, las ! me suis-je vu poindre
 De traits pareils ? Non qu'on m'ait imputé
 D'avoir jamais nouveautés adopté.
 Des gens dévots que j'estime & respecte,
 Ainsi que vous je n'ai honni la secte
 Qu'en général, sans aucun désigner :
 Et fites mal de les égratigner,
 Vous qui craigniez, disiez-vous, la bourrée ;
 Car ces menins de la cour éthérée
 Sont tous doués d'un appétit strident
 De se venger, quand ils sentent la dent :
 Et fussiez-vous un saint plus angélique,
 Plus éminent & plus apostolique
 Que saint Thomas ; s'ils en trouvent moyen,
 Ils vous feront, le tout pour votre bien,
 Comme autrefois au bon Savonarole,
 Que pour le Ciel la Séraphique école
 Fit griller vif en feu clair & vermeil,
 Dont il mourut par faute d'appareil.
 Eux exceptés, des bons esprits l'estime,
 M'a, comme vous, des fots rendu victime :
 Car de quels noms plus doux & plus musqués
 Puis-je appeler tant d'esprits disloqués ?
 Comment nommer la rampante vermine
 Des chiffonniers de la double colline,
 Qui tous les jours en dépit d'Apollon,
 Dans les bourniers de son sacré vallon,
 Vont ramassant l'ordure la plus sale,
 Pour en lever boutique de scandale,

Contre tous ceux qui sont assez censés
 Pour mépriser leurs Vers rapetassés ?
 Tout beau l'ami, ceci passe sottise,
 Me direz-vous ; & ta plume baptise
 De noms trop doux gens de tel acabit :
 Ce sont trop bien marouffles que Dieu fit :
 Marouffles ? Soit. Je ne veux vous dédire :
 Passons le mot : mais je soutiens mon dire :
 C'est qu'en eux tous malice est seulement
 Vice d'esprit, & mauvais jugement.
 De tout le bien sageste est le principe :
 De tout le mal sottise est le vrai type ;
 Et si par fois on vous dit qu'un vaurien
 A de l'esprit : examinez-le bien,
 Vous trouverez qu'il n'en a que le casque ;
 Et vous direz : C'est un sot sous le masque.
 En fait d'esprit nous errons trop souvent :
 De feu Grégeois, de fumée & de vent
 Presque toujours l'homme se préoccupe,
 Et sur ce point est imposteur ou dupe.
 Qu'ainsi ne soit. Un fat apprivoisé
 Dont l'éloquence est un babil aisé,
 Et qui doué du talent de Therfite,
 Parle de tout, sûr de la réussite ;
 Content, joyeux, hardi, sans jugement,
 Fait du beau monde, à Paris, l'ornement.
 Du plus sévère il réchauffe le flegme :
 Ses quolibets passent pour apophthegme :
 Ses lieux communs sont propos réfléchis :
 S'il conte un fait, la dame du logis
 De ses bons mots pâme sur son assiette ;
 Et le laquais en rit sous sa serviette.
 Lors chacun crie : O l'esprit éminent !
 Et moi, je dis : Peste l'impertinent !
 Et ne me chaut que sa voix théâtrale
 M'ait de Sénèque épuisé la morale ;
 A sa vertu je n'ai plus grande foi
 Qu'à son esprit. Pourquoi cela ? Pourquoi !
 Qu'est-ce qu'esprit ? raison assaisonnée :
 Par ce mot seul la dispute est bornée.
 Qui dit esprit, dit sel de la raison :
 Donc sur deux points roule mon oraison.

Raison

Raison sans sel est fade nourriture :
 Sel sans raison n'est solide pâture :
 De tous les deux se forme esprit parfait ;
 De l'un sans l'autre, un monstre contrefait.
 Or quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?
 Sans la raison puis-je vertu connoître ?
 Et sans le sel dont il faut l'appreter,
 Puis-je vertu faire aux autres goûter ?
 Mais rarement à ces hautes matières
 Le peuple ignare s'élève ses lumières :
 Fausse lueur ses foibles yeux dégoir ;
 Dont il advient que tous les jours on voit
 Du nom d'esprit fatuité dotée,
 Et de vertu sortise étiquetée :
 Car, Dieu merci, dans ce siècle falot,
 Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot :
 Peuple d'amis autour de lui fourmille ;
 Secrets, dépôts, intérêts de famille,
 Tout se confie à ce génie exquis :
 Son conseil même en affaire est requis :
 Soupçons de lui seroient vrais sacrilèges :
 Bref, qui voudroit nombrer ses privilèges,
 Auroit plutôt calculé tous les morts,
 Que dans Paris, Finot & ses consorts,
 Dont par respect je tais ici l'éloge,
 Ont insérés dans leur martyrologe.
 Mais un esprit solide, illuminé,
 Du monde entier semble être ennemi né :
 L'homme friand de haute renommée
 Craint tout rieur qui pèse sa fumée ;
 Et ne pouvant son foible vous cacher,
 Le vôtre au moins il tâche d'éplucher.
 Pour décrier vos lumières suspectes,
 Il vous suscite un tourbillon d'insectes,
 Qui pour vous mettre à leur petit niveau
 Vous font sur tout quelque procès nouveau :
 Que si par Vers & par joyeux langage
 Votre Apollon s'est tiré hors de page ;
 Miséricorde ! où fuir ? où vous sauver ?
 Vous allez voir, en dussiez-vous crever,
 Mille idiots érigés en Saumaïses,
 Vous faire Auteurs des plus viles fadaïses :

Dès qu'en sa tête un stupide enjoué,
 Ayant en vain son cerveau secoué
 Pour dégourdir sa pesante Minerve,
 Aura forgé quelque couplet sans verve,
 Ou quelques Vers platement effrontés ;
 Tout aussi-tôt ces subtils hébétés
 Iront corner votre nom par la ville,
 Disant : C'est lui, Messieurs ; voilà son style ;
 Et ce faux bruit, tant soit-il insensé,
 Ne manquera d'être encor ressassé
 Par cent grimauds rampans sur le Parnasse,
 Peuple maudit, & malheureuse race,
 Que votre los fait dessécher d'ennui,
 Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.
 O triste emploi que celui de la rime !
 En tout autre art, même sans qu'on y prime,
 Devant ses pairs on est interrogé :
 Par Cassini l'Astronome est jugé :
 Homberg peut seul évoquer le Chymiste,
 Et Du Verney citer l'Anatomiste.
 Mais dans les vers, tous s'estiment docteurs :
 Bourgeois, Pédans, Écoliers, Colporteurs,
 Petits Abbés, qu'une verve insipide
 Fait barboter dans l'onde Aganippide,
 Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciets ;
 Et d'Hélicon Seigneurs haut-Justiciers.
 Hé, mes amis : un peu moins de superbe.
 Vous avez lu quelque Ode de Malherbe ?
 Soit. Richelet jadis en racourci
 Vous a de l'Art les règles dégrossi ?
 Je le veux bien. Vous avez sur la scène
 En vers bouffis fait hurler Melpomène ?
 C'est un grand point : mais ce n'est pas assez
 Ce métier-ci n'est ce que vous pensez ;
 Minerve à tous ne départ ses largesses.
 Tous savent l'Art ; peu savent ses finesses :
 Et croyez-moi, je n'en parle à travers ;
 Le jeu d'échecs ressemble au jeu des Vers ;
 Savoir la marche, est chose très-aisée ;
 Jouer le jeu, c'est le fruit du génie.
 Je dis le fruit du génie achevé,
 Par longue étude & travail cultivé :

Donc si Phébus ses échecs vous adjuge,
 Pour bien juger, consultez tout bon juge ;
 Pour bien jouer, hantez les bons joueurs :
 Sur-tout craignez le poison des loueurs :
 Accostez-vous de fidèles critiques :
 Fouillez, puisez dans les sources antiques,
 Lisez les Grecs, savourez les Latins ;
 Je ne dis tous : car Rome a ses Cotins :
 J'entends tous ceux qui d'une aile assurée
 Quittant la terre, ont atteint l'empyrée ;
 Là, trouverez en tout genre d'écrits
 De quoi former vos goûts & vos esprits :
 Car chacun d'eux a sa beauté précise
 Qui le distingue, & forme sa devise.
 Le grand Virgile enseigne à ses bergers
 L'art d'emboucher les chalumeaux légers ;
 Au laboureur par des leçons utiles
 Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;
 Puis tout-à-coup, la trompette à la main,
 Dit les combats du Fondateur Romain,
 Ses longs travaux couronnés de victoires,
 Et des Césars prophétise la gloire.
 Ovide en Vers doux & mélodieux
 Sut débrouiller l'histoire de ses Dieux :
 Trop indulgent au feu de son génie,
 Mais varié, tendré, plein d'harmonie,
 Savant, utile, ingénieux, profond
 Riche en un mot, s'il étoit moins fécond,
 Non moins brillant, quoique sans étincelle,
 Le seul Horace en tous genres excelle ;
 De Cythérée exalte les faveurs ;
 Chante les Dieux, les héros, les buveurs ;
 Des sots Auteurs berne les Vers ineptes,
 Nous intruisant par gracieux préceptes,
 Et par sermons de joie antidotés.
 Catulle en grâce & naïves beautés
 Avant Marot mérita la couronne :
 Et suis mari que le poivre assaisonne
 Un peu trop fort les petits Madrigaux,
 Tibulle enfin sur patins inégaux
 Faisant marcher la boiteuse Élégie,
 De Cupidon traîné à fond la Magie,

Voilà les chefs qu'il vous faut consulter,
 Lire, relire, apprendre, méditer :
 Lors votre goût conduisant votre oreille,
 Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille,
 Ni les fredons du Chantre Corduan (*Lucain*),
 Pour les vrais airs du cygne Mantouan.
 Ceci soit dit ; fermons la parenthèse :
 Or vous dirai, pour reprendre ma thèse,
 Ami Marot, que je vous fais bon gré
 D'avoir les sots en vos Vers dénigrés,
 Et de n'y voir mis au-dessus des Anges
 Ceux qui pouvoient démentir vos louanges :
 Car si quelqu'un chez vous est exalté,
 Il l'est encor chez la postérité.
 En quoi sur-tout a gagné mon suffrage
 Votre haut sens, & vertueux courage :
 Et si d'ailleurs ne vous ai bien suivi,
 En ce du moins votre amour m'a servi,
 Que mes écrits, monumens de mon âme,
 De lâcheté n'ont encouru le blâme ;
 Quel intérêt ne les a conseillés,
 Ni moins encor le mensonge fouillés :
 Non qu'à louer gens de ce caractère
 Je n'eusse pu prêter mon ministère ;
 Et comme un autre, adulateur soumis,
 A prix d'honneur m'acquérir des amis ;
 Mais au vrai seul ma Muse intéressée
 N'a jamais pu rimer que ma pensée ;
 Puis mon Plutarque épluchant les héros
 En fait souvent de si petits zéros,
 Qu'en le lisant on perd presque l'envie
 De les louer, du moins pendant leur vie :
 Car fussent-ils en sagesse, en valeur,
 Des demi-Dieux ? il ne faut qu'un malheur,
 Tant que son âme à son corps est soumise,
 Un demi-Dieu peut faire une sottise ;
 Et tout d'un temps ses éloges vantés
 Se convertir en contre-vérités :
 Puis vous voilà, Messieurs les faiseurs d'Odes,
 Jolis mignons, ainsi que vos Pagodes.
 Quant est de moi, je n'ai pris tel effort :
 J'ai peu loué. J'eusse mieux fait encor

De louer moins : non que pincer sans rire
Soit de mon goût : je tiens qu'en fait d'écrire
Le meilleur est de rire sans pincer.
Nous ne devons les vices caresser :
Mais d'autre part il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les hommes, à tout prendre,
Ne sont méchants, que parce qu'ils sont fous :
Ce sont enfans moins dignes de courroux
Que de risée : aussi notre Uranie,
N'est, grâce au ciel, triste, ni rembrunie.
Je m'en rapporte à tout Lecteur bénin :
Et gens sensés craindront plus le venin
D'un fade Auteur, qui dans ses Vers en prose
A tous venans distille son eau rose,
Toujours de sucre & d'anis saupoudré.
Fiez-vous-y : ce Rimeur si sucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'Aloës ni jus de coloquinte.
Bref ; je ne puis d'un habil importun
Flatter les gens. Mais, me dira quelqu'un,
Si flatterie en vos rimes n'éclate,
Ce n'est jeu sûr pour trouver qui vous flatte.
Soit. Aussi bien je n'aime les flatteurs,
Ni n'écris point pour les admirateurs.
Puis je ne fais ; tous ces vers qu'on admire.
Ont un malheur : c'est qu'on ne les peut lire :
Et franchement, quoique plus censuré,
J'aime encor mieux être lu qu'admiré.

E P I T R E

Au P. Brumoi, Jésuite, sur son Théâtre des Grecs.

Par le même.

OUI, oher Brumoi, ton immortel Ouvrage
Va désormais dissiper le nuage,
Où parmi nous le Théâtre avili,
Depuis trente ans semble être enseveli ;

Et l'éclairant de ta propre lumière
Lui rendre enfin sa dignité première;
De ses débris zélé restaurateur,
Et chez les Grecs hardi navigateur,
Toi seul as su, dans ta pénible course,
De ses beautés nous déterrer la source,
Et démêler les détours sinueux
De ce Dédale oblique & tortueux,
Ouvert jadis par la sœur de Thalie,
Aux seuls Auteurs du Cid & d'Athalie,
Mais après eux, hélas ! abandonné
Au goût pervers d'un siècle efféminé,
Qui ne prenant pour conseil & pour guide
Que les leçons de Tibulle & d'Ovide,
Et n'estimant dignes d'être applaudis
Que des héros par l'amour affadis,
Nous a produit cette foule incommode
D'Auteurs glacés, qui séduits par la mode,
N'exposent plus à nos yeux fatigués
Que des Romans en vers dialogués ;
Et d'un satras de rimes accolées
Assaisonnant leurs fadeurs ampoulées,
Semblent vouloir par d'immuables lois
Borner tout l'art du Théâtre François,
A commenter dans leurs scènes dolentes
Du doux Quinault les Pandectes galantes.

Mais de ce style efflanqué, sans vigueur,
J'aime encor mieux l'insipide langueur,
Que l'emphatique & burlesque étalage
D'un faux sublime, enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent & vides de raison,
Dont le concours discordant & barbare
N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare,
Et qui par force & sans choix enrôlés
Hurlent d'effroi de se voir accouplés.
Ce n'est pourtant que sur ces balivernes
Qu'un fol essaim d'Euripides modernes,
Creux au-dedans, boursoufflés audehors,
S'est mis en droit, prodiguant ses accords,
D'importuner de sa voix imbécille
Et le Théâtre, & la cour, & la ville.

Quoi !

Quoi ! diras-tu, ce privilège exquis,
 D'un vœu commun leur seroit-il acquis ?
 Le goût public auroit-il par mégarde
 Reçu sa loi du leur ! Dieu nous en garde ;
 Il est encore des juges éclairés,
 Des esprits sains, & des yeux épurés,
 Pour discerner par un choix équitable
 L'or de billon d'avec l'or véritable.
 N'en doutons point : mais à parler sans fard,
 Leur petit nombre extrait & mis à part,
 Que reste-t-il ? qu'un tas de vains critiques,
 D'esprits légers, de cerveaux fantastiques,
 Du faux mérite orateurs dominans,
 Fades loueurs, censeurs impertinens,
 Comptant pour rien justesse, ordre, harmonie,
 Et confondant sous le nom de génie
 Tout mot nouveau, tout trait alambiqué,
 Tout sentiment abstrait, sophistiqué,
 Toute morale insipide & glacée,
 Toute subtile & frivole pensée ;
 Du sens commun déclarés ennemis,
 Et de l'esprit adorateurs soumis ;
 Car c'est l'esprit qui sur-tout enforcelle
 Nos raisonneurs à petite cervelle,
 Linx dans le rien, taupes dans le réel ;
 Dont l'œil aigu, perçant, surnaturel,
 Voyant à plein mille taches pour une
 Dans le soleil, n'en voit point dans la lune.
 Voilà quel est le tribunal prudent
 De nos prévôts du Pinde. Cependant
 Si devant eux commençant sa carrière,
 D'un jeune Auteur (*Voltaire*) la Muse aventurière
 Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès,
 Et peut enfin par un heureux succès
 Dans les rayons de ces grands météores
 Faire briller ses débiles phosphores,
 Dieu sait l'orgueil où prompt à se flatter
 Notre étourdi va se précipiter.
 C'étoit d'abord un aspirant timide ;
 C'est maintenant un docteur intrépide :
 Et non content d'inonder tout Paris
 D'un océan de persées écrites,

Et d'étouffer ses Libraires crédules
 Sous des monceaux de papiers ridicules,
 Tels qu'on pourroit, si la Cour des nosuf Sœurs
 Pour la police avoit ses Assesseurs,
 Ses Sanhédrins & ses Aréopages,
 Le brûler vif dans ses propres ouvrages ;
 En ses accès je ne vous réponds pas
 Qu'ayant déjà mis le bon sens à bas,
 Il n'entreprenne avec la même audace
 De renverser tout l'ordre du Parnasse,
 Et que la rime attaqué en son fort
 De la raison n'éprouve aussi le sort.
 Et pourquoi non ? N'a-t-il pas ses Alcides ?
 Et sans compter tant d'illustres stupides,
 Tant d'aigrefins sur le Parnasse errans,
 Et tant d'Abbés doctement ignorans ;
 Pour s'épauler d'un garant moins indigne,
 Ne peut-il pas citer l'exemple insigne
 D'un nourrisson du Parnasse ayové,
 Qui quelquefois dans son style enjoué
 Sut accorder, quoiqu'avec retenue
 Quelque licence à sa Muse ingénue ?
 Oui, j'en conviens : mais pour t'humilier,
 Apprends de moi, sourcilieux écolier,
 Que ce qu'on souffre, encore qu'avec peine,
 Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,
 Ne peut passer, malgré tes beaux discours,
 Dans les essais d'un rimeur de deux jours :
 Que la licence, humble, abjecte & soumise,
 Au rang des lois ne sauroit être admise :
 Qu'un sage Auteur, qui veut se faire un nom,
 Peut en user ; mais en abuser, non ;
 Et que jamais, quelque appui qu'on lui prête,
 Mauvais Rimeur n'a fait un bon Poëte.
 Que La Fontaine ait donc, je le veux bien,
 De quelque règle étendu le lien ;
 Pour abolir toute loi prononcée,
 En est-ce assez de l'avoir transgressée ?
 Et puis d'ailleurs, par où t'es tu flatté
 Qu'en l'imitant par son mauvais côté,
 Tu tireras de ta chétive Muse
 Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse ?

Trouveras-

Trouveras-tu, raisonnons de sang froid,
 Dans les tiroirs de ton génie étroit
 Ces grands pinçaux dont sa main toujours sûre
 Peignit si bien les traits de la Nature ?
 Sauras-tu, dis-je, ayant bien consulté
 Son coloris & sa naïveté,
 Dans tes tableaux, sous cent nouvelles faces,
 Nous présenter toujours les mêmes graces,
 Et comme lui par cet art enchanteur
 Trouver la clef de l'âme du lecteur ?
 Bon, dira-t-il, le plaisant parallèle !
 Le bel emploi pour ma lyre immortelle !
 Outre qu'il est d'un maître tel que moi
 De ne connoître autre guide que soi,
 De s'éloigner des routes anciennes
 Et de n'avoir de règles que les siennes,
 J'ai pris un vol qui m'élève au-dessus
 De la Nature & des communs abus ;
 Et le bon sens, la justesse & la rime
 Dégraderont mon tragique sublime.
 Si ce n'est-là sa réponse, du moins
 C'est sa pensée ; & j'en ai pour témoins
 Ces vers bouffis, où sa Muse hydropique
 Nous développe en style magnifique
 Tout le phébus qu'on reproche à Brébeuf,
 Enguenillé des rimes du Pont Neuf.
 Déjà tout fier de son propre suffrage,
 En plein théâtre étalant son plumage,
 Il se panade, & voit le ciel ouvert
 Dans son azur au grand jour découvert ;
 Et par hasard si quelque astre propice
 Vient s'en mêler, & fait entrer en lice,
 Pour l'appuyer, quelque étourneau titré,
 Quelque veau d'or par Plutus illustré,
 Ou quelque Fée autrefois sœur professe
 Dans Amathonte, aujourd'hui mère Abbessé,
 Incontinent vous l'allez voir s'enfler
 De tout le vent que peut faire souffler
 Dans les fourneaux d'une tête échauffée
 Fatuité sur sottise greffée.
 Ouvrez les yeux, ignorans sectateurs
 De mes grossiers & vils compétiteurs :

Ils tirent tous leur lumière débile
 Des vains secours d'une étude stérile :
 Pour moi, l'éclat dont je brille aujourd'hui
 Vient de moi seul ; je ne tiens rien d'autrui :
 Mon Apollon ne règle point sa note
 Sur le clavier d'Horace & d'Aristote :
 Sophocle, Eschyle, Homère ni Platon
 Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment, non ;
 On le voit bien : mais ce qu'on voit encore,
 C'est que vos fleurs n'ont vécu qu'une aurore ;
 Que votre éclat n'est qu'un feu de la nuit,
 Qui disparoît dès que le soleil luit :
 Et qu'un seul jour détruisant vos chimères,
 Détruit aussi vos lauriers éphémères.
 Car si jamais de ses erreurs absous,
 L'œil du public vient à s'ouvrir sur vous ;
 Tel dont jadis les faveurs obtenues
 Par vanité vous portoient jusqu'aux nues,
 Par vanité mettra tous ses ébats
 A vous coiffer du bonnet de Midas ;
 Et devant lui votre gloire ternie
 Ne fera plus qu'un objet d'ironie.
 Voilà le sort & le fatal écueil
 Ou tôt ou tard vient échouer l'orgueil
 De tous ces nains, petits géans précoces,
 Que leurs flatteurs érigent en colosses,
 Mais qu'à la fin le bon sens fait rentrer
 Dans le néant dont on les sut tirer.
 Dans le néant ? dira quelqu'un peut-être :
 Pourquoi vouloir anéantir leur être ?
 Lorsqu'un Auteur, du public abjuré,
 Voit contre lui tout bon vent déclaré,
 Il peut, ailleurs dirigeant sa boussole,
 Tenter encor le caprice d'Eole ;
 Dans la Tribune achalander son art ;
 De la Questure arborer l'étendart ;
 Ou chez un Grand par qui tout se gouverne,
 Briguer le rang d'important subalterne.
 Oui dà : je fais qu'un mérite commun
 Par cent moyens, si ce n'est assez d'un,
 Peut s'élever au rang qu'on lui dénie :
 Je fais de plus que le même génie

Qui dans un art fut nous faire exceller,
 Peut dans tout autre encor nous signaler.
 Mais une fois que la fureur d'écrire
 A par malheur établi son empire
 Dans le cerveau d'un Rimeur aveuglé,
 Vide de sens, & de foi-même enflé ;
 C'est une gale, un ulcère tenace,
 Qui de son sang corrompt toute la masse,
 Endort son âme, & lui rend ennuyeux
 Tout exercice honnête & sérieux.
 Jouet oisif de son talent futile,
 N'en attendez rien de bon & d'utile ;
 Séduit sur-tout, & gâté chaque jour
 Par l'amidon des parfums de la Cour.
 Car c'est vous seuls, excusez ma franchise,
 Messieurs les Grands, par qui s'immortalise
 Dans son esprit l'incorruptible travers
 Qui l'abrutit dans l'amour de ses vers :
 A votre rang mesurant vos loanges,
 Il croit parler la langue des Archange ;
 Ce don céleste est un sacré dépôt
 Dont il doit compte au public : & bientôt
 Nous l'allons voir au sommet du Parnasse
 A chaque Auteur distribuant sa place,
 Dicté de-là ses dogmes étourdis,
 Et faire en loi passer tous ses édits,
 Homologués selon sa fantaisie
 Au tribunal de votre courtoisie :
 Car pour le peu que quelque trait saillant,
 Quelque antithèse ou quelque mot brillant,
 D'un vain éclair de lumière imprévue
 Vienne éblouir votre débile vue ;
 C'en est assez ; tout le reste va bien :
 Le mot fait tout, la chose ne fait rien,
 C'est un oracle, un héros, un modèle.
 Modèle, soit ; mais le public rebelle
 Examinant votre petit héros
 Sur son mérite & non sur vos grands mots,
 Dévoile enfin tout son charlatanisme ;
 Et ce public, fléau du pédantisme,
 N'épargne pas, quand l'écrit est jugé,
 Le protecteur plus que le protégé.

Il vous apprend qu'un ignorant suffrage
 N'est pas moins sot qu'un ignorant ouvrage :
 Que les grands airs & le ton emphasé
 Au sens commun n'ont jamais imposé :
 Qu'un courtisan, qu'un magistrat habile,
 Qu'un guerrier même, un Hector, un Achille,
 En fait de goût n'est pas plus compétent
 Qu'en fait de guerre un Auteur éclatant :
 Mais que l'orgueil qu'un mérite suprême
 Peut excuser, devient la fadeur même
 Dans le babil d'un petit triolet
 De marmoufets, pédans à poil follet,
 Qui sans savoir, sans règles, sans principes,
 Du bel esprit se font les prototypes,
 Tranchent sur tout & veulent à tout prix
 Nous enseigner ce qu'ils n'ont point appris.
 C'est la leçon que vous fait la Critique ;
 Et pour vous faire un tableau dramatique
 Des contretemps & du sort déplaçant
 A quoi s'expose un esprit suffisant,
 Qui soutenu du vent de sa chimère,
 Pour s'élever sort de son atmosphère,
 Je finirai ce propos ingénu
 Par le récit d'un conte assez connu,
 Qu'au bon vieux temps d'un crayon moins profane
 Maître Louis mit en rime Toscane.
 Un noble fut dans Venise estimé,
 Qui Général de l'Etat proclamé,
 Abandonnant & gondole & chaloupe,
 En terre ferme alla joindre sa troupe ;
 Et fièrement sur un cheval Danois
 Se fit grimper pour la première fois.
 A peine assis sur le coursier sublime
 Des éperons coup sur coup il s'escrime ;
 Puis le voyant saillir un peu trop fort,
 Retire à lui la bride avec effort.
 Dans ce conflit, sans ralentir son zèle,
 Notre Ecuyer voltigeoit sur la selle,
 Faisant servir à ses vœux incertains
 Tantôt la botte, & tantôt les deux mains,
 Tant qu'à la fin l'affligé Bucéphale,
 Qui faccadé par la bride fatale,

Se sent encore diffamer les côtés
Par deux talons de pointes ergotés,
Las de porter un si rude Alexandre,
Et ne sachant des deux auquel entendre,
De l'éperon qui le presse d'aller,
Ou du bridon qui le fait reculer,
Prend son parti, faute, bondit, s'anime,
Se dresse, & jette à bas l'illustrissime.
Homme & cheval roulant sur les cailloux, [dessous,
Cheval dessus, & Monseigneur
Ah ! dit-il lors, mon malheur sert d'école [dole,
A tout galant, qui né pour la gon-
S'expose à mettre un pied dans l'étrier :
Chacun doit faire ici-bas son métier.

LA CHARTREUSE.

ÉPÎTRE.

PAR GRESSET.

Pourquoi de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs

De cet art brillant & suprême
Qui, malgré ses attrait flatteurs,
Toujours peu sûr & peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots.
Mais votre Épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse,
Vient encore enivrer mes sens ;
Vainement j'abjurais la rime,
L'haleine légère des vents
Emportoit mes foibles sermens ;
Aminte, votre goût ranime
Mes accords & ma liberté :
Entre Uranie & Thérpsicore,
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidelle
Le Papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté ;
Mais comment faire en vérité ?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Égayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentimens, ces traits ditserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exakte cadence,
Embellit les aimables Vers ?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égayer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces om-
brages,

Ni vous-même pour m'inspirer.
Quand arraché de vos rivages,
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux ! Quel contraste douloureux !
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrète,
Mon cœur subitement siffla
Dans une surprise muette
Restra long-temps enseveli.
Quoi qu'il en soit, je vis encore ;
Et malgré vingt sujets divers
De regrets & de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces Vers :
De l'assoupissante Élégie
Je méprise trop les fadeurs ;
Phœbus me plonge en léthargie
Dès qu'il frédonne des langueurs ;
Je cesse d'estimer Ovide,
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide
De longues lamentations.
Un esprit mâle & vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre & le fort,
Enjoint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
Je fais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer ;
Ainsi l'aimable Poësie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins par la Fable,
Des

Des ennuis de la vérité.

C'est par cette vertu magique

Du Télescope poétique,

Que je retrouve encore les ris

Dans la Lucarne infortunée

Où la bizarre destinée

Vient de m'enterrer à Paris.

Sur cette montagne empestée,

Où la foule toujours crottée

De Prestolets provinciaux,

Trotte sans cause & sans repos ;

Vers ces demeures odieuses

Où règnent les longs argumens

Et les harangues ennuyeuses,

Loin du séjour des agrémens ;

Enfin, pour fixer votre vue,

Dans cette pédantesque rue

Où trente faquins d'Imprimeurs,

Avec un air de conséquence,

Donnent froidement audience

A cent faméliques Auteurs,

Il est un édifice immense

Où dans un loisir studieux,

Les doctes Arts forment l'enfance

Des fils des Héros & des Dieux :

Là, du toit d'un cinquième étage

Qui domine avec avantage

Tout le climat Grammairien,

S'élève un antre aérien,

Un astrologique hermitage,

Qui paroît mieux dans le lointain,

Le nid de quelque oiseau sauvage

Que la retraite d'un humain.

C'est pourtant de cette guérite,

C'est de ce céleste tombeau,

Que votre ami, nouveau Stylite,

A la lueur d'un noir flambeau,

Penché sur un lit sans rideau,

Dans un déshabillé d'hermite,

Vous griffonne aujourd'hui sans

fard,

Et peut-être sans trop de suite,

Ces vers enfilés au hasard ;

Et tandis que pour vous je veille,

Long-temps avant l'aube vermeille,

Empaqueté comme un Lapon,

Cinquante rats à mon oreille

Ronflent encore en faux bourdon.

Si ma chambre est ronde ou quar-

C'est ce que je ne dirai pas : [rée,

Tout ce que j'en fais sans compas,

C'est que depuis l'oblique entrée,

Dans cette cage reserrée,

On peut former jusqu'à six pas.

Une lucarne mal vitrée,

Près d'une gouttière livrée

A d'interminables sabbats,

Où l'Université des chats,

A minuit, en robe fourrée,

Vient tenir ses bruyans états :

Une table mi-démembrée,

Près du plus humble des grabats ;

Six brins de paille délabrée,

Tressés sur deux vieux échalats,

Voilà les meubles délicats

Dont ma *Chartreuse* est décorée,

Et que les frères de Borée

Bouleversent avec fracas,

Lorsque sur ma niche éthérée,

Ils préludent aux fiers combats

Qu'ils vont livrer sur vos climats ;

Ou quand leur troupe conjurée

Y vient préparer ces frimats,

Qui versent sur chaque contrée

Les catharres & le trépas.

Je n'outre rien ; telle est en somme

La demeure où je vis en paix,

Concitoyen du peuple Gnome,

Des Sylphides & des follets.

Telles on nous peint les tannières

Où gissent, ainsi qu'au tombeau,

Les Pythonisses, les Sorcières

Dans le donjon d'un vieux château ;

Ou tel est le sublime siège,

D'où flanqué des trente-deux vents,

L'Auteur de l'Almanach de Liège

Lorgne l'histoire du beau temps,

Et fabrique avec privilège

Ses astronomiques Romans.

Sur ce portrait abominable,

On penseroit qu'en lieu pareil

Il n'est point d'instant délectable

Que dans les heures du sommeil.

Pour moi, qui d'un poids équitable,

Ai pesé des foibles mortels,

Et les biens & les maux réels,

Qui fai qu'un bonheur véritable

Ne dépendit jamais des lieux ;

Que le Palais le plus pompeux

Souvent renferme un misérable ;

Et qu'un désert peut être aimable

Pour quiconque sait être heureux ;

De ce Caucase inhabitable

Je me fais l'Olympe des Dieux.

Là, dans la liberté suprême,

Semant de fleurs tous mes instans,

Dans l'empire de l'hiver même

Je trouve les jours du Printemps.

Calme heureux ! loisir solitaire !

Quand on jouit de ta douceur,

Quel antre n'a pas de quoi plaire ?

Quelle caverne est étrangère

Lorsqu'on y trouve le bonheur ?

Lorsqu'on y vit sans spectateur,

Dans le silence littéraire,

Loin de tout importun jaseur,

Loin des froids discours du vulgaire,

Et des hauts tons de la grandeur ;

Loin de ces troupes doucereuses,

Où d'insipides présoeuses

Et de petits fats ignorans

Viennent, conduits par la folie,

S'ennuyer en cérémonie,

Et s'endormir en complimens ;

Loin de ces plates cotteries

Où l'on voit souvent réunies

L'igno-

L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforine en grand chapeau ;
Loin de ce médifant infâme
Qui de l'imposture & du blâme
Est l'impur & bruyant écho ;
Loin de ces fots atrabillaires
Qui, coufus de petits mystères,
Ne nous parlent qu'*incognito* ;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfleurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome & de Grèce
N'étant point encore dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime & sur les Auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs ;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des misères pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux & burlesques
De la crédule Antiquité ;
Loin de la gravité Chinoïse
De ce vieux Druïde empesté,
Qui sous un air symétrisé
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité ;
Loin de tous ces faux Cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers

Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs Moutiers ;
Loin de ces faufsets du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase & de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction ;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton ;
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour sauver ses vers & son nom,
Il faut être, sans imposture,
L'interprète de la nature,
Et le peintre de la raison ;
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance,
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute âme sensée
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrais, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs :
Mais sur cette légère empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est point l'asyle & le pourpris
De l'entière béatitude :

Que dis-je ? Est-on seul, après
tout,
Lorsque touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût ?
Par une illusion charmante
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non sous ces vêtemens funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célèbres,
Ils montent aux terrestres lieux ;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du
Que les citoyens d'Elysée [sort,
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux
jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours ;
Epri de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et Poète sans fade encens.
Autour de ces Ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulières,
Viennent unir leurs voix légères
Et font badiner la raison ;
Tandis que le Tasse & Milton,
Pour eux des trompettes guerrières,
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce solâtre groupe

Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes
yeux ;

Je vois Saint Réal & Montagne
Entre Sénèque & Lucien ;
Saint Evremont les accompagne,
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière ;
La Rochefoucault, la Bruyère
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs
plumes

Ma Bibliothèque & mes vœux,
Je laisse aux Savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes,
Dont l'erreur & les sots divers
Ont infatué l'Univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés & reproduits par-tout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges & le faux goût.

C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des def-
On se console de l'absence, [tins,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment cher-
cher.

Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir.
Pourrois-je, en proie aux soins
vulgaires,

Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,

Amuser en Crésus stupide,
Et Monseigneuriser un fat ?
Sur des espérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité ;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables Idoles
Prostituer la vérité ?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime Poésie,
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je par de vains accens
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'âme massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Où livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du Génie
Et les plaisirs des sentimens ?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux Arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime,
Affronter les nombreux hasards ?
Et d'ailleurs, quand la poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'immor-
telle,
M'enchaîner encor plus long-tems ?
Quand j'aurai passé mon printems,
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car enfin, au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées,
Voudrois-je me livrer encor ?

Persuadé que l'Harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie,
Et que sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas pesans
Ces vieilles Muses douairières,
Ces mères septuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui n'ayant été que Poètes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets ?
Egaré dans le noir Dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la Pourpre & les Lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris ;
Irois-je, Orateur mercenaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité ;
Et, dans l'antre de la Chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'immortel,
Par une éloquence Anglicane
Sapper & le trône & l'autel ?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'impofiture,
Ou qu'invente la vanité ;
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oïiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté ?
Non, non, avant que je m'en-
chaîne
Dans aucuns de ces vils partis,
Nos rivages verront la Seine
Revenir

Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vu les chimères;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille pêtitésses réelles
Sous une écorce de grandeur;
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux ! qui dans la paix secrète
D'une libre & sûre retraite
Vit, ignoré, content de peu;
Et qui ne se voit point sans cesse,
Jouet de l'aveugle Déesse,
Ou dupe de l'aveugle Dieu !
A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentimens:
D'une fausse Philosophie
Je hais les vains raisonnemens,
Et jamais la bigotterie,
Ne décida mes Jugemens:
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe & ma loi;
Tout lieu, tout destin, tout système,
Par-là, devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée,
Là, content j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée [min.
Vient m'ouvrir un nouveau che-
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du fort humain
Une peinture trop fidelle;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un foible rameau,
Qui, par les jeux du vague Eole,

Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante;
Et d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il furnace,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux:
L'antôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt un rivage sauvage
Et des déserts abandonnés;
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abyme sans retour.
Mais, qu'ai-je fait ? Pardon,
Aminte,
Si je viens de moraliser;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer.
Où sont, hélas ! ces douces heures
Où dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmans,
Je partageois vos sentimens ?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Oui, dès que les desirs aimables,
Jointes aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique
Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuses

Où les passions fastueuses
Font régner le luxe & le bruit
Jusques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asyle
Où, sous des feuillages secrets,
Le sommeil repose tranquille,
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art fait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans des antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agrémens François;
Je regrette les chansonnettes,
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux,
Quand vos Bergères fortunées,
Sur le soir des belles journées,
Ramènent gaîment leurs trou-
peaux.
Dans ces Palais où la mollesse,
Peinte par les mains de l'Amour,
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de la Cour;
Je regrette ces jeunes hêtres,
Où ma Muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours;
Je regrette la bonhomie,
L'air loyal, l'esprit non pointu

Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Histoire, les Héros, les Dieux,
Et toute la Mythologie
Pour un quartaut de Condrieux.

Ainsi de mes plaisirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappelant le règne charmant,
Je me redis incessamment :
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Couvrez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins & des mortels ?
Dans cette gracieuse attente,
Amince, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le Dieu de la lumière,
Echappé des feux du Lion,
Du Dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pèlerinage.
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparaitrai soudain,
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Ufbeck à la main ;
Ou bien, dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asyle,
Et trouvant des périls nouveaux,

La Perdrix en vain fugitive
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les coteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps & du hasard.
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine Comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite République
Si long-temps projetée en vain.
Une Divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel Etat ;
La Franchise en fera le Code,
Les Jeux en seront le Sénat ;
Et sur un Tribunal de roses,
Siège de notre Consulat,
L'Enjouement jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude ;
La Raison quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment ;
La Vertu n'y sera point prude,
L'Esprit n'y sera point pédant,
Le Savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément ;
Pourtvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment ;
On y proscrira l'étalage
Des Phrasiars, des Rhéteurs bouffis ;

Rien n'y prendra le nom d'ouvrage,
Mais, sous le nom de badinage,
Il fera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques forniettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse,
Jusques sur Bacchus & les Ris ;
Par un arrêt en vaudevilles,
On bannira les faux Plaisans,
Les Cagots fades & rampans,
Les Complimenteurs imbécilles,
Et le peuple des froids Savans ;
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans les Statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde.
Toujours fades & rampans,
Le Soleil levé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confidence ;
Ce canton veut être inconnu :
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple il est perdu.
Les Etats de la République
Chaque Automne s'assembleront,
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs & nos plaisirs.

LES OMBRES.

ÉPITRE

Par le même.

DES Régions de Sylphirie,
De ce séjour aérien,
Dont ma douce Philosophie
Sait bannir la mélancolie,
En rimant quelqu'aimable rien ;
SALUT, santé toujours fleurie,
Solitude & libre entretien
A la République chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déjà rendu citoyen.
Dans votre Epître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE,
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger & badin,
La carte du Classique empire,
Et les mœurs du peuple Latin.
A la gaité de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Ecartons la Muse empestée,
Qui se guindant sur de grands mots,
Préside à la Prose toisée
Des Poètes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Elysée
Dans le plaisir pur & parfait
De mon hermitage secret :
Par un contraste assez bizarre,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non sur un ton triste & pesant ;
Ennemi des Muses plaintives,
Jusques sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant,

Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux ;
Des pleurs, des prisons, des en-
traves,
Un séjour vaste & ténébreux ;
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidelle empreinte
Du triste Royaume des nuits ?
N'en doutez point : ce que la Fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erèbe & son cortège
Confrontez ces antres divers,
Et, dans le portrait d'un Collège,
Vous reconnoîtrez les Enfers :
Tel étoit le vrai parallèle,
Que dans cette dernière nuit
Un songe offroit à mon esprit ;
Aminte, je me le rappelle ;
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et, si ma mémoire est fidelle,
Je vous entretenois ainsi.
Venez, de la docte poussière
Osez franchir les tourbillons,
Perçons l'inférieure carrière
Des Scolastiques régions :
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours ;
Sur cette demeure proscrire
La nuit semble régner toujours :
Là, de la charmante Nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure
N'ornent point ces lieux détestés ;
Les seuls oiseaux d'affreux augure

Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron ;
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans son caractère
La triple rigueur de Cerbère,
Et l'âme avare de Caron :
Ainsi que ces ombres légères
Qui, pour leurs demeures pre-
mières,
Formoient des regrets & des vœux ;
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.

Entrons sous ces voutes antiques
Et sous les lugubres portiques
De ces Tribunaux renommés ;
Au lieu de ces voiles funèbres,
Qui, de l'empire des ténèbres,
Tapissoient les murs enfumés,
D'une longue suite de thèses
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaïses,
Supplice éternel du bon sens.
A la place des Tisiphones, [gones,
Des Sphinx, des Larves, des Gor-
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'aperçois des tyrans nouveaux,
L'Hyperbole aux longues échasses,
La Catachrèse aux doubles faces,
Les Logogryphes effrayans,
L'impitoyable Syllogisme,
Que fuit le ténébreux Sophisme,
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégère
Ici rassemble, avant le temps,
Ces Mânes jeunes & tremblans,
Et ravis au sein de leur mère !
Sur leurs déplorables destins,

Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triste puissance :
Un Sceptre noir arme leurs mains.
Ainsi Rhadamanthe aux traits
sombres,

Balançant l'Urne de la Mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du sort.
Mais quelles alarmes soudaines !
D'où partent ces longues clameurs ?
Pourquoi ces prisons & ces chaînes ?
Sur qui tombent ces fouets ven-
geurs ?

Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéon ;
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels sont ces brûlans soubiraux ?
Que vois-je ! quels nouveaux
Tantales

Maudissent ces perfides eaux !

De ce parallèle grotesque,
Moitié vrai, moitié romanesque,
Amince, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier ;
Si, dans cet endroit de mon songe,
Un cruel osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge,
Et le prestige officieux
Qui vous présentait à mes yeux.
Ce hideux bourreau, moins un
homme

Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lam-
beaux :

Et dans l'horreur du Crépuscule,
Tenant leur Conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux ;
Ce spectre, dis-je, au front sinistre,
Du tumulte bruyant ministre,

Affublé de l'accoutrement
D'un précurseur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour, troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la
nuit ;

Et d'une bougie sépulcrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramène le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du sein délectable
Et des songes & du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux Cieux je cherche en vain
l'aurore ;

Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'est point prêt encore
A quitter les Nymphes des mers.
Astre qui réglas ma naissance,
Pourquoi ta suprême puissance,
En formant mes goûts & mon
cœur,

Y versa-t-elle tant d'horreur
Pour la monachale indolence ?
Plus respecté dans mon sommeil,
Exempt des craintes du réveil,
J'eusse, les deux tiers de ma vie,
Dormi sans trouble, sans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéfin.

Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur ;
Qu'importe ? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence ;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance :
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur ?
Par votre missive charmante,
Vous me chargez de vous donner

Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelque anecdote amusante :
Mais que puis-je vous griffonner ?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Thuilleries,
Intéressant fort peu mes soins,
Vous amuseroient encor moins ;
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instans,
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style
Sur les bagatelles du temps.
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Que tout soit changé sur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront ;
Exempts de soucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles,
Qui, dans la chambre d'un vaisseau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau ;
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.

A tout le petit consistoire,
Où ne sont échos imprudens,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y consens :
Mais sauvez-la des jugemens
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de méditante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur le champ, iroit sans repos,
Dressant la crête & battant l'aile,
Glapir quelque alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots :
Ou qui, pour parler sans emblème,

Dans

Dans quelque parloir médifant,
Iroit afficher l'anathème
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique & couvert,
Que vient de verser sa cabale
Sur l'histoire de DOM VER-VERT.
Faites en cette critique année
Où le Perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sais comment,
Au secret de son maître absent.
Selon la gazette Neuftrique,
Cet amusement poétique
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sais quel manuscrit,
Par un Prestolet famélique,
Se vend, à l'insçu de l'Auteur,
Par ce petit collet profane,
Et déjà vaut une soutane
Et deux castors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit pas trop lasse,
Ce seroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du saint Oiseau ;
De narrer comme quoi la pièce
Portée au sortir de la presse
Au Parlement Visitandin,
Causa dans leurs saintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et sonna par-tout le tocsin ;
Comme quoi les Mères notables,
L'Etat-major, les Vénérables
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronnés, comme exécra-
bles,
Jansénistes, impardonnables,
Et notoirement imposteurs ;
Mais comme quoi des jeunes Sœurs

La Jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups,
Ravi VER-VERT à ce courroux,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médifant,
Les jeunes Sœurs, d'un œil content,
Ont vu draper les graves Mères,
Les révérendes Douairières,
Et la grand'Chambre du Couvent.
Une None sempiternelle
Prétend prouver à tout fidelle
Que jamais VER-VERT n'exista ;
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du Perroquet Missionnaire,
Parmi celles de ce temps-là.
Je crois que la remarque habile
De la Cloitrière Sybille,
N'en déplaît à sa charité,
Sera de peu d'utilité ;
Car dès que VER-VERT est cité
Dans les Archives du Parnasse,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité ?
Toutefois ce procès mystique,
Au carnaval se jugera ;
Dans un Chapitre oecuménique
L'Oiseau défendeur paroîtra ;
La vieille Mère Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps,
Et, dans le fort des argumens
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernières dents.
Mais la jeune Sœur Pulchérie,
Qui pour VER-VERT pérorera,
Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent là,
Très-sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire Harpie :
A plaider contre le printemps,
L'Hiver doit perdre avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies ;

Trop paresseux pour abrégier,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger :
J'abandonne l'exaétitude
Aux gens qui riment par métier :
D'autres sont des vers par étude,
J'en fais pour me désennuyer ;
Ainsi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire :
L'esprit n'est jamais las d'écrire,
Lorsque le cœur est de moitié.

EPI TRE

AU P. BOUGEANT, JESUITE.

Par le même.

DE la paisible Solitude,
Où, loin de toute servitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la Ville,
Si j'en voulois suivre le cours,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du domaine & des favoris
De la brillante Bagatelle,
La Divinité de Paris ;
Le dédale des aventures,
Les affiches & les brochures,
Les colifichets des Auteurs,
Et la gazette des coulisses,
Avec le Roman des Actrices,
Et les querelles des Rimeurs ;
Je n'adresserois cette Epître
Qu'à l'un de ces oisifs errans

Qui

Qui, chaque soir, sur leur pupitre,
Rapportent tous les Vers courans ;
Et qui, dans le changeant empire
Des Amours & de la Satire,
Acteurs, Spectateurs tour à tour,
Possèdent toujours à merveille
L'historiette de la veille,
Avec l'étiquette du jour.

Je pourrais décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes,
Devant qui l'humble adulateur,
De ses Muses pusillapimes
Vient étaler la pesanteur,
Si je savais louer en face,
Et dans un éloge imposteur,
Au ton rampant de la fadeur
Faire descendre l'art d'Horace :
Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon peu courtisan,
Préfère l'entretien d'un sage
Et le simple nom d'un ami,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un Grand dans la pompe en-
dormi.

Pour les protecteurs que j'honore
Que seroient mes foibles accens ?
Ainsi que les Dieux qu'on adore,
Ils sont au-dessus de l'encens.

C'est donc vous seul que sans
contrainte,
Et sans intérêt & sans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable Père,
Vous, dont l'esprit, le caractère
Et les airs ne sont point montés
Sur le ton fortement austère
De cent tristes paternités,
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légèreté,
Pour dissimuler la misère
D'un esprit sans aménité,
D'une sagesse minaudière

Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur tanière
Que sous la lugubre bannière
De la grave formalité ;
Vous, dis-je, ce Père vanté,
Vous, ce Philosophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupile,
Et l'enfant de la liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet asyle,
Pour aller reprendre à la Ville
Les chaînes de la gravité ?
Amant & favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuses
Pour avoir fui si promptement ;
Le désir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris ?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque Pédant ignoré,
Et pour resorger maint volume
Aux antres Latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaises,
Immolant aux doctes sadaïses
L'esprit & la félicité,
Partager avec privilège
Des Patriarches du Collège,
L'ennuyeuse immortalité ?
Non, l'esprit des aimables Sages
N'est point né pour les gros ou-
vrages,
Souvent publics incognito ;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio.
Quoi ! sur votre Philosophie
Que les rayons de l'enjouement
Faisoient briller d'un feu charmant,
La profane mélancolie

Auroit-elle, malgré les Jeux,
Porté ses nuages affreux ?
Martyr de la Misanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agrément,
Qui nous fait supporter la vie ;
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentimens,
Les doux transports de l'harmonie,
Et les jeux de la poésie,
Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie ?
Et par quelle bizarrerie
Anachorète cazanier,
Pour aller encore essuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois & de Pomar ?
Non, vous tenez de la Nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le sage & l'heureux,
Pour vous condamner au silence,
Loin de ces biens & de ces jeux
Dont la tranquille jouissance,
Proscrite chez le peuple sot,
Distingue le mortel qui pense,
De l'automate & du cagot ;
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une âme philosophique,
Verser le poison léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'allégresse,
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystère,
Pourquoi reprocher au hasard
De ce prompt & triste départ
La cause trop involontaire ?
Oui, vous seriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque Belle,

Je lui dirois peut-être aussi
Que depuis sa fuite cruelle
Les Oiseaux languissent ici ;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile,
Qu'on n'entend plus les chalu-
meaux,

Qu'on ne connoît plus les échos ;
Enfin la longue kyrielle
De tout le Phébus ancien :
Et sans doute il n'en seroit rien ;
Tous les moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions ;
Sans chagrins réflexions
Les Amours songeroient à plaire ;
Mirtyle toujours plus heureux
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa Bergère ;
Et les ruisseaux, apparemment,
Entre les fleurs & la fougère,
N'en iroient pas plus lentement.
Mais sans ces fadeurs de l'Idylle,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu l'Automne plus charmant.

Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ces vallons chéris :
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris ;
Et pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût, guidé par la finesse,
Vient unir les arts au plaisir ;
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.

Tour à tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas ;

Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage ;
Où sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou fous à l'unisson,
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange & la satire,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine,
Jusqu'au solâtre Triolet.

Que l'insipide symmétrie
Règle la Ville qu'elle ennuie ;
Que les temps y soient concertés,
Et les plaisirs même comptés ;
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie
Ne sont point les Dieux des ha-
meaux :

Au poids de la triste satire
On n'y pèse point tous les mots ;
Et si l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos ;
Tout y fait des plaisirs nouveaux,
Le hasard, l'instant les décide.
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole soudain,
Et sans prévoir le lendemain,
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déjà le noir Sagittaire,
Couronné de tristes frimats,
Vient bannir Flore défolée,
Et qu'avec Pomoné exilée,
L'Astre du jour suit nos climats.

Oui, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissans ;
Zéphir n'a point quitté nos champs ;
Nos jardins ont encor des roses :
Où règnent les amusemens,
Il est toujours des fleurs écloses,
Et les plaisirs sont le Printemps.

Echappé de votre hermitage,
Et sur ce fortuné rivage
Porté par les songes légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embellissent ces Verger ;
Elève ici de la Nature,
L'Art lui prêtant ses soins brillans,
Y forme un Temple de verdure
A la Déesse des Talens.
Sortez du sein des violettes,
Croissez, feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrètes
Aux plus doux accords destinés !
Ma Muse pour vous attendrie
D'une charmante rêverie
Subit déjà l'aimable loi ; [gues,
Les bois, les vallons, les monta-
Toute la scène des campagnes
Prend une âme & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout est mort, tout est solitaire ;
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde
claire,

Les Zéphirs ne sont que du bruit :
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille, tout pense, tout vit ;
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce sont des Nymphes fugitives,
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un Berger ;
Ces fougères sont animées ;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce sont des Belles transformées ;

Ces papillons sont des Amours.

Mais pourquoi ma raison oisive,
D'une Muse qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle sur cette rive
Des objets au Sage étrangers,
Sans fixer sa vûe attentive
Sur l'exemple de ces Bergers ?
Si dans l'imposture éternelle
De nos menfonges enchanteurs,
Il reste encor quelque étincelle
De la Nature dans nos cœurs ;
Sauvés du séjour des prestiges,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique simplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été ;
Et si, malgré leur douceur pure,
Ces biens pour toujours sont perdus,
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'est plus.

Oui, chez ces Bergers, sous
ces hêtres,

J'ai vu dans la frugalité,
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité ;
J'ai vu dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure Volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaité,
De douceur & de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe & de la dignité.

Parmi le faste & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ses plus beaux
jours,

Avec de l'esprit & des graces,
S'ennuie au milieu des amours ;
Ici j'ai vu la tendre Lise,

A peine en son quinzième Été,
Sans autre espoir que la franchise,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuse, plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux sons d'une musette ;
Et parmi les plus simples jeux,
Portant le plaisir dans ses yeux,
Écrit des mains de la Nature,
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'imposture
A l'œil trompeur & concerté
D'une Coquette fastueuse,
Qui, par un fourrir emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heu-

Et jouer la vivacité. [reuse,
Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonneur innocent ;
Pour répondre à qui le méprise,
Qu'il nous fût que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Lise,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse & de fleurs.

Feuillage antique & vénérable,
Tempie des Bergers de ces lieux,
Orme heureux ! monument dura-
De la pauvreté respectable [ble
Et des amours de leurs aïeux ;
O toi ! qui depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus ;
Sur ces bord depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité première
Fuir devant la fausse lumière
De mille brillantes erreurs ?
Non, chez cette race fidelle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle

Que tu voyois briller chez elle,
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau :
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, règne sur les âges,
Echappé toujours aux ravages
D'Eole, du fer & des ans,
Fleuris jusqu'au dernier printemps,
Et dure autant que ces rivages ;
Au chêne, au cèdre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux :
Les lambris couvrent les faux-
sages,

Tes rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité,
Mon esprit toujours enchanté,
Pénètre au sein de la Nature,
Et s'y plonge avec volupté ;
Hélas ! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le Plaisir vole, le Temps fuit ;
Et bien-tôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les Jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit !
Trop tôt, hélas ! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux chaos de la Ville ;
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embaras,
Qui, pour tout esprit raisonnable,
Sujet de gêne & de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié.

Mais outre ces peines communes
Qui

Qui nous attendent au retour,
Où les chaînes importunes
Et de la Ville & de la Cour,
Il est un fatal appanage
De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses Elèves malheureux.

Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déjà je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie,
Par l'importune Poésie
Malgré moi-même un peu connu ;
Déjà j'entends les périodes,
Et les questions incommodes
De ces furets de Vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui persuadés que l'étude
Me tient absent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma folitude
A l'oïveté de leur voix.

Hé bien, me dit l'un, dont l'Idylle
Enchanter l'esprit doux et curieux,
" Sans doute, élève de Virgile,
" Sur des pipeaux harmonieux,
" De Lcidas & d'Amarille
" Vous aurez soupiré les feux ?
" Vous aurez chanté les beaux
" yeux,
" Les premiers soupirs de Silvie,
" Et des bouquets de la prairie
" Vous aurez orné ses cheveux ?
" Qu'apportez-vous ? point de
" mystère,

(Me vient dire avec un souris
Quelque suivant de beaux-esprits,
Insecte & tyran du Parterre,
" L'ouvrage est-il pour Thomassin,
" Pour Pélissier ou pour Gauffin ?
Je suis, j'échappe à la poursuite

De ces Colporteurs trop communs ;
Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
D'autres lieux, d'autres importuns.

" Enfin, dit-on, de votre absence
" Revenez-vous un peu changé ?
" Du sommeil de la négligence
" Votre esprit enfin dégagé,
" Immolera-t-il l'indolence
" Aux succès d'un travail rangé ?
Ainsi déclame sans justesse
Contre les droits de la paresse
Un froid censeur, qui ne sent pas
Que, sans cet air de douce aisance,
Mes Vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs paresseux de France,
Les seuls Juges dont je fais cas.

Par l'étude, par l'art suprême,
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits ;
Pour moi dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes esprits :
On n'est jamais bien que soi-même ;

Et me voilà tel que je suis.
Imprimés, affichés sans cesse,
Et s'entrechassant de la presse,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits stériles,
Et d'opuscules puériles
Auxquels sans doute ils survivront :
A cette abondance cruelle,
Je veux toujours, en vérité,
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la stérilité :

J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuise en rameaux superflus,
Que ce myrte tendre & docile,
Qui croissant sous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,

S'épanouit négligemment,
Et se couronne lentement.
Il est vrai qu'en quittant la Ville,
J'avois promis que, plus tranquille
Et dans moi-même enseveli,
Je saurois, disciple d'Horace,
Unir les Nymphes du Parnasse
Aux Bergères de Tivoli ;
J'avois promis, mais tu t'abusas,
Si tu comptes sur nos discours ;
Cher ami, les sermens des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du Philosophe & du Berger,
Trois mois j'ai vécu sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde ;
Et je t'avoue ingénument
Que très-peu fait à voir l'Aurore
Que j'aperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclore
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valaient mieux que mon serment.

Toi, dont la sagesse riante
Souffre & seconde nos chansons,
Ami, sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons.
Dès qu'entraînés par l'habitude,
Au séjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez une élève d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambrosie,
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie,
Que la bonne Philosophie
Permet à ses vrais Nourrissins.
Cette Anacréontique Orgie,
Livrée à la vive énergie

Du génie & du sentiment,
 Ne fera point assurément
 De ces fêtes sombres & graves,
 Où périt la vivacité,
 Où les agrémens sont esclaves,
 Et s'endorment dans les entraves
 De la pesante autorité. [guide
 Nous n'y choisirons point pour
 Cette raison froide & timide,
 Qui toise impitoyablement
 Et la pensée & le langage,
 Et qui, sur les pas de l'usage,
 Rampe géométriquement.
 Loin du mystère & de la gêne,
 Pensant tout haut & sans effort,
 Admettant la raison sans peine
 Et la faillie avec transport;
 D'une Ville tumultueuse
 Nous adoucirons le dégoût :
 La raison est par-tout heureuse,
 Le bonheur du sage est par-tout;
 Et puisqu'il faut du ton stoïque
 Egayer la sévérité,
 La Ville, malgré ma critique
 Et l'éloge du sort rustique,
 Reverra mon cœur enchanté;
 Dans ses caprices agréables,
 Et dans son brillant le plus faux,
 Paris a des charmes semblables
 A ces Coquettes adorables
 Qu'on aime avec tous leurs défauts.
 Mais quoi! tandis que ma
 pensée,
 Plus légère que le Zéphir,
 Folâtre à la fois & sensée
 Vole sur l'aile du Plaisir,
 Dieux! Quelle nouvelle semée
 Subitement dans l'univers
 Vient glacer mon âme alarmée,
 Et quelle main de feux armée
 Lance la foudre sur mes Vers?
 Sur un char funèbre portée,

Des Graces en deuil escortée,
 La Renommée en ce moment
 M'apprend que la Parque inhu-
 maine;
 Sur les tristes bords de la Seine,
 Vient de plonger au monument
 Des Mortels le plus adorable,
 L'ami de tout heureux talent
 Et de tout ce qui vit d'aimable,
 Le Dieu même du sentiment,
 Et l'oracle de l'agrément.
 O toi! mon guide & mon modèle,
 Durable objet de ma douleur,
 Toi, qui malgré la mort cruelle,
 Respires encor dans mon cœur,
 Illustre Ariste, ombre immortelle,
 Ah! si du séjour de nos Dieux,
 Si de ces brillantes retraites
 Où tes mânes ingénieux
 Charment les ombres satisfaites
 Des Sévignés, des La Fayette,
 Des Vendômes & des Chaulieux.
 Tu daignes, sensible à nos Rimes,
 Abaisser tes regards sublimes
 Sur le deuil de ces tristes lieux;
 Et si de l'éternel silence
 Traversant le vaste séjour,
 Un Dieu te porte dans ce jour
 La voix de ma reconnaissance;
 Pardonne au légitime effroi,
 Au sombre ennui qui fond sur moi,
 Si dans les fastes de Mémoire,
 Je ne trace point à ta gloire
 Des Vers immortels comme toi.
 Moi, qui voudrois en traits de
 flamme
 Graver aux yeux de l'avenir,
 Ma tendresse & ton souvenir,
 Comme ils resteront dans mon âme
 Gravés jusqu'au dernier soupir;
 J'irois dans le Temple des Graces
 Laisser d'ineffaçables traces

De cette sensible bonté,
 L'amour, le charme de notre âge,
 Ou, pour en dire davantage,
 L'éloge de l'humanité;
 Mais, à travers ces voiles sombres,
 Quand je te cherche dans les om-
 bres,
 Dans le silence du tombeau,
 Puis-je soutenir le pinceau?
 Que les beaux Arts, que le Por-
 tique,
 Que tout l'empire poétique,
 Où souvent tu dictas des lois,
 Avec la Seine inconsolable,
 Pleurent une seconde fois
 La perte trop irréparable
 D'Aristippe, d'Anacréon,
 D'Atticus & de Fénelon;
 Pour moi, de ma douleur profonde
 Trop pénétré pour la chanter,
 N'admirant plus rien en ce monde
 Où je ne puis plus t'écouter,
 Sur l'Urne qui contient ta cendre,
 Et que je viens baigner de pleurs,
 Chaque printems je veux répandre
 Le tribut des premières fleurs;
 Et puisqu'enfin je perds le maître
 Qui du vrai beau m'eût fait con-
 noître
 Les mystères les plus secrets,
 Je vais à tes sombres Cyprés
 Suspendre ma lyre, & peut-être
 Pour ne la reprendre jamais.

EPI T R E
SUR LA CALOMNIE,

A Madame Du CHATELET,

PAR VOLTAIRE.

ECOUTEZ-MOI, respectable Emilie :
Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie ;
On vous craindra. Votre tendre amitié
Est confiante ; & vous serez trahie.
Votre vertu, dans sa démarche unie,
Simple & sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout homme à la cour,
Par passe-temps, scuffre & rend tour à tour.
La médisance est la fille immortelle
De l'amour-propre & de l'oïveté.
Ce monstre ailé paroît mâle & femelle
Toujours parlant, & toujours écouté.
Amusement & fléau de ce monde,
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos :
Rebut du sage, elle est l'esprit des fots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les Beaux-esprits, les Belles & les Grands,
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satire ;
Un bon couplet, chez ce peuple salot,
De tout mérite est l'infailible lot.
La jeune Eglé de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,

A son mari, qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la Reine ;
Le lendemain, sans savoir trop comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi la chansonne, & son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
Eglé s'en meurt, ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Eglé, d'un tel outrage ;
Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Lisez-moi Bayle à l'article Schomberg ;
Vous y verrez que la Vierge Marie
Des chansonniers comme un autre a souffert.
Jérusalem a connu la satire.
Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
Prennent ses lois ; la terre est son empire ;
Mais, croyez-moi, son trône est à Paris.
Là tous les soirs la troupe vagabonde
D'un peuple oisif, appelé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude & l'ennui qui le suit.
Là sont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oïsons & bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des fots, & trichant au piquet.
Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, dansant, minaudant à la fois.
Si, par hasard, quelque personne honnête,
D'un sens plus droit, & d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé sa tête,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux ;
Tout aussi-tôt leur brillante cohue,
D'étonnement & de colère émue,
Bruyant essaim de frelons envieux,
Pique & poursuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas ! trop imprudente,
Ce miel si pur & si peu fait pour eux.

X

Quant

Quant aux héros, aux princes, aux ministres,
Sujets usés de nos discours sinistres,
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
Depuis César jusqu'au jeune Louis,
De Richelieu jusqu'à l'amî d'Auguste,
Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.
Ce grand Colbert dont les soins vigilans
Nous avoient plus enrichis en dix ans,
Que les mignons, les catins & les prêtres
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres,
Cet homme unique, & l'auteur & l'appui
D'une grandeur où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'état murmurer contre lui,
Et le François osa troubler la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.

Lorsque Louis, qui d'un esprit si ferme
Brava la mort contre ses ennemis,
De ses grands cœurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle alloit à Saint-Denis ;
J'ai vu son peuple, aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encore son roi.
Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon Régent qui gâta tout en France.
Il étoit né pour la société,
Pour les beaux arts & pour la volupté ;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable ;
Et cependant, ô mensonge ! ô noirceur !
Nous avons vu la ville & les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms : Quelle absurde fureur !
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs appelés *Philippiques*,
De l'impudent effroyables chroniques ;
Et nul François n'est assez généreux
Pour s'élever, pour déposer contre eux.

Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer ;
La vérité perdue en ce nuage,
Tout est de gloire à vous justifier.

Mais voulcz-vous, après ce grand exemple,
Baïsser les yeux sur de moindres objets ?
Des souverains descendons aux sujets.
Des beaux esprits ouvrons ici le temple :
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Desfontaines contemple,
Et que Gacon ne visita jamais.
Entrons. D'abord on voit la jalouse,
Du Dieu des vers la fille & l'ennemie,
Qui sous les traits de l'émulation,
Souffle l'orgueil, & porte sa furie
Chez tous ces fous, courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée ;
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable & mordant Janséniste
N'en a lancé sur le fin Moliniste,
Ou que Doucin, cet adroit casuiste,
N'en a versé dessus Pasquier Quesnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse, & jamais corrigé,
Ce vil Rufus. (*J. B. Rousseau*), que jadis votre père
A par pitié tiré de la misère,
Et qui bientôt, serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avoit ranimé ;
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,
Devant Thémis accusa l'innocence ;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tissés de honte & de forfaits,
Vient rallumer aux marais de Bruxelles
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.
Et que feront tous les traits satiriques
Que d'un bras foible il décoche aujourd'hui,
Et ces rames de larcins marotiques,
Moitié François & moitié Germaniques,
Pétris d'erreurs & de haine & d'ennui ?
Quel est le but, l'effet, la récompense
De ces recueils d'impure médifance ?

Le malheureux, délaissé des humains,
Meurt des poisons qu'ont préparés ses mains.

Ne craignons rien de qui cherche à médire,
En vain Boileau, dans ses sévérités,
A de Quinault dénigré les beautés ;
L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,
Rit de sa haine, & marche à ses côtés.

Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je fais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, & même du repos.

Voici le point sur lequel je me fonde :
On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampan dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément tourmentans votre vie.
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous lève son front altier.
Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine ;
Tel est l'état de la nature humaine.
La jalousie & tous ses noirs enfans
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.
Montez au ciel ; trois déesses rivales
Troublent le ciel, qui rit de leurs scandales.
Que faire donc ? à quel saint recourir ?
Je n'en fais point : il faut savoir souffrir.

E P I T R E

SUR L'AGRICULTURE.

Par le même. En 1761.

QU'IL est doux d'employer le déclin de son âge,
Comme le grand Virgile occupa son printemps !

Du beau lac de Mantoue il aimoit le rivage ;
Il cultivoit la terre & chantoit ses présents !

Mais bientôt ennuyé des plaisirs du village,

D'Alexis & d'Aminte il quitta le séjour,

Et malgré Mévius il parut à la cour.

C'est la cour qu'on doit fuir ; c'est au champ qu'il
faut vivre. [suivre :

Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à

Tu gardas le troupeau, mais c'étoient ceux d'un roi :

Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue,

Que le parc de Versailles & sa vaste étendue.

Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris,

Prêta des agrémens au chalumeau champêtre ;

Mais il vantoit des soins qu'il craignoit de connoître,

Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.

Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise.

Ne célébrons jamais que ce que nous aimons :

En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise ;

Ou chantez vos plaisirs, ou quittez les chansons :

Ce sont des faussetés & non des fictions.

Mais quoi ! loin de Paris se peut-il qu'on respire ?

Me dit un petit-maître amoureux du fracas.

Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas :

On s'oublie, on espère, on jouit, on désire :

Il nous faut du tumulte ; & je sens que mon cœur,

S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur.

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge

Mûrissent ta raison, filonnent ton visage,

Que Gausfin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi ;

Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite

T'ait noirci des poisons de sa langue maudite,

Qu'un opulent frison, de ses pareils haï,

Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite ;

Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,

Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.

Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi !

Succomber sous le poids d'un ennui volontaire !

De l'ennui ! penses-tu que retiré chez toi,

Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire ?

La Nature t'appelle, apprends à l'observer.

La France a des déserts ; ose les cultiver :

Elle a des malheureux ; un travail nécessaire,

Ce partage de l'homme, & son consolateur,

En chassant l'indigence amène le bonheur.
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissans, qui pleuroient d'être nés,
Qui redoutoient sur-tout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaiment par des nœuds désirables.
D'un canton désolé l'habitant s'enrichit ;
Turbilli, dans l'Anjou, t'imité, & t'applaudit.
Bertin, qui dans son roi voit toujours sa patrie,
Prête un bras secourable à ta noble industrie.
Trudaine sait assez que le cultivateur
Des ressorts de l'état est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins pour le soutien du trône,
A la faux de Cérés qu'au fabre de Bellone.

J'aime assez Saint Benoît ; il prétendit du moins
Que ses enfans tondus, chargés d'utiles soins,
Méritaient de vivre en guidant la charrue,
En creusant des canaux, en défrichant des bois ;
Mais je suis peu content du bon-homme François ;
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuser dans la rue,
Et voulut que ses fils, robustes fainéans,
Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.

Dieu veut que l'on travaille & que l'on s'évertue ;
Et le sot mari d'Eve au paradis d'Eden
Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.
C'est la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé sa moitié de la pomme.

Mais ne détournons point nos mains & nos regards,
Ni des autres emplois, ni sur-tout des beaux-arts.
Il est des temps pour tout ; & lorsqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main sèche les pleurs,
Sur la scène à Paris j'en fais verser peut-être ;
Dans Versailles étonné j'attendris de grands cœurs ;
Et sans croire approcher de Racine mon maître,
Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.
Au fond de son boubrier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie ;
La repréfaille est juste ; & je fais à propos
Confondre les pervers, & me moquer des sots.

En vain sur son crédit un délateur s'appuie ;
Sous son bonnet carré, que ma main jette à bas,
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot malgré la calomnie :
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie.
Les échos des rochers qui ceignent mon désert,
Répètent après moi le nom de d'Alembert.

Un philosophe est ferme, & n'a point d'artifice :
Sans espoir & sans crainte il fait rendre justice :
Jamais adulateur, & toujours citoyen,
A son prince attaché, sans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui se glissent par fois dans nos académies :
Sans aimer Loyola, condamnant Saint Médard,
Des billets qu'on exige il se rit à l'écart,
Et laisse aux Parlemens à réprimer l'Eglise.
Il s'élève à son Dieu, quand il foule à ses pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés ;
Et son âme inflexible au vrai seul est soumise.

C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois,
En guerre avec les sots, en paix avec soi-même,
Gouvernant d'une main le soc de Triptolème,
Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
La lyre de Racine & le luth de Chapelle.

O vous, à l'amitié dans tous les temps fidelle,
Vous qui sans préjugés, sans vice, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux & ma philosophie.
Vous cultivez les arts ; les arts vous ont suivie.
Le sang du grand Corneille élevé sous vos yeux,
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cigna vient m'instruire en ces lieux ;
Son ombre entre nous trois aime encor à paroître.
Son ombre nous console, & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

E P I T R E

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

CATHERINE II,

Par le même.

ELEVE d'Apollon, de Thémis & de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux-
arts, [pense ;
Qui penses en grand homme, & qui permets qu'on
Toi, qu'on voit triompher du tyran de Bizance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux ;
Prête à ma faible voix des sons mélodieux ;
A mon feu qui s'éteint rend sa clarté première :
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lu-
mière.

On m'a trop accusé d'aimer peu Mustapha,
Ses Visirs, ses Divans, son Muphti, ses fetfa,
Fetfa ! ce mot Arabe est bien dur à l'oreille ;
On ne le trouve point dans Racine & Corneille ;
Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet :
On l'exprime en François par lettres de cachet.

Oui, je les hais, MADAME, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
Des droits de la Nature, & des jouts des humains ;
Qu'un Bacha dans mon sang trempe à son gré ses
Que prenant pour sa loi sa pure fantaisie, [main ;
Le Visir au Bacha puisse arracher la vis,
Et qu'un heureux Sultan dans le sein du loisir
Ait le droit de serrer le cou de son Visir.

Ce code en mon esprit fait naître des scrupules,
Je ne saurois souffrir les affronts ridicules,
Que d'un faquin châté les grossières hauteurs
Font subir gravement à nos Ambassadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Russie.

Je suis homme, je pense, & je te remercie.
Puissent les Dieux sur-tout, si ces Dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puissent ces purs esprits, émanés du grand Être,
Ces moteurs des destins, ces confidens du maître,

Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon,
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine ;
Que sortant des débris qui couvrent sa ruine,
Athènes ressuscite à ta puissante voix !
Rend-lui son nom, ses dieux, ses talens & ses loix.
Les descendans d'Hercule & la race d'Homère,
Sans cœur & sans esprit, couchés dans la poussière,
A leurs divins aïeux craignant de ressembler,
Sont des fripons rampans qu'un Aga fait trembler.
Ainsi dans la cité d'Horace & de Scévole,
On voit des Récollers aux murs du Capitole.
Ainsi cette Circe qui savoit dans son temps
Disposer de la Lune & des quatre élémens,
Gourmandant la Nature au gré de son caprice,
Changeoit en chiens barbeta les compagnons d'U-
lysses.

Tu changeras les Grecs en guerriers généreux ;
Ton esprit à la fin se répandra sur eux.
Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes,
Pierre étoit créateur, il a formé des hommes.

Tu formes des héros : — Ce sont les souverains
Qui font le caractère & les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :
Quand Auguste boit, la République boit ;
Ce grand homme a raison. Les exemples d'un Roi
Feroient oublier Dieu, la Nature & la Loi.

Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.
Qu'un vieux Sultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal,
Ses Bachas assoupis le serviront fort mal.

Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes :
Tous ses jours sont marqués de combats & de fêtes,
Elle donne le bal ; elle dicte des loix ;
De ses braves soldats dirige les exploits ;

Par les mains des beaux-arts enrichit son empire,
Travaille jour & nuit, & daigne encore m'écrire ;
Tandis que Mustapha caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.

Si quelque chisoux lui dit que sa Hauteffe
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce,
Que son Visir battu s'enfuit très-à-propos,

Qu'on lui prend la Dacie, & Nymphée & Colchos,
Colchos où Mithridate expira sous Pompée,
De tous ces vains propos son âme est peu frappée;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler:
Il prend sa pipe, il fume; & pour se consoler
Il va dans son harem où languit sa maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle foiblesse.
Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,
Lui dit qu'il est Hercule; il le croit & s'endort.
O sagesse des Dieux! je te crois très-profonde.
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde?
Achève, CATHERINE, & rends tes ennemis,
Le Grand Turc, & les sots, éclairés & soumis.

É P Î T R E

AU ROI DE DANNEMARCK,

CHRISTIAN VII.

Par le même.

Sur la Liberté de la Presse, accordée dans tous les
Etats.

Monarque vertueux, quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golfe Baltique?
Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux;
Pour consoler ma vie, & pour me rendre heureux?
Peu de Rois comme toi transgressent les limites,
Qu'à leur pouvoir sacré la Nature a prescrites.
L'Empereur de la Chine à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste Amazone,
Qui du gros Mustapha vient d'ébranler le trône.
Et Stanislas le Sage, & Frédéric le Grand
(Avec qui j'eus jadis un petit différend)
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites,
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.
Avec Ganganelli je ne suis pas si bien :

Sur mon voyage en Prusse il m'a été peu chrétien :
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infailible.

Mais sans examiner ce qu'on doit à la Bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être Pape que Roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi;
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse;
Et libre avec respect, hardi sans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix; il bénit ta clémence; [pense;
Tu rends ses droits à l'homme, & tu permets qu'on
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,
Chacun peut tout écrire; & siffle qui voudra.

Ailleurs on a coupé les ailes de Pégase.

Dans Paris, quelquefois, un commis à la phrase
Me dit : " A mon bureau venez vous adresser.

" Sans l'agrément du Roi vous ne pouvez penser.

" Pour avoir de l'esprit allez à la Police;

" Les filles y vont bien, sans qu'aucune en rougisse;

" Leur métier vaut le vôtre; il est cent fois plus
" doux;

" Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous."

C'est donc ainsi, grand Roi, qu'on traite le Parnasse,

Et les suivans honnis de Plutarque & d'Horace!

Bélfaire à Paris ne peut rien publier,

S'il n'est pas de l'avis de Monsieur Ribadier.

Hélas! dans un état l'art de l'imprimerie

Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.

Les pointes de Voiture, & l'orgueil des grands mots

Que prodigua Balzac assez mal-à-propos,

Les romans de Scaron n'ont point troublé le monde;

Chapelain ne fit point la guerre de la Fronde.

Chez le Sarmate altier la discorde en fureur

Sous un Roi sage & doux semant par-tout l'horreur,

De l'empire Ottoman la splendeur éclipsée,

Sous l'aigle de Moscou sa force terrassée,

Tous ces grands mouvemens seroient-ils donc l'effet

D'un obscur commentaire ou d'un méchant sonnet?

Non, lorsqu'aux factions un peuple entier se livre,

Quand nous nous égorgeons, ce n'est pas pour un

livre.

Et!

Et quel mal, après tout, peut faire un pauvre
Ruiner son libraire, excéder son lecteur, [auteur ?]
Faire siffler par-tout sa charlatanerie,
Ses creuses visions, sa folle théorie.
Un livre est-il mauvais ? rien ne peut l'excuser.
Est-il bon ? tous les Rois ne peuvent l'écraser.
On le supprime à Rome, & dans Londres on l'admire ;
Le Pape le proscrit, l'Europe le veut lire.

Un certain charlatan qui s'est mis en crédit,
Prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit.
Tu n'y parviendras pas, apostat d'Hippocrate.
Tu guériras plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, cesse de vexer les vivans & les morts ;
Tyran de ma pensée, assassin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer sous ; mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme ; & de ces condamnés
La flamme en m'éclairant noircit ton vilain nez.

Mais, voilà, me dis-tu, des phrases mal sonnantes,
Sentant son philosophe, au vrai même tendantes.
Eh bien ! réfute-les ; n'est-ce pas ton métier ?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier ?
Le public a profité de toutes nos querelles :
De nos cailloux frottés il sort des étincelles ;
La lumière en peut naître ; & nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement ; je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen, & sans des adversaires,
Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents
Le tranquille esclavage écrase les talens. [ans

Tu ne veux pas, grand Roi, dans ta juste indul-
Que cette liberté dégénère en licence : [gence,
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés ;
A conserver les mœurs ils sont intéressés ;
D'un écrivain pervers ils sont toujours justes,
Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence élevés chez Marteau,
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.

Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du boubier dont il étoit sorti.

On punit quelquefois & la plume & la langue,
D'un ligueur turbulent la dévote harangue, [mons,
D'un Guignard, d'un Bourgois les horribles ser-
Au nom de Jésus-Christ prêchées par des démons.

Mais quoi ! si quelque main dans le sang s'est
Vous est-il défendu de porter une épée ? [trempée,
En coupables propos si l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
Un cuistre en son taudis compose une satire,
En ai-je moins le droit de penser & d'écrire ?
Qu'on punisse l'abus ; mais l'usage est permis.

De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse, & fut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier,
Cet art, disoit Boyer, a troublé des familles ;
Il a trop raffiné les garçons & les filles.

Je le veux ; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits ?
Tout peuple, excepté Rome, a senti les bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotoit ma patrie !
Quel opprobre, grand Dieu ! quand un peuple in-
digent

Couroit à Rome à pied porter son peu d'argent,
Et revenoit content de la Sainte Madone,
Chantant sa litanie, & demandant l'aumône !
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit
Payoit au sacristain pour sa première nuit.
Un testateur, mourant sans léguer à Saint Pierre,
Ne pouvoit obtenir l'honneur du cimetière.
Enfin, tout un royaume interdit & damné,
Au premier occupant restoit abandonné,
Quand du Pape & de Dieu s'attirant la colère,
Le Roi sans payer Rome épousoit sa commère.

Rois, qui brisa les fers dont vous étiez chargés ?
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés ?
Quelle main favorable à vos grands seigneurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadèmes ?
Et qui du fond du puits tirant la vérité,
A su donner une âme au public hébété ?
Les livres ont tout fait : & quoi qu'on puisse dire,
Rois

Rois, vous n'avez régné que lorsqu'on a su dire.
Soyez reconnoissans ; aimez les bons auteurs.
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs :
Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous
donnent ?

Plaisirs purs que jamais les remords n'empoison-
nent.

Les pleurs de Melpomène, & les ris de sa sœur,
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur ?
Souvent un Roi s'ennoie ; il se fait lire à table
De Charles ou de Louis l'histoire véritable.
Si l'auteur fut gêné par un censeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur est un sot ?
Il faut qu'il soit à l'aise ; il faut que l'aigle aitière
Des airs à son plaisir franchisse la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé ;
C'est pour baisser son cou que le ciel l'a formé :
Au cheval qui voit porte un mors est nécessaire ;
Un moine est de ses fers esclave volontaire ;
Mais au mortel qui pense on doit la liberté.
Des neuf savantes Soeurs le Parnasse habite,
Seroit-il un couvent sous une mère abbesse
Qu'un évêque bénit, & qu'un Grizel confesse ?

On ne leur dit jamais : Gardez-vous bien, ma
sœur,

De vous mettre à penser sans votre directeur ;
Et quand vous écrirez sur l'almanach de Liège,
Ne parlez des faisons qu'avec un privilège.
Que dirait Uranie à ces plaisans propos ?
Le Parnasse ne veut ni tyrans, ni bigots :
C'est une république éternelle & suprême,
Qui n'admet d'autres lois que la loi de Thélème.
Elle est plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le noble de Venise & l'esprit Genevois.
D'un bout du monde à l'autre elle étend son empire ;
Parmi ses citoyens chacun voudroit s'inscrire.
Chez nos sœurs, ô grand Roi ! le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, est toujours respecté ;
Mais leur gouvernement, à tant d'autres contraire,
Ressemble encor au tien, puisqu'à tous il fait plaisir.

E P I T R E

A D'ALEMBERT :

Par le même.

E Sprit juste & profond, parfait ami, vrai sage,
Le roi D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ou-
Le roi Danois & toi, mes juges souverains, [vraie ?]
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilège est beau ; mais que faut-il écrire ?
Me permettriez-vous quelques grains de satire ?
Virgile a-t-il bien fait de pincer Mévius ?
Horace a-t-il raison contre Nomentanus ?
Oui, si ces deux latins montés sur le Parnasse
S'égayoient aux dépens de Virgile & d'Horace.
La défense est de droit ; & d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les temps repoussa le frelon.
La guerre est au Parnasse, au Conseil, en Sorbonne.
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons personne.
Vous m'avez endormi, disoit ce bon Trublet :
Je réveillai mon homme à grands coups de sifflet.
Je fis bien : chacun rit, & j'en ris même encore.
La critique a du bon ; je l'aime & je l'honore :
Le Parterre éclairé juge les combattans,
Et la saine raison triomphe avec le temps.

Lorsque dans son grenier certain Larchet réclame
La loi qui prostitue & sa fille & sa femme,
Lorsqu'il veut de Paris faire un vaste bordel,
Mon cher abbé Bazin lui répond qu'il est tel,
Et que sur cet article on n'a plus rien à faire ;
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
Alors on examine, & le public instruit
Se moque de Larchet qui jure en son réduit :
L'abbé François écrit ; le Léthé sur ses rives
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.
Tancrède en vers croisés fait-il bâiller Paris ?
On m'ennuie à mon tour des plus pesans écrits ;
A Danchet, à Brunet le Pont-neuf me compare ;
On préfère à mes vers Crébillon le barbare ;

Cette longue dispute échauffe les esprits :

Alors, du plus beau feu vingt poëtes épris,
De chefs-d'œuvre sans nombre enrichissant la scène,
Sur de sublimes tons font ronfler Melpomène.

Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli ?
L'esprit, le goût s'épure, & l'art est embelli.

Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires,
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux stances de la Grange, aux couplets de Rousseau,
Que Mégère en courroux tira de son cerveau.
Pour gagner vingt écus, ce fou de la Beaumelle
Insulte de Louis la mémoire immortelle.
Il croit déshonorer dans ses obscurs écoris,
Princes, Ducs, Maréchaux, qui n'en ont rien appris ;
Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,
Avant que sur sa joue ou sur son omoplate,
Des Rois & des héros les grands noms soient vengés
Par l'empreinte des Lis qu'il a tant outragés.

Ces serpents odieux de la littérature,
Abreuvés de poisons & rampans dans l'ordure,
Sont toujours écrasés sous les pieds des passans.
Vive le cygne heureux qui par ses doux accens
Célébra les Saisons, leurs dons & leurs usages,
Les travaux, les vertus & les plaisirs des sages.
Vainement de Dijon l'impudent écolier
Croassa contre lui du fond de son boublier.
Nous laissons le champ libre à ces petits critiques,
De l'ivrogne Fréron disciples faméliques,
Qui ne pouvant apprendre un honnête métier,
Devers Saint-Innocent vont salir du papier,
Et sur les dons des Dieux porter leur mains impies ;
Animaux malfaisans, semblable aux harpies,
De leurs ongles crochus & de leur souffle affreux,
Gâtant un bon dîner qui n'étoit pas pour eux.

E P I T R E

AU ROI DE LA CHINE,

Sur son Recueil de Vers qu'il a fait imprimer :

Par le même.

REçois mes complimens, charmant Roi de la
Chine.

Ton trône est donc placé sur la double colline ?
On sait dans l'Occident que malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les Rois qui font des vers.
David même me plaît ; quoiqu'à parler sans feinte,
Il prône trop souvent sa triste Cité sainte,
Et que d'un même ton sa muse à tout propos
Fasse danser les monts & reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, & connoît mieux son monde ;
Il est plus varié, sa veine est plus féconde ;
Il a lu son Horace, il l'imite ; & vraiment
Ta Majesté Chinoise en devroit faire autant.

Je vois avec plaisir que sur notre hémisphère
L'art de la Poésie à l'homme est nécessaire.
Qui n'aime point les vers a l'esprit sec & lourd :
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un sourd.
Les vers sont en effet la musique de l'âme.

O toi, que sur le trône un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris,
Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton temple est-il soumis à cette loi si dure,
Qui veut qu'avec six pieds, d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte-à-côte marchans,
L'un serve pour la rime, & l'autre pour le sens ;
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourroit retrancher la moitié d'un ouvrage ?

Je me flatte, grand Roi, que tes sujets heureux
Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux.

Parmi nous le sentier qui mène aux deux collines,
Ainsi que tout le reste, est parsemé d'épines :
A la Chine sans doute il n'en est pas ainsi.
Les biens sont loin de nous, & les maux sont ici :
C'est de l'esprit François la devise éternelle.

Je veux m'y conformer ; & d'un crayon fidelle
Peindre notre Parnasse à tes regards Chinois.

Ecoute, mon partage est d'ennuyer les Rois.

Tu fais (car l'univers est plein de nos querelles)

Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles

Occupent tous les mois l'infatigable main

Des sales héritiers d'Estienne & de Plantin.

Cent rames de journaux, des rats fatale proie,

Sont le champ de bataille où le fort se déploie.

C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat,

Qui vint de Montauban pour gouverner l'E'tat.

Il donna des leçons à notre Académie,

Et fut très-mal payé de tant de prud'homme.

Du jansénisme obscur le fougoux gazetier

Aux beaux esprits du temps ne fait aucun quartier ;

Hâïet pourfuit de loin les Encyclopédistes ;

Linguet fond en courroux sur les économistes ;

A brûler les païens Rihallier se morfond ;

Beaumont pousse à Jean-Jacque, & Jean-Jacque

à Beaumont ;

Palifot contr'eux tous puissamment s'évertue.

Que de fiel s'évapore ! & que d'encre est perdue !

Parmi les combattans vient un rimeur gascou,

Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron,

Qui pour se signaler refait la Henriade ;

Et tandis qu'en secret chacun se persuade

De voler en vainqueur au haut du Mont sacré,

On vit dans l'amertume, & l'on meurt ignoré.

La discorde est par-tout, & le public s'en raille.

On se hait au Parnasse encore plus qu'à Versailles.

Grand Roi, de qui les vers & l'esprit sont si doux,

Crois-moi, reste à Pékin ; ne vient jamais chez
nous. [mire ;

Au bord du fleuve jaune un peuple entier t'ad-

Tes vers seront toujours très-bons dans ton empire.

Mais gare que Paris ne flétrit tes lauriers ;

Les François sont malins, & sont grands chansonniers.

Le Roi, me diras-tu, de la zone Cimbrique,

Accompagné par-tout de l'estime publique,

Vit Paris sans rien craindre, & régna sur les

cœurs ;

On respecta son nom comme on chérit ses mœurs.

Qui ; mais cet heureux Roi, qu'on aime & qu'on
rêve,

Se connoît en grands vers, & se garde d'en faire.

Nous ne les aimons plus ; notre goût s'est usé :

Boileau craint de son siècle, au nôtre est méprisé.

Le tragique, étonné de sa métamorphose,

Fatigué de rimer, va ne pleurer qu'en prose.

De Molière oublié le sel s'est affadi.

En vain pour ranimer le Parnasse engourdi,

Du peintre des Saisons la main seconde & pure,

Des plus brillantes fleurs a paré la Nature ;

Vainement de Virgile élégant traducteur,

De l'Isle a quelquefois égalé son auteur ;

D'un siècle dégoûté la démence imbécille

Préfère les remparts & Vauxhall à Virgile.

On verroit Cicéron sifflé dans le Palais.

Le léger vaudeville & les petits couplets

Maintiennent notre gloire à l'Opéra comique ;

Tout le reste est passé, le sublime est gothique.

N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.

Les Frérons te loueroient pour quelque argent
comptant ;

Mais tu serois peu lu, malgré tout ton génie,

Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.

Pour réussir en France, il faut prendre son temps.

Tu feras bien reçu de quelques grands savans,

Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée,

Et que la Compagnie autrefois tant vantée,

En disant à la Chine un éternel adieu,

Vous a permis à tous de renoncer à Dieu.

Mais sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,

Séguier t'affubleroit d'un beau Réquisitoire :

La Cour pourroit te faire un fort mauvais parti,

Et blâmer par arrêt tes vers & ton Changi.

La Sorbonne en latin (mais non sans solécismes)

Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes ;

Qu'il n'est de gens de bien que nous & nos amis :

Que l'enfer, grâce à Dieu, t'est pour jamais promis.

Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,

Ils ont rôti Trajan, & bouilli Marc-Aurèle :

Ils t'en feront autant ; & par-tout condamné,

Tu ne seras venu que pour être damné.

Monarque

Monarque au nez camus des fertiles rivages,
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons & de sages,
Règne en paix, fais des vers, & goûte de beaux
jours.

Tandis que sans argent, sans amis, sans secours,
Le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée ;
Que d'orages nouveaux la Perse est agitée ;
Qu'une pipe à la main, sur un large sofa,
Mollement étendu, le pesant Mustapha
Voit le Russe entasser des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles,
Et qu'un Bacha du Caire à sa place est assis
Sur le trône où les chats régnoient avec Isis.

Nous autres cependant, au bout de l'hémisphère,
Nous, des Welches grossiers postérité légère,
Livrons-nous en riant, dans le sein des loisirs,
A nos frivolités que nous nommons plaisirs ;
Et puissions, en corrigeant trente ans d'extravagances,
Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances !

E P I T R E

A H O R A C E ,

Par le même.

JE t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui respiras la mollesse & la grâce ;
Qui facile en tes vers, & gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, le vin & les amours ;
Et qui connus si bien cette sagesse aimable,
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.
Je suis un peu fâché pour Virgile & pour toi,
Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un Roi.
Mon Frédéric du moins, né Roi très-légitime,
Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.
Ton maître étoit un fourbe, un tranquille assassin ;
Pour voler son tuteur il lui perça le sein ;

Il trahit Cicéron, père de la patrie ;
Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers,
Et fit transférer sa muse au milieu des déserts.
Je fais que prudemment ce politique Octave
Payoit l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
Frédéric exigeoit des soins moins complaisants :
Nous soupions avec lui, sans lui donner d'encens ;
De son goût délicat la finesse agréable
Faisoit sans nous gêner les honneurs de sa table.
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons & les sots.
Mauvertuis gâta tout. L'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola ; je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On disoit que l'ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire ;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur étoit pour toi la cour de l'Empereur ;
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue ;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux,
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre états divers arrêtent ma pensée.
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts ;
Des riches Genevois les campagnes brillantes ;
Des Berinois valeureux les cités florissantes ;
Enfin, cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon ;
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas : heureux un peuple libre !

Je le suis en secret dans mon obscurité.
Ma retraite & mon âge ont fait ma sûreté.
D'un pédant d'Anniki j'ai confondu la rage ;
J'ai ri de sa sottise : & quand mon hermitage

Voyoit

Voyoit dans son enceinte arriver à grands flots.
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des savans, des têtes couronnées,
Je laissois du vilain les fureurs acharnées
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.

Mon séjour est charmant ; mais il étoit sauvage ;
Depuis le grand édit, inculte, inhabité,
Ignoré des humains dans sa triste beauté,
La Nature y mouroit ; je lui portai la vie ;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembloit des colons par la misère épars.
J'appelai les métiers qui précèdent les arts ;
Et pour mieux cimenter mon utile entreprise,
J'unis le Protestant avec ma sainte Eglise. [vin,

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace & Cal-
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon dessein.
André Ganganelli, ton sage & doux vicaire,
Sait m'approuver en Roi, s'il me blâme en saint Père.
L'ignorance en frémit, & Nonotte hébété
S'indigne en son taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonotte ;
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte ;
Un prêtre, Roi de Rome, un Pape, un Vice-Dieu,
Qui, deux clefs à la main, commande au même lieu
Où tu vis le Sénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par César usurpée ;
Aux champs Élysiens tu dois en être instruit.
Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, & par quel sort bi-
Le laurier des Trajans fit place à la tiare ; [zarre
Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des Saints, même des beaux esprits ;
Comment il en déchut, & par quelle aventure
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé Depure.
Ce monde, tu le fais, est un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triste, éternel & nouveau.
L'empire des Romains finit par Augustule.
Aux horreurs de la Fronde a succédé la Bulle.
Tout passe, tout périt, hors ta gloire, ton nom ;

C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon ;
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.

Hélas ! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche & sans inversions,
Peut-elle subjuguier les autres nations ?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse ;
Mais égalérons-nous l'Italie & la Grèce ?
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté ;
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
Sur vingt tons différens tu fus monter ta lyre ;
J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire ;
Je n'ose te parler de ton Ligurinus ;
Mais j'aime ton Mécène, & ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange,
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvoient contre toi ces serpens ténébreux ?
Mécène & Pollion te défendoient contre eux.
Il n'en est pas ainsi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,
A la cour quelquefois ont trouvé des prôneurs ;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une sacristie,
Ils traitent un grand Roi d'hérétique & d'impie.
L'un dit que mes écrits à Cramer bien vendus,
On fait dans mon épargne entrer cent mille écus.
L'autre que j'ai traité la Genèse de fable ; [ble.
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le di-
Soudain Fréron l'imprime ; & l'avocat Marchand
Prétend que je suis mort, & fait mon testament.
Un autre moins plaisant, mais plus hardi faussaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart,
Rédiger mon symbole en patois savoyard.

Ainsi, lorsqu'un pauvre homme, au fond de sa
En dépit de Tiffot finissoit sa carrière, [chaumière,
On vit avec surprise une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.
Chassons loin de chez moi tous ces rats du Par-
nasse ;

Jouïssons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,

Et

Et sentant que la mort assiégeoit sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront moins.
Mais, au bord du tombeau, je mettrai tous mes soins
À suivre les leçons de ta philosophie ;
À mépriser la mort, en savourant la vie ;
À lire tes écrits pleins de grâce & de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence ;
À jouir sagement d'une honnête opulence ;
À vivre avec soi-même, à servir ses amis ;
À se moquer un peu de ses sots ennemis ;
À sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grâce aux Dieux de nous l'avoir donnée.
Aussi, lorsque mon poulx intégâl & pressé
Faisoit peur à Tronchin près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains si sévère,
Approchoit ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenois mon congé :
Il sait si mon esprit, mon cœur étoit changé.

Hubert me faisoit rire avec ses paquinades,
Et j'entrois dans la tombe au son de ses aubades.
Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
Ton esprit juste & vrai, ton mépris des Enfers,
Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourroit ainsi dans Rome :
Là, jamais on ne vit Monsieur l'abbé Grizel
Ennuyer un malade au nom de l'Eternel ;
Et fatiguant en vain ses oreilles lassées,
Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc ! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra, sans me connoître,
Gourmander ma foiblesse, & me parler en maître ?
Ne suis-je pas en droit de rabaisser son ton,
En lui faisant moi-même un plus sage sermon ?
À qui se porte bien qu'on prêche la morale ;
Mais il est ridicule, en notre heure fatale,
D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger.
Un mort dans son tombeau ne peut se corriger.
Profitions bien du temps ; ce sont là tes maximes.
Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes.

La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfâns demi-polis des Normands & des Goths ;
Elle flatte l'oreille, & souvent la césure
Plait, je ne fais comment, en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
Corneille, Despréaux & Racine ont rimé ;
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose
D'abaïsser son cothurne, & de pleurer en prose.

REPONSE D'HORACE,

PAR DE LA HARPE.

[poëtes,
AU plus gai des vieillards, au plus grand des
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites
Des champs Elysiens, salut, paix & longs jours.

Tous nos morts beaux esprits, hier en grand con-
Sont venus m'annoncer ton épître charmante, [cours,
Du feu de ton printemps encor étincelante :
Car nous aimons tes vers, & toujours tes écrits
Ont charmé l'Elysée aussi bien que Paris.
Nous avons admiré ta muse octogénaire,
Son humeur enjouée & sa marche légère.
Il n'est donné qu'à toi de croître à son déclin ;
D'être au soir de ses ans ce qu'on est au matin ;
D'être un prodige en tout. Lachésis étonnée,
Composant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tissu, dont l'or devoit pâlir,
Rajeuni sous ses doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieillesse
Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse,
Où les organes durs & les sens engourdis,
Par un sentiment prompt ne sont plus avertis,
As-tu donc conservé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grâce du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux ?

Nous avions grand besoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta muse inépuisable.
Vos modernes esprits, vantés dans vos journaux,
Avec peu de respect ont traité nos héros.

Des soupers du Sophi l'admirateur grotesque,
 Hérissant de grands mots son cynisme burlesque,
 Insulte Montesquieu, dénigre Cicéron.
 On écrit à Racine en style de Pradon.
 Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte,
 En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
 La Fontaine se plaint que rêvant un beau jour,
 A** près de Psyché crut remplacer l'Amour.
 Despréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
 A su qu'Aliboron l'osoit nommer son maître.
 Il ne s'attendoit pas à ce ton familier :
 Il ne veut point, dit-il, d'un si sot écolier.
 N'en veut point sur-tout de ce plat secrétaire,
 Sous un nom qu'il dément, très-mal-adroît faussaire ;
 Il ose t'assurer, sans trop de vanité,
 Que son style à ce point n'est pas encor gâté.
 Mais moi, quoique ta main légère & délicate
 Ait brûlé sur ma tombe un encens qui me flatte,
 Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
 Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un Roi ?
 D'un Roi ? de ce nom seul mon ombre est offensée ;
 L'oreille d'un Romain en est toujours blessée.
 Ce nom seul fit jadis, sous cent coups de poignard,
 Au milieu du Sénat, tomber le grand César.
 Octave, Triumvir, fut un tyran coupable ;
 Mais il fut quarante ans magistrat équitable.
 J'ai loué ses vertus, & non pas ses forfaits.
 Il fut mon bienfaiteur, je chantai ses bienfaits ;
 J'applaudis à ses lois ; je louai sa police ;
 Je célébrai, peut-être avec quelque justice,
 Cet esprit qui joignoit tant de talens divers,
 Qui commandoit au monde, & se connut en vers.
 Que dis-je ? il posséda cet art si difficile.
 Que ses vers sont touchans, quand il pleure Virgile !
 C'est un Dieu qui l'inspire ; ou bien c'est l'amitié.
 Quel tribut par les grands plus rarement payé ?
 Trop heureux les mortels, quand leur maître est
 sensible,
 Quand son orgueil est noble & n'est pas inflexible,
 Qu'il aime les neuf sœurs, leurs jeux & leurs con-
 certs !
 Le son de sa louange est celui des beaux vers.

Qui veut être loué mérite un jour de l'être. [tre.]
 Qui l'a mieux su que toi ? qui l'a mieux fait connoi-
 Quel homme vers la gloire & l'immortalité,
 D'un plus rapide élan fut jamais emporté ?
 Ton génie a voulu, dans ses vastes ouvrages,
 Embrasser tous les arts, dominer tous les âges,
 Par-tout il jette au loin des rayons éclatans,
 Que n'éteindra jamais le long oubli des temps.
 Les morts, tu le fais bien, parlent sans flatterie ;
 Ils sont sans préjugés, comme sans jalousie ;
 Et Voltaire vivant est jugé dans ces lieux, [veux.
 Comme il doit l'être un jour par nos derniers ne-
 François, Grec ou Romain, ici chacun t'admire :
 A l'Elysée en pleurs Racine a lu Zaïre ;
 Corneille a cru revivre en écoutant Brutus ;
 Sophocle & Cicéron, embellis & vaincus,
 Se retrouvent plus grands sous ton pinceau tragique,
 Et ta Jeanne a charmé le chantré d'Angélique.
 Plutarque revoyant la liste de ses Rois,
 Cherche à qui comparer ton héros Suédois.
 Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile !
 Souvent avec Homère il parle de ton style :
 Ils disent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
 Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs Dieux.
 J'ai moins écrit que toi ; j'ai voulu moins de
 gloire.
 J'arrivai moins brillant au temple de Mémoire.
 J'aimai les voluptés, les jeux & le loisir :
 J'eus des momens d'étude, & des jours de plaisir.
 Né sous un ciel heureux, j'en sentis l'influence :
 J'abandonnai la vie à ma molle indolence :
 Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
 Varient mon bonheur, & servoient mes penchans.
 Je reçus Apollon, comme on reçoit à table
 Un ami qui nous plaît, un convive agréable ;
 Non comme un maître dur qui se fait obéir :
 Il vint charmer ma vie, & non pas l'asservir.
 Souvent à Tivoli, dans mon champêtre asyle,
 Ou sous le frais abri des bois de Lucrétile,
 Quand j'attendois Glycère au déclin d'un beau jour,
 Couché sur des carreaux disposés pour l'Amour ;
 Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie

Pénétrait

Pénétroit & mes sens & mon âme amollie ;
Qu'au loin, des instrumens l'accord mélodieux
Portoit à mon oreille un bruit voluptueux :
Alors dans les transports d'un aimable délire,
Inspiré tout-à-coup, je demandois ma lyre.
Je chantois l'espérance, & les doux souvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les desirs,
La piquante gaieté, la naïve tendresse.
Je vis dans l'art des vers que nous apprît la Grèce,
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux Dieux, ou bien à la beauté.

Quelquefois élevant ma voix & ma pensée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montois dans l'Olympe ouvert à mes accens :
Ou, choqué des travers & des vices du temps,
J'exerçois sur les sots ma gaieté satyrique :
J'acquiesçais même un jour un code poétique. [vœux ;
Mais la gloire & les arts ne bernoient point mes
Le plaisir fut toujours le premier de mes Dieux.

Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de secrétaire.
Je refusai son offre ; il n'en fut point blessé.
Accueilli dans sa cour, à sa table placé,
Je ne lui voulus point assujettir ma vie :
Il auroit dérobé mes momens à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valoient mieux que lui :
L'esclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimois beaucoup Octave, & plus l'indépendance.

Voltaire, je le sais, eut plus de complaisance ;
A la Cour autrefois il attacha son sort.
Nous connoissons ici ton Salomon du Nord,
Et sa prose éloquente, & ses rimes hardies.
D'Argens, qu'il défoloit par ses plaisanteries,
Ne nous vanta pas moins son ton, ses agrémens,
Sa chère un peu guerrière, & ses soupers charmans,
Où cessant d'être roi, pour être plus aimable,
Laisant la liberté présider à sa table,
Frédéric n'avoit plus d'ennemis que les sots,
Et même contre lui permettoit les bons mots.
Il avoit bien raison : dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de sa grandeur être toujours la dupe ?
De la société perdre tous les appas ?

L'étiquette est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité souvent masque l'insuffisance.
On s'enferme avec art dans un noble silence :
Mais qui fait bien répondre, encourage à parler.

Vos jours étoient si beaux ! qui pouvoit les troubler ?
C'est donc ce Maupertuis, ce bizarre génie, [bler ?
Géomètre chagrin que tourmentoit l'envie,
Qui, des biens & des maux sombre calculateur,
Jadis si tristement nous parla du bonheur.
Il fut jaloux & vain : mais pardonne à ses mânes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom, par toi seul, jusqu'à nous est venu.
Quant à Monsieur Fréron, il nous est plus connu ;
Au Bedlam de Pluton, fustigés par Mégère,
Visé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère,
Quel siècle n'a pas vu de ces obscurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la sottise ?
Quelquefois on les lit, toujours on les méprise.
Laisse ces vils serpens qui sifflent sur tes pas,
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.
Et qui n'adore point ta muse enchanteresse ?
Tu crains d'être au-dessous de Rome & de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la postérité :
C'est bien là d'un François l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avouerai, j'eus moins de modestie,
Je promis à mes vers une éternelle vie ;
Et, si j'en crois les tiens, je me suis peu mépris ;
Mon nom est sûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité souvent, c'est mon plus bel éloge.

Mais toi, qui des confins du pays Allobroge,
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Est-ce à toi de douter, dans tes succès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais consacrée,
Dont tu pourrois, toi seul, garantir la durée ?
Ah ! trop heureux François ! vous faites plus que
Quand la terre asservie étoit à nos genoux, [nous,
La langue des vainqueurs devint celle du monde :
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir subjugué, règne sur l'univers.
Vos drames éloquens, honneur de Melpomène,

Monumens qui manquoient à la
grandeur Romaine,
Charment vingt nations avides d'en
jouir,
Et vos voisins jaloux vous doivent
leur plaisir.
Faut-il à votre gloire encor un
nouveau titre ?
Des intérêts des Rois votre langue
est l'arbitre.
Disputant contre Orlof, l'ora-
teur du Divan,
Osman, plaide en François les
droits de son Sultan ;
Et dans Fokiani, le Turc & la
Russie
Décident en François des destins
de l'Asie.
A tant de gloire encor que peut-
on ajouter ?
Qu'on la maintienne au moins, en
sachant l'imiter.
Qu'on se garde à jamais de bannir
de la scène
Ce langage des Dieux qu'adopta
Melpomène.
Pour la première fois je t'écris
dans le tien ;
Daigne d'un étranger excuser l'en-
tretien :
Et si j'ai bégayé la langue de Vol-
taire,
Je vais te lire encor, pour appren-
dre à mieux faire.

A MARMONTEL.

PAR VOLTAIRE.

MON très-aimable successeur,
De la France historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.
Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déjà mort au monde ;
Mais sur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.
Si vers le soir un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour ;
Je me souviens qu'à votre Cour
Le temps change encor davantage.
Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs ;
Je crois voir nos jeunes Seigneurs
Avec leur brillant étalage ;
Et mes coqs-d'Inde font l'image
De leurs pesans imitateurs.
De vos courtisans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours ;
Les renards, autres chatemites,
Se glissant dans mes basses-cours,
Me font penser à des Jésuites.
Puis-je voir mes troupeaux bêlans
Qu'un loup impunément dévore,
Sans songer à des conquérans
Qui sont beaucoup plus loups en-
core ?

Lorsque les chantes du Printemps
Réjouissent de leurs accens
Mes jardins & mon toit rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Cède aux bémols des Monsignis,

Qu'on chante à l'Opéra-comique,
Quel bruit chez le peuple Hel-
vétique !

Brionne arrive, on est surpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des Immortelles ;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en est cent presque aussi belles.
Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des Dames de Rome & d'Athènes ;
On me dit : Partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'esprit & de peine.
Ainsi du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramène ;
Serois-je un esclave échappé
Qui tient encore un bout de chaîne ?
Non, je ne suis point foible assez,
Pour regretter des jours stériles,
Perdus, bien plutôt que passés,
Parmi tant d'erreurs inutiles.
Adieu. Faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaie,
Vous que les amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables ;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami ?...des fables.

R E P O N S E

DE MARMONTEL.

Ainsi par vous tout s'embellit,
Ainsi tout s'anime, tout pense
Divine & féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit.
Pour vous l'âge n'a point de glaces ;

Les

E P Î T R E

SUR LES MŒURS,

A M. DE MONTMORENCI;

PAR LE C. DE BERNIS.

Si tes aïeux les Connétables
Si les Coucis, les Châtillons,
Et tant de héros respectables,
Dont Plutus usurpe les noms,
Du fond de leurs tombeaux fun-
brés,

Où la mort les tient enchaînés,
S'offroient, vainqueurs de leurs té-
nèbres,

Aux yeux des François étonnés :
Quelle tristesse pour des hommes
Si fiers, si simples & si grands,
De voir, dans le siècle où nous
sommes,

Le luxe confondre les rangs !
De voir tant de flatteurs commodes
Encenser nos folles erreurs,
Et sur l'inconstance des modes
Régler les principes des mœurs !
Aux traits de la plaisanterie
De voir le zèle assujetti ;

L'amour sacré de la Patrie
En paradoxe converti ;
La Religion en problème,
Le sophisme en raisonnement,
L'affreux Pyrrhonisme en système,
Et la débauche en sentiment !
De voir la beauté dissolue
Proscrire par des ris moqueurs
La flamme tendre & retenue
Qui brûloit jadis dans les cœurs ;
Et toujours foible sans tendresse,
Toujours vive sans passion,
Immoler à l'illusion
L'honneur, la gloire, la sagesse !

Les fleurs sont de toute saison :
Enfant, vous orniez la raison ;
Vieillard, vous couronnez les Gra-
ces. [meaux,

Quand vous parcourez vos ha-
La joie avec vous se promène ;
Par-tout dans votre heureux do-
maine,

Vos semblables sont vos égaux :
Le soin de soulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux ;
Et pour mieux égayer la scène,
Vous observez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.

Oui, le monde est tel à-peu-près
Que vous en tracez la peinture.
L'Art doit causer peu de regrets
A qui jouit de la Nature :

Elle a de sublimes erreurs ;
Et l'Art n'a que de vains caprices :
Elle est belle dans ses horreurs ;
Et l'homme est si laid dans ses
vices ! [lousp

Croyez-moi, vos regards, vos
Sont bien moins cruels que les
nôtres ;

Et nos chiens, soit dit entre nous,
Sont moins vigilans que les vôtres.
De la Ruette & de Clairval

Grétry fait briller le ramage ;
Mais le Rossignol leur rival [mage.
De leurs chansons vous dédom-
Ne croyez pas tous les récits.

De Thomas les traits adoucis
Ont eux-mêmes flatté nos Dames :
Près Neker il étoit assis

Lorsqu'il fit de si belles âmes ;
Sur la Vénus de Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.

Des Brionnes ! ah ! qu'il est loin
Le tempsoù l'on en comptoit mille !
Notre pays, j'en suis témoin,

N'est plus en beautés si fertile.
On est plus jolie à présent,
Et d'un minois plus séduisant
On a les piquantes fineses ;
Mais du beau les temps sont passés.
De Nymphes il en est assez,
Mais nous avons peu de Déeses.

Cependant Paris doit avoir
Pour vous encor assez de charmes ;
Et quand Zaire sur le soir
Le remplit de tendres alarmes,
Il vous seroit doux de le voir
Applaudir & verser des larmes.

Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernoit aux Corneilles.
Venez, nos transports & nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.

Ah ! si j'approchois des grandeurs,
Je dirois bien que c'est dommage
Que vous n'adoriez qu'une image ;
Qu'il est d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,

Et qu'on devroit changer l'usage
Des baisers par Ambassadeurs.
Mais si Paris qui vous désire
Vous demande aux Dieux vaine-
ment,

J'aurai du moins, en vous aimant,
La douceur d'aller vous le dire.
Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous

J'irai vous bénir avec eux, [êtes ;
Et jouir du bien que vous faites.
Du flambeau de la vérité
J'irai ravir quelque étincelle,

Pour éclairer l'obscurité
Du nuage qui la recèle.
J'ai fait vœu de suivre ses pas :
Je fais bien qu'elle a moins d'appas

Que des fables enchantereffes ;
Mais ce sont de folles maîtresses
Qu'on aime & qu'on n'estime pas.

De voir enfan la volupté,
 Esclave de l'hypocrisie,
 Sacrifier par vanité
 Les plaisirs permis de la vie,
 Pour servir dans l'obscurité
 L'intempérance, la folie,
 Et les vices que multiplie
 L'espoir de leur impunité ! [bres,
 Quels jours, diroient ces frères om-
 Ont suivi nos âges heureux !
 Quels voiles ! quels nuages sombres
 Couvrent le front de nos neveux !
 C'est la vertu, non la naissance
 Qui rend les héros immortels ;
 Et leurs monumens qu'on encense
 Sont devenus par sa puissance
 Moins des tombeaux que des au-
 tels.

Et pourquoi les noms que vos pères
 Ont illustrés dans les combats,
 Deviendroient-ils héréditaires,
 Si leurs vertus ne le sont pas ?
 Vos mœurs n'ont plus que la sur-
 face

Du vrai, de l'honnête & du beau ;
 Votre amour est une grimace,
 Votre zèle un piège nouveau.
 L'esprit mêlé dans tous vos vices
 Leur donne un ton de dignité,
 Qui dérobe à des yeux novices
 L'horreur de leur difformité.

La haine conduit sur vos traces
 Le fantôme de l'amitié : [ces,
 La noirceur par la main des Gra-
 Etouffe, en riant, la pitié.

Quelle différence d'usages,
 Et quels contrastes dans les cœurs !
 Le temps avec de nouveaux âges
 Amène de nouvelles mœurs.
 Notre probité plus chrétienne
 Joignoit, sans art & sans éclat,
 La fermeté Stoïcienne.

A la franchise du soldat.
 Moins fastueux dans nos promesses,
 Moins simulés dans nos refus,
 Nous ignorions l'indigne abus
 De colorer par des fablettes
 Une amitié qu'on ne sent plus ;
 De fasciner par des finesses
 Les yeux pénétrants des Burrhus ;
 Sous les dehors des Régulus,
 De cacher les armes traîtresses
 Et les noirceurs des Manius ;
 De conserver dans les bassesses,
 L'air indépendant des Brutus,
 Et le langage des Lucrèces,
 Dans le culte impur de Vénus.

Le peuple voyoit sans murmure
 Le pouvoir des grands & des lois.
 Assujettie à ses emplois,
 Jadis l'opulente roture
 N'osoit aspirer à nos droits :
 L'or n'illustroit pas autrefois ;
 Et la Noblesse, alors plus pure,
 Naïssoit dans le sein des exploits.
 Quels jours oisifs pour les critiques !
 Mars ennoblissoit les vainqueurs ;
 Point de contrats problématiques :
 Plus clairs, plus vrais, plus au-
 thentiques

Les titres étoient dans les cœurs.
 Alors nos chars dans la carrière
 Conduits par le faste & le bruit,
 N'écrasoient pas sur la poussière
 Ce peuple avide qui vous suit ;
 Mais la fierté mâle & guerrière,
 Le zèle ardent, l'amour des lois,
 Du Louvre entr'ouvroient la bar-
 rière,

Et nous annoncoient à nos Rois.
 Ami, ce portrait véridique
 Si digne de nos bons aïeux,
 N'est pas le travail fantastique
 D'un cerveau foible ou vaporeux.

On n'y suit point du premier âge
 Le roman tant de fois cité,
 Ni le pédantesque étalage
 Des beaux jours de l'Antiquité.
 C'est un tableau que les Joinvilles
 Et les Comines ont tracé,
 Qui par le faste de nos Villes
 Est terni sans être effacé.
 Ces âges, traités de gothiques,
 Etoient les âges des Balaïards :
 Siècles de la gloire & de Mars,
 Où les vertus moins politiques
 Régnoient à la place des Arts.
 Les François nourris dans les armes
 Invitoient Bellone à leurs jeux ;
 Les ris s'unissoient aux alarmes ;
 L'Amour devenu belliqueux,
 Sous l'acier déroboit ses charmes
 Et les trésors de ses cheveux.
 Alors la tranquillité innocente
 Etoit compagne des plaisirs,
 Et l'on vouloit que la décence
 Fût l'interprète des desirs.
 Mais cette vertu fabriquée,
 Qu'affichent encor les mortels,
 N'est plus qu'une idole tronquée
 Qui déshonore les autels.
 La politesse est une écorce
 Qui couvre un cœur fourbe & léger ;
 Le ton du monde est une amorce
 Qui nous en cache le danger ;
 Le savoir, un vain étalage
 De mémoire & de vanité ;
 Notre raison, un badinage
 Où succombe la vérité.
 Mais comme l'esprit assaisonne
 Et nos vices & nos erreurs,
 Avec succès on déraisonne,
 Avec grâce on flétrit les mœurs.
 Oh ! j'aime mieux la courtoisie
 De nos antiques Chevaliers,
 Que le sel mêlé d'ambrosie

De nos voluptueux guerriers.
L'encens que brûloient pour leurs
Ces amis de la vérité, [Dames
Faisoit l'éloge de leurs flammes
Et du pouvoir de la beauté ;
Mais cette gloire diffamante
Qu'on cherche dans le changement,
Est à la honte de l'amante
Un vice applaudi dans l'amant.
Illustre ami, que de folie,
Que de néant dans les esprits !
Tous les excès qu'on multiplie
Sont prévenus par tes mépris :
D'un œil philosophe & tranquille
Tu vois les intrigues des Cours ;
Que ton exemple un jour utile
En arrête à jamais le cours,
Une Divinité volage
Nous anime & nous conduit tous :
C'est elle qui dans le même âge
Renouvelle cent fois nos goûts.
Ainsi pour peindre l'origine
De nos caprices renaissans,
Regarde une troupe enfantine,
Qui par des tuyaux différens
Dans l'onde où le savon domine,
Forme des globes transparens.
Un souffle à ces boules légères
Porte l'éclat brillant des fleurs :
De leurs nuances passagères
Un souffle nourrit les couleurs.
L'air qui les enfle & les colore
En voltigeant sous nos lambris,
Leur donne ou la fraîcheur de Flore,
Ou le teint ombré de l'Aurore,
Ou le verd inconstant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole,
Qu'un souffle léger a produit,
Dans l'instant qu'il brille & qu'il
Par un souffle s'évanouit. [vole,
François, connoissez votre image ;
Des modes vous êtes l'ouvrage,

Le vent souffle incertain vous conduit :
Vous admirez ; l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit ;
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit,

ÉPITRE

Sur l'AMBITION,

Par le même.

LA Fortune ingrate & trom-
peuse
M'appelle, un trésor à la main :
L'Ambition vaine & flatteuse
De la Cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon âme affamée
D'un titre nuisible au repos,
Aime à respirer la fumée
De l'encens que brûlent les sots ?
Crois-tu qu'aveugle je confonde
Le mérite & la dignité,
L'hommage servile du monde
Et le tribut de l'équité ?
Crois-tu que, censeur hypocrite
De la mollesse des mortels,
Je veuille, indolent Sybarite,
M'endormir au pied des Autels ?
Non, tu connois trop ma droiture.
Coupable par fragilité,
Mais ennemi de l'imposture,
Je ne joins pas l'impiété
Aux faiblesses de la Nature.
Oui, les Dieux m'ont assez donné.
Eh ! que m'importe, si tu m'aimes,
De charger de vains diadèmes
Mon front d'olives couronné ?
Le Ciel ne m'a point condamné

A traîner mes jours dans le faste,
A languir dans un Palais vaste.
Plus délicat qu'ambitieux,
J'aime un bonheur doux & facile :
Le superflu m'est inutile,
Et l'appareil m'est odieux.
J'aime les fruits délicieux
Dont nos espaliers se couronnent :
Voisins de la main & des yeux,
Ils s'offrent moins qu'ils ne se don-
Mais je n'irai pas affronter [nent ;
Un peuple de dragons avides,
Pour la gloire de disputer
Les pommes d'or des Hespérides.
La Santé le plus grand des biens,
File tous les jours de ma vie :
Que de mille siècles suivie
Elle veille au bonheur des tiens.
Si je revois fleurir encore
Les myrthes de tes jeunes ans ;
Si je revois naître l'aurore [temps,
Des premiers jours de ton prin-
Et, si ma Muse enorgueillie
De marcher de loin sur tes pas,
Unit l'estime de Délie
Aux suffrages de Maurepas ;
C'en est fait, le globe où nous
sommes
Comme un point s'échappe à mes
yeux, [hommes,
Et plus heureux que tous les
J'ai bu dans la coupe des Dieux.

ÉPITRE

A DUCLOS,

Par le même.

TU sais que d'un peu de bêtise
Le bon vieux temps est accusé ;
Mais

Mais dans ce siècle plus rusé,
J'ai grand regret à la franchise
De l'âge d'or à mépriser.
Le plaisir au front ingenu,
Sans voile étoit sans indécence.
Moins déguisé, mais mieux connu,
L'Amour avoit plus de puissance.
Quand les bergers étoient des Rois,
On ne vit pas souvent, je crois,
Des Patriarches Petits-Maitres :
L'Amour qu'on fait au pied des hé-
ritiers

Ne fait pas vanter ses exploits.
Sans art ainsi que sans mystère,
On aimoit parce qu'on s'aimoit :
C'étoit le goût seul qui formoit
La chaîne éternelle & légère,
Qui si librement retenoit
Le berger près de sa bergère.
Sous un toit couvert de fougère
Chacun sur le soir revenoit,
Et le travail entretenoit
Du plaisir l'ardeur passagère.
L'Amour, complaisant à nos yeux,
Entouré de traits & de flammes,
N'étoit, du temps de nos aïeux,
Que le besoin délicieux
De rapprocher toutes les âmes.
Une fontaine, un verd gazon,
Ombragés par un chêne antique,
Voilà la petite maison
Où l'Amour, en habit rustique,
Venoit passer chaque saison.
Notre jargon métaphysique
N'étoit pas encore inventé.
Le sentiment qu'on alembique
N'a guère de solidité :
Par un seul mot l'Amour s'explique,
L'art du cœur est la vérité.
Mais lorsque le faste des villes
Eut changé les mœurs des bergers,
L'Amour s'éloigna des vergers :
Ne trouvant que des cœurs serviles,

L'intérêt, la soif des grandeurs,
Fondèrent les nœuds des familles.
L'honneur, ce serf tyran des âmes,
Les força de rendre leurs cœurs
Les perfides & les cruels.
Virent le jour au même instant ;
La loi d'être toujours constant
Donna naissance aux infidèles.
Il fut défendu de charmer :
Les plaisirs devinrent des crimes :
L'Amour se traita par maximes :
L'esprit enseigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
Au seul triomphe du bonheur ;
Et l'amant, surnommé vainqueur,
Céda le plaisir pour la gloire :
L'Amour ne fut plus dans le cœur,
Dès qu'on écrivit son histoire.
Ainsi le vieil âge changea.
La vertu faisoit la noblesse :
Le second âge l'échangea
Contre un vernis de politesse :
Pour moi, je crois qu'il dérogea.
Tel fut le siècle de Thésée,
Du fils d'Alcmène & de Jason :
Dès le moment, la trahison
Fut pour jamais autorisée ;
Mais le siècle peu raffiné
N'avoit pas encor vu paroître
Un être insolent & borné,
Que l'on appelle Petit-Maitre.
Le premier fab de l'Univers
Fut le fils du roi de Pergame ;
Cet insensé passa les mers
Pour aller séduire une femme.
L'Amour moins que la vanité
Le rendit amant de la belle ;
Car sans le bruit de sa beauté,
Il n'eût point soupiré pour elle.
Un autre se fût contenté
De trahir l'hospitalité,
En possédant cette infidèle ;
Mais le rival de Ménélas,

Plutôt que de vouloir la rendre,
Furmer deux obtus mille bras,
Et réduire sa ville en cendre ;
Et Paris est le fondateur
De cette ville singulière,
Que nous voyons digne héritière
Du nom de son premier auteur.
Peuple ingrat, perfide & frivole,
Faut-il que d'un sexe charmant
Tu sois le tyran & l'idole ?
Faut-il que ton orgueil immole
Le devoir & le sentiment ?
Quoi ! cette maîtresse adorée,
Qui sacrifie à ton bonheur
Sa beauté, sa vie & l'honneur,
Par toi sans cesse déchirée,
Va donc mourir désespérée
Du don qu'elle fit de son cœur ?
On peut sans crime être volage ;
C'est la faute de nos desirs :
Mais à l'objet de nos soupirs
Le cœur doit toujours son hom-
mage.
Quel est l'ingrat ou le sauvage
Qui peut oublier les plaisirs ?
D'un sexe digne qu'on l'adore,
N'exagérons pas les travers :
Sans lui l'homme seroit encore
Farouche au milieu des déserts.
Oui, les femmes qu'on déshonore,
Même en voulant porter leurs fers,
Sont les fleurs qu'Amour fit éclore
Dans le jardin de l'Univers.
Fidèle ami, censeur utile,
N'examine dans mes écrits,
Ni l'ordonnance, ni le style :
Le sentiment en fait le prix.
Ton esprit brillant & fertile
A le droit d'être difficile ;
Mais c'est pour ton cœur que j'é-
cris.

ÉPIQUE

É P I T R E

A
SUR LE GOUT,

Par le même.

SAGES sans lois, brillans sans imposture,
Coulez, mes vers, enfans de la Nature :
N'affectez rien ; que la main du hasard
Amène tout, jusqu'aux règles de l'Art.
Le naturel est le sceau du génie,
L'appui du goût, l'âme de l'harmonie.
Sacrifiez à la simplicité
Le faux éclat du style brillant ;
Rayon subit, étincelle imprévue,
Qui frappe, étonne, & jamais ne remue.
N'imites pas ce jargon languissant,
Ces vains essais d'un Poète impuissant,
Qui, destructeur des jardins de Cythère,
Ne peut sans rose habiller sa Glycère ;
Fuyez encor les tours trop délicats,
Des *Concerti* l'inutile fracas,
Tous les faux jours des tournures nouvelles,
D'un fade auteur pénibles bagatelles.
En aiguillant, en limant de trop près,
L'Art affoiblit la pointe de ses traits :
Trop de recherche avilit la peinture,
Et d'un tableau fait une signature.
Lorsqu'Arachné, sur des métiers divers,
L'aiguille en main coloroit l'Univers,
Que de l'Olympe elle étendoit le voile,
Ou captivoit l'Océan sur la toile ;
Le goût du vrai, mariant ses couleurs,
Leur ménageoit le teint même des fleurs,
Ce velouté, cette aimable jeunesse
Dont la fraîcheur fait toute la richesse,
Il leur donnoit ce ton de vérité,
Original, s'il est bien imité ;
Cet ordre prompt ou lent dans les nuances,
Qui semble unir & lier les distances,
Associer le soleil à la nuit,
Et joindre l'ombre au jour qui la détruit,

Par le succès Arachné pervertie,
Avec le goût perdit la modestie,
Et défiant la rivale de Mars,
Lui disputa l'empire des Beaux-arts.
Mais son orgueil annonçoit sa foiblesse ;
Un seul regard, lancé par la Sagesse,
Anéantit l'ouvrage & le talent :
Arachné change, & son corps chancelant
Devient bientôt un insecte inutile,
D'un vain réseau réparateur futile.
Que de trésors par Arachné perdus !
L'art seul lui reste, ou plutôt son abus,
De ses filets la trame déliée,
A nos lambris adroitement liée,
Offre un travail moins heureux que fini :
A force d'art, l'Art lui-même est banni.

Il est encore des talens dans la France,
Qui des neuf Sœurs nourrissent l'espérance ;
Mais je croirois qu'au frivole inclinés,
De la Nature ils se sont détournés.
Se pourroit-il, François, que notre verve
Eût réveillé le courroux de Minerve ;
Qu'on eût sondu l'or du siècle passé,
Pour y mêler un clinquant effacé ?
Le naturel s'est usé sous la lime ;
La symmétrie a banni le sublime,
Et la clarté, ce flambeau du discours,
Pâlit, s'éteint, & fait place aux faux jours.

Trop de finesse affadit la faille
De la piquante & sincère Thalie :
Dans un travail inutile à nos mœurs,
Plus d'un Newton sépare leurs couleurs ;
Le Prisme en main marque leurs différences,
Et nous égare en leurs foibles nuances.
L'art trop heureux d'instruire & d'amuser
Est devenu l'art de subtiliser,
L'art de donner, au gré de l'imposture
Tout à l'Esprit & rien à la Nature.
On ne rit plus, on sourit aujourd'hui ;
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

Pourquoi faut-il que Melpomène en larmes,
Le cœur rempli de tragiques alarmes,

Et

Et des transports d'un amour inhumain,
S'abaisse, & vienne, un creuset à la main,
Analyser les transports de sa flamme,
Armer ses vers du sel de l'épigramme,
De sa douleur combiner les regrets,
Peindre toujours, n'intéresser jamais,
A l'antithèse enchaîner la maxime
Et tendre plus au succès qu'à l'estime ?

Plût aux neuf Sœurs qu'un Amphion nouveau

Avec Lully conciliât Rameau ;
Que bannissant l'envie & la satire,
On accordât les accords de leur lyre !

Le Dieu de Gnide & le Dieu des concerts

Ont inspiré ces deux chœurs divers :

L'un du bon goût protecteur & modèle,

Est de nos cœurs l'interprète fidèle :

L'autre échauffé par le concert des cors,

Rend avec ses leurs physiques accords,

Que de l'Amour l'un chante les ravages,

L'autre les mers, la foudre & les orages.

J'aurois voulu que le Dieu des Romains

Eût épuré la langue des amans ;

Que le remords, persécuteur du vice

Fût son remède, autant que son supplice.

L'Amour, si fourbe, est pourtant ingénieux :

Libre, immodeste, il rougit d'être nu.

D'un ton naïf peignez son imposture :

Que la pudeur préside à la peinture :

C'est un enfant, mais un enfant armé,

Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé.

Cruel, perfide, il sourit quand il blesse ;

Changez de ton s'il change de foiblesse.

J'aurois aimé que, féconde en ses tours,

Pleine d'un feu qui s'anime toujours

Notre éloquence eût eu plus d'harmonie,

Moins de recherche, & plus de vrai génie ;

Que noble & forte, elle eût marqué ses traits,

Du Titien imité les portraits,

Et de Rubens ravi le pinceau mâle.

Voyez Hercule & le jeune Céphale :

Terrible & fier, l'un porte dans ses mains,

Et le repos, & le froi des humains :

Un sourcil noir ombrage sa paupière :

Son œil enfante & répand la lumière ;

Et son front large, inquiet & troublé,

Soutient des Dieux le palais ébranlé ;

Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore,

Céphale attend que l'Olympe se dore ;

Il abandonne aux Zéphyrs, à leurs jeux,

Le soin trop vain d'arranger ses cheveux :

Au point du jour ses tresses dénouées,

Dans les forêts flottent abandonnées :

Sans artifice, aimable, intéressant,

Il communique un transport qu'il ressent.

Enfans des Arts, entre ces deux images

Décidez-vous : distinguez vos ouvrages,

Ou par les traits, ou par le coloris :

Le naturel assurera leur prix.

Mais en fuyant la vaine dépendance

De l'art stérile, évitez l'abondance :

Qu'un voile simple entoure vos appas :

Embellissez, ornez, ne chargez pas.

Pères féconds, sacrifiez sans peine

Tous les enfans qu'une facile veine

Produit sans choix, enfante sans dessein :

Ou laissez-les mûrir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la Nature,

Il faut du Luxe abjurer l'imposture ;

Débarrasser vos sens appesantis

Des faux plaisirs qui les ont pervertis.

Au fond des cœurs le sentiment sommeille,

Le bruit des Arts l'excite & le réveille :

Mais à leur pompe attentif par effort,

Il en gémit, succombe, & se rendort.

Comment ranger sous de justes idées,

Des passions, qu'on ne voit que fardées ?

Comment goûter & peindre des plaisirs ?

On ne connoît que l'excès des desirs :

En les outrant on cherche à les éteindre ;

Il faut sentir, pour savoir l'art de peindre,

Et de nos cœurs étendre dans autrui

Ce pur rayon du feu qui nous a lu :

De la Nature enfans moins indociles,

Les plaisirs purs n'étoient que plus faciles :

Mais

Mais, pour remplir notre cœur inconstant,
Du vrai bonheur l'Art recula l'instant.
Les biens voisins perdirent leur amorce ;
Plus éloignés, ils eurent plus de force :
Nos sentimens plus vifs furent moins doux,
Le cœur moins tendre, & l'amour plus jaloux.

Heureux celui dont l'âme moins vulgaire
Cherche de Pan le temple solitaire ;
Qui, revenu des modernes erreurs,
Connoît le prix des jardins & des fleurs,
D'un jeune ormeau dont la tête naissante
Soutient déjà la vigne languissante ;
Qui des oiseaux écoutant les chansons,
Rime des vers aussi doux que leurs sons ;
Dont les vertus au simple accoutumées,
Du monde au loin contemplent les fumées ;
Qui, libre enfin sous un toit fortuné,
Voit devant lui l'Univers enchaîné.

Toi, qui, nourri dans le sein du grand monde,
Aimes les fleurs, le murmure de l'onde,
Les chants naïfs des Bergers ingénus ;
Toi, dont les goûts sont amis des vertus,
Reçois des vers que ma muse en hommage
Refuse aux grands, & n'accorde qu'au sage.
Si de ton fel ils languissent privés,
Que dans tes mains ils brillent achevés :
Mes sentimens aussi purs que ton style,
Rendront du moins l'hommage moins stérile.

E P I T R E

Sur l'INDE'PENDANCE.

Par le même.

QUI foule aux pieds l'orgueil, le luxe & l'ambondance,
Qui vit content de peu, connoît l'Indépendance :
Au dessus de la crainte, au dessus de l'espoir,

La règle de son cœur est la loi du devoir.
Juge sans passion, censeur sans amertume,
Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume :
En prodiguant le fiel & l'encens tour-à-tour,
Il ne fait point servir & la haine & l'amour.
Des rayons de la foi son âme pénétrée,
Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée :
Trop fier, trop vertueux pour adorer les Grands,
Il pèse avec sagesse & les noms & les rangs :
Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
De confondre à la fois le titre & la personne :
Et qui veut mériter son culte & ses tributs,
A la place des noms doit offrir des vertus.
Né pour l'obéissance & non pour l'esclavage,
Du temple au pied du trône il porte son hommage ;
Et lorsque sa raison s'arme contre la Loi,
Il l'enchaîne aux Autels & l'immole à la Foi.
Mais ne supposez pas qu'un zèle fanatique
Couvre de ses desseins la marche politique ;
Spectateur inconnu dans ce vaste Univers,
Ses yeux sur les grandeurs sont foiblement ouverts :
Il n'est rien dans les Cours qu'il adore ou qu'il brave ;
Outrager est d'un fou, flatter est d'un esclave.
Il faut bannir l'audace & non la liberté,
La balance à la main peser la vérité,
Ne jamais applaudir aux foiblesses des hommes,
Ne point trop éclairer le néant où nous sommes,
En respectant toujours le Pontife & les Rois
Nous taire, mais oser faire parler les Loix.

C'est ainsi que soumis au joug de la prudence,
Nous soutenons les droits de notre Indépendance.
Ami, lorsque l'hiver entouré de frimas,
Souffle du fond du Nord la glace en nos climats ;
Lorsqu'assis sous un toit où les Muses président,
Où la vérité parle, où les fronts se dérident ;
Eclairés par l'histoire, amusés par les vers,
A notre tribunal nous citons l'Univers.

La Cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leur chaîne, & fiers de leurs entraves ;
Qui toujours accablés sous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des instans.

Qu'il est doux de les voir dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état, & ramper par coutume;
Tomber servilement aux pieds des favoris;
Des biens du malheureux mendier les débris,
Et du vil intérêt ministres & victimes,
Perdre dans les révers le fruit de tant de crimes!

Heureuse, disons-nous, la douce obscurité,
Qui des fers de la Cour sauve la probité:
Mais plus heureuse encor la sagesse constante
D'un mortel tout-puissant, que nul appât ne tente;
Qui semblable à Burrhus, vertueux sans orgueil,
Évite le danger sur le bord de l'écueil;
Qui dans les flots bruyans d'une Cour importune,
Aux pieds de la Justice enchaîne la Fortune.

Un esprit libre & sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la société:
Sévère sans aigreur, & fier sans insolence
Vif sans emportement, calme sans indolence,
Exact observateur de l'usage inconstant,
Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend;
Pour la seule vertu toujours invariable,
Il souffre les méchans sans devenir coupable:
Tel l'astre bienfaisant qui règle les saisons,
Éclaire un lac impur sans souiller ses rayons.

Prêtons-nous sagement aux misères humaines;
Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes:

Ami, n'achetons point, aux dépens des vertus,
L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.
Un Dieu sage a pesé dans la même balance
Les différens états de l'humaine opulence.
Loin de l'aïssance honnête il bannit les remords;
Il joint la peine aux rangs, & les soins aux trésors;
Et pour nous conserver une âme non commune,
Son bras de nos foyers écarte la Fortune.
Evitons les erreurs de l'indocilité,
Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains, ô vous, dont l'esprit tributaire,
De qui veut l'asservir esclave volontaire,
Prêt à tout soutenir comme à tout renverser,
Attend avec respect un ordre pour penser!
Vous, intrigans obscurs, ambitieux reptiles,
Asservis dès l'enfance à des dehors utiles,
Qui marchez vers le Trône à l'ombre des Autels,
Et ne chantez les Dieux que pour plaire aux mortels;
Et vous, froids complaisans, dont l'âme mercenaire
Épouse sans remords le vice qui peut plaire;
Flexibles instrumens des passions d'autrui,
Vivez dans l'esclavage, & mourez dans l'ennui.
J'aime mieux un tilleul que la simple Nature
Élève sur les bords d'une onde toujours pure,
Qu'un arbruste servile, un lierre tortueux
Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.

PIÈCES MÊLÉES.

REFLEXIONS MORALES,

PAR M^{de}. DES HOULIÈRES.

LE savante Chéron par son divin pinceau
Me redonne un éclat nouveau ;
Elle force aujourd'hui les Grâces,
Dont mes cruels ennuis & mes longues douleurs
Laisent sur mon visage à peine quelques traces,
D'y venir reprendre leurs places ;
Elle me rend enfin mes premières couleurs.
Par son art la race future
Connoitra les présens que me fit la Nature ;
Et je puis espérer qu'avec un tel secours
Tandis que j'erreraï sur les sombres rivages,
Je pourrai faire encore quelque honneur à nos jours.
Oui, je puis m'en flatter ; plaire & durer toujours
Est le destin de ses ouvrages.

Fol orgueil ! & du cœur humain
Aveugle & fatale foiblesse !

Nous maîtriserez-vous sans cesse,
Et n'aurons-nous jamais un généreux dédain
Pour tout ce qui s'oppose aux lois de la sagesse ?
Non ; l'amour-propre en nous est toujours le plus
Et malgré les combats que la sagesse livre, [fort ;
On croit se dérober en partie à la mort,
Quand dans quelque chose on peut vivre.

Cette agréable erreur est la source des soins
Qui dévoient le cœur des hommes.
Loin de savoir jouir de l'état où nous sommes,
C'est à quoi nous pensons le moins.

Une gloire frivole & jamais possédée
Fait qu'en tous lieux, à tous momens,
L'avenir remplit notre idée,

Il est l'unique but de nos empressements ;
Pour obtenir qu'un jour notre nom y parvienne ;
Et pour nous l'assurer durable & glorieux,
Nous perdons le présent, ce temps si précieux,
Le seul bien qui nous appartienne,
Et qui tel qu'un éclair disparoit à nos yeux
Au bonheur des humains leurs chimères s'opposent ;
Victimes de leur vanité,
Il n'est chagrin, travail, danger, adversité,
A quoi les Mortels ne s'exposent,
Pour transmettre leurs noms à la postérité.

A quel dessein, dans quelles vues,
Tant d'Obélisques, de portraits,
D'arcs, de médailles, de statues,
De villes, de tombeaux, de temples, de palais,
Par leur ordre ont-ils été faits ? [toire
D'où vient que pour avoir un grand nom dans l'his-
Ils ont à pleines mains répandu les bienfaits ?
Si ce n'est dans l'espoir de rendre leur mémoire
Illustre & durable à jamais.

Il est vrai que ces espérances
Ont quelquefois servi de frein aux passions ;
Que par elles les lois, les beaux-arts, les sciences,
Ont formé les esprits, poli les nations,
Embelli l'univers par des travaux immenses,
Et porté les héros aux grandes actions ;

Mais aussi combien d'impostures,
De sacrilèges, d'attentats,
D'erreurs, de cruautés, de guerres, de parjures,
A produit le désir d'être après le trépas
L'entretien des races futures !
Deux chemins différens, & presque aussi battus,
Au Temple de Mémoire également conduisent.
Le nom de Pénélope & le nom de Titus,

Avec ceux de Médée & de Néron s'y lisent.
Les grand crimes immortalisent,
Autant que les grandes vertus.

Je sai que la gloire est trop belle
Pour ne pas inspirer de violens desirs :
La chercher, l'acquérir, & pouvoir jouir d'elle
Est le plus parfait des plaisirs. [prème ;
Oui, ce bonheur pour l'homme est le bonheur su-
Mais c'est là qu'il faut s'arrêter ;
Tout charmé qu'il en est, à quelque point qu'il l'aime,
Il a peu de bon sens, quand il va s'entêter
De la vanité de porter
Sa gloire au-delà de lui-même ;
Et quand toujours en proie à ce désir extrême,
Il perd le temps de la goûter.

Encor si dans les champs que le Cocyte arrose,
Dépouillé de toute autre chose,
Il étoit permis d'espérer
De jouir de sa renommée ;
Je serois bien moins animée
Contre les soins qu'on prend pour la faire durer.
Mais quand nous descendons dans ces demeures som-
bres,

La gloire ne suit point nos ombres ;
Nous perdons pour jamais tout ce qu'elle a de doux :
Et quelque bruit que le mérite,
La valeur, la beauté, puisse faire après nous ;
Hélas ! on n'entend rien sur les bords du Cocyte.

Par où donc ces grands noms d'illustres, de fameux,
Après quoi les mortels courent toute leur vie,
Avides de laisser un long souvenir d'eux,
Doivent-ils faire tant d'envie ?
Est-ce par intérêt pour d'indignes neveux,
Qui seuls de ces grands noms jouissent ?
Qui ne les font valoir qu'en ces discours pompeux,
Et qui toujours plongés dans un désordre affreux
Par des lâchetés les flétrissent ?

De ces heureux mortels qui n'ont point eu d'égaux,
Tel est l'ordinaire partage.

Traités par la Nature avec moins d'avantage
Que la plupart des Animaux,
Leur race dégénère, & l'on voit d'âge en âge
En elle s'effacer l'éclat de leurs travaux.
Des choses d'ici-bas c'est le vrai caractère :
Il est rare qu'un fils marche dans le sentier
Que suivoit un illustre père.
Des mœurs comme des biens on n'est pas héritier ;
Et d'exemple on ne s'instruit guère.

Tandis que le Soleil se lève encor pour nous,
Je conviens que rien n'est plus doux
Que de pouvoir sûrement croire,
Qu'après qu'un froid nuage aura couvert nos yeux,
Rien de lâche, rien d'odieux,
Ne souillera notre mémoire ;
Que regrettés par nos amis
Dans leur cœur nous vivrons encore ;
Pour un tel avenir tous les soins sont permis :
C'est par cet endroit seul que l'amour-propre honore,
Il faut laisser le reste entre les mains du fort.
Quand le mérite est vrai, mille fameux exemples
Ont fait voir que le temps ne lui fait point de tort :
On refuse aux vivans des Temples,
Qu'on leur élève après leur mort.

Quoi ! l'homme, ce chef-d'œuvre à qui rien n'est
semblable,
Quoi ! l'homme, pour qui seul on forma l'univers ;
Lui dont l'œil a percé le voile impénétrable,
Dont les arrangemens & les ressorts divers
De la Nature sont couverts ;
Lui, des Lois & des Arts l'inventeur admirable,
Aveugle pour lui seul, ne peut-il discerner,
Quand il n'est question que de se gouverner,
Le faux bien, du bien véritable ?

Vaine réflexion ! inutile discours !
L'homme, malgré votre secours,
Du frivole avenir fera toujours la dupe :
Sur ses vrais intérêts il craint de voir trop clair ;
Et dans la vanité qui sans cesse l'occupe,
Ce nouvel Ixion n'embrasse que de l'air.

N'être plus qu'un peu de poussière
Blessé l'orgueil dont l'homme est plein :

Il a beau faire voir un visage serein,
Et traiter de sang froid une telle matière ;
Tout dément ses dehors, tout sert à nous prouver,
Que par un nom célèbre il cherche à se sauver
D'une destruction entière.

[vain ?

Mais d'où vient qu'aujourd'hui mon esprit est si
Que fais-je ! & de quel droit est-ce que je censure

Le goût de tout le genre humain,

Ce goût favori qui lui dure

Depuis qu'une immortelle main

Du ténébreux chaos a tiré la Nature ?

Ai-je acquis dans le monde assez d'autorité

Pour rendre mes raisons utiles,

Et pour détruire en lui ce fonds de vanité

Qui ne lui peut laisser aucuns momens tranquilles ?

Non, mais un esprit d'équité

A combattre le faux incessamment m'attache,

Et fait qu'à tout hasard j'écris ce que m'arrache

La force de la vérité.

Hé ! comment pourrais-je prétendre

De guérir les mortels de cette vieille erreur,

Qu'ils aiment jusqu'à la fureur,

Si moi qui la condamne ai peine à m'en défendre ?

Ce portrait dont Apelle auroit été jaloux,

Me remplit malgré moi de la flatteuse attente

Que je ne saurois voir dans autrui sans courroux.

Foible raison que l'homme vante,

Voilà quel est le fond qu'on peut faire sur vous.

Toujours vains, toujours faux, toujours pleins
d'injustices,

Nous crions dans tous nos discours

Contre les passions, les foiblesses, les vices,

Où nous succombons tous les jours.

R É F L E X I O N S D I V E R S E S ,

Par la même.

I.

Q U E l'homme connoît peu la mort qu'il appré-
hende,

Quand il dit qu'elle le surprend !

Elle naît avec lui, sans cesse lui demande

Un tribut dont en vain son orgueil se défend.

Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure ?

Il périt en détail imperceptiblement.

Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure,

N'en est que l'accomplissement.

II.

Etres inanimés, rebut de la Nature,

Ah ! que vous faites d'envieux !

Le temps, loin de vous faire injure

Ne vous rend que plus précieux.

On cherche avec ardeur une médaille antique ;

D'un buste, d'un tableau le temps hausse le prix ;

Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris,

D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magni-
fique :

Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

III.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,

Homme, quel usage fais-tu ?

Des plantes, des métaux tu connois la vertu,

Des différens pays les mœurs, la politique,

La cause des frimas, de la foudre, du vent,

Des astres le pouvoir suprême :

Et sur tant de choses savant,

Tu ne te connois pas toi-même !

IV.

La pauvreté fait peur, mais elle a ses plaisirs.

Je fais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,

La volupté, l'éclat, & cette foule oisive
Dont les jeux, les festins remplissent les desirs.
Cependant, quoi qu'elle ait de honteux & de rude,
Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,
Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

V.

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?
A l'examiner il n'est rien
Qui cause tant de chagrins qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus,
Que tant qu'on est belle on fait naître
Des desirs, des transports & des soins assidus :
Mais on a peu de temps à l'être,
Et long-temps à ne l'être plus.

VI.

Misérable jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux & des loix,
Homme, toi qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde-la sans changer de visage ;
Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

VII.

Que chacun parle bien de la reconnoissance,
Et que peu de gens en font voir !
D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance ;
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir :
De qui nous a servi la vue est importune ;
On trouve honteux de devoir
Les secours, que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

VIII.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges ?
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours !

Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges.

L'Amour-propre est, hélas, le plus sot des Amours ;
Cependant, des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit ;
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

IX.

On croit être devenu sage,
Quand après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangereux usage :
On s'abuse ; d'un libre choix
Un tel retour n'est point l'ouvrage ;
Et ce n'est que l'orgueil dont l'homme est revêtu,
Qui tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu
Ce qu'on doit au secours de l'âge.

X.

En grandeur de courage on ne se connoît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux.
Ces Grecs & ces Romains, dont la mort volontaire
A rendu les noms si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils fortoient de la vie,
Lorsque de disgraces suivie
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux :
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer !
Il est plus grand, plus difficile,
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

XI.

L'encens qu'on donne à la prudence
Met mon esprit au désespoir.
A quoi donc nous sert-elle ? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Est-ce un bonheur de les prévoir ?
Si la truelle avoit quelque règle certaine
Qui pût les écarter de nous,

Je trouverois les soins qu'elle donne assez doux ;
Mais rien n'est si trompeur que la prudence humaine :
Hélas ! presque toujours le détour qu'elle prend
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend,
Est le chemin qui nous y mène.

XII.

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des élémens vous souteniez la guerre,
Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous ;
Frères machines que nous sommes,
A peine passons-nous d'un siècle le milieu !
Un rien peut nous détruire ; & l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes !

XIII.

Homme, vante moins ta raison ;
Vois l'inutilité de ce présent céleste,
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi, dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécille ;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile ;
Quand le sort t'a laissé conter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

XIV.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :
Il est bon de jouer un peu,
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Est un dangereux aiguillon :
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

XV.

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité,
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite ;
On croiroit faire tort à sa capacité,
Si du monde vulgaire on recevoit visite.
Cependant un esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots fait faire un bon usage ;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter :
Il n'est guères moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter,
Que de savoir ce qu'il faut faire.

XVI.

Qui dans son cabinet à passé ses beaux jours
A pâlir sur Pindare, Homère, Horace, Plaute,
Devoit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel secours,
Il y fera faute sur faute,
Il portera par-tout l'ennui.
Un ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain savoir-vivre, un esprit agréable,
A la honte du Grec & du Latin, fait voir
Combien doit être préférable
L'usage du monde au savoir.

XVII.

Que l'esprit de l'homme est borné !
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne fait rien à fond, rien avec certitude :
De ténèbres pour lui tout est environné.
La lumière qui vient du savoir le plus rare
N'est qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare ;
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître,
N'est souvent qu'apprendre à douter.

HOROSCOPE,

Sur la naissance du Fils de
M. A. D. M.

PAR DU CERCEAU.

IL faudroit être un Misanthrope,
Bien sauvage, & bien rechigné,
Pour refuser un Horoscope
Au petit enfant nouveau né.
L'entreprise sans doute est grande.
Mais le moyen qu'on s'en défende.
C'est le Papa, C'est la Maman,
C'est le pauvre petit Fanfan,
Qui par ses cris me le demande.
Ne pleurez pas, petit Mignon,
Vous seriez pleurer votre Mère ;
Vous le voulez, il faut le faire,
On ne sauroit vous dire, Non.
Je ne suis pas grand Astrologue,
Et je sai peu l'art de mentir.
Quoique cet art soit fort en vogue ;
Je m'entends bien moins à bâtir
Un Horoscope qu'une Fglogue.
Les Astres, l'Hiver, & l'Été,
Peuvent courir en liberté,
Leur marche ne m'occupe guère ;
Qu'ils se lèvent soir ou matin,
Je les laisse aller leur chemin,
Sans me mêler de leurs affaires.
Qui va d'un œil trop curieux
Examiner chaque Planette,
Et par le trou d'une Lunette
Fureter tous les coins des Cieux,
N'a pas la visière bien nette.
Les douze maisons du Soleil
Sont toutes d'un prix sans pareil,
Mais malheur à qui les fréquente ;
J'en dirois de bonnes raisons :
La première qui se présente,
Est qu'elles ont certaine pente

Qui mène aux Petites-Maisons.
Sans tracer de vaines figures,
Pour fixer avec sûreté
Le point d'une nativité,
On peut sur d'autres conjectures,
Plus justes, peut-être, & plus sûres,
Friser au moins la vérité.
Encor beaucoup pour qui la frise ;
Dans notre métier de Devin
Tout est sujet à la méprise ;
Vaille que vaille, cher Bambin,
Sans garantir la marchandise,
Je vais chanter votre dest.n.
Vous êtes né de bon matin,
A cinq heures, dit la chronique,
Que faut-il que j'en pronostique ?
Le trait me semble un peu lut.n.
Au lieu d'attendre d'un air sage,
Et comme un enfant bien appris,
Au point du jour, sans autre avis,
Vous commencez votre ramage,
Et réveillez tout un logis.
C'est être alerte de bonne heure,
Je ne sai ce qu'on en d.ra ;
Mais grand malheur arrivera,
Si jamais le pied vous demeure.
Soyez pourtant le bien venu,
Vous voilà dans un nouveau
Monde,
Qui vous étoit fort peu connu ;
Il est déjà vieux & chenu :
S'il a besoin qu'on le responde,
Je n'en dis mot, mais convenez
Qu'à tout prendre il vaut bien en
somme
Le triste lieu d'où vous yenez,
Et que chez nous Néant on nom-
Pauvre pays, pays perdu, [me.
Où si long-temps, avant que d'être,
Votre petit individu
Dans la masse fut confondu :
Le monde où vous venez de naître,

Quoi qu'on en dise, a ses beautés ;
Le font pour vous des nouveautés,
Il faut du temps pour les connoître ;
Ainsi, crainte de repentir,
Ne vous pressez pas d'en sortir.
Avec la Parque, Dame antique,
Qui de nos jours tient le cordon,
J'ai fait pour vous sous votre nom
Bail de vie Emphytéotique ;
Cent ans & plus, le terme est bon,
Contrat passé, style ordinaire,
Par devant le Destin Notaire,
Avec paraphe. A t.ut hasard,
Pour éviter toute dispute,
Levez-en plutôt que plus tard
Un bon Acte sur la Minute ;
Donneroit bel argent comptant,
Qui pourroit en avoir autant.
Jouissez donc du bénéfice,
Et commencez par bien teter.
Quand vous n'aurez plus de nour-
rice,
Et que vous pourrez vous porter,
Aller, venir, courir, trotter,
La Mie aura de l'exercice ;
Car je l'ai prédit pour certain,
Que vous seriez un peu lutin.
Oui lutin, lutinant, j'en jure,
Faisant le petit vagabond, [ture ;
Cherchant toujours quelque aven-
Et gare quelque bosse au front.
On se tourmente, on se démène,
On veut tout toucher, & tout voir,
On casse tantôt un miroir,
Et tantôt une porcelaine :
La Maman gronde du haut ton ;
Le fouet à ce petit fripon ;
Mais on est fait à ce langage ;
Elle a beau menacer souvent,
Autant en emporte le vent,
On n'en devient guères plus sage.
Si masselpain ou macaron,

Si

Si quelqu'écorce de citron,
Ou semblable menu suffrage
Se trouve sur votre passage ;
Macaron, citron, massépain,
Se trouveront croqués soudain
Par bénéfice d'inventaire ;
Car disons-le, quoi qu'en riant,
Et c'est un point qu'on ne peut taire,
Vous ferez un petit friand.
Cette framboise rouge & fine, *
Qui vers le cœur se retirant
S'élève sur votre poitrine,
M'en est un assez bon garant.
Bonbons ne tomberont à terre,
Vous n'en ferez pas à demi,
Ils sont à vous de bonne guerre,
Autant de pris sur l'ennemi ;
Et quand ils sont croqués, qu'y
faire ?

On prend la fuite après le tour,
Et serviteur jusqu'au retour :
Voilà déjà mon volontaire
Suivi de son Papa mignon
A dada sur un grand bâton.
Que cet âge doit faire envie.
Que c'est un temps à regretter,
Si l'on avoit su le goûter,
Que ce premier temps de la vie !
Ni peine, ni souci cuisant,
Dans les tendres enfans n'altère
L'humeur toujours gaie & légère.
Tout occupés du bien présent,
L'avenir ne les trouble guère.
Crainte, désir, joie & colère,
Tout se passe en un tour de main.
Le soir on se couche, on sommeille,
Sans souci pour le lendemain ;
Et le lendemain on s'éveille,

* L'Enfant a la marque d'une
Framboise sur le côté gauche de la poi-
trine.

Sans retour sâcheux sur la veille.
Tous les jours leur paroissent neufs,
A chaque heure ils semblent renaî-
tre :
Hélas ! ils sont les vrais heureux ;
Et s'ils le sont sans le connoître,
Nous, qui nous le croyons, sans
l'être, [qu'eux.
Nous sommes plus à plaindre
Le sage instinct qui les éclaire
Est plus sûr sans comparaison,
Que la raison qui le fait taire,
Et dont on se fait une affaire
D'avancer toujours la saison.
Dès que notre esprit se délire,
Tout chez nous se tourne en poi-
Le premier instant de raison [son :
Est en nous, quoi que l'on publie,
Le premier accès de folie.

La raison a fait de tout temps
Chez les Animaux raisonnables
Beaucoup plus de gens misérables
Qu'elle n'a fait de gens contens.
Vous, dont je chante la naissance,
Jouissez de votre innocence,
Tandis qu'il en est temps encor :
Cher Bambin, l'âge de l'enfance
Est le véritable âge d'or.

Mais courte en sera la durée,
Des soucis auront bientôt lieu :
Dès quatre ans, la Croix de par-
Dieu,
Croix de tous enfans abhorrée,
Va vous apprendre à votre dam
Que vous êtes né fils d'Adam.
Depuis cette heure infortunée,
Déclinant du bonheur passé,
Vous verrez d'année en année,
Ou quelque plaisir éclipsé,
Ou bien nouvelle peine née.
Cent ba-be-bi-bo-bu sâcheux,
Durant le cours de votre vie,

De vos projets & de vos vœux
Renverseront l'économie. [main,
L'Alphabet qu'on vous met en
Comme on l'a mis à votre Père,
Est l'Alphabet de la misère
Qui tourmente le Genre Humain,
Et le poursuit jusqu'à la bière.
Plus vous irez en avançant,
Plus les chagrins iront croissant :
Les Rudimens, les Despautères,
Dès l'âge de sept ou huit ans
Vont vous donner bien des affaires ;
Ce sont d'incommodes Sergens,
Mais Sergens pourtant nécessaires.

Est-on enfin déivré d'eux,
Suit cet âge si dangereux,
Quand le poil follet vient à croître,
Qu'on a la bride sur le cou,
Que l'on veut vivre en petit-Maitre,
Qu'on devient indiscret & fou,
Et qu'on se fait honneur de l'être.
En proie aux violens accès,
Du libertinage & du vice,
On le pousse aux derniers excès,
Pour n'y point paroître novice.
Je sai qu'il en est, que le Ciel
Forme d'une pâte meilleure,
Des cœurs sans passion, sans fiel,
Que jamais le vice n'effleure :
Vigilans à le prévenir,
Ils en évitent jusqu'à l'ombre ;
Peut-être ferez-vous du nombre,
Et vous avez de qui tenir ;
Mais la jeunesse m'intimide,
Sans frayeur je n'y puis penser,
Et c'est une Zone torride
Qui coûte beaucoup à passer.

Arrive enfin ce qu'on appelle
L'âge, où de son feu revenu,
L'homme quittant la bagatelle,
Pour sage & prudent est tenu.
Nos vœux se tournent au solide,
L'amour

L'amour du bien vient nous saisir ;
Le plaisir nous servoit de guide,
L'intérêt chasse le plaisir.

Quand une fois il nous possède,
Quelque secours qu'il puisse offrir
Contre le plaisir qui lui cède,
Je crains bien autant le remède,
Que le mal qu'il prétend guérir.

Hé, Causeur, trêve de morale,
Dira quelque Lecteur chagrin ;
De ta longue Mercuriale,
Ne verrons-nous jamais la fin ?

Je rends grâce à qui m'apostrophe,

Il a raison, je m'écartois,
Et d'Astrologue que j'étois,
J'allois devenir Philosophe.
On ne tarit point sur ce ton ;
Mais taisons-nous, & calons voile,
Et revenons au petit bon,
Dont j'ai presque perdu l'étoile.

En Mars vous êtes né, dit-on,
Et Mars est le Dieu de la Guerre ;
Le cœur vous en dit-il, Poupon,
Et prenez-vous le cimetière
Pour éterniser votre nom ?
Suivez conseil, & dites : Non.
Ce métier conduit à la gloire,
Mais la route ne m'en plaît pas ;
Quand en courant à la victoire,
On laisse en chemin tête & bras,
Le Héros dans ce temps, hélas !
Des beaux éloges de l'Histoire,
Croyez moi, ne fait pas grand cas ;
Les doctes filles de Mémoire
Nous en font à tous bien accroire.

Mais Mars est le Dieu du Printemps,

Aussi-bien que le Dieu des Armes :
En Mars on voit fleurir nos champs,
Et la terre reprend ses charmes ;
Si Mars trouve plein de rigueurs

Annonce aux autres des alarmes,
Il ne vous promet que des fleurs.
Ce n'est point ici le langage,
D'un Astrologue séducteur :
De cet espoir doux & flatteur
Vous portez avec vous le gage.*

Nature elle-même en traçant
De tendres fleurs sur votre tête,
Par ce trait voulut en naissant,
Vous donner un gage innocent
Du bonheur qu'elle vous apprête.
Petit Poupon prédestiné,
Un beau Destin doit vous attendre ;
Est-il un fort si fortuné,
Où vous n'avez droit de prétendre,
Vous, que Nature a couronné,
Même avant que vous fussiez né ?

Vos jours filés d'or & de soie
S'écouleront tous dans la joie.
Tout ce qui peut du cœur humain
Flatter les vœux & l'espérance,
Vous est acquis par préférence ;
Et la fortune à pleine main
Viendra verser dans votre sein
Tous les trésors qu'elle dispense.
Pour jouir d'un bonheur si doux,
Vous avez cent ans devant vous ;
Je dis cent ans, si devant terme
Par aventure ne mourez ;
Prenez-y garde, & tenez ferme
A vieillir tant que vous pourrez.

Quelque Censeur d.ra peut-être
Que l'Astrologue est un nigaud,
De parler de vieillir si-tôt
A l'Enfant qui ne fait que naître.
Mais qu'il apprenne de ma part,
Ce Censeur si prompt à reprendre,
Que qui veut devenir vieillard
Ne sauroit de trop loin s'y prendre ;

* L'Enfant a un bouquet de fleurs
marqué sur le derrière de la tête.

Plusieurs sont restés à l'écart,
Pour s'en être avisés trop tard.
La vieillesse est chose fort bonne,
Et Dieu puisse-t-il la bénir ;
A peu d'Elus le Ciel la donne,
Bienheureux qui peut l'obtenir.
Je sai comment on la blasonne,
Et ce qu'on dit pour la ternir ;
Mais je ne vois pourtant personne
Qui n'ait dessein d'y parvenir :
Le mieux seroit de rajeunir.

Mais depuis le temps que Médée,
Pour plaire à son Epoux Jason
Rajeunit le bon homme Eson,
Ce secret n'est plus qu'une idée :
La recette en fut mal gardée,
Grand dommage est pour tout
grison.

Ces bonnes filles si vantées,
Qui d'un pareil espoir flattées
Mirent leur père au court-bouillon
Pour lui rendre son vermillon,
Se trouvèrent bien attrapées ;
La sorcière avec doux maintien,
Et faisant la femme de bien,
Méchamment les avoit trompées ;
Et la sauce n'en valut rien.

Or depuis, de pareille sauce
Nul vieillard n'a voulu tâter,
La dépense en étoit trop grosse.
Ils aiment mieux se contenter
De chicaner, de disputer,
Tant bien que mal avec la fosse.
Au bout du compte il faut partir :
Mais la chicane est pardonnable ;
Si vieillesse nous fait pâtir,
Mort est bien plus insupportable ;
Et fût-on gouteux & perclus,
Plus à plaindre est qui ne vit plus.

Cher Poupon, grâce aux Destinées,
Vous n'en êtes pas encore là :

Si dans ses fureurs forcenées,
Voulant rognier sur vos journées,
La mort venoit dire holà ;
Alléguez-lui les cent années,
Vous compterez après cela.

Voilà des biens de quoi suffire,
Vous vous en contenterez ; mais
Un Astrologue doit tout dire,
Le bon va peu sans le mauvais.
Un mal dangereux vous menace ;
Les Astres me l'ont attesté :
Ce mal est grand, & quoi qu'on fasse,
Il ne peut guère être évité.

J'ai feuilleté tous mes mémoires,
J'ai relâché tous mes papiers,
Et mis dans mes doctes grimoires
Tout le Ciel en douze quartiers.
Mais après bien du barbouillage
Est demeuré pour arrêté,
Et voilà le fâcheux présage,
Que vous seriez Enfant gâté.
Oui, l'Enfant gâté de la Mère,
Voire du Père, & du Grand-Père,
Des Oncles, Grand-Oncles, Cousins,
De tous Parens, Amis, Voisins,
A la Maison comme au Collège,
De ceux qui sont, ou qui viendront,
De moi-même, enfin que dirai-je ?
De tous ceux qui vous connoîtront.

Quels cris, & quelle tragédie
Au beau premier petit bobo !
Une légère maladie
Fera trembler pour le tombeau.
Que de bouillons, de médecines,
Et de juleps, & de racines !
Médecins de tous les cantons,
Et Médecins de toute espèce,
Les meilleurs seront-ils trop bons ?
Il faudra du fond de la Grèce
Faire venir les Machaons,
Ou de Versailles les Fagons.
Une petite égratignure

Ne sera pas un petit mal,
Et pour une si grande cure
Il faudra presque Maréchal.
Que le sommeil dans sa carrière
Demeure un quart d'heure en ar-
rière,

Tout est perdu, Dieu fait le bruit !
Ah ! mon Dieu, de toute la nuit
Il n'a pas fermé la paupière ;
Voyez son teint, ses yeux battus,
Pauvre petit, il n'en peut plus.

Vous entendrez tout ce langage,
Et dans la suite il faut savoir
Si déjà fait au badinage,
Vous saurez vous en prévaloir.
Les Enfans ont leur politique
Qui va plus loin que l'on ne croit ;
Leur morale toute pratique
A leurs fins les conduit tout droit.

Que quelque leçon leur déplaîse,
Trop d'étude, ou trop peu de jeu,
Et remarquez par parenthèse
Qu'il en est fort souvent trop peu ;
En un mot qu'un rien les chagrine,
Vous allez voir jouir la mine.

Un mal de tête des plus gros,
Car ils en ont toujours en poche,
Vient au secours tout à propos :
La Mère en alarmes s'approche,
Lui tâte au front ; & qu'est-ce là ?
Il brûle ! Ah comme le voilà !

On me tuera mon Fils, je gage ;
Les Précepteurs, & les Régens,
Sont sans mentir de fortes gens ;
Voyez un peu le bel ouvrage,
Aller réduire en cet état
Un enfant foible & délicat !

Hé ! n'ont-ils point de conscience ?
Qu'il vive, & point tant de science,
Assés en saura-t-il toujours :
Petit Fils, je vous fais défense
D'ouvrir un Livre de huit jours.

Je réponds pour lui par avance
Qu'il sera bien obéissant :

On rit de cela dans l'enfance,
Mais dans la suite on s'en ressent.
Que pour un Fils doux, caressant,
Une Mère ait de la tendresse,
La chose est juste, on y consent,
Il en faut au pauvre innocent ;
Mais gardons-nous de la foiblesse ;
On nuit à force de caresse,
Et l'on étouffe en embrassant.

Peut-être suis-je trop sincère
Allant ainsi philosophant,
Et fais mal ma cour à l'Enfant,
En faisant leçon à la Mère.
Mais la leçon est nécessaire,
Excusez, charmant Nourrison,
Quand je me taisois pour vous
plaître,

La raison la lui sauroit faire,
Et je n'y mets que la façon :

Après cela Dieu vous préserve,
De plus grand mal que celui-ci ;
Que dans les biens qu'il vous ré-
serve

Il vous délivre de fouci,
Et que long-temps il vous conserve,
Et moi votre Astrologue aussi.
Je le suis, s'il en fût au monde ;
Je dis Astrologue parfait,
Il s'agit de prouver le fait,
Et voici sur quoi je me fonde.

Ou j'ai dit vrai sur le futur,
Ou j'ai dit faux, l'un d'eux est sûr.
Si j'ai dit vrai, prenons courage,
Je suis Astrologue en ce cas :
Si j'ai dit faux, c'est grand dom-
mage ;

Mais après tout je n'y perds pas,
Je le suis encore davantage,

VIRELAI MANQUÉ.

Sur l'incertitude des choses de ce monde,

Par le même.

Il ne faut répondre de rien.

Qui ne suit pas cette maxime,
Risque sa parole, ou son bien :
Ma rime, hélas ! est tout le mien,
Et j'en suis ici pour ma rime.
Depuis que je suis à Groslay,
Je ne sai par quelle manie,
Je songe à faire un Virelai,
Moi qui n'y pensai de ma vie.
Un Virelai ! dites pourquoi ?
Plutôt qu'un Madrigal, une Ode,
Pièces de tout temps à la mode,
Et de beaucoup meilleur alloi.
On dira : la rime en est cause,
Groslay, Virelai, riment bien ;
Peut-être en est-il quelque chose,
Il ne faut répondre de rien.

Je sai que la campagne inspire,
Dans cette charmante saison ;
Et que l'air gai qu'on y respire
Fait naître les Vers à foison.
Je m'attendois avec raison,
Que pour mon tribut ordinaire,
Comme tout Rimeur doit le sien,
Bien ou mal il m'en faudroit faire ;
Mais qu'un Virelai fût le mien,
J'aurois bien juré le contraire ;
Il ne faut répondre de rien.

Ici j'admire mon caprice ;
Des Ballades, des Triolets,
Des Stances, Rondeaux, ou Sonnets,
J'y puis avoir quelque exercice,
J'en ai rimé cent & cent fois ;

Un Virelai, j'y suis novice,
Je n'en sai pas même les lois.
Je marche en Poète timide,
Qui sans méthode & sans autre art,
N'a que le seul refrain pour guide ;
Avançons pourtant au hasard,
Si la pièce est bonne, ou mauvaise,
Soit ou non le style ancien,
Je ne garantis point la thèse,
Il ne faut répondre de rien.

Après tout je suis excusable,
Si le Virelai n'est pas bon ;
Peut-être rien faire de passable
Sans le secours d'un Apollon ?
J'avois compté sur l'assistance
De celui qui fait résidence
Au bout du jardin de Groslay ;
Et dans cette douce espérance
D'abord en arrivant j'allai
Pour lui faire la révérence.
Mais hélas ! par un coup fatal
Ce Dieu, durant une tempête,
S'étoit allé casser la tête
A trois pieds de son piedestal.
Qui l'auroit cru, qu'un Dieu de
pierre,

Appuyé d'un ferme soutien,
Iroit donner du nez en terre,
Et se briser net comme un verre ?
Il ne faut répondre de rien.

Tout au bout de la même allée
Diane, hélas ! sa pauvre sœur,
Du même coup presque ébranlée
Semble encor toute désolée
D'un si déplorable malheur.
On sent qu'elle a le cœur malade
De voir son frère en marmelade,
Victime des vents en fureur :
Mais qu'elle prenne patience,
Et sans quereller le destin,

Qu'elle songe à sa conscience ;
Peut-être quelque beau matin
Avec la même violence
Nouveau lutin aérien
La fera-t-il entrer en danse.
Il ne faut répondre de rien.

Une aventure si tragique
Doit un peu donner à penser,
A ces Dieux de figure antique,
Qu'à Grigny l'on vient de placer.
Si le vent de Nord en furie
Va donner sur leur friperie,
Pour eux, à ne les flatter point,
Je crains pareille catastrophe ;
Qu'ils prennent garde à leur pour-
point,

Il n'est pas de meilleure étoffe.
Mais Grigny me fait souvenir
De cette agréable partie
Qui nous y devoit réunir ; [crie !
Dieu fait contre nous comme on
Ils nous l'avoient promis si bien,
Ils l'avoient juré sur la vie,
Les bonnes gens ! Fou qui s'y fie,
Il ne faut répondre de rien.

Vous en parlez fort à votre aise,
Habitans de ce beau canton ;
Mais il vous faut, ne vous déplaîse,
Adoucir un peu votre ton ;
Et plaindre la déconfiture,
Qui contre tout droit & raison
Prêts à monter dans la voiture,
Nous fit rentrer dans la maison.
Une très-incivile goutte,
Venant surprendre en trahison
Certain Hermite peu grison,
Mit tous nos sujets en déroute,
En mettant ses pieds en prison.
Auroit-on du jamais s'attendre
A ce désastreux contre-temps ?

Et

Et qui l'eût dit, qu'à quarante ans
La goutte, hélas ! viendrait sur-
prendre, [bien ?]
Un pauvre Hermite homme de
Il ne faut répondre de rien.

Elle a beau faire, la cruelle,
Elle ne peut durer toujours ;
Et nous irons en dépit d'elle,
Dans vos cantons à tire-d'aile
Vous relancer l'un de ces jours.
Dès ce moment, lorsque j'y pense,
Je goûte déjà par avance
Le plaisir que j'y dois goûter,
Et qu'une aimable expérience
Me fait encor plus regretter.
J'attends qu'un bon vent nous y
pousse ;

Mais pour ne point vous le cacher,
A Groslay la vie est si douce,
Que quand on veut s'en arracher,
Il faut bien prendre sa secousse.
Nous irons pourtant vous chercher,
J'en réponds, & c'est mon affaire :
Mais quand sera-ce, & dans com-
bien ?

Le plutôt qu'il se pourra faire,
Il ne faut répondre de rien.

N'en ajoutons pas davantage,
Ma main commence à se lasser,
Et tremble en finissant l'ouvrage,
De ce qu'on en pourra penser.
Je plains tout Auteur qui hasarde
Virelai tel que celui-ci ;
Sans une bonne sauvegarde
Il est sujet à la nasarde,
Et je n'en suis pas sans souci.
Il faudra pourtant bien qu'il passe,
Je me mets à votre merci ;
Mais en vain me ferez-vous grâce,
Tout le monde n'est pas si bon ;

De Cerseurs un noir escadron
Glosant tantôt sur la pensée,
Tantôt sur le tour ou le vers,
Dira que l'un est de travers
Et l'autre rampante ou forcée ;
Et gare un froid Grammairien,
Qui traitant en homme capable
Tout l'ouvrage de détestable,
Enverra d'un ton peu Chrétien
Et la pièce & l'Auteur au Diable :
Il ne faut répondre de rien.

APOSTILLE.

Encor un mot ; preuve nouvelle
De ce que je prêchois, hélas !
Me voilà tombé dans le cas.
Je croyois ma pièce fort belle
Et m'en applaudissois tout bas :
Mais maudit le cerveau peu sage,
Dont le caprice dérégé
Sous deux rimes en esclavage
Mit autrefois le Virelai !
J'y perds beaucoup, c'est grand
dommage,
Tout ce semble alloit si bon train,
Pour la reprise & le refrain,
En falloit-il donc davantage ?
Adieu, Virelai prétendu,
Il faut descendre d'un étage,
Quitte un nom qui ne t'est pas du.
Sans cette loi dure & sauvage,
Habitans heureux de Grigny,
Je vous livrois de grand courage
Un Virelai très-bien fourni :
Mais vous n'en aurez point, pour
cause,
La raison, vous la voyez bien ;
L'homme propose, & Dieu dispose,
C'est le texte, j'ai fait la glose,
Il ne faut répondre de rien.

LE CAREME

IN-PROMPTU.

PAR GRESSET.

Sous un Ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux :
Non loin de l'Armorique plage,
Il est une Ile, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuple, moitié sauvage,
Dont les Habitans malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'Onde,
Et n'être connus que des Cieux.
Des nouvelles de la Nature
Viennent rarement sur ces bords ;
On n'y fait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivans & les morts.
De cette étrange résidence
Le Curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de Baptême & de trépas,
Et d'Offices qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'île,
Il est regardé comme habile,
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois,
On va penser que j'exagère,
Et que j'outré ce caractère ;
" Quelle apparence, dira-t-on ;
" Quelle île assez abandonnée,
" Ignore le temps de l'année ?
" Non, ce trait ne peut être bon
" Que dans une île imaginée
" Par le fabuleux Robinson.

De

De grâce, Censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon :
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule ;
Il porte la conviction ;
Je n'y mettrai que la façon.

Le Curé de l'île susdite,
Vieux Papa, bon Israélite,
(N'importe quand advint le cas.)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De *Guid'ânes* ni d'Almanachs,
Pour le guider dans ses Antiennes,
Et régler ses petits Etats.
Il reconnut sa négligence ;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France ;
Abandonnée aux noirs frimas,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents,
Qui rendent l'Onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printemps.

Pendant ces trois mois de tem-
Que faire sans Calendrier ? [pête,
Comment placer les jours de Fête :
Comment les différencier ?
Dans une pareille méprise
Quelqu'autre Curé plus savant
N'auroit pu régir son Eglise ;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré, sans remise,
Aux périls du moite élément :
Mais pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon Prêtre assurément,
Chérissoit trop son existence ;
C'étoit d'ailleurs une vieux routier
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,

Officioit sans trop d'étude,
Et qui dans sa décrépitude
Dégoutoit Pseaumes & Leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A son assistance Chrétienne,
De ne point finir la semaine
Sans chômer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles ;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne feroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zéphir,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu ;
Ce fut celui de son Vicaire,
De Javotte sa ménagère,
Et de son Magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.

Ceci posé, Janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, Mars le remplace,
Et l'Aquilon régnait toujours.
Du Printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance,
Ou bonnement & sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux Curé, chaque jour,
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant, poursuit la Chronique,
Le Carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers Catholique

Etendoit ses austères lois :
L'île seule, grâce au bon-homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres habitants
Vivre en graspendant tout cetemps.
De vrai, ce n'étoit fine chère ;
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-Paysan & mi-Bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytère,
Tous dans cette erreur salutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur
joyeux,

Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin, pourtant, le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'instruire nos impénitens,
Le Diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le Printemps ;
C'étoit lui qui, par stratagème,
Leur rendant contraire tout vent
Avoit voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un Carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon Curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement ;
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de réflexion ;
Car de la sainte Quarantaine
Déjà la cinquième semaine
Venoit de commencer son cours.)
Il vient : il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'Eglise
Pâques revenoit dans dix jours.
" Dieu soit loué ! prenons courage,
" Dit-il, enfonçant son castor ;
" Grâce au Seigneur, notre voyage
" So

« Se trouve fait à temps encor,
 « Pour pouvoir, dans mon hermitage,
 « Fêter Pâque selon l'usage. »

Content, il rentre sur son bord,
 Après avoir fait ses emplettes
 Et d'almanachs & de lunettes:
 Il part, il arrive à bon port
 Dans ses solitaires retraites.

Le lendemain, jour des Rameaux,
 Prônant avec un zèle extrême,
 Il notifie à ses Vassaux

La date de notre Carême;

« Mais, poursuit-il, j'ai mon système,
 « Mes Frères, nous n'y perdrons rien,

« Et nous le rattraperons bien :

« D'abord, avant notre abstinence,

« Pour garder l'usage ancien,

« Et bien remplir toute observance,

« Le Mardi gras sera Mardi;

« Le jour des Cendres, Mercredi;

« Suivront trois jours de pénitence,

« Dans toute l'île on jeûnera;

« Et Dimanche unis à l'Eglise,

« Sans plus craindre aucune méprise,

« Nous chanterons *Alleluia*. »

DISCOURS EN VERS,

PAR VOLTAIRE.

ARGUMENT.

Le premier prouve l'égalité des conditions; c'est-à-dire, qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens & de maux qui les rend toutes égales.

Le second, que l'homme est libre, & qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisième, que le plus grand obstacle au bonheur c'est l'envie.

Le quatrième, que, pour être heureux, il faut être modéré en tout.

Le cinquième, que le plaisir vient de Dieu.

Le sixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, & que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

Le septième, que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables, & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

DE L'E'GALITE' DES CONDITIONS.

TU vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
 La grandeur tyrannique & la fière opulence;
 Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
 Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
 Sous les risibles noms d'Eminence & d'Altesse,
 Pensent enfler leur être & hausser leur bassesse.
 En vain des vanités l'appareil nous surprend.
 Les mortels sont égaux, leur masque est différent
 Nos cinq sens imparfaits, donnés par la Nature,
 De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
 Les Rois en ont-ils six? & leur âme & leur corps
 Sont-ils d'une autre espèce? ont-ils d'autres ressorts?
 C'est du même limon que tous ont pris naissance;
 Dans la même foiblesse ils traînent leur enfance:
 Et le riche & le pauvre, & le foible & le fort,
 Vont tous également des douleurs à la mort.

Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre?
 N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
 Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
 La femme d'un commis, courbé sur son bureau,
 Vaut-elle une princesse, auprès du trône assise?
 N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'église,
 D'orner son front tondue d'un chapeau rouge ou vert,
 Que d'aller d'un vil froc obscurément couvert,
 Recevoir à genoux, après Laude ou Matine,
 De son prieur cloîtré vingt coups de discipline?
 Sous un triple Mortier n'est-on pas plus heureux,
 Qu'un clerc enseveli dans un Gresse poudreux?

A a

Non,

Non, Dieu seroit injuste, & la sage Nature
 Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
 Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle fureur
 Au char de la fortune attache le bonheur ?
 Un jeune Colonel a souvent l'impudence
 De passer en plaisirs un Maréchal de France.
Etre heureux comme un Roi, dit le peuple hébété ;
 Hélas ! pour le bonheur que fait la Majesté ?
 En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie ;
 Il gémit quelquefois, & bien souvent s'ennuie.
 Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
 Animal composé de bassesse & d'orgueil,
 Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
 Tour-à-tour on t'encense & l'on te calomnie.
 Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du Roi ?
 Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.

Sur les énormes tours de notre observatoire,
 Un jour en consultant leur céleste grimoire,
 Des enfans d'Uranie un essaim curieux,
 D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
 Observoit les secrets du monde planétaire.
 Un rōstre s'écria : Ces forciers ont beau faire,
 Les astres sont pour nous, aussi bien que pour eux.
 On en peut dire autant du secret d'être heureux.
 Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage,
 En est tout aussi près, au fond de son village,
 Que le fat important qui pense le tenir,
 Et le triste savant qui croit le définir.

On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore,
 Nous étions tous égaux ; nous le sommes encore.
 Avoir les mêmes droits à la félicité,
 C'est pour nous la parfaite & seule égalité.
 Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres
 Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
 Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
 Fertilisent la terre en déchirant son sein ?
 Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
 De ces pasteurs galans qu'a chantés Fontenelle.
 Ce n'est point Timarette & le tendre Tircis,
 De roses couronnés, sous des myrtes assis,
 Entrelaçans leurs noms sur l'écorce des chênes,
 Vantant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines :

C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
 Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
 Perrette au point du jour est aux champs la première.
 Je les vois haletans, & couverts de poussière,
 Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
 Et le froid des hivers, & le feu des étés.
 Ils chantent cependant : leur voix fausse & rustique,
 Gaiment de Pellegrin détonne un vieux cantique :
 La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
 Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
 Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
 Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles :
 Il ne désire point ces plaisirs turbulens ;
 Il ne les conçoit pas : il regrette ses champs ;
 Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle,
 Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
 Sous des lambris dorés & vernis par Martin,
 Des intrigues du temps composant son destin,
 Dupé par sa maîtresse, & haï de sa femme,
 Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flamme,
 Quitte Eglé qui l'aimoit, pour Cloris qui le fuit,
 Et prend pour volupté le scandale & le bruit ;
 Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidelle ;
 Revoile vers Lisette en la saison nouvelle.

Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
 Lui présenter des dons aussi simples que lui.
 Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
 Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
 Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur ;
 Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.

L'aigle, fière & rapide, aux ailes étendues,
 Suit l'objet de sa flamme élançé dans les nues.
 Dans l'ombre des vallons, le taureau bondissant
 Cherche en paix sa génisse, & plaît en mugissant.
 Au retour du Printemps, la douce Philomèle
 Attendrit par ses chants sa compagne fidelle ;
 Et du sein des buissons, le moucheron léger
 Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
 De son être content, qui d'entr'eux s'inquiète
 S'il est quelqu'autre espèce, ou plus ou moins par-

faite ?
 Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présents,

Qu'il

Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands ?

Mais, quoi ! cet indigent, ce mortel famélique, Cet objet dégoûtant de la pitié publique, D'un cadavre vivant traînant le reste affreux, Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux ? Non, sans doute. Thamas qu'un esclave détrône, Ce visir déposé, ce grand qu'on emprisonne, Ont-ils des jours sereins, quand ils sont dans les fers ; Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.

Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre, Charle auroit sous ses lois retenu l'Angleterre, Et Dufreni, plus sage & moins dissipateur, Ne fût point mort de faim ; digne mort d'un auteur. Tout est égal enfin : la cour a ses fatigues : L'église a ses combats ; la guerre a ses intrigues : Le mérite modeste est souvent obscurci :

Le malheur est par-tout, mais le bonheur aussi. Ce n'est point la grandeur ; ce n'est point la bassesse, Le bien, la pauvreté, l'âge mur, la jeunesse, Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.

Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté, Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence, Murmuroit hautement contre la providence. [bien ! Que d'honneurs ! disoit-il ; que d'éclat ! que de Que Crésus est heureux ! il a tout, & moi rien. Comme il disoit ces mots, une armée en furie Attaque en son palais le tyran de Carie. De ses vils courtisans il est abandonné : Il fuit ; on le poursuit ; il est pris, enchaîné ; On pille ses trésors ; on ravit ses maîtresses. Il pleure ; il apperçoit, au sort de ses détresses, Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs, Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs. O Jupiter ! dit-il ; ô sort inexorable ! Irus est trop heureux, je suis seul misérable. Ils se trompoient tous deux, & nous nous trompons tous.

Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux. Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime. Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abyme.

La joie est passagère, & le rire est trompeur.

Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ? En tout lieu, en tout temps, dans toute la nature, Nulle part tout entier, par-tout avec mesure, Et par-tout passager, hors dans son seul auteur. Il est semblable au feu, dont la douce chaleur Dans chaque autre élément en secret s'insinue, Descend dans les rochers, s'élève dans la nue, Va rougir le corail dans le sable des mers, Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.

Le ciel en nous formant mélangea notre vie De désirs, de dégoûts, de raison, de folie, De momens de plaisir, & de jours de tourmens. De notre être imparfait voilà les élémens. Ils composent tout l'homme ; ils forment son essence, Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot liberté, le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre liberté : c'est pourquoi Locke l'a si bien définie puissance.

DANS le cours de nos ans, étroit & court passage, Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,

Qui pourra me donner ce trésor précieux ? [cieux ? Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance, Partage indépendant de l'humaine prudence ? Suis-je libre en effet ? ou mon âme & mon corps Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ? Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne. Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine ?

Obscurément plongé dans ce doute cruel, [ciel, Mes yeux, chargés de pleurs, se tournoient vers le Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Etre Plaça près de son trône, & fit pour le connoître, Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,

Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux ;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
Éclairer d'un mondain l'âme simple & grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux,
Qui, dans sa chaire assis, pense être au dessus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble ; & ton âme sincère,
Puisqu'elle fait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi ;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant ;
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'univers naquit ;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, & roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la Nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphirs,
A ta propre pensée, & même à tes desirs.
Ah ! sans la liberté que feroient donc nos âmes ?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne seroit à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés,
Comment, sans liberté, serions-nous ses images ?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice.
Pucelle est sans vertu, Desfontaines sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchans.
L'oppresser insoleur, l'usurpateur avare,

Cartouche, Mirivveis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait ; Dieu seul en est l'auteur :
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix
Seroit l'auteur du trouble & le Dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable,
Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le diable ?

J'étois, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
Qui, s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin, d'une timide voix :
Interprète sacré des éternelles lois, [blesse ?
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de foi-
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le fuit, il s'égare ; & toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, & si libre & si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage ?

L'esprit consolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La liberté, dis-tu, quelquefois t'est ravie :
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un
Quoi ! dans cet Océan cet atome qui nage [Dieu.
Dira : L'immensité doit être mon partage.
Non, tout est foible en toi, changeant & limité ;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.
La Nature, en tout sens, a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue ?
Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.
Mais quoi ! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie :
On te voit revenir des portes de la mort,

Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.

La liberté dans l'homme est la fanté de l'âme.
On la perd quelquefois ; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses faillies :
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leurs assauts tu feras raffermi ;
Prends ce livre sensé, consulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.)
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage,
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'âme insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée ?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin ;

Entends comme il consulte, approuve ou délibère ;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire ;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, & le veut corriger.
Il le croyoit donc libre ? Oui, sans doute, & lui-même
à chaque pas son funeste système. [même
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave ;
Il agit comme libre, & parle comme esclave.

Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles.
Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire ;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère ;
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui ;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

Ainsi parloit la voix de ce sage suprême :
Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même.
J'allois lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux ;

Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière ;
Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond s'Gravesande, & le subtil Mairan,
Et qu'expliquoit en vain, dans ses doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il voloît au séjour où luit la vérité :
Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-haut, que je ne puis comprendre :

Mes yeux d'un plus grand jour auroient été blessés ;
Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit assez.

DE L'ENVIE.

SI l'homme est créé libre, il doit se gouverner ;
Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner.
On ne le fait que trop ; ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? c'est l'Envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie ;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer ;
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant si connu dans la Fable,
Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé,
Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde ;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde ;
Il fait trembler l'Etna, dont il est oppressé ;
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire,
Détester dans Villars l'éclat de la victoire ;
Ils haïssoient le bras qui faisoit leur appui ;
Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
Ce héros eut raison, quand cherchant les batailles,
Il disoit à Louis : *Je ne crains que Versailles ;*
Contre vos ennemis je marche sans effroi ;

Defendez-moi des miens, ils sont près de mon Roi. [proie ?

Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en
Vos chagrins sont formés de la publique joie.

Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,

Aigri par votre bile, est un poison pour vous.

O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,

Cette route à vous seul appartient-elle entière ?

N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?

Voulez-vous ressembler à ces rois d'Orient,

Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,

Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?

Lorsqu'aux jeux du Théâtre, écueil de tant d'es-

Une affiche nouvelle entraîne tout Paris ; [prits,

Quand Dufresne & Gaussin, d'une voix attendrie,

Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie ;

Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,

Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir.

Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,

Pleure aussi dans un coin ; mais ses pleurs sont de rage.

Eh bien, pauvre affligé, si ce fragile honneur,

Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,

Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :

Mérite un tel succès, compose, efface, lime.

Le public applaudit aux vers du *Glorieux* ;

Est-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais
mieux ;

Mais garde-toi sur-tout, si tu crains les critiques,

D'envoyer à Paris tes *Aieux chimériques* :

Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,

Sous des crayons grossiers, pillés chez Rabelais.

Tôt ou tard on condamne un rimeur fatigüe,

Dont la moderne muse emprunte un air gothique,

Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,

Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot.

Ce jargon dans un conte est encor supportable ;

Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.

Si tu veux, faux dévot, séduire un sot lecteur,

Au miel d'un froid sermon mêle un peu moins d'ai-
greur :

Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage ;

Singe de la vertu, masque mieux ton visage.

La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager ;

C'est en le surpassant que tu dois t'en venger,

Erige un monument plus haut que son trophée ;

Mais pour siffler Rameau l'on doit être un Orphée ;

Il faut être *Psyché* pour censurer *Vénus*.

Eh ! pourquoi censurer ? quel triste & vain abus !

On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.

Qu'a servi contre Bayle une infame cabale ?

Par le fougueux Jurieu Bayle persécuté,

Sera des bons esprits à jamais respecté ;

Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,

N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent dans ses chagrins un misérable auteur

Descend au rôle affreux de calomniateur.

Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,

Il distille à longs traits son absurde malice.

Pour lui tout est scandale & tout impiété.

Affurer que ce globe, en sa course emporté,

S'élève à l'équateur, en tournant sur lui-même,

C'est un raffinement d'erreur & de blasphème.

Malbranche est *Spinosiste*, & Locke en ses écrits,

Du poison d'*Epicure* infecte les esprits.

Pope est un scélérat, de qui la plume impie

Ose vanter de Dieu la clémence infinie,

Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien !

Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout est bien.

Cent fois plus malheureux, & plus infame encore,

Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,

Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs ;

Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs ;

Médisant, qui se plaint des brocards qu'il effuie ;

Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie ;

Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,

Et le prouvant très-bien, du moins par ses écrits.

On peut à Despréaux pardonner la satire ;

Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.

Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs,

Pouvoit de sa piquûre adoucir les douleurs ;

Mais pour un lourd frêlon, méchamment imbécille,

Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,

On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,

Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.

Quelle étoit votre erreur, ô vous, peintres vul-
gaires ! Vous,

Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
 Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
 Par une lâche envie ont pu défigurer
 Du Zeuxis des François les savantes peintures ?
 L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures ;
 Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
 Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux .
 Détestons à jamais un si dangereux vice.

Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
 D'un critique modeste, & d'un vrai bel esprit,
 Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
 De rabaisser du Cid la naissante merveille,
 Tandis que Chapelain osoit juger Corneille,
 Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
 Dit, pour tout jugement : Je voudrois l'avoir fait.
 C'est ainsi qu'un grand cœur fait penser d'un grand-
 homme,

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome.
 De Perrault dans le Louvre il admira la main.
 Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
 Des travaux si parfaits, un si rare génie,
 Falloit-il m'appeler du fond de l'Italie ?

Voilà le vrai mérite : Il parle avec candeur ;
 L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
 Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-
 même :

Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime :
 Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs
 biens ; [miens.

Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les
 C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
 Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble :
 Un fuc toujours égal est préparé pour eux :
 Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans
 les cieus,

Leur tronc inébranlable, & leur pompeuse tête,
 Résiste, en se couchant, aux coups de la tempête.
 Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps ;
 Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
 Se livrer, en siffant, des guerres intestines,
 Et de leur sang impur arroser leur racines.

DE LA MODERATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.

[tage ;

TOUT vouloir est d'un fou ; l'excès est son par-
 La modération est le trésor du sage :
 Il fait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
 Mettre un but à sa course, un terme à ses desirs :
 Nul ne peut avoir tout. L'amour de la Science,
 A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;
 La Nature est ton livre, & tu prétends y voir
 Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.
 La raison te conduit ; avance à sa lumière ;
 Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière :
 Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
 Là commence un abyme, il le faut respecter.

Réaumur, dont la main si savante & si sûre,
 A percé tant de fois la nuit de la Nature,
 M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
 L'éternel Artisan fait végéter les corps ?
 Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
 Et que reconnoissant la main qui le nourrit,
 Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
 D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
 Cet insecte tremblant traîne ses bas débiles ?
 Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
 S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau,
 Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
 S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?
 Le sage Du Fai parmi ses plants divers,
 Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
 Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
 Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive ?

Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
 Je m'en vais consulter le Médecin du Roi :
 Sans doute il en fait plus que ses doctes confrères.
 Je veux savoir de lui par quels secrets mystères,
 Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
 Se transforme en un lait doucement préparé ;
 Comment toujours filtré dans ses routes certaines.

En

En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,

A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau :
Il leve au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.

Couriers de la physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Vous avez arpenté quelque foible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applatie :
Dévoilez ces ressorts, qui sont la pesanteur.
Vous connoissez les lois qu'établit son auteur :
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes ;
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné ;
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures ;
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'univers, & ne le connoît pas.

Je vous vois dessiner, par un art infailible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible :
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent.
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.

Modérons-nous sur-tout dans notre ambition,
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empeffé magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versailles essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitans des rives du Permesse
Ont fait quelquefois cette amorce traîtresse :
Platon va raisonner à la cour de Denis :
Racine, janséniste, est auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.

Moi-même renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes,
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes ;

On me dit : Je vous aime ; & je crus, comme un
Qu'il étoit quelque-idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère ;
Et perdant la raison dont je devois m'armer,
J'allois m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière !
A peine de la Cour j'entrai dans la carrière,
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux esprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connoître, & celui d'en jouir.
Les plaisirs sont les fleurs, que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, & par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre ;
Quittons les voluptés, pour favoir les reprendre :
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la Nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture ;
Tout veut des soins sans doute, & tout est acheté.
Regardez Brofforet ; de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles,

Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
 Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
 Son esprit offusqué d'une vapeur grossière, [re
 Jette encor quelques traits sans force & sans lumiè-
 Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer ;
 Malheureux, il n'a pas le temps de désirer.

Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
 Le plaisir s'endormit au sein de la paresse :
 La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
 Plus d'amour ; & l'ennui détruisoit l'univers.
 Un Dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
 Mit auprès du plaisir le travail & la peine.
 La crainte l'éveilla ; l'espoir guida ses pas ;
 Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ;
 Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
 Damon, tes sens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
 T'ont promis un bonheur qu'il ne t'ont point donné.
 Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour
 apprête,

Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
 Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
 Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
 Ah ! pour vous voir toujours sans jamais vous dé-
 plaire, [gaire,

Il faut un cœur plus noble, une âme moins vul-
 Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
 Sans humeur, sans caprice, & sur-tout vertueux,
 Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

O divine Amitié ! félicité parfaite !
 Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
 Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis.
 Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
 Dans toutes les saisons & dans toutes les heures,
 Sans toi tout homme est seul ; il peut, par ton appui,
 Multiplier son être, & vivre dans autrui.
 Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
 Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage ;
 Qu'il préside à mes vers, comme il règne en mon
 cœur ;

Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique
 Fermer le ciel au monde, & d'un ton despotique
 Damnant le genre humain qu'il prétend convertir,
 Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
 Sur les pas de Calvin, ce fou sombre & sévère,
 Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colère.
 Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré,
 D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
 Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
 Je cherche un roi plus doux, & de plus doux mi-
 nistres.

Timon se croit parfait, depuis qu'il n'aime rien.
 Il faut que l'on soit homme, afin d'être chrétien.
 Je suis homme, & d'un Dieu je chéris la clémence,
 Mortels, venez à lui, mais par reconnaissance ;
 La Nature attentive à remplir vos désirs,
 Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
 Nul encore n'a chanté sa bonté toute entière :
 Par le seul mouvement il conduit la matière ;
 Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
 Sentez du moins les dons prodigués par ses mains,
 Tout mortel au plaisir a dû son existence.
 Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense.
 Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux ;
 Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux ;
 Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture,
 L'aiguillon de la faim presse en vous la nature ;
 Ou que l'amour vous force, en des momens plus
 doux,

A produire un autre être, à revivre après vous ;
 Par-tout d'un Dieu clément la bonté salutaire
 Attache à vos besoins un plaisir nécessaire :
 Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
 Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
 Qui des lois de l'hymen eût subi l'esclavage ?
 Quelle beauté jamais auroit eu le courage
 De porter un enfant dans son sein renfermé,
 Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé,
 De conduire avec crainte une enfance imbécille,
 Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?

Ah !

Ah ! dans tous vos états, en tout temps, en tout
Mortels, à vos plaisirs, reconnoissez un Dieu. [lieu,
Que dis-je ? à vos plaisirs ! C'est à la douleur même
Que je connois de Dieu la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,
D'une voix salutaire incessamment nous crie :
Ménagez, défendez, conservez votre vie.

Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné ;
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de Dieu
même, [s'aime,
Tout amour vient du ciel ; Dieu nous chérit, il
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans
nos fils,

Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis.
Cet amour nécessaire est l'âme de notre âme ;
Notre esprit est porté sur ces ailes de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les passions.
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste ;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
Qui tenant ses desirs enchaînés sous sa loi, [naître,
S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connoître ;
Et brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et sur-tout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, & la société ;
On voit de cet orgueil la vanité profonde :
C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde.
On lit dans ces chagrins les regrets des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des desirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être.
Dieu, si nous l'en croyons, seroit servi par nous,
Ainsi qu'en son ferrail un Musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
Que le ser a privés des sources de la vie.

Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous jamais lu la docte Antiquité ?
Ne connoissez-vous point les filles de Pâlie ?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyoient dompter la Nature & le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans ;
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent,
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgerent.
Voilà votre portrait, Stoïques abusés ;
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez,
Usez, n'abusez point ; le sage ainsi l'ordonne.
Je suis également Epictète & Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines ;
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux, que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, & soufflez sans tempêtes ;
Soleil, sans nous brûler, marche & luis sur nos têtes,
Dieu des êtres pensans, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les desirs que vous m'avez donnés ;
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts & de la solitude.
Voilà mes passions ; mon âme en tous les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolans.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barba-
Des lois des Nations violateurs avarés, [res,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuisoient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupoit ma fermeté tranquille :
Des arts qu'ils ignoroient leur antre fut l'asyle.
Ainsi le Dieu des bois enstoit ses chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux :
Il n'interrompit point sa douce mélodie ;
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits !
Il brave l'injustice ; il calme ses ennuis ;
Il pardonne aux humains ; il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préside à tes concerts ;
 Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
 Ta grande étude est l'homme, & de ce labyrinthe
 Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
 Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer,
 Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
 Despréaux & Pascal en ont fait la satire.
 Pope & le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
 Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu ;
 Ils descendent à l'homme, il s'élève à Dieu.
 Mais quelle épaisse nuit voile encor la Nature ?
 Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure,
 Chacun a dit son mot ; on a long-temps rêvé ;
 Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé ;
 Je fais bien qu'à souper chez Laïs ou Catulle,
 Cet examen profond passe pour ridicule.
 Là pour tout argument quelques couplets malins
 Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
 Autre temps, autre étude, & la raison sévère
 Trouve accès à son tour, & peut ne point déplaire.
 Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer ;
 Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
 Le grand monde est léger, inappliqué, volage ;
 Sa voix trouble & séduit : est-on seul ? on est sage.
 Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
 Des fanges de la terre au trône de son Roi.
 Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
 Du monde des esprits & du monde sensible,
 Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
 Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
 Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
 Ou passe ma portée, ou me force au silence.
 Mon esprit resserré sous le compas François,
 N'a point la liberté des Grecs & des Anglois.
 Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
 A Bourge, un bachelier peut percer ce mystère ;
 Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
 Hasarder pour un mot de dangereux combats.
 Ecoutez seulement un récit véritable,
 Que peut-être Fourmont prendra pour une fable,

Et que je loghier dans un livre Chinois,
 Qu'un Jésuite à Pékin traduisit autrefois.
 Un jour quelques souris se disoient l'une à l'autre :
 Que ce monde est charmant ! quel empire est le nôtre !
 Ce palais si superbe est élevé pour nous ; [tre.]
 De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous :
 Vois-tu, ces gras jambons, sous cette voûte obscure,
 Ils y furent créés des mains de la Nature ;
 Ces montagnes de lard, éternels alimens,
 Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des tems.
 Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit
 nos sages,
 Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
 Les chats sont dangereux & prompts à nous manger ;
 Mais c'est pour nous instruire & pour nous corriger.
 Plus loin sur le duvet d'une herbe renaissante,
 Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
 De canards nafflans, de dindons rengorgés,
 De gros moutons belans, que leur laine a chargés,
 Disoient : Tout est à nous, bois, prés, étangs,
 montagnes ;
 Le ciel pour nos besoins fait verdier les campagnes.
 L'âne païssoit auprès, & se mirant dans l'eau,
 Il rendoit grâce au ciel en se trouvant si beau.
 Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre ;
 L'homme est né mon esclave ; il me panse, il me
 ferre,
 Il m'étrille, il me lave, il prévient mes desirs :
 Il bâtit mon sérail ; il conduit mes plaisirs.
 L'homme vint, & cria : Je suis puissant & sage,
 Cieux, terres, élémens, tout est pour mon usage ;
 L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux ;
 Les vents sont mes couriers, les astres mes flam-
 beaux ;
 Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
 Croît, décroît, fuit, revient, & préside aux étoiles ;
 Moi, je préside à tout ; mon esprit éclairé
 Dans les bornes du monde eût été trop Terré ;
 Mais enfin de ce monde, & l'oracle & le maître,
 Je ne suis point encor ce que je devois être.
 Quelques Anges alors, qui là-haut dans les cieux
 Régient ces mouvemens imparfaits à nos yeux,

En faisant tourner ces immenses planètes,
Disoient, pour nos plaisirs sans doute elles sont faites :
Puis delà sur la terre ils jetoient un coup d'œil ;
Ils se moquoient de l'homme & de son sot orgueil.
Le-Tien les entendit, il voulut que sur l'heure
On les fit assembler dans sa haute demeure ;
Ange, homme, quadrupède, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.

*Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, mon divin caractère,
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des desins & des temps connoissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez satisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce,
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?
Un vieux lettré Chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par des beaux argumens,
Plein de Confucius, & sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.*

Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps ?
Mes jours devoient aller par-delà vingt mille ans ;
Ma taille pour le moins dut avoir cent condées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,

Voyager dans la lune, & réformer son cours ?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?
Pourquoi

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais,
Bientôt tes questions vont être décidées :
Va chercher ta réponse au pays des idées :
Par. Un Ange aussitôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vide immense où se meut l'univers,
A travers cent soleils entourés de planètes,
De lunes, & d'anneaux, & de longues comètes ;
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du Roi de la Nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des mondes réels & des mondes possibles.

Mon vieux lettré chercha, d'espérance animé,

Un monde fait pour lui, tel qu'il l'auroit formé.
Il cherchoit vainement : l'Ange lui fait connoître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faisant la guerre au ciel, ou plutôt au bon sens,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,
Ce petit amas d'eau, de sable & de poussière,
N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente ; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure ;
Que l'homme n'est point fait pour ces vastes desirs ;
Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs ;
Que le travail, les maux, la mort, sont nécessaires ;
Et que, sans fatiguer par de lâches prières
La volonté d'un Dieu qui ne sauroit changer,
On doit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme & d'une âme soumise.
Le lettré convaincu, non sans quelque surprise,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé :
Mais il y murmura quand il fut arrivé.

Convertir un Docteur est une œuvre impossible.
Matthieu Garo, chez nous, eut l'esprit plus flexible :
Il loua Dieu de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentoient dans nos bois ;
La lune étoit plus grande, & la nuit moins obscure ;
L'hiver se couronnoit de fleurs & de verdure :
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemploit à l'aise, admiroit son néant,
Et formé pour agir, se plaisoit à rien faire. [traire.
Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout con-
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous, & comme nous bornés.
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, & ce qu'il devoit être,
Observons ce qu'il est, & recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme & des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous auroit fait grâce : il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer.
Le temps est assez long pour quiconque en profite ;

Qui travaille, & qui pense, en étend la limite.
On peut vivre beaucoup, sans végéter long-temps :
Et je vais le prouver par mes raisonnemens . . .
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire !
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.
C'est ainsi que ma muse, avec simplicité,
Sur des tons différens chantoit la vérité,
Lorsque de la Nature éclaircissant les voiles,
Nos François à Quito cherchoient d'autres étoiles ;
Que Clairaut, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un fecteur à lunette étoionnoient les Lapons ;
Tandis que d'une main stérilement vantée,
Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Sembloit de la Nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des cités, sur les bords du Per-
messe,

Je suivois la Nature, & cherchois la sagesse ;
Et des bords de la sphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abyme où pénétra Newton,
Je les voyois franchir leur carrière infinie ;
Amant de tous les arts & de tout grand génie ;
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde & du vil délateur :
Ami sans artifice, auteur sans jalousie ;
Adorateur d'un Dieu, mais sans hypocrisie ;
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué,
Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine Nature.

SUR LA VRAIE VERTU.

LE beau nom de Vertu retentit sur la terre ;
On l'entend au Théâtre, au Barreau, dans la
Chaire ;
Jusqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois,
Il s'est même glissé dans les traités des Rois.
C'est un beau mot sans doute, & qu'on se plaît
d'entendre,

Facile à prononcer, difficile à comprendre.
On trompe, on est trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du système
De ce fou d'Ecoffois (*Law*) qui se dupa lui-même.

Qu'est-ce que la Vertu ? Le meilleur citoyen,
Brutus, se repentit d'être un homme de bien ;
La Vertu, disoit-il, est un nom sans substance.

L'école de Zénon, dans sa fière ignorance,
Prit jadis pour Vertu l'insensibilité.

Dans les champs Levantins, le Derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts, & l'esprit en prières,
Du Seigneur, en dansant, invoque les lumières ;
Et tournant dans un cercle, au nom de Mahomet,
Croit de la Vertu même atteindre le sommet.

Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impu-
dence,

Un hermite à sandale, engraisé d'ignorance,
Parlant du nez à Dieu, chante au dos d'un lutrin,
Cent cantiques Hébreux mis en mauvais Latin.
Le ciel puisse bénir sa piété profonde !
Mais quel en est le fruit ? Quel bien fait-il au monde ?
Malgré la sainteté de son auguste emploi,
C'est n'être bon à rien, que n'être bon qu'à soi.

Quand l'ennemi divin des Scribes & des Prêtres,
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;
De cet air insolent qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda ; *Qu'est-ce que Vérité ?* [dre,
L'homme-Dieu qui pouvoit l'instruire ou le confon-
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.

Son silence éloquent disoit assez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque, pénétré d'une ardeur ingénue,
Un simple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, disciple sage, il prétendit savoir
Quel est l'état de l'homme, & quel est son devoir ;
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savoit tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un seul mot ses décrets solennels,
Aimez Dieu, lui dit-il ; mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & sa loi, c'est assez ; le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.

Le monde est médifant, vain, léger, envieux ;
 Le fuir est très-bien fait, le servir encor mieux.
 A sa famille, aux siens, je veux qu'on soit utile.
 Ou vas-tu loin de moi, fanatique indocile ?
 Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
 Ces élan convulsifs, & ces pas égarés ?
 Contre un siècle indévot, plein d'une sainte rage,
 Tu cours chez ta béate à son cinquième étage ;
 Quelques saints possédés, dans cet honnête lieu,
 Jurent, tordent les mains en l'honneur du bon Dieu ;
 Sur leurs tréteaux montés, il rendent des oracles,
 Prédissent le passé, font cent autres miracles ;
 L'aveugle y vient pour voir, & des deux yeux privé,
 Retourne aux Quinze-vingts, marmotant son *Ave*.
 Le boiteux saute & tombe, & sa sainte famille
 Le ramène en chantant, porté sur sa béquille.
 Le sourd, au front stupide, écoute & n'entend rien.
 D'aïse alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
 Qu'un sot voisin bénit, & qu'un fourbe seconde,
 Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.

Je fais que ce mystère a de nobles appas.
 Les Saints ont des plaisirs que je ne connois pas ;
 Les miracles sont bons ; mais soulager son frère,
 Mais tirer son ami du sein de la misère,
 Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
 C'est un plus grand miracle, & qui ne se fait plus.

Ce magistrat, dit-on, est sévère, inflexible,
 Rien n'amollit jamais sa grande âme insensible.
 J'entends ; il fait hair sa place & son pouvoir ;
 Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
 Mais l'a-t-on jamais vu, sans qu'on le sollicite,
 Courir d'un air affable au-devant du mérite,
 Le choisir dans la foule, & donner son appui
 A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui ?
 De quelques criminels il aura fait justice !
 C'est peu d'être équitable, il faut rendre service.
 Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
 Le ministre odieux d'un de nos meilleurs rois
 Lui disoit en ces mots son avis despotique :
 Timante est en secret bien mauvais Catholique ;
 On a trouvé chez lui la Bible de Calvin ;
 A ce funeste excès vous devez mettre un frein ;

Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile ;
 Comme vous, dit le Roi, Timante m'est utile ;
 Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats ;
 Il m'a donné son sang, & vous n'en parlez pas.
 De ce Roi bienfaisant la prudence équitable
 Peint mieux que vingt sermons la Vertu véritable ;
 Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
 Doux & discret Cyrus, en vous seul concentré,
 Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire,
 Trop foible pour servir, trop paresseux pour nuire,
 Honnête homme indolent, qui dans un doux loisir,
 Loin du mal & du bien, vivez pour le plaisir ?
 Non, je donne ce titre au cœur tendre & sublime
 Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
 Il t'étoit du, sans doute, éloquent Pélisson,
 Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.
 Je te rends grâce, ô ciel ! dont la bonté propice
 M'accorda des amis dans les temps d'injustice,
 Des amis courageux, dont la mâle vigueur
 Repoussa les assauts du calomniateur,
 Du fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
 Du ministre abusé par leur troupe imbécille,
 Et des petits tyrans bouffis de vanité,
 Dont mon indépendance irritoit la fierté.
 Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie,
 Des amis vertueux ont consolé ma vie.
 J'ai mérité leur zèle & leur fidélité ;
 J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.

Certain législateur (*l'Abbé de St. Pierre*), dont la
 plume féconde
 Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
 Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
 Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
 Ce mot est bienfaisance ; il me plaît, il rassemble,
 Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
 Petits grammairiens, grands précepteurs des sots,
 Qui pesez la parole, & mesurez les mots,
 Pareille expression vous semble hasardée ;
 Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

PIÈCES DIVERSES,

PAR BERNIS.

SUR LA COUR,

HEureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille & la haine & l'amour;
Où la vertu modeste, & toujours poursuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie !
Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix :
Où se forge la foudre, il ne tonne jamais.
Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes,
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes.
Théâtre de la ruse & du déguisement,
Le poison de la haine y coule fourdement.
Il n'est point à la Cour de pardon pour l'offense.
Hommes dans leurs arrêts, & Dieux dans leur vengeance,

Les Courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Par-tout j'y vois errer la sombre jalousie,
Qui, cachant le poignard dont elle s'est saisie,
Imprime sur son front les traits de l'amitié,
Appelle sur ses pas l'amour & la pitié,
Redouble les sermens, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare son fiel en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur, & la paix dans les yeux,
Même en les invoquant, elle trahit les Dieux :
Elle attaque à la fois le nom & la fortune ;
La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aspic les yeux étincelans :
Il vous perdra, mortels, s'il connoît vos talens.

SUR LA SUPERSTITION.

DE la crédule erreur, ce tyran du vulgaire,
Naquit un monstre affreux que le faux zèle
éclaire,

Qui respecté du Peuple, & redouté des Grands,
Sur ce vaste Univers traîne ses pas errans.
L'Egypte lui fournit une retraite impure,
D'où le monstre vola sur toute la Nature.
Les Mèdes, les Persans, les Grecs & les Romains
Sucèrent le poison préparé par ses mains.
Erreur du Plébéien, Politique des Sages,
Vous triomphez alors, augures & présages :
Inventions du Prêtre, & maximes des Rois,
Sur le Trône & l'Autel vous étendiez vos droits.
Ce temps affreux n'est plus ; mais votre Souverain
Des aveugles mortels sera toujours la Reine.
Les Etats ont changé ; la Superstition,
Toujours ferme, a suivi la révolution.

Par elle la vengeance inventa la magie ;
L'ignorance entraîna la fausse astrologie ;
La laideur découvrit les foibles talismans,
Piège que rompt toujours l'adresse des amans.
Par elle la terreur dans les retraites sombres
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des
ombres ;
Et de fantômes vains peuplant l'air & les cieux,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

SUR L'ORGUEIL.

JE t'appelle & tu fuis, ô Nature ! ô ma mère !
Ton front est assiégé d'une tristesse amère ;
Tes yeux, dont les regards embellissoient les fleurs,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres ?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres ?
Quel barbare a fiétri le sein qui l'anima ?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?

B b 2

L'Orgueil,

L'Orgueil, me répond-elle : il trahit la Nature ;
 Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
 Dès qu'il put les connoître, il sapa mes autels,
 Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
 Là, comme en un miroir, le monstre se contemple ;
 Il y règne adoré tel qu'un Dieu dans son temple.
 Ses traits, ensevelis sous un fard apprêté,
 Laisent à sa laideur l'ombre de la beauté ;
 Les parfums les plus doux & l'encens le plus rare
 Fument sur les autels que sa vanité pare ;
 L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,
 Et les vertus d'autrui sa honte & son tourment.
 Il n'est rien de si pur que l'Orgueil ne profane,
 Rien de si révérent que l'Orgueil ne condamne.
 Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
 En serpent tortueux il sonde leurs replis.
 Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
 Ternit de ce miroir la glace transparente,
 Il la suit fourdement de détour en détour,
 L'annonce avec éclat, & l'expose au grand jour.
 Mais si la Vérité, démasquant l'artifice,
 De ses projets obscurs ébranle l'édifice, [reur !
 Quel attentat affreux ! quels desseins ! quelle hor-
 L'Orgueil humilié devient bientôt fureur.
 Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
 C'est un géant armé qui brave le tonnerre ;
 Qui, pour anéantir l'auguste Vérité,
 Iroit jusques au sein de la Divinité,
 Percer de mille coups sa rivale obstinée,
 Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

SUR LA MODE.

LA Mode est un tyran, des mortels respecté,
 Digne enfant du dégoût & de la nouveauté ;
 Qui de l'Etat François, dont il a les suffrages,
 Au delà des deux mers disperse ses ouvrages,
 Augmente avec succès leur immense cherté,
 Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.
 Son trône est un miroir, dont la glace infidèle

Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
 Les François inconstans admirent dans ses mains
 Des trésors méprisés du reste des humains.
 Assise à ses côtés, la brillante parure
 Essaie, à force d'art, de changer la Nature.
 La beauté le consulte, & notre or le plus pur
 N'achète point trop cher son rouge & son azur.
 La Mode assujettit le Sage à sa formule ;
 La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.
 Depuis nos ornemens jusques à nos écrits,
 Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ; [mes,
 Et réglant tour-à-tour tous les rangs où nous som-
 Elle place les fots, & nomme les grands hommes,

SUR LA VERTU.

IL est une Vertu, dont la puissance active
 Commande aux passions, les calme ou les captive,
 Arrache enfin notre âme à la séduction,
 Au sein de ses erreurs désabuse Ixion ;
 Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,
 Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.
 Que nos cœurs sont heureux, quand la loi du devoir
 De nos plus doux penchans confirme le pouvoir !
 Il est une Vertu : qui résiste à ses charmes,
 Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes ;
 Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,
 Portera pour tribut le poids de ses remords.
 Des mortels les plus sourds sa voix est entendue ;
 L'âme qui fuit ses bras, y retombe éperdue.
 Qui connut son pouvoir, qui sentit sa douceur,
 Pourroit-il la confondre avec son oppresseur ;
 Avec le Vice impur, ce complaisant barbare,
 Qui souffle dans nos sens les flammes du Tartare,
 Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,
 Sûr, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs ?
 Si la Vertu n'est rien, pourquoi l'humble innocence
 A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
 D'où vient qu'une Bergère, assise sur les fleurs,
 Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,
 Impose

Imposé à ses amans surpris de sa sagesse ?
 Sévère avec douceur, & tendre sans faiblesse,
 Elle a l'art de charmer sans rien devoir à l'art :
 Son devoir est sa loi, sa défense un regard,
 Qui, joint à la fierté d'un modeste silence,
 Fait tomber à ses pieds l'audace & la licence.
 D'où vient qu'un Villageois, assis sous un ormeau,
 Juge des différends qui naissent au hameau ?
 Pauvre, chargé de soins, & consumé par l'âge,
 Qui peut l'avoir rendu le Dieu du voisinage ?
 Les Pasteurs rassemblés viennent autour de lui
 Chercher dans ses leçons leur joie & leur appui.
 Eh ! ne voyez-vous pas qu'ami de la sagesse,
 Il est juste sans faste, & prudent sans finesse,
 Et que l'intégrité conduisant ses projets,
 De ses Concitoyens il s'en fait des sujets ?
 La Vertu sous le chaume attire nos hommages :
 Le Crime sous le dais est la terreur des Sages.

SUR L'HOMME.

OUI, l'homme si rempli du soin de se connoître,
 Ne fait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit
 Honteux de commencer, puni de différer, [être.
 Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
 Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
 Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
 Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
 Et d'abuser son cœur, si facile à trahir.
 Cet homme, en même-temps, libre dans ses entraves,
 A la fierté des Rois sous l'habit des esclaves,
 Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,
 Enivré, fatigué de lui-même & d'autrui,
 Différent, inégal, & cependant le même,
 Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.
 Amusé par des riens, les plus vastes projets
 Offrent à son esprit de trop faibles objets.
 Tout irrite ses goûts ; sans remplir son envie,
 Il abrège ses jours, & regrette la vie.
 Dans ce vaste Univers il se trouve borné ;
 Et de l'illusion jouet infortuné,

Pour apaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
 Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
 L'antiquité du nom l'approche du néant,
 Et le nain est toujours à côté du géant.
 Plus il fait remonter sa race renommée,
 Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
 Sa raison lui soumet les lions rugissans ;
 Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
 Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent ;
 Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent.
 Il ne jouit de rien en essayant de tout ;
 L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût,
 L'orgueil, qu'une faiblesse insolente ou soumise,
 Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise ;
 L'avarice est la peur de manquer d'un secours,
 Qui nourrit son espoir, & le trahit toujours ;
 Le courage brutal, une terreur extrême ;
 Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-même ;
 La feinte modestie, un orgueil plus caché ;
 Et la délicatesse, un vice recherché ;
 L'abandon généreux d'un profit légitime
 Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime ;
 Sous un dehors brillant la gloire a son écueil ;
 La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil ;
 La politesse, un droit qu'on acquiert sur les autres,
 Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres ;
 La régularité prévient le désespoir
 D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
 Inutiles vertus, dont toute la puissance
 Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;
 A poursuivre le mal sans gloire & sans succès ;
 A ranimer sa force, ou nourrir son excès.
 Combattons, détruisons l'orgueil qui nous enivre ;
 Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
 Qu'on le chasse avec peine, il rentre sans effort,
 Triomphe dans les fers, & survit à la mort.
 Quel Alcide nouveau, quelle main agissante
 Soumettra pour jamais cette hydre renaissante ?
 Il faut, pour enchaîner ses dragons abattus,
 Un frein plus assuré que celui des vertus ;
 Et pour arracher l'homme à sa misère extrême,
 Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même.

SUR LA VOLUPTE.

IL est une Vénus, non celle qu'Idalie
 Vit allaiter l'Amour & nourrir la Folie;
 Que Neptune admira, que couronna Pâris,
 Et que sous ses berceaux adoroit Sybaris;
 Mais celle qui remplit les airs, la terre & l'onde.
 Fantôme du bonheur, & Déesse du monde,
 Ses lois sont nos penchans, ses armes nos desirs,
 Ses biens l'illusion, ses chaînes les plaisirs.
 Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change;
 De nos goûts variés elle suit le mélange;
 Paroit, en les guidant, ne pas les conseiller,
 Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
 Sous sa main, qui répand le fiel & l'imposture,
 Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigure.
 Elle imprime avec art sur le front des vertus,
 Ce dégoût, cet ennui qu'inspire leur abus;
 Tandis que dans les yeux de la fière licence,
 Elle offre tous les biens qu'affure l'innocence.
 C'est elle qui dans l'or brille aux yeux de Crésus,
 Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus;
 Qui fait parler les bois, les prés, la solitude,
 Enchantée sur la scène, & ravit dans l'étude;
 Qui fait chercher la paix au milieu des combats;
 Qui peut même à la mort attacher des appas;
 Qui, malgré les écueils de la mer mugissante,
 Fait voler sur les flots la voile obéissante: [nourrit,
 Douce erreur, dont l'espoir nous trompe & nous
 Donne de l'âme aux sens, & du sens à l'esprit.
 Belle, mais dangereuse, aimable, mais frivole;
 Telle est la Volupté, notre fatale idole:
 Invisible par-tout, & présente en tous lieux,
 Elle est tout ce qui charme & nos cœurs & nos yeux.

IMITATION d'un morceau de CLAUDIEN,

PAR BOUFFLERS.

Heureux qui dans son champ demeurant à l'écart,
 Sans craintes, sans desirs, sans éclat, sans en-
 Dans l'uniformité passa toute sa vie; [vie,

Et que le même toit vit enfant & vieillard!
 Jadis il a bondi sur ce même rivage,
 Où son corps épuisé se repose aujourd'hui;
 Il folâtroit, dans son jeune âge,
 Sur ce même bâton qui devient son appui.
 Non loin de sa demeure est une forêt sombre,
 Dont avec sa jeunesse il vit croître le plant;
 Et ce chêne touffu, qui lui prête son ombre,
 Dans ses jeunes mains fut un gland.
 A son char vagabond la fortune légère
 Ne le tint jamais enchaîné;
 De climats en climats il ne s'est point traîné,
 Pour chercher le bonheur, & trouver la misère.
 Son verger pour sa table offre d'assez bon fruit;
 Il trouve assez de goût à l'eau de la fontaine,
 Et même à la prochaine
 La curiosité ne l'a jamais conduit.
 L'ouvrage & le repos remplissent ses journées;
 De l'histoire de Rome il ne s'informe pas;
 Et pour supputer les années,
 Il compte les moissons & non les Consuls.
 Par les tributs divers que la saison lui donne,
 Sans le secours d'un livre il divise les ans;
 Aux fleurs il connoît le Printemps,
 Et les fruits lui marquent l'Automne.

LE VRAI PHILOSOPHE,

Par le même.

LE Bonheur est par-tout: avec son héritage,
 Le riche ne l'a point reçu;
 Dans l'âme tranquille du Sage,
 Il habite avec la Vertu.
 L'homme vraiment heureux pourra l'être sans cesse;
 Aux caprices du sort il conforme son goût;
 Il souffre la misère, il rit de la richesse,
 Et fait autant jouir que se passer de tout.
 Il craint moins la mort que le crime;
 Il aime sa patrie, il aime ses amis;
 Et s'il leur faut une victime,
 Le sacrifice est prêt, la gloire en est le prix.

BAL-

B A L L A D E

Sur frère LUBIN,

PAR CLEMENT MAROT.

POUR courir en poste à la ville
 Vingt fois, cent fois, ne fais combien ;
 Pour faire quelque chose vile,
 Frère Lubin le fera bien :
 Mais d'avoir honnête entretien,
 C'est à faire à un bon chrétien ;
 Frère Lubin ne le peut faire.

Pour mettre, comme un homme habile,
 Le bien d'autrui avec le sien,
 Et vous laisser sans croix ne pile,
 Frère Lubin le fera bien.
 On a beau dire je le tien,
 Et le presser de satisfaire ;
 Jamais ne vous en rendra rien ;
 Frère Lubin ne le peut faire.

Pour amuser par un doux style
 Quelque fille de bon maintien,
 Point ne faut de vieille subtile,
 Frère Lubin le fera bien.
 Il prêche en Théologien ;
 Mais pour boire de belle eau claire,
 Faites-la boire à notre chien,
 Frère Lubin ne le peut faire.

Envoi.

Pour faire plutôt mal que bien,
 Frère Lubin le fera bien ;
 Mais si c'est quelque bonne affaire,
 Frère Lubin ne le peut faire.

B A L L A D E,

A M. CHARPENTIER,

PAR M^{de}. DES HOULIÈRES.

FAMEUX auteur, de tous auteurs le coq,
 Toi dont l'esprit agréable & fertile
 Des Latineurs a soutenu le choc,
 Par un écrit dont sublime est le style,
 Plus éloquent que ne fut feu Virgile,
 Tu leur fais voir qu'on doit les mettre au croc.
 Pour chaque trait tu leur en rends deux mille ;
 Quand tu combats la victoire t'est hoc.

Dans leurs discours & *ab hac* & *ab hoc*,
 Ils ont crié qu'à Paris la grand'ville,
 Où l'étranger est en proie à l'escroc,
 Inscription François est inutile.
 Latinité moins seroit difficile,
 Disent-ils tous, pour la gent vide-broc.
 On prêche en vain un si faux Evangile,
 Quand-tu combats la victoire t'est hoc.

Du Grand Loups qui de taille & d'estoc
 De l'univers fera son domicile,
 Et dont le cœur s'ébranle moins qu'un roc,
 Pourquoi les faits, par une erreur servile,
 Mettre en Latin ? Non, non, tourbe indocile,
 D'inscriptions nous allons faire troc.
 Par toi, Damon, pédans vont faire gile ;
 Quand tu combats la victoire t'est hoc.

Envoi.

Grands savantas, nation incivile,
 Dont Calepin est le seul ustensile,
 Plus on ne veut ici de votre affroc.
 François langage est or, le vôtre Argile,
 Bon seulement pour gens qui portent froc.
 Poursuis, Damon, ils n'ont plus d'autre asyle,
 Quand tu combats la victoire t'est hoc.

AUTRE

AUTRE BALLADE,

Par la même.

A Caution tous Amans sont sujets :
 Cette maxime en ma tête est écrite ;
 Point, n'ai de foi pour leurs tourmens secrets,
 Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau bénite :
 Dans cœur humain probité plus n'habite.
 Trop bien encore a-t-on les mêmes dits
 Qu'avant qu'astuce au monde fût venuë ;
 Mais pour d'effets, la mode en est perdue :
 On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours, table, nombreux valets,
 Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.
 Si des Amans soumis, constans, discrets,
 Il est encore, la troupe en est petite.
 Amour d'un mois est Amour décrépite ;
 Amans brutaux sont les plus applaudis ;
 Soupirs & pleurs seroient passer pour grue ;
 Faveur est dite aussi-tôt qu'obtenue :
 On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets :
 Les jouvenceaux, cette engeance maudite
 Font bande à part, près des plus doux objets ;
 D'être indolent chacun se félicite.
 Nul en Amour ne daigne être hypocrite ;
 Ou si parfois un de ces étourdis
 A quelques soins s'abaisse & s'habitue,
 Don de merci seul il n'a pas en vue :
 On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits :
 Telle denrée aux folles se débite.
 Cœurs de barbons sont un peu moins coquets ;
 Quand il fut vieux le diable fut hermite :
 Mais rien chez eux à tendresse n'invite.
 Par maints hivers desirs sont refroidis ;
 Par maux fréquens humeur devient bourrue,

Quand une fois on a tête Chenue :
 On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Envoi.

Fils de Venus, songe à tes intérêts,
 Je vois changer l'encens en camoufflets ;
 Tout est perdu si ce train continue.
 Ramène-nous le siècle d'Amadis.
 Il t'est honteux qu'en Cour d'attraits pourvue,
 Où politesse au comble est parvenue,
 On n'aime plus comme on aimoit jadis.

AUTRE BALLADE,

Par la même.

DANS ce hameau je vois de toutes parts
 De beaux atours mainte fillette ornée ;
 Je gagerois que quelque jeune gars
 Avec Catin unit sa destinée :
 Elle a l'œil doux, elle a les traits mignards,
 L'air gracieux, l'humeur point obstinée ;
 Mais grand défaut gâte tous ses attraits ;
 Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit née,
 L'Amour languit sans Bacchus & Cérés.

De doux propos & d'amoureux regards
 On ne sauroit vivre toute l'année ;
 Jeunes maris deviennent tôt vieillards,
 Quand leur convient jeûner chaque journée ;
 Soucis pressans chassent penfers gaillards :
 Tendresse alors est en bref terminée ;
 S'il en paroît, ce n'est qu'*ad honores* :
 Par maints grands Clercs l'affaire examinée,
 L'Amour languit sans Bacchus & Cérés.

L'âtre entouré d'un tas d'enfans criards,
 De créanciers la porte environnée,
 D'un triste hymen tous les autres hasards

Font

Font endurer peine d'âme damnée,
Et donnent joie aux voisins babillards.
Myrtes dont fut la tête couronnée,
Voir on voudroit transformés en Cyprès.
D'un tel desir point ne suis étonnée,
L'Amour languit sans Bacchus & Cérès.

Envoi.

Vous qui d'Amour suivez les étendards,
Point ne croyez cauteleux papelards
Disans : Beauté suffit pour l'hyménée.
Si vous voulez en tout faire *Flores*,
Qu'avec beauté grosse dot soit donnée :
L'Amour languit sans Bacchus & Cérès.

AUTRE BALLADE.

Par la même.

IL est saison de causer près du feu.
Le blond Phébus, chère Iris, se retire :
L'Aquilon souffle ; & d'un commun aveu,
Point n'est ma chambre exposée à son ire.
Viens-y souper, j'ai du muscat charmant.
Quand je te vois ma tendresse s'éveille,
Desirerois être homme en ce moment,

Ou quand ta voix se mêle follement
Au doux glou glou que fait une bouteille.

En dévorant carpe de Seine au bleu,
Des sottes gens à l'aise pourrons rire :
Trop bien favons qu'il n'en est pas pour peu ;
Plaisante & longue en sera la satire.
Nous chercherons un nouvel enjouement,
Un nouveau feu dans le jus de la treille :
C'est un secours contre plus d'un tourment ;
Il n'en est point qui ne cède aisément
Aux doux glou glou que fait une bouteille.

Le verre en main je prétends faire un vœu,
Dont nul mortel ne me fera dédire :
C'est de braver, ceci n'est point un jeu,
Ce traître Amour qu'on ne peut trop maudire.
Les repentirs suivent l'engagement ;
N'écoutons point ce que le cœur conseille :
Ne préférons, pour vivre heureusement,
Ni les soupirs, ni les soins d'un amant,
Au doux glou glou que fait une bouteille.

Envoi.

Cruel Amour, j'en fais ici serment,
Si tu me mets un jour puce à l'oreille,
Je veux jamais ne trouver d'agrément,
Au doux glou glou que fait une bouteille.

S O N N E T S.

S O N N E T,

Qui exprime la Nature du Sonnet même.

DORIS, qui fait qu'aux vers quelquefois je me
plais,
Me demande un Sonnet, & je m'en désespère ;
Quatorze vers, grand Dieu ! le moyen de les faire ?
En voilà cependant déjà quatre de faits.

Je ne pouvois d'abord trouver de rime, mais
En faisant on apprend à se tirer d'affaire.
Poursuivons, les quatrains ne m'étonneront guère,
Si du premier tercet je puis faire les frais.

Je commence au hasard, & si je ne m'abuse,
Je n'ai pas commencé sans l'aveu de ma Muse,
Puisqu'en si peu de temps je m'en tire si net.

J'entame le second, & ma joie est extrême ;
Car des vers commandés j'achève le treizième :
Comptez s'ils sont quatorze, & voilà le sonnet.

S O N N E T,

PAR SCARRON.

UN mont tout hérissé de rochers & de pins,
Colosse que la terre oppose au choc des nues,
D'où les bœufs dans les champs sont pris pour des
lapins,
Et les arbres plus grands pour des herbes menues,

Vomit à gros bouillons de ses froids intestins
Un torrent qui grossi d'eaux du ciel descendues,
En faisant plus de bruit que cent mille lutins,
Entraîne dans les champs mille roches cornues.

La foudre quelquefois le couvre tout de feu ;
Mais la foudre ne fait que le noircir un peu,
Et faire un peu fumer sa cime inébranlable.

Sur ce superbe mont, jusqu'aux cieux élevé,
Pour vous dire la chose en homme véritable,
Il ne m'est, sur mon Dieu, jamais rien arrivé ;

AUTRE SONNET,

Par la même.

AL'ombre d'un rocher, sur le bord d'un ruisseau,
Dont les flots argentés enrichissent la plaine,
Le beau berger Daphnis, amoureux de Climène,
Faisoit de ses beaux yeux distiller un seau d'eau.

Et le jeune Alcidon, un autre jouvenceau,
Atteint du même mal pour la même inhumaine,
Faisoit comme Daphnis, & pleuroit comme un veau.

Un pasteur qui les vit faisant les Jérémies,
Leur dit : chantez plutôt dessus vos chalémies,
Je donne au mieux chantant de quoi faire un pour-
point.

Les deux jeunes bergers leurs flutes accordèrent ;
Là-dessus un loup vint, les bergers se levèrent,
Poursuivirent le loup, & ne chantèrent point.

PORTRAIT

PORTRAIT DE PARIS

Par le même.

UN amas confus de maisons ;
Des crottes dans toutes les rues ;
Ponts, Eglises, Palais, Prisons ;
Boutiques bien ou mal pourvues :

Force gens noirs, blancs, roux, grisons ;
Des Prudes, des Filles perdues ;
Des meurtres & des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues ;

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint Fanfaron qui toujours tremble ;

Pages, Laquais, Voleurs de nuit ;
Carrosses, chevaux & grand bruit ;
C'est-là Paris, que vous en semble ?

AUTRE SONNET,

Par le même.

SUPERBES monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, Tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains,
Et l'assidu travail, peut vaincre la Nature !

Vieux Palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Collisée, où souvent des peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnoient tablature !

Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis :
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoute.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir, [noir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude.

SONNET

O* EPITAPHE

Par le même.

CY gît qui fut de bonne taille,
Qui savoit danser & chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les savoit bien réciter.

Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des héros compter ;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la Guerre,
Des Cieux, du globe de la Terre,
Du Droit Civil & Droit Canon,

Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets & par leurs causes.
Etoit-il honnête homme ? Non.

SONNET;

Au Marquis DE LA FARE,

Par Jean-Baptiste ROUSSEAU ; imité d'une
Epigramme de l'Anthologie.

L'Autre jour la cour du Parnasse
Fit assembler tous ses Bureaux,
Pour juger au rapport d'Horace
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt toujours juste
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers vers.

Aussitôt le Dieu du Permesse
Lui dit ; je connois cette pièce,
Je la fis en ce même endroit.

L'Amour avoit monté ma lyre ;
Sa mère écoutoit sans mot dire ;
Je chantois ; la Fare équivoit.

S O N N E T S.
S O N N E T,

PAR DES BARREAUX.

GRAND Dieu ! tes jugemens sont remplis d'équité ;
Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.
Oui, Seigneur, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.
Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux :
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre.
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

SONNET en bout Rimés,
SUR L' O R ;

PAR M^{de}. DES HOULIÈRES.

CE métal précieux, cette fatale pluie,
Qui vainquit Danaë, peut vaincre . . l'univers :
Par lui les grands secrets sont souvent . . découverts ;
Et l'on ne répand point de larmes qu'il . . n'effuie.
Il semble que sans lui tout le bonheur nous . . fuie,
Les plus grandes cités deviennent des . . . déserts,
Les lieux les plus charmans sont pour nous des . . . enfers ;
Enfin tout nous déplaît, nous choque, & nous . . . ennuie.
Il faut pour en avoir ramper comme un . . lézard :
Pour les plus grands défauts c'est un excellent . . fard ;
Il peut en un moment illustrer la . . . canaille :
Il donne de l'esprit au plus lourd . . . animal ;
Il peut forcer un mur, gagner une . . . bataille ;
Mais il ne fit jamais tant de bien que de . . mal.

RONDEAUX

R O N D E A U X.

R O N D E A U,
PAR VOITURE.

MA FOI, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau;
Cela me met en une peine extrême.

Quoi! treize vers, huit en eau, cinq en îme!
Je lui ferois aussitôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau:
Faisons-en huit, en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratagème,
Ma foi, c'est fait.

Si je pouvois encore de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau;
Mais cependant me voilà dans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième:
En voilà treize ajustés au niveau.

Ma foi, c'est fait.

R O N D E A U,
PAR PREPETIT DE GRAMMONT.

A La fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille, & le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,
S'il veut donner un bon tour au Rondeau.
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher Benferade, il faut te satisfaire:
T'en écrire un, hé! c'est porter de l'eau
à la fontaine.

De tes Refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
à la Fontaine.

A un Poète ignorant,
R O N D E A U,
PAR CLEMENT MAROT.

QU'ON mène aux champs ce coquardeau,
Lequel gâte, quand il compose,
Raison, mesure, texte & glose,
Soit en Ballade ou en Rondeau.

Il n'a cervelle, ne cerveau,
C'est pourquoi si haut crier j'ose
Qu'on mène aux champs ce coquardeau.

S'il veut rien faire de nouveau,
Qu'il œuvre hardiment en Prose;
J'entends s'il en fait quelque chose,
Car en Rime ce n'est qu'un veau
Qu'on mène aux champs.

Le mal-content d'Amour,
R O N D E A U,
Par le même.

D'ETRE amoureux n'ai plus intention:
C'est maintenant ma moindre affection;
Car celle-là de qui je cuidois être
Le bien aimé, m'a bien fait apparître
Qu'au fait d'Amour n'y a que fiction.

Je la pensois sans imperfection,
Mais d'autre ami a pris possession:
Et pour ce, plus ne me veux entremettre
D'être amoureux.

Au temps présent par toute nation
Les Dames sont comme un petit scion
Qui toujours ploie à dextre & à senestre.
Bref, les plus fins n'y savent rien connoître;
Par quoi conclus que c'est abusion
D'être amoureux.

C c

L'Amant

L'Amant douloureux,

R O N D E A U,

Par le même.

AVANT mes jours, mort me faut encourir
 Par un regard dont m'as voulu férir,
 Et ne te chaut de ma grieve tristesse :
 Mais n'est-ce pas à toi grande rudesse,
 Vu que tu peux si bien me secourir ?
 Auprès de l'eau me faut de soif périr :
 Je me vois jeune, & en âge fleurir,
 Et si me montre être plein de vieillesse
 Avant mes jours.

Or, si je meurs, je veux Dieu requérir,
 Prendre mon âme ; & sans plus enquérir,
 Je donne aux vers mon corps plein de foiblesse :
 Quant est du cœur, du tout je le te laisse,
 Ce nonobstant que me fasses mourir
 Avant mes jours.

A un Poète François,

R O N D E A U,

Par le même.

MIEUX résonnant, qu'à bien louer facile,
 Est ton renom volant du domicile
 Palladial vers la Terreſtre gent :
 Puis vers les Cieux, dont as le titre gent
 D'Aigle moderne, à suivre difficile.
 Je dis moderne, antique en façons mille ;
 Ce qui près toi me rend bas & humble,
 D'autant que plomb est plus sourd que l'argent
 Mieux résonnant.

Ainsi ma plume, en qui bourbe distille,
 Veut éclaircir l'onde claire & utile,
 Dont le gravier est assez réſulgent,
 Pour troubler l'œil de l'esprit indigent,
 Qui en tel cas a besoin d'autre ſtyle
 Mieux résonnant.

A ſes amis, ſur la fauſſe nouvelle de ſon
emprisonnement ;

R O N D E A U,

Par le même.

IL n'en eſt rien, de ce qu'on vous révèle :
 Ceux qui l'ont dit ont faute de cervelle ;
 Car en mon cas il n'y a meſprison,
 Et par dedans ne vis jamais priſon :
 Doncques, amis, l'ennui qu'avez, ôtez-le ;
 Et vous, cauſeurs, pleins d'envie immortelle,
 Qui voudriez bien que la choſe fût telle,
 Crevez de deuil, de dépit, ou poiſon ;
 Il n'en eſt rien.

Je ris, je chante en joye ſolemnelle ;
 Je fers ma Dame, & me conſole en elle ;
 Je rime en proſe, & peut-être en raiſon :
 Je ſers dehors, je rentre en la maiſon :
 Ne croyez pas doncques l'autre nouvelle,
 Il n'en eſt rien.

Sur l'entrevue de Henri VIII. & de François I. au
Camp de Drap d'or, près Calais :

R O N D E A U.

Par le même.

DE deux grands Rois la nobleſſe & puiſſance
 Vue en ce lieu nous donne connoiſſance
 Qu'Amitié prend courage de lion,
 Pour ruer juſ vieille rebellion,
 Et mettre ſus de Paix l'eſjouiſſance.
 Soit en beauté, ſavoir & contenance,
 Les Anciens n'ont point de ſouvenance
 D'avoir onc vu ſi grand perfection
 De deux grands Rois ;

Et le feſtin, la pompe, & l'aſſiſtance
 Surpaſſe en bien le triomphe & preſtance
 Qui fut jadis ſur le mont Pélion :
 Car de là vint la guerre d'Illion ;
 Mais de ceci vient paix & alliance
 De deux grands Rois.

L'Amant

L'AMANT GUERI,

RONDEAU redoublé.

E PRIS d'amour pour la jeune Climène,
J'ai soupiré pour elle un jour ou deux :
Si l'insensible eût partagé ma peine,
J'aurois long-temps brûlé des mêmes feux.

Depuis l'instant qu'un dépit courageux
M'ôta du cœur cette passion vaine,
Je ne saurois que plaindre un langoureux
Épris d'amour pour la jeune Climène.

Elle croyoit me tenir dans sa chaîne :
Mais quelque sot... Pourquoi perdre des vœux ?
Je fais trop bien qu'elle est fière, inhumaine,
J'ai soupiré pour elle un jour ou deux.

Je ne dis pas que mon cœur amoureux
N'eût soupiré pour elle une semaine,
J'aurois nourri cet amour dangereux,
Si l'insensible eût partagé ma peine.

Divin Bacchus, ta liqueur souveraine
M'a garanti d'un incendie affreux :
Sans ton secours, élève de Silène,
J'aurois long-temps brûlé des mêmes feux.

Envoi.

Garder six mois une fièvre quartaine
Est à mon sens un mal moins rigoureux,
Que d'adorer une fille hautaine,
Qui de mépris relance un malheureux
Épris d'amour.

Sur une belle MAISON DE CAMPAGNE,

RONDEAU redoublé.

L'Heureux séjour ! l'agréable bocage !
Pour un esprit exempt d'ambition,
Qui fait goûter les douceurs du village,
Des vains soucis fuyant l'illusion.

Qu'on sente ailleurs toute l'émotion
Que peut causer la fortune volage ;
Il dit, content de sa condition :
L'heureux séjour ! l'agréable bocage !

A ces beaux lieux son loisir se partage ;
Et son repos, sa satisfaction
Seront toujours un solide avantage
Pour un esprit exempt d'ambition.

Les oiseaux même à toute occasion
Semblent redire, exerçant leur ramages
Ressent du ciel la bénédiction,
Qui fait goûter les plaisirs du village.

Dans ses enclos chacun peut faire usage
Des fruits offerts à sa discrétion,
Et savourer la crème & le fromage ;
Des vains plaisirs fuyant l'illusion.

A cent objets l'œil fait attention,
Et doucement occupe une âme sage :
Eaux, prés, jardins, tout sans exception,
Plait, & publie en son charmant langage
L'heureux séjour.

A Mademoiselle DESCARS

RONDEAU redoublé,

PAR SCARRON.

B ELLE Descars, & vous son Secrétaire,
Qui faites vers comme un Malherbe ou deux,
Vous avez tort de le cacher & taire,
Ce nom qui doit sans doute être fameux.

Le Mans seroit un séjour bien hideux,
Sans votre sœur, sans vous, sans votre frère ;
Il ne vous doit ennuyer avec eux,
Belle Descars, & vous son Secrétaire.

Tel reprend vers qui ne les fait pas faire :
Les faire bons est cas bien hasardeux ;
Mais c'est à vous chose fort ordinaire,
Qui faites vers comme un Malherbe ou deux.

A quel propos, envers moi dédaigneux,
De votre nom faites-vous un mystère ?
Vous estimer est tout ce que je veux ;
Vous avez tort de le cacher & taire.

Dites-le moi, j'en serai glorieux ;
Et pour le prix d'acte si débonnaire,
Je publierai, quoique de voix peu claire,
Ce nom qui doit sans doute être fameux.

Contentez donc mon esprit curieux,
Et que ce nom soit le salaire
De ce Rondeau, qui devrait être mieux
Pour mériter la gloire de vous plaire,
Belle Descars.

A une Dame, pour la remercier d'un pot de Coins;

RONDEAU redoublé,

PAR SCARRON.

VOTRE laquais vert, jaune, ou gri
O Dame toute libérale,
M'a présenté votre régale ;
C'est pourquoi ce Rondeau j'écris,

Un matin ma servante à cale,
Aussitôt que les yeux j'ouvris,
Fit entrer dans ma chambre sale
Votre laquais vert, jaune, ou gris.

Vos beaux coins confits il m'étale,
En faisant un petit fouris :
Où Diable les avez-vous pris ?
O Dame toute libérale.

Ce ne sont pas fruits de la halle,
Et leur beauté m'a bien surpris,
Quand ce laquais des mieux appris
M'a présenté votre régale.

O que n'ai-je un bijou de prix,
Pour vous envoyer chose égale ;
Mais j'ai beau chercher dans ma malle ;
C'est pourquoi ce Rondeau j'écris.

Je vous aime d'amour loyale ;
Homme de son corps entrepris,
Peut, de votre mérite épris,
Se dire tout haut sans scandale,
Votre, &c.

R O N D E A U,

PAR M^{de}. DES HOULIÈRES.

A U nom d'amour tout devenoit facile,
Il ne falloit qu'aimer pour être habile ;
Dans l'heureux temps où l'on savoit aimer,
Un cœur galant se pouvoit exprimer
Sans le secours d'Horace ou de Virgile.
Le vôtre est tel, il en fait plus que mille,
Et la raison, ce beau meuble inutile,
Ne sert souvent qu'à le mieux enflammer,
Au nom d'amour.

Ha ! pourquoi donc, chez moi, fille tranquille,
Venir chercher une veine fertile ?
Pourquoi vouloir me faire présumer,
Qu'au nom d'amour vous ne sauriez rimer ?
Mieux le ferez qu'Ovide & Théophile,
Au nom d'amour.

AUTRE RONDEAU,

Par la même.

C Otre l'Amour voulez-vous vous défendre ?
Empêchez-vous & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre ;
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre,
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit :
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

AUTRE

AUTRE RONDEAU,

Par la même.

LE bel-esprit, au siècle de Marot,
Des dons du Ciel passoit pour le gros lot ;
Des grands Seigneurs il dennoit accointance,
Menoit par fois à noble jouissance,
Et qui plus est faisoit bouillir le pot.

Or est passé ce temps où d'un bon mot,
Stance ou dizain, on payoit son écot ;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel-esprit.

A prix d'argent l'auteur comme le sot,
Boit sa chopine & mange son gigot ;
Heureux encor d'en avoir suffisance,
Maints ont le chef plus rempli que la panse.
Dame ignorance a fait enfin capot
Le bel-esprit.

AUTRE RONDEAU,

Par la même.

TAISEZ-vous, tendres mouvemens ;
Laissez-moi pour quelques momens ;
Tout mon cœur ne sauroit suffire,
Aux transports que l'Amour m'inspire
Pour le plus parfait des Amans.

A quoi servent ces sentimens ?
Dans mes plus doux emportemens
Ma raison vient toujours me dire ;
Taisez-vous.

La cruelle depuis deux ans . . .
Mais, hélas ! quel redoublemens
Sens-je à mon amoureux martyre ?
Mon Berger paroît, il soupire :
Le voici ; vains raisonnemens
Taisez-vous.

R O N D E A U,

SUR UN BORGNE ;

PAR DU CERCEAU.

QUI n'en a qu'un, ne fût-ce qu'un moineau,
S'il le chérit, & s'il le trouve beau,
Doit le choyer, comme fait une mère
Son fils unique, ou comme fait un père
Craignant toujours pour son cher Jouvenceau.

Si c'est un œil ; le jour, sous le chapeau ;
Qu'il soit la nuit gardé sous le bandeau ;
Mais je le plains, & c'est grande misère,
Qui n'en a qu'un.

Vous me direz qu'il suffit d'un flambeau,
Qu'on ferme un œil pour prendre le niveau,
Et que trop voir met souvent en colère :
Je vous entends ; mais alte-là, compère ;
Et croyez-en le pauvre Robineau
Qui n'en a qu'un.

R O N D E A U,

PAR BILLAUT.

POUR te guérir de cette sciatique,
Qui te retient comme un paralytique,
Entre deux draps sans aucun mouvement ;
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment ;
Puis lis comment on le met en pratique.

Prends-en deux doigts, & bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement,
Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois pas hérétique ;
Car je te fais un serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique,
Pour te guérir.

EPIGRAMMES, MADRIGAUX, &c.

EPIGRAMMES CHOISIES,

IMITEES DE MARTIAL,

PAR DU CERCEAU.

I.

AVIS AU LECTEUR.

Sunt bona, sunt quædam mediocria, &c. I. Liv. 17.

VOUS trouverez dans cet Ouvrage-ci
Du passable, du bon, & du mauvais aussi :
C'est sur ce pied qu'on vous le livre,
Lecteur, attendez-vous-y bien :
Voilà le portrait de tout Livre,
Comme c'est le portrait du mien.

II.

L'HOMME INUTILE.

Natali Diodore, &c. X. Liv. 27.

Voilà chez vous grande réjouissance,
Pour célébrer votre heureuse naissance :
Grand concert, somptueux repas ;
On voit voler par-tout les santés à la ronde ;
Mais pourtant, Diodore, avec tout ce fracas
On ne sait pas encor que vous soyez au monde.

III.

QUI PERD, GAGNE.

Dimidium denaræ Lino, &c. I. Liv. 77.

Linus, qui ne rend jamais rien,
Me prie, avec belles paroles,
De lui prêter douze pistoles.
Prêter ? lui dis-je : Non, je te connois trop bien :
Je t'en donne en pur don six & rien davantage.
En user de la sorte avec le personnage,
C'est aimer mieux, en homme de bon goût,
Perdre la moitié que le tout.

IV.

NE COMPTER QUE SUR LE PRESENT.

O mibi post nullos, &c. I. Liv. 16.

Tout passe, cher ami, chaque chose a son cours,
Tu touches de bien près à ton douzième lustre ;
Mets à profit ce peu qui te reste de jours :
La mort n'épargne pas le sang le plus illustre.
Crois-moi, ne compte point sur un faux avenir ;
Que savons-nous, hélas ! ami, ce qu'il nous garde ?
Rappelons les plaisirs, que rien ne les retarde,
Nous voudrions, mais en vain, un jour les retenir :
Il ne sera plus temps, ou la mort ou l'envie
Nous les aura peut-être arrachés de la main :
Commençons dès ce jour à jouir de la vie,
C'est attendre trop tard, que d'attendre à demain.

V.

AVIS AUX DEBITEURS.

Et Judex petit, II. Liv. 13.

Vous chicanez, injuste débiteur,
Et pour ne point payer vous cherchez cent défaites ;
Mais il faudra payer & Juge, & Procureurs :
Le plus court, croyez-moi, c'est de payer vos dettes.

VI.

LE BON HABIT.

Pexatus pulchrè rides, &c. II. Liv. 58.

Cléon, doré comme un calice,
Dans un superbe habit se pavane en marchant,
Et rit de mon droguet qu'il me va reprochant.
Oui, mon habit est pauvre, & je me rends justice ;
Mais je n'en dois rien au Marchand.

VII.

LE MAUVAIS RECITATEUR.

Quem recitas meus est, &c. II. Liv. 95.

Oui, ces Vers dont tu fais parade
Sont de moi, Cinna, j'en conviens ;
Mais tu les dis d'un air si sot & si maussade,
Que je les méconnois, & les prends pour les tiens.

AUTRES

AUTRES EPIGRAMMES,

Par le même.

VIII.

SUR LE MARIAGE.

*Mariage est mauvais lien,**Par Dieu & par saint Julien,*

Dit quelque part l'auteur du Roman de la Rose.

Savoir s'il dit mal, s'il dit bien,

Je n'entreprendrai point de décider la chose.

Il est vrai que c'est un discours

Que l'on tient à toute rencontre ;

Mais l'hymen pour cela n'en a pas moins de cours :

Si tous les jours on peste contre,

On prend femme aussi tous les jours.

IX.

CRE'ANCIERS FRUSTRE'S.

Prêt d'aller subir la sentence

Qui l'envoyoit à la potence,

Mascarille disoit, en comptant par ses doigts,

Combien de gens à qui je dois !

D'abord un quartier à mon hôte,

Dont il se promettoit d'être payé sans faute :

Plus, tant à mes voisins, tant dans maints cabarets,

Je dois en cent endroits, au Faubourg, au Marais.

Mes créanciers comptoient tous sur mon industrie ;

Mais, hélas ! qu'est-ce que la vie ?

Quatre écus me restoient ; ils m'ont été happés.

Je n'ai pas le sou pour leur rendre,

Et dans une heure on me va prendre ;

Voilà des gens bien attrapés !

X.

AUTEUR RE'FUTE'.

Ecoutez-moi, j'entends un peu cette matière,

J'ai même sur cela mis un livre en lumière,

Disoit Tullus : Caton lui répondit tout bas :

Et c'est ce qui fait voir que tu ne l'entends pas.

XI.

LE CRITIQUE SANS AUTORITE'.

Cet homme dont le front se ride,

Et qui prenant des airs hautains & méprisans,

Tel qu'un Aristarque, décide

Du vrai prix des Auteurs & passés & présens,

A-t-il avec ces gens de grandes habitudes ?

Non, ce n'est pas là son défaut.

Qu'a-t-il donc fait encor, pour le prendre si haut ?

Il a fait jadis ses études.

XII.

JUSTIFICATION QUI PORTE

SA PREUVE.

Vous décriez mes Vers, cela n'est pas loyal,

Disoit à son ami le Poète Sylvestre :

Moi ! dit l'autre ; comment en dirois-je du mal ?

Je n'ai jamais pu les entendre.

PLACET présenté,

au Cardinal de RICHELIEU,

PAR MAINARD.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux,

Et toute ma chaleur me quitte ;

Je verrai bientôt mes aïeux

Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je serai des suivans

De ce bon monarque de France (François I.),

Qui fut le père des savans,

Dans un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,

Il voudra que je lui raconte

Tout ce que tu fais aujourd'hui,

Pour combler l'Autriche de honte.

Je contenterai son désir

Par le beau récit de ta vie,

Et charmerai le déplaisir

Qui lui fit maudire Pavie :

Mais s'il demande à quel emploi

Tu m'as occupé dans le monde ;

Et quel bien j'ai reçu de toi

Que veux-tu que je lui réponde ?

Réponse du Cardinal, Rien.

Epigramme, adressée au même,

Par le même.

Par votre humeur le monde est gouverné,
Vos volontés font le calme & l'orage;
Et vous riez de me voir confiné,
Loin de la Cour, dans mon petit ménage:
Mais, n'est-ce rien que d'être tout à soi,
De n'avoir point le fardeau d'un emploi,
D'avoir dompté la crainte & l'espérance?
Ah! si le Ciel, qui me traite si bien,
Avoit pitié de vous & de la France,
Votre bonheur seroit égal au mien.

VERS dans le Style de Chapelain,

PAR BOILEAU.

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre & rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze cens.

Imitation de Martial,

Par le même.

Paul, ce grand Médecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de maux que la peste & la guerre,
Est Curé maintenant, & met les gens en terre;
Il n'a point changé de métier.

Sur un Médecin,

Par le même.

Ton oncle, dis-tu, l'affassin
M'a guéri d'une maladie;
La preuve qu'il ne fut jamais mon Médecin,
C'est que je suis encore en vie.

VERS, sur HOMERE,

Par le même.

Quand la dernière fois dans le sacré vallon,
La troupe des neuf Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'Iliade & l'Odyssée;
Chacune à les louer se montrant empressée:
Apprenez un secret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le Dieu des vers:

Jadis avec Homère aux rives du Permesse,
Dans ce bois de lauriers, où seul il me suivoit,
Je les fis toutes deux: plein d'une douce ivresse
Je chantois: Homère écrivait.

EPIGRAMME

PAR J. B. ROUSSEAU.

HUISSIERS, qu'on fasse silence,
Dit, en tenant l'audience,
Un Président de Baugé:
C'est un bruit à tête fendre.
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre.

AUTRE EPIGRAMME,

Par le même.

UN boucher moribond voyant sa femme en pleurs,
Lui dit: Ma femme, si je meurs,
Comme en notre métier un homme est nécessaire,
Jacques, notre garçon, seroit bien ton affaire;
C'est un fort bon enfant, sage, & que tu connois;
Epouse-le, crois-moi, tu ne saurois mieux faire.
Hélas! dit-elle, j'y songeois.

AUTRE EPIGRAMME,

Par le même.

CHRYSOLOGUE toujours opine,
C'est le vrai Grec de Juvénal,
Tout ouvrage, toute doctrine
Reffortit à son tribunal,
Faut-il décider de Physique?
Chrysologue est physicien.
Voulez-vous parler de Musique?
Chrysologue est musicien.
Que n'est-il point? Docte critique,
Grand poète, bon scolastique,
Astronome, grammairien.
Est-ce tout? Il est politique,
Jurisconsulte, historien,
Platoniste, Cartésien,
Sophiste, rhéteur, empirique:
Chrysologue est tout; & n'est rien.

EPITAPHE

EPITAPHE de Saint-Pavin

PAR FIEUBET.

SOUS ce tombeau gît Saint-Pavin :

Donne des larmes à sa fin.

Tu fus de ses amis peut-être ?

Pleure ton sort & le sien.

Tu n'en fus pas ? Pleure le tien,

Passant, d'avoir manqué d'en être.

ETRENNES,

A Mademoiselle de Longueville,

PAR SCARRON.

PRINCESSE de tous admirée,

Qu'on tient justement à la Cour

Matière très-bien préparée

De quoi faire une Reine un jour,

Pour étrennes je vous envoie,

Non pas un ouvrage charmant,

Où l'or éclaire avec afoie,

Mais un simple avis seulement,

Qui pourra troubler votre joie :

C'est que chez l'étranger, non plus que parmi nous,

On ne sauroit trouver Prince digne de vous.

MADRIGAL.

PAR Mlle. DESHOULIERES.

VOUS revenez suivi de Zéphire & de Flore,

La terre sous vos pas s'embellit chaque jour ;

Mais, hélas ! beau printemps, vous n'êtes pas encore

Celui qui doit couronner mon amour. [pelle ;

Depuis long-temps mon cœur, ma raison, tout l'app-

Il fait lui seul mes plus tendres desirs ;

Et sans lui la saison nouvelle

Ne peut être pour moi la saison des plaisirs.

MADRIGAL,

PAR BAINVILLE.

L'AUTRE jour l'enfant de Cythère,

Sous une treille à demi gris,

Disoit, en parlant à sa mère :

Je bois à toi, ma chère Iris.

Vénus le regarde en colère :

Maman, calmez votre courroux ;
 Si je vous prends pour ma bergère,
 J'ai pris cent fois Iris pour vous.

VERS, à Madame de B....

En lui envoyant la Henriade ;

PAR VOLTAIRE.

VOS yeux sont beaux, mais votre âme est plus

Vous êtes simple & naturelle ; [belle ;

Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.

Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,

Je ne fais pas ce qu'on eût dit de vous ;

Mais l'on n'auroit point parlé d'elle.

VERS, à Madame La Duchesse de....

Par le même.

ETRE femme sans jalousie,

Et belle sans coquetterie ;

Bien juger, sans beaucoup savoir,

Et bien parler sans le vouloir ;

N'être haute, ni familière,

N'avoir point d'inégalité,

C'est le portrait de la Valière ;

Il n'est ni fini, ni flatté.

VERS, à M. Ls.

Par le même.

CONNOISSEZ mieux l'oisiveté,

Elle est ou folie, ou sagesse,

Elle est vertu dans la richesse,

Et vice dans la pauvreté.

On peut jouir en paix, dans l'hiver de la vie,

De ces fruits qu'au printemps sema notre industrie.

Courtisans de la gloire, écrivains, ou guerriers,

Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.

HYMNE A' LA BEAUTE'.

PAR BERNARD.

TOUT rend hommage à la Beauté.

Pour éclairer ses traits, le jour se renouvelle ;

Pour la chanter, s'éveille Philomèle ;

Le ruisseau qui fuyoit, devant elle arrêté,

Trace

Trace son image fidelle ;
Des pavots du sommeil la douce volupté,
Rend de son teint la fraîcheur éternelle ;
L'ordre de l'univers semble établi pour elle.

AUX MUSES,

Par le même.

SOUFFREZ les Amours sur vos traces,
Muses, souvenez-vous toujours
Que l'esprit est sans les Amours
Ce qu'est la beauté sans les Graces.
C'est à l'Amour qu'il faut céder :
Quel autre charme nous arrête ?
L'esprit peut faire une conquête :
Mais c'est au cœur à la garder.

IMPROMPTU, fait à Versailles au Magazin
de Porcelaines ;

PAR BOUFFLERS.

FRAGILES monumens de l'industrie humaine,
Hélas ! tout vous ressemble en ce brillant séjour :
L'amitié, la faveur, la fortune, & l'amour
Sont des vases de porcelaine.

IMPROMPTU, à Madame L***,

Qui me demandoit deux Vers.

Par le même.

DEUX vers sont trop pour dire que l'on aime,
Un mot pourroit le dire tout de même :
Mais cent chiffres jamais ne pourroient exprimer
Le nombre des raisons qu'on a pour vous aimer.

V E R S

A Madame de ***.

Par le même.

AUX attraites les plus séduisants,
A la Beauté la plus soignée,
Je préférerai constamment,
Qui donc ? S**, la mal-peignée.

Sur sa vertu, les envieux
N'ont jamais pu trouver à mordre ;
Et ce n'est que dans ses cheveux
Qu'on apperçoit quelque désordre.

De l'Amour c'est un trait nouveau ;
S**, il venge son injure ;
N'ayant pu troubler ton cerveau,
Il s'en prend à ta chevelure.

VERS, Au Prince de ***.

Par le même.

VENEZ ici passer des jours sereins ;
Ne dédaignez pas un asyle
Que l'amitié para de ses modestes mains.
L'intrigue de la Cour, le fracas de la Ville
Font pour vous enchaîner des efforts superflus :
Des goûts plus innocens, un bonheur plus tran-
Convienient mieux à vos vertus. [quille
Les fleurs & les moutons qu'on trouve en nos retraites
Valent vos Dames, vos Seigneurs :
Bien de ces Messieurs font des bêtes ;
Peu de ces Dames sont des fleurs.

VERS au Prince de ***.

Par le même.

PLUS on est gai, plus vous êtes sévère ;
On vous déplaît, en s'efforçant de plaire :
Vous éteignez tout notre feu ;
Tout ce qu'on dit sans votre aveu,
Vous le trouvez insupportable ;
Prince, en m'empêchant d'être aimable,
Tâchez au moins de l'être un peu.

VERS, à Madame de ***.

Par le même.

TU jurois que l'Amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;

Tu

Tu trouvois le bien suprême
 Dans l'excès de mon ardeur ;
 Tu me peignois la tendresse,
 Hélas ! c'est moi qui la sens :
 Tu jurois d'aimer sans cesse,
 Et je tiens tous tes sermens.

VERS, A Madame ***.

Par le même.

LA sagesse est sublime : on le dit ; mais, hélas !
 Tous ses admirateurs souvent ne l'aiment guère,
 Et sans vous, nous ne saurions pas
 Combien la sagesse peut plaire.

Il falloit qu'à nos yeux elle eût tous vos appas.

L'Amour pleure en rendant les armes
 Il eût vaincu par vous, par vous il est vaincu ;

Jamais il n'aura tous les charmes

Que vous prêtez à la vertu.

On la voit dans vos yeux, & qu'on l'y trouve belle !

Lorsque vous nous parlez, c'est elle qu'on entend ;
 Vous lui donnez toujours une forme nouvelle :

Tantôt c'est de l'esprit, tantôt du sentiment :

Enfin, elle est si naturelle,

Elle a si bien vos traits, que nous ignorons tous,

Si c'est vous que l'on aime en elle,

Ou bien elle qu'on aime en vous.

E P I T A P H E

Du Chevalier de Boufflers,

Faite par lui-même.

CI gît un Chevalier, qui sans cesse courut,
 Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut ;
 Pour prouver ce qu'à dit le Sage,
 Que notre vie est un voyage.

M A D R I G A L,

PAR LE C. DE BERNIS.

LA Maîtresse du cabaret

Se devine sans qu'on la peigne ;

Le Dieu d'Amour est son portrait,
 La jeune Hébée lui sert d'enseigne.
 Bacchus, assis sur un tonneau,
 La prend pour la fille de l'onde :
 Même en ne versant que de l'eau,
 Elle a l'art d'enivrer son monde.

I M - P R O M P T U

A une Dame qui se plaignoit d'être âgée de quatre-vingts ans ;

Par le même.

AVEC les qualités à tant d'esprit unies [jours ?
 Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers
 Vous êtes aujourd'hui la Reine des génies,
 Et vous la fûtes des Amours.

Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre ;
 En vous laissant l'esprit, qu'a-t-il pu dérober ?

Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre ;
 Appelle-t-on cela tomber ?

C H A N S O N,

PAR CLEMENT MAROT,

*Dans laquelle on a des exemples des vieilles Rimes autre-
 fois en usage, & entr'autres de la Fraternisée, de
 l'Annexée, de l'Enchaînée, & de la Couronnée.*

DIEU garde ma maîtresse & régente,

Gente de corps & de façon :

Son cœur tient le mien en sa tente,

Tant & plus, d'un ardent frisson.

S'on m'oyt poulser sur ma chanson

Son de luths, où harpes doucettes,

C'est espoir qui sans marison

Songer me fait en amourettes,

La blanche Colombelle belle

Souvent je vois priant, criant

Mais dessous la cordelle d'elle

Me jette un œil friant, riant,

En me consommant, & sommant
A douleur qui ma face efface :
Dont je suis le réclamant amant,
Qui pour l'outrepasse trespasse.

Dieu des Amans, de mort me garde,
Me gardant donne-moi bonheur,
En le me donnant, prends ta darde,
En la prenant, navre son cœur,
En le navrant, me tiendras seur,
En seureté suivrai l'accointance,
En l'accointant, ton serviteur
En servant aura jouissance.

*On ne donne la pièce ci-dessus que comme un échantillon
du mauvais goût qui régnoit en France avant le re-
nouvellement des Lettres, & des tours de force aux-
quels les plus beaux génies d'alors étoient obligés d'avoir
recours, pour plaire à un Public aussi insensé qu'igno-
rant.*

*Les Pêtes de nos jours se sont quelquefois esgrimés de cette
rime en écho, mais seulement dans le genre burlesque ;
comme on peut le voir par la pièce ci-dessus, qui est
tirée d'un Opéra comique.*

Je n'aimois pas le tabac beaucoup,
J'en prenois peu, souvent point du tout ;
Mais mon mari me défend cela,

Depuis ce moment-là
Je le trouve piquant, quand
J'en puis prendre à l'écart, sur
Un plaisir vaut son prix, pris
En dépit du mari.

L A L

SUR l'appui du monde
Que faut-il qu'on fonde
d'espoir ?

Cette mer profonde,
En débris féconde,
fait voir
Calme au matin l'onde,
Et l'orage y gronde
le soir.

AUTRE L A L

LA grandeur humaine
Est une ombre vaine
qui fuit ;
Une âme mondaine,
A perte d'haleine,
la fuit ;
Et pour cette reine
Trop souvent se gêne
sans fruit.

VILLANELLE,

Ou Chançon de Bergers,
PAR PASSERAT.

J'AI perdu ma tourterelle ;
Est-ce point elle que j'oi ?
Je veux aller après elle.
Tu regrettes ta femelle,
Hélas ! aussi fais-je moi,
J'ai perdu ma tourterelle.
Si ton amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foi :
Je veux aller après elle.
Ta plainte se renouvelle :
Toujours plaindre je me doi ;
J'ai perdu ma tourterelle.
En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voi :
Je veux aller après elle.
Mort que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toi ;
J'ai perdu ma tourterelle,
Je veux aller après elle.

TRI.

TRIOLETS.

Le Triolet est ainsi nommé parce que le premier vers est répété trois fois.

Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre :
Vous n'aurez pas un bon succès,
Si je ne gagne mon procès.
Vous avez chez moi libre accès,
J'en demande chez vous un autre :
Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre.

AUTRE TRIOLET.

Pindare étoit homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages ?
Profond dans tout ce qu'il écrit,
Pindare étoit homme d'esprit.
A qui jamais rien n'y comprit,
Il sut bien vendre ses ouvrages :
Pindare étoit homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages.

AUTRE TRIOLET.

Bèze, qui produit ce bon vin,
Doit passer pour très-catholique.
J'estime mieux que Chambertin
Bèze qui produit ce bon vin.
Si le disciple de Calvin,
Bèze, passe pour hérétique,
Bèze, qui produit ce bon vin,
Doit passer pour très-catholique.

VAUDEVILLES.

Le TEMPS PASSE, & le TEMPS PRESENT,

PAR PANNARD,

Appelé, à justé titre, le père du Vaudeville moral.

Dans ma jeunesse,
La vérité régnoit,
La vertu dominoit,

La constance brilloit,
La bonne foi régloit
L'amant & la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changement, caprice,
Détour, artifice ;
Et l'Amour va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Les veuves, les mineurs
Trouvoient des défenseurs ;
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs
Soutenoient leur foiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
On gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Majeur & pupille,
Sur tout on grapille ;
Et Thémis va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Quand deux cœurs amoureux
Unissoient tous les deux
De l'Hymen les doux nœuds,
Ils sentoient mêmes feux
Augmenter leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Quand l'Hymen s'en mêle,
L'Ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle ;
L'Amour bat d'une aile,
Et l'époux va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse ;
On voyoit les auteurs,
Fertiles producteurs,

D d

Enchanter

Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent,
Les Muses gémissent,
Succombent, périssent ;
Pégase va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des amans,
De leur tendrons charmans
Conservoient la sagesse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécille ;
Et l'honneur va
Cahin, caha,

Dans ma jeunesse,
L'homme sobre & prudent,
Au plaisir moins ardent,
Se bernoit sagement,
Et son ménagement
Retardoit sa vieillesse,

Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Turbulent, volage,
Honteux d'être sage,
Le libertinage,
Chez lui prévient l'âge :
Bientôt il va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Les femmes de vingt ans
Renonçoient aux amans,

Les devoirs importans
De leurs engagements
Les occupoient sans cesse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Plus d'une grand'mère
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythère ;
La bonne y va
Cahin, caha.

LE POUVOIR DE L'OR,

Par le même.

N'Attendez pas qu'ici l'on vous révere,
Si Plutus n'est votre Dieu tutélaire.
Sans son pouvoir,
Tout le savoir
Qu'on peut avoir,
Ne peut valoir ;
Rien ne répond à notre espoir,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais quand on tient ce métal salutaire,
Tout ce qu'on dit
Charme & ravit ;
Chacun nous rit,
Tout réussit ;
Veut-on charge, honneur ou crédit ?
Un jour finit l'affaire.

Dans ce séjour on met tout à l'enchère,
Rien ne s'y fait sans l'appât du salaire.
Valet, portier,
Clercs & greffier,
Commis, fermier
Sont sans quartier ;
On a beau gémir & crier,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais si l'on joint l'argent à la prière,
Le plus rétif,

Le plus tardif
Devient actif,
Expéditif;
Tout marche, tout est attentif,
Un jour finit l'affaire.

Loin de ces lieux une tendre bergère
S'en tient au choix que son cœur lui suggère;
Fût-ce un Midas
Pour les ducats,
S'il ne plaît pas,
Il perd ses pas;
De tous ses biens on ne fait cas,
Le temps n'y peut rien faire.
De nos beautés la maxime est contraire;
Fût-ce un palot,
Un idiot,
Un maître sot,
Un Ostrogot;
S'il est pourvu d'un bon magot,
Un jour finit l'affaire.

Loin de ces lieux une riche héritière
N'est point l'objet qu'un amant considère;
Sagesse, honneur,
Vertu, douceur,
Sont de son cœur
L'attrait vainqueur;
Ses feux ont toujours même ardeur,
Le temps n'y peut rien faire.
De nos amans la maxime est contraire;
Bon revenus,
Contrats, écus,
Sur les vertus
Ont le dessus;
De tels nœuds sont bientôt rompus,
Un jour finit l'affaire.

Sans dépenser, c'est en vain qu'on espère
De s'avancer au pays de Cythère;
Mani jaloux,

Femme en courroux
Ferment sur vous
Grille & verroux;
Le chien vous poursuit comme loups,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais si Plutus entre dans le mystère,
Grille & ressort
S'ouvrent d'abord;
Le mari fort,
Le chien s'endort,
Femme & soubrette sont d'accord,
Un jour finit l'affaire.

Tant que Phyllis eut un destin prospère,
Plus d'un amant lui dit d'un ton sincère:
Que vos beaux yeux
Sont gracieux!
L'Amour pour eux
Fixe mes vœux;
Chaque instant redouble mes feux,
Le temps n'y peut rien faire.
Plutus parti, Phyllis parut grand'mère;
Plus de trésor,
Plus de Médor;
Flamme & transport
Priront l'effor;
L'Amour s'enfuit & court encor;
Un jour finit l'affaire.

LES ÉGAREMENS D'ELVIRE, PAR BEAUMARCHAIS.

*Le but de ce Vaudeville est de faire voir que les suites du
libertinage sont le déshonneur & le mépris.*

L'Innocence.

La jeune Elvire, à quatorze ans,
Livrée à des goûts innocens,
Voit, sans en deviner l'usage,
D d 2

Eclorre

Eclore ses appas naissans ;
Mais l'Amour, effleurant ses sens,
Lui dérobe un premier hommage :

Un soupir
Vient d'ouvrir
Au plaisir
Le passage,

Un songe a percé le nuage.

L'Amour.

Lindor, épris de sa beauté,
Se déclare ; il est écouté :
D'un songe, d'une vaine image,
Lindor est la réalité.
Le sein d'Elvire est agité,
Le trouble a couvert son visage ;

Quel moment,
Si l'Amant
Plus ardent,
A cet âge,

Pouvoit hasarder davantage !

Le Mariage.

Mais quel transport vient la saisir !
Cet objet d'un premier desir,
Qu'avec rougeur elle envisage,
Est l'époux qu'on doit lui choisir.
On les unit : Dieux ! quel plaisir !
Elvire en fournit plus d'un gage.

Les ardeurs,
Les langueurs,
Les fureurs
Tout présage

Qu'on veut un époux sans partage.

L'Infidélité.

Dans le monde, un essaim flatteur
Vivement assiége son cœur.
Lindor est devenu volage,
Il a méconnu son bonheur :
Elvire a fait choix d'un vengeur,
Il la prévient, il l'encourage.
Vengez-vous ;

Il est doux,
Quand l'époux
Se dégage,

Qu'un amant répare l'outrage.

La Galanterie.

Voilà l'outrage réparé :
Son cœur n'est que plus altéré ;
Des plaisirs le fréquent usage
Rend son desir immodéré ;
Son regard fixe & déclaré
A tout amant tient ce langage :

Dès ce soir,

Si l'espoir

De m'avoir

Vous engage,

Venez, je reçois votre hommage.

Le Libertinage.

Elle épuise tous les excès ;
Mais, au milieu de ses succès,
L'époux meurt, &, pour héritage,
Laisse des dettes, des procès.
Un vieux traitant demande accès,
L'or accompagne son message ;

Ce coup d'œil

Est l'écueil

Où l'orgueil

Fait naufrage ;

Un écrin consomme l'ouvrage.

Le Repentir.

Dans ce fatal abus du temps,
Elle a consumé son printemps :
La coquette d'un certain âge
N'a point d'amis, n'a plus d'amans.
En vain de quelques jeunes gens
Elle ébauche l'apprentissage :

Tout est dit,

On en rit,

L'Amour fuit ;

Quel dommage !

Elvire, il falloit être sage.

FABLES CHOISIES,

305

PAR LA FONTAINE.

FABLE I.

La Cigale & la Fourmi.

LA Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermine.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Oût (1), foi d'animal,
Intérêt & principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est-là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour, à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez ? j'en suis fort aise ;
Hé bien, dansez maintenant.

(1) Oût ; pour Août.

FABLE II.

Le Corbeau & le Renard.

MAÎTRE Corbeau sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage :
Maitre Renard, par l'odeur alléché (1),
Lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monsieur du Corbeau !

Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie :
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit : mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

(1) Alléché ; attiré.

FABLE III.

Le Loup & le Chien.

UN Loup n'avoit que les os & la peau,
Tant les Chiens faisoient bonne garde :
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il falloit livrer bataille ;
Et le Mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien,
Vos pareils y font misérables,
D d 3

Cancres

Eclaire ses appas naissans ;
Mais l'Amour, effleurant ses sens,
Lui dérobe un premier hommage :

Un soupir
Vient d'ouvrir
Au plaisir
Le passage,

Un songe a percé le nuage :

L'Amour.

Lindor, épris de sa beauté,
Se déclare ; il est écouté :
D'un songe, d'une vaine image,
Lindor est la réalité.

Le sein d'Elvire est agité,
Le trouble a couvert son visage ;

Quel moment,
Si l'Amant
Plus ardent,
A cet âge,

Pouvoit hasarder davantage !

Le Mariage.

Mais quel transport vient la saisir !
Cet objet d'un premier desir,
Qu'avec rougeur elle envisage,
Est l'époux qu'on doit lui choisir.
On les unit : Dieux ! quel plaisir !
Elvire en fournit plus d'un gage.

Les ardeurs,
Les langueurs,
Les fureurs
Tout présage

Qu'on veut un époux sans partage.

L'Infidélité.

Dans le monde, un essaim flatteur
Vivement assiège son cœur.
Lindor est devenu volage,
Il a méconnu son bonheur :
Elvire a fait choix d'un vengeur,
Il la prévient, il l'encourage.
Vengez-vous ;

Il est doux,
Quand l'époux
Se dégage,
Qu'un amant répare l'outrage.

La Galanterie.

Voilà l'outrage réparé :
Son cœur n'est que plus altéré ;
Des plaisirs le fréquent usage
Rend son desir immodéré ;
Son regard fixe & déclaré
A tout amant tient ce langage :

Dès ce soir,
Si l'espoir
De m'avoir
Vous engage,

Venez, je reçois votre hommage.

Le Libertinage.

Elle épuise tous les excès ;
Mais, au milieu de ses succès,
L'époux meurt, &, pour héritage,
Laisse des dettes, des procès.
Un vieux traitant demande accès,
L'or accompagne son message ;

Ce coup d'œil
Est l'écueil
Où l'orgueil
Fait naufrage ;

Un écrin consomme l'ouvrage.

Le Repentir.

Dans ce fatal abus du temps,
Elle a consumé son printemps :
La coquette d'un certain âge
N'a point d'amis, n'a plus d'amans.
En vain de quelques jeunes gens
Elle ébauche l'apprentissage :

Tout est dit,
On en rit,
L'Amour fuit ;
Quel dommage !

Elvire, il falloit être sage.

FABLES CHOISIES,

305

PAR LA FONTAINE.

FABLE I.

La Cigale & la Fourmi.

LA Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Oût (1), foi d'animal,
Intérêt & principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est-là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour, à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez ? j'en suis fort aise ;
Hé bien, dansez maintenant.

(1) Oût ; pour Août.

FABLE II.

Le Corbeau & le Renard.

MAÎTRE Corbeau sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage :
Maître Renard, par l'odeur alléché (1),
Lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monsieur du Corbeau !

Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie :
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit : mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

(1) Alléché ; attiré.

FABLE III.

Le Loup & le Chien.

UN Loup n'avoit que les os & la peau,
Tant les Chiens faisoient bonne garde :
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il falloit livrer bataille ;
Et le Matin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien,
Vos pareils y sont misérables,

D d 3

Cancres

Cancres, hères (1) & pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée (2) :
 Tout à la pointe de l'épée.
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
 Le Loup reprit : que me faudra-t-il faire ?
 Presque rien, dit le Chien ; donner la chasse aux
 Portans bâtons, & mendiants ; [gens
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
 Moyennant quoi, votre salaire
 Sera force reliefs (3) de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons,
 Sans parler de mainte careffe.
 Le Loup déjà se forge une félicité,
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le cou du Chien pelé :
 Qu'est cela ? lui dit-il. Rien. Quoi ! rien ? Peu
 de chose.
 Mais encor ? Le collier dont je suis attaché,
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 Attaché ! dit le Loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? Pas toujours ; mais
 qu'importe ?
 Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte ;
 Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
 Cela dit, maître Loup s'enfuit, & court encor.

(1) *Cancres, hères.* Ces deux mots sont de peu
 d'usage sur tout le premier. *Cancres* dit encore :
 maigre, déharné.

(2) *Lippée* : chère, repas.

(3) *Reliefs* : restes de viandes.

FABLE IV.

L'Hirondelle & les petits Oiseaux.

UNE Hirondelle en ses voyages
 Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu,
 Peut avoir beaucoup retenu.
 Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,

Et devant qu'ils fussent éclos,
 Les annonçoit aux matelots.
 Il arriva qu'au temps que la chanvre (1) se sème,
 Elle vit un manant (2) en couvrir maints sillons.
 Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons ;
 Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
 Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
 Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
 Un jour viendra, qui n'est pas loin,
 Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
 De-là naîtront (3) engins à vous envelopper,
 Et lacets pour vous attraper ;
 Enfin mainte & mainte machine,
 Qui causera dans la saison
 Votre mort ou votre prison :
 Gare la cage ou le chaudron.
 C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
 Mangez ce grain, & croyez-moi.
 Les Oiseaux se moquèrent d'elle :
 Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
 Quand la chénevière fut verte,
 L'Hirondelle leur dit : arrachez brin à brin
 Ce qu'a produit ce maudit grain,
 Ou soyez sûrs de votre perte.
 Prophète de malheur, babillarde, dit-on,
 Le bel emploi que tu nous donnes !
 Il nous faudroit mille personnes
 Pour éplucher tout ce canton.
 La chanvre étant tout-à-fait crüe,
 L'Hirondelle ajouta : ceci ne va pas bien :
 Mauvaise graine est tôt venue.
 Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
 Dès que vous verrez que la terre
 Sera couverte, & qu'à leurs blés
 Les gens n'étant plus occupés,
 Feront aux Oisillons la guerre,
 Quand reginglettes (4) & réseaux
 Attraperont petits Oiseaux,
 Ne volez plus de place en place ;
 Demeurez au logis, ou changez de climat :
 Imitiez le canard, la grue & la bécasse.
 Mais vous n'êtes pas en état

De passer, comme nous, les déserts & les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.

Les Oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément,
Que faisoient les Troyens, quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oisillon se vit esclave retenu.
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les
nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

(1) *La chanvre*. L'usage le plus général est de faire chanvre masculin.

(2) *Manant*. C'est presque en général, actuellement, un terme d'injure ; mais sa vraie signification, & celle dans laquelle il est employé ici, est paysan, villageois, &c.

(3) *Engin*. Ce vieux mot a plusieurs significations. Il est mis ici pour piège, filet, &c.

(4) *Réginglette*. Le vers suivant indique assez que c'est une machine pour prendre des Oiseaux.

FABLE V.

Le Rat de ville & le Rat des champs.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussi-tôt ;
Et le citadin (1) de dire :
Achevons tout notre rô.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre,
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, si du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

(1) *Citadin*. Habitant d'une cité, d'une ville.
Ce terme est peu en usage.

FABLE VI.

Le Renard & la Cicogne.

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cicogne.
Le régal fut petit, & sans beaucoup d'apprêts.
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet (1) clair ; (il vivoit chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette,
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cicogne son hôtesse,
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point.

Bon appétit sur-tout, Renards n'en manquent point.

Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
 Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
 On servit, pour l'embarrasser,
 En un vase à long col, & d'étroite embouchure.
 Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,
 Mais le museau du Sire étoit d'autre mesure;
 Il lui fallut à jeun retourner au logis;
 Honteux comme un Renard qu'une poule auroit pris,
 Serrant la queue, & portant bas l'oreille.
 Trompeurs, c'est pour vous que j'écris;
 Attendez-vous à la pareille.

(1) *Brouet* : bouillie.

FABLE VII.

L'Enfant & le Maître d'école.

DANS ce récit je prétends faire voir
 D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune Enfant dans l'eau se laissa choir (1),
 En badinant sur les bords de la Seine.
 Le Ciel permit qu'un saule se trouva,
 Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
 S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
 Par cet endroit passe un Maître d'école.
 L'Enfant lui crie : au secours, je périss.
 Le Magister se tournant à ses cris,
 D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
 De le tancer. Ah, le petit babouin !
 Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
 Et puis, prenez de tels fripons le soin.
 Que les parens sont malheureux, qu'il faille
 Toujours veiller à semblable canaille !
 Qu'ils ont de maux ! & que je plains leur sort !
 Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
 Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
 Se peut connoître au discours que j'avance.
 Chacun des trois fait un peuple fort grand :
 Le Créateur en a béni l'engeance.

En toute affaire ils ne font que songer
 Au moyen d'exercer leur langue.
 Hé, mon ami, tire-moi du danger,
 Tu seras après ta harangue.

(1) *Choir* : tomber.

FABLE VIII.

Les Frelons & les Mouches à miel.

A L'œuvre on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent;
 Des Frelons les réclamèrent.
 Des Abeilles s'opposant,

Devant certaine Guêpe on traduisit la cause.

Il étoit mal-aisé de décider la chose.

Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
 Des animaux ailés, bourdonnans, un peu longs,
 De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
 Avoient long-temps paru. Mais quoi ? dans les Frelons
 Ces enseignes étoient pareilles.

La Guêpe ne sachant que dire à ces raisons,

Fit enquête nouvelle ; &, pour plus de lumière,
 Entendit une fourmillière.

Le point n'en put être éclairci.

De grâce, à quoi bon tout ceci ?

Dit une Abeille fort prudente ;

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,

Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps désormais que le juge se hâte ;

N'a-t-il point assez léché l'ours ?

Sans tant de contredits & d'interlocutoires,

Et de fatras & de grimoires,

Travaillons, les Frelons & nous :

On verra qui fait faire, avec un suc si doux,

Des cellules si bien bâties.

Le refus des Frelons fit voir

Que cet art passoit leur savoir ;

Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût-à-Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !

Que

Que des Turcs en cela l'on suivit la méthode !
 Le simple sens commun nous tiendrait lieu de Code,
 Il ne faudroit point tant de frais.
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ;
 On nous mine par des longueurs.
 On fait tant à la fin, que l'huître est pour le juge,
 Les écailles pour les plaideurs.

FABLE IX.

Le Chêne & le Roseau.

LE Chêne un jour dit au Roseau :
 Vous avez bien sujet d'accuser la Nature.
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête :
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est Aquillon, tout me semble Zéphir.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
 Je vous défendrois de l'orage.
 Mais vous naissiez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La Nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui répondit l'arbruste,
 Part d'un bon naturel, mais quittez ce souci :
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
 Je plie ; & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables,
 Résisté sans courber le dos :
 Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfans
 Que le nord eût porté jusque là dans ses flancs.
 L'Arbre tient bon, le Roseau plie :
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine

Celui de qui la tête étoit au ciel voisine,
 Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

FABLE X.

Conseil tenu par les Rats.

UN Chat, nommé Rodilardus,
 Faisoit des Rats telle déconfiture (1),
 Que l'on n'en voyoit presque plus ;
 Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
 Le peu qu'il en restoit n'osant quitter son trou,
 Ne trouvoit à manger que le quart de son sou ;
 Et Rodilard passoit, chez la gent (2) misérable,
 Non pour un Chat, mais pour un diable.
 Or, un jour qu'au haut & au loin
 Le galant alla chercher femme,
 Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
 Le demeurant des Rats tint Chapitre en un coin,
 Sur la nécessité présente.
 Dès l'abord, leur Doyen, personne très-prudente,
 Opina qu'il falloit, & plutôt que plus tard,
 Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
 Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
 De sa marche avertis, ils s'enfueroient sous terre :
 Qu'il n'y eût que ce moyen.
 Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :
 Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
 La difficulté fut d'attacher le grelot.
 L'un dit : je n'y vais point, je ne suis pas si sot.
 L'autre : je ne saurois. Si bien que sans rien faire
 On se quitta. J'ai maints Chapitres vus,
 Qui pour néant se sont ainsi tenus :
 Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines ;
 Voire, (3) Chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?
 La Cour en Conseillers foisonne.
 Est-il besoin d'exécuter ?
 On ne rencontre plus personne.

(1) *Déconfire* : défaire, tailler en pièces.

(2) *Gent* : nation, assemblage d'un grand nombre de la même espèce. C'est le singulier de *gens* ; mais il est très-peu en usage, & seulement dans le style familier.

(3) *Voire*. Il est difficile de donner la vraie signification de ce vieux adverbe, qui est très-énergique ici : il paroît cependant qu'on peut le rendre à-peu près par : *Et même aussi*.

FABLE XI.

Le Lion & le Moucheron.

VA-t-en, chétif insecte, excrément de la terre.

C'est en ces mots que le Lion

Parloit, un jour au Moucheron.

L'autre lui déclara la guerre :

Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi

Me fasse peur, ni me soucie ?

Un bœuf est plus puissant que toi ;

Je le mène à ma fantaisie.

A peine il achevoit ces mots,

Que lui-même il sonna la charge,

Fut le trompette & le héros.

Dans l'abord il se met au large,

Puis, prend son temps, fond sur le cou

Du Lion qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, & son œil étincelle :

Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ ;

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Un avorton de Mouche en cent lieux le harcèle,

Tantôt pique l'échine, & tantôt le museau,

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, & rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux Lion se déchire lui-même,

Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,

Bat l'air qui n'en peut mais ; & sa fureur extrême

Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

L'Insecte, du combat se retire avec gloire :

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,

Va par tout l'annoncer, & rencontre en chemin

L'embuscade d'une ataignée :

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là nous peut être enseignée ?

J'en vois deux, dont l'une est, qu'entre nos ennemis,

Les plus à craindre sont souvent les plus petits :

L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,

Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE XII.

Le Lion & le Rat.

IL faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux Fables feront foi ;

Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,

Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le Roi des animaux, en cette occasion,

Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un auroit-il jamais cru,

Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?

Cependant il avint qu'au sortir des forêts,

Ce Lion fut pris dans des rets,

Dont ses rugissemens ne le purent défaire.

Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents,

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps

Font plus que force ni que rage.

FABLE XIII.

La Colombe & la Fourmis (1).

L'Autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une Colombe :

Quand

Quand sur l'eau se penchant une Fourmis y tombe.
Et dans cet océan l'on eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe auffi tôt usa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire, où la Fourmis arrive.

Elle se sauve ; & là-dessus [nus.
Passe un certain croquant (2) qui marchoit les pieds
Ce croquant, par hasard, avoit une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, & déjà lui fait fêre.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.

Le vilain (3) retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, & tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

(1) *Fourmis* est écrit dans cette Fable avec une s à la fin, contre l'usage, pour éviter deux hiatus, savoir : une *Fourmi* y tombe, & la *Fourmi* arrive.

(2) *Croquant* : homme de néant, gueux, misérable.

(3) *Vilain*. Autrefois : payfan, roturier, &c.

FABLE XIV.

Le Meunier, son Fils, & l'Ane.

J'AI lu dans quelque endroit, qu'un Meunier & son fils, [tits,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus pe-
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit : [tre.
Puis cet homme & son fils le portent comme un luf-
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre !
Le premier qui les vit, de rire s'éclata (1).
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meunier, à ces mots, connoît son ignorance.

Il met sur pieds sa bête, & la fait détalier.
L'Ane qui goûtoit fort l'autre façon d'allery
Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure (2).
Il fait monter son fils, il suit ; & d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut,
Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put :
Oh là, oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise.
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit : c'est gran'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaüd, comme un Evêque assis,
Fait le veau sur son Ane, & pense être bien sage.
Il n'est, dit le Meunier, plus de veau à mon âge.
Passez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets, coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, & mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encôre à glofer. L'un dit : ces gens sont fous ;
Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu, dit le Meunier, est bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & son père.
Essayons toutefois, si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'Ane se prélassant (3), marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit : est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, & Meunier s'incommode ?
Qui de l'Ane ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, & conservent leur Ane :
Nicolas, au rebours : car quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, & la chanson le dit.
Beau trio de baudets ! Le Meunier repartit :
Je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue :
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête : il le fit, & fit bien.

Quant

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
Allez, venez, courez, demeurez en province,
Prenez, femme, Abbaye, emploi, gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

(1) Aujourd'hui l'on ne dit plus *s'éclater*, mais
éclater de rire.

(2) *Avoir cure*. Se soucier, se mettre en peine, &c.

(3) *Se prélasser* : marcher gravement, se carrer.

FABLE XV.

Le Renard & le Bouc.

Capitaine Renard alloit de compagnie
Avec son ami Bouc des plus hauts cornés.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez.
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La solf les obligea de descendre en un puits.

Là, chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : que ferons-nous, compère
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, & tes cornes aussi :
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine

Je grimperai premièrement,
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai ;
Après quoi je t'en tirerai.

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; & je loue
Les gens bien sensés comme toi :
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.

Le Renard fort du puits, laisse son compagnon ;
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors :

Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts :
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

FABLE XVI.

Le loup & la Cicogne.

LES Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie (1),
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.

Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une Cicogne.

Il lui fait signe, elle accourt.

Voilà l'opératrice aussi-tôt en besogne.

Elle retira l'os : puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.

Votre salaire ? dit le Loup ;

Vous riez, ma bonne commère.

Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup

D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?

Allez, vous êtes une ingratitude,

Ne tombez jamais sous ma patte.

(1) *Fririe* : partie de divertissement, de bonne
chère.

FABLE XVII.

Le Renard & les Raisins.

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une
Des raisins mûrs apparemment, [treille
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvoit atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, & bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

FABLE XVIII.

FABLE XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'AI lu, chez un conteur de Fables,
 Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des Chats,
 L'Attila, le fléau des rats,
 Rendoit ces derniers misérables.
 J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
 Que ce Chat exterminateur,
 Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde :
 Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
 La mort aux rats, les fouricières,
 N'étoient que jeux au prix de lui.
 Comme il voit que dans leurs tanières
 Les souris étoient prisonnières,

Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
 Le galant fait le mort ; & du haut d'un plancher
 Se pend la tête en bas. La bête scélérate
 A de certains cordons se tenoit par la patte.
 Le peuple des souris croit que c'est châtement,
 Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,
 Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
 Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.

Toutes, dis-je, unanimement
 Se promettent de rire à son enterrement,
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
 Puis rentrent dans leurs nids à rats,
 Puis ressortant, font quatre pas,
 Puis enfin se mettent en quête.
 Mais voici bien une autre fête.
 Le pendu ressuscite ; & sur ses pieds tombant,
 Attrape les plus paresseuses.
 Nous en savons plus d'un, dit-il, en les gobant :
 C'est tour de vieille guerre, & vos cavernes creuses
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
 Vous viendrez toutes au logis.
 Il prophétisoit vrai ; notre maître Mitis,
 Pour la seconde fois les trompe & les affine (1),
 Blanchit sa robe & s'enfarine ;
 Et, de la sorte déguisé,

Se niche & se blottit dans une huche ouverte :

Ce fut à lui bien avisé.

La gent trotte-menu s'en vient chercher la perte.
 Un Rat, sans plus, s'abstient d'aller flâner autour ;
 C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour ;
 Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
 Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
 S'écria-t-il de loin au Général des Chats ;
 Je soupçonne dessous encor quelque machine.
 Rien ne te sert d'être farine,
 Car quand tu serois sac, je n'approcherois pas.
 C'étoit bien dit à lui : j'approuve sa prudence ;
 Il étoit expérimenté ;
 Et savoit que la méfiance
 Est mère de la sûreté.

(1) *Affiner*, veut dire dans cette Fable, *surprendre*
 par quelque finesse.

FABLE XIX.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SE'VIGNE.

S'E'vigné, de qui les attraits
 Servent aux Grâces de modèle,
 Et qui naquites toute belle,
 A votre indifférence près :
 Pourriez-vous être favorable
 Aux jeux innocens d'une Fable,
 Et voir, sans vous épouvanter,
 Un Lion qu'Amour fut dompter ?
 Amour est un étrange maître :
 Heureux qui peut ne le connoître
 Que par récit, lui ni ses coups !
 Quand on en parle devant vous,
 Si la Vérité vous offense,
 La Fable au moins se peut souffrir.
 Celle-ci prend bien l'assurance
 De venir à vos pieds s'offrir,
 Par zèle & par reconnoissance.

E c

D1

Du temps que les bêtes parloient,
Les Lions entr'autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure, outre cela.
Voici comment il en alla.

Un Lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré.
Il la demande en mariage.
Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur,
La refuser n'étoit pas sûr :

Même un refus eût fait possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin.
Car outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coëffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate :
Vos griffes la pourrout bleffer
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même-temps ;
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux
Etant sans ces inquiétudes.
Le Lion consent à cela,
Tant son âme étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens ;
Il fit fort peu de résistance.
Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence.

FABLE XX.

Le Jardinier & son Seigneur.

UN amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village,

Un jardin assez propre, & le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue :
Là croissoit à plaisir l'oseille & la laitue ;
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet ;
Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.
Cette félicité par un lièvre-troublée,
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée (1)
Soir & matin, dit-il ; & des pièges se rit :
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est forcier, je crois. Sorcier ? Je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon-homme, sur ma vie.
Et quand ? Et dès demain, sans tarder plus long-temps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Cà déjeûnons, dit-il ; vos poulets sont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez :
Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des
gendres ?

Bon-homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle (2).
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir, [choir ;
Prend une main, un bras, lève un coin du mou-
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect,
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
Monfieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeûne très-bien, aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux & valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit

Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeûné.
Chacun s'anime & se prépare :
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon-homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux :
Adieu chicorée & porreaux :
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible & large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur : car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon-homme disoit : ce sont-là jeux de Prince :
Mais on le laissoit dire ; & les chiens & les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits Princes, videz vos débats entre vous :
De recouvrer aux Rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

- (1) *Gaulée* : grosse bouchée ; mais ce mot est mis
ici pour *pâture*, *nourriture*.
(2) *Escarcelle* : poche, bourse. N'est plus usité
que dans le style burlesque.

FABLE XXI.

L'Ane & le Chien.

NE forçons point notre talent :
Nous ne serions rien avec grâce.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens que le ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser ;
Et ne pas ressembler à l'Ane de la Fable,

Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment, disoit-il en son âme,
Ce Chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monsieur, avec Madame ;
Et j'aurai des coups de bâtons ?
Que fait-il ? il donne la patte ?
Puis aussi-tôt il est baissé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée ;
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh ! oh ! quelle caresse, & quelle mélodie !
Dit le maître aussi-tôt. Holà, Martin-bâton.
Martin-bâton accourt, l'Ane changea de ton.
Ainsi finit la comédie.

FABLE XXII.

La Grenouille & le Rat.

TEL, comme dit Merlin, cuide enseigner (1)
Qui souvent s'enseigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un Rat plein d'embonpoint, gras & des mieux nour-
Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême, [ris,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi, je vous serai festin.
Messire Rat promit soudain :
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle alléqua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits enfans

Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point sans plus tenoit le galant empêché.
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très-bon remède :
Le Rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée,
Prétend qu'elle en fera gorge chaude (2) & curée :
(C'étoit, à son avis, un excellent morceau)
Déjà dans son esprit la galante le croque.
Il atteste les Dieux : la perfide s'en moque.
Il résiste : elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'enhaut le pauvre se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, & par même moyen

La Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & si bien
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair & poisson.
La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

(1) *Cuide enseigner* : croit tromper. Déjà vieux
du temps de la Fontaine.

(2) *Gorge chaude* : c'est-à-peu près en Fauconnerie
ce que *curée* est en Venerie. Proverbialement, faire
une gorge chaude de quelque chose, signifie, s'en
réjouir, s'en moquer. On ne décidera point dans
quel sens la Fontaine emploie ici ce terme : il paroît
cependant que c'est dans le second.

FABLE XXIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

DE tout temps les chevaux ne sont nés pour les
hommes.

Lorsque le genre humain de gland se contentoît,
Ane, cheval & mule aux forêts habitoit : [sômmes,
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous
Tant de selles & tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins & tant de noces.

Or, un Cheval eût alors différend
Avec un Cerf plein de vitesse,

Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos

Que le Cerf ne fût pris, & n'y laissât la vie.

Et cela fait, le Cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;
Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme, il fait meilleur chez nous ;
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas ! que sert la bonne chère,
Quand on n'a pas la liberté ?

Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie :
Mais il n'étoit plus temps : déjà son écurie
Étoit prête & toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans quoi les autres ne font rien.

FABLE XXIV.

FABLE XXIV.

Le Vieillard & ses Enfants.

TOUTE puissance est foible à moins que d'être
 Ecoutez là-dessus l'Esclave de Phrygie.

Si j'ajoute du mien à son invention, [unie.
 C'est pour peindre nos mœurs, & non point par en- [vie :
 Je suis trop au-dessous de cette ambition.
 Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire :
 Pour moi, de tels penfers me seroient mal-séans.
 Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'histoire
 De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un Vieillard près d'aller où la mort l'appeloit,
 Mes chers enfans, dit-il (à ses fils il parloit),
 Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
 Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
 L'aîné les ayant pris & fait tous ses efforts,
 Les rendit en disant : je le donne aux plus forts.
 Un second lui succède & se met en posture,
 Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
 Tous perdirent leur temps, le faisceau résista :
 De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
 Foibles gens ! dit le père, il faut que je vous montre
 Ce que ma force peut en semblable rencontre.
 On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort.
 Il sépare les dards, & les rompt sans effort.
 Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
 Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
 Enfin se sentant près de terminer ses jours :
 Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos pères :
 Adieu, promettez-moi de vivre comme frères ;
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
 Il prend à tous les mains : il meurt ; & les trois
 frères [fares.
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'af-
 Un créancier faist, un voisin fait procès :
 D'abord notre Trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
 Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare.

L'ambition, avec les Consultants,
 Dans la succession entrent en même-temps.
 On en vient au partage, on conteste, on chicane,
 Le Juge sur cent points tour-à-tour les condamne ;
 Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
 Les frères défunis sont tous d'avis contraire :
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
 Tous perdirent leur bien ; & voulurent trop tard
 Profiter de ces dards unis, & pris à part.

FABLE XXV.

L'Avaré qui a perdu son trésor.

L'USAGE seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens, de qui la passion
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
 Diogène là-bas est aussi riche qu'eux ;
 Et l'avare ici haut, comme lui vit en gueux.
 L'homme au trésor caché qu'Esopé nous propose,
 Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
 Pour jouir de son bien une seconde vie ;
 Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
 Il avoit dans la terre une somme enfouie,
 Son cœur avec, n'ayant autre déduit (1),
 Que d'y ruminer jour & nuit,
 Et rendre sa chevance (2) à lui-même sacrée.
 Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
 A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
 Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
 Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
 Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
 Il se tourmente, il se déchire.
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
 C'est mon trésor que l'on m'a pris.
 Votre trésor ? où pris ? Tout joignant cette pierre.

Eh ! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin ? n'eussiez-vous pas mieux
De le laisser chez vous en votre cabinet, [fait

Que de le changer de demeure ?

Vous auriez pu sans peine y puiser à tout heure.
A toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela !

L'argent vient-il comme-il s'en va ?

Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent ?

Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

(1) *Déduit* : satisfaction, plaisir, passe-temps, &c.

(2) *Chevance* : toutes les richesses, tout le bien
qu'on possède. Vieux.

FABLE XXVI.

Le Pot de Terre & le Pot de Fer.

LE Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage (1)
De garder le coin du feu.
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris (2) seroit cause :
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai,
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.

Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés,
Au moindre hoquet (3) qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en souffre : il n'eût pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

(1) *Faire que sage* : faire sagement.

(2) *Débris* est ici au singulier contre l'usage ordinaire, & signifie : ruine, destruction, &c. : c'est l'effet pour la cause.

(3) *Hoquet* est mis ici par Métonymie, pour pierre, caillou, inégalité de terrain, &c.

FABLE XXVII.

Le petit Poisson & le Pêcheur.

PETIT poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.
Un Carpeau qui n'étoit encore que fretin (1),
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère & de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière,
Que ferez-vous de moi ? je ne saurois fournir,
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi Carpe devenir :
Je serai par vous repêchée.
Quelque gros Partisan m'achetara bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien
qui vaille.

Rien

Rien qui vaille ? & bien soit, repartit le Pêcheur,
Poisson, mon bel ami, qui faites le pêcheur,
Vous irez dans la poêle ; & vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un *sient* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras*,
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

(2) *Fretin* : petit. La signification ordinaire de
ce mot est *chose de rebut, inutile, &c.*

FABLE XXVIII.

Le Renard qui a la queue coupée.

UN vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins
Sentant son Renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.

Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue & tout honteux,
Pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux,
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? il faut qu'on se la coupe.

Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grâce, & l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,

Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

FABLE XXIX.

Le Cheval & le Loup.

UN certain Loup, dans la saison
Que les tièdes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison,

Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Apperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert.

Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
Eh que n'es-tu mouton ! car tu me serois hoc !
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie :
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,

Se dit écolier d'Hippocrate :
Qu'il connoît les vertus & les propriétés
De tous les simples de ces prés :

Qu'il fait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si Don Courfier vouloit
Ne point céler sa maladie,
Lui Loup, gratis le guériroit :

Car le voir dans cette prairie,
Paître ainsi sans être lié,
Témoignoit quelque mal, selon la Médecine.

J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume (1) sous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.

J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,
Et fais aussi la Chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps.

Afin de happer son malade.

L'autre qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules (2) & les dents.

C'est bien fait, dit le Loup en soi-même fort triste ;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher :

Tu veux faire ici l'herboriste,

Et ne fus jamais que boucher.

(1) *Apostume* : ordinairement, *apostème*.

(2) *Mandibules* : mâchoires.

FABLE XXX:

Le Laboureur & ses Enfants.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un

Un riche Laboureur sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.

Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parens :

Un trésor est caché dedans.

Je ne fais pas l'endroit, mais un peu de courage

Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout,

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oùt,

Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place

Où la main ne passe & repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,

Deçà, de là, par-tout : si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage

De leur montrer avant sa mort,

Que le travail est un trésor.

FABLE XXXI.

L'Âne portant des Reliques.

UN Baudet chargé de Reliques,

S'imagina qu'on l'adoroit.

Dans ce penser il se carroit,

Recevant comme siens l'encens & les cantiques.

Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :

Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit

Une vanité si folle.

Ce n'est pas vous, c'est l'idole

A qui cet honneur se rend,

Et que la gloire en est due.

D'un Magistrat ignorant,

C'est la robe qu'on salue.

FABLE XXXII.

Le Cerf & la Vigne.

UN Cerf, à la faveur d'une Vigne fort haute,

Et telle qu'on en voit en de certains climats,

S'étant mis à couvert & sauvé du trépas, [faute.

Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens en-

Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,

Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !

On l'entend, on retourne, on le fait déloger :

Il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment ;

Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.

La meute en fait curée. Il lui fut inutile

De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle

Qui les a conservés.

FABLE XXXIII.

L'Ours & les deux Compagnons.

DEUX Compagnons pressés d'argent,

A leur voisin Fourreur vendirent

La peau d'un Ours encor vivant, dirent.

Mais qu'ils tueroient bien-tôt, du moins à ce qu'ils

C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens :

Le marchand, à sa peau devoit faire fortune :

Elle garantiroit des froids les plus cuisans :

On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.

Dindenaute (1) prisoit moins ses moutons qu'eux

leur Ours,

Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.

S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,

Ils conviennent du prix, & se mettent en quête,

Trouvent l'Oursquis'avance, & vient vers eux au trot.

Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.

Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :

D'intérêt contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.

L'un des deux Compagnons grimpe au faite d'un

L'autre, plus froid que n'est un marbre, [arbre,

Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,

Ayant quelque part ouï dire,

Que l'Ours s'acharne peu souvent

Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.

Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce pan-

neau.

Il voit ce corps gifant, le croit privé de vie ;

Et

Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre : ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend :
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille,
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa serre ?
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

(1) Voyez Pantagruel, Livre IX, chap. 6, 7 & 8.

FABLE XXXIV.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

DE la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
Étoit craint par-tout à la ronde ;
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin fit alors son office,
Ceux qui ne savoient pas la ruse & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les Lions au moulin.
Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue est rendu familier :
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

FABLE XXXV.

Phébus & Borée.

BORÉE & le Soleil virent un voyageur,
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :

Il pleut, le soleil luit ; & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoit pourvu
A tous les accidents, mais il n'a pas prévu
que je saurai souffler de forte,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Et bien, gageons nous deux
(Dit Phébus) sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, & brise en son passage.
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint ba-
Le tout au sujet d'un manteau. [teau :
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva : le Vent perdit son temps :
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le collet & les plis.
Si-tôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée, & puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras (1) fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller.
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

(1) *Balandras* : espèce de manteau ou de casaque de campagne.

FABLE XXXVI.

FABLE XXXVI.

Jupiter & le Méléager.

JUPITER eut jadis une Ferme à donner.
 Mercure en fit l'annonce; & gens se présentèrent,
 Firent des offres, écoutèrent:
 Ce ne fut pas sans bien tourner.
 L'un alléguoit que l'héritage
 Etoit frayant (2) & rude; & l'autre un autre si,
 Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
 Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
 Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
 Le laissât disposer de l'air,
 Lui donnât saison à sa guise,
 Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de
 Enfin du sec & du mouillé, [la bise,
 aussi-tôt qu'il auroit baillé.
 Jupiter y consent. Contrat passé: notre homme
 Tranché du Roi des airs, pleut, vente; & fait en
 somme
 Un climat pour lui seul, ses plus proches voisins
 Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
 Ce fut leur avantage, ils eurent bonne année,
 Pleine moisson; pleine vinée.
 Monsieur le Receveur fut très-mal partagé.
 L'an suivant, voilà tout changé.
 Il ajûte d'une autre sorte
 La température des Cieux.
 Son champ ne s'en trouve pas mieux.
 Celui de ses voisins fructifie & rapporte.
 Que fait-il? il recourt au Monarque des Dieux:
 Il confesse son imprudence.
 Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
 Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

(2) *Frayant*: coûteux à faire valoir. Ce mot n'est
 usité qu'en Champagne. Il ne se trouve ni dans la
 Dictionnaire de l'Académie, ni dans le Traité de
 l'Orthographe, ni dans l'Abrégé de Richelet.

FABLE XXXVII.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

UN Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vu,
 Fut presque pris au dépourvu.
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avois franchi les monts qui bornent cet Etat,
 Et trottois comme un jeune rat
 Qui cherche à se donner carrière,
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux:
 L'un doux, bénin & gracieux:
 Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude.
 Il a la voix perçante & rude;
 Sur la tête un morceau de chair;
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
 Comme pour prendre sa volée;
 La queue en panache étalée.
 Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
 Fit à sa mère le tableau,
 Comme d'un animal venu de l'Amérique.
 Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
 Faisant tel bruit & tel fracas,
 Que moi, qui grâce aux Dieux, de courage me pique,
 En ai pris la suite de peur,
 Le maudissant de très-bon cœur.
 Sans lui j'aurois fait connaissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
 Il est velouté comme nous.
 Marqueté, longue queue, une humble contenance,
 Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant.
 Je le crois fort sympathisant
 Avec Messieurs les rats: car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles.
 Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat,
 L'autre m'a fait prendre la suite.
 Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
 Qui sous son minois hypocrite,
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté.
 L'autre animal tout au contraire,
 Bien éloigné de nous mal faire,

Servira

Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

FABLE XXXVIII.

Le Lièvre & la Tortue.

R IEN ne sert de courir : il faut partir à point.
Le lièvre & la Tortue en font un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Si-tôt que moi ce but. Si-tôt ? êtes vous sage :

Repartit l'animal léger.

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

Sage ou non, jé parie encore.

Ainsi fut fait, & de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire ;

Mais de quel Juge l'on convint.

Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire, [teint,
J'entends de ceux qu'il fait, lorsque près d'être at-
til s'éloigne des chiens, les renvoie aux Calendes,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, & pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue

Aller son train de Sénateur.

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit

Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit

Furent vains : la Tortue arriva la première.

Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je (1) pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi l'emporter ! & que seroit-ce

Si vous portiez une maison ?

(1) *Avois-je ; pour n'avois-je.*

FABLE XXXIX.

L'Ane & ses Maîtres.

L'ANE d'un Jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever avant l'aurore.

Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,

Je suis plus matineux encore.

Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.

Belle nécessité d'interrompre mon somme !

Le Sort, de sa plainte touché,

Lui donne une autre maître ; & l'animal de somme

Passé du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.

La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur

Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.

J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur :

Encor quand il tournoit la tête,

J'attrapois, s'il m'en souvient bien,

Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien ;

Mais ici point d'aubaine, ou si j'en ai quelqu'une,

C'est de coups. Il obtint changement de fortune ;

Et sur l'état d'un Charbonnier

Il fut couché tout le dernier.

Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colère,

Ce Baudet-ci m'occupe autant

Que cent Monarques pourroient faire.

Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?

N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avoit raison : tous gens sont ainsi faits ;

Notre condition jamais ne nous contente ;

La pire est toujours la présente.

Nous fatiguons le Ciel à force de placets.

Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,

Nous lui romprons encor la tête.

FABLE XL.

Le Lion malade & le Renard.

DE par le Roi des animaux,
 Qui dans son antre étoit malade,
 Fut fait savoir à ses vassaux
 Que chaque espèce en ambassade
 Envoyât gens le visiter,
 Sous promesse de bien traiter
 Les députés, eux & leur suite :
 Foi de Lion très-bien écrite :
 Bon passeport contre la dent,
 Contre la griffe tout autant.
 L'Edit du Prince s'exécute :
 De chaque espèce on lui députe :
 Les Renards gardant la maison,
 Un d'eux en dit cette raison :
 Les pas empreints sur la poussière,
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
 Tous, sans exception, regardent sa tanière :
 Pas un ne marque de retour.
 Cela nous met en méfiance.
 Que sa Majesté nous dispense :
 Grand merci de son passeport.
 Je le crois bon, mais dans cet antre,
 Je vois fort bien comme l'on entre,
 Et ne vois pas comme on en sort.

FABLE XLI.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

CHACUN se trompe ici bas :
 On voit courir après l'ombre
 Tant de fous qu'on n'en fait pas,
 La plupart du temps, le nombre.
 Au Chien dont parle Esope, il faut les renvoyer,
 Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée,
 La quitta pour l'image, & pensa se noyer :
 La rivière devint tout d'un coup agitée,
 A toute peine il regagna les bords,
 Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE XLII.

La jeune Veuve.

LA perte d'un époux ne va point sans soupirs.
 On fait beaucoup de bruit, & puis on se con-
 Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole : [sole.
 Le temps ramène les plaisirs.

Entre la veuve d'une année,
 Et la veuve d'une journée,
 La différence est grande. On ne croiroit jamais
 Que ce fût la même personne.
 L'une fait fuir les gens : & l'autre a mille attraits :
 Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne :
 C'est toujours même note, & pareil entretien :
 On dit qu'on est inconsolable :
 On le dit, mais il n'en est rien ;
 Comme on verra par cette Fable,
 Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
 Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
 Lui crioit : attends-moi, je te suis : & mon âme,
 Aussi-bien que la tienne, est prête à s'envoler.
 Le mari fait seul le voyage.
 La Belle avoit un père, homme prudent & sage :
 Il laissa le torrent couler.
 A la fin, pour la consoler,
 Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes ;
 Qu'a besoin le défunt que vous noyez vos charmes ?
 Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.
 Je ne dis pas que tout-à-l'heure
 Une condition meilleure
 Change en des noces ces transports : [pose
 Mais après certain temps, souffrez qu'on vous pro-
 Un époux beau, bien fait, jeune & tout autre chose
 Que le défunt. Ah ! dit-elle aussi-tôt,
 Un Cloître est l'époux qu'il me faut.
 Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
 Un mois de la sorte se passe.
 L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
 Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
 Le deuil enfin sert de parure,

En

En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir & matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri :
Mais comme il ne parloit de rien à notre Belle ;
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

FABLE XLIII.

Les Animaux malades de la peste.

UN mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux Animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie :
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni loups, ni renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les tourterelles se fuyoient :
Plus d'amour, partant (1) plus de joie.
Le Lion tint conseil, & dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait ? nulle offense :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Je me dévourai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi :
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sorte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non : vous leur fîtes, Sei-
gneur,

En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les Animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard : & flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres Puissances
Les moins pardonnable offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtons,
Au dire de chacun, étoient de petits Saints.
L'Ane vint à son tour, & dit : j'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria Haro sur le Baudet. [rangue,
Un Loup, quelque peu Clerc, prouva par sa ha-
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable ?
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les Jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

(1) Partant : par conséquent. N'est guère
d'usage qu'en style de Pratique.

FABLE XLIV:

Le Rat qui s'est retiré du monde.

LES Levantins en leur Légende
 Disent qu'un certain Rat, las des soins o'icibas,
 Dans un fromage de Hollande
 Se retira loin du tracas.
 La solitude étoit profonde.
 S'étendant par-tout à la ronde,
 Notre hermite nouveau subsistoit là-dedans.
 Il fit tant des pieds & des dents,
 Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
 Le vivre & le couvert : que faut-il davantage ?
 Il devint gros & gras : Dieu prodigue ses biens
 A ceux qui sont vœu d'être siens.
 Un jour, au dévot personnage,
 Les députés du peuple Rat
 S'en vinrent demander quelque aumône légère :
 Ils alloient en terre étrangère
 Chercher quelque secours contre le peuple Chat :
 Ratopolis étoit bloquée :
 On les avoit contraints de partir sans argent,
 Attendu l'état indigent
 De la République attaquée.
 Ils demandoient fort peu, certains que le secours
 Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
 Mes amis, dit le Solitaire,
 Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
 En quoi peut un pauvre reclus
 Vous assister ? Que peut-il faire,
 Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?
 J'espère qu'il aura de vous quelque fouci (1).
 Ayant parlé de cette sorte,
 Le nouveau Saint ferma sa porte.
 Qui désignai-je, à votre avis,
 Par ce Rat si peu secourable ?
 Un Moine ? Non, mais un Dervis :
 Je suppose qu'un Moine est toujours charitable :

(1) *Souci* signifie ordinairement : inquiétude, peine
 chagrin, &c ; mais il est mis ici pour *soin*.

FABLE XLV.

Le Coche & la Mouche.

DANS un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiroient un Coche.
 Femmes, Moines, Vieillards, tout étoit descendu.
 L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
 Une Mouche survient, & des chevaux s'approche,
 Prétend les animer par son bourdonnement,
 Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine ;
 S'affied sur le timon, sur le nez du Cocher.
 Aussi-tôt que le Char chemine,
 Et qu'elle voit les gens marcher,
 Elle s'en attribue uniquement la gloire :
 Va, vient, fait l'empressee : il semble que ce soit
 Un Sergent de bataille allant en chaque endroit
 Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.
 La Mouche, en ce commun besoin,
 Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin,
 Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
 Le Moine disoit son Bréviaire :
 Il prenoit bien son temps ! Une femme chantoit :
 C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !
 Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
 Et fait cent sottises pareilles.
 Après bien du travail, le Coche arrive au haut. (1)
 Respirons maintenant, dit la Mouche aussitôt :
 J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
 Cà, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
 S'introduisent dans les affaires ;
 Ils font par-tout les nécessaires,
 Et par-tout importuns devroient être chassés.

(1) *Au haut* ; on diroit aujourd'hui *en haut*.

FABLE XLVI.

La Laitière & le Pot-au-lait.

PERRETTE sur sa tête ayant un Pot-au-lait,

Bien posé sur un couffinet,

Prétendoit arriver sans encombre (1) à la ville.

Légère & court vêtue, elle alloit à grands pas,

Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon simple & fouliers plats.

Notre Laitière ainsi troussée,

Comptoit déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,

Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée :

La chose alloit à bien par son soin diligent.

Il m'est, disoit-elle, facile

D'élever des poulets autour de ma maison :

Le renard sera bien habile,

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :

Il étoit quand je l'eus de grosseur raisonnable.

J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon :

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,

Vu le prix dont il est, une vache & son veau,

Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?

Perrette là-dessus fauta aussi, transportée.

Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.

La Dame de ces biens quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue,

Va s'excuser à son mari,

En grand danger d'être battue.

Le récit en farce en fut fait :

On l'appela *le Pot-au-lait*.

Quel esprit ne bat la campagne ?

Qui ne fait châteaux en Espagne ?

Pichrocole (2), Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,

Autant les sages que les fous ;

Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux :

Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :

Tout le bien du monde est à nous,

Tous les honneurs, toutes les femmes.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi,

Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi :

On m'élit Roi, mon peuple m'aime :

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même :

Je suis Gros-Jean comme devant,

(1) *Encombre* : empêchement, embarras. Vieux.

(2) Voyez *Gargantua*, Liv. 3, Chap. 33.

FABLE XLVII.

Les deux Coqs.

DEUX Coqs vivoient en paix ; une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

Amour, tu perdis Troye ; & c'est de toi que vint

Cette querelle envenimée,

Où du sang des Dieux même on vit le Xante teint.

Long-temps, entre nos Coqs, le combat se maintint.

Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.

La gent qui porte crête au spectacle accourut.

Plus d'une Hélène au beau plumage

Fut le prix du vainqueur : le vaincu disparut.

Il alla se cacher au fond de sa retraite,

Pleura sa gloire & ses amours,

Ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite,

Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours

Cet objet rallumer sa haine & son courage.

Il aiguisoit son bec, battoit l'air & ses flancs ;

Et s'exerçant contre les vents,

S'armoit d'une jalouse rage.

Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits

S'alla percher & chanter sa victoire.

Un Vautour entendit sa voix :

Adieu les amours & la gloire.

Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.

Enfin, par un fatal retour,

Son rival autour de la Poule

S'en revint faire le coquet :

Je laisse à penser quel caquet,

Car il eut des femmes en foule,

F f 2

La

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
 Défions-nous du Sort, & prenons garde à nous,
 Après le gain d'une bataille.

FABLE XLVIII.

Le Chat, la Belette & le petit Lapin.

Du palais d'un jeune Lapin,
 Dame Belette, un beau matin,
 S'empara : c'est une rusée.
 Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
 Elle porta chez lui ses Pénates, un jour
 Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour,
 Parmi le thym & la rosée.
 Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.
 La Belette avoit mis le nez à la fenêtre
 O Dieux hospitaliers, que vois-je ici paroître ?
 Dit l'animal chassé du paternel logis :
 Holà, Madame la Belette,
 Que l'on déloge sans trompette,
 Ou je vais avertir tous les rats du pays.
 La Dame au nez pointu répondit que la terre
 Étoit au premier occupant.
 C'étoit un beau sujet de guerre
 Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant :
 Et quand ce seroit un Royaume,
 Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
 En a pour toujours fait l'octroi
 A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
 Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
 Jean Lapin alléguait la coutume & l'usage.
 Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
 Rendu maître & seigneur ; & qui de père en fils
 L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.
 Le premier occupant est-ce une loi plus sage ?
 Or bien, sans crier davantage,
 Rapportons-nous, dit-elle, à Rominagrobis.
 C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,
 Un Chat faisant la chatemite,

Un saint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
 Arbitre expert sur tous les cas.
 Jean Lapin pour Juge l'agréa.
 Les voilà tous deux arrivés
 Devant sa Majesté fourrée,

Grippeminaud leur dit : Mes enfans, approchez,
 Approchez : je suis fourd, les ans en font la cause.
 L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestans,
 Grippeminaud, le bon apôtre,
 Jetant des deux côtés la griffe en même-temps,
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
 Les petits Souverains se rapportant aux Rois.

FABLE XLIX.

Le Savetier & le Financier.

UN Savetier chantoit du matin jusqu'au soir ;
 C'étoit merveille de le voir,
 Merveille de l'ouïr ; il faisoit des passages,
 Plus content qu'aucun des sept Sages.
 Son voisin, au contraire, étant tout coufu d'or,
 Chantoit peu, dormoit moins encor.
 C'étoit un homme de Finance.
 Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
 Le Savetier alors en chantant l'éveilloit ;
 Et le Financier se plaignoit
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger & le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, & lui dit ? or ça, Sire Grégoire,
 Que gagnez vous par an ? Par an ? Ma foi, Mon-
 Dit avec un ton de rieur [sieur ;
 Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; & je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année :
 Chaque jour amène son pain,

Et

Et bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours,
 (Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes)
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes.
 L'uné fait tort à l'autre, & Monsieur le Curé
 De quelque nouveau Saint charge toujours son Prône.
 Le Financier riant de sa naïveté,
 Lui dit : je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus, gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avoit depuis plus de cent ans,
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui ; dans sa cave il enferme
 L'argent & sa joie à la fois.
 Plus de chant ; il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines,
 Le sommeil quitta son logis,
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avoit l'œil au guet ; & la nuit,
 Si quelque chat faisoit du bruit,
 Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus.
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons & mon som-
 Et reprenez vos cent écus. [me,

FABLE I.

Le Lion, le Loup & le Renard,

UN Lion, décrépit, gouteux, n'en pouvant plus,
 Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse :
 Alléguer l'impossible aux Rois, c'est un abus.
 Celui-ci, parmi chaque espèce,
 Manda des Médecins : il en est de tous arts :
 Médecins au Lion viennent de toutes parts :
 De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
 Dans les visites qui sont faites,
 Le Renard se dispense, & se tient clos & coi.
 Le Loup en fait sa cour, daubé au coucher du Roi

Son camarade absent : le Prince tout-à-l'heure
 Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté :
 Et sachant que le Loup lui faisoit cette affaire :
 Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
 Ne m'ait à mépris imputé
 D'avoir différé cet hommage ;
 Mais j'étois en pèlerinage,
 Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
 Même j'ai vu dans mon voyage
 Gens experts & savans, leur ai dit la langueur
 Dont votre Majesté craint à bon droit la suite :
 Vous ne manquez que de chaleur ;
 Le long âge en vous l'a détruite :
 D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
 Toute chaude & toute fumante :
 Le secret, sans doute, en est beau
 Pour la nature défaillante.
 Messire Loup vous servira,
 S'il vous plaît de robe-de-chambre,
 Le Roi goûte cet avis-là.
 On écorche, on taille, on démembre,
 Messire Loup. Le Monarque en soupe ;
 Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les Courtisans, cessez de vous détruire :
 Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
 Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
 Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre ma-
 Vous êtes dans une carrière, [nière.
 Où l'on ne se pardonne rien.

FABLE II.

Le Rat & l'Éléphant.

SE croire un personnage est fort commun en
 On y fait l'homme d'importance, [France ;
 Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois :
 C'est proprement le mal François ;
 La sottise vanité nous est particulière.
 Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière.

Leur orgueil me semble en un mot
 Beaucoup plus sot, mais pas si sot.
 Donnons quelque image du nôtre,
 Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Eléphant
 Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent

De la bête de haut parage,
 Qui marchoit à gros équipage.

Sur l'animal à triple étage

Une Sultane de renom,

Son chien, son chat, & sa guenon,

Son perroquet, sa vieille, & toute sa maison,
 S'en alloit en pèlerinage.

Le Rat s'étonnoit que les gens

Fussent touchés de voir cette pesante masse :

Comme si d'occuper ou plus ou moins de place

Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants.

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres
 hommes ?

Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans ?

Nous ne nous prîsons pas, tout petits que nous
 sommes,

D'un grain moins que les Eléphants.

Il en auroit dit davantage ;

Mais le chat sortant de sa cage

Lui fit voir en moins d'un instant,

Qu'un Rat n'est pas un Eléphant.

FABLE LII.

Le Torrent & la Rivière.

AVEC grand bruit & grand fracas

Un torrent tomboit des montagnes :

Tout fuyoit devant lui : l'horreur suivoit ses pas,

Il faisoit trembler les campagnes.

Nul voyageur n'osoit passer

Une barrière si puissante :

Un seul vit des voleurs ; & se sentant presser,

Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.

Ce n'étoit que menace & bruit sans profondeur :

Notre homme enfin n'eut que la peur,
 Ce succès lui donnant courage :
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
 Il rencontra sur son passage
 Une rivière dont le cours,

Image d'un sommeil doux, paisible & tranquille

Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.

Point de bords escarpés, un sable pur & net.

Il entre, & son cheval le met

A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire ;

Tous deux au Styx allèrent boire ;

Tous deux à nager malheureux,

Allèrent traverser au séjour ténébreux,

Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :

Il n'en est pas ainsi des autres.

FABLE LIII.

Les deux Pigeons.

DEUX Pigeons s'aimoient d'amour tendre :

L'un d'eux s'ennuyant au logis,

Fut assez fou pour entreprendre

Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?

Voulez-vous quitter votre frère ?

L'absence est le plus grand des maux :

Non pas pour vous, cruel. Au moins que les tra-

Les dangers, les soins du voyage, [vaux,

Changent un peu votre courage.

Encor si la saison s'avançoit davantage !

Attendez les Zéphirs : qui vous presse ? un corbeau

Tout-à-l'heure annonçoit ma'heur à quelque oiseau.

Je ne songerai plus que rencontre funeste,

Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut ;

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,

Bon soupé, bon gîte, & le reste ?

Ce discours ébranla le cœur

De notre imprudent voyageur :

Mais le désir de voir & l'humeur inquiète

L'em,

L'emportèrent enfin. Il dit : ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.

Je le défennuirai : quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : j'étois-là, telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu ferein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès, cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un lacs

Les menteurs & traîtres appâts.

Le lacs étoit usé, si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; & le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle,
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier (1), quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'uneasure,

Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure :

Mais un faucon d'enfant, (cet âge est sans pitié),
Prit sa fronde, & du coup, tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse,
Qui maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, & tirant le pied,
Demi-morte, & demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien que mal (2) elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints, & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager ?

Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau ;

Toujours divers, toujours nouveau :

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

(1) *Lier*, est ici un terme de Fauconnerie, qui
veut dire : arrêter, prendre.

(2) *Que bien que mal* ; on diroit aujourd'hui, *tant
bien que mal*.

FABLE LIV.

Le Gland & la Citrouille.

DIEU fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la
preuve

En tout cet Univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citrouilles je la treuve.

Un Villageois, considérant

Combien ce fruit est gros, & sa tige menue :

A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?

Il a bien mal placé cette Citrouille-là :

Hé, parbleu, je l'aurois pendue

A l'un des chênes que voilà :

C'eût été justement l'affaire,

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré

Au conseil de celui que prêche ton Curé : [ple,

Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exem-

Le Gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,

Ne pend-il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mépris : plus je contemple

Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo.

Cette réflexion embarrassant notre homme :

On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.

Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.

Un Gland tombe, le nez du dormeur en pâtit.

Il s'éveille, & portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage :
 Oh, oh, dit-il, je saigne ! & que feroit-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce Gland eût été Gourde ?
 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :
 J'en vois bien à présent la cause.
 En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne à la maison.

FABLE LV.

L'Huître & les Plaideurs.

UN jour deux Pèlerins sur le sable rencontrent
 Une Huître que le flot y venoit d'apporter ;
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent :
 A l'égard de la dent, il fallut contester.
 L'un se baïsoit déjà pour ramasser la proie,
 L'autre le pousse, & dit : il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pu l'apercevoir,
 En fera le gobeur, l'autre le verra faire.
 Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 Dit l'autre ; & je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
 Et bien, vous l'avez vue, & moi je l'ai sentie.
 Pendant tout ce bel incident
 Perrin Dandin (1) arrive : ils le prennent pour Juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître & la gruge,
 Nos deux Messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit d'un ton de Président :
 Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
 Saps dépens, & qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
 Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
 Et ne lascia aux plaideurs que le sac & les quilles.

(1) Voyez Pantaguel, Liv. 3, Chap. 37, 41.

FABLE LVI.

Le Chat & le Renard :

LE Chat & le Renard, comme beaux petits Saints
 S'en alloient en pèlerinage.
 C'étoient deux vrais Tartufs (1), deux *Archipatelins* ;
 Deux francs Patte-pelus (2), qui des frais du voyage,
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
 S'indemnissoient à qui mieux mieux.
 Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
 Pour l'accourir ils disputèrent.
 La dispute est d'un grand secours ;
 Sans elle on dormiroit toujours.
 Nos Pèlerins s'égoillèrent.
 Ayant bien disputé, l'on parla du prochain,
 Le Renard au Chat dit enfin :
 Tu prétends être fort habile,
 En fais-tu tant que moi ? j'ai cent ruses au sac.
 Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
 Eux de recommencer la dispute à l'envi.
 Sur le *que-si que-non*, tous deux étant ainsi,
 Une meute apaisa la noise.
 Le Chat dit au Renard : fouille en ton sac, ami ;
 Cherche en ta cervelle matoise
 Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
 A ces mots, sur un arbre il grimpa bel & bien.
 L'autre fit cent tours inutiles ;
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
 Tous les confrères de Brisaut.
 Par-tout il tenta des asyles ;
 Et ce fut par-tout sans succès ;
 La fumée y pourvut, ainsi que les bassets,
 Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles,
 L'étranglèrent du premier bond.
 Le trop d'expédiens peut gêner une affaire :
 On perd du temps au choix, on tente, on veut tout
 faire :
 N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

(1) *Tartuf*. L'usage est d'écrire *Tartuffe*.

(2) *Patte-pelus* : hypocrite, sycophante.

FABLE LVII.

Le Trésor & les deux Hommes.

UN homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
 Et logeant le diable en sa bourse,
 C'est-à-dire, n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il feroit bien
 De se pendre, & finir lui-même sa misère;
 Puisqu'aussi-bien sans lui la faim le viendrait faire :
 Genre de mort qui ne duit (1) pas

A gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention, une vieille mafure
 Fut la scène où devoit se passer l'aventure :
 Il y porte une corde ; & veut avec un clou
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille vieille & peu forte
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
 Notre désespéré le ramasse & l'emporte :
 Laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or,
 Sans compter : ronde ou non, la somme plut au
 fire.

Tandis que le galant à grands pas se retire,
 L'homme au trésor arrive, & trouve son argent
 absent.

Quoi ? dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ?
 Je ne me pendrai pas ? & vraiment si serai,
 Ou de corde je manquerai.

Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un
 homme

Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.

Ce qui le consola peut-être,
 Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
 Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :

Il a le moins de part au trésor qu'il enterre,

Thésaurisant pour les voleurs,

Pour ses parens, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la Fortune fit ?

Ce sont là de ses traits : elle s'en divertit.

Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.

Cette Déesse inconstante

Se mit alors en esprit
 De voir un homme se pendre :
 Et celui qui se pendit,
 S'y devoit le moins attendre.

(1) *Duire* : convenir, plaire. Vieux.

FABLE LVIII.

Le Singe & le Chat.

BERTRAND avec Raton, l'un Singe, & l'autre
 Chat, [tre,
 Commensaux d'un logis, avoient un commun mai-
 D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat :
 Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût
 Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté, [être.
 L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
 Bertrand déroboit tout : Raton, de son côté,
 Etoit moins attentif aux fouris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons

Regardoient rôtir des marrons :

Les escroquer étoit une très-bonne affaire :
 Nos galans y voyoient double profit à faire,
 Leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton : frère, il faut aujourd'hui
 Que tu fasses un coup de maître.

Tire-moi ces marrons : si Dieu m'avoit fait maître
 Propre à tirer marrons du feu,
 Certes marrohs verroient beau jeu.

Aussitôt fait que dit : Raton avec sa patte,
 D'une manière délicate,

Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts,
 Puis les reporte à plusieurs fois,

Tire un marron, puis deux, & puis trois en escroque,
 Et cependant Bertrand les croque.

Une servante vient : adieu mes gens : Raton
 N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces Princes
 Qui flattés d'un pareil emploi,
 Vont s'échauder en des Provinces,
 Pour le profit de quelque Roi.

FABLE LIX.

FABLE LIX.

Les deux Rats, le Renard & l'Œuf.

DEUX Rats cherchoient leur vie, ils trouvèrent
un œuf.
Le diné suffisoit à gens de cette espèce :
Il n'étoit pas besoïn qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit & d'allégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'étoit maître renard :
Rencontre incommode & fâcheuse.
Car comment sauver l'œuf ? Le bien emballer,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre les bras,
Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais
L'autre le traîna par la queue. [pas,
Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

FABLE LX.

La Tortue & les deux Canards.

UNE Tortue étoit, à la tête légère,
Qui, lassé de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique :
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint peuple ; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère

De voir Ulysse en cette affaire.

La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oïsons forgent une machine
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils : gardez de lâcher prise.
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout,
La Tortue enlevée, on s'étonne par-tout
De voir aller en cette guise
L'animal lent & sa maison,
Justement au milieu de l'un & l'autre oïson.
Miracle, crioit-on : venez voir dans les nues
Passer la Reine des Tortues.
La Reine ? vraiment oui : je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux
De passer son chemin sans dire aucune chose, [fait
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux yeux des regardans,
Son indiscretion de sa perte fut causée.

Imprudence, babil & sotte vanité,
Et vaine curiosité
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfans tous d'un lignage

FABLE LXI.

Les Lapins.

A L'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe ;
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un Lapin qui n'y pensoit guère,
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des Lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, & de thym parfumoient leur banquet,
Le bruit du coup fait que la bande

S'en va chercher sa sûreté
 Dans la souterraine cité :
 Mais le danger s'oublie ; & cette peur si grande
 S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins
 Plus gais qu'auparavant revenir sous mes mains.
 Ne reconnoit-on pas en cela les humains ?

FABLE LXII.

Le Loup & le Renard.

MAIS d'où vient qu'au Renard Esope accorde un point ?

C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie :
 J'en cherche la raison, & ne la trouve point.

Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,

Ou d'attaquer celle d'autrui,

N'en fait-il pas autant que lui ?

Je crois qu'il en fait plus, & j'oserois peut-être
 Avec quelque raison contredire mon maître.

Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
 A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut

La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image

Lui parut un ample fromage.

Deux seaux alternativement

Puisoient le liquide élément.

Notre Renard pressé par une faim canine,

S'accommode en celui qu'au haut de la machine

L'autre seau tenoit suspendu.

Voilà l'animal descendu,

Tiré d'erreur, mais fort en peine ;

Et voyant sa perte prochaine :

Car comment remonter, si quelqu'autre affamé,

De la même image charmé,

Et succédant à sa misère,

Par le même chemin ne le tiroit d'affaire ? [puits :

Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vint au

Le temps qui toujours marche, avoit, pendant

Echancré, selon l'ordinaire, [deux nuits,

De l'astre au front d'argent la face circulaire.

Sire Renard étoit désespéré.

Compère Loup, le gosier altéré,

Passé par-là : l'autre dit, camarade,

Je vous veux régaler ; voyez-vous cet objet ?

C'est un fromage exquis : le Dieu Faune l'a fait ;

La Vache Io donna le lait :

Jupiter, s'il étoit malade,

Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.

J'en ai mangé cette échancrure,

Le reste vous fera suffisante pâture.

Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.

Bien qu'au moins mal qu'il put il ajusta l'histoire,

Le Loup fut un sot de le croire :

Il descend, & son poids emportant l'autre part,

Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons sé-

Sur aussi peu de fondement ;

Et chacun croit fort aisément

Ce qu'il craint & ce qu'il désire.

[dure

FABLE LXIII.

Le Payfan du Danube.

IL ne faut point juger des gens sur l'apparence.

Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.

Jadis, l'erreur du Souriceau (1)

Me servit à prouver le discours que j'avance.

J'ai, pour le fonder à présent,

Le bon Socrate, Esope, & certain Payfan

Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle

Nous fait un portrait fort fidèle.

On connoît le premier : quant à l'autre, voici

Le personnage en raccourci.

Son menton nourrissoit une barbe touffue ;

Toute sa personne velue

Représentoit un ours, mais un ours mal léché.

Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,

Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,

Portoit façon (2) de poil de chèvre,

Et ceinture de joncs marins.

Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes

Que lave le Danube : il n'étoit point d'asyles

Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.
 Le Député vint donc, & fit cette harangue :
 Romains, & vous Sénat assis pour m'écouter :
 Je supplie, avant tout, les Dieux de m'affister :
 Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
 Que je ne dise rien qui doive être repris.
 Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
 Que tout mal & toute injustice :
 Faute d'y recourir on viole leurs lois,
 Témoin nous que punit la Romaine avarice :
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 jour
 L'instrument de notre supplice.
 Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque
 Ne transporte chez vous les pleurs & la misère,
 Et mettant en nos mains, par un juste retour,
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il ne vous fasse, en sa colère,
 Nos esclaves à votre tour.
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers ?
 Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
 Nous cultivons en paix d'heureux champs, & nos
 mains
 Etoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage :
 Qu'avez-vous appris aux Germains ?
 Ils ont l'adresse & le courage :
 S'ils avoient eu l'avidité,
 Comme vous, & la violence,
 Peut-être, en votre place, il auroient la puissance ;
 Et sauroient en user sans inhumanité.
 Celles que vos Préteurs ont sur nous exercée
 N'entre qu'à peine en la pensée.
 La majesté de vos autels
 Elle-même en est offensée :
 Car sachez que les Immortels
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
 De mépris d'eux & de leurs Temples,
 D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
 La terre & le travail de l'homme
 Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
 Retirez-les : on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes.
 Nous quittons les Cités. nous fuyons aux montagnes,
 Nous laissons nos chères compagnes,
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfans déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos Préteurs, au malheur, nous font joindre le
 crime.
 Retirez-les, ils ne nous apprendront
 Que la mollesse & que le vice.
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine & d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
 N'a-t-on point de présents à faire ?
 Point de pourpre à donner ? C'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
 Doit commencer à vous déplaire.
 Je finis. Punissez de mort,
 Une plainte un peu trop sincère.
 A ces mots il se couche, & chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
 Du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa Patrice ; & ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
 D'autres Préteurs : & par écrit
 Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne fut pas long-temps à Rome
 Cette éloquence entretenir.

- (1) Voyez Fable 37.
 (2) *Sayon* ; faire ; sorte d'accoutrement de guerre ;
 ce mot est mis ici pour *vêtement grossier*.

FABLE XLIV.

AU DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à LA FONTAINE une Fable qui
fût nommée : *Le Chat & la Souris.*

POUR plaire au jeune Prince à qui la Renommée
Dessine un Temple en mes écrits,
Comment composerai-je une Fable nommée
Le Chat & la Souris ?

Dois-je représenter, dans ces vers une Belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le Chat, de la Souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux ; & c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris ?

Introduirai-je un Roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, Roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissans, quand il lui plaît, se joue,
Comme le Chat, de la Souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre : & si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors se joueroit de ma Muse
Comme le Chat, de la Souris.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

UNE jeune Souris, de peu d'expérience
Crut fléchir un vieux Chat, implorant sa clémence,
Et payant de raison le Rominagrobis.

Laissez-moi vivre : une Souris

De ma taille & de ma dépense,

Est-elle à charge en ce logis ?

Affamerois-je à votre avis,

L'hôte, l'hôtesse & tout le monde ?

D'un grain de blé je me nourris ;

Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre : attendez quelque temps.

Réservez ce repas à Messieurs vos enfans.

Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.

L'autre lui dit : tu t'es trompée.

Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?

Tu gagnerois autant de parler à des sourds.

Chat, & vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.

Selon ces lois, descends là-bas ;

Meurs, & va-t-en tout de ce pas

Haranguer les Sœurs filandières :

Mes enfans trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole. Et pour ma Fable

Voici le sens moral qui peut y convenir.

La jeunesse se flatte, & croit tout obtenir :

La vieillesse est impitoyable.

FABLE LXV.

Le Renard & le Loup.

D'OU vient que personne en la vie

N'est satisfait de son état ?

Tel voudroit bien être soldat,

A qui le soldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,

Se faire loup. Hé qui peut dire

Que pour le métier de mouton

Jamais aucun loup ne soupire ?

Le Renard dit au Loup : notre cher, pour tout mets

J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets ;

C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard.

J'approche des maisons : tu te tiens à l'écart.

Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce :

Rends-moi le premier de ma race

Qui fournisse son croc de quelque mouton gras.

Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.

Je le veux, dit le Loup : il m'est mort un mien frère ;

Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit : voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtons du troupeau.

Le Renard ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis
Puis enfin il n'y manqua rien. [bien :
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y

court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp & dans la ville :
Mères, brus & vieillards au Temple couroient tous.
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante Loups :
Chien, berger & troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de-là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe ;
Oubliant la brebis, les leçons, le Régent ;
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer, est une illusion ;
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

FABLE LXVI.

L'Amour & la Folie.

TOUT est mystère dans l'Amour ;
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire à ma manière
Comment l'aveugle que voici
(C'est un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumière :
Quelle suite eut ce mal qui peut-être est un bien.

J'en fais juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour ensemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.

Une dispute vint ; l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le Conseil des Dieux.

L'autre n'eut pas la patience :
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des Cieux.
Vénus en demande vengeance.

Femme & mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les Dieux en furent étourdis,

Et Jupiter, & Némésis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas.

Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas,
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande.
Le dommage devoit être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la patrie,
Le résultat enfin de la suprême Cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

FABLE LXVII.

Le Renard, le Loup, & le Cheval.

UN Renard jeune encor, quoique des plus ma-
drés (1),

Vit le premier Cheval qu'il eût vu de sa vie.

Il dit à certain Loup, franc novice : accourez,

Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.

Est-il plus fort que nous, dit le Loup en riant ?

Fais-moi son portrait, je te prie.

Si j'étois quelque Peintre, ou quelque Etudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie

Que vous aurez en le voyant.

Mais venez : que fait-on ? peut-être est-ce une
proie

Que la fortune nous envoie.

Ils vont ; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
 Assez peu curieux de semblables amis,
 Fut presque sur le point d'enfiler la venelle (2).
 Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
 Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
 Le Cheval qui n'étoit dépourvu de cervelle,
 Leur dit : lisez mon nom, vous le pouvez, Mes-
 sieurs ;
 Mon Cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
 Le Renard s'excusa sur son peu de savoir.
 Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire.
 Ils sont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
 Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre
 à lire.

Le Loup, par ce discours flatté,
 S'approcha ; mais sa vanité
 Lui conta quatre dents. Le Cheval lui desferre
 Un coup ; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
 Mal en point, sanglant & gâté.
 Frère, dit le Renard, ceci nous justifie
 Ce que m'ont dit des gens d'esprit ;
 Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
 Que de tout inconnu le Sage se méfie.

(1) *Madré* ; fin, subtil. Au propre, *tacheté* ; mais
 il n'est guère d'usage dans ce sens-là.

(2) *Venelle* : autrefois, *paute rue*. *Enfiler la venelle*,
 prendre la suite.

FABLE LXVIII.

Le Philosophe Scythe.

UN Philosophe austère, & né dans la Scythie,
 Se proposant de suivre une plus douce vie,
 Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
 Un Sage assez semblable au vieillard de Virgile,
 Homme égalant les Rois, homme approchant des
 Dieux,
 Et, comme ces derniers, satisfait & tranquille.
 Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
 Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,

De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
 Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
 Corrigéant par-tout la nature
 Excessive à payer ses soins avec usure.
 Le Scythe alors lui demanda,
 Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage
 De mutiler ainsi ces pauvres habitans ?
 Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,
 Laissez agir la faux du temps :
 Ils iront assez tôt border le noir rivage.
 J'ôte le superflu, dit l'autre ; & l'abattant,
 Le reste en profite d'autant.
 Le Scythe retourné dans sa triste demeure,
 Prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute
 heure :
 Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
 Un universel abattis.
 Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
 Il tronque son verger contre toute raison,
 Sans observer temps ni saison,
 Lunes ni vieilles ni nouvelles.
 Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
 Un indiscret Stoïcien.
 Celui-ci retranche de l'âme
 Desirs & passions, le bon & le mauvais,
 Jusqu'aux plus innocens souhaits.
 Contre de telles gens, quant à moi je réclame :
 Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort,
 Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

F I N.

Faute à Corriger.

Page. 324. Col. II. Fable 42. Vers 25. noyez, lisez
 noyez.

TABLE

T A B L E

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE PETIT PARNASSE FRANÇOIS.

INTRODUCTION, - - - - -	pag. iv.	ODES Choïfies, - - - - -	pag. 159
L'ART POËTIQUE, par BOILEAU - - -	1	Imitation de la première Ode d'Horace, -	
Le LUTRIN, poëme héroï-comique, <i>par le même</i> -	15	<i>Macenas atavois</i> , par Mde. DES	
LA HENRIADE, par VOLTAIRE - - -	29	HOULIÈRES - - - - -	ibid.
VER-VERT, par GRESSET - - - - -	85	Ode, sur la douleur & sur la mort, <i>par la</i>	
Les quatre parties du Jour, par le C. DE		<i>même</i> . - - - - -	160
BERNIS - - - - -	94	Ode, tirée du Pseaume XIX, par J. B.	
Les quatre Saisons, Poëme, par le C. DE BER-		ROUSSEAU - - - - -	161
NIS - - - - -	ibid.	Ode, tirée du Pseaume L, <i>par le même</i> -	162
Les SAISONS, Poëme, par SAINT-LAMBERT	107	Ode, tirée du Pseaume XLIX, <i>par le même</i> -	163
Epître, sur l'Automne, par BERNARD	143	Ode, tirée du Pseaume LXXII, <i>par le même</i> -	164
Sur L'Hiver, <i>par le même</i> - - - - -	ibid.	Ode, tirée du Pseaume XCI, <i>par le même</i> -	165
Le Printemps, <i>par le même</i> - - - - -	144	Ode, tirée du Pseaume CXX, <i>par le même</i> -	166
Le Hameau, <i>par le même</i> - - - - -	145	Ode, tirée du Pseaume CXLIV, <i>par le même</i> -	167
Description Poétique du Matin, par BERNIS	ibid.	Ode à la Fortune, <i>par le même</i> - - - - -	168
Le Mois de Mai; Stances, par Mlle. DES		Ode à L'abbé Courtin, <i>par le même</i> - -	169
HOULIÈRES - - - - -	146	Ode à L'abbé de Chaulieu, <i>par le même</i> -	ibid.
Choix d'IDYLLES, D'EGLOGUES, &c. - -	147	Ode au Marquis de la Fare, <i>par le même</i> -	ibid.
Tableau de la vie Champêtre, Eglogue,		Ode au Prince Eugène de Savoie, après la	
par RACAN - - - - -	ibid.	paix de Passarowits, en 1718. <i>par le même</i> -	171
Clymène, Eglogue, par SEGRAIS - - -	148	Ode au Roi de la Grande-Bretagne, -	
Amire, Eglogue, <i>par le même</i> - - -	ibid.	George I; <i>par le même</i> - - - - -	173
Célimène, Eglogue, par Mde. DES HOU-		Ode sur le Devoir & le Sort des Grands	
LIERES - - - - -	149	Hommes, <i>par le même</i> - - - - -	174
Les Moutons, Idylle, <i>par la même</i> -	150	Ode contre l'Esprit, par CHAULIEU	176
Les Fleurs, Idylle, <i>par la même</i> - -	151	Ode sur l'Amour de la Patrie, par GRESSET	ibid.
Les Oiseaux, Idylle, <i>par la même</i> - -	ibid.	Ode sur L'Ingratitude, <i>par le même</i> - -	178
Le Ruiffeau, Idylle, <i>par la même</i> - -	152	Ode sur la Médiocrité, <i>par le même</i> - -	180
La Solitude, Idylle, <i>par la même</i> - -	154	Ode à Virgile, sur la Poësie Champêtre,	
Vers allégoriques, <i>par la même</i> . - -	155	<i>par le même</i> - - - - -	181
Iris, Eglogue, par Mlle. DES HOULIÈRES	156	Précis de l'Ecclesiaste, par VOLTAIRE	183
Elégie, par SAINT-AULAIRE - - - - -	ibid.	Ode sur le Fanatisme, <i>par le même</i> - -	186
La Sageffe comode, par LA FARE	157	Ode sur la paix de 1736, <i>par le même</i> -	187
Le Siècle Pastoral, Idylle, par GRESSET	ibid.	Ode à la Vérité, <i>par le même</i> - - - - -	189
		Les Rois; Ode, par le C. DE BERNIS	198
		Les	

	page		page
Les Poëtes Lyriques ; Ode, <i>par le même</i>	190	Epître à D'Alembert, <i>par le même</i>	236
L'Amour & les Nymphes ; Ode Anacréontique, <i>par le même</i>	191	Epître au Roi de la Chine, sur son Recueil de vers qu'il a fait imprimer, <i>par le même</i>	237
L'Amour Papillon ; Ode Anacréontique, <i>par le même</i>	192	Epître à Horace, <i>par le même</i>	239
La Rose ; Ode Anacréontique, par BERNARD	ibid.	Réponse d'Horace, par DE LA HARPE	241
Les Souhaits ; Ode Anacréontique, par La MOTHÉ	ibid.	Epître à Marmontel, par VOLTAIRE	244
		Réponse de MARMONTEL	ibid.
		Epître sur les Mœurs, par le C. DE BERNIS	245
STANCES & QUATRAINS	193	Epître sur l'Ambition, <i>par le même</i>	247
Stances, par MALHERBE	ibid.	Epître à Duclos, <i>par le même</i>	ibid.
Quatrain, <i>par le même</i>	ibid.	Epître sur le Goût, <i>par le même</i>	249
Quatrain à un Prince, par GODEAU	ibid.	Epître sur l'Indépendance, <i>par le même</i>	251
Stance, par MAINARD	ibid.		
Portrait de l'Amitié, par PE'RAULT	ibid.	PIÈCES Mêlées,	253
L'Amour ; Quatrain, <i>par le même.</i>	ibid.	Réflexions morales, par Mde. DES HOU-LIÈRES	ibid.
EPITRES & Pièces critiques,	194	Réflexions diverses, <i>par la même</i>	255
Epître Burlesque, par SCARRON	ibid.	Horoscope, par DU CERCEAU	258
Epître sur la Rime, par DU CERCEAU	ibid.	Virelai manqué, sur l'incertitude des choses de ce monde, <i>par le même</i>	262
La Valise du Poëte, <i>par le même</i>	195	Le Carême in-promptu, par GRESSET	263
Epître sur la décadence du bon goût, <i>par le même</i>	198		
Mon Apologie : sur ce que je m'amuse quelquefois à faire des vers, & à en faire dans le style de Marot, <i>par le même</i>	201	Discours en vers, par VOLTAIRE,	265
Nécessité de la Critique, ou le Grand Pré-vôt du Parnasse, <i>par le même</i>	203	De l'Egalité des Conditions	ibid.
Epître à Clément Marot, (& en style Marotique,) par J. B. ROUSSEAU	207	De la Liberté	267
Epître au P. Brumoi, Jésuite, sur son Théâtre des Grecs, <i>par le même</i>	211	De L'Envie	269
La Chartreuse ; Epître, par GRESSET.	215	De la Modération en tout	271
Les Ombres ; Epître, <i>par le même</i>	221	Sur la Nature du Plaisir	273
Epître au P. Bougeant, Jésuite, <i>par le même</i>	223	De la Nature de l'Homme	275
Epître sur la Calomnie ; à Madame Du Châtelet, par VOLTAIRE	229	Sur la vraie Vertu	277
Epître sur l'Agriculture, <i>par le même</i>	231		
Epître au Roi de Dannemark, Christian VII, <i>par le même</i>	234	Pièces Diverses, par BERNIS	279
		Sur la Cour	ibid.
		Sur la Superstition	ibid.
		Sur l'Orgueil	ibid.
		Sur la Mode	280
		Sur la Vertu	ibid.
		Sur l'Homme	281
		Sur la Volupté	282

	page		page
Imitation d'un morceau de Claudien, par		Sur l'entrevue de Henri VIII & de François I, au Camp de Drap d'or près de	
BOUFFLERS	<i>ibid.</i>	Calais; Rondeau, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>
Le vrai Philosophe, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>	L'Amant guéri; Rondeau redoublé	291
BALLADES	283	Sur une belle Maison de Campagne, Rondeau redoublé	<i>ibid.</i>
Ballade sur Frère Lubin, par CLEMENT		A Mademoiselle Descars, Rondeau redoublé, par SCARRON	<i>ibid.</i>
MAROT	<i>ibid.</i>	A une Dame, pour la remercier d'un pot de Coins; Rondeau redoublé, <i>par le même</i>	292
Ballade à M. Charpentier, par M ^{de} . DES		Rondeau, par M ^{de} . DES HOULIÈRES	<i>ibid.</i>
HOULIÈRES	<i>ibid.</i>	Autre Rondeau, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>
Autre Ballade <i>par la même</i>	284	Autre Rondeau, <i>par la même</i>	293
Autre Ballade <i>par la même</i>	<i>ibid.</i>	Rondeau, par BILLAUT	<i>ibid.</i>
Autre Ballade <i>par la même</i>	285		
SONNETS	286	EPIGRAMMES, MADRIGAUX, &c.	294
Sonnet, qui exprime la nature du Sonnet même	<i>ibid.</i>	Epigrammes choisies, imitées de Martial	
Sonnet, par SCARRON	<i>ibid.</i>	par DU CERCEAU	<i>ibid.</i>
Autre Sonnet, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>	I. Avis au Lecteur	<i>ibid.</i>
Portrait de Paris, <i>par le même</i>	287	II. L'homme inutile	<i>ibid.</i>
Autre Sonnet, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>	III. Qui perd gagne	<i>ibid.</i>
Sonnet ou Epitaphe <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>	IV. Ne compter que sur le présent	<i>ibid.</i>
Sonnet en bouts rimés, sur l'Or, par M ^{de} . DES HOULIÈRES	<i>ibid.</i>	V. Avis aux Débiteurs	<i>ibid.</i>
Sonnet, par DES BARREAUX	288	VI. Le Bon Habit	<i>ibid.</i>
Sonnet, au Marquis De la Fare, par Jean Baptiste ROUSSEAU, imité d'une Epigramme de l'Anthologie	<i>ibid.</i>	VII. Le Mauvais Récitateur	<i>ibid.</i>
		Autres Epigrammes <i>par le même</i>	295
RONDEAUX	289	VIII. Sur le Mariage	<i>ibid.</i>
Rondeau, par VOITURE	<i>ibid.</i>	IX. Créanciers frustrés	<i>ibid.</i>
Rondeau par PREPETIT DE GRAMMONT	<i>ibid.</i>	X. Auteurs Rélutés	<i>ibid.</i>
A un Poète ignorant; Rondeau, par CLEMENT MAROT	<i>ibid.</i>	X. Le Critique sans autorité	<i>ibid.</i>
Le mal-content d'amour; Rondeau, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>	XII. Justification qui porte sa preuve	<i>ibid.</i>
L'amant douloureux; Rondeau, <i>par le même</i>	290	Au Cardinal de Richelieu, par MAINARD	<i>ibid.</i>
A un Poète François; Rondeau, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>	Epigramme adressée au même, <i>par le même</i>	296
A ses amis sur la fausse nouvelle de son emprisonnement; Rondeau, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>	Vers dans le style de Chapelain par BOILEAU	<i>ibid.</i>
		Imitation de Martial, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>
		Sur un Médecin, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>
		Vers sur Homère, <i>par le même</i>	<i>ibid.</i>
		Epigramme, par J. B. ROUSSEAU	<i>ibid.</i>
		Autre	

T A B L E.

page		page
	Autre Epigramme, <i>par le même</i>	ibid.
	Autre Epigramme, <i>par le même</i>	ibid.
ibid.	Epitaphe de Saint-Pavin, par FIEUBET	297
291	A Mademoiselle de Longueville, Etrennes, par SCARRON	ibid.
ibid.	Madrigal, par Mlle. DES HOULIÈRES	ibid.
ibid.	Madrigal, par BAINVILLE	ibid.
	Vers, à Madame de B.... En lui Envoyant la Henriade, par VOLTAIRE	297
	Vers à Madame La Duchesse de.... <i>par le même</i>	ibid.
292	Vers à M. L. <i>par le même</i>	ibid.
ibid.	Hymne à la Beauté, par BERNARD	ibid.
ibid.	Aux Muses, <i>par le même</i>	298
293	In-promptu, à Madame L*** qui me demandoit deux vers. <i>par le même</i>	ibid.
ibid.	Vers à Madame de ***. <i>par le même</i>	ibid.
294	Vers au Prince de ***. <i>par le même</i>	299
ibid.	Vers au Prince de ***. <i>par le même</i>	ibid.
ibid.	Vers à Madame de ***. <i>par le même</i>	ibid.
ibid.	Vers à Madame de ***. <i>par le même</i>	ibid.
ibid.	Epitaphe du Chevalier de BOUFFLERS, faite par lui même.	ibid.
ibid.	Madrigal, par le C. DE BERNIS	ibid.
ibid.	In-promptu, à une Dame qui se plaignoit d'être âgée de quatre-vingts ans, <i>par le même</i>	ibid.
95	Chançon, par CLÉMENT MAROT	ibid.
ibid.	Lai	300
ibid.	Autre Lai	ibid.
ibid.	Villanelle, ou Chançon de Bergers, par PASSEKAT	ibid.
ibid.	Triolets.	301
6	Vaudevilles	ibid.
	Le Temps présent & le Temps passé, par PANNARD	ibid.
	Le pouvoir de l'Or, <i>par le même</i>	302
	Les Egaremens d'Elvire, par BEAUMARCHAIS	303

FABLES choisies de LA FONTAINE	305
L'Amour & la Folie	338
L'Ane & le Chien	315
L'Ane portant des Reliques	320
L'Ane vêtu de la peau du Lion	321
L'Ane & ses Maîtres	323
Les Animaux malades de la peste	325
L'Avaré qui a perdu son trésor	317
Le Cerf & la Vigne	320
Le Chat & un vieux Rat	313
Le Chat, la Belette & le petit Lapin	328
Le Chat & le Renard	332
Le vieux Chat & la jeune Souris	337
Le Chêne & le Roseau	309
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf	316
Le Cheval & le Loup	319
Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre	324
La Cigale & la Fourmi	305
Le Coche & la Mouche	326
Le Cochet, le Chat & le Souriceau	322
La Colombe & la Fourmi	310
Conseil tenu par les Rats,	309
Les deux Coqs	327
Le Corbeau & le Renard	305
L'Enfant & le Maître d'école,	308
Les Frelons & les Mouches à miel	331
Le Gland & la Citrouille	ibid.
La Grenouille & le Rat	315
L'Hirondelle & les petits Oiseaux	306
L'Huitre & les Plaideurs	332
Le Jardinier & son Seigneur	314
Jupiter & le Métayer	322
Le Laboureur & ses Enfants	319
La Laitière & le Pot au lait	327
Les Lapins	334
Le Lièvre & la Tortue	323
Le Lion & le Moucheron	310
Le Lion & le Rat	ibid.
Le Lion amoureux	313
Le Lion malade & le Renard	324

	page
Le Lion, le Loup & le Renard	329
Le Loup & le Chien	305
Le Loup & la Cicogne	325
Le Loup & le Renard	335
Le Meunier, son Fils & l'Ane	311
L'Ours & les deux Compagnons	320
Le Payfan du Danube	335
Phébus & Borée	321
Le Philosophe Scythe	359
Les deux Pigeons	330
Le petit Poisson & le Pêcheur	318
Le Pot de Terre & le Pot de Fer	318
Le Rat de ville & le Rat des champs	307
Le Rat qui s'est retiré du monde	326
Le Rat & l'Eléphant	329

	page
Les deux Rats, le Renard & l'Œuf	334
Le Renard & la Cicogne	307
Le Renard & le Bouc	312
Le Renard & les Raisins	312
Le Renard qui a la queue coupée	319
Le Renard & le Loup	337
Le Renard, le Loup & le Cheval	338
Le Savetier & le Financier	328
Le Singe & le Chat	333
Le Torrent & la Rivière	330
La Tortue & les deux Canards	334
Le Trésor & les deux Hommes	333
La jeune Veuve	324
Le Vieillard & ses Enfants	317

MVSEVM
BRITAN
NICVM

By M. DES CARRIERES,

Précis de l'HISTOIRE DE FRANCE, jusqu'à la mort de Louis XIV. 2 Vols. in 8vo.
(*English and French, in opposite pages*) 16s. bound.

The same Book, printed separate for the use of School.

The French Part, 2 Vols. 12mo. 6s. bound.

The English Part, 2 Vols. 12mo. 6s. bound.

GRAMMATICAL INSTITUTES of the French Language, designed for the use of Schools.
Part 1st. A Guide to the French Pronunciation, 1s. 6d. bound in Canvas.

BOOKS

PRINTED FOR AND SOLD BY

B. LAW, No. 5, STATIONERS-COURT.

1. **A** BRÉGÉ de SYNTAXE, &c. & terminée par un Vocabulaire & des Dialogues, avec la Prononciation Figurée par Mr. Des Carrières, de Éléments de la Langue Angloise, contenant tout ce qui est renfermé d'essentiel & de nécessaire dans des Ouvrages plus volumineux. Par J. Perrin, auteur d'une grammaire François, &c. nouvelle édition, revue, corrigée. Price 3s. bound.

2. A Grammar of the French Tongue, grounded upon the decisions of the French Academy; wherein all the necessary rules, observations, and examples, are exhibited in a manner entirely new. Dedicated, by permission, to the Right Hon. Lord Lyttelton. The 8th Edition.

The MONTHLY REVIEW for January, 1768, says,

"It is both concise and comprehensive, and will, we are persuaded, remove every difficulty that can attend the study of this fashionable language. It is therefore with pleasure we recommend it to those who are desirous of becoming masters of the French Tongue."

3. ——— Entertaining and instructive Exercises, with the Rules of the French syntax. The fourth Edition. Price 2s. bound.

4. Practice of the French Pronunciation, alphabetically exhibited, &c. The 6th Edition. Price 1s. bound.

5. Fables Amusantes, avec une Table Générale & Particulière des Mots, & de leur Signification en Anglois, selon l'Ordre des Fables, pour en rendre la Traduction plus facile à l'Ecolier. Dedicated by permission, to the Prince of Wales. The 8th Edition. Price 2s. bound.

BOOKS printed for and sold by B. LAW.

6. Contes Moraux, Histoires Divertissantes, & Romans, tirés des Œuvres de M. Le Sage. Price 3s. 6d. bound.

7. Contes Moraux, amusans & instructifs, à l'usage de la Jeunesse, tirés des Tragédies de Shakespeare. Price 3s. 6d. bound.

8. La Bonne Mère, contenant de petites Pièces Dramatiques, chacune précédée de la Définition & suivie de la Morale, entre la Bonne Mère & ses deux Filles ; avec des Traits historiques & des Anecdotes convenables. Second Edition. Price 3s. 6d. bound.

9. Neatly engraved, on a whole Sheet, the French Verbs, Regular and Irregular, alphabetically conjugated, with figures and preliminary observations, in an entire new, plain, and easy manner. Principally designed for those who are taught privately, to avoid the tedious learning of the verbs. Price 1s. 6d.

10. The particular and common Terminations of all the tenses of the French Verbs, neatly engraved. Price 6d.

11. Collection of Letters in French and English, the second Edition. Price 1s. 6d. bound.

12. Elements of French Conversation, eighth Edition. Price 1s. 6d.

13. The French Student's Vade-Mecum ; or, a View of the French Personal Pronouns, shewing, at sight, their different order in a sentence used affirmatively, both with and without an interrogation. Price 6d.

14. A short Account of French Poetry, with directions about the manner of reading French Verses : To which are added, several specimens of Odes, Eclogues, Elegies, Epigrams, Sonnets, Madrigals, Stanzas, &c. Price 6d.

15. Lettres sur l'Origine & Antiquité des Langues. Price 2s. 6d. sewed.

16. Brevis ad Artem cogitandi Introductio, ad instituendum judicium, ornandumque ingenium. Studiosæ Juventutis accommodata. Price 2s. 6d. sewed.

The above sixteen by John Perrin.

BOOKS printed for and sold by B. LAW.

17. The new Pocket Dictionary of the French and English Languages, in two Parts, by Thomas Nugent, L. L. D. Price 4s. bound.

18. Letters on Ancient History, in French and English, chiefly written by the late Earl of Chesterfield to his son Philip Stanhope, Esq. Price bound 3s. 6d.

19. Boyer's French and English Dictionary, 8vo. 8s.

20. Chambaud's French Grammar. 4s.

21. Chambaud's Exercises to the Rules of French Speech. 2s. 6d.

22. Chambaud's Treasure of the French and English Languages; containing a Vocabulary, French and English, common Terms of Speech, a Collection of Proverbs, &c. 2s. 6d.

23. Pierce's French and English Spelling-Book. 1s.

24. The First Step to the French Tongue: containing 1. The Verbs. 2. A Methodical Vocabulary. 3. Concise Rules of Speech. 4. Grammatical Definitions. The whole rendered extremely easy and familiar, and intended chiefly for the use of Schools; to which is prefixed a Letter, in which is exposed the surest Mode of teaching that Language. Price 1s. 6d.

" This is a very good introduction to the French Grammar. The verbs are given at full length, with the English annexed throughout. In the vocabulary the words and phrases are well chosen, to prepare the learner for conversing in French. An Accidence of this kind may, perhaps, at first be found more convenient to young scholars than a larger grammar." Monthly Review for May, 1796.

25. Aventures de Télémaque, Fils d'Ulysse, par M. D. Fénelon, Archevêque de Cambrai. Price 3s. 6d. bound.

26. Adventures of Telemachus, French and English, 2 vols. Price 7s. bound.

27. Adventures of Telemachus, English. Price 3s. 6d. bound.

BOOKS printed for and sold by B. LAW.

28. Abrégé de l'Histoire d'Angleterre depuis l'Invasion de Jules César, jusqu'à la mort de George II. par le Dr. Goldsmith, et continué jusqu'à la 1784, traduit par M. le Bas de St. Amand. Price 3s. 6d. bound.

29. Histoire de Charles XII. Roi de Suède. Nouvelle Edition, revue, corrigée, & augmentée, par M. de Voltaire. Price 3s. 6d. bound.

30. Facile Introduction à la Connoissance de la Nature et à la Lecture des Saintes Ecritures, mise à la portée des jeunes gens des deux sexes; traduit de l'Anglois de M^{rs}. Trimmer, par M. le Bas de St. Amand. Price 2s. bound.

31. The French Scholar's Guide, or an Easy Help for translating French into English; with an Index in an exact alphabetical order of all the words contained in the book, their proper signification in English, and their grammatical derivation; designed for the use of schools as well as private learners; very useful to foreigners who understand French, and wish to learn English, and also very assisting to the mistresses of French boarding-schools, &c. who, if they understand but little of Grammar or English, may, by the Index, easily correct their scholar's translations. By Peter Hudson. Eleventh Edition. Price 3s. 6d. bound.

32. Sketches of Female Education, partly original, and partly selected from the most approved authors, for the instruction and amusement of young Ladies, both in public seminaries and private families. By Tho. Broom, Teacher of the Classics, Geography, and other branches of Polite Literature, at Wokingham, Berks. Price 2s. bound.

33. A Practical English Grammar, with Exercises of false Orthography. By the Rev. Mr. Hodgson, master of the grammar-school in Southampton. Sixth Edition. Price 1s. 6d.

34. An Easy Introduction to English Grammar, intended for the use of young Learners, by T. Joel. Price, bound, 1s.